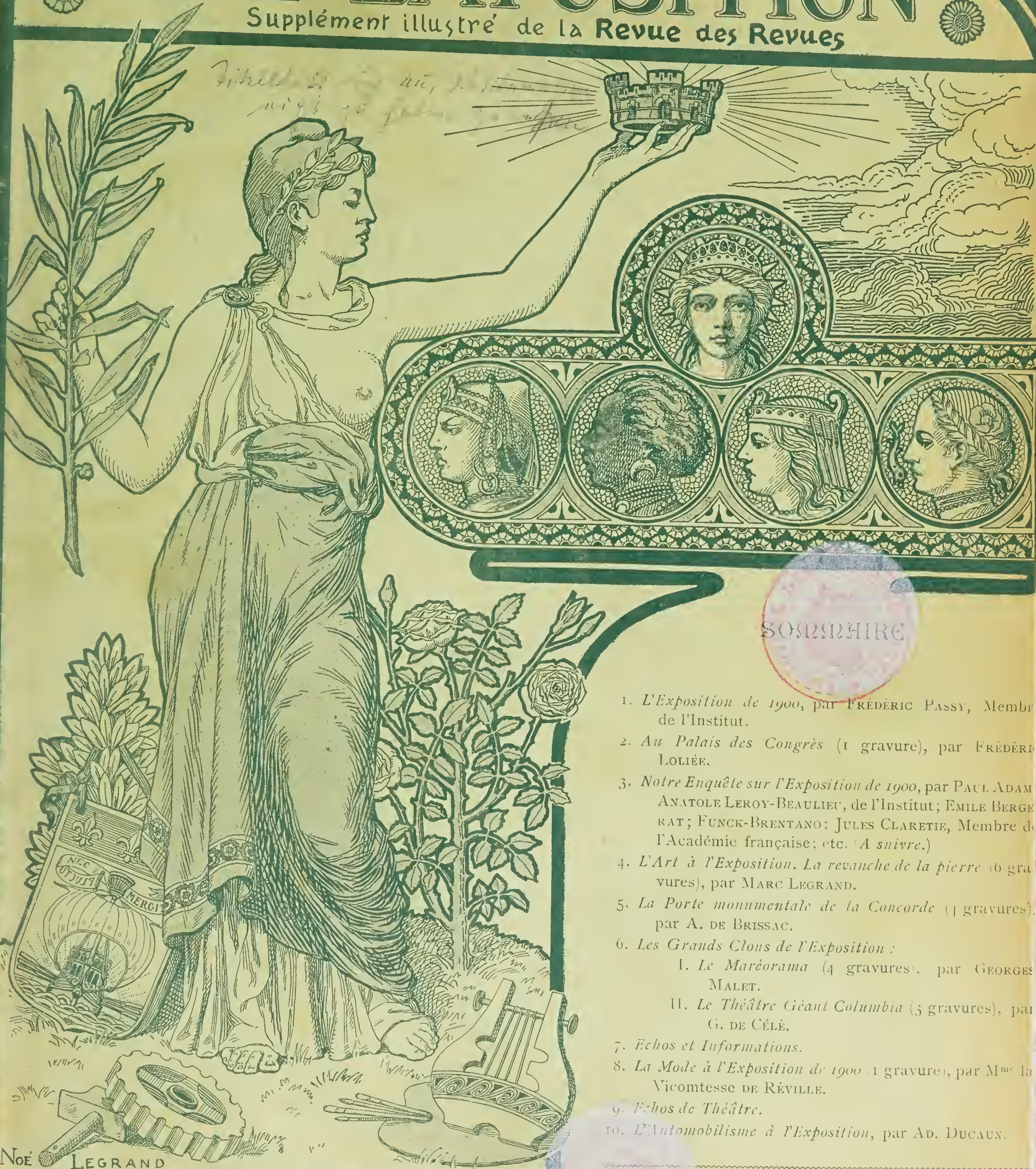
Nº 1 — Novembre 1899

1900
LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la **Revue des Revues**



SOMMAIRE

Rédacteur en Chef : FRÉDÉRIC LOLIÉE.

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION DE 1900

paraîtra une fois par mois avant et deux à quatre fois par mois pendant toute la durée de l'Exposition. Son premier numéro donne une idée approximative de ce que sera cette revue esthétique et impartiale de tous les trésors que Paris et ses nombreux exposants vont offrir au monde ébloui qui viendra admirer notre grande fête du Travail et de la Paix.

*Parmi les collaborateurs des plus autorisés qui viennent de se grouper autour de notre périodique, citons entre autres : M. Émile Gautier, l'éminent vulgarisateur scientifique qui traitera chez nous les questions scientifiques et industrielles; MM. Marc Legrand et Camille Mauclair, qui parleront de l'art pur, tandis que le prince Bojidar Karageorgevitch étudiera l'art appliqué à l'industrie; M. Frédéric Passy, de l'Institut, les questions de la Paix; le général *** tout ce qui concernera la guerre à l'Exposition de 1900; M. Lavoix, ingénieur civil, examinera les nouvelles inventions, etc., etc.*

Le prix de l'abonnement à la **Grande Revue de l'Exposition de 1900** *sera de* 10 *francs pour la France et de* 12 *francs pour l'étranger, du* 1er *novembre* 1899 *jusqu'à la fin de l'Exposition.*

Prix du numéro : 50 *centimes en France et* 65 *centimes à l'étranger*



L'Exposition de 1900

Des opinions très diverses ont été, depuis longtemps, émises au sujet des Expositions. Celle de 1900, en particulier, vivement critiquée par les uns, célébrée d'avance par les autres avec enthousiasme, a été, et est encore, l'objet de vives controverses.

On a cherché, dans les pages qui suivent, à exposer avec impartialité ce qu'il y a de bien et de mal fondé dans l'une et dans l'autre de ces opinions extrêmes.

* * *

Les Expositions, partielles, d'abord, et nationales, puis universelles et internationales, ont été d'utiles, de nécessaires manifestations tout à la fois de l'activité croissante de l'industrie et du développement des communications et de l'extension du marché.

Tout industriel, tout négociant, s'il ne veut pas marcher à l'aventure, doit faire de temps à autre son bilan, son inventaire, de même que tout homme qui veut rester maître de sa vie doit, de temps à autre, faire son examen de conscience. Et ce bilan, cet inventaire, ne consiste pas seulement à se rendre compte de ce que, dans le cours de l'année, on a gagné ou perdu ; fait entrer ou vu sortir de ses ateliers, de ses magasins ou de sa caisse, de marchandises, de produits ou d'écus : il doit comprendre aussi l'étude des modifications réalisées ou imminentes dans les exigences ou les goûts de la clientèle, dans les moyens d'approvisionnement, de fabrication et de vente, dans l'étendue du marché et les formes nouvelles de la concurrence. « Connais-toi toi-même », disait jadis l'oracle de Delphes à celui qui lui demandait le secret de la sagesse. Le conseil n'a rien perdu de sa valeur ; mais il y faut ajouter, pour la vie privée, et pour la vie industrielle et commerciale, pour la vie internationale elle-même : « Connais les autres ». Nous sommes de moins en moins des individualités isolées : nous sommes des parties d'un organisme qui s'étend chaque jour ; des mailles d'un réseau, d'abord limité, puis élargi, qui aujourd'hui embrasse, ou embrassera bientôt, l'immense complexité du monde tout entier.

La publicité — dont les Expositions ne sont, au fond, qu'une forme — a suivi, naturellement, ce progrès. On n'a réuni d'abord, sauf dans les grands centres, dans des locaux privés, que de médiocres étalages de ce que pouvait fournir un rayon étroit d'approvisionnement et de vente. La difficulté des moyens de communication, la cherté des transports, la lenteur des déplacements, qui, pour un grand nombre de produits, rendaient impossible de les obtenir dans un état satisfaisant de conservation, ne permettaient pas autre chose.

Puis, ce rayon s'est étendu. Acheteurs et vendeurs ont vu s'allonger, avec la portée de leurs bras, la sphère de leurs appétits et celle de leur activité. Et alors sont venues les Expositions régionales, spéciales, parfois, à tel ou tel genre de produits, générales aussi, et les Expositions nationales.

C'est en France, si je ne me trompe, que la première de celles-ci a eu lieu. L'innovation, pour être hardie, n'en était pas moins bien modeste. Trois des cinq jours complémentaires

de l'an VI (1798) y suffirent, et 110 exposants seulement y prirent part. Celles de l'an IX et de l'an X (1802) furent un peu plus importantes. C'est sur cette dernière, où le grand orateur anglais Fox admirait particulièrement un *cure-tache* de dix centimes, que Chaptal a laissé un rapport, dont la comparaison avec ceux de 1855, 1867 et autres serait bien curieuse. C'est à celle de 1819 que des bustes du roi Louis XVIII, en savon, dû aux procédés nouveaux de Chevreul, portaient cette inscription à double entente : « *Il efface toutes les taches.* »

L'importance de ces exhibitions croissait avec le nombre des exposants : toutes les industries, les unes après les autres, venaient défiler sous les yeux du public. Et la France, la Belgique, l'Autriche, les diverses nations, à sa suite, apprenaient à se rendre compte, par ces inventaires périodiques, des ressources de leurs sols, de l'avancement de leurs procédés et de l'état de leurs sciences. C'était, en quelque façon, au point de vue moral et politique, aussi bien qu'au point de vue matériel, une affirmation, une consécration, pour chacun de ces pays, de son unité.

Mais c'était en même temps la constatation d'un fait nouveau : à savoir qu'aucun pays ne se suffisait plus à lui-même, et, qu'après s'être étendus de proche en proche jusqu'à l'extrémité des frontières nationales, l'industrie, le commerce, l'échange, les relations intellectuelles et scientifiques ne pouvaient plus y rester renfermés.

Cette idée née en France, dit-on, comprise et réalisée en Angleterre, donna lieu, en 1851, sous l'impulsion du Prince Albert, à la première des Expositions universelles, où 18.000 exposants se pressèrent dans le *Palais de Cristal*. C'était, dans la pensée du prince qui en avait pris la direction, l'ouverture d'une ère nouvelle, l'ère de la concurrence pacifique, peu à peu substituée à la lutte guerrière ; de l'assistance mutuelle et de la solidarité, remplaçant l'envie et la haine ; l'ère de l'universel, comme le disait le titre lui-même, et comme l'a remarqué en bénissant un navire un illustre prélat français, le cardinal Landriot.

*
* *

Les Expositions universelles, en effet, sans répondre à toutes les espérances qu'elles avaient pu faire concevoir, sans amener dans les relations internationales tous les adoucissements et toute la bienveillance qui y seraient désirables, ont contribué dans une large mesure à nous faire mieux comprendre le besoin que nous avons les uns des autres, en même temps qu'à mettre à notre portée tous les progrès réalisés dans les différents domaines de l'effort humain.

Des esprits parfois très distingués les ont critiquées. Renan, en 1855, parlait dédaigneusement de ce « concile des intérêts matériels », dans lequel les plus grands savants des deux mondes venaient délibérer sérieusement sur le prix du fer, du sucre ou du coton. Michel Chevallier lui répondait avec raison que le prix du fer, du sucre et du coton, c'est la mesure de la facilité de vivre et de travailler, autrement dit de penser et de sentir. Et Abd-El-Kader, sortant du Palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, s'écriait : « Je viens de voir l'intelligence humaine dans sa plus merveilleuse splendeur ! »

Les Expositions universelles ont donc été une grande chose, une chose nécessaire ; et leur influence, à beaucoup d'égards, a été heureuse et bienfaisante. Indépendemment des avantages permanents qu'il était dans leur nature de nous procurer, elles ont eu — je l'ai indiqué tout à l'heure, et j'y reviendrai dans quelques instants — par suite des circonstances dans lesquelles quelques-unes se sont produites, des conséquences de la plus extrême importance comme préservatif des plus redoutables dangers.

Je n'ai donc garde de leur refuser ma sympathie et mon admiration. Mais, comme ce n'est point une sympathie aveugle, je dois ajouter que les raisons qui les rendaient nécessaires me paraissent avoir beaucoup perdu de leur importance ; que même, par suite du développement donné, grâce à elles en grande partie, aux moyens de communication et d'information, elles ont cessé de présenter l'utilité qu'elles présentaient il y a un quart de siècle encore ; et que, d'autre part, en raison de l'immensité des frais qu'elles exigent, de la perturbation qu'elles apportent dans la vie des pays où elles ont lieu, des charges qu'elles imposent à ceux qui y prennent part, et d'abus

qui en ont peu à peu altéré le caractère, elles présentent peut-être, aujourd'hui, autant d'inconvénients que d'avantages.

Je ne voudrais pas être trop sévère, et prétendre qu'une Exposition, étant un champ d'études, doit être nécessairement un lieu rigoureusement fermé à toute distraction et à tout délassement. Mais on conviendra, pour peu qu'on en ait parcouru certaines parties, — fort curieuses peut-être comme études de mœurs, mais fort peu intéressantes au point de vue de l'éducation morale des visiteurs — que, depuis 1855, 1867 surtout, ces champs d'études sont devenus beaucoup trop des champs de foire et des lieux de dissipation, pour ne pas dire pis, dont l'influence sur les habitudes d'ordre, d'économie et de travail, est loin d'avoir été inoffensive.

Au point de vue de leur destination première, en outre, le bazar, l'étalage de la marchandise courante, la pure réclame, en un mot, y a pris une place singulièrement exagérée. De vastes espaces, dans lesquels on peut errer longtemps sans rien trouver à apprendre, ne montrent aux visiteurs que ce qu'ils pourraient voir, plus à l'aise, dans les boutiques et les magasins qui leur sont ouverts tous les jours.

Au point de vue de l'instruction que l'on s'en promet, enfin, ces immenses panoramas sont devenus trop vastes, contiennent trop de choses, et, à moins de posséder, avec l'entière liberté de son temps, des jambes et des yeux infatigables, des connaissances encyclopédiques, une mémoire sans défaillance, ou de se renfermer rigoureusement dans le cercle d'une ou de deux spécialités, il est devenu presque impossible de les parcourir avec un profit réel et durable.

Le moment me paraît donc venu de dire adieu à ces manifestations grandioses de la solidarité internationale, et de donner à l'expression de cette solidarité d'autres formes, en même temps que de fournir, à l'étude comparative des moyens de travail et d'existence des populations, des facilités d'un autre ordre.

Je viens d'employer le mot de bazar en le prenant dans son mauvais sens. Je le reprendrais volontiers dans un sens meilleur. Je serais tenté de dire, ou plutôt j'ai déjà dit maintes fois, qu'au lieu de ces événements extraordinaires qui rassemblent transitoirement, sur un point ou sur un autre du globe, tout ce qui paraît pouvoir intéresser n'importe qui, et n'importe à quel point de vue, j'aimerais à voir, dans chaque pays, et sur les points principaux de chaque pays, des centres permanents d'exhibitions spéciales, où l'on saurait qu'à toute heure on peut aller se rendre compte de l'état d'avancement de telle industrie, du développement de tel produit, des progrès de telle science, ainsi, du reste, qu'on l'a pu faire, à diverses reprises, mais plus ou moins accidentellement, pour l'électricité, pour la meunerie, pour la photographie, et qu'on le faisait tout dernièrement pour l'automobilisme. Entre autres avantages, cette manière de procéder a, ou aurait, celui de ne point bouleverser les habitudes, de ne point mettre en cause les administrations municipales ou gouvernementales, de ne point engager les finances publiques, et parfois grever les contribuables, et de ne point risquer de faire, enfin, d'entreprises d'ordre industriel ou scientifique, des affaires d'ordre politique, dont le succès ou l'insuccès peut dépendre de la durée ou de la chute d'un ministère, ou influer sur son existence.

Voilà, en gros, pourquoi je pense, et non pas d'aujourd'hui, que les Expositions universelles ont fait leur temps. Et je suis porté à croire que celle de 1900 sera, ou doit être la dernière.

Et cependant — je tiens à le dire — je ne suis point injuste pour la pensée qui a inspiré ce dernier effort ; pas plus que je n'ai été indifférent à la réussite des précédentes Expositions, dont la France républicaine a eu l'honneur.

L'Exposition de 1878, si belle et si admirablement réussie dans ses grandes lignes, en dépit de toutes les difficultés et de toutes les mauvaises volontés, a été la magnifique affirmation du relèvement de la France et de la vitalité de son industrie, de son commerce et de sa science. C'est par elle qu'elle a repris sa place à la tête de la civilisation et forcé le reste du monde à revenir recevoir chez elle la consécration de l'art et du goût

Celle de 1889 a été la digne célébration du grand centenaire avec lequel elle coïncidait. Elle a été quelque chose de plus, et qu'il est

impossible d'oublier, quand on en a été le témoin. Par l'attente qu'elle avait éveillée, par les intérêts qu'elle avait mis en cause, par les préparatifs et les préoccupations qu'elle avait excités sur toute la surface du globe ou peu s'en faut, elle a contribué beaucoup plus qu'on ne le croit à préserver la France des conséquences de certaines ambitions qui cherchaient alors à la déchirer, et le monde de conflits qui ne demandaient peut-être qu'à éclater.

Elle a donné lieu, de plus, à l'une des plus admirables scènes qu'ait eu à enregistrer non seulement notre histoire nationale, mais l'histoire internationale : à cette journée mémorable du 29 octobre, dans laquelle, en cette grande salle du Palais de l'Industrie, qui disparaît, le Président Carnot procéda à la distribution des récompenses. Il faut avoir assisté à ce spectacle; il faut avoir vu, dans un défilé sans exemple, toutes les représentations des différents groupes de métiers, d'arts, de sciences, composés souvent de l'élite des illustrations de toutes les nations, passer les uns après les autres devant la tribune présidentielle, et tous les drapeaux, toutes les bannières s'incliner tour à tour devant le simple habit noir de ce citoyen modeste, pour comprendre quel changement, malgré les imperfections et les insuffisances de notre civilisation, s'est opéré entre 1789 et 1889. C'était, à l'exception d'une Puissance, qui a dû regretter d'avoir fait remarquer son absence, l'hommage du monde entier : du monde du travail, du monde de la science, du monde de la paix et de la liberté, à cette souveraineté nouvelle, à cette majesté suprême : celle d'un pouvoir obtenu sans ambition et sans violence, exercé par devoir et au nom de la loi. Constatation et consécration du règne du Droit et de l'avènement à la majorité de la meilleure partie du genre humain.

* * *

L'Exposition de 1900 sera-t-elle digne d'un tel précédent? Marquera-t-elle, comme l'ont voulu, sans aucun doute, ceux qui l'ont décidée, comme nous le souhaitons tous, et j'ose dire comme le souhaite l'ensemble du monde, une étape nouvelle et à jamais mémorable dans la marche de l'humanité? Sera-t-elle, à la fin de ce siècle qui s'achève, et à la veille du siècle nouveau qui va lui succéder, l'adieu, signifié d'un même cœur et d'une même voix, aux iniquités, aux discordes, aux antagonismes du passé, et le salut adressé à la concorde et à la bienveillance?

Il faut que cela soit. Et c'est là — qui oserait le contester? — ce que veut la France.

Mais, franchement, pour qu'il en soit réellement ainsi, pour que le monde, convié par nous à venir voir une fois de plus ce que nous sommes capables de lui offrir, et à nous montrer ce que nous pouvons recevoir de lui, ne se dise pas que, toute belle qu'elle soit, cette solennité n'est qu'une cérémonie vaine et une splendide duperie; pour que cette immense table sur laquelle vont être déposés tous les produits de la libéralité de la nature et du labeur intelligent de l'homme, soit réellement cette table commune autour de laquelle, selon la belle image de Saint Jean Chrysostôme, tous les enfants du père de famille viennent se partager ses dons, ne faudrait-il pas commencer par faire tomber, par abaisser tout au moins, ces barrières que, par un inconcevable acharnement à se nuire mutuellement et à se nuire à eux-mêmes, les peuples ont élevées contre ce qu'ils appellent l'invasion de la concurrence étrangère? Ne serait-il pas temps, alors que, dans les contrées même les plus avancées, tant de familles en sont encore à se mesurer trop étroitement le pain, la viande, la lumière, le vêtement et le reste; de cesser de croiser la baïonnette contre les aliments, et de traiter en ennemis ceux qui nous apportent les matières premières de notre travail et les éléments de notre consommation?

Il faut nous suffire à nous-mêmes, disent les docteurs de cette politique d'isolement, de privation et d'impuissance. Mais, malheureux, qui donc, peuple ou homme, peut avoir la prétention de se suffire à lui-même ; qui donc, à toute heure, n'a pas besoin de l'assistance et du concours d'autrui ; qui donc ne devrait voir que cette division du travail, aussi réelle, aussi nécessaire entre les continents et les sociétés qu'entre les individus, n'est qu'une des formes de l'assistance mutuelle, que l'intérêt nous commande autant que le devoir, et de l'union, qui fait la richesse aussi bien que la force ?

De chacun selon ses capacités, disaient les

Saint-Simoniens ; *de chaque capacité selon ses forces ; et à chaque capacité selon ses œuvres.*

Voilà la véritable devise du progrès. Voilà celle que proclament, si elles ne sont pas un vain mot, les Expositions Universelles. Et à quoi bon, en vérité, nous montrer ainsi les uns aux autres, avec grand étalage, ce que nous possédons et ce que nous sommes capables de faire, si, après avoir pris connaissance de toutes ces ressources, nous nous condamnons mutuellement à n'en point user ; si, pour rappeler la vieille image de notre poète Béranger, là où le bon Dieu avait fait un fleuve, destiné à porter partout la fécondité et la vie, nous nous obstinons à faire des étangs qui engendrent la fièvre et la mort ?

On parle de conquêtes ; on rêve, dans chaque pays, dans certaines sphères tout au moins, dans celles auxquelles peuvent profiter les remaniements de territoires, d'agrandir la puissance et la richesse de son pays. Et, sous ce prétexte, hélas ! c'est à la ruine commune que l'on travaille comme à plaisir ; c'est le patrimoine commun que l'on détruit ; c'est la fécondité de la terre que l'on ruine ; ce sont les merveilles de l'industrie et des arts que l'on livre à la brutalité d'une puissance de destruction chaque jour croissante ; ce sont les laborieuses moissons du travail humain que l'on saccage et que l'on foule aux pieds ; et la fleur des générations, cette moisson de l'humanité impatiente de mûrir, que l'on fauche avant l'heure, au milieu des larmes et du sang : c'est la table préparée pour tous que, dans d'incessants accès de fureur, des convives s'acharnent à renverser les uns sur les autres.

Il y a un autre idéal ; il y a une autre richesse ; il y a une autre grandeur ; il y a une autre conquête à accomplir : c'est la conquête à frais communs, et pour tous à la fois, du globe tout entier. C'est, au lieu de l'échange des boulets et des obus, l'échange des ballots expédiés comme des cadeaux de reconnaissance et d'amitié d'une extrémité à l'autre de la terre. C'est l'incessante étreinte des mains chargées de produits, c'est-à-dire de services et de bienfaits ; et, par cette circulation vivifiante, tout ce que la nature n'avait d'abord accordé qu'à tel ou tel point de notre séjour, devenant, à titre de réciprocité, le partage de tous. C'est la fraternité, pour tout dire, imposée par l'intérêt, comprise par la raison, bénie par les cœurs !

Voilà ce que doit réaliser, ou tout au moins ce que doit nous enseigner à comprendre et à vouloir, cette dernière Exposition.

C'est par le Pont de la Paix, sur lequel ils passeront côte à côte, mêlant leurs langages, leurs costumes et leurs idées, que les peuples iront se rendre les uns aux autres des visites, dans lesquelles tous trouveront à apprendre et à profiter. Ils ne faut pas qu'ils en sortent par la porte de la Discorde et de l'Envie, et qu'après s'être donné, par un gigantesque effort, sur un même point, l'illusion de l'abondance et de la félicité promises à leur sagesse, ils se condamnent de nouveau, par la plus détestable des folies, à la privation et à la misère.

Frédéric Passy, *de l'Institut.*

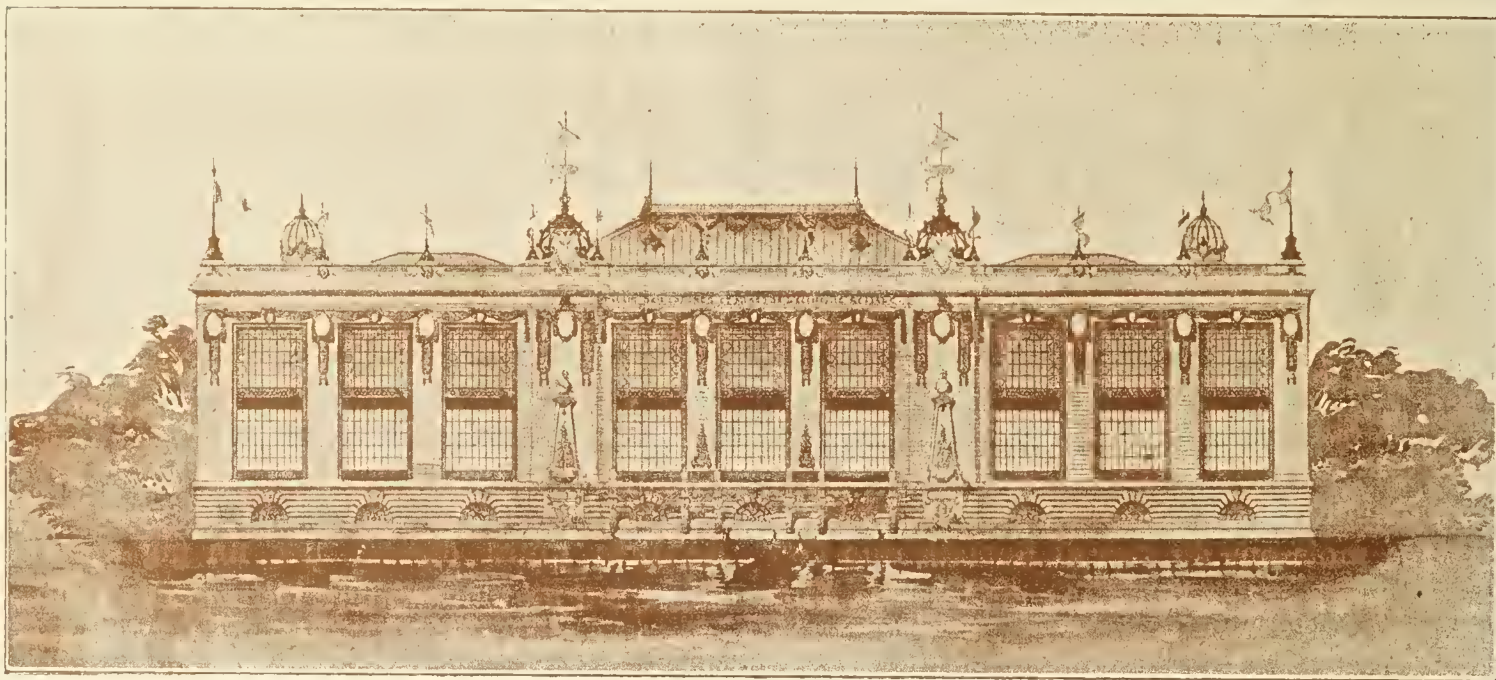
LE PALAIS DES CONGRÈS

D'avance, on se représente l'Exposition de 1900 surtout comme une immense fête foraine, abracadabrante d'exotisme et de fantaisie outrancière.

Ce concours universel de toutes les expressions de l'industrie, des arts et du commerce ne serait au fond que le prétexte d'une exhibition colossale de « clous », d'attractions et de spectacles, choisis parmi les plus étranges ou de l'espèce la plus rare, pour séduire les yeux et pour capter les sens... On n'imaginerait, en pareils lieux, que pavillons et caravansérails, illusions et prestiges, jardins et musiques.

A vrai dire, les temps sont changés où les expositions, en opposant entre eux les produits et les œuvres de toute origine,

avaient pour effet de stimuler l'amour-propre du pays, de révéler aux peuples, qui les ignoraient, des perfectionnements obtenus ailleurs, et de coopérer ainsi au bien-être général. Aujourd'hui, dans une époque où n'existent plus les distances, ni la grande industrie, ni le haut commerce n'ont besoin d'attendre l'ouverture d'une de ces sessions internationales pour être avertis de l'invention récente ou du dernier progrès réalisé. En dehors de certains avantages — ressortissant à leurs affaires — de vente élargie, de communication plus directe et plus instante avec le public, les exposants n'en retirent donc point les mêmes enseignements qu'autrefois.



Palais des Congrès.

Ce sont, essentiellement, fêtes pour les yeux.

Mais, pourtant, ne fera-t-on que s'amuser, se divertir et s'étourdir dans la vaste Kermesse de 1900?

On y travaillera beaucoup aussi, quoi qu'on en dise. Et, s'il n'est pas une illusion de nos regards, le palais des Congrès, qu'on achève de construire, nous en fournit le témoignage anticipé.

Il ne fallait rien moins qu'une telle et si spacieuse habitation pour abriter tour à tour les cent cinq congrès, qui doivent avoir lieu, en 1900, et s'y occuper, à des titres divers, des mille questions intéressant le progrès moral ou matériel de l'humanité.

C'est sur le quai de la Conférence que l'architecte M. Mewis a posé les bases de cet édifice. Situé à côté et en amont du pont de l'Alma, sa façade surplombe la Seine, les deux tiers sont fondés en terre ferme, et l'autre tiers repose sur pilotis. L'aspect d'ensemble est d'une majesté grave. Et l'orientation en a été calculée d'une manière fort heureuse. Car des fenêtres de la galerie de cent mètres, qui en sera l'un des principaux attraits, les congressistes auront en perspective l'admirable spectacle des quais de la Seine avec leur décoration continue de pavillons et de palais, et du même coup d'œil pourront embrasser la succession de jardins destinés à prolonger leurs verdoyantes parures, depuis le Trocadéro jusqu'aux Invalides. Le soir, ils n'auront qu'à se pencher, au dehors, pour assister, comme d'une loggia improvisée, aux reconstitutions des fêtes nocturnes de l'antique Venise que l'on projette de réaliser (à l'instar des Américains en 1893, sur le lac Michigan) dans le bassin compris entre le pont de l'Alma et le pont des Invalides.

Mais nous supposons bien qu'en s'inscrivant à la délégation de leurs Comités, ils auront songé à autre chose qu'à jouir, au passage, d'une sorte de panorama privilégié des spectacles de l'Exposition. En effet, les Congrès annoncés répondent à des vues très multiples. Ces réunions alterneront, de juin à septembre, pour embrasser, en leur programme, l'ensemble des connaissances humaines. Elles

seront de durée assez inégale. Certains congrés en auront fini dans l'espace de 48 heures; d'autres réclameront une semaine entière pour clore leurs travaux; la plupart se restreindront à quatre ou cinq journées. Le règlement n'accordera à aucun d'eux plus de huit jours de présence.

Il s'accomplira, au Palais des Congrès, des travaux d'importance variable. Il s'y trouvera, disons-nous, des sous-groupes d'ordre très spécial et forcément restreints; il s'y produira des échanges de paroles dont l'écho ne se répandra que faiblement au dehors. Il n'en restera pas moins avantageux pour quelques-uns, profitable pour quelque chose, que des quatre coins de l'horizon des hommes appelés à se rencontrer, à se reconnaître, aient élaboré en commun l'étude des fruits à pressoir, ou se soient simultanément préoccupés de l'avenir de l'ornithologie, de l'unification des fils de textiles, ou de l'importance religieuse et sociale du repos du dimanche. Nul doute que les commis-voyageurs des cinq parties du monde ou les représentants de l'épicerie internationale n'aient d'excellentes choses à se dire pour l'amélioration du métier, en général, et de leur condition individuelle, en particulier. Nul doute, non plus, que les délégués des clubs alpins de France, d'Allemagne, d'Autriche, d'Angleterre, de Suisse ou d'Italie, ne soient à même d'arrêter ensemble les meilleures résolutions pour propager l'amour des voyages, étendre le goût des excursions salubres et largement appliquer le principe de l'association à la connaissance des grands massifs. Mais, d'autres congrès parleront, écriront, agiront, dont la portée essentiellement humanitaire dépassera de beaucoup les bornes d'une question isolée et le cercle d'une catégorie de personnes. Entre ceux-là, faut-il nommer le congrès de l'Histoire des religions, dont le savant professeur Albert Réville aura conçu l'initiative, celui des Sciences Sociales, dont Léon Bourgeois dirigera les travaux, ceux de l'Assistance publique, de l'Enseignement supérieur et de l'Enseignement secondaire, de l'Histoire comparée, des Sciences ethnographiques et de la Sociologie coloniale ?

Nous suivrons ici avec beaucoup d'intérêt, à mesure qu'ils se succèderont, dans l'ordre des dates, les programmes de ces réunions. Nous nous attacherons surtout à faire ressortir, par des documents exacts, comment, de l'effort collectif de ces penseurs et artisans de civilisations associant leurs lumières, échangeant leurs vues et leurs aspirations ou s'entr'aidant d'un cœur sincère à rechercher les solutions du problème social, auront pu sortir quelques idées précises et quelques résultats féconds pour le bien de l'humanité tout entière.

Frédéric Loliée.

NOTRE ENQUÊTE SUR L'EXPOSITION DE 1900

On se rappelle les débats passionnés auxquels a donné lieu l'Exposition de 1900 bien avant sa venue au monde. Son opportunité et son utilité furent contestées, et un journal parisien n'hésita même pas à la traiter de calamité publique. Elle devait appauvrir la France en livrant ses secrets industriels (?) à l'indiscrétion de l'étranger; elle aurait, en outre, pour résultat de propager la contagion du vice dans nos campagnes et de provoquer, après sa clôture, toutes sortes de misères dans Paris! *La ligue lorraine de décentralisation* a fait placarder des protestations, où on lisait que la France sera dupe de l'hospitalité qu'elle va offrir à ses rivales. Nos nationalistes ardents et belliqueux, comme MM. Barrès et Drumont, voyaient en elle un danger public. Elle aura pour effet certain d'immobiliser les forces du pays, nous disait-on, et de le rendre inapte à soutenir une guerre avec l'étranger. « Limonade et prostitution », voilà les deux mots méprisables qui devaient, d'après ses adversaires, résumer son œuvre néfaste et anti-patriotique.

Notre Revue, par la force même des choses, en présentant un tableau impartial des beautés et des mérites de la Fête de 1900, est appelée à donner un

démenti éclatant à toutes les appréciations et prévisions pessimistes ou intéressées. Notre éminent collaborateur, M. F. Passy, a dit plus haut ce qu'il faut penser de cette solennité internationale, en se plaçant au point de vue des intérêts de l'humanité qui pense et travaille. Il nous a semblé, en outre, intéressant de faire ressortir par voie d'enquête (une enquête dont a bien voulu se charger M. L.-P. de Brinn-Gaubast), les sentiments des personnalités marquantes dans notre vie sociale, littéraire et politique, à l'égard de l'Exposition. Il s'agissait d'éclairer ces deux points essentiels, à savoir : l'utilité des Expositions universelles en général, et ensuite si celle de 1900 devait être la dernière. De nos correspondants en nombre, et non des moins illustres, nous ont promis de faire connaître leurs opinions plus tard, quand les travaux de l'Exposition avancés leur permettront de se prononcer d'une façon concrète sur sa valeur industrielle et artistique. La série d'articles, que nous publions en attendant, sera, espérons-le, vivement goûtée par nos lecteurs (*Note de la Rédaction.*)

Articles et opinions de MM. Paul Adam; Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut; Emile Bergerat; Th. Funck-Brentano, professeur à l'Ecole des Sciences politiques; Jules Claretie, de l'Académie française; Yves Guyot, directeur du Siècle; *H. Harduin, rédacteur en chef du* Matin; *colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des Arts-et-Métiers; E. Levasseur, de l'Institut; G. de Molinari, directeur du* Journal des Economistes; *Elisée Reclus; J.-H. Rosny; Emile Zola.*

Dans un an, l'Exposition aura sans doute hissé les couleurs de ses oriflammes; les feux d'artifices hebdomadaires auront doré le ciel ébloui; la carcasse de la Tour Eiffel embrasée illuminera les architectures concaves du Trocadéro, les villages coloniaux plantés dans les jardins, les palais de fer et de céramiques polychromes, le grouillement noir d'une foule qu'enchanteront les séries de lanternes vénitiennes suspendues aux bateaux de musiques fendant les eaux séquanaises.

Autour des vitrines internationales, chaque peuple apprendra des motifs pour apprécier l'effort producteur du voisin, effort dont il jouit, qui augmente son bien-être. Une pensée de reconnaissance et de sympathie, d'admiration même, rapprochera, quelques instants, des races adversaires. Ce labeur obscur des esprits assemblés dans une Babel provisoire est le plus utile des résultats que vaut une Exposition. Les gens simples y peuvent modifier leurs conceptions moqueuses et désagréables à l'égard de l'étranger. Ces foires gigantesques forcent à communier dans une joie solidaire. C'est la fête grandiose de la fraternité et du travail.

Certainement, les conséquences ne sont pas immédiates. On peut objecter que la guerre de 1870 suivit l'illustre succès de l'Exposition de 1867; mais celles de 1878 et de 1889 raffermirent singulièrement le prestige de la France, au temps de sa prospérité matérielle, de telle sorte que maintes gazettes, passé la frontière, soutinrent que c'étaient là des revanches économiques capables de balancer le désastre de Sedan. L'Allemagne se piqua de jalousie, développa son commerce, son industrie, voulut joindre à la victoire des armes celle du grand livre. Il faut bien avouer qu'elle y réussit.

Au lendemain des préliminaires de La Haye, cette réunion des producteurs peut conquérir une signification. Des congrès de savants, de sociologues, à l'occasion de cette fête, grouperont les idées principales du monde et résumeront les acquêts du XIXe siècle.

PAUL ADAM.

Je ne voudrais pas condamner entièrement les Expositions Universelles. Elles ont eu leur raison d'être dans le passé; elles se comprennent encore et se justifient à la fin d'un siècle comme le nôtre. J'espère que celle de 1900 sera, pour nous, un succès moral et matériel; mais je souhaite vivement que ce soit la dernière.

Les Expositions Universelles tendent à se rendre impossibles et inutiles par leur immensité même. Elles dégénèrent forcément en foires ou en bazars où la plupart des visiteurs ne vont chercher que des distractions d'une nature souvent peu relevée. L'accessoire y fait tort au principal et les forains de toute sorte et de tous pays y font trop souvent oublier les œuvres utiles. La place même souvent manque pour ces dernières. J'ai l'honneur d'être président d'une classe du groupe de l'Économie Sociale. Croirait-on qu'en ce temps de préoccupations sociales, notre groupe a moins de place qu'en 1889? Et les grandes nations étrangères, si riches en œuvres sociales et ouvrières de tout genre, n'auront qu'un local ridiculement restreint. A cet égard, notre Exposition risque d'être inférieure à celle de Bruxelles et peut-être à celle de Lyon.

Voilà un des défauts des Expositions Universelles. Elles embrassent trop de choses pour être en état de faire, à toutes les branches de l'activité humaine, leur part légitime.

Autre inconvénient. Elles sont un énorme gaspillage de forces, en majorité perdues pour le pays et pour l'avenir. Ce qu'il faut à un peuple, ce sont des œuvres qui durent. On le sent bien, puisque chaque Exposition se vante de laisser à Paris quelque monument durable. Ainsi, pour 1900, des deux Palais des Champs-Élysées et du Pont Alexandre III; mais alors même ces monuments gardent, d'habitude, un vice d'origine. Ils sont construits en hâte, en vue d'une fête éphémère; ce sont, le plus souvent, des œuvres hybrides, d'un goût douteux, témoin le Trocadéro, et comme des décors qu'on s'étonne de voir survivre à la pièce pour laquelle ils ont été imaginés. Le pont Alexandre III, d'une seule arche si hardie, a beau être le chef-d'œuvre de l'art de l'ingénieur, il est trop fastueux dans sa largeur démesurée; il gardera toujours quelque chose de disproportionné qui rompra l'harmonie des bords de la Seine.

Est-ce la peine de rappeler les inconvénients économiques et sociaux des Expositions Universelles : élan artificiel des affaires, hausse du prix de la vie, tension des salaires, affluence des ouvriers de province à Paris, le tout suivi d'une inévitable réaction, dépression des prix, arrêt des affaires, mécontentement des ouvriers sans travail; à quoi il faut peut-être ajouter des inconvénients hygiéniques et des menaces d'épidémies?

Puis est-il bon de transformer ainsi périodiquement la capitale de la France en vaste foire où affluent, de la province et de l'étranger, tous les amateurs de fêtes et de plaisirs? Je me fais, quant à moi, une plus haute idée du rôle de la France et de Paris dans le monde. Non pas que je proscrive les expositions; je voudrais des expositions internationales, mais non pas universelles; expositions artistiques, scientifiques, industrielles, sociales, coloniales, qui, en ne prétendant pas tout embrasser à la fois, pourraient être plus complètes, plus sérieuses, plus utiles, servir d'une manière plus efficace au progrès de la France et de la civilisation.

Aussi, je souhaite, pour nous, que l'Exposition Universelle de 1900 soit la dernière. Puisse-t-elle être si brillante, si riche, si variée dans son énormité, que, par son succès même, elle décourage tous les imitateurs!

Anatole Leroy-Beaulieu.
De l'Institut.

×

A mon avis, les Expositions universelles sont les grands pas « marchés » vers cette solution unique et fatale dont Victor Hugo, — le seul homme politique du siècle, — a donné la formule scientifique : les États-Unis d'Europe. C'est là qu'on va, soyez-en sûr. Toutes les sibylles l'annoncent de tous les trépieds.

Si cette unification sera faite par une République ou par un Empire, c'est ce que l'on ne peut dire exactement à l'avance, mais la logique y pourvoiera. Je souhaite ardemment, étant Français, que la France couronne son histoire magnifique par cette histoire suprême, car ce serait elle alors qui imposerait sa langue *honnête* aux autres peuples, et là serait sa récompense. Mais il se peut encore très bien que nos enfants doivent le bienfait de l'unité du Vieux Monde à un autre peuple comme à un autre gouvernement, et même à ce « bon tyran » que le père Renan évoquait aux heures de découragement philosophique. Il y a en ce moment, en Allemagne, un jeune homme qui s'essaie à « charlemagniser » l'Europe. J'en vois un autre en Russie, qui me paraît prendre au pied de la lettre le fameux dilemme de Napoléon : « républicaine ou cosaque ». Il ne m'est pas prouvé qu'il faille encore, pour décider de tout cela, cette dernière guerre, la guerre scientifique, dont l'épouvante se dresse au seuil du xxe siècle. Le socialisme international accomplit lentement sa besogne, il taraude tout l'édifice qui s'écroulera d'un bloc peut-être de lui-même dans les premières vibrations des mélinites.

Quoi qu'il en soit, à mon avis, les Expositions universelles font certainement son jeu, au socialisme, puisqu'il n'y a rien de plus international que ces vastes concours de travailleurs pendant lesquels les mains se nouent, et même se pressent, sous les trophées des drapeaux réunis. Elles sont les assises de la paix, dites, si vous l'aimez mieux, les États généraux de tous les Ordres qui partagent les sociétés

*

actuelles. Il est très beau, très bon et fort rassérénant que la France en donne encore une fois la fête sous les gros nuages bordés de poupre qui montent à l'horizon. Enfin la témérité plaît aux dieux.

Sera-t-elle la dernière de ce genre, me demande-t-on encore, et ne verrons-nous plus jamais d'autre Exposition universelle après celle de 1900? Vous voulez dire : à Paris, je pense? On ne peut avoir là-dessus que des présomptions, et encore convient-il, pour en concevoir d'un peu rationnelles, d'attendre les résultats de celle-ci. Si le succès est pour nous, nous recommencerons. Sinon, le gigantesque bazar se rouvrira ailleurs, à Berlin, à Saint-Pétersboug, à Tokio peut-être.

Emile Bergerat.

⨯

Au point de vue humanitaire et général, les Expositions universelles me semblent d'une utilité incontestable parce qu'elles facilitent et hâtent les progrès des peuples en voie de prospérité, et précipitent au contraire la déchéance industrielle et commerciale des peuples en voie de décadence. La question que vous me posez, si complexe qu'elle paraisse, est donc, au fond, fort simple : quels sont les peuples qui ont le plus profité de notre première Exposition, et de toutes celles qui l'ont suivie? Est-ce nous, ou l'Allemagne, les États-Unis d'Amérique, le Japon, etc? Je crois inutile de répondre à la question, vous le ferez de vous-même.

Le second point de vue auquel on peut envisager les Expositions universelles est celui de l'intérêt, non pas général, mais local. Or, à ce point de vue, il est certain que les Expositions universelles ont toujours été et seront toujours la source d'une grande affluence d'étrangers et de numéraire à Paris.

Le problème que vous posez se résout donc dans une règle de trois fort élémentaire : nos Expositions universelles ont-elles plus profité aux États étrangers que chacune d'elles n'a profité à la Ville de Paris?

Th. Funck-Brentano.

⨯

1° Dans son rapport aux commissaires du Directoire exécutif, François (de Neufchâteau), ministre de l'Intérieur, parlant de la première Exposition publique des produits de l'industrie française, disait (11 fructidor an VI) :

« Les Français ont étonné l'Europe par leurs exploits guerriers; ils doivent s'élancer avec la même ardeur dans la carrière du commerce et des arts de la paix. »

Ce qui était vrai pour une Exposition nationale, est vrai pour les Expositions universelles. Elles sont comme les batailles de la paix; mais là, du moins, la fortune est aux plus dignes.

Elles sont utiles, parce qu'elles permettent aux peuples de se mieux connaître en se mesurant. Les vaincus de ces luttes pacifiques profitent de la science et du labeur des vainqueurs.

2° Je crois que, de longtemps, les industriels et les artistes ne pourront faire l'effort que font les nations pour couronner dignement le ***grand siècle***, grand malgré les triomphes passagers de la force, parce qu'il est le siècle des travailleurs et des savants.

Jules Claretie.
De l'Académie française.

(*A suivre*).

L'ART A L'EXPOSITION

LA REVANCHE DE LA PIERRE

Les Expositions se suivent et ne se ressemblent pas : leur dissemblance est même la raison d'être de leur succession. Les grands vaisseaux où la France, en 1889, conviait le monde à admirer ou à comparer leurs richesses réciproques, sont restés comme les monuments les plus grandioses de l'industrie du fer appliquée à la construction. Qui ne se souvient de l'admiration étonnée dont furent saisis nos visiteurs d'il y a dix ans devant la Galerie des Machines,

cage immense de métal et de verre, dont M. Dutert est le hardi créateur? Et notre Tour Eiffel, défi du Tubalcaïn moderne au Dieu que lui cachent les nuages! La stupéfaction des masses ne renonça-t-elle pas à calculer le nombre de pièces et de boulons de sa titanique armature? De fait, 1889 marqua chez nous l'ère de l'ingénieur, du maître de forges, dont un romancier à gros tirage avait récemment promu le type à la hauteur d'un « caractère » littéraire, ou soi-disant tel.



Croquis de Hector Lemaire, pour la décoration de l'horloge monumentale du Grand-Palais

Cette profusion du fer ne fut pas sans exciter la protestation et la raillerie de quelques-uns, moins séduits par la svelte solidité que blessés par l'inesthétique des formes nouvelles, incapables de se faire au monotone aspect des montants et des fermes, à l'impression d'inachevé que donnent les charpentes ajourées. Ces mécontents, fidèles à l'architecture du marbre et de la brique traditionnels, décochaient leurs traits les plus acerbes à la Tour Eiffel, ce chandelier de fer démesuré, dont l'utilité même leur paraissait contestable. La science technique du constructeur, ils la jugeaient un exercice sans grandeur; son effort, une patience sans génie; ce progrès dans l'art de bâtir, une barbarie. «Entre un Newton (mathématiques supérieures) et M. Eiffel (mathématiques inférieures), écrivait le directeur d'une revue « jeune », il y a juste autant de différence cérébrale qu'entre Leconte de Lisle et un Papou. » Et pourtant la Tour Eiffel, véritable « clou » aimanté de notre Exposition, attira à elle les foules avec l'argent qu'elles ont en poche, comme toute « curiosité » amène le public entier de la foire dans la baraque d'un saltimbanque!...

Que si l'on jette les yeux sur le plan de l'Exposition de demain, on peut, semble-t-il, se convaincre que la pierre est en train de prendre sa revanche dans l'édification des palais tant publics que privés destinés à abriter la Fête du Travail international.

Parlons des premiers : M. Girault, l'architecte qui les a conçus, et MM. Deglane, Lou-

vet et Thomas qui l'assistent dans leur exécution, ont fait à la pierre une large part, sans assurément dédaigner les secours du métal, mais bien plutôt en associant harmonieusement l'une et l'autre.



Les Trois Parques, par Hector Lemaire.

Certes, les batteurs de fer pourront se glorifier d'un nouveau « chef-d'œuvre » sorti tout à fait de leurs mains : ce pont Alexandre III, qui, s'appuyant sur ses deux seules culées, réunit d'une même accolade deux rives et le cœur de deux peuples, et dont l'arc superbe a été célébré d'avance par M. J.-M. de Hérédia, en des strophes que la rouille n'atteindra pas non plus. Toutefois, les tailleurs de pierre n'auront pas à se plaindre : murs pleins, colonnades, porches et péristyles, escaliers et frises porteront la marque de leur fécond ciseau. Allez aux Champs-Élysées, où le double rectangle du défunt Palais de l'Industrie ne sera bientôt plus qu'un souvenir ; descendez au Cours-la-Reine, et voyez les deux édifices, sous leurs langes de bois, grandir et balbutier déjà le langage muet des lignes, que dans quelques mois ils vont parler haut et clair sur le fin azur de notre ciel. Vous vous rendrez compte du magnifique ensemble décoratif que l'on prépare sous les bâches poudreuses et derrière les palissades.

On sait que le Petit Palais sera réservé à l'histoire de l'Art reconstitué en ses spécimens les plus caractéristiques; le Grand Palais le sera aux expositions anciennes des Beaux-Arts, et sous ses lambris nous ne doutons pas que les deux — ou trois? — sociétés rivales ne se donnent pas finalement la main.

Au point de vue architectural, le Grand Palais est presque terminé aujourd'hui, et les sculpteurs se sont mis à y meubler les niches, garnir les socles, couronner les entablements. Parmi les artistes appelés à « apporter leur pierre » à l'édifice, citons : MM. Gasq et Peynot, qui encadreront les portes; Cordonnier, Carlès, Ferrary et Labatut, qui décoreront les entre-colonnes; Daillon, Lafont, Agathon Léonard et Villeneuve qui orneront les pans coupés;



Le Jour et la Nuit, par Hector Lemaire.

Récipon, qui attellera deux quadriges; Theunissen, Antonin Mercié, Larche, Marqueste, Sicard, Convers, Noël, Allar et Barrias, qui placeront des statues sous les colonnades; Verlet et Lombard qui en figureront aux pylônes;

enfin Joseph Blanc et Fournier, qui recouvriront de frises les murailles.

Le Petit Palais sera proportionnellement plus orné encore. MM. Injalbert, Ferrary, Convers, Carlus et Saint-Marceaux décoreront les portes centrales; Fagel, Hugues et Peynot appliqueront des frises; Desvergnes et Hector Lemaire couronneront la façade postérieure, Moncel et Hercule travailleront aux pavillons d'angles...

Une telle moisson de sculpture mérite notre longue attention et chaque gerbe y aura sa valeur. Mais elle ne croît pas uniformément : ici le grain lève à peine et là l'épi déjà jaunit. Dans la plupart des ateliers où il nous a été donné de pénétrer, la maquette seule est visible, et encore, inachevée. Dans d'autres, le moulage est définitif et prêt à être livré aux mains du praticien. D'autres artistes enfin se sont déjà séparés du leur, que l'on copie sur place, au Grand ou au Petit Palais. Nos lecteurs trouveront ici quelques reproductions photographiques, spécimens trop imparfaits de leurs travaux.

Voici l'œuvre de M. Hector Lemaire, le distingué professeur de l'École des Arts décoratifs. Ayant à encadrer une horloge, il l'entoure de cinq figures de 3 mètres de hauteur : *le Jour* et *la Nuit* et *les trois Parques*. Cet amant des grâces féminines, qu'il poursuit par le pinceau autant que par le ciseau, se trouve ici égal à lui-même : et nous savons qu'il ne s'y maintient que par des études consciencieuses. M. Lombard, non moins épris de l'antiquité classique, assied sur un trône qu'on veut durable une *Paix* au front serein et qui foule la Discorde enchaînée : les épées que Virgile nous montra forgées de socs et de faulx, retournent pour le repos du monde, à leur forme première. M. Camille Lefèvre est plus moderne : sa figure, *la Peinture*, qu'on a voulu nue et qui, à son gré, eût été habillée, est une femme dans sa maturité et qui peint « en plein air, » sorte de muse de Ruysdaël, comme en témoignent les roseaux qui l'entourent. A la distance où on la verra, le naturalisme de son exécution sera tout à fait atténué. M. Convers a tenté de renouveler son sujet : *les Quatre Saisons*; ce sont pour lui les quatre âges : l'Enfance joue, la Jeunesse sourit, l'Age mûr se recueille, la Vieillesse



La Paix, par Lombard.

retourne à l'éternel sommeil. M. Larche, séduit par les fleurs et les eaux don't il aime à person-



La Peinture, par Gabriel Lefeuvre.

nifier les divinités d'un charme onduleux, a adossé *la Poésie* à *la Musique* : l'une écoute l'autre, et sa main va tracer sur le papier l'écho que jette dans son âme la lyre d'écaille. L'harmonie couvre d'une aile invisible ces deux visages inspirés...

Sur tous ces nobles ouvrages, qui attesteront devant les nations étrangères la magnifique vitalité de l'école française, nous reviendrons dans un prochain article. Dès à présent, on voit que si notre sculpture a paru peu fournie à la dernière manifestation de la Société Nationale des Beaux-Arts comme de la Société des Artistes Français, c'est que les artistes se réservaient pour 1900.

Maintenant ils sont en pleine fièvre de création. *Fervet opus!*

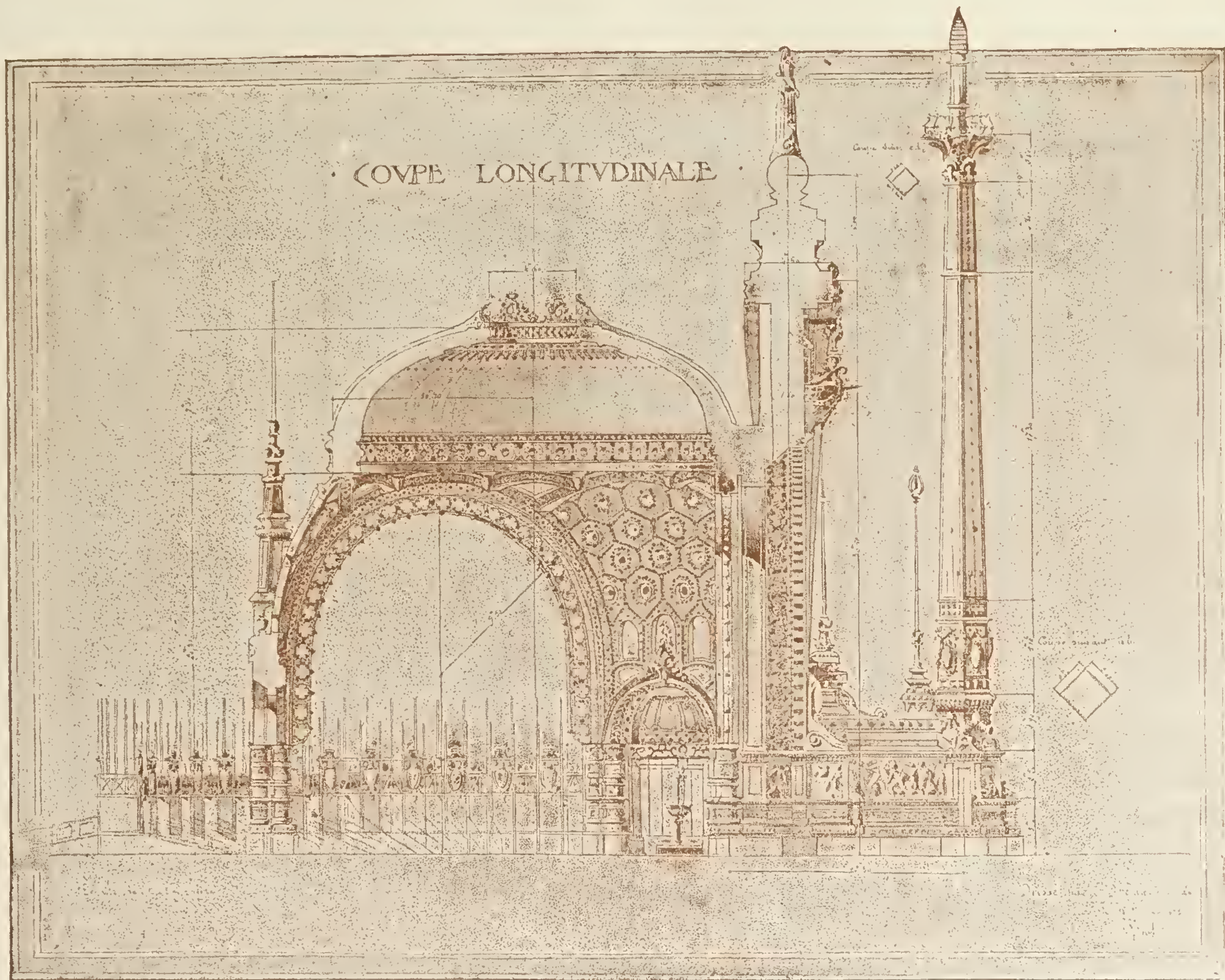


Les Quatre Saisons, par Convers.

Heureux artistes! Pour six mois encore ils ont du pain sur la planche... à modèles!

Marc Legrand.

LA PORTE MONUMENTALE DE LA CONCORDE



Coupe longitudinale de l'édifice.



L'architecte, M. A. Binet.

Le portique d'honneur de l'Exposition sera donc cette entrée monumentale de la Concorde, qui est appelée à produire, dès l'abord, sur le flot des spectateurs, une impression grandiose et saisissante. L'originalité de la décoration, l'imprévu des motifs de décoration, et l'ampleur de l'œuvre répondront pleinement aux espérances conçues et annoncées.

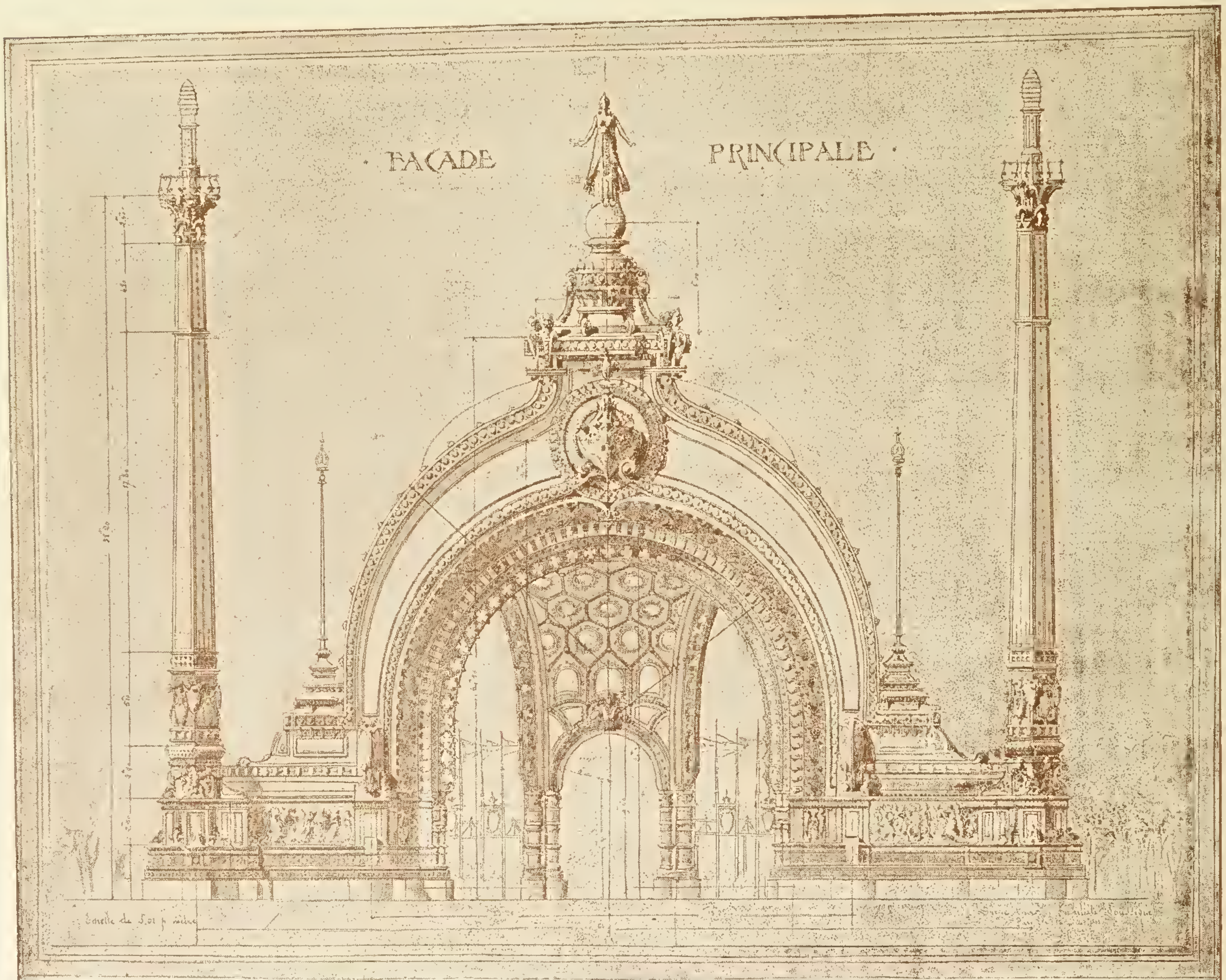
C'est par cette large baie, au fronton étincelant de cabochons lumineux et pavoisé de banderolles, d'oriflammes faisant claquer au vent leurs joyeuses couleurs, que devront pénétrer en moyenne soixante mille personnes, d'heure en heure, pouvant accomplir sans gêne les formalités d'un contrôle rapide.



Fragment de la *Frise du Travail.*

L'édificateur y songeait lorsqu'il voulut réserver le plus de développement possible au front de ses guichets, et de préférence choisit, comme disposition générale, le plan en demi-cercle.

Trois grands arcs égaux de 20 mètres d'ouverture et de même hauteur, couvrant une surface de 2.500 mètres carrés, supporteront sur leurs sommets une coupole ajourée, qui formera la partie centrale de l'édifice, et s'élèvera à 36 mètres au-dessus du sol. En arrière du dôme se présentera une grande paroi en hémicycle, percée de 29 guichets, ne laissant entre eux net, artiste enthousiaste du coloris oriental, chaleureux adepte de «l'architecture colorée», nous aurons à en reprendre la description en détail. Nous aurons à en dire les effets multiples, nous aurons à montrer comment les efforts individuels d'une phalange de dessinateurs, de décorateurs, de céramistes, agissant sous une seule et même direction, auront tour à tour



Entrée et façade principale.

que le juste espace nécessaire pour l'écoulement du public. D'autres couloirs d'accès, en contre-bas, formeront encore une nouvelle série de passages, qui doubleront les facilités d'accès dans l'enceinte.

Voilà en peu de mots l'ensemble de la porte monumentale, aujourd'hui la passion fervente de son constructeur et demain, sans doute, l'objet de sa gloire.

Quant à la décoration même, pleine de fantaisie et de magnificence où s'est ingénié M. Binet, coopéré à l'embellissement du majestueux portail; et nous réserverons même à l'un des motifs essentiels, à la *Frise du travail*, de M. Guillot, une part toute spéciale d'éloges pour cette heureuse glorification du labeur de tous, les humbles, les modestes qui collaborent d'une tâche quotidienne à l'œuvre de l'Exposition.

Qu'il nous suffise, aujourd'hui, d'en avoir esquissé les principaux aspects. Nos dessins parleront pour nous au regard de nos lecteurs.

A. DE BRISSAC.

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900



Hugo d'Alési.

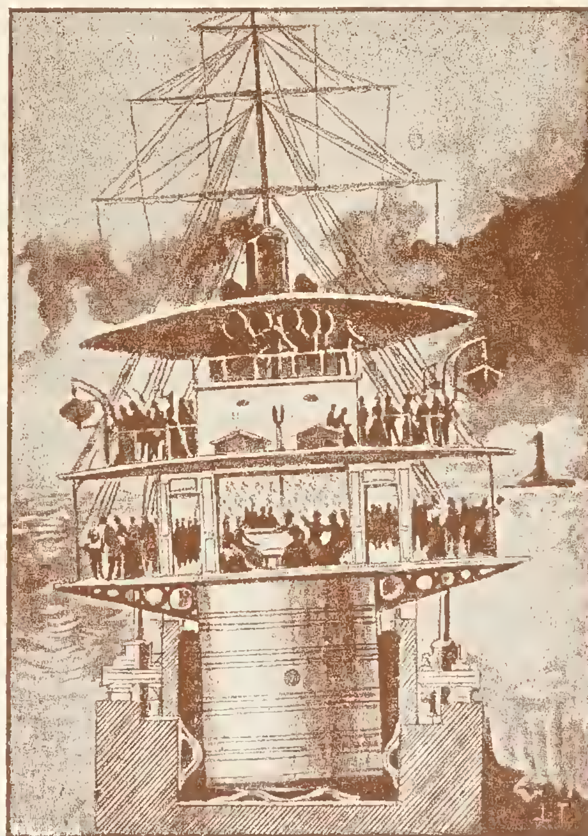
I

LE MARÉORAMA

Le maréomara est l'un des « clous » de l'Exposition qui excitent le plus vivement la curiosité et l'intérêt. On l'a même chansonné déjà dans les revues ! Son inventeur est M. Hugo d'Alési, le peintre si connu dont les belles affiches égaient de paysages éclatants la tristesse enfumée de nos gares. D'Alési a renouvelé l'affiche à paysages comme Chéret renouvela l'affiche de genre. Il en est le maître incontesté. Et parce qu'il s'arrange subtilement pour que ses compositions plaisent aux yeux du « bourgeois », condition nécessaire des œuvres de ce genre, destinées à la foule, il ne faudrait pas s'y tromper : c'est un très grand peintre de la nature décorative. Il n'y a, pour ainsi dire, pas de peintres de montagnes : Hugo d'Alési en est un. Il rend aussi magistralement la vastitude des monts que la grâce mondanisée des lacs élégants ou la splendeur un peu banale des côtes d'azur.

La biographie de cet excellent artiste tient en peu de lignes. Roumain, ingénieur, il venait de diriger la construction des quais de Smyrne, lorsqu'il délaissa tout pour la peinture. Il visita l'Italie, vint à Paris et fit une exposition de marines très remarquée. Mais en ce temps — vers 1876 — un jeune peintre arrivait malaisément à la notoriété sans un peu d'intrigues. Il exécuta aussi des vues panoramiques de plusieurs villes de France qui sont remarquables d'exactitude et très recherchées.

Les compagnies de chemins de fer, P. L. M. d'abord, puis toutes, lui demandèrent des affiches avec paysages pour lancer leurs stations alpestres et balnéaires. Il commença de publier tous ces chefs-d'œuvre de genre, la Tunisie, (C'est bien changé !) Hugo d'Alési dut employer son brillant pinceau à des œuvres industrielles, illustrations diverses, titres de romances, etc. Dans ces travaux modestes, il apporta son goût et son invention d'artiste : par exemple, il fut



Vue du bateau.

le premier applicateur du procédé ingénieux et économique qui consiste à imprimer lithogra-

phiquement plusieurs couleurs à la fois. Il nous montre en de véritables tableaux les sites merveilleux de l'Algérie, le Mont-Rose, le Mont-Cervin, l'Auvergne, etc., connus de tous et que les amateurs se disputent à très haut prix. Les affiches à paysages de d'Alési ont énormément contribué à l'extension du tourisme. Telle localité sauvage était brusquement envahie par les badauds, épris d'elle sur son image, parfois flattée, comme jadis on s'éprenait d'une princesse lointaine d'après son portrait. Un ministre intelligent — tout arrive — a nommé récemment d'Alési chevalier de la Légion d'honneur.

Pour l'Exposition, l'ingénieux et brillant artiste a voulu transformer l'art un peu discrédité du Panorama, en inventant autour de toiles panoramiques une *action* à laquelle le spectateur serait mêlé et contribuerait comme acteur. Le maréorama n'est pas un panorama des rives de la Méditerrannée : c'est un voyage maritime au long de ces rives. Les spectateurs seront installés sur un véritable pont de steamer, auquel une machinerie puissante imprimera les mouvements du roulis et du tangage. Un équipage exécutera fort exactement les manœuvres, les manches à vent retournées vers les passagers leur souffleront l'air vif du large, imprégné de senteurs marines par son passage à travers une couche de varech, pendant que se dérouleront des deux côtés du navire d'immenses toiles — longues de mille mètres, hautes de quinze — où apparaîtront, prestigieuse-



Le bateau en route.



Ateliers créés par M. d'Alési pour brosser les décors du Maréorama.

ment évoquées, Tunis, Sousse, Naples, Venise, Constantinople.

On vogue, confortablement installé dans un rocking-chair, avec les incidents ordinaires d'une traversée : c'est la rencontre de barques de pêcheurs ou d'une escadre; c'est une courte tempête propre à tirer des passagères de petits cris épeurés; c'est la nuit pleine d'étoiles, au fond de laquelle Venise apparaît, piquée de lueurs, avec des chants de gondoliers; c'est l'aurore radieuse où surgit le panorama splendide de Constantinople.

On voit combien ce spectacle si animé, cette action dramatique, où le spectateur tient le premier rôle, diffère des mornes panoramas connus et exécutés selon l'ancienne formule. L'œuvre picturale sera remarquable : M. Hugo d'Alési est revenu tout récemment de son voyage d'études; il a rapporté des maquettes

dont il fera sans doute une exposition et qui sont d'une rare beauté et d'une vérité minutieuse. Mais le grand attrait du maréorama sera certainement cette illusion parfaite d'une heure de vie à bord. Les Français adorent les voyages et détestent les déplacements : le compromis inventé par d'Alési satisfait ces deux sentiments contradictoires. Plus puissants que Mahomet, nous ferons venir à nous toutes les montagnes et toutes les mers, nous voyagerons dans un fauteuil non seulement autour de notre chambre, comme Xavier de Maistre, mais autour du monde. Le progrès ne serait-il pas un vain mot? Les calenders fils des Rois de ces *Mille et une nuits*, dont le Dr Mardrus vient de raviver les vieux charmes, avaient des tapis magiques qui les transportaient en un clin d'œil à l'autre bout de l'univers. Ce n'était que le déplacement, sans l'attrait du voyage ; le véritable problème était de conserver l'attrait du voyage en supprimant le déplacement. Nul doute qu'Hugo d'Alési n'ait trouvé la formule pratique et confortable par excellence du tourisme de l'avenir.

GEORGES MALET.

Le Palais du Maréorama, d'architecture orientale, surmonté d'une vaste terrasse à l'italienne, s'élève près de la tour Eiffel, à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay. La puissante machinerie qui doit mettre en mouvement le navire et les toiles est l'œuvre d'un ingénieur-constructeur distingué, M. Voirin. Le pont du navire, où prendront place les spectateurs, aura une longueur de 35 mètres sur une largeur de 10.



II

LE THÉATRE GÉANT COLUMBIA

Un grand nombre d'entreprises théâtrales sont naturellement écloses de l'idée qu'en 1900 des peuples entiers viendront en même temps s'instruire et se réjouir, surtout se réjouir, à la fête universelle de Paris. Les unes seront placées dans l'enceinte ; et leurs fondations, à présent, sortent de terre. D'autres sont en pleine activité déjà ; et, sans en dépendre absolument, se raccordent au programme général des plaisirs de l'Exposition. A cette dernière catégorie appartient le spectacle du Théâtre Géant Columbia, qui représente à Paris une expérience tout à fait nouvelle, quant aux vastes développements scéniques et la mise en action des grands ensembles.

Son directeur général, Bolossy Kiralfy, dont le nom et l'action personnelle résument, pour ainsi dire, toute l'œuvre du Théâtre Géant, est

connu dans les deux mondes. Né à Budapesth, en 1849, il avait 4 ans quand il parut pour la première fois sur les planches. Acteur, il fut applaudi sur les principales scènes d'Europe, notamment à Paris, à l'ancien Vaudeville et à Déjazet, dans le *Dégel*. Théophile Gautier signala le jeune artiste dans son feuilleton.

Mais c'est comme inventeur de spectacles et compositeur de ballets que Bolossy Kiralfy est célèbre. Directeur de théâtre en Amérique, très au courant de la scène française, il monta d'abord la plupart de nos pièces à grand spectacle, *Patrie*, *Michel Strogoff*, *Le Tour du monde*, *Le Voyage dans la lune*, etc.

Bientôt, reculant les limites de sa scène, décuplant le nombre des figurants et des artistes, les couvrant de soie, de pourpre et d'or avec une fastuosité de satrape, mêlant les chants à la mimique, les chœurs avec les ballets, y joignant des acrobates, des écuyers, des chameaux, des dromadaires, des éléphants, des lacs et des flottes, il tenta le premier ces colossales exhibitions américaines qui ont fait, outre-mer, si prodigieuse fortune.

Sa première pièce selon cette manière fut le *Roi Salomon*, qui obtint un succès inouï. Elle montrait déjà les rares qualités qui distinguent Kiralfy de la masse de ses imitateurs. Épris des splendeurs des civilisations orientales disparues, il les reconstitue avec un goût d'artiste servi par une remarquable science d'historien et d'archéologue.

Ces ballets, Kiralfy les prépare avec le soin minutieux d'un architecte dressant le plan d'un palais. Dès la première répétition (il les dirige toutes, attentif au moindre détail), les feuillets qu'il tient à la main indiquent en signes à la fois précis et mystérieux tous les mouvements des groupes et jusqu'aux gestes des principaux mimes. Notons à ce propos que Kiralfi attache



Une leçon dans les coulisses.

une importance extrême aux mouvements des bras dans la danse. D'après lui, une des principales séductions de la chorégraphie réside dans la grâce des bras nus qui s'élèvent et s'arrondissent comme d'exquises anses d'amphores, ou, s'abaissant en gestes coquets, semblent, selon l'expression du poète, des *Émaux et Camées* :

> Comme on fait des fleurs
> [d'un parterre
> Grouper les désirs en bou-
> [quets.

Bolossy Kiralfy a fait jouer pour



Une scène du ballet.

la première fois à l'Olympia de Londres, qu'il dirigeait, l'*Orient*, représenté en ce moment à Paris, au Théâtre Géant Columbia, d'une manière plus large encore et avec un aussi grand succès.

Tout Paris a visité l'immense salle de la Porte Maillot, qui peut contenir aisément 6.000 personnes et dont la scène de 2.000 mètres carrés s'augmente d'un bassin de 1.000 mètres. Sur cette immense scène Bolossy Kiralfy évoque, avec une troupe de 1.500 artistes et le luxe de décors et de costumes qui lui est habituel, la cour byzantine de Manuel II, les pompes religieuses somptueuses et barbares du royaume africain de Femirzah et le Londres moyen-âgeux d'Henri V, l'ancien prince Hall de Shakespeare, devenu le vainqueur d'Azincourt.

La presse tout entière a loué les tableaux splendides de lacour de Manuel II, du campementdans le désert avec la charge furieuse des Bédouins qui le termine, de la procession des Dieux de Femirzah, où l'éléphant-bourreau joue un rôle si impressionnant, du Palais de Westminster, de la fète populaire dans le vieux Londres, avec son tohu-bohu si amusant d'acrobates, de clowns et d'animaux savants, et enfin la fète nautique où défilent les barques des corporations de la Cité.

Elle a célébré surtout le corps de ballet de 600 danseuses, triées par Bolossy Kiralfy dans tous les théâtres d'Europe et d'outre-mer, parmi les plus jolies filles des Deux-Mondes.

Le Théâtre Géant Columbia fermera prochainement ses portes pour les rouvrir en avril prochain avec *Constantinople*, dont le succès sera certainement plus grand encore à Paris qu'à Londres.

La musique de *Constantinople*, comme celle de l'*Orient*, est du cavalier Paolo Giorza, un des compositeurs les plus distingués de l'Italie, qui dirige lui-même l'orchestre.

George de Célé.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Le Président de la République a l'Exposition. — La dernière visite présidentielle sur les chantiers du Champ de Mars et le long du fleuve, en compagnie des ministres du Commerce et de l'Instruction publique, du directeur des Beaux-Arts, du commissaire général, etc., a produit une impression excellente, dont les effets durent encore. Elle a été un encouragement significatif pour tous les collaborateurs de cette grande œuvre. Outre la puissante harmonie de l'entreprise, en général, M. Loubet avait particulièrement admiré le Palais du génie civil et des moyens de transports (architecte M. Hermant), la maquette du Château d'eau et les projets à demi réalisés de la section anglaise.

×

L'opinion de l'étranger. — On sait comme, au lendemain du jugement de Rennes, contraire aux prévisions du monde entier, se manifesta de toutes parts une réprobation violente. Un abstentionnisme farouche, et qui devait ruiner l'œuvre de l'Exposition, fut préconisé en Angleterre, en Amérique, en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Italie, même en Belgique et en Suisse. Nombre de maisons de commerce avaient décidé fermement, là et ailleurs, de boycotter l'Exposition et les produits français. Les manifestations ou meetings monstres du Trafalgar Square, en faveur du « martyr de l'Etat-Major » eurent, pendant quelques jours, une répercussion énorme. Les pires catastrophes devaient fondre sur Paris. C'était l'effondrement complet, à brève échéance.

De ces excitations de la première heure, systématiquement entretenues au dehors par les ennemis du nom français, on est revenu à des sentiments plus équitables. N'était-ce pas trop de rigueur d'exiger que la France fût le seul pays du monde où la justice serait infaillible, ou de faire peser sur une nation entière l'erreur possible de cinq hommes investis d'une passagère autorité ?

Le mouvement de réaction est complètement arrêté. Des inscriptions nouvelles et plus nombreuses sont venues remplacer, dans les différentes sections, celles qui en avaient été retirées précipitamment. La commission royale d'Italie a retrouvé ses titulaires, après une démission collective. Il n'est plus question des démonstrations fâcheuses de Budapest ou d'Anvers. M. Ferdinand Peck avait, dès le lendemain, exprimé l'opinion, en sa qualité de commissaire général des Etats-Unis, que l'Exposition de Paris ne serait pas compromise par ces premières explosions de mécontentement. Le gouvernement allemand s'est montré nettement contraire à toute incitation hostile. C'est l'apaisement général.

Il n'est plus douteux que les sympathies de l'étranger ne nous reviennent, successivement. Elles nous seront rendues intégrales, pour le jour

et l'heure où elles auront à concourir ensemble au succès de cette fête universelle du travail et de la paix.

×

La surface de l'exposition russe. — Fort considérable est l'espace concédé à toutes les manifestations de l'art, de l'industrie et du pittoresque russes. En 1900, la Russie jouira d'un développement de surface exposante tout à fait proportionnel à sa grandeur territoriale. On estime que son emplacement actuel est trois fois plus important que celui qui lui avait été alloué en 1889. Au Champ de Mars, aux Champs-Elysées, aux Invalides, au Trocadéro et le long de la Seine, elle occupera au total une superficie de 22.000 mètres carrés.

×

Le pavillon de la Perse. — Non loin des bâtiments anglais, dont la construction s'accélère en grande hâte, commence à se dessiner le pavillon de la Perse, qui sera l'un des plus typiques et l'un des plus captivants des palais exotiques. Nous dirons, dans un article spécial du prochain numéro, le caractère florescent et lumineux de son architecture, le grand luxe de ses salons, l'éclat des colonnes de cristal et des superbes vitraux, qui en répercuteront les effets, et tout ce que l'art persan y représente, en sa plus vive intensité.

×

Pour les Exposants. — On se préoccupe du court délai de six mois seulement, qui nous sépare de l'ouverture de l'Exposition universelle qui, d'après le règlement général, devra même s'effectuer le 15 avril prochain. Il ne suffit pas que les bâtiments et les installations extérieures soient achevés, mais que les exposants eux-mêmes arrivent à l'heure, intérieurement. De prudentes mesures ont été arrêtées, afin d'y parvenir. Les exposants y seront amenés par une sage entente de leurs propres intérêts.

Ainsi, au moment du classement définitif des récompenses attribuées par le jury, les retardataires — prévenus de ce risque — seront exposés à perdre un point par jour de retard ; et tel qui aurait obtenu la médaille d'or, pour les mérites intrinsèques de son exposition, ne pourrait plus, dès lors, concourir que pour la médaille d'argent.

×

Le diplome des récompenses. — Le jury du concours du second degré pour le diplôme des récompenses, réuni, à la date du 29 septembre, au commissariat général, a déclaré digne de la grande prime de 10 000 francs le projet présenté par M. Camille Boignard, un jeune homme de 22 ans et encore élève, dit-on, de l'Ecole des Beaux-Arts. C'est donc ce diplôme qui sera exécuté pour 1900.

×

La photographie, son emplacement et son role. — L'exposition photographique, avec ses innombrables documents, s'annonce comme devant être extrêmement intéressante. Plus de 3.000 mètres carrés de surface avaient été demandés par les exposants, et le comité d'installation ne dispose que de 500 mètres. Il a fallu s'y résoudre.

×

Le transport des foules. — On a commencé, avenue de la Motte-Piquet, les travaux de construction du trottoir roulant, qui fera faire aux visiteurs le tour de l'Exposition, avec des vitesses de 4 ou 8 kilomètres à l'heure, à leur choix.

D'autre part, des dispositions efficaces ont été prises, du côté des chemins de fer, pour l'enlèvement de la foule. En 1889, la compagnie de l'Ouest n'arrivait guère à lancer au Champ de Mars plus de neuf trains à l'heure, et le chargement normal ne dépassait guère 800 à 900 personnes ; ce qui était tout à fait insuffisant : car, même en laissant les voyageurs s'accrocher aux marchepieds ou se suspendre aux escaliers, le maximum d'évacuation n'excédait pas 10.000 personnes à l'heure. En 1900, on aura non pas neuf trains, mais trente-six dans la direction de Saint-Lazare, Nord et Rive droite, et neuf trains dans la direction rive gauche, Versailles et les Moulineaux. 50.000 voyageurs, au lieu de 10.000, pourront être évacués par heure, c'est-à-dire cinq fois plus qu'en 1889.

×

Les projets d'initiative privée et attractions diverses. — Parmi les projets d'initiative privée les plus sérieusement avancés, nous signalons : le *Maréorama*, de Hugo d'Alesi, auquel nous consacrons une description spéciale dans le numéro actuel ; le *Vieux Paris*, de Robida ; « l'Aquarium » et le « Théâtre des Bonshommes », de Guillaume ; le *Tour du Monde*, ce panorama mobile exécuté par le peintre L. Dumoulin ; le « Palais lumineux », « l'Histoire des costumes », du costumier Félix ; « la Reconstitution de l'Inde française », de M. de Pont-Jest ; « l'Andalousie au temps des Maures », et « l'exposition minière souterraine » organisée par la Société des houillères de France.

×

L'Exposition de la Guerre. — Mû par des intentions purement humanitaires et pour faire connaître, au moyen de documents sensibles au regard, l'acharnement apporté par les hommes à perfectionner sans cesse les moyens de s'entre-détruire, notre distingué collaborateur et savant économiste Jean de Bloch s'est chargé d'installer, à ses frais, tout près de la tour Eiffel, un véritable Musée de la guerre.

L'histoire complète de la guerre terrestre et navale y sera reproduite, accompagnée de réductions de tous les engins meurtriers en usage dans le passé et le présent, avec toutes les modifications qui y ont été apportées et celles que laisse prévoir encore, pour un avenir prochain, l'imagination destructive, jamais au repos.

M. Jean de Bloch nous décrira lui-même ici les singularités de cette Exposition et les leçons qui en ressortent.

La Mode à l'Exposition de 1900

Au moment où je prends la plume pour donner aux lectrices de la *Grande Revue de l'Exposition* « des renseignements techniques sur les multiples questions qui intéressent les modes », ma pensée se porte, malgré moi, vers ce merveilleux Palais du Costume qui s'élève rapidement au milieu du Champ de Mars. Certes, quand on verra exposées les riches et somptueuses toilettes d'autrefois, on pourra trouver que, si nos modes actuelles les surpassent au point de vue du goût et de l'élégance, elles restent de beaucoup en arrière pour ce qui concerne les tissus, les broderies et les ornements. Aussi bien les temps ont changé, et il n'est pas une Parisienne, si vive, si légère, si mobile, qui consentirait à endosser les lourds et superbes brocarts forçant les femmes à rester comme enchassées dans leurs majestueux fauteuils. Si nos couturiers se sont inspirés du passé, c'est surtout dans les modes du XVIII[e] siècle qu'ils ont puisé leurs leçons, alors que déjà la femme s'affranchissait des tournures solennelles et tendait à devenir l'être charmant et papillonnant qu'elle est aujourd'hui. C'est de ce temps aussi que date l'autorité prise par les modes françaises sur le monde entier, autorité qui n'a fait que grandir et s'affirmer.

Assurément, toutes les belles dames étrangères qui viendront visiter notre exposition seront vêtues à la française. Elles auront beau avoir fait subir à leurs toilettes quelques modifications, imposées peut-être par les habitudes de leur pays, il n'en est pas moins vrai que ce seront les modes parisiennes qui auront guidé et leur goût pour la forme et leur choix pour les tissus. Donc, en parlant des Modes parisiennes dans la *Grande Revue de l'Exposition*, j'ai la certitude d'intéresser les élégantes de tous les pays.

Depuis deux ans, les modes ont subi une très curieuse transformation. Naguère elles affectaient une ampleur et une rotondité qui rappelaient quasi les beaux jours de la crinoline. Les femmes étaient toujours adorables, mais, en vérité, leurs costumes n'étaient pas gracieux. On l'a si bien compris que, tout d'un coup, on est passé au collant et, comme il arrive souvent, la réaction a dépassé la mesure. Certes, il était agréable d'admirer de belles lignes, mais combien rares les apercevait-on ! Et il faut dire que la ligne, si pure qu'elle soit, n'est pas tout le charme. Aujourd'hui, à la veille de l'Exposition, les modes se sont reprises ; elles ont banni tous les excès et elles nous offrent des toilettes qui font valoir de toutes façons la beauté et la grâce des femmes. Elles sont tout juste collantes pour permettre de deviner les charmes et pas assez pour friser l'incorrection. Elles sont très couvertes d'ornements, de broderies et de dentelles, ce qui est comme une condescendance polie au goût des grandes aïeules dont on admirera les toilettes au Palais du Costume.

Pour que l'on puisse juger du bien fondé de ces réflexions, voici la description d'un modèle de toilette courante, que je viens de voir chez le premier de nos maîtres couturiers.



Le Palais de la Mode. (Projet de Félix).

C'est une toilette de ville en drap miroir vieux bordeaux tirant sur le rubis. La jupe est sans plis, mais elle n'est pas collante ; dans le bas de la jupe un haut volant en forme, entièrement brodé, de style renaissance, s'arrête de chaque côté du tablier qui est brodé dans le haut et dont les coutures sont faites à jours, et des jours le coupant encore au milieu dans toute sa longueur. Le corsage est taillé en dalmatique ; il est entièrement brodé et ajouré ; des échancrures de la dalmatique s'échappe un petit boléro plissé. Les broderies sont en laine et ton sur ton.

Ne trouve-t-on pas que cette toilette a tout à la fois un parfum moderne et archaïque qui est des plus séduisants ? Je pourrai m'étendre dans une prochaine causerie et donner des détails complets sur les toilettes de bal, les chapeaux, les dessous, les dentelles, les bijoux, les parfums, etc., tout ce qui est, en un mot, du domaine des modes parisiennes.

Vicomtesse DE RÉVILLE.

Le Gérant : ALBERT BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A.DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone : 704-19.*

ÉCHOS DE THÉATRE

L'*Opéra* a inauguré la nouvelle année dramatique, à deux jours de distance, par deux reprises : celle de la *Favorite*, et celle de *Salammbô*. L'œuvre de Reyer a retrouvé un vif succès.

×

Parmi les reprises récentes de la *Comédie Française*, s'est produite avec grand éclat celle de *Maître Guérin*, l'excellente comédie sociale d'Emile Augier.

×

A l'*Opéra-Comique*, tous les artistes ont rallié leur poste, et répètent activement les ouvrages qui doivent défrayer les spectacles des premiers jours de la saison nouvelle. Tandis qu'on se remémore sur la scène la *Vie de Bohême* et *Mignon*, au petit théâtre et dans les foyers on remet sur pied *Manon*, *Mireille*, *Carmen* et *Lakmé*. Parmi les ouvrages nouveaux, la *Louise* de M. Gustave Charpentier sera l'objet des premiers soins. M. Albert Carré voudrait donner la représentation de cet ouvrage au plus tard dans la première quinzaine de novembre, pour pouvoir hâter les études de *Hœnsel et Gretel*, et faire passer l'ouvrage d'Humperding avant la fin de l'année.

×

La reprise de la *Dame de Monsoreau*, à la *Porte-Saint-Martin*, dont Coquelin avait mené si activement les dernières répétitions, s'est annoncée comme une résurrection du grand drame de cape et d'épée d'Alexandre Dumas. On y avait pratiqué quelques « élagages » jugés nécessaires.

×

Le *Palais-Royal* a recommencé gaîment ses représentations avec la *Mouche*, pièce en quatre actes et cinq tableaux de M. Antony Mars.

×

Le *Châtelet* a fait sa réouverture avec la pièce à tableaux de *Robinson Crusoé*, où, pour la première fois, ont affronté le feu de la rampe des artistes d'une espèce toute spéciale, c'est-à-dire une chèvre, un chien, un perroquet, un singe, égayant la solitude de Robinson dans son île.

×

A la *Gaîté*, MM. Maurice Ordonneau et Louis Ganne ont donné lecture, le 30 septembre, de la pièce qui succédera aux *Mousquetaires au Couvent* et qui a pour titre : les *Saltimbanques*.

×

Le corps de ballet du *Théâtre Géant Columbia* s'est encore augmenté, pour la dernière représentation, de cinquante danseuses, qui venaient d'être engagées à Milan et à Turin.

L'AUTOMOBILISME A L'EXPOSITION

Pour parler de l'importante section du Cycle et de l'Automobile, nous devons nous éloigner du Champ de Mars. Ce ne seront plus les entrées monumentales qui nous conduiront sous des dômes splendides abritant la merveille du siècle... C'est au bois de Vincennes qu'il faudra se rendre, auprès du lac Daumesnil.

Ils sont trop... sur les bords de la Seine; aussi, l'Administration, dans sa prévoyante sollicitude, a depuis longtemps décidé de caser là-bas, tout là-bas, les sections comprenant à la fois le matériel roulant des chemins de fer et tramways, les automobiles, les cycles et les machines motrices diverses.

Des regrets..., nous n'en aurons point, si les industriels y trouvent leur compte, et si le terrain concédé leur permet d'expérimenter leurs voitures au gré des visiteurs. C'est une compensation qui a son importance. Le concours qui a été ouvert pour la construction de hangars est de bon augure. De palais, nous nous en passerons, si nous avons les portes larges et l'évolution facile.

Ceci ne doit pas avoir lieu, toutefois, au détriment de l'emplacement concédé pour l'exposition proprement dite. Et à ce sujet nous avons à faire des constatations qui nécessitent presque des récriminations. Il n'est pas possible, en effet, qu'on s'en tienne aux dispositions premières. En 1900, il faut que l'automobile marque notre suprématie dans cette industrie spéciale. Cette exposition sera la plus complète de toutes celles qui ont eu lieu. Au Palais de l'Industrie, dernièrement au jardin des Tuileries, des locaux convenables leur étaient affectés; il ne se peut pas qu'au bois de Vincennes, on n'aménage pas le terrain suffisant. Or, il ne serait question que de 10.640 mètres. Ce n'est pas assez; les expositions précédentes étaient plus favorisées sous ce rapport.

⁂

Il y aura un Congrès... nécessairement. Nos confrères le *Vélo* et la *Locomotion automobile* en ont lancé l'idée, l'Automobile-Club doit la réaliser.

On y admettra les communications intéressant toutes les formes de la locomotion automobile : voitures, chemins de fer et tramways automobiles, bateaux et ballons, toute la lyre.

Le bureau, qui sera international, et pour lequel les automobile-clubs étrangers fourniront de précieux éléments, devra être avisé, avant l'ouverture du Congrès, des communications projetées.

Adolphe Ducaux.

Ce que la *Revue des Revues* a publié pendant les 9 premiers mois de l'année 1899 :

Questions sociale et sociologie : *L'Europe de demain*, par G. Ferrero; *La crise du fonctionnarisme en France*, par Henri Bérenger; *Les milliardaires américains* (I, II, III, IV), par L. de Norvins; *Le budget français*, par C. Pelletan, député; *La crise du mariage en Europe*, par S. Saint-Aubin; *La femme au XXe siècle*, par Sully-Prudhomme, de l'Académie française; *Les bouges de Paris*, par Fr. Loliée; *Le prolétariat juif en France*, par Paul Pottier; *Les intérêts français en Suisse*, par le prof. G. Renard; *Comment les Parisiens se marient et meurent*, par P. Gabillard; *La justice militaire*, par le capitaine G. Moch; *Première école de journalisme*, par Dick May; *Les maisons de correction en France*, par E. Fournière, député; *Les grandes compagnies en France*, par C. Pelletan, député, etc.

Mouvement littéraire en France : *Nos salons littéraires en France*, par Camille Mauclair; *La femme mariée et l'adultère dans le roman français*, par Georges Pellissier; *Parisianisme ou notre parler fin de siècle*, par Fr. Loliée; *Auteurs et éditeurs en France*, par Albert Cim; *Les grands plagiats du siècle*, par R. Deberdt; *Pages inédites de Rousseau*; *Les parents de Balzac*, par le Dr Cabanès; *Le paysan et l'ouvrier dans le roman français*, par C. Mauclair; *Le prêtre dans le roman français*, par G. Pellissier; *L'esprit révolutionnaire dans les lettres récentes en France*, par C. Mauclair; *L'adolescence de Leconte de Lisle*, par M. A. Leblond; *Du style comme condition de la vie*, par Paul Stapfer, doyen des Facultés des lettres de Bordeaux, etc.

Mouvement littéraire a l'étranger : *Le drame espagnol actuel*, par Mme E. Pardo-Bazan; *Mouvement littéraire de l'Amérique du Sud*, par M. B. Uzarte; *roumain*, par N. Vaschide; *russe*, par Véra Starkoff; *allemand*, par R. Scharf; *anglais*, par Ch. Banville; *Théâtre moderne en Grèce*, par C. Macris, etc., etc.

Beaux-Arts : *L'art populaire en France*, par E. Muntz, de l'Institut; *L. L. Dhurmer*, par Henri Frantz; *La femme et la poupée*, par le prince B. Karageorgevitch; *Rosa Bonheur*, par Mme Demont-Breton; *Les tendances contemporaines de l'art*, par Raymond Bouyer; *Le nouveau musée romain*, par Dante Vaglieri; *Van Dyck*, par E. Müntz, etc.

Nouvelles et Romans, par Jean Viollis; G. Baumbach; Dostoïevski; Paul Dys; Georges Beaume; Mme V. Demont-Breton; Ernest Tissot; Dick May; Julien Sermet; G. Maurevert, etc.

Poésies, par Maurice Bouchor; Leconte de Lisle, etc.

Sciences : *Guérison de l'ivresse*, par le Dr Héricourt; *La disparition des races animales en Angleterre*, par le Dr G. Wallon; *La science contre la guerre*, par le même; *L'asymétrie de nos sens*, par Henri Coupin; *La contagion par les insectes*, par le Dr Héricourt; *Les voyages circulaires chez les animaux*, par H. Coupin, etc.

Psychologie : *Les anormaux*, par le prof. Enrico Ferri; *Le premier devoir de l'éducation physique*, par Alfred Binet; *Le poison et l'adultère en France*, par Louis Proal; *Morale sociale*, par E. Boutroux, de l'Institut; *Psychologie des grimoires*, par J. Bois; *Apparition des morts*, par Camille Flammarion, etc.

Démographie : *Mon séjour au Klondyke*, par J. de Lamarc; *Les Européens à Siam*, par F. Mury; *La vie pittoresque au Japon*, par G. Saint-Aubin, etc.

Inventions et Découvertes : *Les derniers progrès de la navigation aérienne*, par J. Roux; *La solution du mouvement perpétuel*, par le Dr L. Caze; *Les miracles de la chirurgie*, par le Dr G. Wallon; *Le microbe de la grippe*, par J. Roux; *La photographie à grandes distances*, par le Dr L. Caze; *Le télégraphe sans fil*, par le même; *La nouvelle machine volante de Langley*; *Le siècle de l'air liquide*, par J. Roux, etc.

Histoire : *Documents inédits sur la guerre de 1870*; *Le premier ingénieur femme en France*, par Paul d'Estrée; *Un drame sous la Commune*, par A. Callet; *Paris en jeux d'oie*, par H. Bouchot; *Une fille de France sur un trône italien*, par Paul d'Estrée; *Chansons pendant le siège de Paris*, par J. Sermet, etc.

Pédagogie : *Nos enfants*, par A. Martin; *L'enseignement des langues étrangères en France*, par A. Brocard; *Les réformes et l'université*, par P. Mielle; *Les écoles maternelles des langues étrangères*, par Mme C. Mazier; *Comment travaillent les universités américaines*, par le prof. A. Schintz; *Pour nos fils*, par Juliette Adam, Marni, Gyp, Clémence Royer, etc.; *Un Collège pour l'éducation sociale en Angleterre*, par Ch. Martin, de l'Université de Glasgow.

Politique : *La Russie et la Finlande*, par Anatole Leroy-Beaulieu, de l'Institut; *La guerre*, par Jean de Bloch; *Psychologie des manifestations parisiennes*, par P. Pottier; *La Turquie peut-elle vivre?* par ***; *Les Bretons de France au pays de Galles*, par A. Le Braz, etc.

Ajoutons que la *Revue* a publié en même temps *quatorze articles* dus à la collaboration des critiques les plus réputés et consacrés à l'appréciation et à l'analyse détaillée des nouveautés littéraires du jour; des chroniques dramatiques de G. Lefèvre, environ 300 caricatures politiques et que dans chaque numéro de la *Revue* se trouve :

Une analyse consciencieuse de tous les articles méritant d'être signalés dans les revues françaises, anglaises, américaines, allemandes, espagnoles, portugaises, hollandaises, italiennes, polonaises, russes, etc.

Et nous aurons une idée approximative de l'œuvre réalisée, au courant de ces neuf mois, par la *Revue des Revues*.

Le cercle de nos collaborateurs et de nos abonnés s'agrandissant tous les jours, nous pouvons affirmer dès aujourd'hui, en présence des nombreux manuscrits de valeur qui se trouvent en notre possession, que l'intérêt et la valeur intellectuelle de la *Revue* ne pourront que progresser dans l'avenir prochain.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone* : 704-19. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE.

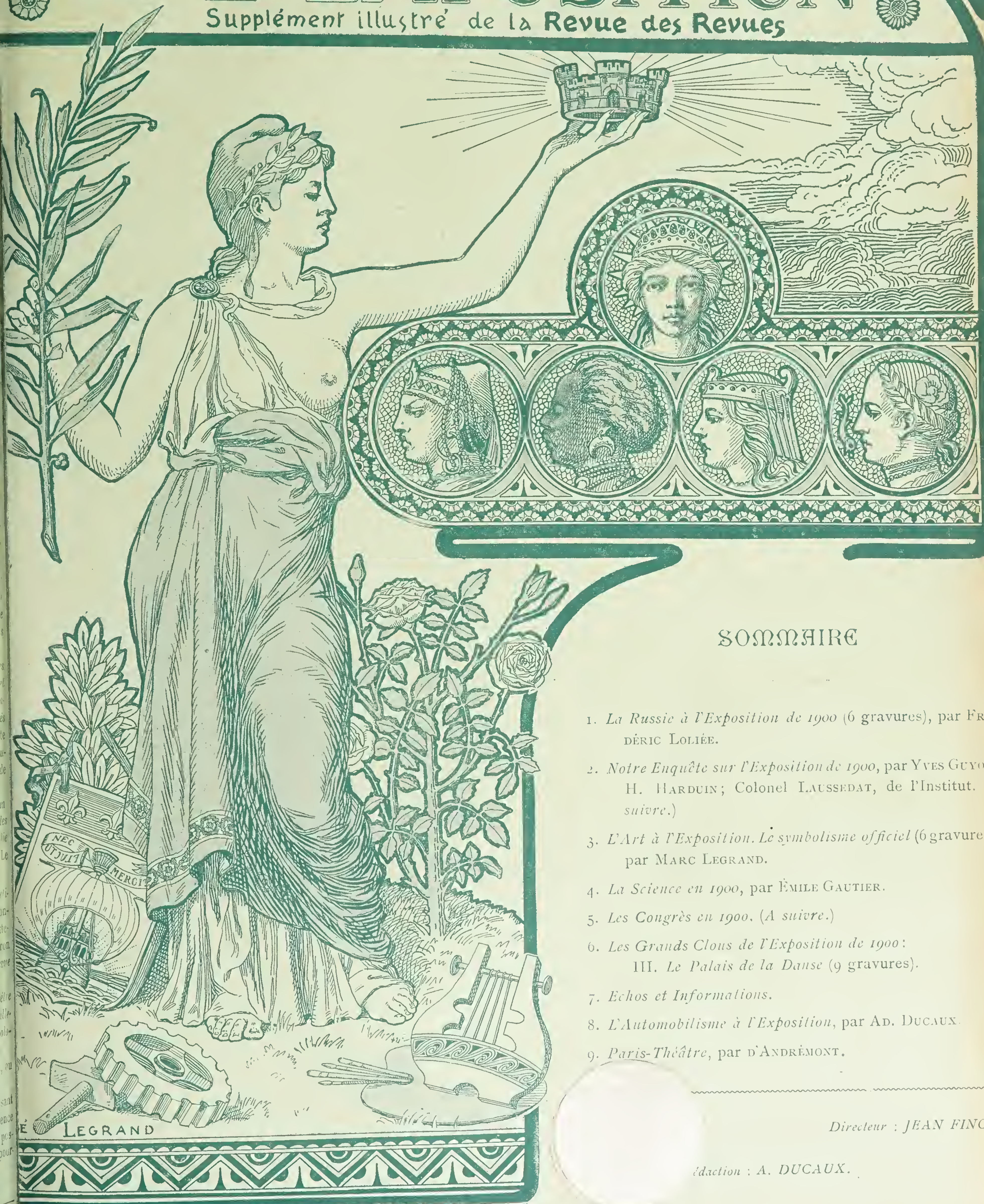
Nº 2

1900

Décembre 1899

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la **Revue des Revues**



SOMMAIRE

Directeur : *JEAN FINOT*.

...édaction : *A. DUCAUX*.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION DE 1900

paraîtra une fois par mois avant et deux à quatre fois par mois pendant toute la durée de l'Exposition. Son premier numéro donne une idée approximative de ce que sera cette revue esthétique et impartiale de tous les trésors que Paris et ses nombreux exposants vont offrir au monde ébloui qui viendra admirer notre grande fête du Travail et de la Paix.

*Parmi les collaborateurs des plus autorisés qui viennent de se grouper autour de notre périodique, citons entre autres : M. Émile Gautier, l'éminent vulgarisateur scientifique qui traitera chez nous les questions scientifiques et industrielles; MM. Marc Legrand et Camille Mauclair, qui parleront de l'art pur, tandis que le prince Bojidar Karageorgevitch étudiera l'art appliqué à l'industrie; M. Frédéric Passy, de l'Institut, les questions de la Paix; le général *** tout ce qui concernera la guerre à l'Exposition de 1900; M. Lavoix, ingénieur civil, examinera les nouvelles inventions, etc., etc.*

Le prix de l'abonnement à la **Grande Revue de l'Exposition de 1900** *sera de* 10 *francs pour la France et de* 12 *francs pour l'étranger, du* 1er *novembre* 1899 *jusqu'à la fin de l'Exposition.*

Prix du numéro : 50 *centimes en France et* 65 *centimes à l'étranger.*

REVUE DES REVUES

Un Numéro spécimen
SUR DEMANDE

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMERIQUE

24 Numéros par an
Richement illustrés

Peu de mots, beaucoup d'idées.

Peu de mots, beaucoup d'idées.

	Par an	Par semestre
Paris et le France	**20** fr.	**12** fr.
Étranger (Union postale)	**24** fr.	**15** fr.

Le prix du numéro séparé : en France, **1** fr.; à l'Étranger, **1** fr. **35**.

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

Pour recevoir la **Grande Revue de l'Exposition de 1900** *à domcile, nos Abonnés de Paris et de France sont priés de nous envoyer* **un franc** *et les Abonnés de l'Etranger* **2 fr. 50**, *pour frais de poste.*

On s'abonne *sans frais* dans *tous les bureaux de poste* de la France et de l'étranger, chez tous les principaux libraires du monde entier et dans les bureaux de la **Revue**.

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Primes offertes par la „ Revue des Revues "

Abonnés de 2 ans.

Les abonnés qui nous enverront *directement* leur abonnement pour *deux ans* recevront, *à leur choix*, *une* des deux primes GRATUITES :

a. *Dictionnaire classique d'histoire, de biographie, de géographie et de mythologie*, par le prof. LOUIS GRÉGOIRE (dernière édition), gros volume relié, 1300 pages. (Son prix est de 10 fancs.) Ou

b. *Astronomie pratique*, par GABRIEL DALLET, ouvrage classique, illustré de 93 gravures et de 12 cartes du ciel, richement relié, tranches dorées, édition Firmin-Didot. (Son prix est de 15 francs.)

Abonnés de 3 ans.

Les abonnés qui enverront le montant de leur abonnement pour *trois ans*, recevront à titre de *prime gratuite* :

a. *Art et Nature*, par L. ROGER-MILÈS, ouvrage orné d'une couverture en lithographie par G. Callot, illustré de 27 eaux-fortes et de 8 lithographies originales (édition de luxe de la maison G. Boudet et Taillandier). A côté d'études brèves sur les grands maîtres écrites par l'éminent critique d'art, l'ouvrage se signale par ses admirables illustrations faites avec la collaboration des artistes illustres comme Puvis de Chavannes, Boudin, Forain, Raffaelli, etc. Les eaux-fortes sont signées des noms les plus appréciés et gravées d'après les œuvres les plus réputées de Corot, Rousseau, Diaz, Daubigny, Meissonnier, Delacroix, etc. L'impression de la typographie et de la taille-douce a été exécutée par la maison Georges Petit, et l'impression des lithographies par l'imprimerie Chaix. L'ouvrage a été tiré seulement à 325 exemplaires numérotés et ne sera jamais réimprimé. (Son prix est de 50 francs.) Ou

b. *Cent dessins de Watteau*, gravés par BOUCHER (cent eaux-fortes), exemplaires numérotés, sur papier vélin. (Leur prix est de 60 francs.)

N. B. — Les primes doivent être prises aux Bureaux de la **Revue**. — *Pour les recevoir à domicile, il faut ajouter au prix d'Abonnement* **1 franc** *pour la France et* **2 francs** *pour l'Etranger.*

Tous nos Abonnés bénéficient d'une *réduction très considérable* sur les prix des Livres et des Gravures de valeur *compris dans nos catalogues.*



LA RUSSIE A L'EXPOSITION DE 1900

Bien des raisons, d'ordre sentimental ou politique, plus ou moins entremêlées d'illusions ; le mirage de « l'alliance » aux effets lointains et prodigieux ; l'impression d'une puissance énorme, dont la poussée constante vers des bornes inconnues récèle en soi, peut-être, l'énigme la plus redoutable de l'avenir ; puis, le nouvel afflux à travers nos idées, nos mœurs d'Occidentaux blasés, d'une littérature jeune et pleine de sève ; d'autres raisons encore de sympathie, de curiosité, d'entraînement populaire, d'autres espoirs crédules communiquent une attirance singulière, pour nous Français, à tout ce qui vient de la Russie ou s'accomplit par elle.

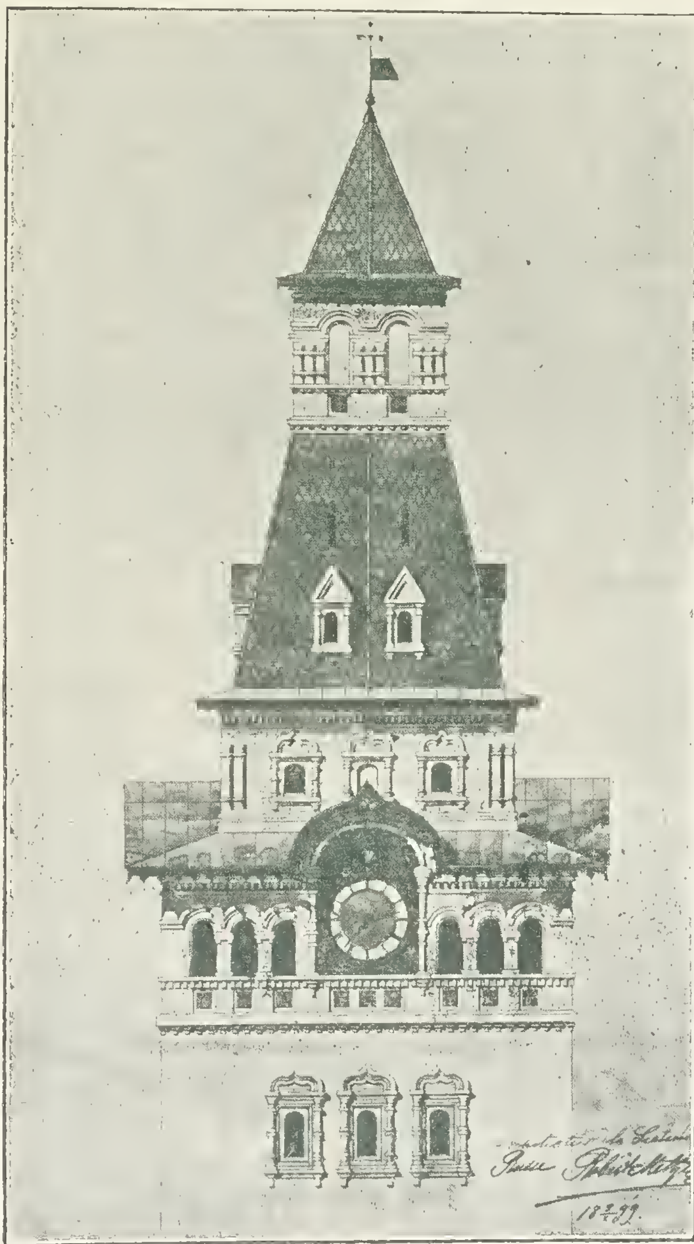
Aussi, l'attention est-elle déjà fortement excitée, à Paris, sur les préparatifs annonçant quelle part considérable aura voulu prendre la grande nation slave au concours universel de 1900 (1).

La surface où se développe son effort représente l'emplacement le plus étendu qui ait été concédé à nos hôtes des différentes nations. On a dû la répartir en quatre districts : aux Champs-Elysées, aux Invalides, au Champ-de Mars, au Trocadéro. Il n'en fallait pas moins pour y loger les quinze pavillons de l'empire de Russie.

(1) La commission de l'exposition russe se compose de MM. Kowalewski, président, A. Raffalovich, vice-président, et le prince Tanicheff, commissaire général. Nommons aussi tout particulièrement le comte L. d'Assche, délégué du Commissariat général, à qui la presse est redevable de mille communications précieuses.

D'avance, nous allons en parcourir les principaux détails, à vol d'oiseau.

Contrairement aux autres puissances, la Rus-



Petite Tour du nord du Palais sibérien.



Pavillon du Ministère de la Guerre.



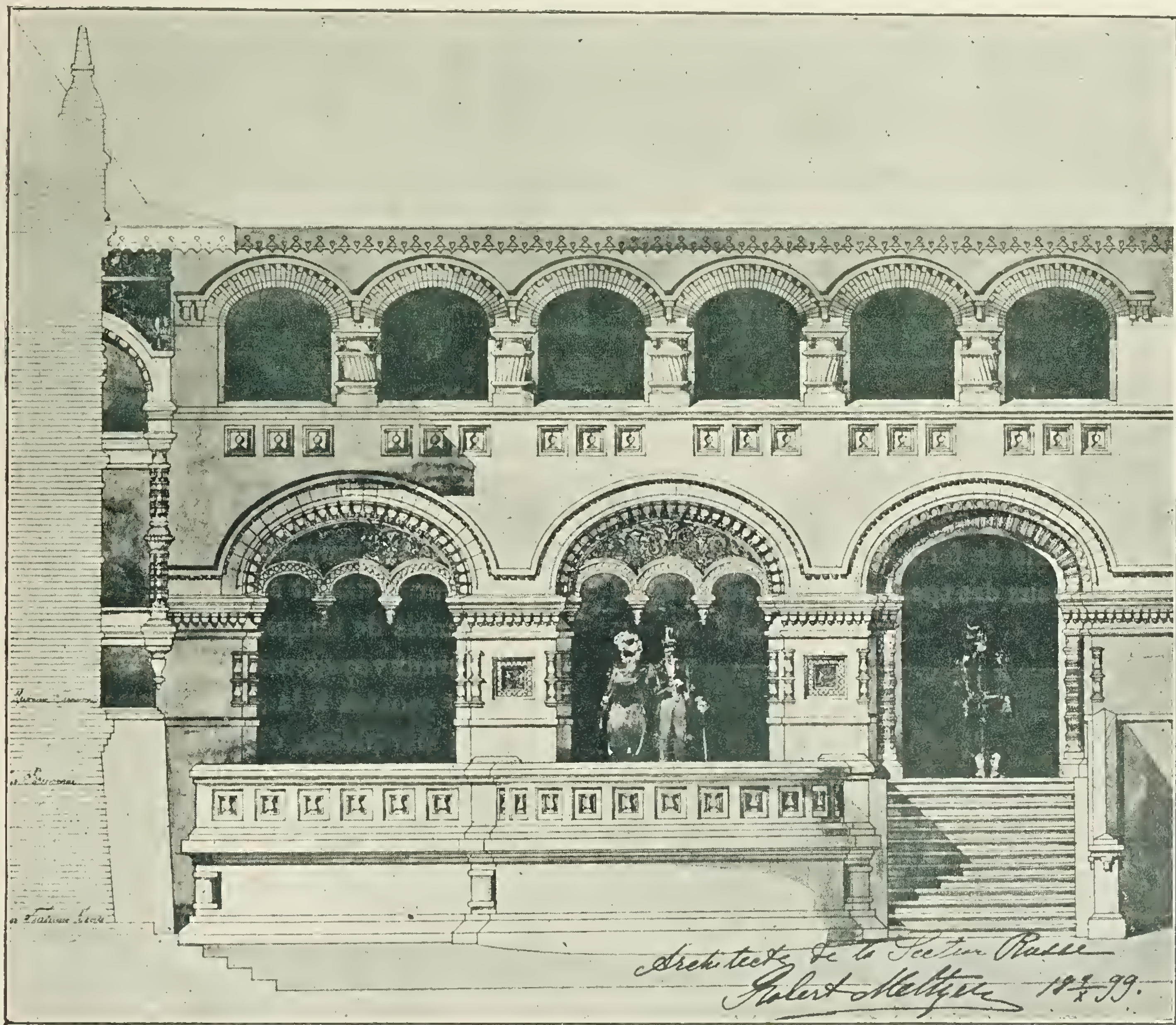
Pavillon de l Impératrice Marie.

sie n'a pas édifié sur l'une des rives du fleuve son pavillon officiel, mais a préféré l'établir au Trocadéro. C'est dans la partie complantée de grands arbres et délimitée par le mur d'appui des portiques curvilignes du musée que M. Robert Metzel a combiné, d'après les meilleures souvenances de la vieille école byzantine, les structures architecturales du palais sibérien. Prolongeant sa façade principale sur une étendue de 75 mètres, décoré de belles mosaïques au fond ruisselant d'or, ce palais aura un caractère général de pittoresque, opposant à l'heureux balancement des lignes les reliefs singuliers des motifs d'ornementation ou les saillies pyramidales des hautes tours.

A l'intérieur se succèdent : la salle de réception officielle et deux autres assignées à l'exposition des biens de Sa Majesté ; puis, les galeries où se presseront les produits industriels, les fourrures, les minéraux de l'Asie centrale, montrant ce que la main de l'homme, l'énergie de sa volonté ou la force de ses capitaux auront pu tirer du climat le plus rigoureux et du sol le plus ingrat.

La Sibérie, depuis quelques années, a beau-

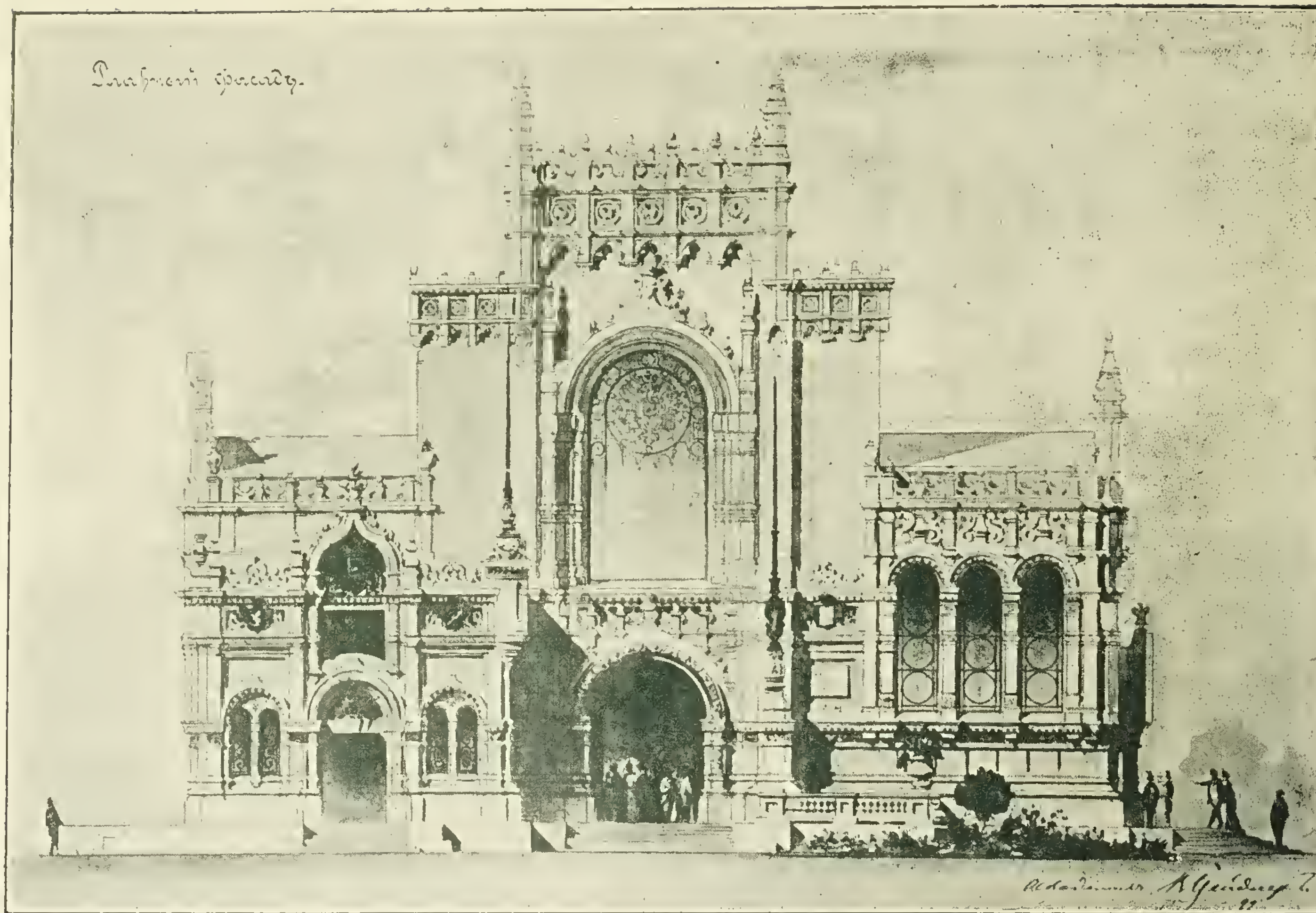
coup remonté dans l'estime du monde. Elle n'apparaît plus seulement aux imaginations comme le glacial sépulcre, où vont achever de s'éteindre les victimes d'une justice trop rigoureuse, mais comme un pays renouvelé, de colonisation volontaire, officielle même et subventionnée, que les progrès de l'agriculture, de l'élevage, des travaux de mines, que des moyens à nous les habitants des zones tempérées, d'entrevoir comme une patrie enviable ces étendues sans fin de steppes neigeuses ou de forêts mornes et noires, d'envisager comme une région bénie ces âpres contrées où le froid peut sévir, presque sans transition, après les chaleurs de l'été, avec assez de violence pour faire éclater d'épais troncs d'arbres, produire d'immenses



Restaurant russe dans le Palais russe.

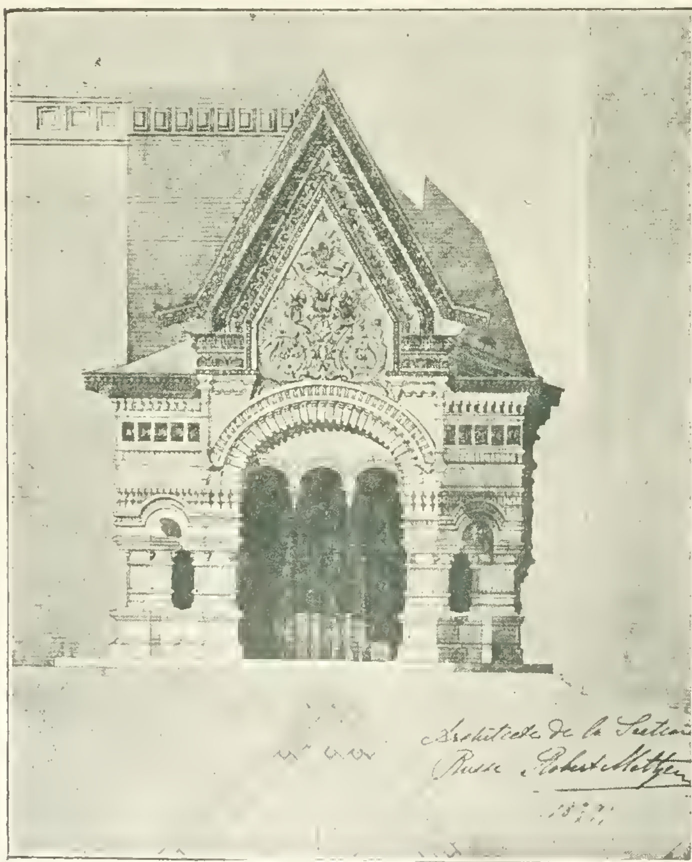
de communication plus prompts ou de transports moins onéreux, acheminent vers une sorte de prospérité matérielle. On y vante, — au moins pour la partie de la Sibérie orientale comprise entre les monts Saïank et le lac Baïkal, — la clarté du ciel, l'intensité de la lumière, le calme et la sécheresse de l'air, qui, malgré l'inclémence des frimas, rendent, dans cette saison, « l'existence très agréable », dit-on. N'exagérons rien, cependant. Et remarquons, en passant, qu'il nous sera toujours bien difficile, fissures dans le sol et congeler le mercure durant des semaines entières !

Mais nous n'avons pas achevé notre visite au palais sibérien. Il nous garde encore le panorama peint par Gervex et représentant le couronnement du tzar. Il nous réserve aussi l'exposition privée de Nobel, affectée à l'industrie du pétrole et où, le soir, de grandes gerbes enflammées éclaireront, sur les parois des murs, les paysages faits de main de maître dont elles seront décorées. Et comment oublier le double



Pavillon de l'Alcool.

hall du chemin de fer transibérien, qui doit dérouler aux yeux des spectateurs, secoués par l'il-



Une des entrées du Palais sibérien

lusion d'un voyage aussi prompt que la lumière, tout ce que les moyens de locomotion les plus rapides permettaient seulement de parcourir en deux mois de temps, de Moscou à Vladivostok ! Heureux voyageurs ! Attrayantes surprises ! Ils seront montés à la station russe. Ils redescendront en pleine cité chinoise. Et, entre temps, ils auront pu méditer sur le chemin qu'ont accompli les Russes, depuis l'année 1852, où, sous leur pavillon, de premiers navires s'avançaient timidement dans les mers de l'Extrême-Orient, donnant l'éveil aux desseins ambitieux de leur diplomatie, jusqu'à l'heure actuelle où ils pèsent d'un poids si écrasant sur cette partie du monde !

Quand nous aurons, maintenant, signalé, au pied de la tour Eiffel, le pavillon de l'Alcool, qui, à lui seul, prêterait à de longues considérations sur la façon à la fois autocratique et humanitaire, dont le pouvoir impérial a entendu monopoliser, pour le restreindre, le débit des pernicieuses boissons ; — ou, sur le quai d'Orsay, le pavillon de la guerre ; — puis la maison de thé Popoff, un caravansérail où ne manqueront pas d'affluer les amateurs du jaune breuvage ; — puis, tout à côté, le pavillon de l'impératrice Marie, consacré aux œuvres de

bienfaisance qu'elle patronne ; et, près de là aussi, une exhibition de caractère populaire, une boulangerie modèle très complètement outillée, engageant le visiteur à assister aux moindres détails de la confection du pain, selon les procédés et la manière de faire des geindres russes ; — quand nous aurons mentionné, en outre, l'exposition non moins spéciale du Koumis, l'enivrante ou rafraîchissante liqueur, le lait de jument fermenté, qu'on estime là-bas être le remède souverain de la tuberculose ; — ou bien, l'originale construction de la Société américaine des caoutchoucs, l'usine extérieurement édifiée à l'aide de sabots, et fonctionnant à l'intérieur, dans la mesure qui permet de fournir, en grand, quarante-cinq mille paires de galoches par jour ; — et encore, contre le Palais du Trocadéro, une figuration bien intéressante d'un village russe, église, isbas agglomérées, habitants au travail, avec toutes leurs industries : cuirs, broderies, dentelles ; — quand nous aurons encore désigné, au Champ-de-Mars, le large pavillon destiné aux services publics, lettres, arts, sciences, agriculture, commerce, industrie, économie sociale, hygiène et assistance ; — aux Champs-Elysées, le salon particulier de peinture et sculpture et un autre pour l'électricité, les ponts et chaussées et les chemins de fer; — quand nous aurons enfin reconnu, aux Invalides, une exposition fort curieusement agencée de mobiliers, d'objets d'art domestique ou de décoration murale : nous aurons à peu près embrassé l'ensemble de la participation russe, trois fois plus importante en 1900 qu'en 1889.

A ceux qui voudront examiner en conscience ce que nous venons simplement d'effleurer, l'étude en paraîtra riche d'intérêt; elle devra surtout leur suggérer de copieuses réflexions sur les ressources croissantes, l'expansion continue ou l'originalité propre de ce peuple slave, si différent de nous-mêmes, quoique nous nous plaisions à l'appeler la France du Nord, et sur la diversité des races, des types, des caractères ethnographiques et sociaux, qui s'amalgament dans l'immensité de son domaine.

FRÉDÉRIC LOLIÉE.

NOTRE ENQUÊTE SUR L'EXPOSITION DE 1900 (1)

On nous demande si l'on doit croire à l'utilité relative ou absolue des Expositions. Je ferai d'abord observer, sans y insister autrement, que leur utilité ne saurait être que relative.

Les expositions représentent une transformation des procédés du commerce.

Jadis, quand les moyens de communication étaient difficiles, les marchands se réunissaient à époque fixe dans les foires : foires de Champagne, foires de Beaucaire, foire de Leipzig. Toutes ces foires ont disparu successivement. Reste encore la grande foire de Nijni-Novgorod. C'est dans un pays, où les voies de communication sont encore arrièrées, les distances longues, les populations disséminées, le dernier vestige de cette forme commerciale.

Avec le télégraphe, les chemins de fer, les navires à vapeur, la vie commerciale se continue au lieu de ne se manifester qu'à intervalles plus ou moins éloignés.

Les Expositions représentent une transformation des foires.

Au lieu d'être organisée par les négociants, la première, celle de 1798, est organisée par le ministre de l'Intérieur, François de Neufchateau. Il réunit 110 exposants, et il dit triomphalement : « Cette campagne a été désastreuse pour l'industrie anglaise. » On annonça des expositions annuelles avec vingt médailles d'argent et une médaille d'or « pour celui qui aurait porté le plus rude coup à l'industrie anglaise. » L'exposition était considérée comme une machine de guerre. On renonça au projet de les rendre annuelles. On les espaça : 1798, 1801, 1802, 1806.

(1) *Lire dans notre numéro de novembre les articles de MM.* PAUL ADAM, ANATOLE LEROY-BEAULIEU, EMILE BERGERAT, FUNCK-BRENTANO, JULES CLARETIE.

A partir de cette date, la civilisation militaire prédomine complètement. C'est non point par des expositions, mais par le Blocus continental qu'on veut « porter un rude coup à l'industrie anglaise ». Il faut aller jusqu'en 1819 avant de retrouver une nouvelle exposition pacifique ; puis, il y en eut d'autres en 1823, 1827, 1834, 1839, 1844, 1849.

L'Angleterre entre dans la voie du libre échange en 1846 ; elle abolit l'acte de navigation en 1849 ; elle a l'initiative d'une exposition universelle en 1851. Cette conception était logique. Elle répondait bien à la nouvelle conception politique des industriels et des commerçants anglais. Ce fut non le gouvernement, mais la Société des arts qui en eut l'initiative. Elle réunit 17.062 exposants.

La France imite l'Angleterre : Napoléon III ouvre l'exposition de 1855, « ce temple de la paix qui conviait tous les peuples à la concorde ». C'était le moment de la guerre de Crimée. L'Angleterre fit une nouvelle exposition universelle en 1862 ; puis, elle s'est arrêtée, tandis que la France faisait de nouvelles expositions universelles en 1867, 1878, 1889, 1900.

Pourquoi l'Angleterre n'a-t-elle pas renouvelé ses manifestations industrielles ? N'est-ce point parce qu'elle considère que les expositions, forme moderne de la foire, ont fait leur temps, comme les foires ont fait le leur.

Est-ce qu'un industriel ou un commerçant attend l'année de l'exposition pour réaliser des progrès ou les faire connaître ou s'en informer ? Est-ce que M. Lumière a attendu l'Exposition de 1900 pour produire son cinématographe ? Est-ce que l'industrie des automobiles a attendu cette date pour se développer et se perfectionner ?

Actuellement, téléphones, télégraphes, chemins de fer, steamers mettent en rapport les producteurs, les commerçants et les consommateurs de tous les pays, à tout moment. Ils n'ont pas besoin de se donner rendez-vous plusieurs années d'avance pour se mettre au courant des transformations industrielles et économiques ?

Les expositions, comme instruments économiques, auront donc de moins en moins de raison d'être.

Cependant, il y a eu beaucoup d'expositions universelles ces dernières années : Amsterdam 1883, Anvers 1885, Barcelone 1888, Chicago 1893, Lyon 1894, Bruxelles 1897. Les Français y ont fait très bonne figure.

Mais ici se pose une question très délicate : — tous les Français qui se sont occupés de ces expositions, qui y ont pris part, ont-il poursuivi un but commercial ? N'ont-ils été mus que par le désir de s'ouvrir de nouveaux débouchés ? Beaucoup n'ont-ils pas sacrifié cet intérêt primordial à un autre : celui d'obtenir des médailles et la croix de la Légion d'honneur ?

Les expositions, au lieu de provoquer pour eux des résultats économiques, n'ont guère donné que des satisfactions personnelles.

— Mais elles ont appris à faire connaître nos produits.

— Sans doute, certains de nos produits.

— Elles ont créé des relations personnelles.

— Sans doute : et on peut dire que c'est là leur principale utilité, comme celle des congrès. Elles mettent en rapport des personnes qui autrement se seraient rencontrées plus difficilement ; mais il ne faut pas exagérer cette difficulté.

Vous me demandez si je crois que l'Exposition de 1900 sera la dernière. Je n'en sais rien.

Si je ne me plaçais qu'au point de vue économique, je répondrais par l'affirmative.

Mais des personnes, habitant tous les points de la surface du globe, considèrent une Exposition universelle à Paris comme un honnête prétexte pour y venir. Elles y arrivent, munies d'économies ramassées pendant plusieurs années, décidées à les y dépenser. Il est évident qu'une exposition universelle à Paris y produit un débouché formidable. Sous ce rapport, elle s'y présente comme une bonne affaire, même quand ses comptes, comme ceux de l'exposition de 1878, laissent un déficit.

Si l'Exposition de 1900 est un grand succès, comme tout le fait prévoir, il est donc probable qu'il y aura encore une nouvelle exposition universelle à Paris dans une dizaine d'années.

J'admire les étrangers qui y expédient leurs produits, car une exposition universelle est un non sens sous un régime protectionniste.

L'invitation adressée aux industriels étrangers de venir prendre part à l'Exposition de 1900 pouvait se résumer dans la formule suivante :

— Monsieur, nous avons l'honneur de vous inviter à faire des frais pour venir nous montrer vos produits que vous ne pouvez vendre sous peine d'amende, et si vous les vendez quand même, nous vous prévenons que la commission des douanes de la Chambre, toujours vigilante, augmentera le taux de l'amende.

En même temps, les organisateurs de l'Exposition disent aux Français leurs compatriotes :

— Nous vous convions à venir voir des produits qu'il vous est défendu d'acheter sous peine d'amende.

Les étrangers viennent tout de même apporter leurs produits. Des Français par millions viendront s'exposer au sort de Tantale : et malheureusement le supplice qu'ils éprouveront ne guérira pas la plupart d'entre eux de la maladie protectionniste.

Yves Guyot.

⨯

Je crois à l'utilité relative des Expositions en ce sens qu'elles peuvent aider les peuples à se mieux connaître et à établir entre eux des relations plus étroites par dessus la tête de leurs gouvernants.

Le jour, jour éloigné hélas! où les braves gens de tous les pays se sentiront les coudes, ils auront de grandes chances d'arriver à s'entendre parce qu'ils ne considéreront plus comme un mal nécessaire l'intermédiaire des chefs d'Etat, des diplomates, des fonctionnaires et, en général, des parasites dont l'intérêt et la raison d'être consiste à faire battre les autres, tout au moins à entretenir leurs défiances.

Alors les peuples agiront comme les particuliers, qui, ayant à défendre leurs intérêts et à les concilier, ne se croient pas obligés pour atteindre ce résultat de se tirer des coups de fusil et de s'ouvrir le ventre avec des baïonnettes pefectionnées.

En ce qui concerne particulièrement l'Exposition de 1900, elle offrira cet avantage de montrer aux étrangers, qui viendront chez nous, que la France vaut mieux que sa réputation.

Ils seront à même de constater qu'à côté des politiciens, des sous-politiciens et des journalistes, qui travaillent à nous déshonorer, minorité représentant la France qu'on voit, il faut compter avec la majorité, c'est-à-dire avec la France qu'on ne voit pas.

Et ils seront peut-être fort surpris de la découvrir avec ses savants, ses ingénieurs, ses artisans, tout un peuple acharné à sa tâche, qui peine en silence pendant que les autres crient, se chamaillent et s'invectivent.

Ils ne connaissent par leurs journaux et les nôtres que la France des agités et des énergumènes, on leur montrera la vraie France dont l'exposition synthétise le labeur.

Ce ne sera pas un mince résultat.

Maintenant, il est permis de se demander pourquoi nous avons fait cette exposition. A quoi bon exhiber nos produits et connaître ceux de nos concurrents du dehors, quand la politique protectionniste élève tous les jours une muraille plus haute autour de nos frontières?

Si nous ne pouvons librement acheter à l'étranger et par l'effet d'une juste réciprocité vendre sur ses marchés, une exposition *internationale* est bien inutile. Une exposition nationale suffisait.

Telle est mon opinion en tant que Français.

Comme Parisien, je dois déclarer que j'abomine les expositions qui font la vie chère pendant et après, qui nous dérangent dans nos habitudes et rendent le séjour de Paris insupportable.

H. Harduin.

⨯

Je ne saurais répondre aux questions que vous me faites l'honneur de m'adresser, sans entrer dans des détails et dans des discussions dont l'opportunité ne m'est pas démontrée.

La première, à savoir si les expositions universelles sont utiles, l'ont été ou le seront, ne me semble pas douteuse ; l'histoire de celles qui ont eu lieu en Europe, en Amérique et jusqu'en Australie, depuis un demi-siècle, abonderait en preuves irrécusables.

Il y aurait lieu toutefois d'examiner attentivement le parti que les différents pays ont su tirer de ces immenses concours dans l'intérêt de telles ou telles de leurs industries. Or, c'est là une question qui ne saurait être traitée à la légère et il faudrait pour l'aborder commencer par réunir des renseignements statistiques cor-

respondant aux dates successives des principales expositions et des années qui les ont suivies.

Peut-être certains pays ont-ils profité plus que d'autres de l'enseignement donné, dans ces grandes manifestations, par la vue des produits et, dans certains cas, par celle des procédés mis en œuvre.

Il est donc probable ou même certain que les uns ont gagné du terrain et que d'autres ont pu en perdre ; mais au point de vue général où vous vous êtes placé, les expositions universelles ont sûrement contribué et contribueront toujours au progrès des arts et de l'industrie.

Permettez-moi de ne me prononcer en aucune façon sur la seconde de vos questions qui en soulèverait un si grand nombre d'autres qu'il faudrait un long mémoire pour y répondre et une étude à laquelle il ne me serait pas possible de me livrer en ce moment.

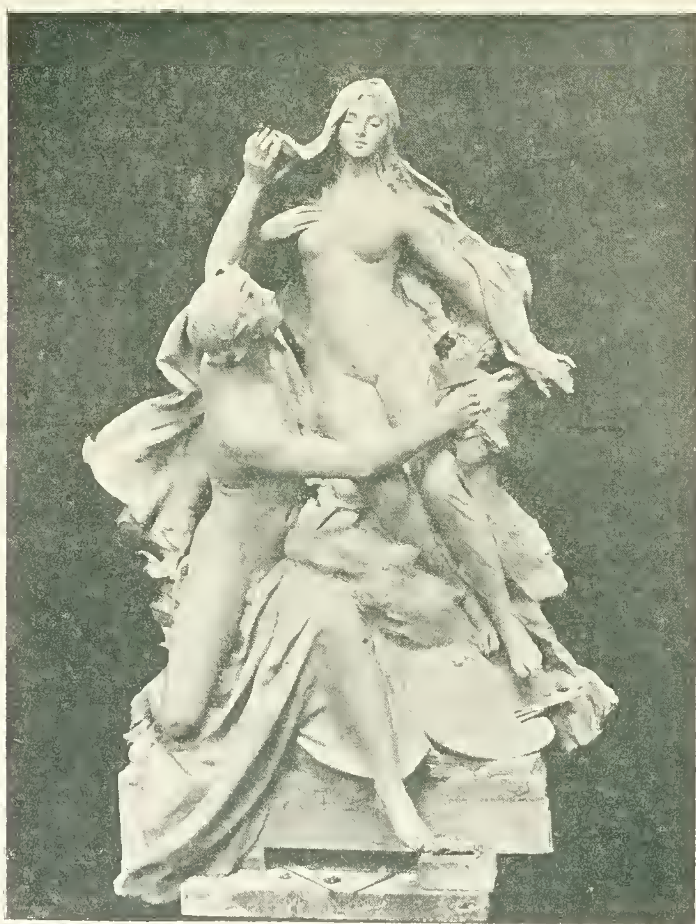
Colonel Laussedat,
de l'Institut,
Directeur du Conservatoire des Arts et Métiers,
Président du groupe III et du comité d'installation
de la classe 15.

(*A suivre.*)

L'ART A L'EXPOSITION

LE SYMBOLISME OFFICIEL

On a mené grand bruit, il y a quelques années, autour du Symbolisme. Le mot « symboliste » a désigné, en littérature, tout un groupe de jeunes poètes. Mais si le mot fut fréquemment employé, il semble qu'on ne soit point parvenu à définir très exactement la chose. Le symbolisme dans les arts plastiques, avec ses moyens et ses procédés, est peut-être plus aisé à saisir. Les présentes notes n'ont d'autre ambition que d'effleurer cette question, aussi vaste qu'intéressante, à propos des œuvres de sculpture actuellement exécutées pour les palais officiels de l'Exposition...



L'Admiration, par P. Gascq.

En quoi consiste le symbolisme ? Généralement parlant, il consiste dans la recherche de l'identification des sensations physiques et des impressions morales. L'horizontalité, par exemple, traduira de l'œil à l'esprit l'idée de calme. Mais ce rapport de la nature à l'âme, l'artiste l'aura découvert dans l'aspect d'une mer tranquille, d'un lac à l'abri des vents. Dès ce jour, un « symbole » était trouvé. Les premiers hommes, remarque Chateaubriand, ne parlaient que par symboles. Pour eux, apparemment, la vue d'un oiseau ou d'une tortue évoquait si inévitablement l'idée de vitesse ou celle de lenteur que l'oiseau et la tortue devinrent, dans le langage et dans l'art, l'expression même de ces deux idées. Sous la clarté radieuse du ciel de l'Hellade, qui enveloppait l'homme et le paysage, tout objet, pour avoir été associé à l'effort humain, paraissait un symbole de pensée ou d'action : Ulysse a sa rame,

Pénélope son fuseau, Achille son glaive. Voilà trois « attributs » de voyage par mer, de travail sédentaire, de combat. L'attribut, plante ou animal, arme ou outil, n'est donc qu'un signe complet et parlant, un mot même de la langue de l'art plastique. Plus tard, la langue vieillissant, on ne gardera de ce signe que l'élément indispensable, de ce mot, que la racine de cet attribut, que la forme généralisée et la ligne; et cette abréviation suffira à évoquer toute la pensée de l'artiste. Cependant, le cycle des pensées se renouvelant avec les civilisations, dans le temps et l'espace, d'autres attributs seront nécessaires : il faudra enrichir de signes nouveaux la langue du symbolisme, jusqu'à ce que ces signes nouveaux eux-mêmes en soient peu à peu réduits à leur expression la plus conventionnelle.

Il est curieux d'observer ici que les commandes officielles faites à nos artistes pour la décoration du Grand Palais de l'Exposition ne les auront pas amenés à renouveler sensiblement la symbolique de la pierre. En effet, c'est à des conceptions forcément assez superficielles ou banales que leur ingéniosité créatrice a dû s'appliquer. Le Grand Palais étant destiné aux expositions d'art, c'est l'Art, même dans ses diverses manifestations et à ses différents âges, qu'ils avaient à figurer. Si j'ouvre au mot « Art » le *Dictionnaire des Symboles, emblèmes et attributs* récemment publié par M. P. Verneuil, je ne vois mentionné comme attribut de l'Art architectural



L'Art contemporain (Façade du Grand Palais), par F. Charpentier.

*

que la feuille d'acanthe. On connaît la jolie fable selon laquelle cette plante prit naturellement sa place au sommet d'une colonne de marbre fraîchement ciselée ; et c'est l'acanthe que Virgile brode sur la robe d'Hélène. Mais ce mythe est bien oublié et l'acanthe n'a plus à nos yeux qu'une valeur purement décorative. Aussi aucun des artistes qui nous occupent n'a-t-il jugé à propos de l'employer. M. Villeneuve a donné à son *Art Industriel* l'apparence d'un éphèbe appuyé à un établi et maniant une épée à pommeau ciselé. C'est encore un jeune homme nelle indifférence, thème propice aux lamentations des poètes.

D'autres ont incarné l'Art dans une forme féminine. Ce sont le toulousain Clausade, avec *l'Art Romain*, régissant l'univers de son sceptre; Suchetet, aimé des Lyonnais, avec *l'Art Egyptien*, hiératique à souhait, portant un Pharaon assis; Félix Charpentier, gloire du Comtat Venaissin, avec *l'Art Contemporain*, sobre d'attributs, un carton d'esquisses sur le genou, d'une nudité qui fait cette élégante figure contemporaine de tous les temps : l'art n'est-il pas



Les Arts et la Science saluant le nouveau siècle, par C. Theunissen.

que *l'Industrie* de M. Gréber, ceint du tablier de cuir de l'artisan, les mains sur le marteau qui pose sur l'enclume, une roue dentée aux pieds, nerveux et l'œil réfléchi, tout différent du Triptolème enfant aux formes arrondies par lequel il a symbolisé *l'Agriculture*. Le sujet de M. Gasq est *l'Art découvrant la Nature*. Celle-ci est une femme dont un personnage viril dévoile la pudeur, d'un geste d'amour extasié ; mais à son extase succèdera le travail, car il a un marteau au poing. *Patuit dea* : l'homme admire la déesse de qui les yeux fermés témoignent l'éternelle immortel ? Puis, c'est M. Labatut, avec *la Musique ;* M. Cordonnier avec *la Sculpture*, à ajouter aux figures dont il a déjà doté tant d'édifices parisiens ; M. Carlès avec *l'Architecture* ; M. Daillon avec *le Dessin* tenant un compas; et M. Léonard, ce poète du ciseau, avec *la Céramique*, qui, sur un vase à long col regarde les arabesques où semer la poudre d'émail. M. Emile Lafond a présenté *l'Art Décoratif* sous les espèces d'une grande coquette, la tête, les mains et les pieds ornés (car, selon la remarque de l'esthéticien Maurice Griveau, c'est aux

extrémités que sied l'ornementation) et, si lourde de gemmes qu'elle paraisse, plus belle



L'Art décoratif (Grand Palais, côté de la Seine, par Emile Lafont).

encore par la richesse de sa complexion. M. C. Theunissen a composé, pour le tympan de la porte centrale, sur l'avenue des Champs-Élysées, un important bas-relief : *les Arts et la Science rendant hommage au Nouveau Siècle*. Au centre, éclate la date séculaire ; vers le rayonnement de ce chiffre, encadrant l'archivolte, se tournent la Peinture, nue, et la Sculpture, portant la maquette de quelque Ulysse méditant. L'Architecture, vêtue de la blouse des compagnons, étale un plan des nouveaux palais ; la Poésie, une étoile au front, chante sur sa lyre fidèle les merveilles de l'âge à venir. La Science est désignée par l'attribut le plus hardi : elle tient sous le bras un accumulateur électrique et, vraie muse de Franklin, arrache au ciel la foudre. M. Larche, au contraire, s'en tient aux emblèmes ordinaires pour la *Poésie* et la *Musique*. L'une a des fleurs qui ont plu sur son papier déroulé, myrte ou églantine, sans doute ; mais, outre l'inspiration visuelle, elle a l'inspiration auditive, et l'écaille creuse d'Orphée semble lui dicter ses rythmes.

Un des sujets qui laissaient à l'artiste le plus de latitude et demandaient le moins d'accessoires explicatifs, c'est la personnification d'un phénomène naturel échue à M. Sicart, *Flore*, la déesse des jardins. Il faut oublier l'admirable figure dont les fossettes semblent modelées par des baisers, la nymphe toute frissonnante de grâce rieuse, dont Carpeaux est le père, pour juger l'œuvre de M. Sicart. Sa *Flore*, que nous nous réservons de reproduire prochainement, est à peine posée, légère comme un parfum dans



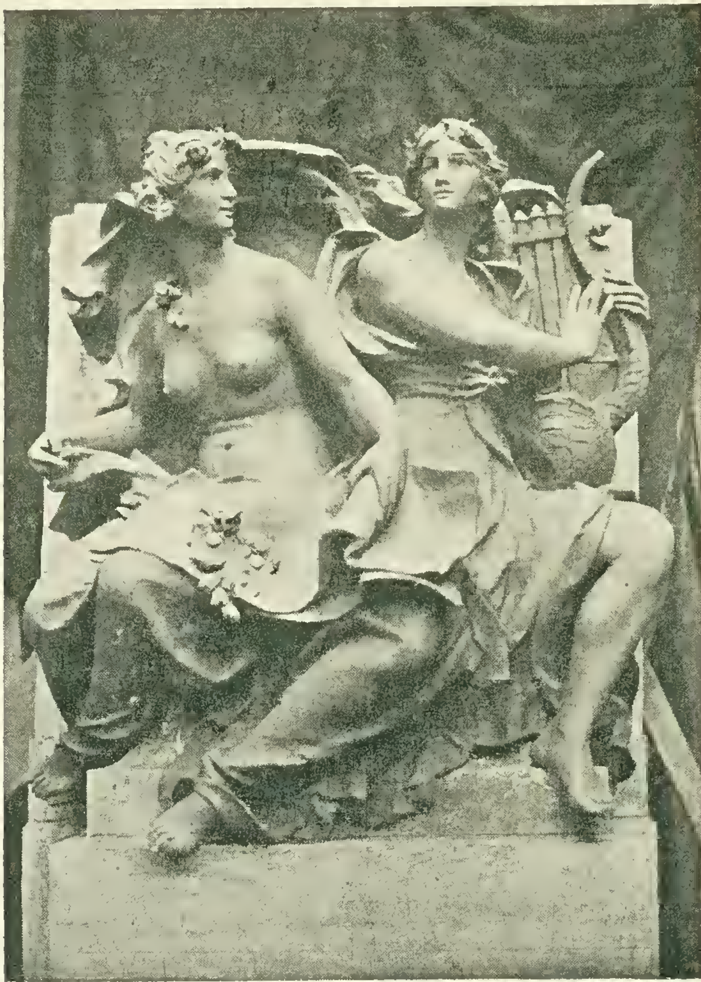
L'Industrie (Grand Palais), par N. Gréber.

l'air, sur le plan oblique de la porte qu'elle préside. Elle a le sourire d'une Parisienne au Bois,

le jour de la Fête des Fleurs, et son groom est un génie enfant. Que vois-je ? ce « bambino » supporte l'inépuisable corne d'abondance d'où tombent les corolles fraîches et emperlées de rosée.!

M. Sicart lui aussi y est allé de sa corne, la même, nous apprend M. P. Verneuil, qui sert à dix-huit figures, l'Automne, la Fortune, la Théologie, etc !

C'est qu'il est bien difficile de refaire sa langue, de forger de nouvelles métaphores et d'inventer des signes nouveaux pour des pensers antiques. L'emblème, en sculpture, restreint ou généralise le sujet auquel il s'applique, selon qu'il est particulier à notre pays et à notre temps ou emprunté au « magasin d'accessoires » de la tradition.



La Musique et la Poésie (Grand Palais, façade de l'avenue d'Antin), par Paul Larche.

Mais les sculpteurs d'aujourd'hui, si épris qu'ils soient de la vie, se trouvent les héritiers de cette tradition ; et, en France, nous avons l'esprit ainsi fait que nous aimons mieux, souvent, relire les vieux livres où s'est formé notre goût qu'apprendre un idiome nouveau, plus souple et plus facile ; et peut-être est-il des sujets, auxquels seulement convient la langue classique, que nous savons.

MARC LEGRAND.

LA SCIENCE EN 1900

Si l'Exposition de 1900 doit être, ainsi que le prophétisent certains augures, la dernière des expositions universelles, il y a tout lieu de croire qu'elle n'aura pas été la moins brillante. Mais elle n'aura pas été, par contre, la moins discutée, dès « avant la lettre ». On sait à quelles résistances elle s'est heurtée et, même encore aujourd'hui, tout en suivant, bon gré mal gré, l'irrésistible mouvement d'opinion d'où elle procède, les pessimistes, qui voulaient y voir un facteur de ruine et de démoralisation, n'ont pas désarmé.

Dieu me garde de soulever à nouveau une controverse, liquidée ici même par M. Frédéric Passy avec tant d'autorité, d'éloquence et de maestria; mais force est bien de reconnaître qu'il y a, sur ce chapitre, place à la fois pour le contre et le pour. Le fait seul que MM. les Anglais, la race pratique par excellence, après avoir tiré les premiers et donné l'exemple, ont spontanément renoncé chez eux à ces grandes foires cosmopolites, constitue apparemment une présomption défavorable. Il ne manque pas, d'autre part, de gens sérieux pour insinuer que la situation industrielle de la France n'est vraiment pas assez forte en ce moment pour lui permettre de convier impunément le monde à venir à Paris apprendre ses secrets, et se rendre compte *de visu* de son impuissance à lutter contre la concurrence étrangère en général et contre la concurrence allemande en particulier.

Si bien qu'on en arrive à se demander si, par une singulière ironie des choses, et en vertu du

jeu des fatalités économiques, ces kermesses géantes ne risquent pas de devenir nuisibles précisément au pays qui les organise, soi-disant dans l'intérêt de son prestige et de sa fortune.

Ces objections — qui ne sont pas les seules — ne manquent pas de valeur. Mais, en revanche, pour qui sait s'élever au-dessus des préoccupations nationales et des contingences de temps et de lieu, jusqu'aux sphères sereines où l'on n'a plus souci que de l'évolution du progrès impersonnel et de l'humanité intégrale, la question change d'aspect.

Il est évident, tout d'abord, que les expositions universelles, en mélangeant les peuples, en leur apprenant à se mieux connaître, c'est-à-dire à se mieux juger, en leur montrant, par des leçons de choses, jusqu'à quel point ils sont, sans s'en douter, dépendants les uns des autres, doivent servir, plus qu'aucun autre acte historique, la sainte cause de la paix.

Mais ce qui n'est pas moins évident, c'est que par la féconde émulation qu'elles engendrent, par la suggestion de l'occasion incomparable offerte aux novateurs de soumettre à l'appréciation de la terre entière leurs idées, leurs projets et leurs œuvres, par les vocations (qui parfois s'ignoraient) qu'elles éveillent, par les activités qu'elles mettent en branle, les expositions universelles stimulent à un degré insolite le génie de la science, et impriment à toutes les branches de l'industrie un essor qui, sans ce coup de fouet, se fût peut-être fait longtemps attendre.

Non seulement elles révèlent, exaltent et mettent en scène, avec un éclat qui ne saurait s'obtenir ailleurs, tout ce qui s'est tenté ou accompli de grand, de neuf, de curieux, d'utile et de hardi sur les sentiers déjà battus ; mais chacune d'elles, outre ses « clous », destinés surtout à attirer et à hypnotiser les foules, a généralement ses surprises, ses innovations miraculeuses, qui révolutionnent la mentalité d'une génération, les conditions du travail ou de la vie, en découvrant aux yeux effarés du genre humain toute une enfilade d'horizons inédits, toute une série de possibilités insoupçonnées.

C'est ainsi que l'exposition de 1878 a eu le téléphone, et que l'Exposition de 1889 a eu le phonographe et la soie artificielle.

L'Exposition de 1900 — *the last but not the least* — n'aura garde de faillir à cette tradition glorieuse. Il suffit, pour être sûr qu'elle n'aura rien, en fait de prodiges, à envier à ses devancières, de songer qu'elle nous apporte dans les plis de sa robe l'air liquide et le télégraphe sans fil.

Parce qu'elles datent d'hier, parce qu'elles semblent s'envelopper encore d'une ombre de mystère et dégager comme un vague relent de sorcellerie, ces deux créations paradoxales méritaient sans doute une mention spéciale. Mais il s'en faut qu'elles soient les seules. C'est depuis 1889, en fin de compte, que nous avons vu naître les rayons X, le cinématographe, l'acétylène, le four électrique, le sucre de houille, la poudre sans fumée, la mélinite, le ciment armé, le faux caoutchouc, l'argentaurum, l'éclairage à l'alcool : autant de merveilles, dont quelques-unes sont tombées déjà dans la banalité. C'est depuis 1889 qu'est éclose, de toutes pièces, et, pour ainsi dire, *ex nihilo*, cette fabuleuse industrie de l'automobilisme, dont, par une heureuse exception, la France n'a pas encore cessé de détenir victorieusement le record indiscuté. C'est depuis 1889 que la photographie des couleurs et la navigation sous-marine sont entrées enfin dans la phase de l'application pratique. C'est depuis 1889 que la fée Électricité, marchant à pas de géant, a réalisé ses progrès les plus extraordinaires...

Avec cette omnipotente magicienne des âges nouveaux, que ses parrains eux-mêmes, qui présidèrent, en 1881, à son entrée dans le monde et lui constituèrent officiellement son état civil, auraient peine à reconnaître, on peut et on doit s'attendre à tout. Il y a de quoi être confondu quand on se rappelle que l'un des hommes, qui ont eu pourtant la vision la plus claire et la compréhension la plus nette du mouvement scientifique contemporain, ce même Louis Figuier, dont j'ai eu l'honneur de recueillir la lourde succession, après avoir, en 1867, solennellement, dénoncé « le peu de fondement (*sic*) des espérances basées sur l'emploi de l'électricité comme force motrice », affirmait avec plus de force encore, en 1878, sa foi médiocre dans l'avenir de la lumière électrique.

.... *Quandoque bonus dormitat Homerus?*

Le grand Arago lui-même n'avait-il pas condamné les chemins de fer?

Il est bon de rappeler, d'ailleurs, à la décharge de Louis Figuier, qu'en 1867, on ne prévoyait pas les dynamos, et qu'en 1878, la lampe à incandescence — l'électricité divisible — n'avait pas encore vu le jour.

Sans compter que ses prévisions et ses appréciations n'étaient pas, après tout, aussi erronées qu'elles en ont l'air. Il arrive parfois que la lumière électrique nous fausse compagnie, et je sais de bons esprits qui persistent, encore aujourd'hui, à tenir pour ridicule et même pour barbare l'obligation d'avoir recours à l'action surérogatoire d'une machine à vapeur pour fabriquer l'électricité.

Mais, à cet égard, comme à beaucoup d'autres, la fée n'a pas dit son dernier mot. Qui sait si, parmi les ravissements qu'elle nous réserve pour l'année prochaine, ne figure pas quelque moyen inattendu de produire directement le courant, sans complications et sans frais, ce qui ne serait pas un moins *great event* que l'apparition de la première machine à vapeur, de la première locomotive, de la première pile voltaïque ou du premier anneau de Gramme? Je n'ai pas, jusqu'à nouvel ordre, le droit d'être plus explicite, mais ce que, d'ores et déjà, je puis dire, c'est que ce qui doit sortir de ce formidable creuset, qui s'appellera dans l'Histoire l'Exposition de 1900, n'a pas nécessairement encore été claironné sur les toits par les fanfares de la Renommée. Le meilleur de l'œuvre reste peut-être encore à connaître, et il pourrait bien couver silencieusement dans l'ombre plus d'un miracle, dont l'univers frémira.

C'eût été grand dommage tout de même, si, pour donner raison à M. Falb, la fin du monde fût tombée le 13 novembre, de nous dissocier en vagues poussières cosmiques et en subtils gaz incandescents avant d'avoir vu ça!

ÉMILE GAUTIER.

LES CONGRÈS EN 1900

Les plus importants Congrès internationaux sont en pleine ardeur d'organisation. Ils sont appelés à remuer de trop intéressantes et trop multiples questions morales, sociales, politiques et scientifiques, pour que nous n'en suivions point avec une sollicitude toute spéciale la marche et les résultats. Nous commencerons par en faire connaître, dès à présent, les programmes divers, ainsi que leurs visées essentielles. (*Note de la Rédaction.*)

I

CONGRÈS DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES.

Parmi les Congrès internationaux institués au cours de l'Exposition universelle de 1900, il en est un surtout qui mérite d'attirer l'attention des lecteurs de la *Grande Revue de l'Exposition*, par son originalité, par l'utilité pratique de son but et par l'importance des résultats qu'il peut et doit donner. C'est, en effet, la première fois que l'Enseignement des langues est jugé digne de motiver à lui tout seul un congrès : ce sera sa consécration officielle. Né d'hier, le voilà d'emblée classé au rang des branches fondamentales de notre système d'éducation. Vulgarisé par les luttes acharnées auxquelles il a donné lieu, le voilà qui semble avoir franchi sa première étape et l'on semblait attendre une occasion pour bien définir les bases sur lesquelles il doit reposer. Il est donc tout naturel de profiter de ce grand choc d'idées que doit causer notre prochaine exposition pour inviter tous les peuples civilisés à venir discuter avec nous, non plus tant *pourquoi* il faut apprendre les langues, mais surtout *comment* il faut les enseigner.

Le moment est bien choisi pour cette discussion. L'indifférence d'antan à cet égard a disparu; disparu aussi le premier emballement qui s'empara de nous lorsqu'on nous eut révélé que la connaissance des langues vivantes était pour notre nation une question de vie ou de mort. N'a-t-on pas été un instant jusqu'à songer à substituer, purement et simplement l'étude

des langues étrangères aux humanités classiques! C'était aller un peu loin; le mouvement était trop exagéré pour avoir quelque chance de succès, mais il était trop motivé aussi pour disparaître jamais entièrement.

Aujourd'hui, les passions mêmes causées au sein du corps enseignant par les questions de méthode se sont calmées et l'on peut envisager de sang-froid la routine des uns à côté de « l'ultraïsme » des autres. Toutes les méthodes ont eu le temps de faire leurs preuves et s'il est vrai que de la discussion naît la lumière, nous ne tarderons pas à être éblouis.

Le congrès qui s'ouvrira le 24 juillet 1900 sera partagé en trois sections.

1re *section : Méthodes d'enseignement ;*

2e *section : Enseignement technique et commercial des Langues vivantes ; Cours d'adultes.*

3e *section : Œuvres auxiliaires propres à propager la connaissance des Langues vivantes et à faciliter les relations internationales.*

La première section entendra surtout des discussions techniques et nous dira enfin qui a raison et qui a tort ; ou plutôt vous verrez que l'on donnera raison à tout le monde avec des réserves sur chaque cas particulier, et ce sont précisément dans ces réserves qu'apparaîtra l'utilité des travaux de la section. Je ne crois pas qu'on puisse jamais s'arrêter à une méthode unique, ce qui d'ailleurs n'est pas à souhaiter ; mais on posera des jalons définitifs, on tracera les grandes lignes, laissant à chaque professeur le soin de compléter l'ouvrage et de mettre son outil au point.

La deuxième section n'est, en réalité, qu'une subdivision de la première, et si l'on a tenu à lui donner son autonomie, c'est pour bien montrer en relief la nouvelle orientation des nations civilisées. Tout le monde se tourne vers le Commerce et l'Industrie comme devenant de plus en plus la source de vie des sociétés modernes. Il ne s'agit plus seulement d'élever les enfants, il faut aussi instruire les hommes.

Dans l'énoncé du programme de la troisième section se trouvent rapprochées deux idées que l'on s'accoutume enfin à voir aller de pair. Propager les langues, c'est faciliter les relations internationales. Les travaux pratiques de cette section seront multiples. A côté de la correspondance interscolaire et internationale, d'invention toute récente et qui a déjà donné de si merveilleux résultats, à côté des échanges d'élèves par les familles et les écoles, échanges dont on ne peut nier l'avantage à tous les points de vue, se dressent dans l'imposante masse de leur ensemble les travaux de la *Société pour la propagation des Langues étrangères en France*, l'instigatrice du Congrès et qui ne semble l'avoir occasionné que pour dire au monde : Venez voir ce que j'ai fait. Cours, séances de conversations, conférences, soirées littéraires et musicales, représentations scéniques, etc., etc., tout cela en six langues, c'est là de quoi retenir pendant un certain temps l'attention de la troisième commission.

Et, maintenant, attendons avec confiance les résultats de ce congrès. Sa commission d'organisation a tenu à s'attacher comme secrétaire général un homme dont le dévouement et l'abnégation personnelle sont à toute épreuve. Les deux mille personnes qui font partie de la Société des Langues étrangères savent ce que peut M. Rauber, grâce à son incroyable et énergique persévérance, et les autres l'apprendront bientôt.

Le congrès marquera une étape dans l'enseignement des Langues vivantes ; il clora l'ère des travaux préliminaires, des hésitations timides et ouvrira celle où mûriront les fruits : les semailles sont faites, préparons-nous à la moisson. Espérons enfin que la portée du congrès sera même plus haute et que ses travaux laisseront peut-être entrevoir, à travers les brumes d'un avenir encore assez lointain, la possibilité d'une solution à la crise économique que nous traversons en ce moment.

FERNAND HERBERT,
Secrétaire de la commission d'organisation

II

CONGRÈS DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE.

La question de l'enseignement secondaire est, dans les divers pays du monde, l'un des problèmes sociaux qui préoccupent le plus les esprits réfléchis, parce qu'elle est étroitement liée aux transformations des sociétés contemporaines.

Un congrès international de l'Enseignement secondaire aura donc pour tous les peuples cet immense avantage de rapprocher ses éducateurs, qui le connaissent encore insuffisamment, de confronter des méthodes qui gagneraient sans doute à se compléter l'une par l'autre, de préciser le rôle, la fonction et l'étendue réels de cet enseignement, par rapport au primaire et au supérieur.

Les bases en sont virtuellement arrêtées par une commission d'organisation d'ores et déjà constituée, et où nous relevons, entre autres noms, ceux de : MM. Alfred Croiset, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, membre de l'Institut; Émile Boutmy, directeur de l'École des Sciences politiques, membre de l'Institut; Camille Sée, conseiller d'État; Eugène Lintilhac, chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique; Henry Bérenger, publiciste (secrétaire général); Jules Gautier, inspecteur de l'Académie de Paris; Kortz, proviseur du lycée Montaigne; le Père Didon, directeur de l'école d'Arcueil; Mlle Salomon, membre du Conseil supérieur de l'Instruction publique, directrice du collège Sévigné, etc., etc.

Cette importante commission a fait parvenir à tous les membres des universités françaises et étrangères une circulaire leur annonçant que le Congrès de l'Enseignement secondaire se tiendra à Paris, en salle de Sorbonne, du 31 juillet au 6 août 1900, les priant d'y prendre part et leur énumérant les points généraux qui seront discutés tour à tour dans les séances (1). H. B.

(1) Les communications (adhésions, travaux manuscrits, etc.), devront être adressées au président de la Commission, M. Alfred Croiset, membre de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, à la Sorbonne.

La cotisation, pour chaque membre du Congrès, est fixée à 10 francs. Elle devra être adressée au trésorier, M. Lanusse, professeur au lycée Charlemagne, 9, quai Saint-Michel, à Paris. (*A suivre.*)

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900



Danse russe.



Une danseuse espagnole.

III

LE PALAIS DE LA DANSE

On sait l'examen approfondi, les judicieuses critiques qui ont présidé à l'admission des différents projets par l'administration de l'Exposition. Il fallait faire neuf, faire grand, amuser, instruire. Les organisateurs du *Palais de la Danse* n'ont pas eu de peine à démontrer que tout cela faisait partie de leur programme. A la vérité, dans les Expositions précédentes,

on n'a jamais manqué de réserver à la Danse une place importante; ce spectacle a toujours attiré la curiosité des foules; son intérêt était donc démontré, mais il ne fallait point rester



La Danse (Synthèse.)

dans les sentiers battus, dans les exhibitions par trop tapageuses, dont les succès faciles en 1889 ont trouvé trop d'écho en province et à l'étranger. C'était de l'art à côté. Or, aujourd'hui, ce côté grivois est absolument exclu du pro-



Danse des Aborigènes de Kisto.

gramme des organisateurs. C'est la danse dans tout ce qu'elle a d'esthétique, d'original, d'instructif que l'on veut reproduire. On voit déjà tout ce qui se présente de curieux au regard, à l'esprit, dans les danses populaires des fêtes villageoises, les pas nobles rythmés dans les salons des cours, les danses nationales qui furent, à certains moments, caractéristiques de la vie d'un pays. Eh bien! c'est tout cela, présenté sous une forme attrayante, encadré dans des divertissements appropriés, comprenant une action et faisant vivre les personnages, que nous trouverons au *Palais de la Danse*.

Le sujet en vaut la peine. N'oublions pas que cet art a précédé tous les autres, et tous les peuples s'y reconnaîtront dans ce qu'ils ont de plus intime et de plus vivant.

Et quelle admirable synthèse peut fournir par reconstitution de formes et de gestes, ce muet langage des peuples différents!



Le coryphée de la danse au Japon.

Les Chinois reconnaîtront le *« Ping-Von »*, les Hindous, la *danse des Bayadères de Sivâh*, en Egypte, nous verrons renaître la *danse d'Isis*; en Grèce, les *danses pyrrhiques*; à Rome, la *Bacchanale*; dans la vieille Gaule, la *danse des glaives*; au Moyen-Age, celle des *Jongleurs*. Puis ce seront le *passe-pied* de la Renaissance, le *menuet*, la *gavotte*, le *cancan* du Directoire, le *quadrille* moderne, les *danses lumineuses*.



La Danse : figure du « Hohin ».

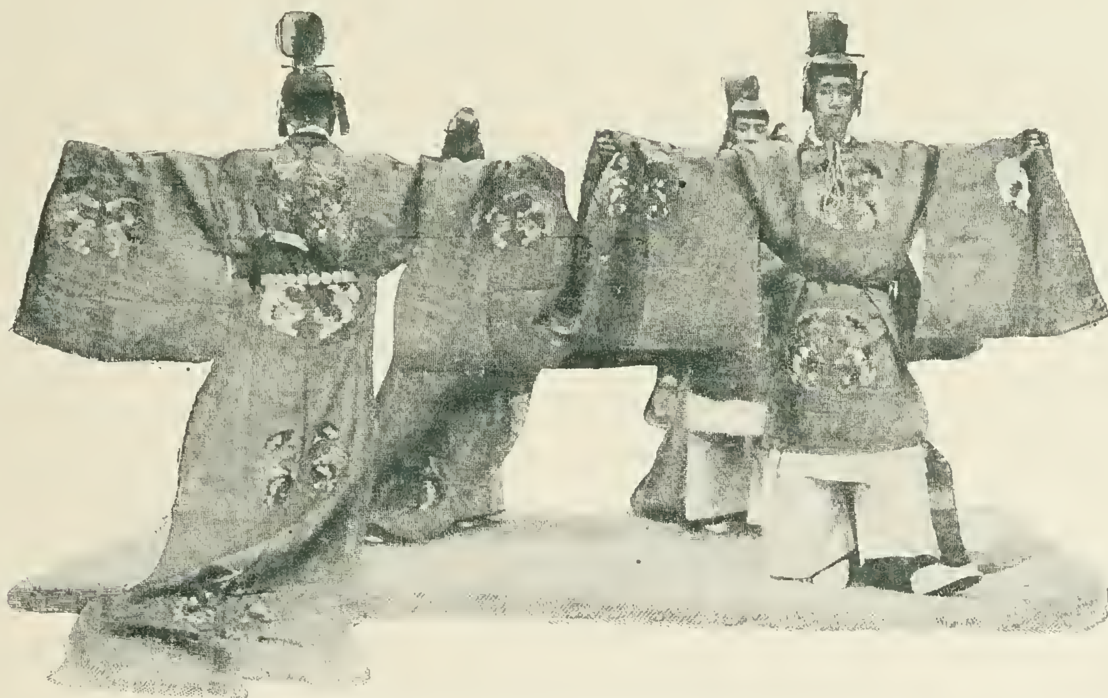


La Danse : figure du « Polo ».

Pour réaliser ce programme, il fallait des hommes habiles; ceux qui s'en occupent sont capables de mener à bien cette difficile entreprise.

L'un, M. Georges Bourdon, récemment encore directeur de la scène au théâtre de l'Odéon, a donné la mesure de ses qualités administratives; l'autre, M. Lemarié, architecte diplômé du Gouvernement, a dressé tous les plans. Ils comptent s'associer, avec l'autorisation nécessaire, un troisième collaborateur dont le con-

cours, au point de vue technique, devra être infiniment précieux, M. J. Hansen, maître de ballet à l'Opéra, qui leur apportera sa grande expérience et son impeccable talent de reconstitution.

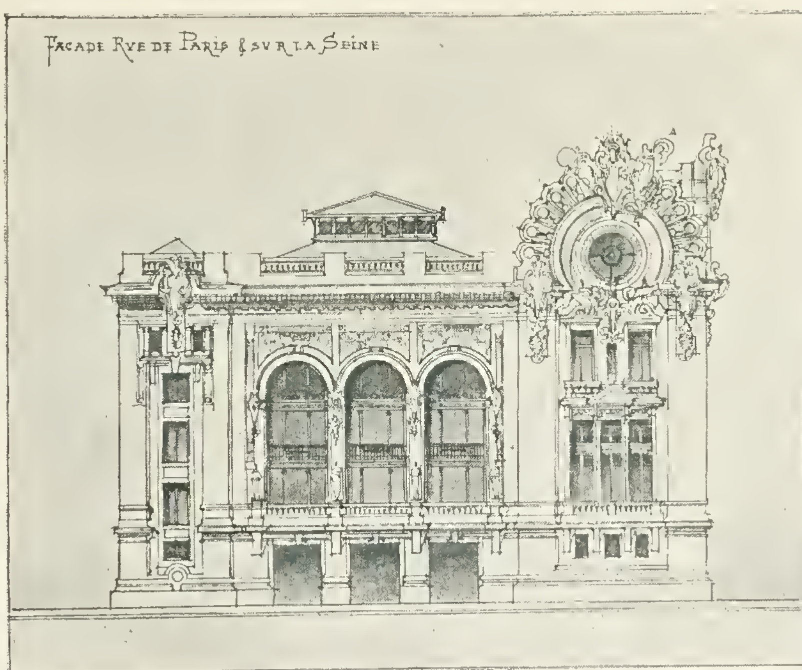


La Danse : figure de la « Ringa ».

Enfin, l'orchestre sera placé sous la direction de M. Félix Desgranges, auteur de plusieurs compositions applaudies.

Ces messieurs voulant « faire beau » et « faire amusant », le choix des artistes satisfera à cette double nécessité. Des pourparlers sont déjà engagés avec des artistes de premier ordre. Les principales danseuses se renouvelleront du reste en même temps que les spectacles, au cours de l'Exposition. Le personnel comprendra à titre permanent deux grandes célébrités du jour dont les noms en vedette seront à eux seuls un attrait; deux premières danseuses étoiles; quatre secondes danseuses; vingt-quatre danseuses coryphées, et une moyenne de douze à vingt figurantes. Tout ce personnel sera recruté parmi les sujets les meilleurs. Six représentations seront données quotidiennement, trois dans la journée et trois le soir.

Le Palais de la Danse sera édifié sur l'un des points les plus pittoresques de l'Exposition, au Cours-la-Reine, entre le nouveau pont Alexandre III et le pont de l'Alma, dans cette rue de Paris où l'administration veut grouper les attractions les plus particulières à la vie parisienne, et qui sera la grande voie de passage des visiteurs.



Le Palais de la Danse à l'Exposition de 1900.

Tout est donc combiné pour donner à cette entreprise un grand succès, qui dépassera les plus légitimes espérances des fondateurs, car les visiteurs viendront par millions se laisser tenter par l'attrait d'un spectacle qui leur redira en gestes de grâce la poésie de leur pays et de leur histoire.

Charles Delvaux.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

La Guerre et la Paix. — Les grandes expositions, ces fêtes essentielles du travail et de la paix, ont été presque toujours suivies par des guerres. Cette coïncidence douloureuse pour l'humanité éclate d'une façon surprenante depuis la fameuse exposition du « Crystal Palace » de Londres, traînant derrière elle la terrible guerre de Crimée. Après l'exposition de Vienne de 1865 éclate, dès l'année suivante, la guerre prusso-autrichienne ; au lendemain de l'exposition de Berlin de 1870, c'est la guerre franco-allemande ; après l'exposition industrielle de Bruxelles (1874), la guerre carliste en Espagne à la fin de la même année ; après l'exposition de Vienne de 1873, la guerre d'Abyssinie de la même année ; après l'exposition de Londres de 1874, la guerre serbe de 1876 ; après l'exposition de Chicago de 1893 ; la guerre gréco-turque et hispano-américaine.

On constatera cependant en l'honneur des fêtes données par la Ville de Paris que celles-ci ont le rare privilège de faire exception à la règle générale. Toutes nos expositions amenaient une détente dans les relations hostiles des puissances du monde. Espérons qu'il en sera de même avec l'Exposition de 1900.

×

La « fin » du palais de l'Industrie. — Sans pitié, maintenant, les maçons éventrent la façade du palais de l'Industrie, ce berceau de nos expositions parisiennes. Le 25 décembre prochain, il ne restera plus rien de cet édifice, qui voulut abriter tant d'œuvres d'art et fut lui-même d'une si insuffisante conception artistique.

×

Les futures Expositions. — Y aura-t-il, après 1900, avons-nous demandé, en notre enquête, aux politiques, aux économistes, aux écrivains les mieux réputés pour la raison ou l'esprit, y aura-t-il, après cet immense effort, une autre Exposition universelle utile et possible? On a répondu diversement, mais dans un sens plutôt négatif.

Quant aux Expositions régionales, elles ne semblent pas près de chômer. Il s'en annonce de toutes parts. Ainsi, aux États-Unis, d'après des informations publiées par le *Times Herald*, de Chicago, plusieurs grandes villes se proposent d'organiser des « exhibitions » plus ou moins prochaines. Sans parler de la « Greater American Exposition » ou Exposition nationale, qui, depuis le 1er juillet, réunit à Omaha (Nebraska) les produits des nouvelles possessions coloniales de l'Amérique du Nord, il est question d'ouvrir, en 1902, à Toledo, la *Ohio centennial Exposition*, à l'occasion du centenaire de l'incorporation de l'Ohio aux États-Unis. D'autre part, la ville de Saint-Louis, dans le Missouri, se dispose à célébrer, en 1903, l'acquisition de la Louisiane par une grande Exposition. Faut-il encore signaler, toujours aux États-Unis, le *Pan-America*, un vaste projet de Buffalo, qui doit succéder immédiatement à l'Exposition d'Omaha, et qui s'ouvrirait déjà en 1901 ?

×

La maison de la Presse. — On a commencé, dans la première quinzaine d'octobre, la construction du pavillon de la Presse de l'Exposition. La charpente en sera revêtue de stuc et de staf, avec des décorations céramiques, dans la note blanc et or. De forme rectangulaire, flanqué de quatre pylones ave ccoupoles aux deux extrémités, il possédera une terrasse, du haut de laquelle on apercevra la partie la plus mouvementée de l'Exposition, c'est-à-dire les deux rives de la Seine. Il se trouve, en effet, situé auprès du commissariat général et de la place de l'Alma, à côté du pavillon du Mexique et du Palais des armées de terre et de mer, en face du bel alignement des pavillons des Nations étrangères.

Cet édifice servira de lieu de réunion aux membres de la presse française et étrangère, pendant le cours de l'année 1900, et le fonctionnement sera réglé par l'administration, de concert avec le comité général des associations de la presse française.

×

Les premiers prêts. — A qui le record de la promptitude ? C'est la Hongrie, qui a terminé le premier ses pavillons sur le quai d'Orsay. A cette occasion, M. Belin de Lukacs, commissaire général, a fait remettre par le délégué, M. A. de Navays, une gratification de mille francs aux ouvriers français, comme témoignage de reconnaissance et de satisfaction.

×

Au pavillon mexicain. — Lors d'une récente visite aux chantiers de l'Exposition, M. Joséphin Yves Limantour, ministre des Finances du Mexique, accompagné de M. François Arago, s'est arrêté particulièrement, — comme c'était à prévoir — aux abords du pavillon de sa République, dont les fondations sont à présent terminées. Il a pris grand intérêt aux explications détaillées que lui fournissait son compatriote, l'architecte M. Anza, sur le caractère et les destinées de cette construction originale.

×

Polyglottisme. — On mande de Saint-Pétersbourg que, pendant la durée de l'Exposition universelle de 1900, un journal rédigé en langue russe sera publié à Paris.

Des guides, en anglais, en allemand, en toutes formes de langage, s'élaborent en même temps de tous côtés.

L'Automobilisme à l'Exposition

L'Automobile-Club, qui veut bien se charger de l'organisation de la section automobile en 1900, a approuvé le rapport de M. Jeantaud, donnant les grandes lignes de cette organisation, sous réserve, bien entendu, que la direction de l'Exposition ratifie la partie financière.

Au programme, nous voyons des concours de différents genres de voitures, et des courses. La question des fêtes y trouve aussi une place importante.

Ces fêtes seront données dans l'après-midi, tous les jeudis, sur la piste du lac Daumesnil; elles comprendront d'abord le Carrousel, consistant en évolutions variées de légers véhicules et jeux divers d'adresse. La seconde partie sera réservée aux courses de voiturettes et de motocycles.

Quatre fêtes de voitures fleuries seront organisées en juin, juillet, août et septembre, à la suite des concours et des courses qui auront lieu dans les mois précités.

Enfin, dans la seconde quinzaine d'octobre, à un jour qui sera indiqué, toutes les voitures automobiles, voitures de transport de marchandises et de voyageurs, voitures de tourisme, voitures de courses, fiacres, quadricycles et motocycles qui auront pris part aux divers concours, courses et carrousels pendant la durée de l'Exposition, partiront de Vincennes pour aller en défilé à la Villa du bois de Boulogne de l'Automobile-Club de France, et retour en défilé à Vincennes dans l'après-midi.

Les dates de ces différentes épreuves et fêtes seront déterminées d'accord avec l'administration qui les coordonnera de façon à ce que les diverses manifestations sportives de toute nature qui auront lieu à Vincennes se succèdent et se répartissent sans se contrarier.

La piste du lac Daumesnil sera laissée libre en dehors des fêtes sportives, à tous les automobiles, motocycles et cycles, pour y faire de l'entraînement ou des essais.

Les voitures automobiles pourront, à de certaines conditions, transporter des voyageurs payant à des heures déterminées, soit sur la piste, soit dans l'enceinte de l'Exposition.

Enfin, sans empiéter sur le domaine de la section Sport nautique, le Comité demande l'autorisation d'organiser au lac Daumesnil des courses de canots automobiles et des fêtes de nuit nautiques.

Pour l'organisation de cette section, M. Jeantaud demande comme crédit la somme de 125.000 fr. Il demande aussi à la direction de l'Exposition d'édifier à Vincennes les constructions nécessaires, telles que hall d'exposition, tribunes officielles, etc., l'installation d'un groupe électrogène et enfin l'achat des objets d'art et médailles nécessaires pour les récompenses des lauréats des divers concours.

Sur les 2 millions affectés jusqu'à présent à l'annexe de Vincennes, il faut croire que ce prélèvement ne paraîtra pas exagéré. On connaît le désintéressement et la compétence des hommes qui président à cette organisation. Qu'on encourage ces bonnes volontés. Les préliminaires généreusement conduits aboutiront à un succès complet.

ADOLPHE DUCAUX.

Paris-Théâtre

— A l'OPÉRA on est actuellement tout aux répétitions du *Lancelot du Lac*, de Victorin Joncières, poème de Gallet et Edouard Blau. Cet ouvrage est en 4 actes et 6 tableaux. Le quatrième tableau est entièrement consacré au ballet. MM. Bertrand et Gaillard comptent donner *Lancelot du Lac* vers la fin janvier.

— A la COMÉDIE-FRANÇAISE on va remettre au tableau de travail l'*Aventurière* pour Mlle Brandès qui jouera pour la première fois dans cette comédie le rôle de Clorinde. Le comité d'administration a nommé M. Véronce secrétaire général en remplacement du regretté M. Guilloire.

— A l'OPÉRA-COMIQUE, les études de *Louise*, de M. Gustave Charpentier, avaient dû céder le pas à la *Proserpine* de M. Camille Saint-Saëns et à l'*Orphée* de Gluck, qui sera accompagné sur l'affiche par l'*Irato* de Mehul. *Louise* comporte une grande quantité de rôles; on ne compte pas moins de 36 interprètes. C'est M. André Messager qui dirigera les études musicales de cet ouvrage.

— Au GYMNASE, M. Paul Franck organise des matinées littéraires et artistiques qui doivent avoir lieu tous les samedis à cinq heures. Ces représentations d'une forme toute nouvelle et d'un genre absolument inédit commenceront le 9 décembre sous ce titre : les *Auteurs gais*. Disons également que la direction est en pourparlers avec Mme Jane Hading, qui rentrerait au théâtre de ses premiers succès pour y faire une très importante reprise, et peut-être aussi pour la création d'une œuvre nouvelle que l'éminente artiste a lue elle-même à MM. Chautard et Frank.

— Le théâtre de la PORTE SAINT-MARTIN continue à cueillir des lauriers et, ce qui est non moins important, à faire de grandes recettes avec la *Dame de Monsoreau*. Espérons que cela ira ainsi jusqu'à l'Exposition, à la plus grande joie de nos visiteurs qui seront charmés d'applaudir les deux Coquelin dans leurs très belles créations de Chicot et Goffraudeau.

— Le VAUDEVILLE donne le *Faubourg*, de M. Abel Hermant. Dans cette étude du « noble faubourg », se retrouvent la pénétration aiguë, l'ironie délicate qui ont fait le succès de *la Meute* au théâtre de Sarah, de *la Carrière* et des *Transatlantiques* au Gymnase.

— Le CHATELET, avec *Robinson Crusoë*, la GAIETÉ avec les *Mousquetaires au Couvent*, l'AMBIGU, avec *Cartouche*, poursuivent leurs fructueuses représentations.

— Aux CAPUCINES, la pièce de MM. René Dubreuil et Paul Pottier, l'*Estime du Concierge*, tient l'affiche avec un succès chaque jour grandissant.

— Au GRAND GUIGNOL, la première matinée lyrique a trouvé de nombreux encouragements. Aussi, dorénavant, des matinées seront données, à quatre heures, les mardi et vendredi de chaque semaine.

— Alors que les BOUFFES-PARISIENS viennent de nous donner une opérette de M. Flers, fort belle et fort intéressante, le concert de la CIGALE a fêté la cent cinquantième de la revue du même auteur : *A la Cigale! Général! A la Cigale!* petit chef-d'œuvre d'esprit, de gaieté, de fantaisie qui, depuis quatre mois, fait courir tout Paris au boulevard Rochechouart.

D'ANDRÉMONT.

PRIME OFFERTE

PAR LA

GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

L'Administration de la **Revue** vient de s'entendre avec l'excellent photographe, M. GUSTAVE BOCHER, pour que tout abonné ait droit **gratuitement** à un magnifique **Portrait-Carte Album** de la valeur de **15** francs, qui lui sera offert en présentant sa quittance d'abonnement.

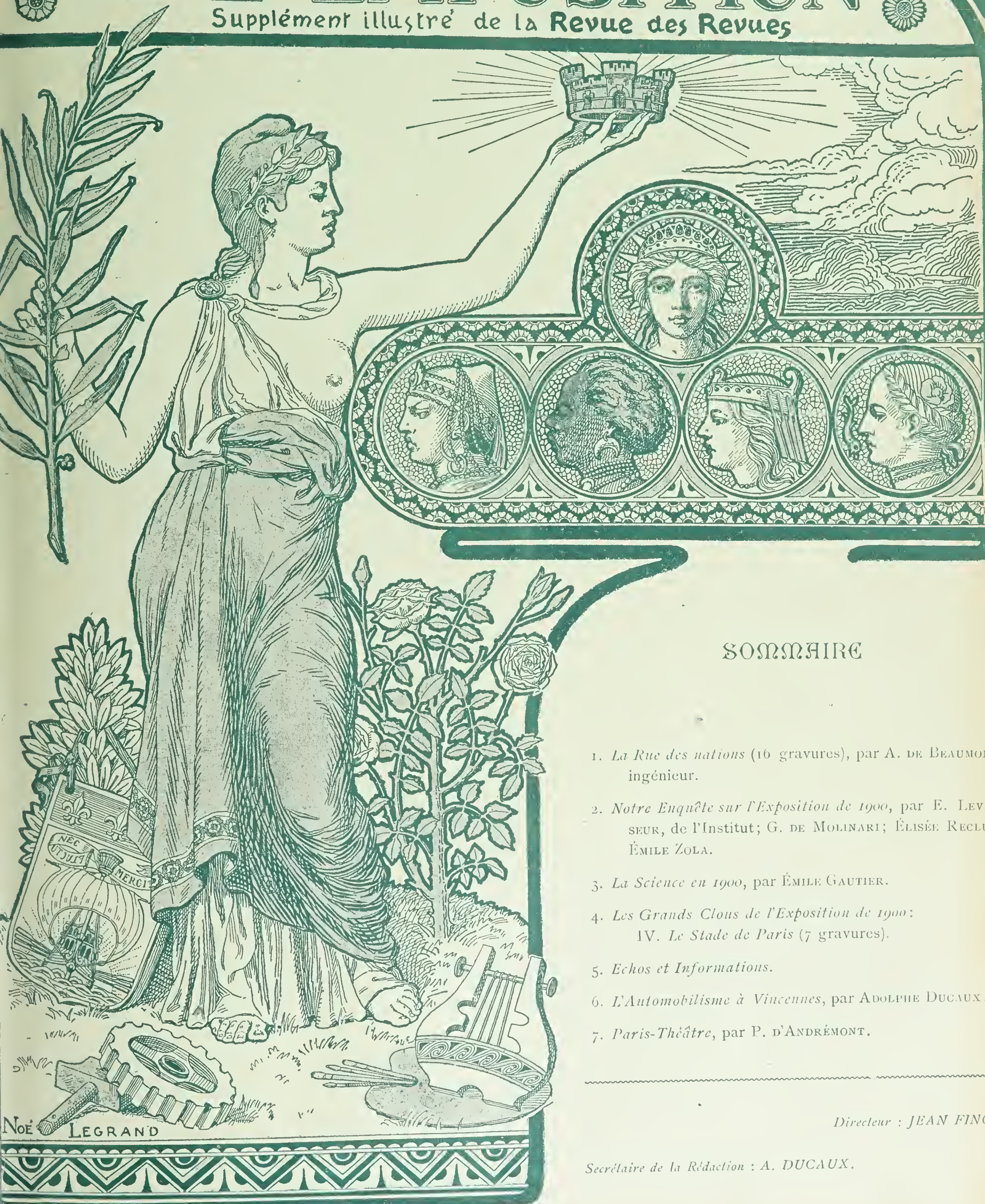
13, RUE DE LA BOÉTIE

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone* : 704-49. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE.

N° 3 — Janvier 1900

1900 LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la **Revue des Revues**



SOMMAIRE

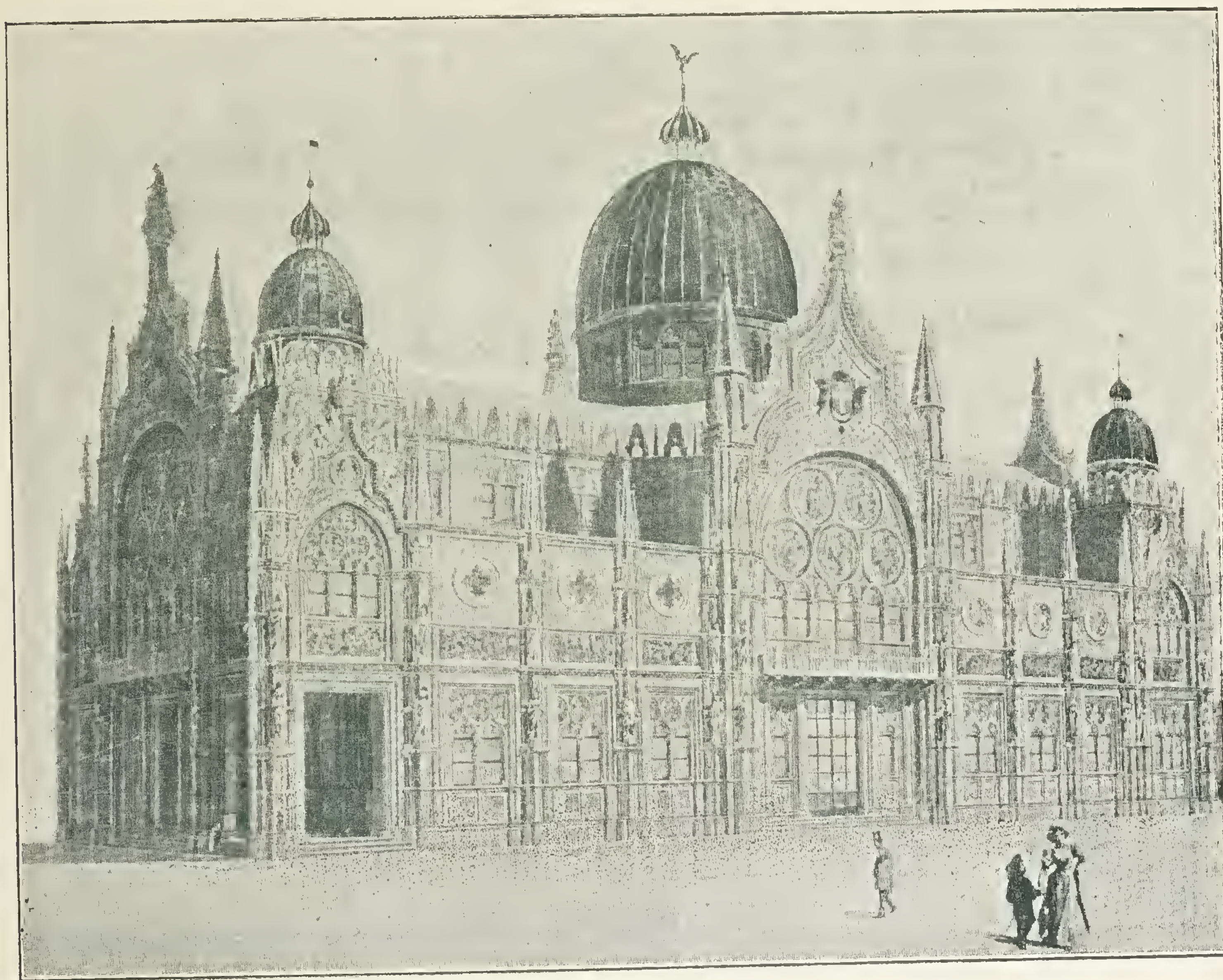
Directeur : JEAN FINOT

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



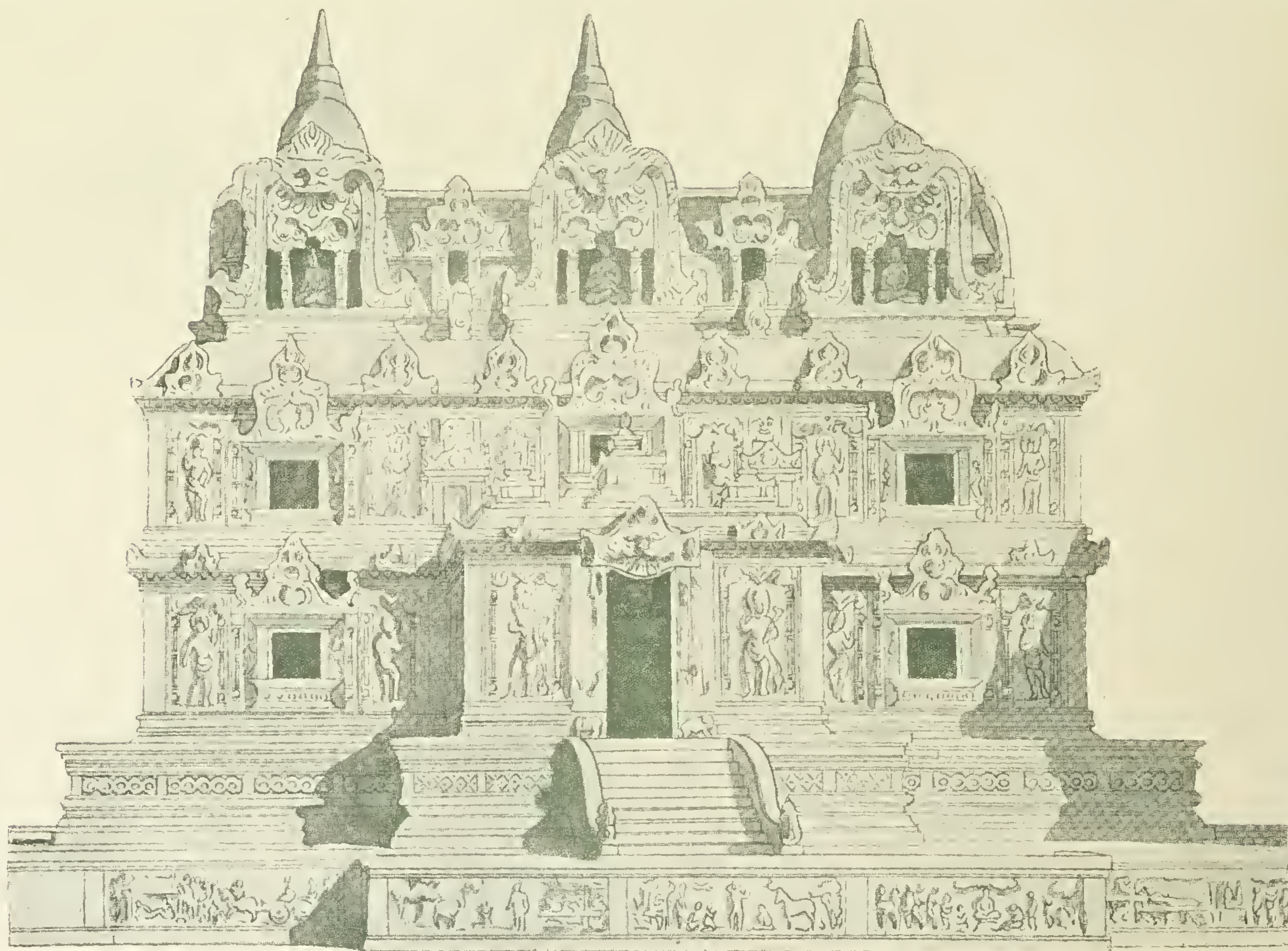
LA RUE DES NATIONS



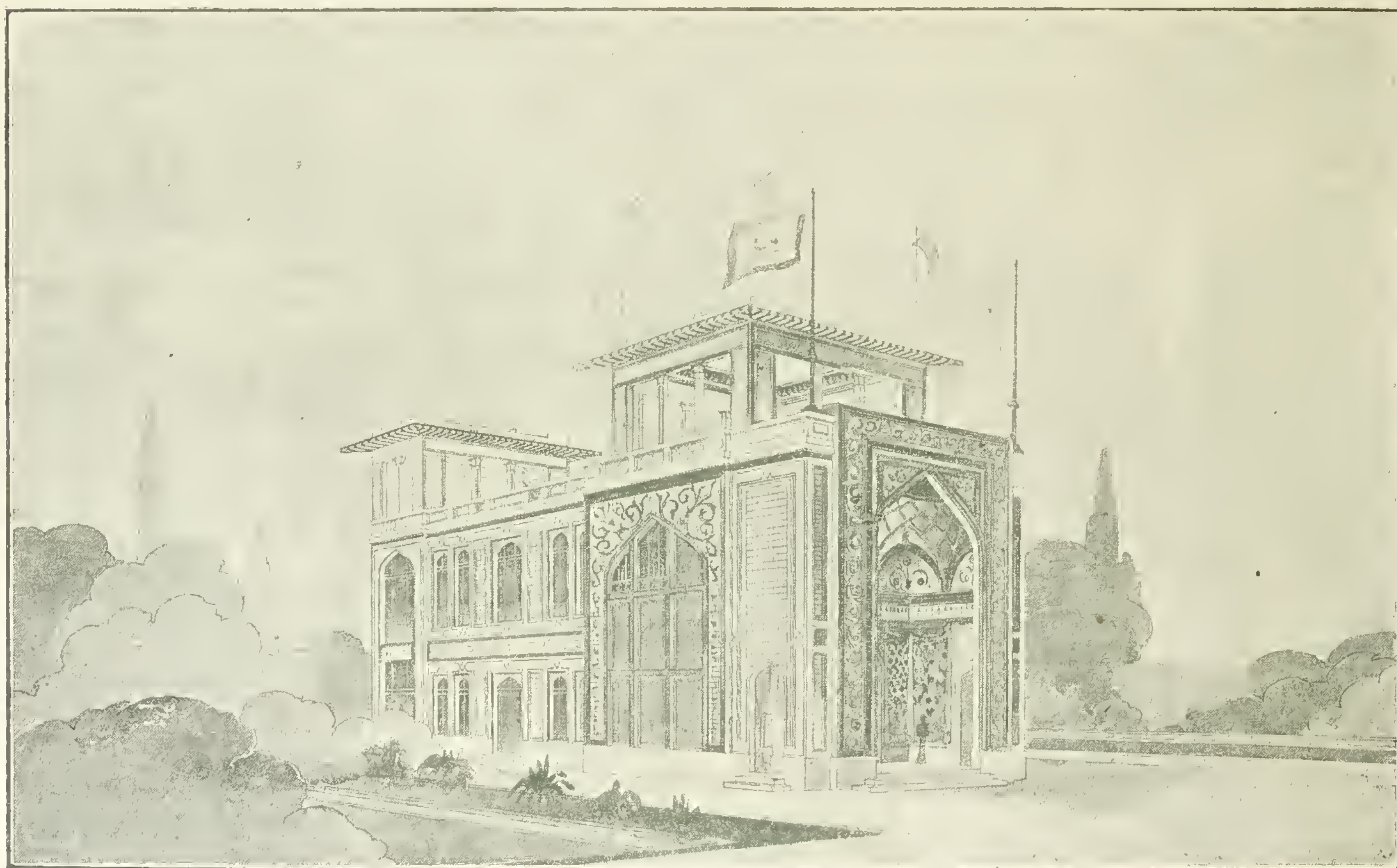
Pavillon royal d'Italie (Architectes : MM. Carlo Ceppi et Salvadori).

La partie la plus attrayante que l'Exposition offrira à ses visiteurs sera sans doute la fameuse rue des Nations. C'est là, au quai d'Orsay, entre le pont des Invalides et le Trocadéro, que se rencontreront tous les peuples du globe, au milieu des édifices les plus pittoresques et les plus caractéristiques. Envisagée dans son ensemble, la rue des Nations sera comme une synthèse du monde. réduit aux dimensions d'un

quartier de grande ville, résumant tout ce qu'il y a de saillant dans les mœurs, les coutumes des différents peuples, au point de vue artistique, économique et social.



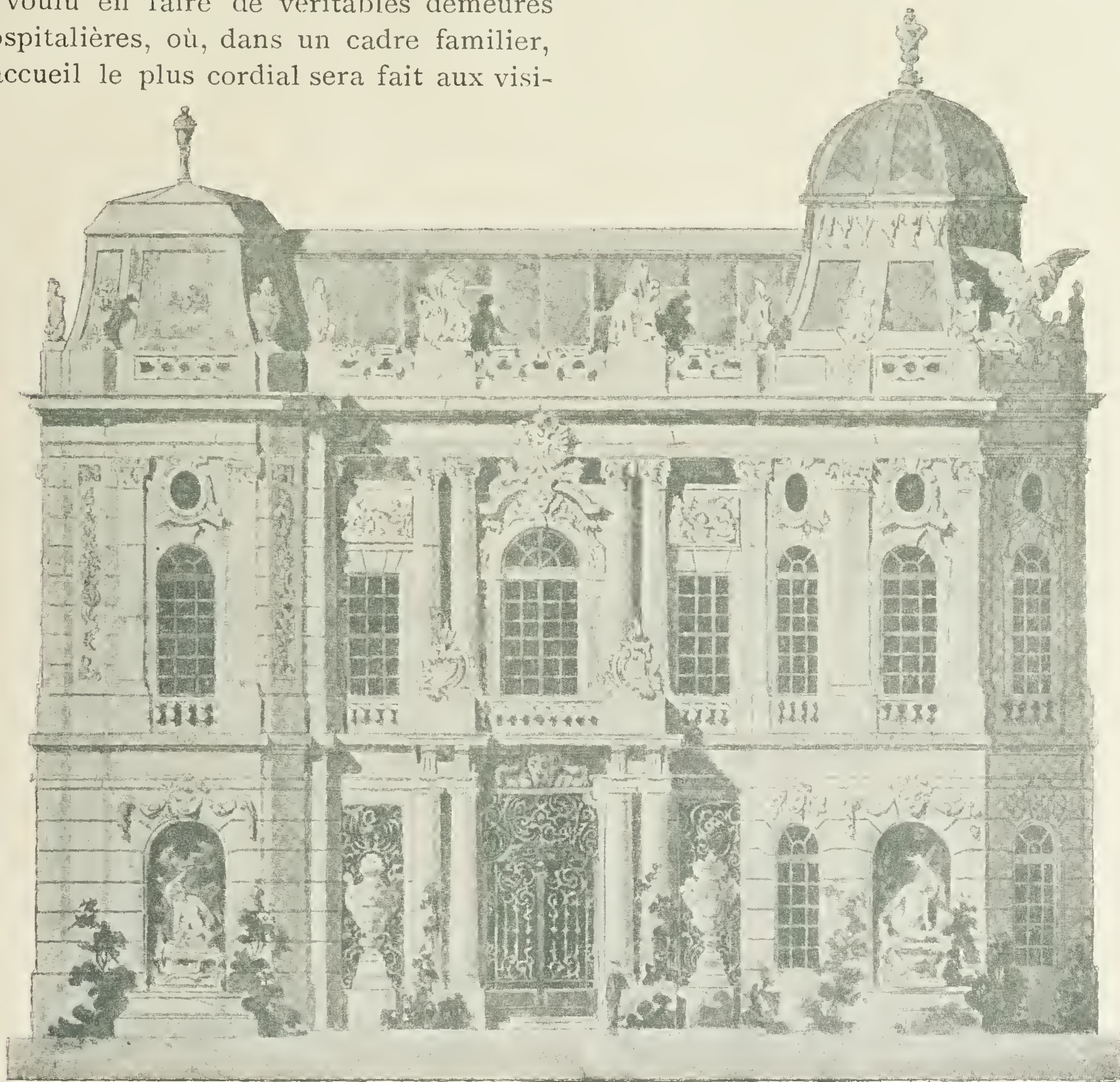
Pavillon royal des Pays-Bas (Architecte : M. Bouwens van der Boyen).



Pavillon Persan.

Elle ne sera pas seulement un éblouissement par la disposition savante de sa composition architecturale, mais aussi et surtout un enseignement.

L'idée particulièrement heureuse qui a guidé dans l'installation de tous ces palais a voulu en faire de véritables demeures hospitalières, où, dans un cadre familier, l'accueil le plus cordial sera fait aux visi-



Pavillon de l'Autriche (Architecte : M. Baumann).

teurs. Un commissaire général ne disait-il pas récemment, en parlant de son pavillon,

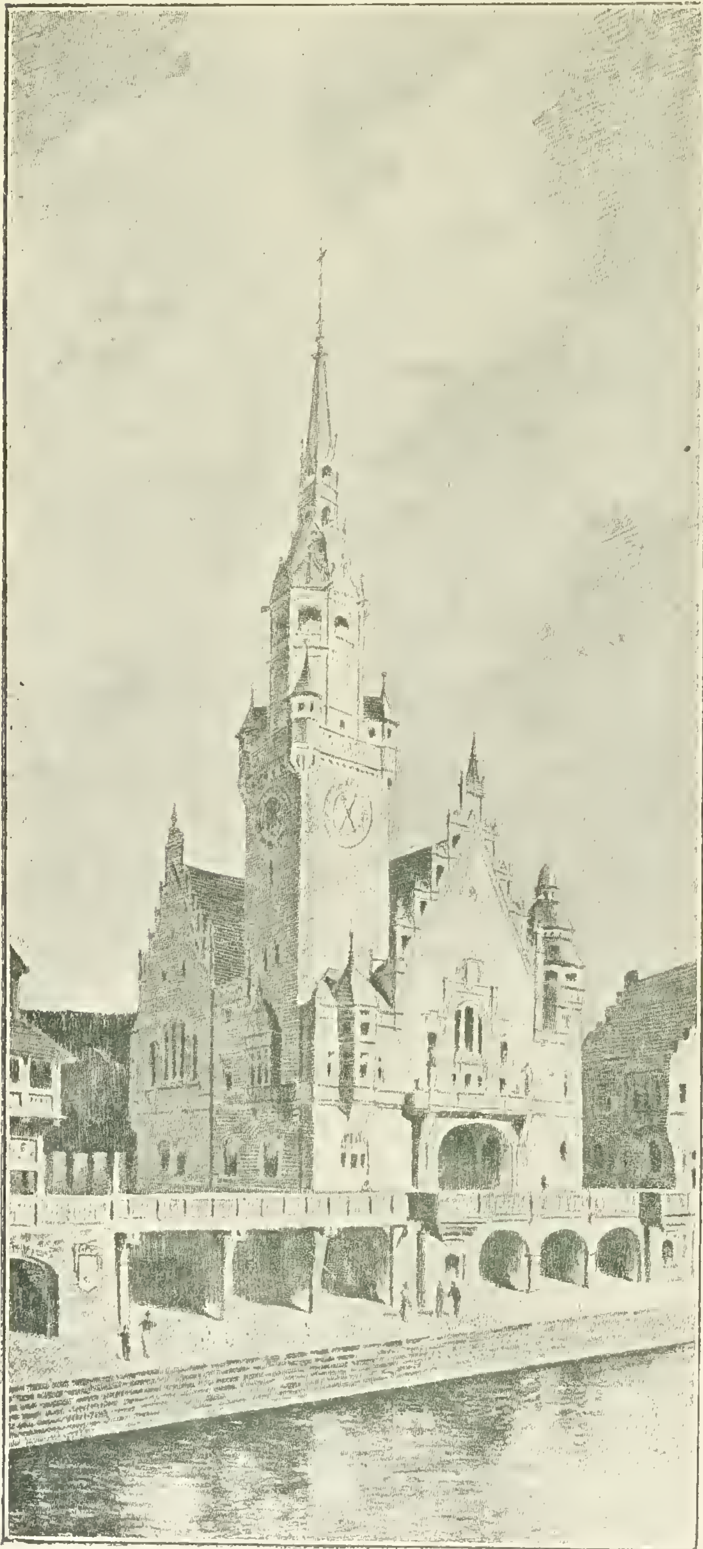


Pavillon de la Grèce.

« qu'il tient à ce que ses compatriotes se trouvent là chez eux, avec leurs amis, leurs journaux, leurs guides, disposant de toutes commodités : machines à écrire, sténographes, bureau de poste, bureau de change, bureau de renseignements, etc. ». Peut-être la plupart de nos hôtes ne comprendront pas leur installation avec tout le confort et le sens pratique des Etats-Unis, mais nous verrons partout les particularités qui distinguent le génie de chaque peuple, de chaque race, au milieu de riches décorations, d'arrangements propres à faire goûter dans chaque palais l'hospitalité la plus agréable.

D'un autre côté, ce n'est point seulement par le caractère architectural propre à chaque palais et par les merveilles qu'ils contiendront, que l'intérêt se précise ; les dispositions d'ensemble n'en fourniront pas

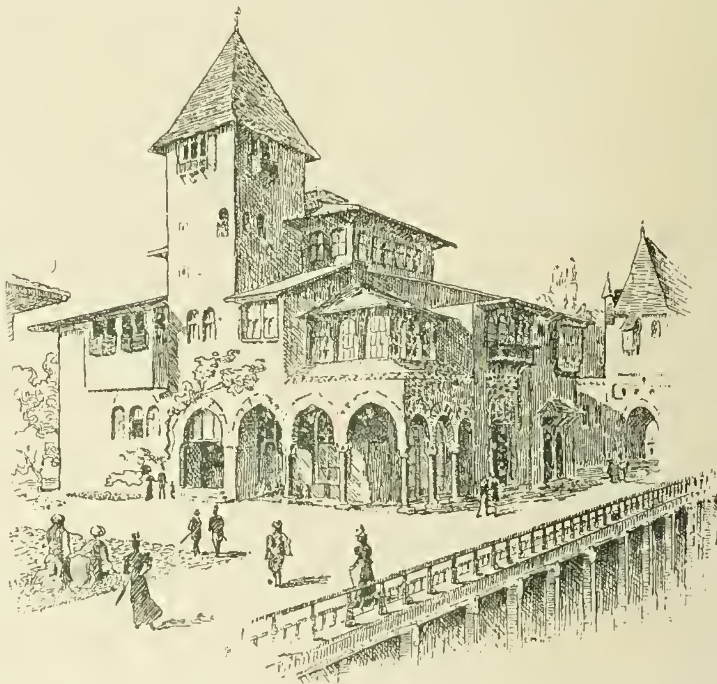
l'élément le moins curieux. On voit déjà tout l'avantage qu'on peut tirer de la situation des monuments en façade sur le fleuve, et dont une partie se trouve en encorbellement au-dessus du nouveau quai. Une galerie disposée sur toute la longueur deviendra le rendez-vous de milliers de promeneurs qui pourront jouir du panorama du fleuve;



Pavillon de l'Empire allemand
(Architecte : M. Bohnstedt).

et par opposition, ces pavillons contemplés le soir dans l'attrait féerique des illuminations et du milieu du fleuve pavoisé, ne donneront-ils pas le plus ravissant spectacle!

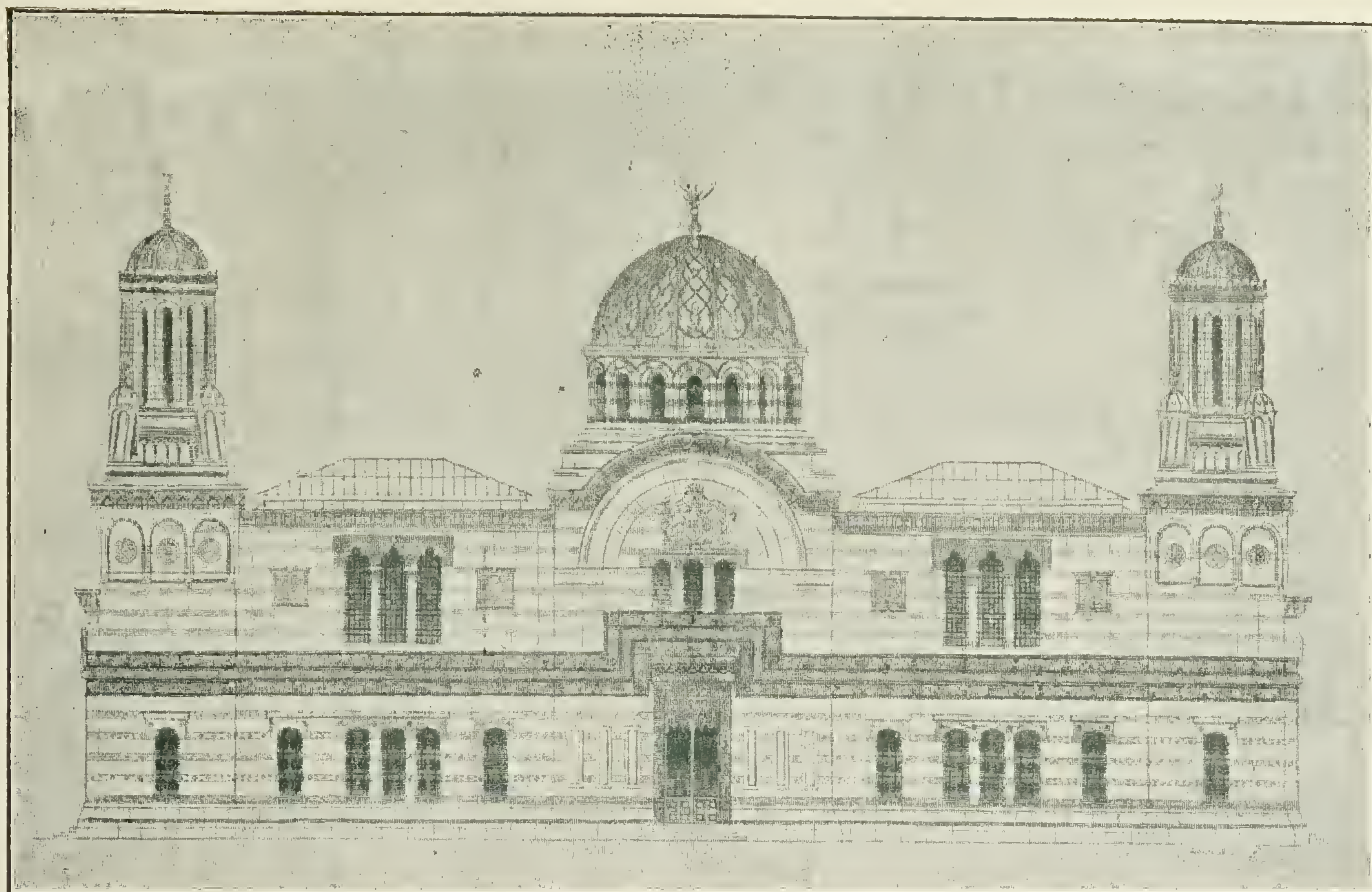
Nous ne pouvons décrire ici en détail toutes les curiosités que nous offrent les



Pavillon de Bosnie-Herzégovine (Architecte : M. Panek).

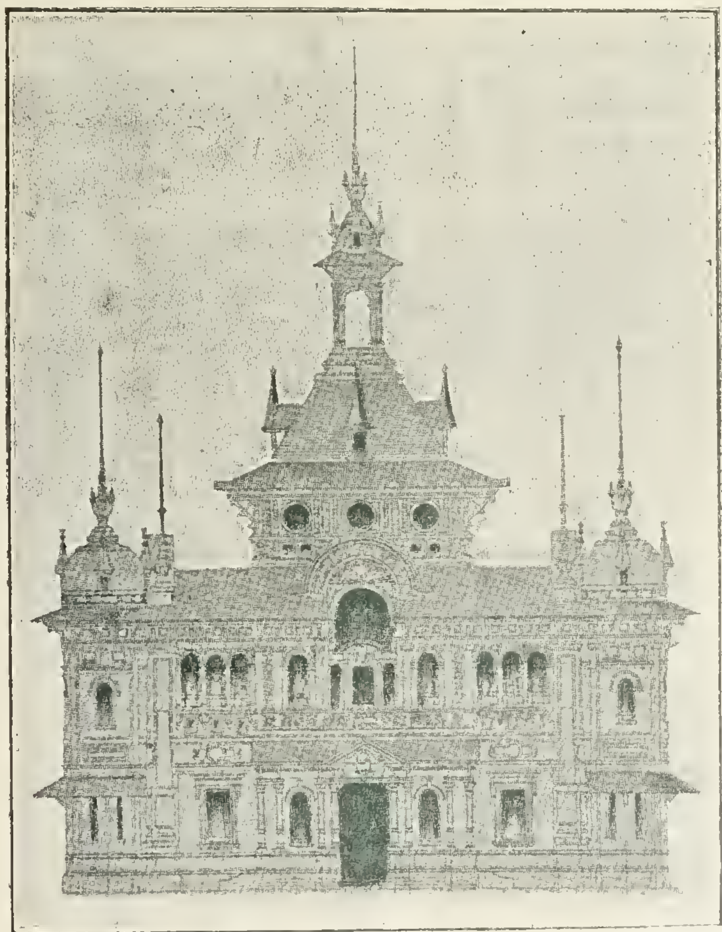
pavillons étrangers. *La Revue de l'Exposition* s'efforcera, dans une série d'articles spéciaux consacrés à chaque pays, de dégager les parties les plus dignes d'être mentionnées. En attendant, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur offrant un tableau d'ensemble et des gravures représentant les bâtiments des différents pays. Nos dessins parleront mieux dans ce cas que les critiques les plus autorisées.

Voici d'abord, en partant du pont des Invalides, le pavillon de l'*Italie*. Ses architectes, MM. Carlo Ceppi et Salvadori, nous reportent dans leur construction à l'époque du gothique italien, et c'est au XVIe siècle vénitien qu'ils ont emprunté les éléments décoratifs du monument. Les Italiens ont le plus vaste emplacement qui ait été accordé dans la section étrangère, grâce à l'heureuse influence de leur Commissaire général, M. Tommaso Villa, et de son secrétaire général, M. Vico Mantegazza. A côté, nous trouvons le pavillon *Ottoman* dont l'ensemble fournit un bel exemple de l'architecture turque à sa belle époque; c'est un Français, M. Dubuisson, qui en est l'architecte, et c'est un autre Français, M. Chesnel, qui a le titre de délégué de S. M. le Sultan. Le commissaire général de



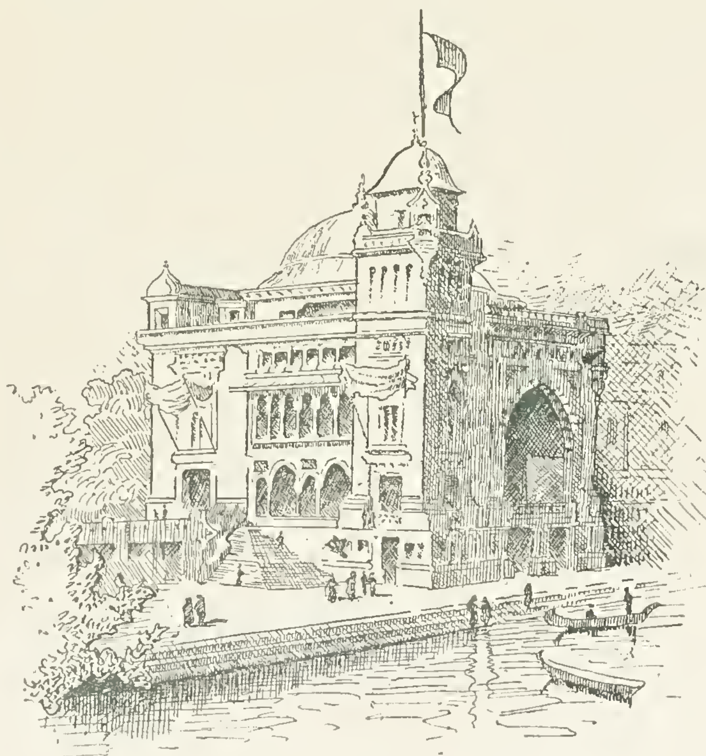
Pavillon de Roumanie (Architecte : M. Formigé).

l'*Autriche* est M. Exner. Il est assisté de M. Max Boyer, commissaire adjoint, et de M. Baumann, architecte. Le palais de l'Autriche est une œuvre magistrale exécutée avec tout le goût qui caractérise l'art viennois.



Pavillon du Transvaal (Architecte : M. Heubes).

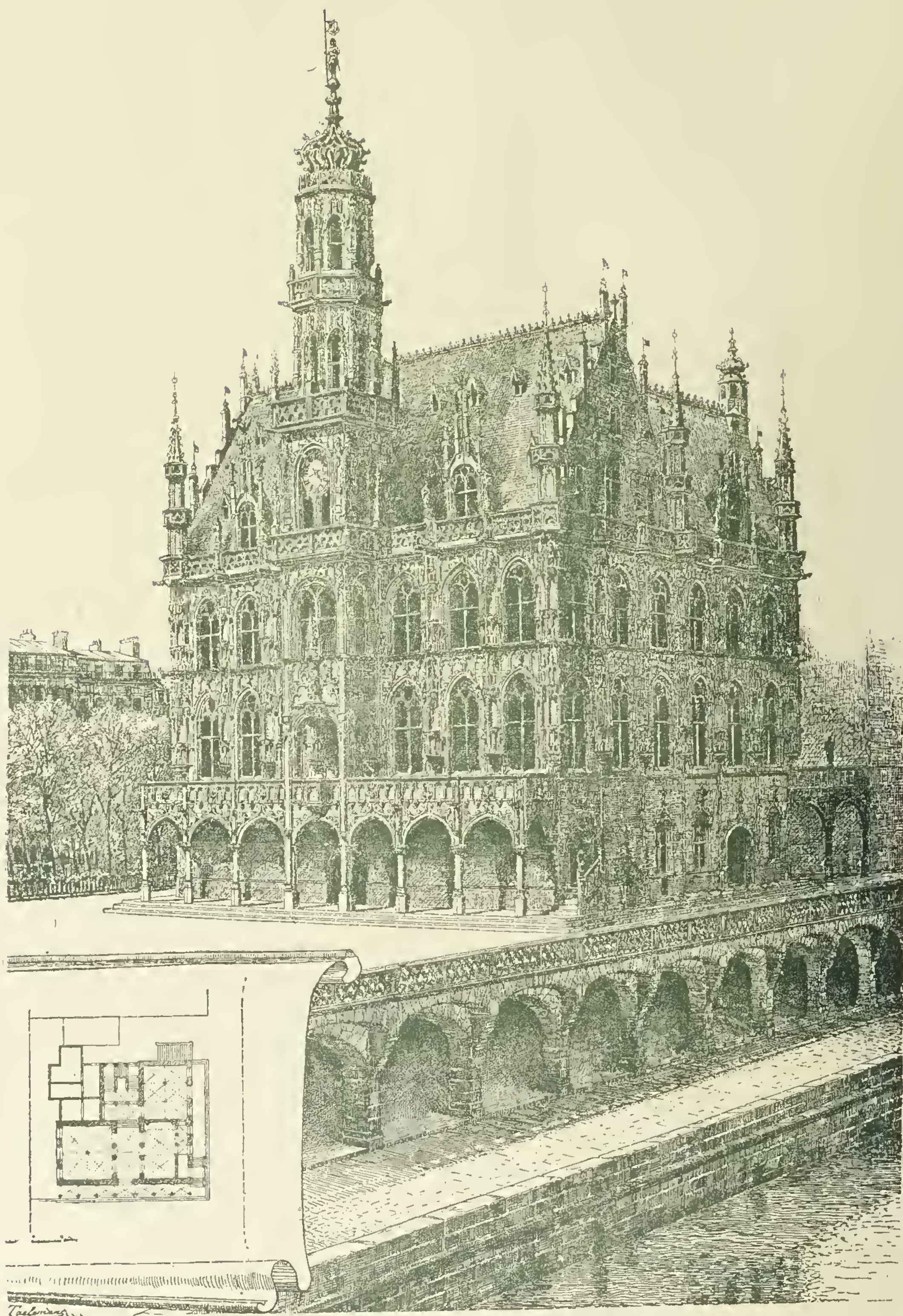
Pour les *Etats-Unis*, l'honorable Ferdinant W. Peck, commissaire général, et M. Woodward ont confié à MM. Coolidge et Mourin-Gourtiaux, architectes, le soin de l'édification d'un monument qui unit à



Pavillon Ottoman (Architecte : M. Dubuisson).

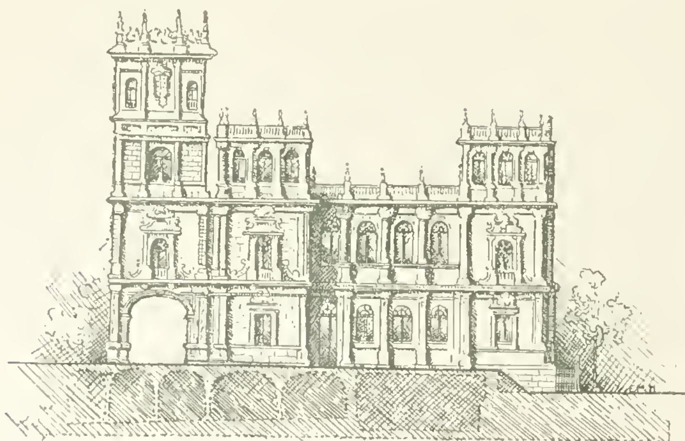
une réelle valeur artistique les plus précieuses indications par son aménagement intérieur.

Après le pavillon de *Bosnie-Herzégovine*, conçu par M. Panek dans une forme agreste et très attrayante, voici ceux de *Hongrie* et de *Grande-Bretagne*. Le premier est un composé curieux de tous les styles qui ont été successivement employés dans l'état madgyar. Le second, le pavillon royal britannique, est une reproduction de Kingston-House, une des plus belles inspirations de l'architecture anglaise au XVIIe siècle. Le commissariat général de Grande-Bretagne est dirigé par le colonel Hubert Jekyll, assisté de M. Spearmann.


Pavillon royal de Belgique (Architectes : MM. Acker et Mankels).

La *Belgique* est représentée à Paris par MM. Vercruysse et Emile Robert. Son pavillon est une reproduction exacte de l'Hôtel-de-Ville d'Audenarde.

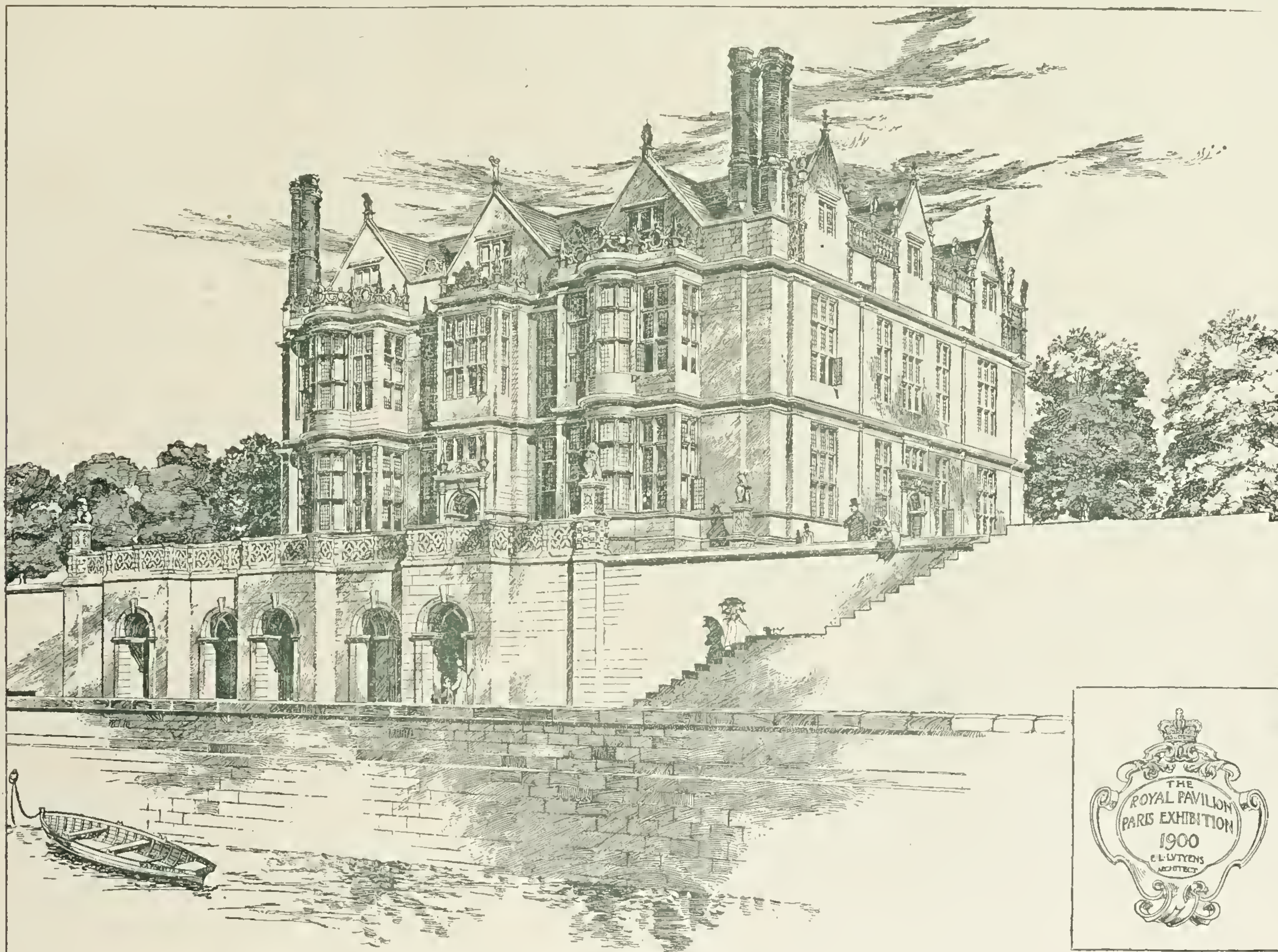
A côté, celui de *Norwège* n'appartient à aucun style d'architecture connu; il est simplement en bois pour figurer en une saison de fêtes.


Pavillon royal d'Espagne
(Architecte : M. Urioste y Velada).

L'*Allemagne* et l'*Espagne* terminent par des constructions grandioses la série des pavillons des grandes puissances. Le commissaire général d'Allemagne est M. Richter; celui d'Espagne, le duc de Sesto.

A la suite, viennent les pavillons de la principauté de *Monaco*, de *Suède*, de *Grèce* et de *Serbie*. Le palais de la *Grèce*, en métal forgé et céramique de coloration harmonieuse, est l'œuvre de l'architecte bien connu, M. Magne. C'est une construction carrée, avec, au milieu, une salle ronde

surmontée d'un dôme ; des portiques en bois de teck l'entourent, et, à chaque angle, un petit dôme renforce la silhouette



Pavillon anglais (Architecte : M. Lutyens).



Pavillon de Serbie (Architecte : M. Baudry).

Ces pavillons situés sur le bord de la Seine, forment la plus importante des deux lignes parallèles constituant la rue des Nations. En face, bordant le quai d'Orsay, se trouvent les bâtiments du *Portugal*, du *Pérou*, de la *Perse*, du *Luxembourg*, de la *Finlande*, de la *Bulgarie* et de la *Roumanie*. Ces deux derniers sont inspirés de l'époque byzantine, avec les modifications que chacune de ces régions apporte à ce mouvement artistique.

Nous n'avons pas dit que les puissances se faisaient représenter *officiellement* à l'Exposition. Il est bon cependant d'insister sur ce point pour marquer l'importance de cette participation, comparativement à celle de 1889, due à la seule initiative privée. Cette fois, au contraire, les parlements s'empressent de voter les plus larges subventions pour permettre à leur pays d'affirmer le plus brillamment possible leur vitalité propre, et de se mesurer avec les nations rivales. Il est même curieux de montrer ici



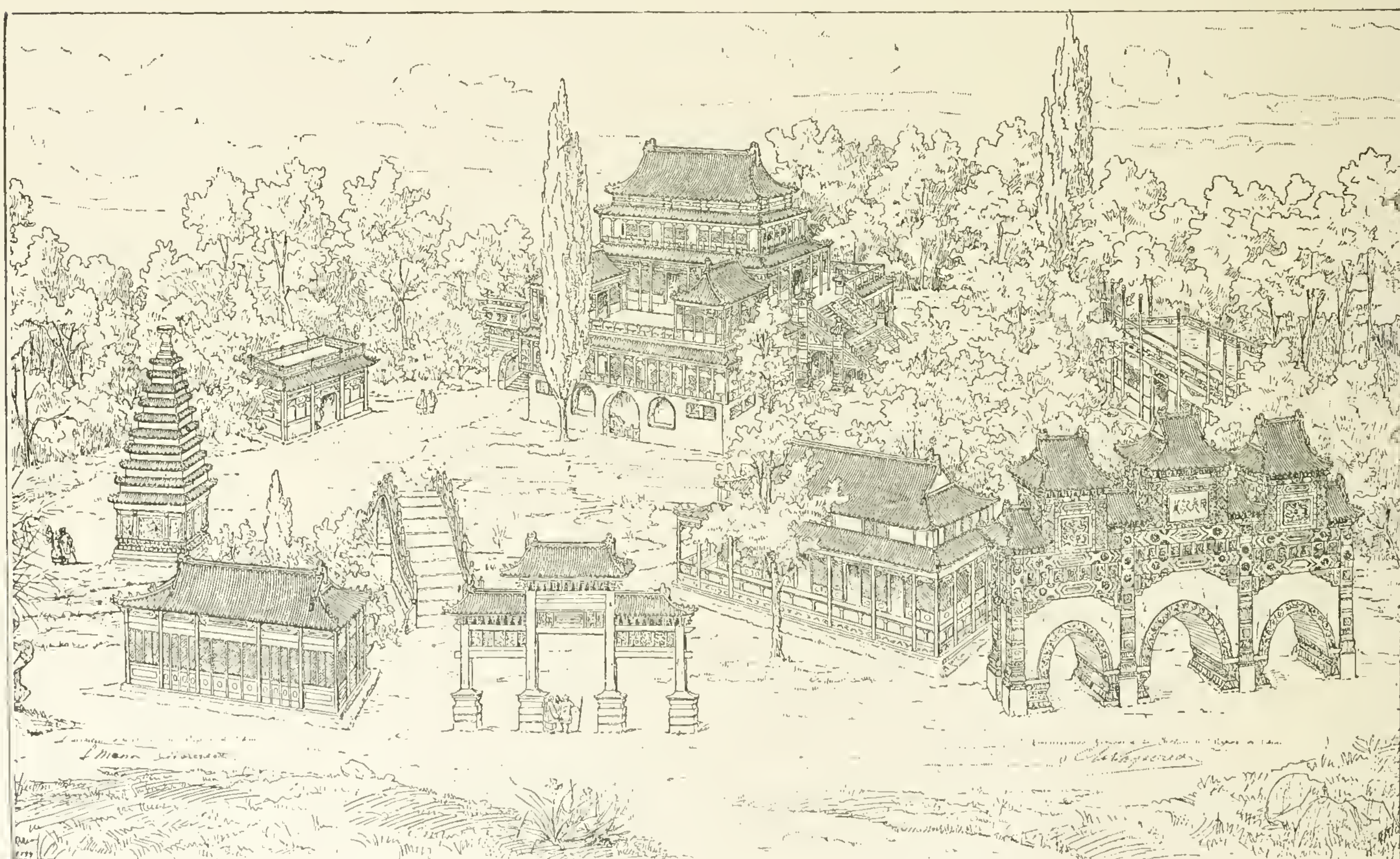
Pavillon de l'Équateur (Architecte : M. Billa).

un projet de budget relatif à la participation d'une des puissances :

Bureau du secrétariat : personnel, location, frais divers.........	246.000
Surveillants..................	378.000
Construction du pavillon national	400 000
Planchers, rideaux et autres droits à l'administration française...	455.000
Décoration des sections.... ...	320.000
Transport des objets d'art......	80.000
Transports de caisses..........	60.000
Illuminations.................	60.000
Police, représentation, imprévu.	168.000
	2.167.000

Les hommes éminents, dont nous avons donné les noms au cours de cette énumération, chargés de servir constamment d'intermédiaires entre leur pays et l'administration de l'Exposition, ont une tâche aussi complexe que minutieuse. Appartenant tous à la diplomatie, à la politique, à la science ou au négoce, ils étaient plus particulièrement préparés à ces délicates fonctions, et s'en acquittent, nous nous plaisons à le signaler, avec une habileté remarquable.

A. DE BEAUMONT
Ingénieur.



Pavillon Chinois (Architecte : M. Masson Detourbet).

NOTRE ENQUÊTE SUR L'EXPOSITION DE 1900 (1)

Je regrette que l'obligation dans laquelle je suis de consacrer mon temps à la réédition de mon *Histoire des classes ouvrières en France* ne me laisse pas le loisir de répondre longuement à l'enquête que vous avez ouverte. La question est assurément intéressante et controversable. Je veux du moins y répondre par quelques mots.

En 1867, dans une conférence faite à la Sorbonne, je disais que les Expositions universelles (dont un ministre français, M. Buffet, avait accepté l'idée avant que les Anglais ne l'eussent réalisée) étaient une conséquence du progrès des moyens de communication (comme les congrès internationaux) et étaient utiles pour manifester au monde le mouvement de transformation et d'expansion de l'industrie moderne, mais que pour être vraiment instructives, elles ne devraient guère revenir que tous les vingt ans. Je n'ai point changé d'idée sur ce point, quelque rapides que soient devenus les changements dans certaines industries.

En les faisant trop fréquentes, on leur enlève une partie de leur caractère éducatif et l'on est conduit à en convertir une partie en spectacle de foire — ce que d'ailleurs je ne blâme pas absolument — pour attirer le public.

La plupart des industriels y sont poussés par des mobiles divers, plus qu'ils ne s'y portent spontanément parce que les expositions leurs coûtent et que beaucoup ne croient pas qu'ils y recrutent de la clientèle : opinion qui n'est pas tout à fait juste. Une autre opinion que je ne crois pas non plus entièrement juste, c'est qu'ils livrent aux étrangers le secret de leur fabrication. Sur ce dernier point on peut leur répondre, d'abord que c'est à eux de montrer leur produit sur lequel ils ont intérêt à attirer la publicité plutôt que leurs moyens de produire, qui ne concernent qu'eux-mêmes ; ensuite, que les procédés véritablement importants, ceux qui relèvent de la science, n'ont pas besoin d'être exposés pour être promptement connus des gens du métier. Le secret du succès est dans l'art d'employer ces procédés, d'organiser la partie industrielle et de conduire la partie commerciale de son entreprise.

Les expositions françaises ont été nationales jusqu'en 1849. Elles ne pouvaient pas être universelles avant les chemins de fer, et les industriels français, travaillant sous le régime de droits très protecteurs ou prohibitifs, étaient opposés à ce qu'elles fussent universelles, même après celle de Londres en 1851. Elles pourraient encore dans certains cas être nationales ou locales. Il vaut mieux qu'elles soient universelles.

La masse du public, en venant satisfaire une curiosité banale, en tire une somme souvent considérable de notions : c'est une grande leçon populaire de choses.

Les congrès internationaux qui, aujourd'hui, pullulent sous le couvert de ces expositions, présentent aussi certains avantages : le contact des idées et surtout le contact des hommes qui, dans divers pays, s'occupent des mêmes études. J'ai souvent signalé le profit que les hommes de sciences peuvent tirer du rapprochement des personnes que les congrès internationaux amènent.

Sans exagérer l'importance des résultats des expositions universelles, on peut dire qu'elles sont bien appropriées à notre état de civilisation et qu'elles sont utiles quand elles ne sont pas trop rapprochées, trop dispendieuses, et quand les spectacles de foire ne priment pas les exhibitions industrielles. Il est désirable aussi que les expositions officielles n'écrasent pas les expositions privées ; toutefois, dans les pays neufs, l'exposition officielle devient souvent une exposition collective qui est la seule manière de faire connaître les ressources d'un pays.

Relativement à ces ressources, je regarde les descriptions géographiques et économiques que les pays neufs font d'ordinaire et cherchent à répandre, comme un des résultats utiles de ces solennités. La statistique économique est rede-

(1) *Lire dans notre numéro de novembre les articles de* MM. Paul Adam, Anatole Leroy-Beaulieu, Emile Bergerat, Funck-Brentano, Jules Claretie ; *dans celui de décembre, les articles de* MM. Yves Guyot, H. Hardouin, Colonel Laussedat.

vable aux expositions universelles d'une partie des progrès qu'elle a faits depuis un demi-siècle.

Je ne crois pas que l'exposition de 1900 soit la dernière, quoi qu'on se dise après chaque exposition : *comment faire du nouveau après?...* et qu on cherche toujours à faire plus grand, ce qui augmente la dépense. Mais soyons persuadés que l'état économique et moral, qui a inspiré l'idée des expositions, subsistera longtemps encore et que l'idée trouvera des occasions de prendre corps. Je désire qu'une vingtaine d'années s'écoule avant que la France ne saisisse une de ces occasions.

Notre première exposition universelle, celle de 1855, était un premier manifeste en faveur de la liberté des échanges; celle de 1867, qui devait montrer le triomphe de cette liberté,est tombée au milieu d'une crise publique et commerciale qu'elle n'a pas adoucie.

Les Américains ont eu la même mauvaise fortune dans leurs expositions universelles de 1876 et de 1893, dont la seconde — mal jugée en général par la presse — a été la démonstration éclatante d'un grand progrès, mais n'a pas empêché pour cela l'explosion d'une crise intense et l'a même peut-être précipitée.

Nous avons eu raison de faire l'exposition de 1878 : nous avons montré au monde que la France qu'on croyait écrasée était encore vivante et riche. Il y avait moins de raisons de faire celle de 1889 : toutefois c'était un souvenir historique comme celle de 1876 pour les États-Unis. Celle de 1900 n'a qu'une raison de calendrier. Toutefois il est intéressant de faire un inventaire du siècle, l'année même de sa fin, et, puisqu'elle va exister, nous devons, Français, nous efforcer de la rendre aussi utile, aussi brillante, aussi hospitalière que possible.

Une exposition universelle enrichit-elle un pays? Je ne le crois pas. Elle déplace assurément beaucoup plus de capitaux qu'elle n'en crée, et le déplacement qui profitera aux uns, surtout aux entreprises de transports et aux hôtels et métiers de bouche à Paris, aura lieu aux dépens des autres : on se serre déjà les reins en province pour nourrir des cagnottes. Les étrangers, il est vrai, nous apporteront de l'argent. Compensera-t-il les dépenses faites par les pouvoirs publics et les particuliers qui ne laisseront rien après elles, l'exposition close ? Il en résultera peut-être une certaine augmentation des vivres à Paris et peut-être aussi une crise du travail quand tout l'ouvrage sera terminé. Il y en a eu une grave, en 1893, à Chicago. Il est regrettable qu'un concours de circonstances ait accumulé dans la dernière année une masse de travaux dont plusieurs auraient pu être espacés sur une durée plus étendue.

E. Levasseur,
de l'Institut.

×

Vous me demandez : 1° si je crois à l'utilité relative ou absolue (?) passée, présente ou future des expositions universelles; 2° si je crois que l'exposition universelle de 1900 soit ou doive être la dernière pour de longues années. Et pourquoi ?

Les expositions universelles ne sont autre chose que des entreprises d'une espèce particulière, et, comme toutes les entreprises, elles se soldent par un bénéfice ou une perte. Dans le premier cas, elles constituent un emploi utile de l'esprit d'entreprise et des capitaux ; dans le second, au contraire, un emploi nuisible, comme toute affaire qui aboutit à une destruction des forces productrices.

Avant d'entreprendre une exposition, il s'agit donc d'apprécier les chances de profit, partant d'utilité qu'elle peut présenter. Ces chances dépendent : 1° de l'intérêt que les industriels peuvent avoir à exposer leurs produits ; 2° de l'attrait que l'exposition peut exercer à la fois sur les visiteurs sérieux et les simples curieux.

L'intérêt des industriels à participer à une exposition universelle, malgré les frais et pertes de temps qu'elle leur impose, est le même que celui qui les pousse, et les oblige même, à recourir aux réclames et aux annonces pour faire connaître leurs produits et augmenter leur clientèle. Ils mettent sur leurs factures les décorations, médailles et autres distinctions honorifiques qu'ils ont obtenues, ce qui produit un certain effet sur le public naïf, quoique l'abondance de ces récompenses plus ou moins méritées ait pour conséquence naturelle d'en diminuer la valeur.

Les expositions, universelles ou non, n'attirent, il faut bien le dire, qu'une faible mino-

rité de visiteurs sérieux, économistes et technologues qui cherchent à se rendre compte des progrès de l'industrie, industriels intéressés à connaître les produits de leurs concurrents ; la grande majorité se compose de simples curieux, pour lesquels une exposition est une foire. Sans doute, c'est une foire agrandie et perfectionnée, mais qui n'offre pas à l'intelligence des plaisirs sensiblement supérieurs à ceux qu'elle trouve dans les foires à roulottes.

Ces éléments de la clientèle des Expositions sont les mêmes partout, et ils ne varient guère d'une époque et d'un pays à un autre. Il faut les avoir présents à l'esprit si l'on veut savoir à quel moment et dans quel lieu une Exposition universelle peut avoir des chances suffisantes de succès. Malheureusement, l'intervention des gouvernements et des municipalités a complètement faussé ce critérium de leur utilité en mettant à la charge des contribuables les déficits de celles qui ne couvrent pas leurs frais. Dira-t-on que les gouvernements et les municipalités ont, en matière d'utilité, des lumières particulières, qu'ils en ont une conception bien supérieure à celle de l'industrie privée et qu'en admettant, par exemple — chose assez probable — que l'Exposition de 1900 coûte une cinquantaine de millions pour le moins aux contribuables, la Ville de Paris et même la province retireront de l'affluence des étrangers des bénéfices qui compenseront cette dépense. Je ne vois pas bien les compensations que l'Exposition procurera aux contribuables des départements, et je me demande si celles qu'obtiendront les contribuables parisiens se répartira entre eux « utilement ». Comme ses devancières, l'Exposition de 1900 occasionnera, selon toute apparence, un renchérissement général des subsistances, tout en profitant seulement à un nombre limité de commerçants, hôteliers, cafetiers, marchands de vins et tenanciers d'établissements médiocrement recommandables.

Je crois donc : 1° que les Expositions universelles ne peuvent être utiles qu'à la condition d'être entreprises par l'industrie privée ; 2° qu'en les subventionnant, comme ils en ont pris la fâcheuse habitude, les gouvernements et les municipalités font un emploi nuisible, voire immoral, de l'argent des contribuables ; qu'ils faussent en même temps la seule mesure d'appréciation de l'utilité de ces grandes foires internationales et rendent, en conséquence, impossible une réponse quelque peu plausible à la seconde question posée par votre *Revue*.

G. de Molinari.

×

Peut-il seulement y avoir doute en pareille matière. Comment s'imaginer la civilisation moderne sans musées, expositions ou bazars, sous mille formes, déterminées par l'amour de l'art, le zèle de la science ou les appétits du commerce ? Les mêmes causes produiront toujours les mêmes effets.

Élisée Reclus.

×

En deux lignes, je ne puis me prononcer sur les Expositions universelles, au point de vue de leur utilité économique, politique, sociale, par la bonne raison que j'ignore tout de la question. Les Expositions universelles m'amusent et m'intéressent, comme simple spectateur. Et c'est tout ce que je puis en dire.

Emile Zola.

LA SCIENCE A L'EXPOSITION

I

LA FIN DE LA FUMÉE

Encore quelques semaines, et les sceptiques comme les enthousiastes, les profanes aussi bien que les initiés, vont pouvoir constater *de visu* et *de tactu* quel degré de raffinement inouï l'industrialisme moderne a pu atteindre, grâce surtout au concours de la fée Electricité et de sa sœur aînée, la fée Vapeur.

Le fait est que l'homme en est arrivé ainsi à domestiquer la Nature, en quelque sorte, et à

faire passer dans la réalité banale et quotidienne des possibilités que nos devanciers immédiats auraient, il y a seulement quarante ou cinquante ans, considérées, de très bonne foi, comme parfaitement paradoxales et chimériques. Sans exagération ni métaphore, il est permis de dire que le génie de la science est en train de transfigurer littéralement la face du monde.

Malheureusement, il n'est point de rose sans épines, ni de médaille sans revers, et le progrès industriel ne se donne pas pour rien.

Si, au développement vertigineux d'une civilisation intensive, nous avons gagné, on sait dans quelle mesure, la sécurité, la puissance, le confort, l'agrément, la perfection et la facilité du travail, par contre, nous y avons perdu la pureté de notre ciel, désormais encapuchonné en permanence de brumes fuligineuses et nauséabondes, que ni les aquilons, ni les rayons du soleil ne réussissent pas toujours à dissiper. Pour peu que cela continue, ce que respireront bientôt les habitants des grands centres manufacturiers, ce ne sera plus de l'air, mais une macédoine sans nom de gaz insolites, de miasmes complexes, d'exhalaisons empyreumatiques ou sulfureuses, de cendres et de suies flottantes, tachant et rongeant peu à peu les pulpes de leurs poumons aussi bien que l'étoffe de leurs habits et étendant à la ronde, sur les êtres et sur les choses, un impalpable crêpe de deuil.

Longtemps spécial aux grandes villes anglaises qui, de guerre lasse, ont fini par y accommoder leurs mœurs, le fléau n'a pas tardé à gagner le continent. La France n'y a pas échappé, et Paris, à cet égard, tend visiblement à loger à la même enseigne infecte et sale que Londres, Glascow, Manchester, Liverpool ou *Auld Reekie*.

Cette question des fumées menace de devenir le cauchemar de toutes les municipalités soucieuses de l'hygiène et de l'esthétique. Après avoir tout fait pour multiplier les occasions de brûler utilement du charbon, les générations nouvelles en sont réduites à tout faire pour atténuer les inconvénients qui s'ensuivent, et dont les moindres ne sont pas l'obnubilation et l'empuantissement de l'atmosphère des cités populeuses. Mais il paraît que ce second problème est plus difficile à résoudre que le premier, puisque, en dépit des mesures de rigueur édictées — il y a plus d'un an déjà ! — par la Préfecture de police, il ne semble pas que les fumées qui barbouillent à faire frémir l'horizon parisien aient encore perdu grand'chose de leur insupportable opacité.

L'Exposition de 1900 nous apportera-t-elle enfin la solution désirée ? Il faut l'espérer, sans trop y croire. Ce serait, cependant, le moment, ou jamais...

Si, en effet, la question est perpétuellement à l'ordre du jour, il est cependant des circonstances où elle se pose avec un caractère exceptionnellement aigu. Tel est le cas d'une exposition universelle comme celle de l'an nouveau.

Une exposition n'est pas seulement une kermesse à l'usage des badauds oisifs ou des curieux. C'est aussi un champ de bataille où les travailleurs cosmopolites font assaut de prouesses sous les yeux ébahis d'une procession de peuples. Il s'ensuit qu'une exposition est quelque chose comme une usine immense, comportant logiquement une énorme accumulation de force motrice.

Or, jusqu'au jour où l'on aura appris à discipliner les marées, comme on a discipliné les chutes du Niagara, et à expédier, par fils, à distance, invisiblement et sans bruit, l'énergie trop longtemps inutilisée des flots de l'Océan, ou bien jusqu'au jour où l'on saura capter directement et emmagasiner les rayons caloriques du soleil, on ne conçoit pas beaucoup de force motrice distribuée sans beaucoup de charbon brûlé. D'où cette conséquence, qu'une exposition a fatalement l'âme noire et l'haleine malpropre.

L'Exposition de 1900 est condamnée à avoir l'âme plus noire et l'haleine plus malpropre encore que ses devancières. Ne faudra-t-il pas qu'elle paye la rançon de son incomparable grandeur ?

Déjà, en 1889, la force motrice disponible était de 5.500 chevaux-vapeur, ce qui représentait quelque chose, en tenant compte des intermittences, comme 50.000 kilogrammes de vapeur, soit 50 mètres cubes d'eau et 6 tonnes de charbon, par heure. En 1900, comme on aura *vingt mille* chevaux-vapeur, soufflant flammes et fumées par leurs naseaux abstraits,

il faut compter sur une consommation au moins triple : 18 tonnes de houille à l'heure, 200 kilogrammes à la minute! Voilà qui n'est guère rassurant pour les bronches, le linge et les prunelles de nos visiteurs.

Sans doute, pour remédier au mal, on a imaginé de construire des cheminées géantes de 80 mètres de haut, 6 m. 50 de diamètre intérieur à la base et 4 m. 50 de diamètre au sommet. A cette hauteur, où rien ne gêne les rafales, les fumées pourront peut-être sévir sans trop d'inconvénient. On aurait pu les faire encore plus hautes, de façon à disputer le record à cette fameuse cheminée écossaise, dont le nom m'échappe, qui mesure quelque chose comme 132 mètres d'altitude. Mais, vraiment, en dépit des motifs de décoration, plutôt élégants et gracieux, derrière lesquels les architectes se disposent à masquer leur profil de mirliton, ces points d'exclamation babyloniens seront déjà suffisamment encombrants.

Si donc l'année 1900 — la dernière de ce siècle fertile en miracles de toute sorte — doit voir apparaître enfin la solution du problème de la fumivorité, ce ne seront pas les installations officielles qui en auront l'aubaine. On la trouvera dans quelque coin, sous les espèces et apparences de l'un quelconque de ces innombrables appareils fumivores sur lesquels s'acharnent silencieusement, depuis bel âge, d'obstinés chercheurs. Aucun de ces appareils — Dieu sait combien il en a surgi déjà, de tous formats et de toutes formes ! — n'a donné encore l'intégralité des satisfactions rêvées par les théoriciens. On « brûle », cependant, et demain peut-être le morceau sera définitivement enlevé.

Alors ce sera quasiment une révolution.

Supprimer la fumée et les mauvais gaz de la combustion de la houille, cela ne signifie pas seulement une atmosphère plus pure, plus propre et plus salubre : cela signifie, en même temps, une utilisation plus parfaite de la chaleur produite avec économie de combustible, sans parler de la possibilité de transformer en sous-produits avantageux tout ou partie de cette richesse qu'on abandonne ainsi, sous forme de vapeurs puantes et de panaches noirs, aux quatre vents du ciel. La fumée, en effet, n'est pas la non-valeur qu'un vain peuple pense. L'industrie des matières colorantes, par exemple, comme la pharmacie et la droguerie ont tout intérêt à ne pas la laisser perdre. Ne s'est-il pas rencontré un brave savant allemand, répondant au nom de Fritsche, pour démontrer qu'on pouvait parfaitement en faire de l'alcool ?

Quel dommage que le procédé ne soit pas entré déjà dans la pratique courante et qu'on n'ait pu employer les fumées des vingt mille chevaux-vapeur de l'Exposition — le crottin de ces entités mathématiques — à préparer des petits verres pour les amateurs!

EMILE GAUTIER.

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

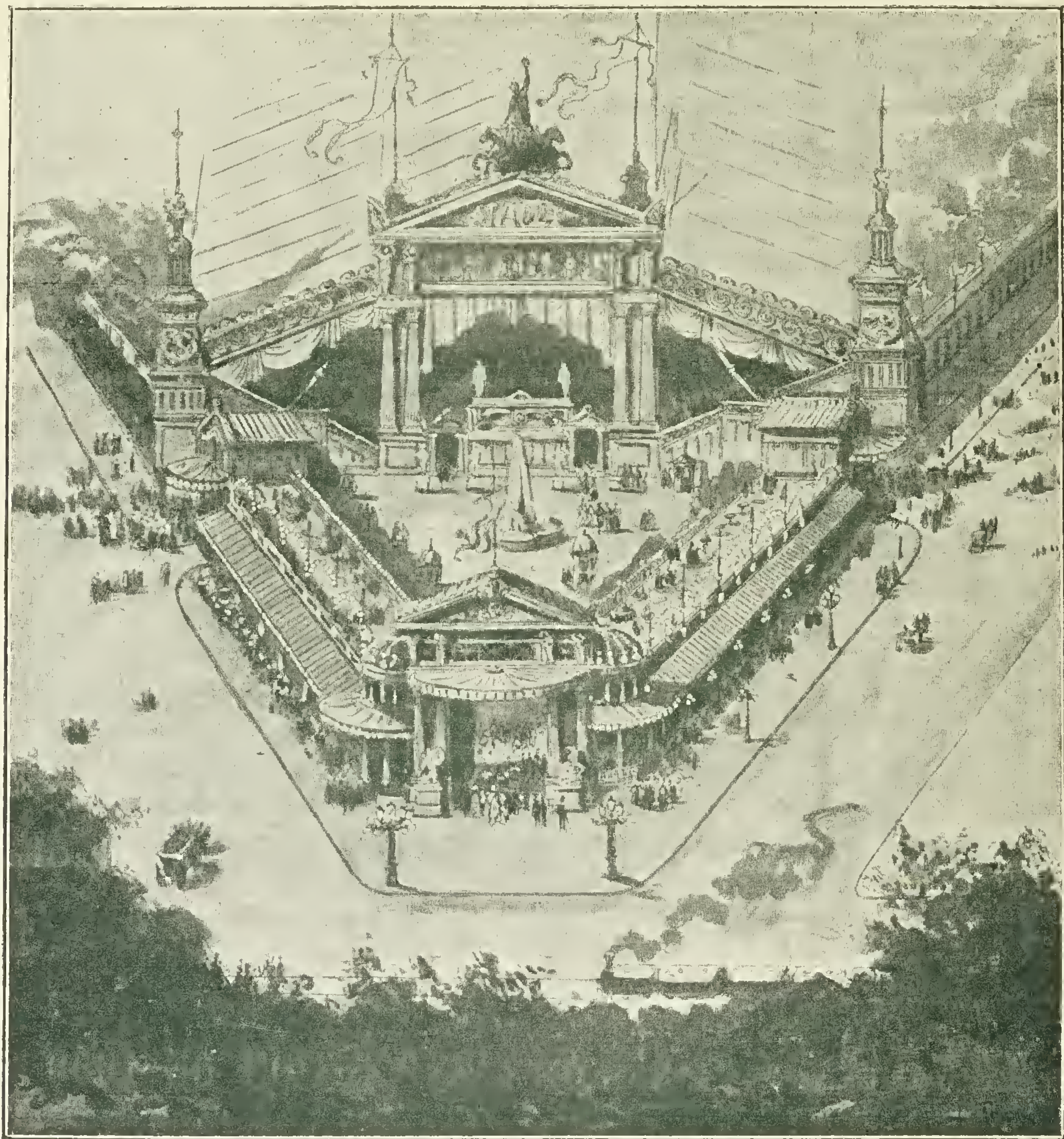
IV

LE STADE DE PARIS

Pour les moins initiés, nous pourrions ajouter en sous-titre : « Académie internationale de l'athlétisme. »

Un groupe de notabilités sportives, ayant à sa tête M. John Loris, veut faire revivre à Paris les jeux gymniques, ces grandes solennités des Grecs qui furent une des plus brillantes gloires de l'Athènes antique. Ces jeux, avons-nous pu lire dans l'*Histoire Grecque*, comprenaient les différentes courses à pied, les courses de chevaux, les courses de chars, le saut, le disque, le javelot, la lutte, le pugilat, le pancrace, etc.; et c'est dans le *Stade*, construit en amphithéâtre et couvert de gradins entourant l'arène, que l'on célébrait ces grandes fêtes nationales. (Les dessins qui illustrent notre article donnent une idée approximative de ces joutes antiques.)

Reconnaissons que, pour restaurer ces jeux, le temps ni le lieu ne pouvaient être mieux choisis, et donner, par d'enthousiastes espérances, plus d'encouragements à leurs promoteurs. Nulle part plus qu'à Paris, l'Athènes moderne, ne se maintient ce généreux effort de la régénération physique des races par les exercices athlétiques. Comme pour toute œuvre de longue haleine, des manifestations sont nécessaires pour montrer l'excellence des résultats. On pouvait supposer qu'en 1900 on faciliterait ces manifestations. Faute de place, il n'en était rien, et sans l'heureuse initiative que nous signalons, l'Exposition était totalement dépourvue d'attractions propres à nous intéresser à l'éducation physique des peuples. On voit donc l'heureux concours de circonstances qui viennent favoriser l'entreprise du Stade de Paris, déjà assurée du plus grand succès par le programme des spectacles qui y seront donnés et l'emplacement de l'édifice.



Façade et entrée du Stade à Paris.

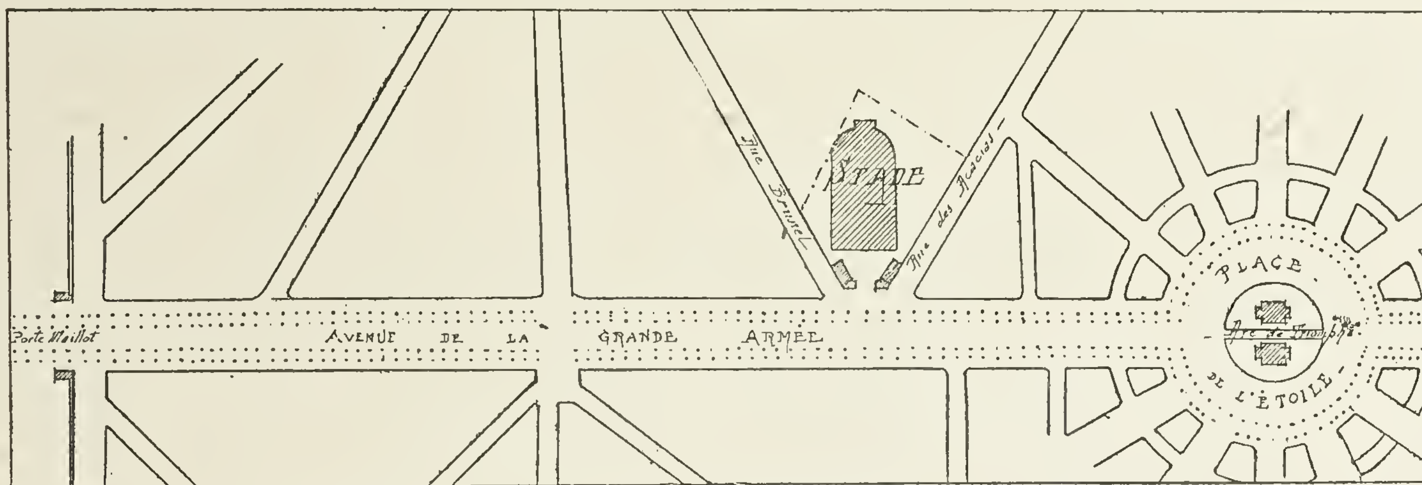
Ce Stade, qui sera une reproduction fidèle de celui d'Athènes, s'élève déjà au cœur du Paris sportif, avenue de la Grande-Armée, sur un terrain de 10.000 mètres, avec une arène de 1.800 mètres et 10.000 places d'où chaque spectateur pourra suivre commodément toutes les péripéties des joutes. Et cette construction

n'aura point une durée éphémère. Son inauguration coïncidera avec celle de l'Exposition, mais elle subsistera longtemps après elle. La



Reconstitution des luttes antiques dans l'arène du Stade.

Société se constitue pour une période de trente années.

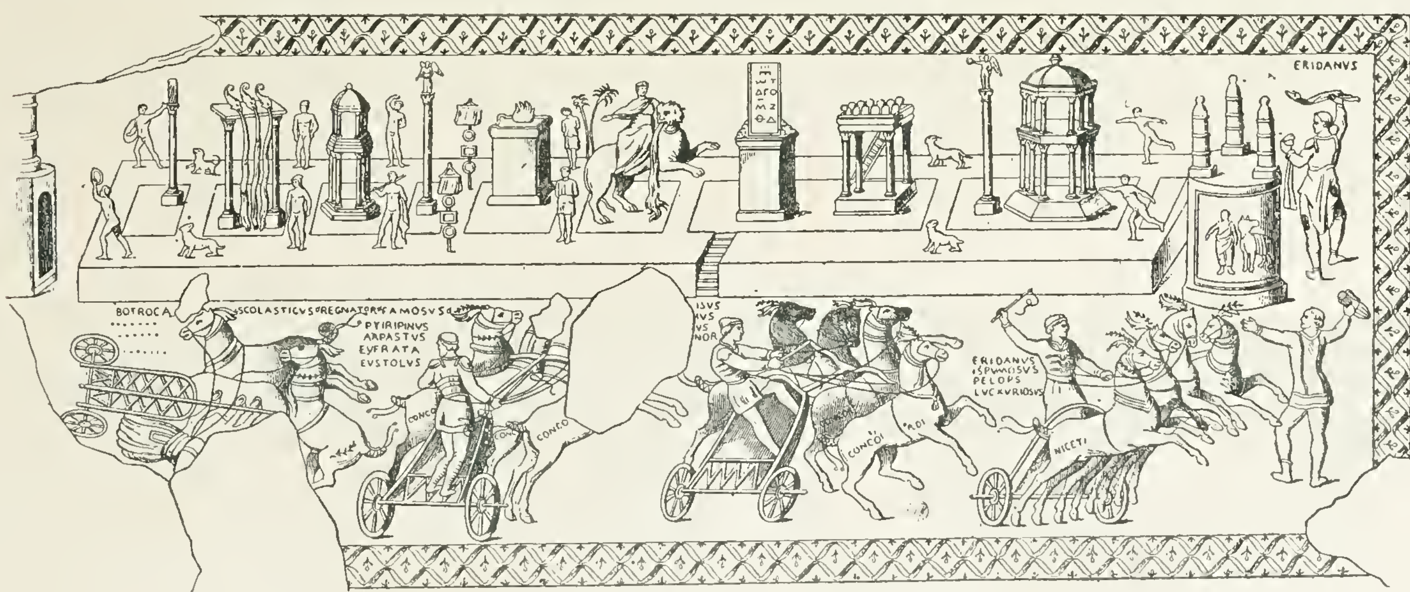


L'emplacement du Stade.

Son programme est des plus vastes :

A l'antiquité, on empruntera ses combats de gladiateurs et de belluaires, ses marches triomphales au Capitole, son théâtre d'Orange ; au moyen âge ses mystères, ses jeux floraux, ses Croisades ; au dernier siècle ses épisodes militaires.

A côté des jeux olympiques et des sports modernes, les vastes arènes seront aménagées de telle sorte que toutes courses possibles pourront y être données : courses de taureaux, fantasias arabes, exercices de Mexicains et de cowboys à cheval, sans compter bien entendu



Les jeux olympiques renouvelés de l'antique.

les courses de chars antiques, les courses à pied qui viendront s'ajouter aux tournois de lutte, de boxe, d'escrime, de tir, de gymnastique, d'équitation, de vélocipédie.



Reconstitution des luttes antiques dans l'arène du Stade.

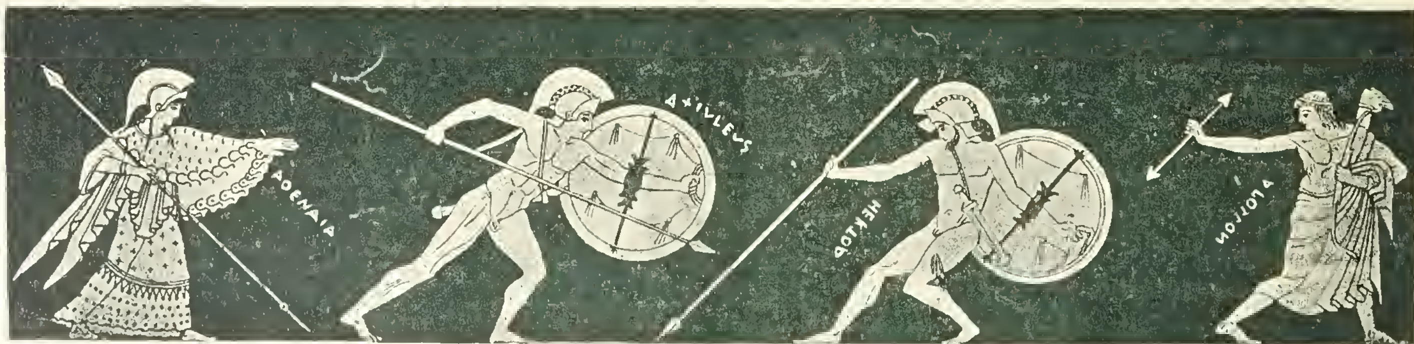
Tous ces sports donneront lieu, comme les jeux olympiques, à des exhibitions de célébrités de l'athlétisme et à des concours pour les grands championnats nationaux et internationaux. Avec son arène magnifique; son public d'élite et l'autorité de son comité de patronage, le Stade de Paris justifiera bien le titre que nous lui avons donné au commencement de cet article, d'Académie internationale de l'athlétisme, et s'élèvera pour donner une juste glorification à la force et à l'énergie humaines. Par la séduction de ces spectacles, il entraînera la foule dans le courant sportif, au grand bénéfice de notre éducation nationale.



Les lutteurs entrant dans l'arène.

N'oublions pas que c'est dans leurs gymnases, sur le Stade, que se formèrent ces soldats, ces poètes, ces philosophes grecs dont la gloire remplit encore le monde.

Pierre Desroches.



Reconstitution d'une scène de l'Iliade (La lutte entre Achille et Hector).

ÉCHOS ET INFORMATIONS

La date de l'ouverture de l'Exposition. — L'Exposition universelle ouvrira ses portes le 15 avril. Cette date vient d'être fixée par décret.

Quelques personnes mal informées laissent entendre, à ce sujet, que conformément à la mauvaise habitude trop ordinaire des grandes entreprises de ce genre, l'Exposition ne sera pas prête à l'heure dite, et que son ouverture pourrait être reculée d'une quinzaine de jours; en tout cas, dit-on, les exposants auront bien cette quinzaine devant eux pour compléter leurs installations. Nous sommes en mesure de déclarer d'une façon formelle que ces bruits d'atermoiements et d'accommodements, avec le décret organisateur de l'Exposition, sont absolument inexacts et qu'il serait fort préjudiciable aux exposants de s'y fier. Du reste, il sera probablement tenu compte dans les appréciations du jury des récompenses de la diligence et du soin que les exposants auront apportés pour être prêts à la date fixée.

×

L'éclairage électrique de l'Exposition. — Sans compter les éclairages particuliers qui viendront apporter leur contingent à l'éclairage général, l'administration veut disposer au minimum de quinze mille chevaux de puissance alimentant des foyers électriques de divers ordres régulateurs et lampes à incandescence. Voici comment seront répartis ces centres d'éclairage :

Aux Champs-Elysées, 174 lampes à arc à courant continu, alimentées souterrainement. A la porte de la Concorde, 12 grandes lampes à arc sur la coupole et les minarets, 8 lampes à réflecteur-projecteur et 16 lampes à réflecteur simple sur les pylônes; enfin, 3.116 lampes à incandescence réparties sur tout le monument. Le pont Alexandre III sera éclairé électriquement par 508 lampes à incandescence réparties dans les candélabres, sur les couronnes lumineuses de ses clefs de voûte et sur les pylônes des quais; toutes ces lampes sont de 16 bougies alimentées par du courant alternatif triphasé pris sur les postes de transformation.

Au Champ-de-Mars, le palais de l'Electricité, justifiant son titre, sera illuminé par *cinq mille lampes à incandescence*, 8 lampes à arc avec projecteurs à verres colorés et 4 lampes à arc avec réflecteurs. Sur le château-d'eau seront disposées 1.098 lampes à incandescence.

Signalons encore la grande salle des fêtes aménagées dans la galerie des Machines et qui comporte 4.500 lampes à incandescence, les deux palais de l'Esplanade des Invalides dont chacun sera éclairé par 1.068 lampes à incandescence avec 25 lampes dans l'allée centrale et 34 lampes dans les quinconces, soit en tout *deux mille cent cinquante quatre* foyers.

Ce sont là les gros centres d'éclairage électrique : le restant est réparti par groupements moindres sur les différents emplacements.

×

Congrès international des arts du dessin. — Sur l'initiative de la Société des Artistes français, il a été décidé qu'à l'occasion de l'Exposition de 1900 il y avait lieu d'organiser un congrès international des arts du dessin. Une commission a été nommée pour préparer la base de cette organisation; il y a tout lieu de croire que ce nouveau congrès est appelé à avoir un grand retentissement dans le monde artistique international.

×

La Photographie a l'Exposition de 1900. — Pendant toute la durée de l'Exposition, les photographes professionnels, et aussi les amateurs, auront toute facilité d'opérer à leur aise. Il ne sera perçu qu'un simple droit de 50 centimes par appareil. Toutefois l'on ne pourra prendre que des vues d'ensemble, soit des palais soit des jardins et les galeries. Pour ce qui concerne les Expositions particulières l'autorisation du propriétaire du produit exposé sera nécessaire.

×

Un laboratoire modèle a l'Exposition. — On sait qu'en principe, chaque classe doit mettre — autant que possible — sous les yeux des visiteurs les moyens de fabrication à côté du produit exposé. Le comité de la classe 81 du groupe X (aliments, liqueurs et sirops, spiritueux divers, alcools d'industries), sur la proposition de son président, a décidé d'installer un laboratoire modèle de distillerie. Ce sera une chose nouvelle et fort intéressante que de voir, à côté des produits renommés, fonctionner, comme leçon de choses, les procédés de leur fabrication.

×

Les transports. — La Compagnie des Omnibus de Paris a pris d'importants arrangements pour cette année. Elle se propose d'avoir 92 lignes d'omnibus avec 1.500 voitures, qui feront journellement un total de 25.000 parcours et pourront transporter 1.028.000 personnes. A la dernière exposition de 1889, la même compagnie possédait 62 lignes, sur lesquelles circulaient 976 voitures d'une capacité quotidienne de 562.000 personnes.

×

Les Parcs et jardins. — Les jardiniers de la ville de Paris continuent l'aménagement des parcs et jardins qui seront tout à fait remarquables à l'Exposition; en effet, non seulement les réserves de Longchamps et d'Auteuil apporteront une contribution primordiale, mais encore de nombreux achats seront faits aux pépiniéristes de la région parisienne : on fera aussi venir de la Côte d'Azur

des végétaux tropicaux. On compte sur cinq cents espèces d'arbres et d'arbustes différents et sur cent variétés de plantes grimpantes présentant un véritable intérêt horticole. En tout, il y aura cinquante mille plantes dans l'enceinte parisienne de l'Exposition ; mais il faut y ajouter encore ce que contiendra l'intéressante annexe du groupe de l'horticulture dans la section de Vincennes.

Le règlement des entrées. — Sur la proposition de M. Picard, commissaire général, le ministre du Commerce vient de dresser le règlement des entrées à l'Exposition.

L'entrée coûtera 1 franc de dix heures du matin à six heures du soir et 2 francs avant dix heures et après six heures, sauf le dimanche et certains jours de fête. Un tarif majoré pourra même être en vigueur dans certaines circonstances par décision du ministre.

Le prix d'entrée sera représenté par le ticket des Bons à lots et l'administration se réserve d'en émettre de nouveaux si l'épuisement se fait sentir.

Des cartes d'abonnement seront délivrées au prix de 20 francs aux membres des comités départementaux.

Les exposants auront, bien entendu, droit à une carte gratuite ; des cartes de service seront attribuées aux membres des commissions et aux fonctionnaires de l'Exposition, ainsi qu'à la presse, aux concessionnaires et aux entrepreneurs.

×

Une visite aux chantiers. — Malgré le temps peu favorable, — et prévu, du reste — on y travaille ferme : au Champ-de-Mars, une véritable ville s'est élevée en quelques semaines ; le service des installations est en plein à l'œuvre ; presque partout les parquets sont posés, laissant seulement au milieu des travées principales, la place libre aux voies de manutention. Les menuisiers construisent les cloisons séparatives des classes, et déjà, en maint endroit, on ne peut plus apercevoir, dans leur ensemble, les palais. Les exposants vont de côté et d'autre, choisissant leurs emplacements, conversant avec les architectes chargés d'organiser leurs expositions. Mais où l'on travaille le plus c'est dans la galerie des machines. M. Raulin dirige des centaines d'ouvriers chargés d'aménager une curieuse salle des fêtes pouvant contenir vingt mille personnes.

En avant de la galerie, se trouve l'installation de la force motrice. Toutes les machines groupées là seront alimentées en vapeur par deux groupes de chaudières. L'une des deux cheminées géantes de la chaufferie, celle qui avoisine l'avenue La Bourdonnais, est achevée : elle a 80 mètres de hauteur.

Au pont Alexandre III, les sculpteurs veillent à l'installation de leurs motifs de décorations, et, à l'heure où paraîtront ces lignes, sur les quatre pylones achevés, se dresseront les Pégases qui doivent les couronner.

La construction du pont a été poursuivie avec une grande régularité. Le tablier est actuellement achevé ; il ne reste plus qu'à paver en bois le plancher bitumé. Mais on travaille encore à la construction des travées métalliques et on commence la décoration de l'arche.

Les beaux lions de Gardet sont terminés et l'on peut voir, débarrassées de leurs échafaudages, les quatre « France » planant royalement sur les chantiers boueux. Dans quelques jours l'exhaussement des terrains et le nivellement seront accomplis et le pont pourrait dès aujourd'hui être livré à la circulation.

Le Petit Palais est beaucoup plus avancé que le Grand, bien qu'à première vue ce dernier offre sa façade presque nue et déjà très ornée, tandis que des échafaudages se dressent tout autour du palais de M. Girault, abritant les sculpteurs et les ornemanistes dont le travail délicat exige encore un assez long temps. Après une visite à l'intérieur, il apparaît que le Petit Palais est entièrement clos et couvert, tandis qu'au Grand Palais la charpente métallique n'est pas même encore parachevée ; la couverture ne pourra être vitrée que vers le milieu de janvier ; les galeries sont à peine ébauchées, les escaliers ne sont pas en place. Le hall se dégage confusément des échafaudages qui accusent les retards et les longs travaux encore nécessaires. Sur le Cours-la-Reine le service des jardins a pris possession des terrains en bordure du Palais et a commencé ses plantations que les averses récentes ont fort détrempées et un peu dispersées dans les marécages de boue avoisinants — je ne le sais que trop.

Aux Invalides, on est prêt, et là les travaux ont été poussés activement. Après le Palais du Génie civil et celui des Tissus (au Champ de Mars), les deux grands Palais du Mobilier et des Industries diverses sont les premiers prêts à être livrés aux comités d'installation. On aura bientôt achevé la décoration des bâtiments des manufactures nationales dont les galeries sont très avancées. De ce côté on peut déjà préjuger de l'effet futur, qui ne manquera pas de se traduire par une impression de grandeur et d'élégance forte.

Au quai d'Orsay s'élèvent à vue d'œil les pavillons étrangers. La plupart, d'une charpente légère et rapide comme il convient à ces édifices fragiles et éphémères, sont déjà en voie d'achèvement et livrés aux décorateurs qui les parent selon le goût de la nation... et de l'architecte. Le pavillon de l'Italie dresse ses dômes arrondis au-dessus des fenêtres ajourées, et l'on voit se dessiner les formes délicates, qui seront un régal pour les amateurs de style Renaissance. Après l'espace vide réservé à la Turquie apparaît le dôme du pavillon des Etats-Unis. De la construction officielle d'Angleterre seule la charpente de fer est debout, rigide, froide, utilitaire, comme le sera l'édifice qu'elle est destinée à soutenir. Les palais de Belgique, Suède,

Norvège, Espagne, Serbie, Grèce, Portugal, Pérou, Luxembourg, Finlande, Bulgarie, Roumanie, sont en bonne voie d'avancement.

Le palais de l'empire d'Allemagne est presque terminé : son clocheton pointu attire les regards, d'autant que nul drapeau, nulle insigne ne dénonce sa présence. Réserve et discrétion, peut-être, tact si l'on veut.

En poursuivant, on peut enfin distinguer les charpentes du Palais des armées de terre et de mer, en partie revêtues de ce curieux enduit terreux bien propre à figurer l'extérieur d'un fort et à retenir ainsi la curiosité de l'étranger, au moins par ce qu'il promet.

Les Palais des Congrès et celui de la Ville de Paris, sur la rive gauche, sont livrés aux peintres et aux menuisiers. Les fermes du palais de l'Horticulture sont posées et le vitrage est entrepris. Au Trocadéro, une surprise attend le visiteur. Là une ville a poussé. L'exposition coloniale a élevé l'ensemble de ses pittoresques reconstitutions avec les toits arrondis, les murs blancs, les minarets.

Toutes les autres constructions, notamment celles de la Sibérie, des colonies russes, de la Chine s'élèvent rapidement et le service des jardins nous prépare des merveilles dans les plates-bandes longtemps abandonnées, dont il vient de prendre possession.

On voit par cette rapide visite aux chantiers que, malgré les retards inévitables causés par le mauvais temps de ces derniers jours, les travaux sont poussés avec toute la célérité désirable. Sans doute le temps qui reste aux organisateurs est court, et il faut s'attendre à une presse ardente aux premiers beaux jours. Mais, à moins d'accidents imprévus, on sera prêt, sinon le 15 avril, du moins le 1er mai. On le sera, à défaut d'autres raisons, parce qu'il le faut.

A. L.

L'AUTOMOBILISME A VINCENNES

Nous attendons encore les premiers travaux d'aménagement dans l'enceinte réservée aux sports et au matériel de traction à l'annexe de Vincennes. Les différentes sections ont soumis leur projet. Pour l'automobile, celui de M. Jeantaud, dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, a rencontré une approbation unanime. Chaque classe aura son intérêt particulier. Mais c'est l'intérêt général qu'il s'agit de présenter aux visiteurs de l'Exposition pour les attirer à Vincennes. A ce sujet, notre confrère, l'*Avenir de l'Automobile et du Cycle*, a proposé un plan qui n'est certes pas dépourvu d'originalité.

Le voici dans ses grandes lignes :

Il comprend deux divisions dans lesquelles pourront être classées toutes les questions de détails : « Tout d'abord, deux larges pistes seraient établies au lac Daumesnil, et dénommées *Tour du Monde* et *Tour de France*.

La première serait une route suffisante pour tous les essais et les courses d'automobiles ; cette route serait accidentée de rampes plus ou moins fortes, pour faciliter toutes les épreuves, et ces rampes seraient faites au-dessus des entrées principales, de façon à laisser, au-dessous, la libre circulation aux visiteurs. Sa forme circulaire, de 3 kilomètres de tour, permettra de faire, non seulement tous les essais, mais aussi des courses de vitesses et de fonds, de longues durées et de grandes distances.

Autour de cette piste se trouverait une *Station* de chacun des principaux pays qui prennent part à l'Exposition universelle.

Cette station comprendrait, en principe, une maison construite dans le style architectural et typique de chaque nation, pour qu'à première vue on puisse reconnaître si on se trouve en Russie, en Turquie, en Espagne, en Angleterre, en Amérique, etc. Afin de bien rester dans la vérité la plus exacte, ces hôtelleries de chaque puissance auront un personnel qui en portera le costume, en parlera la langue et en servira les produits aux visiteurs.

Autour de cette construction principale pourront s'établir, dans le même style, de petits édicules pour les spectacles et attractions diverses, qui formeront de véritables petites agglomérations internationales du plus ravissant effet.

Ces installations seront pleinement justifiées le long d'une route sur laquelle circuleront les véhicules de tous pays et dont elles marqueront, d'une façon des plus originales et des plus attrayantes, les étapes principales.

Sans faire double emploi et sans toucher à un point quelconque de l'itinéraire ci-dessus : le *Tour de France* serait une autre route qui ferait aussi le tour du lac Daumesnil. Divers aspects de nos provinces seraient représentés autour de ce lac charmant et que borde un paysage superbe :

Ici, un coin de l'Auvergne avec ses habitants, ses danses au son de la musette, ses chants et ses fêtes rustiques. Plus loin, une *auberge dauphinoise*, dans une gorge des Alpes aux cîmes neigeuses.

En *Provence*, on pourra revivre une de ses fêtes du soleil à Arles ou à Nîmes avec promenade de la célèbre tarasque et farandole cadencée par les tambourinaires.

Les mystiques, attirés par le son du biniou s'arrêteront à l'*auberge bretonne*, à côté de l'église où se célèbrera le pardon.

Et puis, là au bord de l'eau, à *Marseille*, quelle jolie petite Cannebière, et en face, de l'autre côté de l'eau, Alger et la vie arabe.

Un groupe de nos meilleurs artistes, parmi lesquels : Maignan, Roll, Rochegrosse, Carl-Rosa, Castellani, etc.. avaient résolu de faire une France pittoresque en 1900, et cette idée patriotique, patronnée par un grand nombre de sénateurs et de députés, avait été favorablement accueillie par le Commissaire général et le Comité Directeur qui avaient même asssigné, pour son exécution, un emplacement admirablement situé au Cours la Reine, mais malheureusement de proportions trop restreintes pour l'exécution complète de l'œuvre. Notre projet à Vincennes fournit à ces maîtres du grand art français, les moyens de réaliser une idée merveilleuse dans les proportions les plus larges, et nous croyons savoir que leur concours est acquis. »

Sous cet aspect vraiment remarquable — malgré la lenteur des travaux, souhaitons que ce projet ne soit pas entièrement abandonné — nous pouvons conclure avec notre confrère que Vincennes ne sera plus une annexe simple et banale du Champ de Mars, une sorte de déversoir où l'on aurait vidé le trop plein de l'Exposition universelle, mais bien une partie intéressante de cette Exposition, dont elle contribuera à rehausser l'éclat.

ADOLPHE DUCAUX.

PARIS-THÉATRE

— A l'OPÉRA, on dit que MM. Gaillard et Bertrand, affectés plus qu'ils n'ont paru par le retrait d'*Ascanio*, sont décidés d'offrir comme compensation à M. Camille Saint-Saens une reprise solennelle d'*Henri VIII.*

Nous enregistrons la nouvelle sous toutes réserves. Pourtant nous savons formellement qu'un groupe d'abonnés est décidé de faire auprès de la direction une démarche pour qu'*Henri VIII* soit joué pendant l'Exposition.

— A l'OPÉRA-COMIQUE, on active les répétitions de *Louise*, qui passera dans le courant du mois.

Ensuite viendront *Haensel et Gretel*, d'Humperdinck, et enfin le *Juif polonais*, de Camille Erlanger.

Pour cette dernière pièce, M. Albert Carré est parti en Alsace, afin d'étudier sur place la mise en scène de la légende dramatique d'Erckmann-Chatrian.

— La COMÉDIE-FRANÇAISE vient de représenter une œuvre qui a fait quelque bruit, et que les critiques autorisés s'accordent à reconnaitre fortement pensée et de réel intérêt : c'est la *Conscience de l'Enfant*, de M. Gaston Devore. L'auteur ne veut point soutenir une thèse, il constate simplement un fait, un conflit de sentiments dans les rapports du père, de la mère et des enfants, et voudrait qu'une loi naturelle d'amour et de pitié dominât le droit et le devoir stricts. L'interprétation a été trouvée excellente dans son ensemble, hors de pair dans les principaux rôles avec MM. Worms, Sylvain, Georges Berr, Mmes Barretta, Lara.

Depuis le 1er janvier, M. Guitry fait partie de la Comédie-Française.

— L'ODÉON attire un public enthousiaste à la représentation du beau drame de M. Henri de Bornier, *France... d'abord*. Le ministère de l'Instruction publique vient de souscrire à cet ouvrage pour les bibliothèques populaires.

— Le THÉATRE-ANTOINE, dont le très riche répertoire permet à volonté de renouveler le spectacle, a donné récemment la *Peur de souffrir*, de M. André Rivoire, au milieu des représentations qui ont eu un plein succès durant tout le mois dernier : *Père Naturel* et l'*Argent*, de M. Emile Fabre.

— Au THÉATRE-LYRIQUE DE LA RENAISSANCE, M. Edouard Guillaumet vient d'être chargé d'organiser des matinées qui auront lieu le jeudi, de 4 h. 1/2 à 6 heures.

Ces matinées se composeront de conférences et d'exécutions de musique ancienne, avec le concours des artistes et de l'orchestre du Théâtre-Lyrique.

— DÉJAZET a repris les *Petites voisines*, qui tinrent si longtemps l'affiche au Palais-Royal, en 1885. Le spectacle est continué par le *Pseudonyme*, de M. Duthil, qui rajeunit avec bonheur le classique quiproquo.

— Le THÉATRE DE L'ŒUVRE est en train de s'imposer victorieusement, grâce à l'accueil qu'a reçu M. Lugné-Poë des directeurs du Gymnase. On sait ses laborieux efforts au Nouveau-Théâtre et aux Bouffes-du-Nord, mais on a constaté aussi le plein succès de sa première expérience au Gymnase avec *Un Ennemi du Peuple*. Le programme qu'on nous a montré ne peut que le maintenir dans cette voie : M. *Bonnet*, de Maurice de Faramond ; le *Cain*, de M. Henri Ghion ; *Hercule chez Omphale*, de M. Edouard Ducoté, marqueront des efforts sérieux de rénovation dans la poésie dramatique, et les noms de M. Franck-Nohain avec son *Histoire véridique du Petit Chaperon rouge*, de M. Romain Rolland, avec l'*Ambitieuse*, sont une claire indication des préoccupations artistiques du directeur.

— Mme SARAH-BERNHARDT a fait, avec *Hamlet*, une rentrée sensationnelle dans son théâtre. Pendant son absence, la salle a été entièrement transformée. On approuve généralement le goût qui a présidé à cette réfection, caractérisée par les teintes tendres des velours et le coloris délicat des tentures. Au foyer sont disposés des panneaux de Clairin, Madeleine Lemaire, etc., nous montrant la célèbre tragédienne dans ses principales créations. Après la reprise d'*Hamlet*, passera l'*Aiglon*, de M. Edmond Rostand, qui ne sera pas, parait-il, la moindre attraction qu'auront à se payer les visiteurs de l'Exposition.

— Aux BOUFFES-PARISIENS, *Shakespeare* l'opérette bouffe de MM. P. Gavault et P. L. Flers, musique de M. Gaston Serpette, obtient un vif succès.

Cette pièce follement gaie, d'une drôlerie intense et en même temps si parisienne, a le mérite de n'effaroucher personne. Les familles y viennent au complet, ce qui explique la vogue de ces représentations, qui font régulièrerement salle comble.

— M. Paul Milliet vient d'être nommé membre du comité d'organisation du congrès de la musique et de la commission du matériel théâtral à l'Exposition de 1900.

P. D'A.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone* : 704-19. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE

BONS-PRIMES de la Grande Revue de l'Exposition

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 1

Pour une **réduction de 10 p. 100** sur les **Vins de toutes provenances** expédiés par M. Redou, *rue des Marais, 40, Paris*, sur demande du prix-courant, en y joignant ce Bon.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 2

Pour un **numéro spécimen** de la **Revue des Revues**, envoyé *gratuitement* et *franco*, valable jusqu'au 1er Avril. — Adresser la demande à l'Administration, 12, avenue de l'Opéra, en y joignant ce Bon.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 3

Pour une planche de la série chefs-d'œuvre **les Grands Maîtres du Musée du Louvre.** (La planche gravée au burin et imprimée sur Chine, format 65 × 48.) — Au lieu de 15 fr., **2** fr. **50** franco sur demande, en y joignant ce Bon. — Demander catalogue à l'Administration de la *Revue*.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 4

Donnant droit à un volume **Art et Nature**, de H.-L. Roger-Milès, illustré de 27 eaux-fortes et 8 lithographies originales des artistes les plus illustres. Valeur, 50 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, ce volume sera délivré au prix de **15** fr. franco.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 5

Pour une **grande sphère terrestre** de 1 mètre de circonférence. (Adoptée par la Ville de Paris pour ses écoles.) Valeur, 30 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, la sphère sera envoyé franco port et emballage au prix de **15** fr.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 6

Pour un ouvrage de grand luxe : **Cent dessins de Watteau**, gravés par Boucher, sur papier vélin. Valeur, 60 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, l'ouvrage sera expédié franco au prix de **15** fr., ou **21** fr. avec reliure amateur.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 7

Pour un ouvrage de grand luxe : **L'Exposition Meissonnier** (nombreuses eaux-fortes, études de Dumas fils et Roger-Milès). Valeur, 100 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, l'ouvrage sera envoyé franco au prix de **30** fr.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 8

Pour une **réduction de 15 p. 100** sur le **prix-courant** de la **Photographie Russe**, *279, rue St-Honoré* (angle de la rue royale). — Cette réduction sera faite sur les commandes d'une douzaine au moins de portraits de tout format, en présentant ce Bon.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 9

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 10

La **GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION DE 1900** se trouve dans tous les Bateaux des Grandes Compagnies de Navigation et, entre autres, de la COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE, des MESSAGERIES MARITIMES, de la Compagnie NEERLANDO-AMÉRICAINE et des CHARGEURS RÉUNIS.

HOTELS RECOMMANDÉS

PARIS
Élysée Palace Hôtel
103, Avenue des Champs-Elysées

PARIS
Hôtel Bellevue
39, Avenue de l'Opéra

PARIS
Hôtel Mirabeau
8, Rue de la Paix

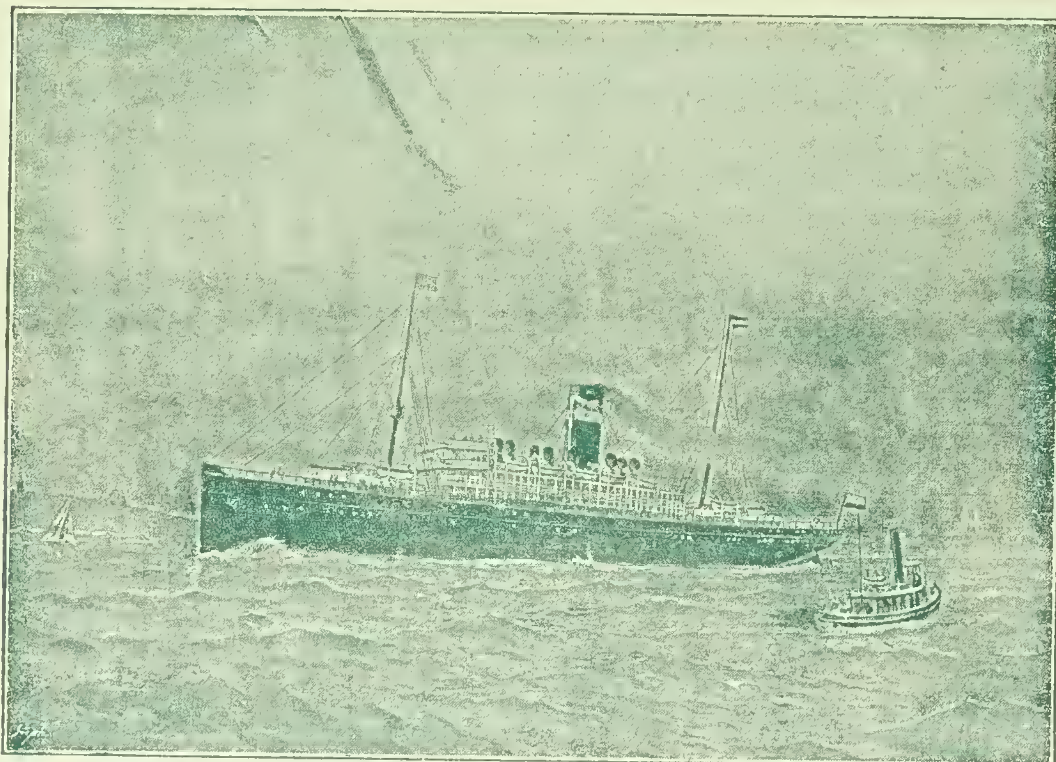
PARIS
Grand Hôtel de Bade
30 et 32. Boulevard des Italiens

COMPAGNIE HOLLANDO-AMÉRICAINE

PARIS-NEW-YORK
Par Boulogne-sur-Mer

SERVICES HEBDOMADAIRES

3 heures 1/2 en chemin de fer de Paris (Gare du Nord)



PAQUEBOTS-POSTE A DOUBLE HELICE

« *Statendam* » 10,500 tonneaux — « *Rotterdam* » 8,300 tonneaux

PRIX DE PASSAGE DE :

PARIS A NEW-YORK

Première classe : 1er novembre — 15 août, **250** fr. »
16 août — 31 octobre, **300** fr. »

Deuxième classe.......................... **212** fr. **50**

BUREAU DE PARIS : 1, rue Auber (près du Grand-Opéra)
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **NASM**
BUREAU DE BOULOGNE-sur-MER : 36, rue des Ecoles
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE : **NASM**

Trois nouveaux steamers à double hélice, de 12.600 tonneaux, se trouvent maintenant en construction aux chantiers de MM. HARLAND et WOLFF, à Belfast.

Tous les Bateaux de la Compagnie ont dans leurs Salons
LA REVUE DES REVUES

BUREAUX DERBY
La meilleure Fabrication américaine
Se font en chêne, noyer et acajou.
Fermeture automatique enclanchant tous les tiroirs

Fabrication Américaine



CATALOGUE SUR DEMANDE

FAUTEUILS DE BUREAU
tournant et oscillant, en chêne, noyer et acajou
CLASSEURS
Pour Lettres et Documents
en chêne, noyer et acajou.
Adaptés à tous les besoins des maisons de commerce, banque et assurance et des hommes professionnels.

H. P. MOORHOUSE
29, rue des Petites-Ecuries
PARIS

PRIME OFFERTE
PAR LA
GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

L'Administration de la **Revue** vient de s'entendre avec l'excellent photographe, M. GUSTAVE BOCHER, pour que tout abonné ait droit **gratuitement** à un magnifique **Portrait-Carte Album** de la valeur de **15** francs, qui lui sera offert en présentant sa quittance d'abonnement.

13, RUE DE LA BOETIE

LE NIL seul régénérateur progressif rendant aux cheveux blancs leur nuance primitive. — Le fl. **3** fr., ch. LEMOINE, *pass. Brady, Paris.*

N° 4

1900

Février 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION





Supplément illustré de la **Revue des Revues**

SOMMAIRE

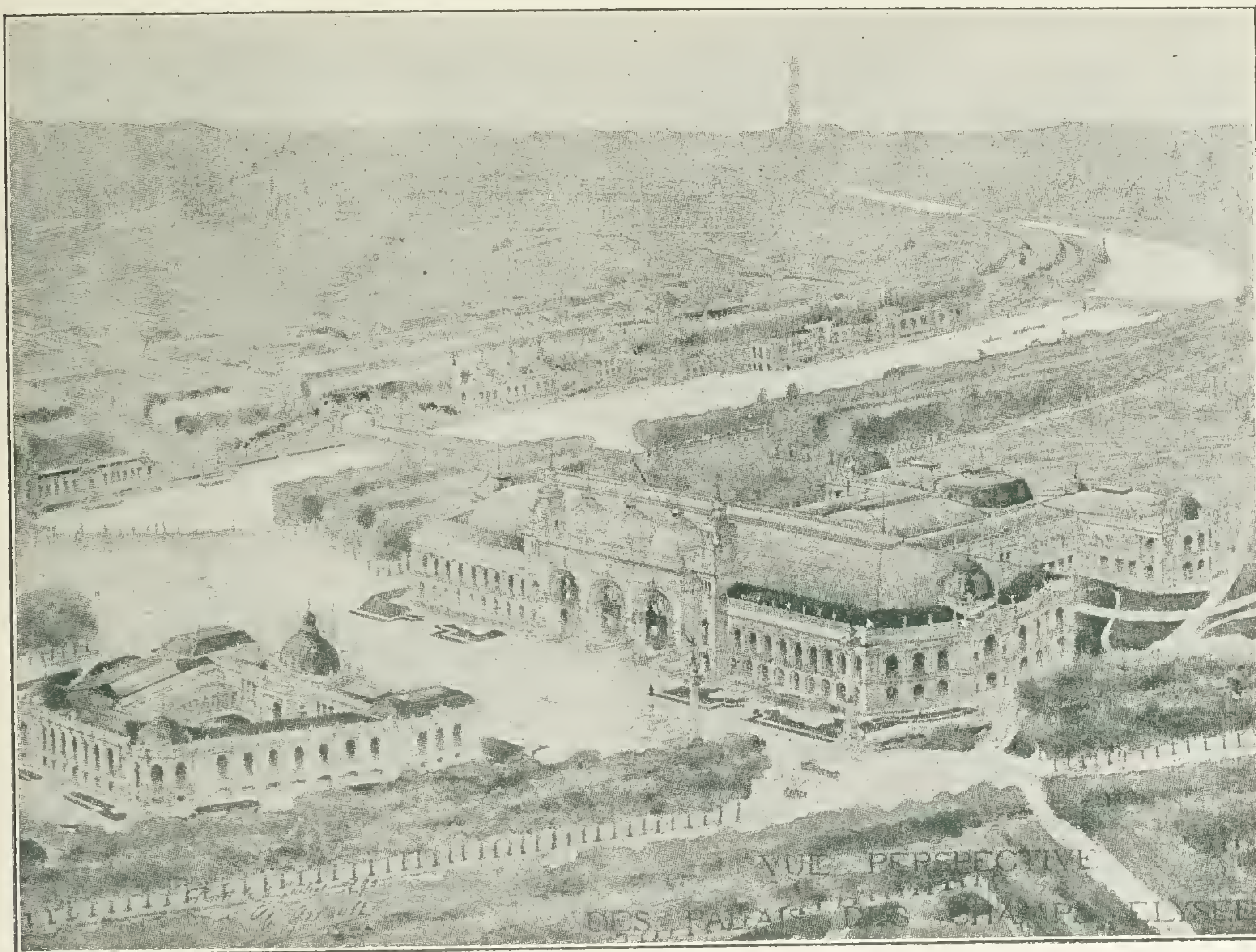
Directeur : JEAN FINOT

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



LES PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES



Vue perspective des Palais des Champs-Élysées.

I. — LE PETIT PALAIS

Le Grand Palais des Champs-Elysées, le Petit Palais et le Pont Alexandre III constituent dans leur ensemble l'œuvre monumentale de l'Exposition de 1900. Tandis que les autres palais, tous provisoires, disparaîtront bientôt, après avoir brillé d'un éclat d'autant plus vif qu'il sera plus éphémère, les édifices des Champs-Elysées sont destinés à demeurer, appelés à remplacer définitivement le feu Palais de l'Industrie.

Ce palais « omnibus », commode pour tous les services qu'on lui faisait rendre, mais un peu massif en sa lourde simplicité, avait dès 1855 soulevé une vive opposition de la part des artistes et des amis du vieux Paris. On lui reprochait âprement de détruire la perspective vers l'Esplanade des Invalides. Quand il fut résolu que l'Exposition de 1900 s'étendrait largement sur l'emplacement du Cours-la-Reine et du côté gauche des Champs-Elysées, les architectes se souvinrent des polémiques soulevées dès sa naissance par le Palais de Viel et Barrault; ils le condamnèrent avec un ensemble qui fit impression, et c'est du concours

même ouvert en 1894 que se dégagea l'idée de cette démolition et du percement d'une avenue reliant les Champs-Elysées aux Invalides.

« Cette idée, écrivait M. Guadet, rapporteurs du concours, séduit par une beauté artistique qu'on ne peut nier ». M. Léon Bourgeois appuya le projet devant la commission de la Chambre contre l'avis de M. G. Berger. Il était conquis, comme beaucoup de bons esprits, par le côté décoratif de la conception : cette grandiose perspective entre deux palais monumentaux parés sur l'avenue de verdures et de fleurs, se prolongeant, entre les pylônes du



Fronton du Petit Palais, côté de la Seine, par M. E. Peynot.

Pont Alexandre III, par les bosquets de l'Esplanade, jusqu'au dôme de Mansard. Une pétition d'artistes décida de la fortune du projet. La ville et l'administration conclurent un accord, et un concours ouvert le 25 avril 1896 avait pour objet « la construction des deux palais à édifier aux Champs-Elysées en remplacement du Palais de l'Industrie et du Pavillon de la Ville de Paris ». Le plus petit des deux palais devait, après l'Exposition, devenir la propriété de la Ville qui le destine à être le musée de ses richesses artistiques. Le Grand Palais remplacerait, et pour les mêmes usages, le Palais de l'Industrie.

La construction du Pont Alexandre avait été déjà décidée, pour permettre l'annexion d'une partie des Champs-Elysées à l'Exposition, selon le plan de M. Picard.

Ainsi s'imposa la conception d'un vaste ensemble architectural et décoratif, harmonieux et symétrique, qui devait compléter le décor merveilleux, unique au monde, du Louvre, des Tuileries, de la place de la Concorde, des Champs-Elysées, de l'Arc-de-Triomphe, et des Invalides.

Les immenses palais de 1889 exclusivement construits en fer, furent, avant tout, œuvres d'ingénieurs, malgré leur délicate décoration d'émail et de terre cuite. Car on sentait que celle-ci n'avait qu'un but utilitaire, boucher les vides du métal ou masquer la nudité des poutres. « Elle ne formait pas, comme on l'a dit, avec la construction ce tout parfait, cet harmonique ensemble de lignes et de formes qui caractérisent les œuvres vraiment belles. » Tout au contraire les nouveaux Palais des Champs-Elysées et le Pont Alexandre III devaient réaliser une pensée d'art et de beauté, perpétuer la mémoire d'un des plus grands efforts faits en vue de l'embellissement de Paris. Il fallait créer une œuvre mémorable ; la pierre, le marbre, le bronze devaient nécessairement remplacer la terre cuite et la fonte émaillée ; et la conception d'une décoration vraiment artistique s'imposait aux architectes.

Cette préoccupation du cadre, de la destination, de la convenance, de la grandeur et de la beauté décorative, a visiblement dominé les concurrents les mieux doués du concours de 1896. Mais ils ont une fois de plus emprunté aux formes vieillies du passé. « Un souffle de réaction semble secouer les constructions nouvelles ».

Artistes de talent et d'expérience, mais non de génie, calculateurs mais non créateurs, ils n'ont pas su nous donner la synthèse espérée, l'architecture nouvelle, ébauchée dans les recherches de l'Exposition de 1889.

Par eux fut assurée « la revanche de la pierre », comme on l'a dit. Mais à la pierre ils n'ont assigné que son rôle banal, traditionnel, dans les façades à colonnes, de toute antiquité. Ils ont bien dû laisser au fer la place qu'il a conquise désormais dans notre moderne archi-

tecture; il règne dans les halls, et nous constaterons çà et là un effort heureux dans cet emploi du fer. Mais entre le fer et la pierre nulle recherche d'harmonie, d'accord, de transition, ne s'est manifestée, parce que nulle inspiration esthétique n'a pu, chez ces remarquables bâtisseurs, élever la beauté au-dessus de l'utilité.

On sait les noms des architectes couronnés : Girault (Petit Palais et direction générale), Deglane, Louvet, Thomas (Grand Palais); Cassien-Bernard et Cousin (Pont Alexandre). Ils ont, chacun pour son œuvre propre, et tous ensemble par l'intime accord de leurs pensées et de leurs travaux, assuré le triomphe de l'Ecole, dans toute sa splendeur : style classique renaissance à ordres, colonnades ioniques aux lignes impeccables, portiques, frises et galeries, belles corniches avec tous les ornements conventionnels, socles et balustrades, médaillons et guirlandes; style un peu modernisé par l'usage nouveau des coupoles surbaissées et par l'application de toits vitrés à charpentes de fer (1).

Un autre trait caractérise l'inspiration commune à ces modernes classiques, M. Girault un peu moins toutefois que ses collègues; c'est l'abus vraiment excessif de l'ornementation sculpturale, et la plus commune, la plus banale qui soit; perles, rosaces, mufles de lion, lauriers, caducées, guirlandes dans les cannelures, guirlandes autour des fenêtres, macarons, oves, anneaux, ornements partout; et des statues, des statues à ne savoir qu'en faire, nichées au petit bonheur, selon une vaine symétrie, les unes dans l'ombre, les autres au soleil; des statues dans toutes les attitudes — telles ou telles, dont on a déjà parlé ici même, vraies œuvres d'art que l'on admirera une à une, mais qui, dans l'étendue des façades, paraîtront de petits bibelots bizarrement juchés dans les baies d'entre-colonnes, si bien que les facades, d'heureuses proportions et destinées à produire une impression de grandeur majestueuse, vont se trouver ainsi divisées de telle sorte qu'on perdra de vue l'ensemble et l'harmonie primitives.

Ces réserves faites, sur lesquelles s'accordent nombre de critiques, empressons-nous de reconnaître le très grand mérite de M. Girault et de ses collaborateurs et de louer leur science



Fronton du Petit Palais, côté des Champs-Élysées, par M. E. Peynot.

technique qui est, celle-ci, hors de pair. Ils ont fait preuve, dans l'utilisation du terrain très inégal qui leur était dévolu, dans la disposition de leurs plans, et dans l'accommodation des bâtiments, d'une habileté, d'une ingéniosité, et l'on pourrait dire, d'une subtilité, à laquelle on ne peut que rendre l'hommage légitime dû au vrai talent.

Pour justifier ces éloges, il nous faut maintenant examiner tour à tour le Petit Palais et le Grand Palais, et jeter un coup d'œil sur ce fameux Pont Alexandre, qui est comme le complément naturel de la voie monumentale dont nous avons parlé.

(1) M. Frantz Jourdain, un des secrétaires du jury des Beaux-Arts, s'exprime ainsi dans un remarquable article sur « le Passé à l'Exposition de 1900 » : « Je pressens une pénible hésitation, je redoute un mouvement de recul dans la marche des idées qui devaient, au contraire, franchir une nouvelle étape, depuis dix ans. Les innombrables colonnes du Palais de l'Avenue d'Antin, colonnes plus nombreuses que les étoiles du ciel et les grains de sable du désert, reproduisent, avec une louable érudition, le vieux style de la décadence italienne, à la fin du xviie siècle, mais n'apporteront aucun document sur notre architecture contemporaine ni sur nos besoins sociaux. Ce probe travail d'archéologues exige, il me semble, une contre-partie synthétisant, en quelque sorte, les multiples efforts de ce siècle, vers un idéal de bonheur et de beauté. »

***

M. Girault, seul auteur du Petit Palais, avait reçu en partage un emplacement très favorable, parfaitement régulier, et son plan a bénéficié des heureuses dispositions du terrain. Il est simple, affectant la forme d'un trapèze régulier, dont la grande base, sur l'avenue nouvelle Nicolas II (façade principale) mesure 129 mètres, et la petite base (façade postérieure donnant sur la place de la Concorde) 81 mètres. Les façades latérales qui donnent sur les Champs-Elysées et sur le Cours-la-Reine ont 90 mètres.

Un vaste vestibule elliptique donne accès dans les deux grandes galeries de la façade, à droite et à gauche, prenant jour latéralement sur la colonnade de l'avenue et d'en haut par le toit vitré. Chacune de ces galeries aboutit à un vaste salon rectangulaire avec baie cintrée constituant le petit pavillon d'angle. Le reste de l'édifice se compose d'un double rang de galeries suivant les façades latérales et la façade postérieure, et d'une galerie circulaire en colonnade sur une cour intérieure. Toutes ces galeries seront transformées en une suite de salons. Aux extrémités de la galerie de la façade postérieure s'ouvrent deux pavillons circulaires d'angle où sont disposés des escaliers monumentaux. Du pourtour, on jouit par trois larges baies d'une vue superbe sur la place de la Concorde, la Porte monumentale et le Cours-la-Reine.



La Science, figure en bas relief pour la porte principale du Petit Palais, par M. Carlus.

La galerie intérieure, sans fenêtres, uniquement éclairée par le vitrage, large de 11 mètres et élevée de 8, donne accès sur la cour-jardin en hémicycle qui occupe le centre du palais, et qui est ornée sur son pourtour d'un péristyle à colonnes toscanes couplées, formant un promenoir couvert.

Dans le sous-sol les côtés seront occupés par des salles d'expositions; l'arrière par les appartements du personnel, l'avant par deux grandes galeries mal éclairées. Sur toute la façade s'étend un péristyle de colonnes lisses d'ordre néo-ionique, élevé sur un soubassement tout uni à la base, percé, aux entre-colonnements, de hautes et larges baies. Le couronnement d'attique classique est surmonté d'une balustrade assez mal venue qui coupe les fenêtres du comble et dissimule à peine ce toit d'un aspect fort disgracieux. Les pavillons d'angle, en avancée, répètent l'ordre engagé par trois vastes baies cintrées et s'annoncent par une grande ouverture à imposte circulaire, dont l'entablement, coupé par un motif de sculptures, est surmonté d'un fronton triangulaire, que domine un petit dôme quadrangulaire à terrasson; à la façade postérieure un parti de six fenêtres cintrées toujours du même style, encadre un porche à fronton triangulaire surmonté d'un dôme quadrangulaire, analogue à celui des pavillons d'angle. C'est sur les façades latérales que la sculpture doit particulièrement sévir, érigeant des statues entre les fenêtres, au-dessus des colonnes des pavillons d'angle, au fronton, partout où il y a place pour la convoitise de nos artistes ! Elle concourra plus heureusement à l'ornementation du porche de la facade principale, sous lequel s'ouvrira la porte d'honneur, en haut d'un perron à emmarchement circulaire. Ce porche monumental est surmonté d'un dôme avec parties ornées, un peu surbaissé, et qui, comme les autres coupoles du Palais, pèse sur l'édifice. On a vu dans nos précédents numéros que le porche, grâce aux maîtres chargés du soin de l'illustrer, offrira comme une revue de notre art sculptural à ses admirateurs. Il restera aussi comme l'un des plus beaux morceaux de l'architecture moderne.

Le porche de la façade postérieure lui fait pendant, et ne sera pas moins digne d'attention, avec le bas-relief de Lemaire, et le couronnement de Desvergnes.

Par son plan irréprochable, par son architecture simple et ingénieuse, par ses proportions heureuses, le Petit Palais fait honneur à M. Girault et, sans oublier les réserves générales que nous avons cru devoir faire, son œuvre ne manquera pas d'une certaine élégance imposante, et ne semblera pas déparer la beauté calme et sereine du décor environnant.

Rappelons seulement, pour mémoire, que c'est dans ce palais que sera installée en 1900 l'Exposition rétrospective de l'art français depuis ses origines jusqu'à 1800. Cette exposition comprendra des moulages d'architectures de différents siècles, une salle d'objets préhistoriques, une salle des ivoires, une salle de la céramique, une salle d'orfèvreries anciennes, une d'émaux, verres et mosaïques, une de tissus et cuirs, une de monnaies et médailles, une salle consacrée aux reliures et enluminures de différentes époques. Le « clou » de cette exposition sera une suite de mobiliers de tous les temps depuis les bois sculptés du moyen âge jusqu'au style Louis XVI, l'Empire étant compris dans l'Exposition Centennale. M. Emile Molinier a assumé la lourde charge de réaliser le plan admirable qu'il a conçu. Espérons que sa tâche sera facilitée par tous les concours empressés qu'il doit rencontrer pour mener à bien son entreprise.

Le Petit Palais est achevé dans son ensemble, et livré présentement aux sculpteurs et aux décorateurs. Nous connaîtrons un peu plus tard le résultat de leur fiévreuse activité.

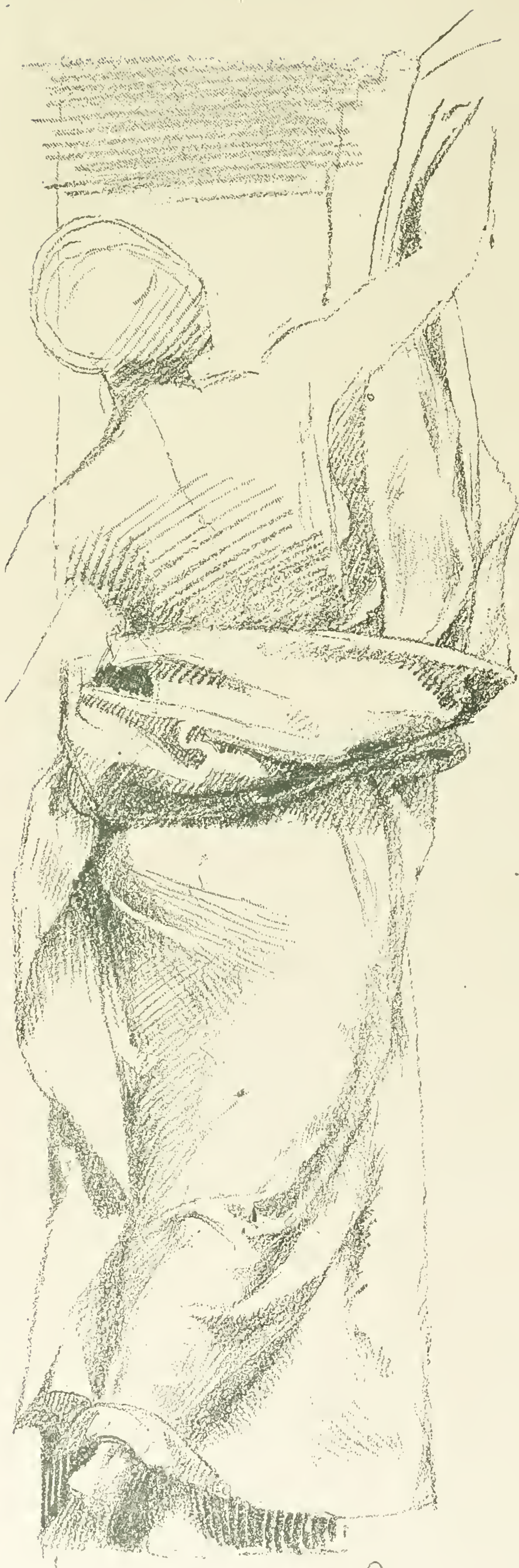
Albert Livet.



Groupe d'enfants. — Le Socle de l'Architecture, par A. Carlès. (Pour le Petit Palais.)

II. — LA SCULPTURE DÉCORATIVE AU PETIT PALAIS

L'article précédemment paru ici sur « Le Symbolisme officiel » m'a valu, entre autres précieuses approbations, une lettre de M. T., un de nos plus talentueux statuaires, dont j'extrais ces lignes : « Je partage vos regrets — aussi bien au point de vue architectural que sculptural — de ne pas voir dans l'édification de nos nouveaux palais une note plus franchement moderne. C'est une œuvre trop hâtive : et puis nos architectes surtout sont enfermés, à l'École des Beaux-Arts et à la villa Médicis, dans des données tellement classiques qu'il leur est presque impossible plus tard d'en sortir... Aux nouveaux palais, nos architectes, asservis à leur style plus ou moins Louis XVI, nous ont



coupé les ailes de l'originalité : l'architecture mettait littéralement notre imagination en cage! Pourquoi ne pas essayer d'être plus franchement moderne ? Ce serait si intéressant à mille points de vue! Est-ce que des monuments comme ceux-là, qui résument en somme la vie d'un peuple, ne doivent pas en être le reflet direct? L'Art n'est immortel que dans son évolution. Copier le passé, c'est faire œuvre morte. Soyons moins de « style » et plus personnels : nous aurons plus de droits ainsi à la vie future! »

Cette profession de foi eût certainement réjoui l'âme du regretté Courajod, l'éminent historien d'art qui, au Louvre, conserva moins qu'il ne rénova et ne révolutionna les salles de sculpture. Et sans doute bien des artistes la pensent tout bas, s'ils ne l'expriment tout haut. Mais la plupart sont pareils à la figure même que nous montre M. Michel Béguine, laquelle sur le chapiteau d'une colonne ionique, embrasse l'image d'Athènè, c'est-à-dire l'idéal grec. Et encore la figure de M. Béguine montre une aisance de mouvements à laquelle nos contemporains renoncent de gaîté de cœur, car si le chiton de la déesse est maintenu par une ceinture, il n'en laisse pas moins voir une épaule dégagée et libre, par quoi l'auteur nous donne à conclure que l'art a besoin à la fois de règle et de liberté.

M. Charles Girault, l'architecte du Petit Palais, grâce à un heureux compromis entre la nouveauté et la tradition, a vu couronner son projet. Il a su, selon une expression triviale, faire du neuf avec du vieux, et, sacrifiant hardiment aux formules cataloguées par Vignole, il a employé la colonne. Entre les colonnes, sur les frontons, sur les dômes, aux angles et aux façades, la sculpture insère ses motifs variés mais symétriques, proportionnellement plus nombreux encore qu'au Grand Palais. C'est ainsi que M. Injalbert, qui sait infuser un sang vivace aux Satyres et aux dieux du paganisme, a décoré le tympan principal, de l'image de la *Ville de Paris*, abritant la Seine languissamment étendue à ses pieds, et entourée des Muses et d'Apollon qui flatte le piaffant Pégase, tandis qu'à droite et à gauche, l'Océan et la Méditerranée, à demi couchés, portent leurs attributs marins. Voilà bien de la

mythologie ! Et je ne nie pas que cet art-là soit le régal des érudits, mais va-t-il à la foule ?

Passons à la façade postérieure. M. Charles Desvergnes l'a adornée de deux groupes exquis: l'*Archéologie* et l'*Histoire*. Ce sont de jeunes femmes, sœurs des antiques Camènes dont elles portent les collantes tuniques : leurs formes sont toute pureté et toute grâce, et, n'étaient les attributs modernes qui les distinguent, on les prendrait pour des immortelles pensives.



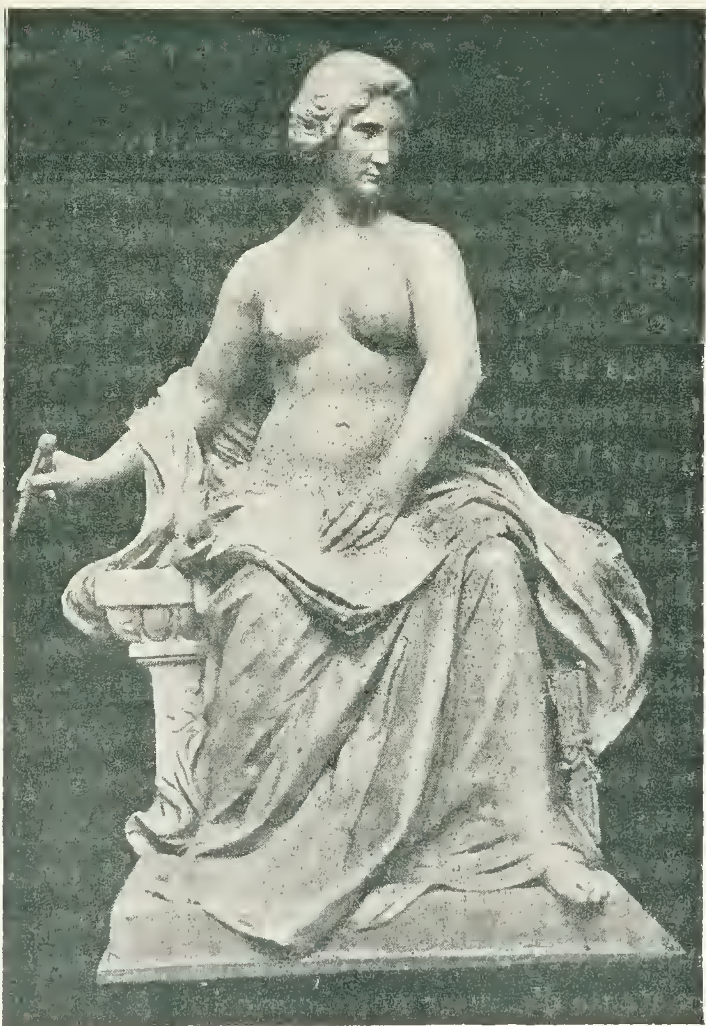
La Renommée, par M. E. Peynot.



L'Art industriel, par J. Villeneuve.

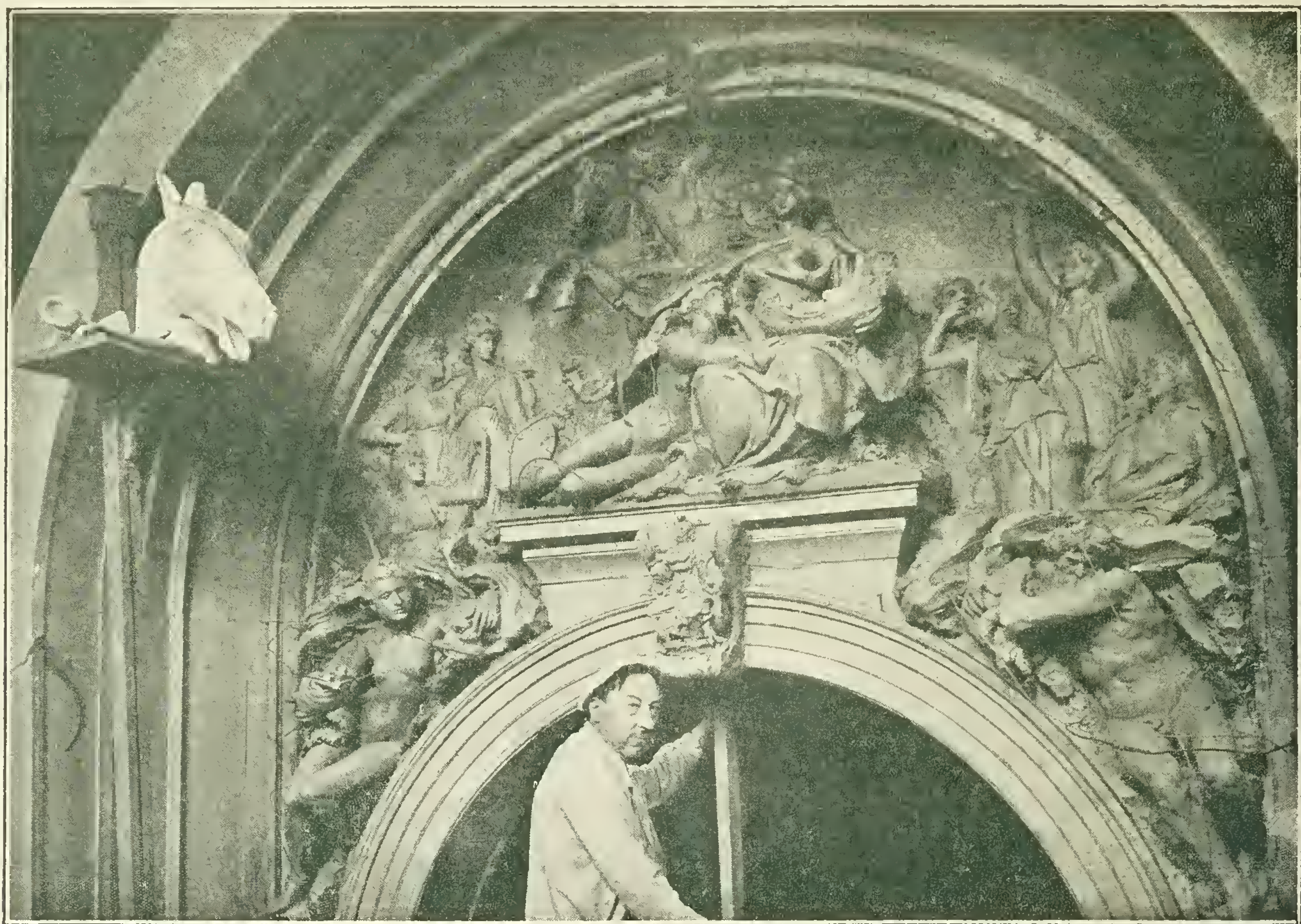
M. Ch. Desvergnes a vraiment l'élégance attique : qui oserait le lui reprocher ?

Il faut citer au moins les *Lettres* et les *Sciences*, que M. Carlus a modelées en bas-relief pour la porte principale, les frises de Hugues et Fagel, les enfants symbolisant les *Fleurs* et les *Fruits*, de M. Hercule ; enfin les deux *Renommées* de bronze placées dans la cour, au-dessus de la porte d'entrée et couronnant le vaisseau de la ville de Paris, dues à M. E. Peynot. Celle que nos lecteurs ont sous les yeux, reproduite d'après M. Ch. Bodmer, un pied sur une sphère, un voile s'enroulant à sa jambe et



Le Dessin, par M. Daillou.

volant derrière elle, déployant l'envergure de ses ailes et, de la main droite, tendant une couronne, est certes d'une louable sveltesse. Mais l'ornementation des baies des deux extrémités de la façade, composée de deux femmes soutenant le cartouche de la Ville de Paris, tombe, par l'attribut des cornes d'abondance,etc., dans le fade et le conventionnel que nous avons dernièrement signalés. Pouvait-il en être autrement ? Il n'y a plus ici d'idée animant la forme. Il y a froide allégorie et non symbole vivant. «Sachez qu'en général le symbole est froid, avoue Diderot, et qu'on ne peut lui ôter ce froid insipide, mortel, que par la simplicité, la force, la sublimité de l'idée.» Diderot prévoyait le cas où le symbole deviendrait allégorie. Le symbole, en effet, pourrait-on dire, crée un sens aux lignes et aux formes, l'allégorie en assigne un aux objets les plus précis. Le symbole émeut l'âme, l'allégorie intéresse l'esprit. L'un touche notre cœur, et nous enseigne la vie, l'autre se contente d'amuser notre curiosité. Si le symbole est Pallas, issue, toute armée, du cerveau de Zeus, l'allégorie sera Arachné, sa laborieuse rivale, qui file vainement une toile fragile. Le symbole fixe une pensée en la synthétisant;



La Ville de Paris entourée des Arts, par M. Enjalbert.



La Philosophie et l'Histoire, par M. Cordier.

l'allégorie rappelle un fait historique ou personnifie une vérité morale. Le symbole, dans l'étrangeté des formes, garde une unité profonde, tandis que l'allégorie s'accommode de style composite et d'arrangement artificiel. Aussi le symbole s'adresse-t-il à l'humanité tout entière et l'allégorie n'intéresse qu'un peuple ou une époque. On n'aura pas de peine à s'apercevoir que le Petit Palais est richement décoré... d'allégories.

Marc Legrand.



L'Histoire, par M, Desvergnes.

LES CONGRÈS EN 1900

Le Congrès de l'Enseignement supérieur. — La Commission d'organisation du Congrès de l'Enseignement supérieur qui doit se tenir lors de l'Exposition de 1900, a constitué ainsi son bureau :

Président : M. Brouardel, de l'Institut, doyen de la Faculté de Médecine ; *vice-présidents* : MM. Darbou, de l'Institut, doyen de la Faculté des Sciences, Croizet, de l'Institut, doyen de la Faculté des Lettres, Boutmy, de l'Institut, directeur de l'École des Sciences politiques, Glasson et Lyon-Caen, de l'Institut, professeurs à la Faculté de Droit, Gabriel Monod, de l'Institut, maître de conférences à l'École normale ; *secrétaire général :* M. Larnaude, professeur à la Faculté de Droit ; *secrétaire général-adjoint :* M. Hauvette, professeur adjoint à la Faculté des Lettres ; *secrétaire* : M. Picavet, maître de conférences à l'École pratique des hautes études, rédacteur en chef de la *Revue internationale de l'Enseignement* ; *trésorier* : Bernès; *trésorier-adjoint* : Caudel.

Le congrès, qui s'ouvrira le 30 juillet 1900, durera une semaine, il se tiendra à la Sorbonne.

La cotisation, pour en faire partie, a été fixée à 10 francs.

Toutes les communications et adhésions relatives au Congrès doivent être adressées au secrétaire général, M. Larnaude, professeur à la Faculté de Droit, 10, place du Panthéon.

Parmi les principales questions qui seront à l'ordre du jour du Congrès, citons celles de l'expansion universitaire, de la création d'œuvres en faveur des étudiants dans les Universités, le rôle des Universités dans l'éducation agricole et industrielle, les rapports entre les Universités des divers pays, de la méthode à suivre dans l'enseignement du droit, des sciences sociales et politiques, etc..

⨯

Congrès international de l'Enseignement technique. — Ont été élus :

Président : M. Bouquet ; *Secrétaire général* : M. Lagrave ; *Secrétaire général adjoint* : M. Paris. Au nombre des membres du Bureau, tous appartenant à l'élite de l'enseignement technique, nous distinguons : MM. le colonel Laussedat, directeur du Conservatoire des Arts et Métiers ; Georges Masson, président de la Chambre de commerce de Paris ; Paul Buquet, directeur de l'École centrale des Arts et Manufactures ; Jacquemart, inspecteur général des écoles nationales d'arts et métiers de l'enseignement technique ; Édouard Jourdan, directeur de l'École des Hautes Études commerciales ; Charles Lauth, directeur de l'École de physique et de chimie industrielle de la Ville de Paris ; M. Saint-Cyr Penot, directeur de l'École supérieure de commerce de Lyon ; Jacques Siegfried, inspecteur régional de l'enseignement technique, etc.

Ce Congrès tiendra ses séances du 6 au 11 août 1900, au Palais des congrès.

Des congrès analogues, dont les travaux ont donné des résultats très appréciables, ont déjà eu lieu à Bordeaux, à Paris, à Londres, à Anvers et à Venise.

Le programme du Congrès international de l'Enseignement technique sera étudié par la Commission d'organisation et sera ultérieurement adressé à toutes les personnes qui auront adhéré au congrès (1).

⨯

Le Congrès de la Mécanique appliquée. — Ce sera l'un des congrès les plus importants au points de vue industriel. Il fait suite au congrès analogue qui s'est tenu avec beaucoup d'éclat et beaucoup d'utilité en 1889. La commission d'organisation, qui comprend les personnalités techniques et scientifiques les plus autorisées, a élu comme président M. Haton de la Goupillère. Elle a jeté les bases du programme de ses travaux, en mettant en discussion les questions les plus modernes et celles qui intéresseront principalement, à l'heure présente, les mécaniciens, par exemple les laboratoires de mécanique, les applications mécaniques de l'électricité, les machines à vapeur rapides, la mécanique des automobiles et les machines-outils.

Le Congrès, qui durera une semaine, s'ouvrira le 19 juillet 1900. Les renseignements complémentaires sont fournis aux intéressés par le secrétariat de la Commission, dont le siège est à l'Hôtel de la société d'encouragement pour l'industrie nationale, place Saint-Germain des Prés, à Paris.

⨯

Le Congrès International de physique. — Un Congrès de physique générale se tiendra à l'Exposition, du 6 au 12 août 1900, sur l'initiative de la Société française de physique. MM. Cornu, membre de l'Institut, président, Ch.-Ed. Guillaume et Lucien Poincaré, secrétaires du Comité d'organisation, adressent un appel, à ce sujet, aux futurs adhérents du Congrès et donnent les grandes lignes du programme qui a été élaboré. On y trouve entre autres des rapports et discussions sur diverses questions de première importance, telles que la définition et fixation de certaines unités, pression, échelle de dûreté, quantité de chaleur, grandeurs photométriques, constantes de la saccharimétrie, échelle du spectre, unités électriques non encore définies, bibliographie de la physique, laboratoires nationaux. Des visites seront organisées pour les congressistes à l'Exposition universelle et dans les laboratoires et ateliers. Enfin, il sera fait quelques conférences sur des sujets nou-

(1) Le bulletin d'adhésion peut être envoyé, avec le montant de la cotisation, à M. Paris, secrétaire général adjoint du Congrès, directeur de l'École commerciale de Paris, avenue Trudaine, 39.

veaux de grande actualité : leur texte sera incorporé aux comptes rendus du Congrès. Les communications relatives au Congrès de physique doivent être adressées à M. Ch.-Ed. Guillaume, physicien du bureau international des poids et mesures, secrétaire pour l'étranger, au pavillon de Breteuil, à Sèvres (Seine-et-Oise), ou à M. Lucien Poincaré, chargé de cours à l'Université de Paris, secrétaire pour la France, 105 *bis*, boulevard Raspail, à Paris.



Le congrès international des architectes. — La commission d'organisation du cinquième congrès international des architectes dont le président est M. Alfred Normand, membre de l'Institut, a dressé la liste des présidents d'honneur et des membres français du comité de patronage et nommé une sous-commission spéciale chargée de préparer la liste des membres étrangers. La cotisation des adhérents a été fixée à vingt-cinq francs, et celle des membres donateurs à cent francs au minimum. Le programme des tableaux comprend, d'ores et déjà, trois questions principales : 1° la propriété artistique des œuvres d'architecture, question renvoyée par le quatrième congrès international de Bruxelles, tenu en 1897 ; 2° l'enseignement de l'architecture, dans les divers pays et avec ses divers éléments organiques, hautes études et enseignement professionnel, question déjà posée par le troisième congrès international tenu à Paris en 1889 ; 3° l'habitation à bon marché dans tous les pays. Les communications relatives à ce congrès doivent être adressées à à M. J.-M. Poupinel, secrétaire général de la la commission d'organisation, 45, rue Boissy-d'Anglas, à Paris.



Le congrès international de photographie. — Le Comité d'organisation du congrès international de photographie en 1900, sous la présidence de M. Janssen, a adopté son réglement qui comporte seize articles et il s'est partagé en cinq sous-commissions spéciales. La première s'occupera de la physique photographique, la deuxième du matériel photographique, la troisième de la chimie photographique, la quatrième de la terminologie et de la bibliographie photographiques, et, enfin, la cinquième des questions légales et photographiques. L'importance prise par la photographie dans toutes sortes d'usages artistiques et industriels, pour la documentation, la vulgarisation, et au point de vue de l'illustration, sous toutes ses formes, fera de ce congrès l'un des plus importants de ceux qui se préparent pour l'Exposition.



Congrès international de géographie économique et commerciale. — Ce congrès, organisé par la Société de géographie commerciale, se réunira à Paris du 7 au 31 août 1900. Il sera divisé en quatre sections qui s'occuperont respectivement des explorations et des voies commerciales, des produits naturels et manufacturés, de l'émigration et de la colonisation de l'enseignement. La commission d'organisation a tenu plusieurs séances pour discuter le programme général du Congrès et déterminer les questions qui y seront spécialement étudiées. Elle a désigné pour président M. E. Levasseur, membre de l'Institut ; pour vice-présidents, M. Anthoine, chef du service de la carte de France au Ministère de l'Intérieur, le prince Roland Bonaparte et M. Noël, administrateur des Messageries maritimes ; pour secrétaires, MM. Deville, professeur de géographie, Georges Foucart, ingénieur des Arts et manufactures, Froidevaux, secrétaire de l'Office colonial de la Sorbonne et Louis Marin, publiciste.



Congrès des mutualistes. — Le bureau a été ainsi constitué : Président : M. Lourties, sénateur, ancien ministre, vice-présidents : MM. Albert Chaufton, avocat au Conseil d'État, Léon Marie, actuaire, Charles Prevet, sénateur, Sibille, député ; secrétaires : MM. Bonjean, Dennery, Hannotin, Paul Maze ; trésorier : M. Paul Matrat.

Il n'a jamais été tenu jusqu'ici de congrès international de mutualité. Le Congrès aura lieu du 7 au 10 juin 1900. Pour tous renseignements s'adresser 78, rue Bonaparte.

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

V

LE GRAND GLOBE CÉLESTE DE PARIS

PANORAMA DES MONDES

Cette attraction ne sera pas seulement une féérie : les organisateurs ont la prétention, en se basant sur les données de la science, de fournir le spectacle le plus instructif, le plus passionnant de l'Exposition. On veut nous donner la sensation exacte de notre situation dans le système solaire. Terre, planètes, satellites, évolueront ostensiblement suivant les lois de la pesanteur. Les habitants de la Terre, représentés ici par une centaine de spectateurs qui pourront prendre place, à la fois, dans une sphère de 8 mètres de diamètre, tournant sur son axe, seront entrainés, comme dans la réalité, par le mouvement de l'est à l'ouest, et auront ainsi l'impression que produit la rotation diurne : les astres se lèveront à l'orient pour se coucher à l'occident, et autour de la terre la lune accomplira les phases de sa révolution mensuelle. Il n'est pas jusqu'aux phénomènes des éclipses dont on ne veuille émerveiller les spectateurs!

Rien que cet aperçu du projet suffirait à attirer bien des visiteurs de l'Exposition, mais il n'est qu'une partie de l'ensemble de l'attraction que notre gravure fera comprendre dans ses détails essentiels.

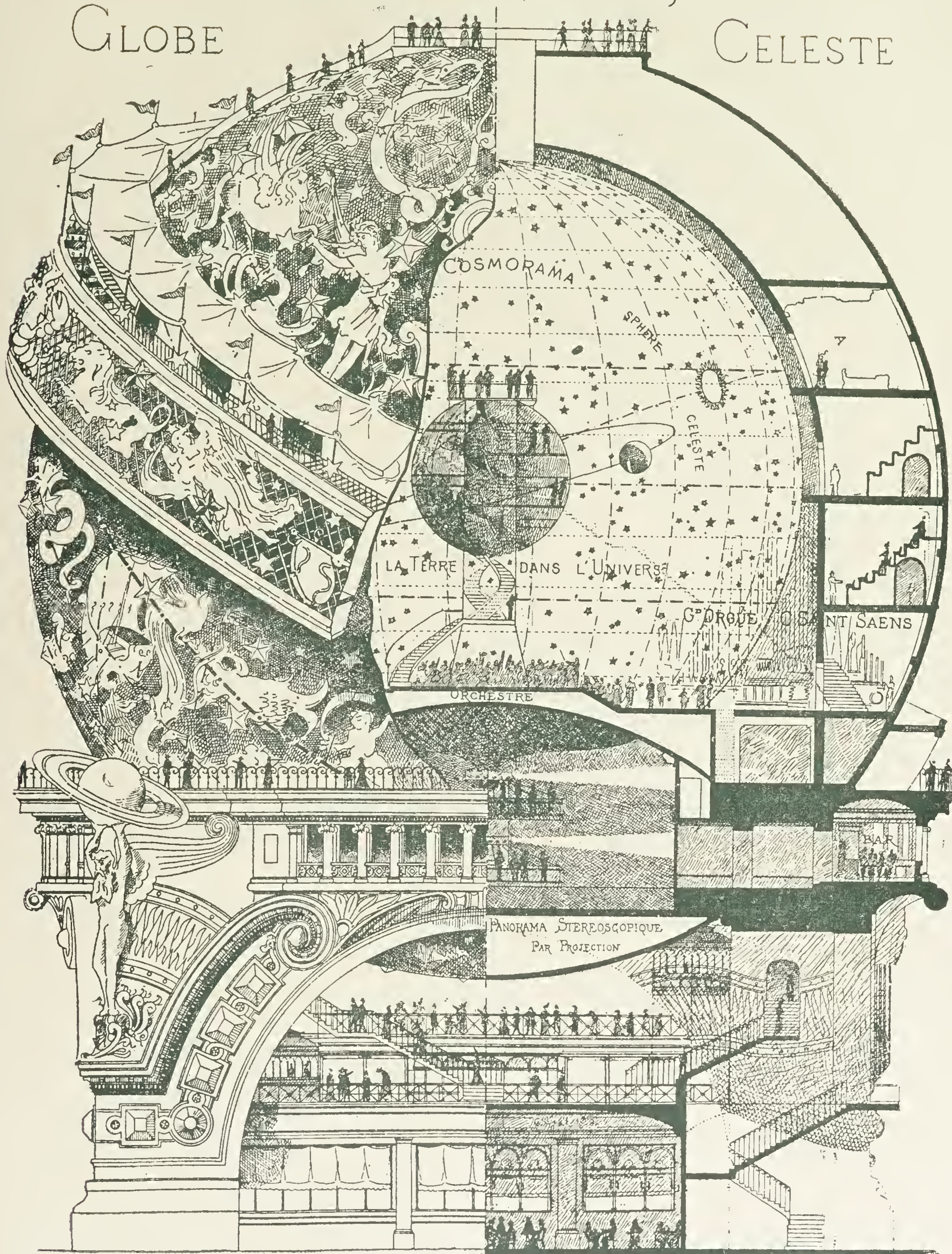
La partie supérieure du dessin donne une idée de ce globe céleste : il est constitué par une sphère gigantesque de 46 mètres de diamètre ; c'est l'univers. Dans l'intérieur se trouve une seconde sphère de 35 mètres de diamètre, au centre du monde planétaire. Dans le firmament immobile brillent le soleil, se mouvant sur l'écliptique, des étoiles, des nébuleuses, des planètes, des comètes errantes figurées par des ampoules électriques d'intensité et de coloration variables, et, au milieu, la Terre, celle-là même où nous avons commencé par placer nos spectateurs.

Au premier coup d'œil on pourra donc bien se rendre compte des positions réciproques des planètes et de leurs satellites composant le système solaire. C'est le côté instructif, précédant le côté sensationnel. Introduits ensuite dans la Terre, nous aurons toutes les émotions d'un voyage à travers l'espace. Mais avant le départ, que de curiosités s'offrent encore aux visiteurs. Tout l'ensemble pittoresque qui peut amuser une foule sera réuni sur son passage. Et son ascension jusqu'à la plateforme, qui sert de base au globe, par ascenseurs électriques ou escaliers monumentaux, s'effectuera dans un éblouissement continuel. C'est dire que les parties accessoires du projet ont attiré aussi toute l'attention des organisateurs. Cette plateforme, dont nous venons de parler, et qui sera située à 60 mètres au-dessus du sol, couronnera le sommet des quatre pieds en maçonnerie qui supporteront le globe. La sphère extérieure sera accessible de cette terrasse, jusqu'à sa partie supérieure située à la hauteur de la première plateforme de la Tour Eiffel, par une double voie formant un grand cercle oblique figurant le zodiaque. Tout est utilisé : à l'extérieur les vues d'ensemble de l'Exposition fourniront l'attrait de groupements uniques, et à l'intérieur, les voyages circumsolaires avec tout l'inédit des expérimentations scientifiques. Ajoutons à cela des distractions d'un autre ordre qui viennent compléter harmonieusement, c'est le cas de le dire, le cadre si particulier de cette heureuse conception.

C'est à la musique qu'on a demandé ce nouveau charme : la visite de la sphère céleste se fera aux sons des accords d'un grand orgue spécialement construit, qui jouera mécaniquement, mais cependant avec les plus délicates nuances, des œuvres inédites du compositeur Saint-Saëns. Le soir, sur le plancher de la sphère céleste, 2.000 personnes pourront assister à de brillants concerts, donnés par l'illustre maître. Sur la deuxième plateforme, au centre des bars et des cafés, se tiendra un autre orchestre qui jouera pendant l'après-midi et la soirée. Enfin, soit dans la sphère céleste, soit sur les plates-formes, il sera donné des attractions de genres divers fréquemment changés et pour

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

GLOBE CELESTE



Conçu par Galeron
Architecte diplômé par le Gouvernement. Membre de la Société Astronomique de France

Étudié et construit avec l'aide de la Société des constructions en Fer-Béton Système Matrai.

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10

lesquels les organisateurs s'inspireront des circonstances de l'actualité et du goût du public.

M. Galeron, l'habile architecte de ce projet et ses zélés collaborateurs, particulièrement M. H. Roy qui a assuré le succès matériel de l'entreprise, peuvent se flatter d'avoir ainsi réuni les éléments d'un enseignement scientifique d'une haute portée aux distractions les plus élevées, et facilement accessibles à toutes les intelligences.

Et nous en avons une satisfaction d'autant plus grande que cette entreprise, dont l'emplacement au Champ-de-Mars est contigu à la gare du chemin de fer de l'Ouest, ne doit pas disparaître avec l'Exposition. Un bail homologué par les autorités compétentes lui assure une exploitation de quinze ans.

A. d'Ébernès.

N. B. — Notre prochain article sera consacré au *Palais de la Femme*.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

La Cantate de l'Exposition. — Elle est du poète breton Théodore Botrel, et composée, paraît-il, loin de Paris, là-bas, au pays du rêve, dans la légendaire Armorique :

Au rythme des marteaux joyeux
Frappant sur l'enclume sonore,
Ouvrant lentement ses grands yeux,
Un nouveau Paris vient d'éclore !

Il naît dans l'antique Nacelle !
Deux anges sont au gouvernail :
Ce sont les anges du Travail
Et de la Paix universelle !...

Les vieux Gaulois de la vieille Lutèce
Se sont penchés pour le voir s'en venir;
Entendez-vous leur hymne d'allégresse ?
C'est le Passé qui chante l'Avenir !

En entendant ces chants de bienvenue
Le nouveau-né soudain s'est redressé ;
Son rire clair s'envole vers la nue;
C'est l'avenir qui rit à son Passé !

. . . .

Voici que, tout à coup, des Monts et de la Plaine,
Des immenses Forêts, des sombres Océans,
Marins et Paysans
Descendent vers Paris en chantant à voix pleine :

Laissons la barque et la charrue
Sur la grève ou dans le sillon !
Abandonnons la Mer bourrue,
La Terre où chante le grillon !

Vers la fête de l'Abondance
Accourons encore une fois :
Chantons et dansons en cadence
En choquant nos sabots de bois !

Voici nos frères de Bourgogne,
Voici les Lorrains, les Flamands,
Voici nos frères de Gascogne
Et les Bretons et les Normands !

Lorsque de Paris la Lumière
Aura bien enchanté nos yeux,
Revenus dans notre chaumière
Nous n'en travaillerons que mieux !...

. . . .

Voici les enfants de la Ville
Après les enfants du Labour :
Leur gai bataillon fièrement défile
Comme des guerriers au son du tambour !

. . . .

Voici venir enfin par longues théories
Ceux du Septentrion, ceux du Levant vermeil !
Ils ont, à notre appel, déserté leurs Patries :
Saluts aux Fils du Nord comme aux Fils du Soleil !

Paris ! Paris ! voici tes hôtes ;
De ton jeune sourire ils viennent se griser !
Unis ta voix à nos voix hautes :
Chante-leur ta chanson ! Donne-leur ton baiser !

De tes savants montre-leur le génie,
De tes fiers artisans montre-leur les travaux !
Que ta bonté pour eux soit infinie
Car ce sont des amis et non plus des rivaux !

Jeune Paris qui viens d'éclore
Au cœur de la vieille Cité,
Sous ton pavillon tricolore
Abrite la fraternité !

Verse la joie et l'espérance
A qui t'apporte l'amitié :
Ouvre ton cœur aux fils de France,
Ouvre tes bras au monde entier !

Cette composition a été jugée la meilleure, au milieu d'une centaine de manuscrits, par un jury dont le président était M. Emile Pessard, le secrétaire, M. E. Guibaut; les membres, MM. Samuel Rousseau, Paul Rougon, Roger-Milès, Simon, Mas, Guimet, Sourilas, Henri de Régnier.

La musique de cette cantate fait l'objet d'un con-

cours qui sera clos le 31 mars. Mme Augusta Holmès est l'auteur de la cantate de 1889.

×

Les auditions musicales a l'Exposition. — M. Leygues, ministre de l'instruction publique, a indiqué le rôle qu'il désirait voir prendre à la musique pendant l'Exposition de 1900 : donner au public une idée de l'histoire de la musique française depuis son origine jusqu'à nos jours. La commission des auditions musicales devra donc faire un choix parmi les œuvres françaises les plus marquantes de toutes les époques, y compris des œuvres encore inédites. L'exécution sera confiée à la Société des concerts, qui deviendra l'orchestre officiel de l'Exposition, sous la direction de M. Taffanel.

Les sociétés musicales françaises et étrangères pourront également se faire entendre. Quant à la commission des orphéons, musiques d'harmonie et fanfares, elle organisera des concours nationaux et internationaux. Les deux commissions ont constitué leurs bureaux de la manière suivante :

1° Commission des auditions musicales : président, M. Saint-Saëns ; vice-présidents, MM. Théodore Dubois et Massenet ; rapporteur, M. Bruneau.

2° Commission des orphéons, musiques d'harmonie et fanfares ; président : M. Laurent de Rillé ; vice-président, M. Wettge ; rapporteur, M. Chapuis.

×

Le palais de l'Optique au Champ-de-Mars. — Le montage du sidérostat géant de M. Gautier, qui est déjà fort avancé, sera établi au Champ de Mars, auprès de la tour Eiffel. La lunette de 60 mètres de longueur et de 1 m. 50 de diamètre est en place, et, à son extrémité, on aperçoit l'importante arcature du sidérostat qui ne pèse pas moins de 70 tonnes.

Le constructeur va procéder prochainement à la pose des verres du miroir qui pèse, à lui seul, 4 tonnes, et de l'objectif qui a 1 m. 25 de diamètre ; ce ne sont point, on le voit, des opérations banales.

Le palais de l'Optique comprendra aussi une grande salle de projections avec un écran de 20 mètres de haut sur lequel viendront se projeter les photographies des astres et principalement de la lune, prises avec l'objectif spécial de la grande lunette ; l'aménagement de cette salle est presque terminé et l'on compte que l'ensemble de toute l'installation sera prêt dans la deuxième quinzaine de ce mois.

×

Hospitalisation gigantesque. — Aucune Exposition internationale ne laissa prévoir une telle affluence de visiteurs, et l'on ne se préoccupa jamais, à l'avance, avec autant d'activité, de préparer, en plein centre de la fête, des logements pour les hôtes, — nous devons dire pour les peuples — attendus.

On voit quel énorme chiffre d'hospitalisation possible (86.000 personnes dans une journée) représentera la réunion des hôtels du Trocadéro ; d'autres industriels, d'autres sociétés se sont proposé le même but, avec des dépenses, pour chaque personne, pouvant aller de 60 francs par semaine, au minimum, jusqu'à 5.000 francs par mois.

×

Les médailles. — Il avait été question de ne pas en donner : les diplômes devaient suffire. Les autorités compétentes viennent de changer d'avis. Il n'y aura pas, il est vrai, *une* médaille, mais il y en aura deux. MM. Roty et Chaplain sont à l'œuvre. La première, celle de Roty, sera une médaille commémorative, qu'on remettra à tous ceux ayant collaboré utilement à l'œuvre de l'Exposition ; celle de Chaplain est destinée aux exposants.

×

Les délégations a l'Exposition. — Le ministre de l'Instruction publique de Russie a l'intention d'envoyer à Paris cent cinquante maîtres des écoles primaires et des écoles industrielles, ainsi que des membres de l'inspection scolaire. Ils seront choisis dans la proportion de dix par arrondissement scolaire, y compris les arrondissements de la Sibérie orientale, de la province de l'Amour et du Turkestan.

Ces délégués devront, à leur retour, présenter des comptes rendus, dans lesquels seront consignées toutes leurs observations.

×

Les Gobelins a l'Exposition. — M. Jules Guiffrey, administrateur de la manufacture des Gobelins, a arrêté le choix des tapisseries et tapis sortant de ses ateliers, qui figureront à l'Exposition.

La liste des tapisseries comprend quarante-neuf pièces ; celle des tapis six pièces.

Parmi les artistes qui ont fourni des modèles :

Jean-Paul Laurens en a fourni quatre : la *Mission de Jeanne d'Arc*, le *Départ de Jeanne d'Arc se rendant à la Cour de Charles VII*, une scène de tournoi à la fin du quatorzième siècle et une étude.

Joseph Blanc, six : la *Force*, la *Charité*, la *Justice*, la *Loi*, les *Armes de la République* et un grand panneau représentant la *Cérémonie et le couronnement de Molière*.

Albert Maignan, quatre : *Apollon et Daphné métamorphosés en laurier*, la *Soie*, la *Houille*, la *Justice consulaire*.

La plus grande des tapisseries est une reproduction du *Légat*, de Charles Le Brun. Cette pièce ne mesure pas moins de 7 mètres 18 centimètres sur 5 mètres 21.

Une autre tapisserie, d'après un modèle de François Erhmann, le *Génie des arts, des sciences et des lettres dans le moyen âge*, mesure 7 mètres 05 sur 4 mètres 66.

A côté des tapisseries, M. Jules Guiffrey exposera 6 tapis. Les modèles en ont été fournis par MM. Libert, Jacques, Luc Ollivier-Merson et Lavastre.

×

Une Innovation. — L'avenue de La Motte-Picquet sera l'an prochain l'un des coins les plus frais et les plus pittoresques de Paris.

La plate-forme roulante de l'Exposition y passera sur d'énormes charpentes de bois peintes en vert, et l'aspect de ces charpentes a paru quelque peu grossier. Pour y remédier, on a eu l'idée de les transformer en une longue galerie formée d'arcades qu'allègeront de frêles treillages en consoles et en losanges, où s'enlaceront des lierres.

On a ainsi obtenu, dans un essai fait il y a quelques jours, en présence des ingénieurs de l'Exposition, un charmant décor de tonnelles bourguignonnes. Les marchands de picolo de l'avenue de la Motte-Picquet sont dans la joie et nous aurons là l'an prochain un renouveau des guinguettes qui, cent dix ans plus tôt, réjouissaient de leurs échos les abords du Champ de Mars où nos pères célébraient la fête de la Fédération.

PARIS-THÉATRE

— A l'Opéra, M. Gailhard a demandé la collaboration de Victor Capoul. Les deux amis vont avoir à s'occuper activement par suite des quatre ouvrages qu'ils doivent nous donner cette année : *Lancelot*, *Patrie*, le *Cid* et le *Roi d'Ys*. On annonce un début sensationnel au mois d'avril : c'est un jeune Marseillais, M. Ghiglione, doué d'une magnifique voix de fort ténor.

— A l'Opéra-Comique, les répétitions alternent avec le répertoire : on attend toujours les *premières*. La *Louise*, de M. Carpentier, est, dit-on, prête, mais l'orchestre a encore beaucoup à faire. On répète aussi les *Visitandines*, un agréable opéra-comique en deux actes, de Picard, musique de Devienne, qui fut représenté au théâtre Feydeau, le 7 juillet 1792.

— A la Comédie-Française un début : M. Dessonnes. La critique lui a été très favorable. On a demandé à M. Claretie que *François le Champi* figurât parmi les pièces données pendant l'Exposition. Très prochainement, le comité compte reprendre ses séances de lecture. Plusieurs auteurs attendent leur tour :

M. Victor Jeanet, avec une comédie en trois actes, en prose ; M. Eugène Delord, avec une pièce également en trois actes et en prose, et M. Charles Esquier, avec une grande pièce en vers, *Les Ronces*.

— Au Théatre Sarah-Bernhardt, les représentations d'*Hamlet* alternent avec la *Dame aux Camélias*. M. Edmond Rostand a traité avec la célèbre tragédienne pour les représentations de l'*Aiglon* qui seront données en France et à l'étranger en langue française.

Mme Sarah Bernhardt a confié à M. Victor Ullmann la direction de la tournée en France qui commencera aussitôt après la création de l'œuvre à Paris.

— Le Nouveau-Théatre a l'intention de monter une pièce politique et révolutionnaire d'une très grande hardiesse, parait-il, signée Urbain Gohier. L'ouvrage s'appelle le *Ressort*, et a pour sous-titre : « Etude de révolution ». Il comporte quatre actes. Le dernier se passe à l'intérieur d'une barricade, non d'une barricade comme celle des *Misérables*, mais d'une barricade moderne, tragique, en plein incendie.

La pièce ne sera point soumise à la censure : elle sera donnée en représentations privées. Elle est mise en scène par M. Gémier.

— Au Chatelet, après *Robinson Crusoé*, M. Rochard s'est entendu avec Jules Verne pour mettre au répertoire, avant l'Exposition, Michel Strogoff, qu'il a créé en 1880, lors de sa première direction. Nous irons ainsi jusqu'en mai, et on commencera alors la réfection des 1.200 costumes et des innombrables cartonnages artistiques de la *Poudre de Perlimpinpin* qui sera la féerie de l'Exposition.

— A l'Odéon, les *Fourchambault* remplaceront sur l'affiche *France... d'abord !*

La Guerre en dentelles, la pièce de M. Georges d'Esparbès, composera le premier spectacle qui succédera à la comédie d'Emile Augier.

— Au Théatre-Antoine, la *Gitane*, de M. Richepin, a soulevé de nombreuses critiques ; le robuste poète qu'est l'auteur de la *Chanson des Gueux* donne trop libre cours à ses talentueuses excentricités : les plus autorisés n'hésitent pas à le lui dire. La *Gitane*, opposant la civilisation sédentaire à la barbarie errante, n'a point satisfait ni par l'ordonnance de la pièce, qui est trop libre, ni par les caractères des personnages trop idéalisés.

En paix, à ce même théâtre, de M. Bruyerre, a l'avantage d'étudier un problème plus utilitaire : la responsabilité de la société devant la constatation de la folie. La pièce tient l'affiche avec beaucoup de succès. Après la *Gitane* on mettra en répétition une nouvelle comédie de M. Maurice Donnay ; le *Village voisin*.

— Nous avons un Opéra qu'on tient à appeler populaire. Le *Matin* s'est occupé activement de donner quelque intérêt à l'ancien théâtre des *Folies-Dramatiques*. Nous souhaitons que le public y trouve aussi le sien.

— Aux Nouveautés, c'est une pièce de M. Alfred Capus qui succédera à la *Dame de chez Maxim*.

— Le Théatre de l'Ambigu vient de remporter un nouveau et très grand succès avec *A Perpète*, le drame de MM. Pierre Decourcelle, Edmond Lepelletier et Xanrof.

Le clou, car il n'y a pas de bonne pièce à l'Ambigu sans un clou, est le 5e tableau, où le spectateur se trouve transporté en plein café américain, avec ses femmes élégantes, ses copurchics parisiens, ses torrents de lumière, ses exotiques en costumés nationaux, ses garçons, ses tziganes, ses nègres, tout cela mis en scène avec un goût et une libéralité vraiment admirables.

— M. Léon Gandillot a lu aux artistes du Palais-Royal, *C'est la faute à Bérénice*, pièce nouvelle, qui succédera à *Coralie et Cie*.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone* : 704-19. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE.

La **Revue des Revues** (Paris, 12, avenue de l'Opéra) du 1er février 1900 contient :

Articles de fond. — I. Les descendants de réfugiés et d'émigrés français dans l'Allemagne contemporaine, par Jacques Bainville. — II. Au Cap Nome (Les nouvelles découvertes d'or au Cercle Arctique), par E. Janne de Lamare.

Poésies. — III. Sur une pensée de Pascal, par Sully Prudhomme, de l'Académie française.

Beaux-Arts. — IV. Le Musée Gustave Moreau, par Henri Frantz. (**10 gravures.**)

Questions sociales et politiques. — V. La Guerre du Transvaal et ses problèmes, par Jean de Bloch. — VI. Parmi les Saints et les Possédés modernes (Les Exorcistes de Shiloh), par L. de Norvins.

Mouvement littéraire en France et à l'étranger. — VII. La Résurrection, par Henry Bérenger. — VIII. Revue des derniers livres français, par Les Collaborateurs de la Revue.

Histoire et démographie. — IX. Elisabeth Paterson (d'après des documents inédits), par Jacques de Nouvion (I).

Revue dramatique, par G. Lefèvre.

Analyse des « Revues » françaises, anglaises, américaines et russes.

Caricatures politiques. (**11 gravures.**)

BONS-PRIMES de la Grande Revue de l'Exposition

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 1

Gratuitement tout Abonné de la **Revue** a droit à un **portrait-carte**, qui lui sera délivré, sur la présentation de sa Quittance, par la Photographie Sjowal, 25, *boulevard des Italiens.*

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 2

Pour un **numéro spécimen** de la **Revue des Revues**, envoyé *gratuitement* et *franco*, valable jusqu'au 1er Avril. — Adresser la demande à l'Administration, 12, avenue de l'Opéra, en y joignant ce Bon.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 3

Pour une planche de la série chefs-d'œuvre **les Grands Maîtres du Musée du Louvre**. (La planche gravée au burin et imprimée sur Chine, format 65 × 48.) — Au lieu de 15 fr., **2** fr. **50** franco sur demande, en y joignant ce Bon. — Demander catalogue à l'Administration de la *Revue*.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 4

Donnant droit à un volume **Art et Nature**, de H.-L. Roger-Milès, illustré de 27 eaux-fortes et 8 lithographies originales des artistes les plus illustres. Valeur, 50 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, ce volume sera délivré au prix de **15** fr. franco.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 5

Pour une **grande sphère terrestre** de 1 mètre de circonférence. (Adoptée par la Ville de Paris pour ses écoles.) Valeur, 30 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, la sphère sera envoyé franco port et emballage au prix de **15** fr.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 6

Pour un ouvrage de grand luxe : **Cent dessins de Watteau**, gravés par Boucher, sur papier vélin. Valeur, 60 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, l'ouvrage sera expédié franco au prix de **15** fr., ou **21** fr. avec reliure amateur.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 7

Pour un ouvrage de grand luxe : **L'Exposition Meissonnier** (nombreuses eaux-fortes, études de Dumas fils et Roger-Milès). Valeur, 100 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, l'ouvrage sera envoyé franco au prix de **30** fr.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 8

Pour une **réduction de 15 p. 100** sur le **prix-courant** de la **Photographie Russe**, 279, *rue St-Honoré* (angle de la rue royale). — Cette réduction sera faite sur les commandes d'une douzaine au moins de portraits de tout format, en présentant ce Bon.

La **GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION DE 1900** se trouve dans tous les Bateaux des Grandes Compagnies de Navigation et, entre autres, de la **COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE**, des **MESSAGERIES MARITIMES**, de la Compagnie **NEERLANDO-AMÉRICAINE** et des **CHARGEURS RÉUNIS.**

N° 5

1900

Mars
1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la Revue des Revues



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



L'EXPOSITION ALLEMANDE

Malgré l'emplacement très vaste accordé à l'Allemagne à l'Esplanade des Invalides et au Champ-de-Mars, il est très significatif de lui avoir vu demander deux annexes : l'une à son exposition industrielle, l'autre, à sa galerie des machines.

L'Allemagne sera représentée par environ 1.000 exposants, et la superficie occupée par son exposition sera de 30.000 mètres carrés.

L'exposition allemande comprend une galerie des machines, une exposition industrielle, un palais de la bière, le phare de Brême servant à l'exposition de la marine marchande, et le pavillon de l'Empire Allemand.

Tout cela sera-t-il prêt à temps? La question se pose dès qu'on pénètre dans le cloaque des terrains, dans la forêt des échafaudages, dont les ramures laissent tomber une grêle de platras et de pierrailles sur le malheureux visiteur précoce. Pourtant, en haut lieu et parmi les ouvriers aussi tout le monde est à la besogne sans relâche, et tous sont convaincus d'arriver à temps...

Du côté de la galerie des machines et de la galerie des chaudières, il y a encore un travail considérable; mais aussi il y a eu des empêchements peu ordinaires : des pièces d'une machine pesant 30.000 kilos, si grandes, une roue d'une scie mécanique si vaste elle aussi, qu'il a fallu emprunter un wagon spécial et unique à l'usine Krupp pour transporter ces monstres dont le premier, seul, est déjà en place. Et la mise en place de cette pièce considérable, si on pouvait la recommencer pour les visiteurs, constituerait un des plus intéressants spectacles de 1900. En effet, dans la galerie des machines allemande un treuil de 26 mètres d'écart, de 13 mètres de haut, d'un poids de 25 tonnes, circule sur de minuscules rails, se meut à l'électricité avec une aisance de bicyclette, se transforme en grue, en levier, et soulève tout à coup, sans trépidation, silencieux et d'un mouvement d'horloge parfaite, ce poids de 30.000 k. Et dans sa force énorme, dans sa perfection de proportions et d'aptitudes, cette machine arrive à fasciner le spectateur, à donner le frisson que produit le chef-d'œuvre.

Dans les sous-sols de la galerie, toute une construction de fours, de réservoirs, d'accumulateurs électriques, n'attend qu'un signal pour prendre sa vie de production. C'est là qu'on verra l'exposition de l'A. E. G. (Société générale d'électricité pour les non initiés). Et ceux qui déjà ont vu fonctionner les dynamos monstres (l'une de ces machines a une force de 20.000 chevaux), ceux qui ont vu les inventions nouvelles de l'A. E. G., qui depuis longtemps déjà distribue en Allemagne, jusque dans de minuscules villages, la lumière, la chaleur et la force motrice, ont été éblouis de ce qu'ils ont vu.

Encore dans la galerie de l'Electricité on verra les lampes du professeur Nernst de Gottingue, si lumineuses, qu'à côté d'elles, les lampes à arc et à incandescence (*vulgo* bec Auer) paraissent donner une lumière jaune. Et il ne sera pas sans intérêt non plus de visiter le laboratoire du professeur Nernst qui constituera, pour les gens du métier, le clou de l'Exposition électrique.

Deux annexes flanquent la galerie des ma-

chines proprement dite : l'une destinée à des chaudières monstres qui attendent, pour être mises en place, que l'armature de fer qui les au premier étage des mastodontes de fer qu feraient céder tout autre plancher et qui, là-dessus, vont évoluer, trépider et gronder sans



Vue générale du Pavillon allemand.

protégera soit terminée, l'autre, une construction de fer à deux étages, d'une architecture massive, puissante, permettant de monter que la bâtisse de titans ne bouge, ne soit même ébranlée.

Au bord de la Seine, le phare de Brême, la

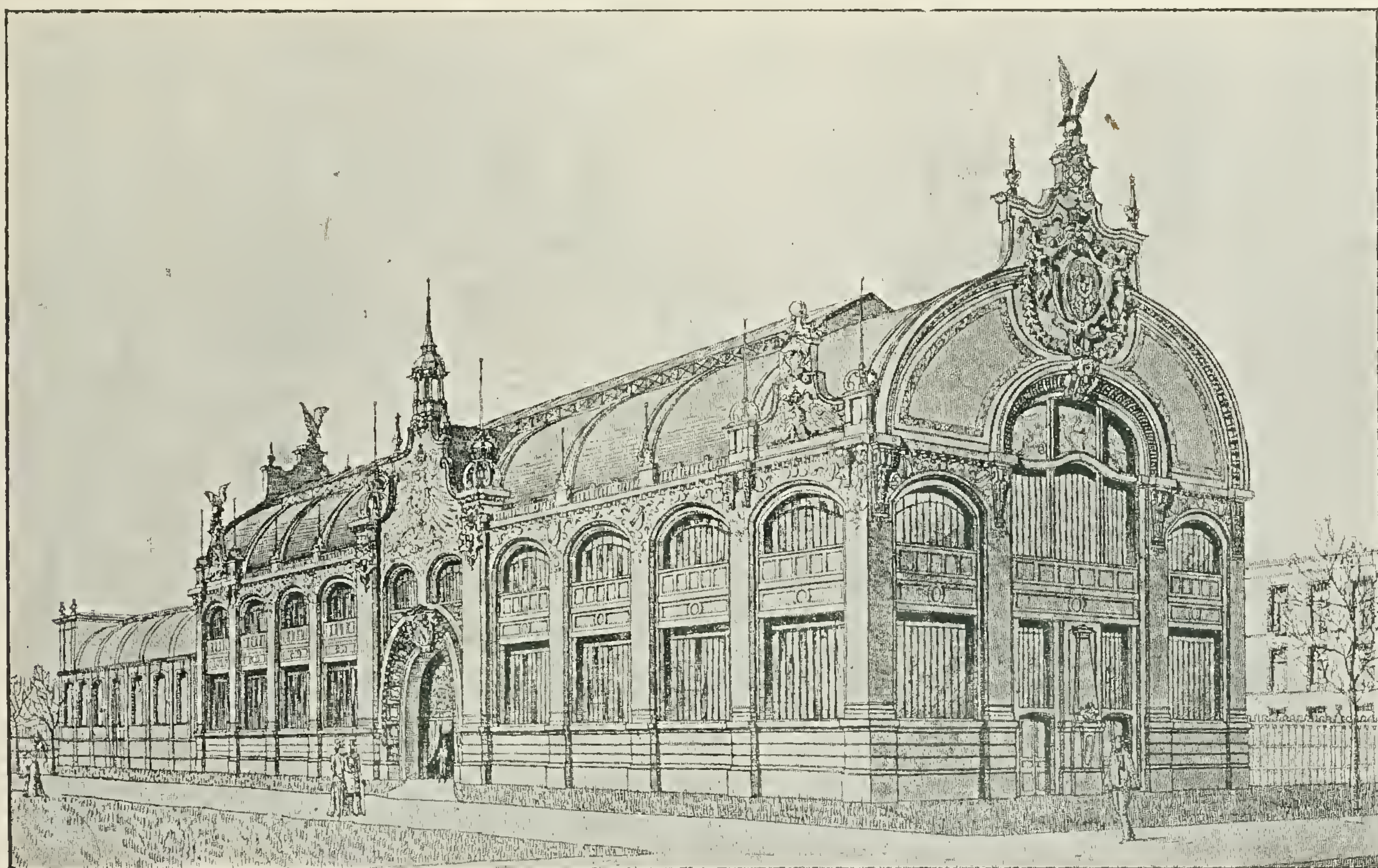
tour appuyée au flanc de la maison du gardien, soutenue par des balises géantes, construction infiniment décorative, jolie comme une peinture de faïence de Delft, peinte de fresques qui au grand soleil prennent des tons effacés, très doux. Tout en haut, une lampe à lentille de 50 centimètres de diamètre qui éclairera le Trocadéro et les bords de la Seine jusqu'à Saint-Cloud. Dans une autre tourelle-observatoire, un jeu tournant qui alternera sa lumière sur le Champ de Mars et les bords de la Seine. Au-dessous de la lampe géante, accroché à deux poulies, le bateau de sauvetage (celui-là même qui, pendant des années, vient de servir à Brême) se balance sur ses cordes, tout prêt à descendre à la première alerte.

A l'intérieur du phare, l'exposition de la marine marchande, une sphère céleste, des bateaux, des engins et autour de la salle du bas, puis dans les galeries supérieures, des ornements de poissons, d'algues, de plantes fluviales et de coquillages stylisés en chapiteaux, en frontons et en balustrades. Au fond, un double escalier enchevêtré, tournant sur lui-même, aboutissant aux étages différents de la bâtisse toute en recoins, en paliers divers, d'une jolie et naïve fantaisie architecturale, qui évoque la maison Usher, des coins fantastiques où d'eux-mêmes renaissent à la mémoire les contes d'Hoffmann et de Grimm.

Au quai d'Orsay, le pavillon de l'Empire allemand, d'un style nouveau, très divers avec de ci de là des reminescences en fresques et ornements de bois de certains coins de Nuremberg, à toits en plusieurs clochetons et bulbes recouverts de cuivre vert-de-grisé à légères bordures d'or. Le tout d'un aspect solide et riche que l'on est tout surpris de voir à une bâtisse aussi éphémère.

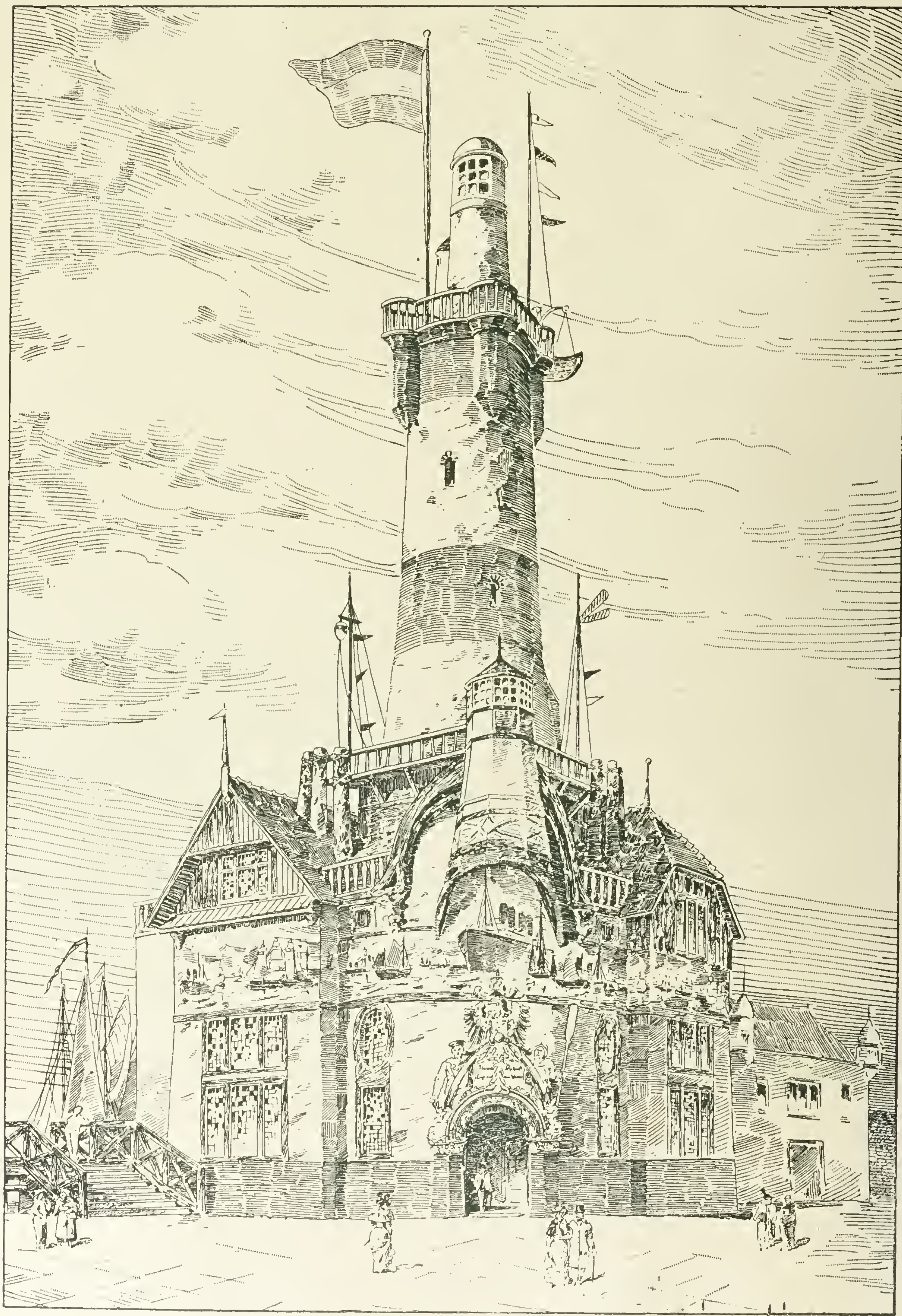
A l'intérieur, le hall d'entrée où sera une exposition de la librairie et des arts graphiques. Au premier, deux grandes salles : dans l'une on verra la vie de l'ouvrier en Allemagne, dans l'autre les produits de l'imprimerie nationale. Enfin en façade sur la Seine trois salons qui sont l'exacte reproduction de trois pièces du château de Potsdam. Les plafonds aux moulures rocailles très dorées sont copiées sur ceux du château royal ; les tentures et les meubles venus de Potsdam serviront d'écrin aux chefs-d'œuvre de l'école française que l'Empereur Guillaume II « exposant » enverra à l'Exposition de Paris.

Et au milieu des bâtisses hâtées, du toc de la



Galerie des machines de l'Exposition allemande.

plupart des pavillons, des galeries qui dans minus, ils ont vraiment grand air] ces trois



Le Phare de Brême.

leur uniformité de fer semblent des gares ter- salons, aux proportions, aux ornements, aux

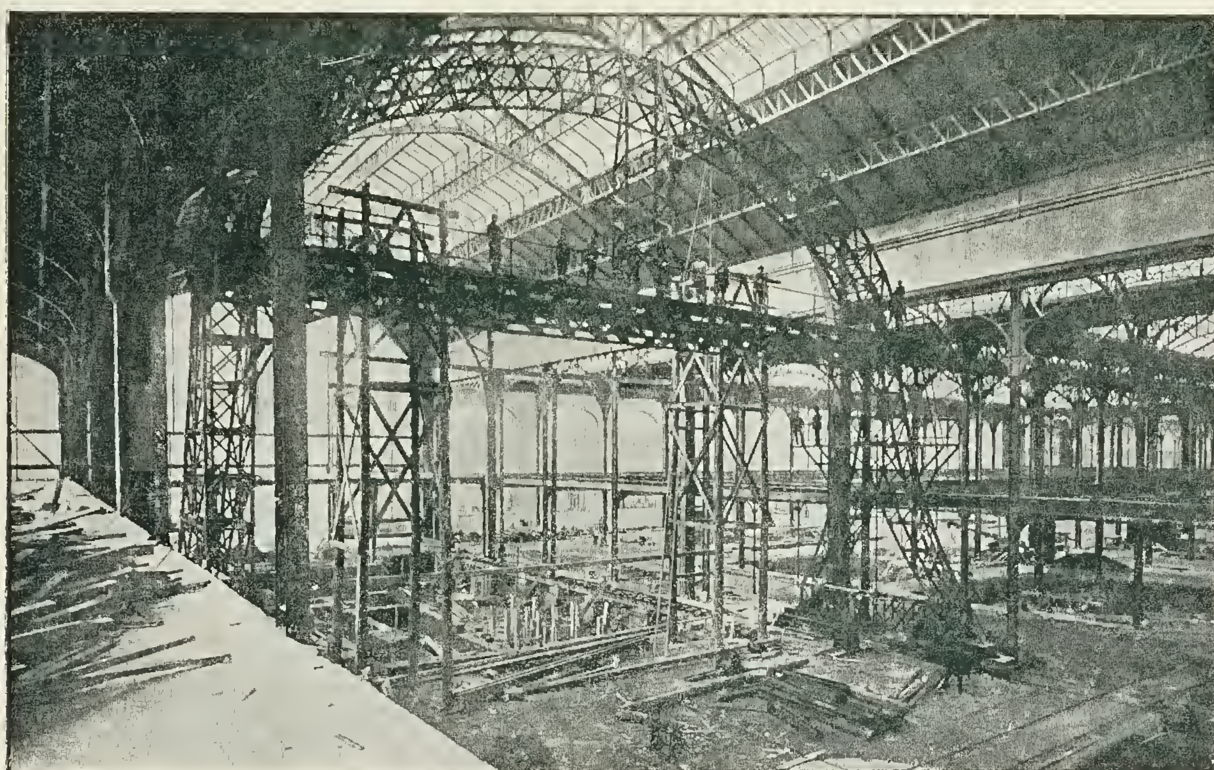
tableaux d'un goût rare, et donnent une forte et grande impression de l'immuable puissance du beau, de l'immortalité de l'art.

A l'Esplanade des Invalides, l'exposition industrielle. Par faveur, le commissaire général de l'Exposition allemande a obtenu la suppression des escaliers Eiffel-style qui ornent tout du long la grande halle de fer destinée aux nations étrangères, et ces utilités de fer sont remplacées à droite par un escalier double d'un harmonieux ensemble, avec grands paliers et rampe de bois sculpté représentant des sujets de chasse, à gauche par un escalier simple partant d'un vestibule bas, très intime et donnant l'illusion d'un coin habité de quelque jolie retraite d'art.

Au milieu de la section du fer un immense groupe de fer forgé — un aigle terrassant un dragon — merveille d'habileté et de perfection qui surprend même venant d'un pays qui possède les grilles du palais de Wurzbourg.

Le long d'une des parois de la galerie, des chambres toutes meublées, puis l'exposition des bijoutiers et des orfèvres, avec pour pièce de milieu une gigantesque fontaine de trois mètres de haut, d'une délicieuse sveltesse, groupant des génies et des nymphes d'argent sur de frêles arcs de bronze relevé de plaques d'or et d'incrustation de pierres précieuses envoyée par les orfèvres de Heilbronn.

Entre l'exposition allemande et celle de Munich une voûte de marbre sculpté de porphyre et de mosaïques, un repos d'art pur au milieu de la diversité des objets de commerce, une voûte qui rappelle et la salle verte de Dresde et les châteaux du roi Louis II. Des vasques reçoivent l'eau qui s'échappe des gueules de monstres marins, et des panneaux de lapis lazuli alternent avec des guirlandes de pierre grise courant derrière des hauts-reliefs de naïades.



Le Treuil de l'Exposition industrielle.

Comme aux machines, l'industrie allemande a eu ici besoin d'une annexe, un petit cloître aux arcades courant entre les arbres de l'Esplanade destiné à l'exposition de l'horlogerie, et au bout du cloître une chapelle où seront exposés les ornements d'église et les orfèvreries sacrées.

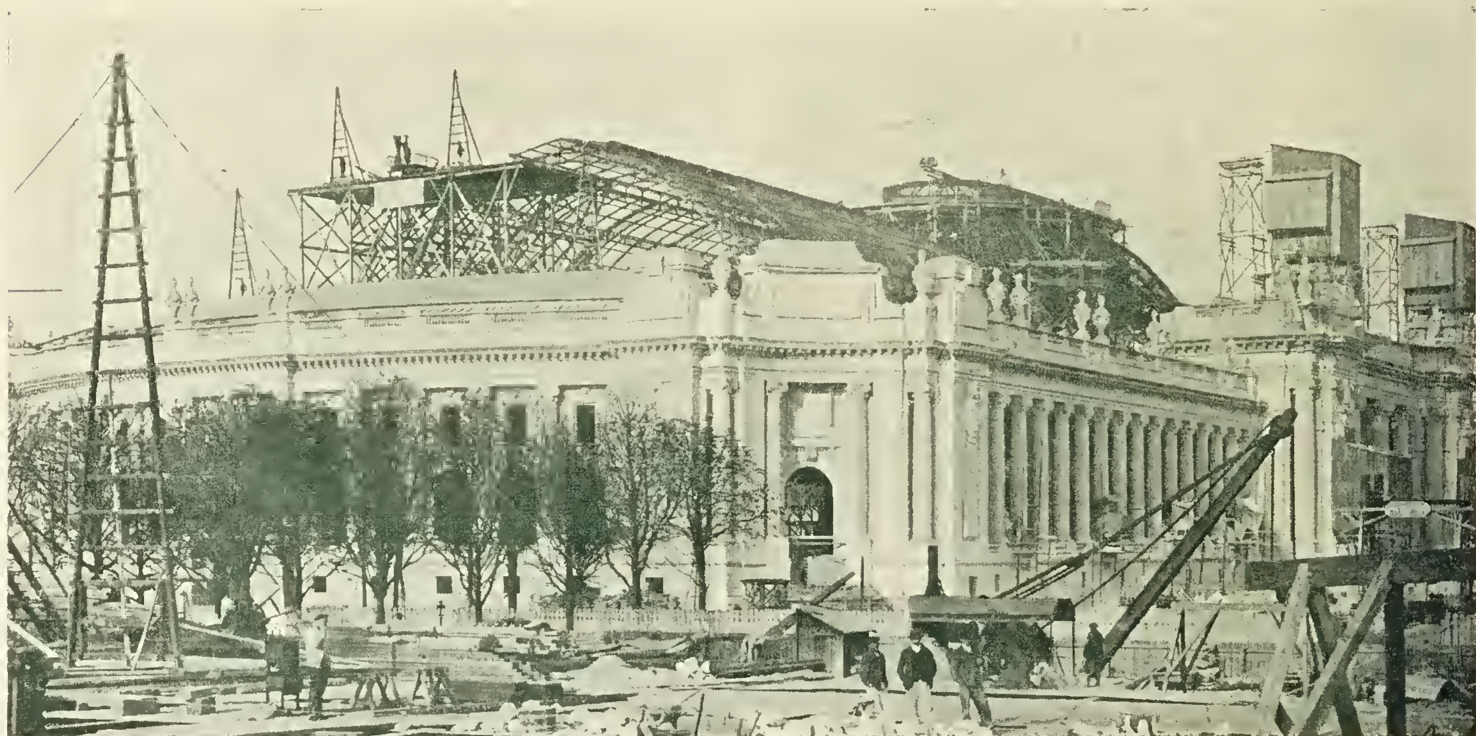
Des ouvriers allemands parmi les ouvriers français posent les planchers, ajustent les boiseries venues d'Allemagne toutes montées déjà, et sur le blanc des murs crépis à la chaux par places, l'imprévu d'une inscription en caractères allemands :

« C'est bon ». « Encore 81 jours ».

Bojidar Karageorgevitch.

LE GRAND PALAIS

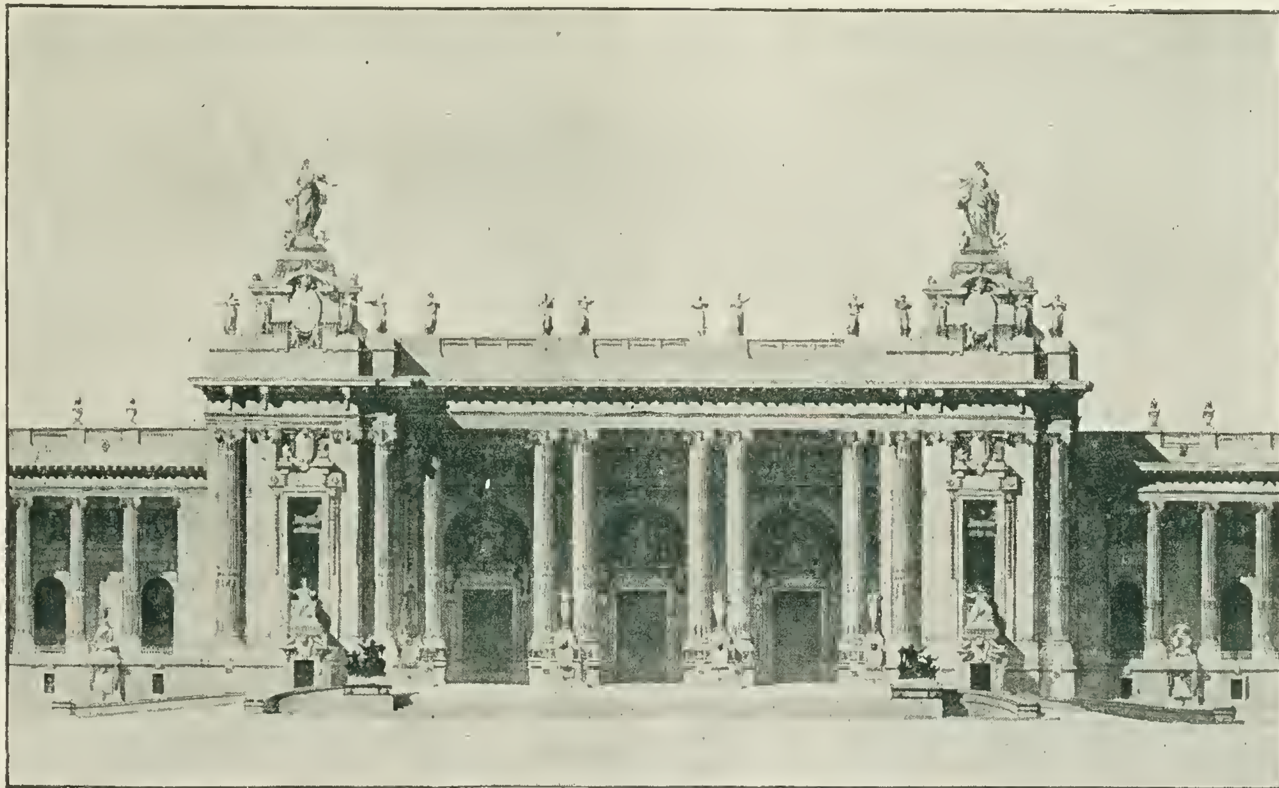
Le Grand Palais occupe une surface beaucoup plus considérable que son voisin, et ses auteurs ont dû lutter contre des difficultés de toutes sortes qui s'opposaient comme à plaisir à son édification. Le jury avait triomphé aisément d'un premier embarras causé par l'insuffisance du concours de juillet 1896, en confiant conjointement la construction du Palais à MM. Thomas, Deglane et Louvet, sous la direction en chef de M. Girault, à qui fut donné le titre « d'architecte en chef du Palais des Champs-Élysées ». C'étaient les quatre titulaires des premières primes, et on avait si bien compris la parenté intime de leurs talents qu'il avait paru tout naturel de les associer dans une collaboration que l'on espérait heureuse et fructueuse. Le résultat de ce compromis fut la complication qui caractérise avant tout le Grand Palais. Mais l'excuse des architectes est la disposition très inégale de l'emplacement qui leur fut dévolu. Selon les données du programme, le Palais devait s'étendre entre l'avenue Nicolas II et l'avenue d'Antin, d'une part, entre le Cours la Reine et une avenue transversale à l'avenue d'Antin, d'autre part, autrement dit présenter ses grandes façades sur deux voies non parallèles, les avenues latérales limitant ses côtés aux formes d'un trapèze irrégulier. Il fallait encore que la façade principale n'écrasât pas de sa masse architecturale le Petit Palais, qui lui fait face, sans que cette préoccupation dût nuire aux proportions de l'édifice dans son ensemble. Enfin, la nature même du sol, particulièrement dans la partie très marécageuse qui avoisine le Cours-la-Reine, rendait la tâche des architectes plus laborieuse, et absorbait une grande part de leur activité dans la résolution des embarras matériels de l'entreprise.



Le Grand Palais. (Angle du Cours-la-Reine.) Soc. *La Photographie*. Thuillier, dir.

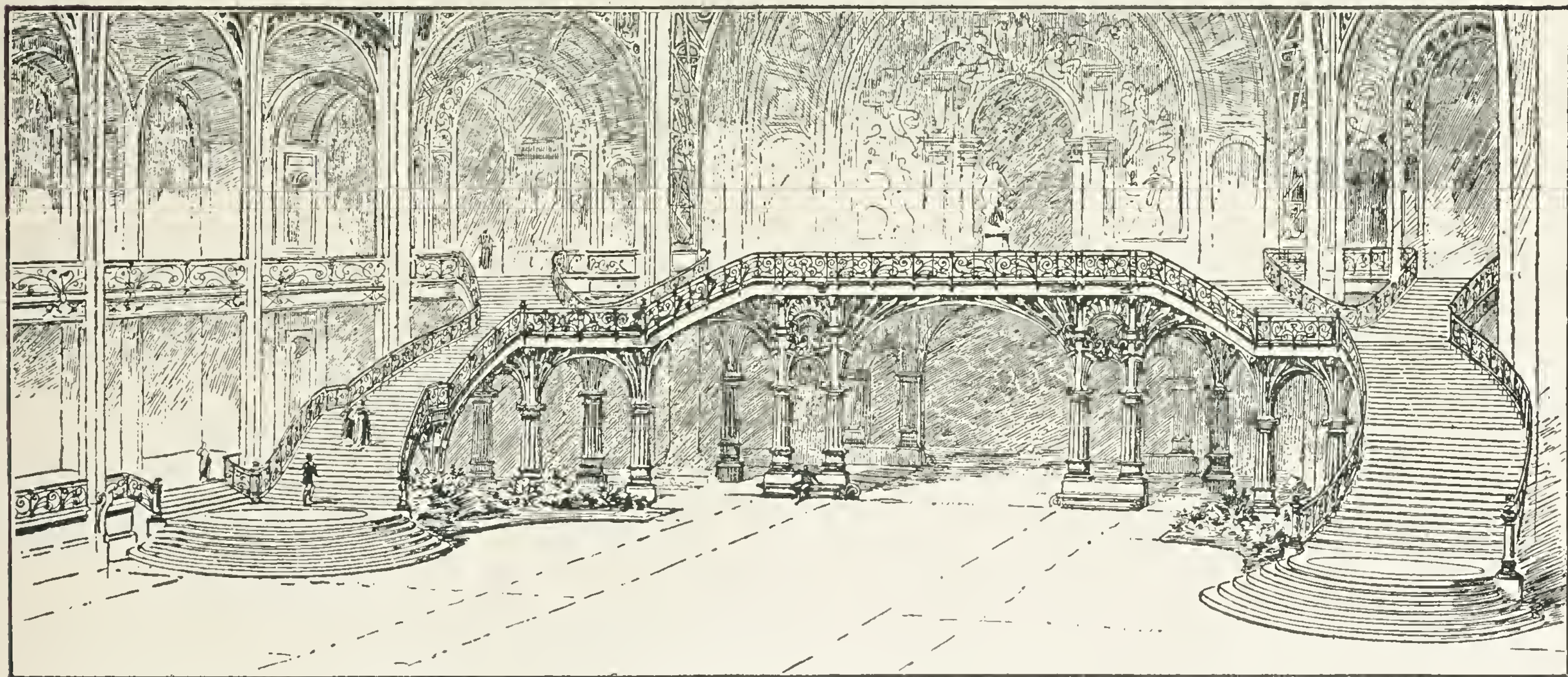
Ils ont triomphé de toutes les difficultés grâce aux ressources de leur science exercée et de leur habileté technique. Loin de chercher à tirer un parti original de la configuration du terrain, ils ont mis tout leur talent à en dissimuler les défauts, à dresser un ensemble symétrique, à combiner leurs plans de telle sorte que les axes fussent amenés à se couper presque en angles droits, selon les bons principes de l'École. Pour proportionner la grandeur de la façade principale à celle du palais de M. Girault, M. Deglane a abaissé l'étage de soubassement, et surbaissé la toiture à vitrage qui domine encore et assez lourdement l'édifice de son aspect de serre colossale. A un porche unique d'abord projeté, qui eût été nécessairement de dimensions imposantes et eût exigé une élévation plus grande de toute la façade, on a substi-

tué un péristyle d'accès comportant trois entrées, dont l'avancée brise un peu l'harmonie de la longue colonnade, et semble nuire plutôt à l'ensemble.



Porche du Grand Palais.

Les architectes ont dû, on le voit, sacrifier certaines parties intéressantes de leur projet aux exigences du plan général. D'autre part, ils ont perdu un temps précieux à parer aux nécessités de l'entreprise. Mentionnons seulement ce détail que pour consolider le sol de la partie du Cours-la-Reine où stagnait jadis le marais des Gourdes, comblé depuis des siècles, on a dû couler entre des centaines de pieux des masses de béton : un radier d'un demi-mètre de béton s'étend en effet sous toutes les constructions, couvrant une superficie de 21.000 mètres carrés, et la moitié des Palais est bâtie sur pilotis! Ce travail préliminaire a pris un temps considérable et en laissait d'autant moins aux architectes pour parfaire la construction



L'Escalier d'honneur du Grand Palais.

de ces immenses monuments. Ce sera même un de leurs plus grands mérites que d'avoir pu mener à bien leur œuvre en deux ans à peine. Ils ont eu recours aux moyens les plus extraordinairement rapides que la technique moderne mettait à leur disposition : transport direct aux chantiers de blocs énormes par le moyen de grues puissantes et d'un grand pont roulant électrique d'une force de 10 tonnes, courant sur deux rails distants de 12 mètres; découpage des blocs par la scie diamantée (disque d'acier de 2 m. 20 de diamètre sur 2 centimètres d'épaisseur, armé à la circonférence, sur la tranche et les arêtes, de 160 diamants enchâssés dans le métal; la scie tourne à la vitesse de 300 tours à la minute et fait en un quart d'heure le travail que ferait la scie ordinaire en 3 jours); mise en place des pierres ajustées par le moyen d'une grue à pivot dont le bras souple et puissant enlève le bloc et le pose à la place assignée; mise en place des ferrures de fer par des échafaudages gigantesques et mobiles sur rails. Aussi en deux ans a été accompli un travail qui eût demandé naguère cinq ou six ans de labeur incessant. Nul ne contestera à ce point de vue l'admirable science des architectes du Grand Palais!



Vue intérieure du Grand Palais. (Emplacement du grand hall.)

On ne contestera pas davantage l'ingéniosité de leur plan. Une fois admise la conception qu'ils se sont faite du caractère architectural du futur Palais, on reconnaît unanimement qu'ils ont déployé la plus surprenante adresse dans l'exécution de leur tracé, très complexe en réalité, très simple en apparence.

Le Grand Palais est un ensemble de trois palais, un tout formé de trois parties si intimement soudées que l'unité de l'ensemble est absolue, mais si distinctes que l'on peut aisément isoler chacune d'elles. La partie antérieure comprend la façade principale sur l'avenue nouvelle avec le péristyle d'entrée, la partie postérieure s'étend sur l'avenue d'Antin avec une entrée spéciale; enfin la partie médiane comprend l'entrée latérale sur l'avenue des Champs-Élysées. La forme générale est celle d'une sorte d'H boîteux, dont la plus petite branche représentée par le palais de l'avenue d'Antin est légèrement oblique.

Le biais a été habilement dissimulé pour le visiteur, par le moyen d'un hall elliptique, en apparence circulaire, qui prolonge la vue dans l'axe et masque le défaut de l'emplacement.

Le portail de la grande façade franchi, on se trouve dans un hall immense de 45 mètres de large sur 200 mètres de longueur entre les points d'appui. En face de soi, dans l'axe de l'entrée principale, l'escalier monumental en dentelle de fer occupant toute la largeur de la partie médiane conduit, par une double volée, dans les galeries hautes. Au delà, à travers une baie en arc, on aperçoit les salles de l'avenue d'Antin et le hall elliptique de M. Thomas.

La vaste piste du hall est entourée d'un large promenoir en pourtour, mais surélevé, de plain-

pied avec les galeries extérieures, formant une terrasse très propre à l'installation des tribunes, et dont les murs offrent encore 500 mètres de cimaise aux futures expositions de peinture. Pendant l'Exposition, cette piste sera le jardin de la sculpture, et l'on aura accès aux salles de peinture par deux escaliers circulaires à double évolution placés aux extrémités, à droite et à gauche du hall. Aux angles sont des salons de repos circulaires, où l'on jouira d'une très belle vue à l'intérieur, sur le hall, à l'extérieur, sur les Champs-Élysées. Tout autour du hall règne une galerie à découvert, doublée en pourtour par une série de galeries extérieures, toutes consacrées à la peinture. Au-dessus de nos têtes s'élèvera le dôme surbaissé de 43 mètres de hauteur sur une base de plus de 70 mètres de diamètre. C'est ici qu'il faut louer grandement M. Deglane, qui a fort intelligemment compris l'ossature et fait un heureux effort vers la décoration du fer par le fer. Les puissants supports



Un quadrige.



Chapiteau. (Façade du Grand Palais.)

de fer] ont été ajourés, sculptés, semble-t-il en pleine matière, et l'effet décoratif donne une impression de force et d'élégance.

Au grand hall est accrochée en quelque sorte comme une annexe la nef de retour, toute occupée par le grand escalier d'honneur avec ses paliers de repos. Sous le palier principal on passe directement de la piste du grand hall dans les galeries du rez-de-chaussée. A droite et à gauche, des pans inclinés latéraux conduisent au sous-sol, éclairé par des baies percées dans le soubassement. Ce sous-sol, destiné en 1900 aux installations d'appareils de chauffage et d'électricité, et sans doute à des logements, à des postes, à des dépôts, est réservé plus tard aux écuries du concours hippique, et sera, après l'Exposition, garni de boxes pour recevoir au moins 600 chevaux. Il se compose d'une série de salles et de galeries basses, mal éclairées, où l'on ne peut prétendre

faire place à quelque exposition que ce soit.

M. Louvet semble avoir eu en partage une des tâches les plus ingrates, celle de ménager les escaliers et les vestibules des deux Palais, qu'unit la partie médiane, à lui confiée. Après le grand vestibule « d'honneur », selon sa désignation consacrée, un autre, plus étroit, donne accès par deux escaliers, à deux galeries latérales, fractionnées en salles d'exposition. Une série de salles, toujours vouées à la peinture, occupe, au rez-de-chaussée, derrière l'escalier, le fond de cette partie médiane, et conduit dans la rotonde de M. Thomas. Au 1er étage, en haut du grand escalier d'honneur, et entre deux groupes de galeries disposées de la même façon que celles du rez-de-chaussée, trois grands salons dont un salon d'honneur occupent l'emplacement réservé par le plan général à la future salle de concerts, qui remplacera la salle du Trocadéro, depuis longtemps abandonnée. Cette salle, dont un des petits côtés sera occupé par de grandes orgues, sera, dit-on, décorée sobrement de peintures murales, et par son artistique simplicité, elle se prêtera, en dehors de sa destination propre, aux fêtes, réceptions, cérémonies de toutes sortes, et pourra au besoin être annexée au Salon annuel. Du grand salon d'honneur on jouira de la vue sur les deux autres parties du Palais: d'un côté, le grand hall et l'envers du porche de M. Deglane; de l'autre, le hall elliptique surmonté de la coupole basse et l'envers du porche de M. Thomas.

Le hall elliptique ne joue pas seulement un rôle capital dans le plan des architectes du Grand Palais; il est le morceau de résistance, le « clou » du Palais de l'avenue d'Antin. La rotonde, qui en occupe le centre, forme en bas, vestibule d'honneur. On y accède directement par le porche de l'Avenue. Son premier étage est englobé dans la salle de concerts dont nous avons parlé. Du vestibule on accède par deux larges escaliers aux salles d'exposition des deux étages, qui bordent le fronton et l'arrière du Palais, de chaque côté du hall; aux extrémités, dans les pavillons d'angle, sont aménagés des salons de repos.

(*A suivre.*) ALBERT LIVET.

LES CONGRÈS EN 1900

CONGRÈS DE L'EDUCATION SOCIALE. — Il a pour but la recherche des moyens d'éducation du sens social dans l'humanité. Le groupe d'initiative a adopté un programme comportant ces trois divisions : idées théoriques, moyens de diffusion et d'enseignement, œuvres d'application. C'est M. Léon Bourgeois qui préside la commission d'organisation. — Les communications doivent être adressées à Mme Lampérière, 37, rue Vaneau, secrétaire général.

×

CONGRÈS DE SOCIOLOGIE COLONIALE. — Son programme comporte des questions se rattachant aux conditions politique, juridique, morale et matérielle des indigènes. Nul doute que les conclusions qui se dégageront des travaux du Congrès ne facilitent aux puissances colonisatrices la mission de civilisation qu'elles ont assumées à l'égard des races plus ou moins inférieures qu'elles ont soumises à leur domination. Le Président de la commission d'organisation est M. Le Myre de Vilers; le secrétaire général M. Leseur, boulevard Raspail, 4.

×

CONGRÈS D'ANTHROPOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE PRÉHISTORIQUES. — Dans un but purement scientifique, les anthropologistes français ont l'intention de se grouper pour donner une nouvelle impulsion aux études préhistoriques ; ils font appel dans ce but à leurs collègues de tous les pays. La séance d'ouverture se tiendra dans la grande salle du Palais des Congrès de l'Exposition, les autres séances auront lieu, comme en 1889, au collège de France. En dehors des questions qui seront discutées en séance, la commission d'initiative met au programme des excursions qui permettront aux congressistes de visiter plusieurs localités classiques et de voir

quelques-unes des belles collections privées qui existent sur divers points de notre pays. Les adhésions et communications doivent être adressées à M. le Dr Verneau, 148, rue Broca.

×

Congrès de Médecine professionnelle. — Dans ce congrès, qui est absolument indépendant du congrès international de médecine, doivent être discutés un grand nombre de questions concernant l'exercice de la profession médicale, les rapports des médecins entre eux, ainsi qu'avec les pouvoirs publics et les collectivités. M. le Dr Lereboullet en a accepté la présidence. M. le Dr Glover, 37, rue du Faubourg-Poissonnière, remplit les fonctions de secrétaire général.

×

Congrès de Météorologie. — L'intérêt de ce Congrès paraît porter principalement sur la publication et la discussion des observations internationales des nuages, faites en 1896 et 1897. On s'y occupera également du grand nombre d'ascensions, tant en ballons montés qu'avec des ballons-sondes, qui ont été faites dans divers pays pour une étude systématique des régions élevées de l'atmosphère. M. Rascart a été nommé président de la commission d'organisation du Congrès, et M. Angot, 12, avenue de l'Alma, secrétaire général.

×

Congrès d'Histoire comparée. — Son programme est des plus vastes ; le comité d'organisation est prêt à accueillir avec faveur toutes les communications qu'on voudra bien lui adresser au sujet des vicissitudes intérieures et des relations extérieures des États, tant anciens que modernes. Il croit devoir particulièrement attirer l'attention sur les questions concernant la méthode historique ou l'enseignement de l'histoire. M. Gaston Boissier, de l'Académie française, a accepté les fonctions de président du Comité, assisté de M. de Maulde, secrétaire général, 10, boulevard Raspail.

×

Congres de l'Enseignement des sciences sociales. — Ce congrès se tiendra à Paris, rue Serpente, sous le patronage du Collège libre des sciences sociales, et s'occupera des questions relatives aux différents enseignements. L'intérêt portera principalement sur la création d'un enseignement social international par l'échange de personnel entre les universités et les écoles des divers pays. Les adhésions et communications doivent être adressées au secrétaire de la Commission, 22, rue Victor-Massé.

(*A suivre.*)

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

VI

LE PALAIS DE LA FEMME

L'Exposition de Chicago avait inauguré « La Maison de la Femme » ; nous aurons mieux encore : le Palais de la Femme, dû à l'initiative intelligente de Mme Pégard, dont on sait le dévouement à toutes les grandes œuvres féministes.

Ce Palais répond à de multiples besoins. C'est, tout à la fois, le refuge nécessaire et agréable, le home confortable dont les visiteuses apprécieront vite les nombreux avantages, une œuvre d'éducation, et un centre d'attractions aussi variées que délicates.

Ce Palais, œuvre de l'architecte Pontremoli, grand prix de Rome, occupe un des meilleurs emplacements de l'Exposition, au Champ de Mars, entre la Tour Eiffel et le pont d'Iéna, à proximité de toutes les grandes attractions, au centre même du mouvement. Par son architecture française et moderne, décoré de treillages, de fleurs, de vasques et de fontaines, offrant sa façade majestueuse entre deux pavillons gracieux, ses deux étages de vérandas, l'édifice aura l'élégance et la finesse d'aspect que comporte son titre et sa destination.

Au sous-sol, où l'on accède de plein pied, les visiteuses lassées, — ou plutôt harassées, et qu'il faut plaindre ! — trouveront des salons

de toilette spacieux et confortables, des servantes empressées, un coiffeur, tout ce qu'il faut pour réparer les outrages de la poussière, du soleil et de la fatigue. Elles n'apprécieront que mieux l'exposition réservée, dans ce même sous-sol, à tous les objets qui ont trait à la toilette, à l'hygiène ou à la coquetterie de la femme. Et satisfaite, ranimée, Madame s'en ira rejoindre son mari et ses enfants qui l'attendent au pavillon de droite, où les attirait un irrésistible besoin de réparer leurs forces, eux aussi, d'autre façon. Ici le lunch, ici le thé, ici les pâtisseries succulentes.

Mais bien des femmes, les congressistes en particulier, et beaucoup d'étrangères, peuvent se trouver seules à Paris pendant quelques jours. Le Palais leur offre, sauf le gîte, l'hospitalité la plus complète du matin au soir. Dans les nombreux petits salons qui entourent le hall central, elles peuvent faire leur correspondance, recevoir des amis, donner des rendez-vous. A l'heure du repas, un restaurant de 1er ordre installé dans le pavillon de droite, servira les déjeuners et les dîners par petites tables, dans un des sites les plus gais et les plus animés de l'Exposition. Et le soir, le Palais restera ouvert jusqu'à minuit.

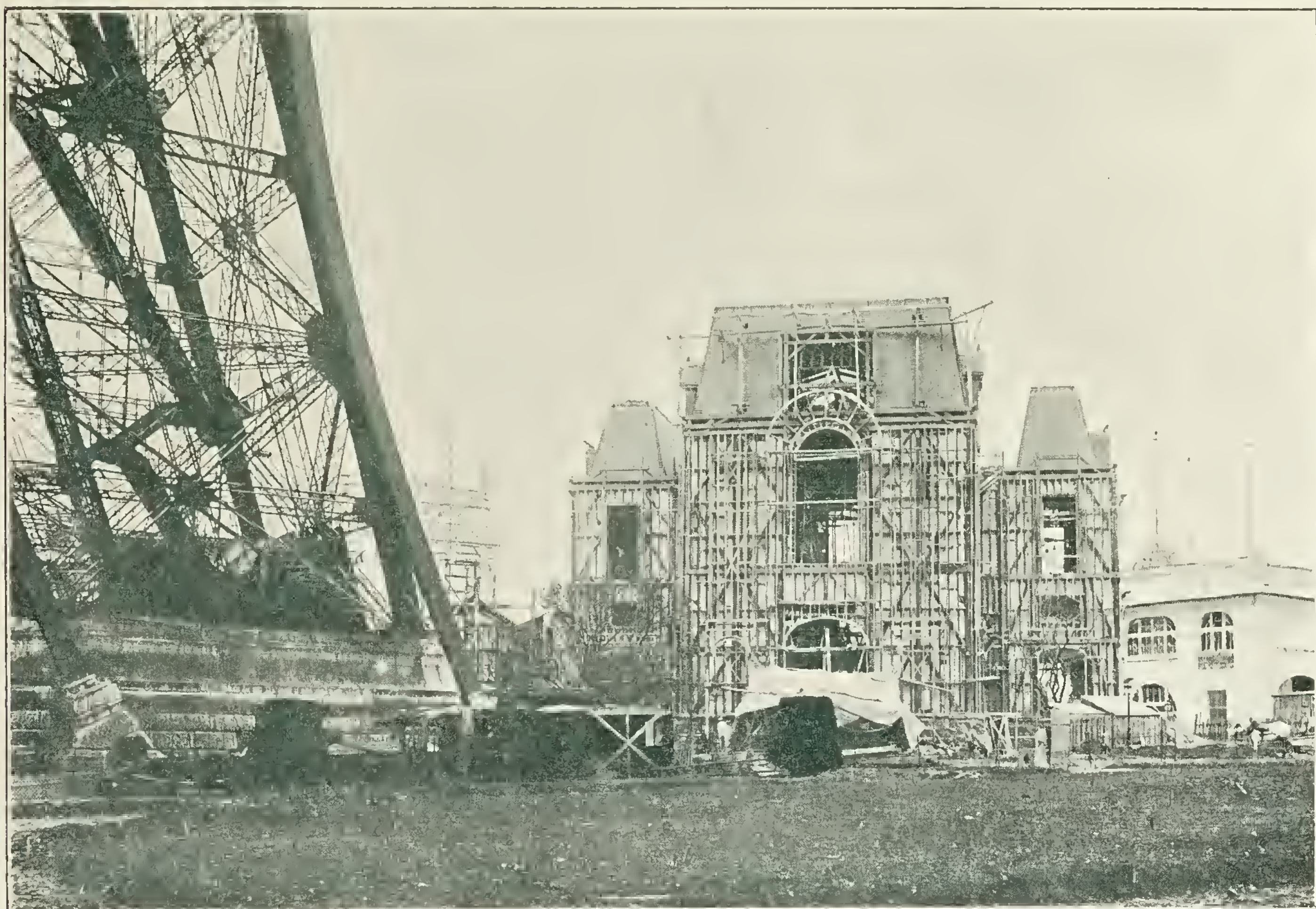
Mais ce n'est là qu'un des attraits de l'entreprise. A côté du nécessaire, on a fait une large place à l'utile. Les organisatrices du Palais de la Femme ont voulu y mettre en valeur la diversité des aptitudes intellectuelles de la femme, les résultats économiques moraux et matériels qu'elle a atteints par son travail.

Dans le grand hall du rez-de-chaussée, sera organisée une sorte d'exposition du travail manuel de la femme apportant sa quote part au bien-être de la famille ou faisant face, toute seule, aux difficultés de la vie par son industrie et son adresse. Tout ce que la femme peut produire, comme art et comme métier, sera exposé dans des vitrines ou dans les salons : tableaux, objets sculptés, émaux, miniatures, aquarelles d'éventail ou d'abat-jour, chiffonnages d'art, broderies, tapisseries, dentelles, etc.; la couture, les modes, les plumes; enfin, l'art de la ménagère, la cuisine enseignée, l'enseignement maternel.



Le Palais de la Femme.

Au 1er étage est installée une vaste salle de spectacles, avec ascenseurs électriques. Spectacles, saynètes, tableaux vivants, concerts, conférences alterneront à ce théâtre de la femme, qui doit être un enseignement en même temps qu'un plaisir. Le programme, dont s'est chargée Mme Thénard, l'éminente artiste conférencière, comprend déjà des ombres lumineuses (une évocation du Salon de Marie-Antoinette entre autres), des tableaux vivants qui reconstitueront sous nos yeux la vie des femmes illustres du passé ; des concerts de musique ancienne et moderne, dans lesquels les œuvres des femmes musiciennes tiendront une place importante, des projections de tableaux célèbres des peintres de la grâce et des élégances féminines au XVIIIe siècle : Boucher, Greuze, Watteau, Fragonard, Largillière, Chardin.



État actuel des travaux.

Les conférences apprendront à tous et particulièrement aux étrangers ce qu'est la parole française, l'art de bien dire, avec cet esprit fin et délié, ce sentiment du goût et de l'élégance, de l'harmonie, qui caractérise bien notre génie national, la pureté de notre langue, le charme de la belle diction française ; et elles révèleront aussi la culture de l'esprit, la pensée haute et noble, la conviction ardente et forte, l'éloquence de nos grandes conférencières françaises et étrangères.

Des cours sur certains sujets, du domaine plus spécial des femmes, feront valoir la femme éducatrice. Dans la Bibliothèque, Françaises et Etrangères trouveront et pourront exposer leurs ouvrages.

Et, après avoir ainsi glorifié la femme travailleuse, artiste, écrivain, l'on n'a eu garde d'oublier qu'en la femme il y a aussi une mère. Dans cette Exposition immense qui ne parle que de génie, de puissance et de force, rien n'a été fait pour l'enfant, rien n'a été prévu pour lui. Mais les organisatrices du Palais de la femme sont des mères, elles ont songé aux enfants. Pour eux, tous les jeudis et les dimanches des représentations seront données par une troupe enfantine. Ils s'amuseront comme il

convient à leur âge, et sous la plus exacte et la plus maternelle surveillance, tandis que les parents iront visiter l'exposition sans être incommodés par la préoccupation des enfants, et en évitant à tous une fatigue inutile et sans plaisir.

L'exécution du projet est, on le voit, aussi heureuse que sa conception. Tout a été prévu, tout a été réalisé. Pour la première fois, les femmes auront un Palais à elles, un lieu de récréations, de renseignements et de repos, où elles trouveront tout ce qui peut leur être utile et leur plaire dans des conditions dignes d'elles et du public élégant qui s'y donnera rendez-vous.

Et les hommes? Ai-je besoin de dire qu'ils seront admis au Palais de la Femme, et je ne crois pas m'aventurer en assurant qu'ils ne se feront pas faute d'y passer d'agréables moments. A tous ses attraits, le Palais en ajoutera pour eux un nouveau, supérieur à tous, c'est précisément et simplement d'être le Palais de la Femme!

L. de Kervor.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Les fautes de l'administration. — La *Grande Revue* s'est assignée pour tâche de servir dans la mesure de ses moyens les grands intérêts moraux et intellectuels dont l'Exposition Universelle de 1900 doit être l'expression vivante et l'affirmation. Nous ne pouvons admettre que l'Exposition ne soit qu'une occasion rare et précieuse pour des commerçants habiles ou ingénieux calculateurs, une simple foire de plaisirs et de vanités.

Nous le constatons à regret, mais il nous apparaît chaque jour plus clairement que ceux-là mêmes qui ont assumé les responsabilités de cette œuvre immense n'ont pas su se tenir à ce point de vue supérieur d'où il était nécessaire de dominer les intérêts mesquins et les convoitises empressées.

Indépendants à l'égard de tous, nous avons le devoir de dire haut ce que beaucoup pensent, ce que quelques-uns laissent entendre dans l'abandon des entretiens intimes.

Certes, nous ne songeons pas à diminuer le mérite des organisateurs et des principaux collaborateurs de l'administration générale. Mais nous n'en avons que plus de liberté, voulant être sincères et loyaux, pour exprimer les réserves nécessaires. Que M. Picard ait déployé une activité, une puissance de travail dignes de tous éloges, qu'il ait fait preuve d'une conscience, d'un esprit d'ordre et d'une minutie parfois même trop scrupuleuse, nul ne le conteste, mais il semble bien que trop souvent il ait perdu de vue la grandeur de sa mission, et se soit complu dans le détail d'intérêts moins dignes de sa haute intelligence et de sa fonction. De nombreuses conversations, de multiples petits faits se dégage l'impression que l'administration générale s'est laissée pénétrer, et pour ainsi dire corrompre par un esprit mesquin de mercantilisme, que les grands intérêts moraux de la France et de la civilisation ont été en plusieurs occasions quelque peu sacrifiés à des spéculations budgétaires. Dans ces grandes entreprises, l'exemple part de haut; l'esprit qui anime les chefs se répand jusqu'aux plus infimes comparses. Or, pour qui fréquente un peu les coulisses de l'Exposition, il n'est que trop visible que les intérêts matériels priment toute autre préoccupation. On ne songe qu'au revenu, on ne suppute que le gain, et tout se résume en des additions de chiffres.

Interrogez les exposants, sondez les concessionnaires, relevez les comptes rendus d'adjudications, et vous recueillerez partout la même plainte contre les exigences fiscales de l'administration, contre la surélévation des prix, contre la surenchère qui impose à tous de durs et pénibles sacrifices! Cet esprit, cette volonté de *faire rendre* le plus possible à l'Exposition se manifeste même dans les actes les plus importants de l'administration.

Il nous revient qu'une puissance amie, des plus chères à notre pays, a dû payer la forte somme — on parle de près de 300.000 francs — pour obtenir d'étendre sa surface d'exposition, et englober une des attractions les plus séduisantes et les plus intéressantes au point de vue de la pénétration des peuples et de l'éducation française, qui nous seront offertes.

Suivant cet exemple, les concessionnaires n'ont garde de négliger les moindres sources de revenus, et dès maintenant nous voyons s'organiser une exploitation savante de tous ceux qui, étrangers à ces trafics, n'entrevoient dans l'exposition qu'un champ ouvert à l'activité nationale, à l'expansion des idées et des ressources de notre pays. Quiconque n'a pas passé à la caisse de la direction des finances est rayé du grand livre de l'intelligence et de l'industrie françaises. Quiconque, ne fût-il qu'un plat intrigant, a versé la forte somme est accueilli, placé au premier rang, honoré comme une puissance.

Nous aurons occasion de revenir plus d'une fois sur ce sujet, mais nous voulons encore signaler

dans cette brève chronique, les effets funestes du mauvais exemple donné d'en haut.

Déjà la fièvre avant-coureuse des grandes convoitises se décèle par des manifestations significatives. On s'essaie à quelques relèvements de prix. Dans quelques restaurants, les tarifs ont été augmentés, oh ! d'une façon modeste, 5, 10 ou 25 centimes. Ailleurs, on rogne sur les portions. Et ainsi, on arrivera tout doucement, par une lente progression, à ces prix injustifiés qu'on prétend faire subir aux malheureux consommateurs. Veut-on un fait plus digne d'attention ? Un locataire de la Société Duval habitait depuis cinq ans dans un de ses hôtels. Il payait sa chambre 30 francs par mois. Il vient d'être informé, comme tous les locataires, que le prix sera *sextuplé* à partir du 1er avril.

Et ce n'est qu'un commencement.

M. Picard a-t-il prévu ces combinaisons à hausse facultative? Peut-être serait-il avisé de s'entretenir de ces matières délicates avec son chef suprême : M. Millerand ?

Il serait singulier que le premier résultat de cette Exposition des efforts et des travaux de la civilisation moderne fût de mettre dans la rue et de réduire au pain et à l'eau le peuple des travailleurs de Paris!

×

Le retard de l'Exposition. — C'est le mot d'ordre officiel : *On sera prêt* pour le 15 avril, mais le bruit court, et de bonne source, qu'à peine les fournitures générales les plus indispensables seront-elles prêtes pour la fin d'avril.

Il paraît, notamment, que les exigences de l'éclairage électrique à installer ayant dépassé toutes les prévisions, l'Exposition se trouve à court, aucune usine ne pouvant fournir à temps les quantités de câbles, les milliers de kilomètres de canalisations électriques indispensables.

D'autre part, c'est à grand'peine si les Expositions rétrospectives pourront être installées à temps voulu. Dès lors, pourquoi se montrer si sévère pour les malheureux exposants, qui n'en peuvent mais ?

×

L'adjudication des kiosques. — L'administration a procédé dans le courant de ce mois à l'adjudication des kiosques destinés à la vente de produits alimentaires, de publications et des fleurs pendant la durée de l'Exposition.

Voici des chiffres relevés lors du dépouillement des soumissions :

Kiosques n° 37 (produits alimentaires), 12.110 fr; n° 38 (publications, journaux, photographies, guides), 2,300 fr. ; n° 39 (produits alimentaires), 15.630 fr.

De l'ensemble de l'adjudication il ressort, pour chaque kiosque, un prix moyen de 10.000 fr., la superficie des kiosques varie entre 4 et 20 mètres carrés et l'exploitation durera à peine six mois.

La direction des finances avait reçu, au 15 janvier, date fixée pour la clôture des inscriptions, plus de 16.000 demandes de postulants dont un quart seulement, après examen des titres, ont été autorisés à prendre part à l'adjudication.

En considérant le chiffre atteint par le kiosque n° 37, on constate, étant donnée sa superficie de 20 mètres carrés, que le prix du mètre revient à 655 francs. Dans le même ordre, le kiosque n° 39 a été payé à raison de 1.750 francs le mètre (superficie, 8 mètres carrés)!...

A ces prix-là, il y a de grandes chances pour que les sandwichs que l'on y dégustera soient plutôt... salées !

×

Les tickets de l'Exposition. — Depuis le 1er mars les porteurs des bons de l'Exposition ont pu entrer en possession des vingt tickets que chacun de leurs carnets représente. Comme il a été émis 3.250.000 bons de vingt francs, le nombre des tickets nécessaires, à raison de 20 par bon, est de 65 millions.

La série de 20 tickets se trouve disposée comme les bandes de timbres-poste et les 20 numéros qu'elle comporte sont séparés par un pointillé, à l'emporte-pièce, qui permet de les détacher aisément.

Le chiffre d'émission n'a pas été dépassé, pour éviter toute fraude, et le tirage a été limité aux 65 millions d'exemplaires, pas un de plus, pas un de moins.

Les tickets seront répartis au siège social de l'Exposition, au Crédit foncier de France, au Crédit Lyonnais, au Comptoir national d'Escompte, à la Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, à la Société générale du Crédit Industriel et commercial et dans les agences provinciales de ces sociétés, ainsi que chez les trésoriers généraux et les receveurs particuliers des finances.

Ils seront délivrés à guichets ovverts, c'est-à-dire que tous les porteurs de bons auront simplement à présenter leurs titres, pour se faire délivrer, séance tenante, les tickets auxquels ils ont droit.

L'excellent et regretté artiste, Daniel Dupuis, avait été chargé de graver la vignette et les fonds de sûreté nécessaires à dérouter les tentatives des falsificateurs. Les tickets porteront donc l'effigie de la République qui se trouve reproduite sur nos monnaies de bronze.

Le papier, simili-japon filigrané à la plaque, porte au recto, l'impression de la vignette, de couleur bleue sur un fond de sûreté de même teinte; au verso, un second fond de sûreté et la contre-partie du timbre humide.

Les 65 millions de tickets représentent, en papier, le poids respectable de 33.393 kilogrammes. La seule brochure rudimentaire des bons de l'Exposi-

tion avait couté 20.000 francs. On peut juger, par ces quelques chiffres, de l'importance et de la complexité de ces travaux dont la direction a été confiée à M. Rouxel, secrétaire général du Crédit Foncier.

×

SUR LES CHANTIERS. — Quand on se hasarde sur les chantiers, à travers les ornières béantes, les lacs de boue, les excavations de toutes sortes, on demeure surpris toujours du peu d'avancement des travaux.

La porte monumentale n'offre encore que sa charpente de bois et de fer.

La verrière du Grand Palais est à peine au trois quarts posée, et la décoration intérieure n'est pas même ébauchée, mais c'est surtout la rive gauche qui cause de profondes déceptions.

C'est le côté sérieux de l'Exposition et malheureusement c'est celui qui est le moins avancé au point de vue des travaux et de l'installation intérieure des pavillons.

Et encore, devons-nous remarquer que les exposants étrangers ont pris sur les nôtres une avance considérable. A part ceux de l'Italie, de la Grèce et de la Turquie, tous les pavillons étrangers construits sur le quai d'Orsay sont, à peu de chose près, terminés.

Au Champ-de-Mars, citons parmi les sections les plus avancées, celle du Génie civil et des Transports, déjà pourvue de sa menuiserie et de ses verrières et celle des Tissus et Vêtements où certaines vitrines sont déjà en voie d'installation.

Il n'en est pas de même, malheureusement, de la Galerie des Machines, du Château d'Eau, et du Palais de l'Electricité. Il est temps, grand temps de pousser les travaux, si l'on veut être prêt pour le 15 avril.

PARIS-THÉATRE

— PREMIÈRES REPRÉSENTATIONS. — Le mois de février nous a apporté deux œuvres considérables, deux Premières retentissantes : *Lancelot*, de V. Joncières à l'OPÉRA, *Louise*, du jeune maître Charpentier, à l'OPÉRA-COMIQUE.

La première a obtenu un succès d'estime. Le musicien a paru trahi par son livret, un peu froid et propre à soutenir l'inspiration mélodique, *Louise* est un triomphe pour la jeune école réaliste. Le poète a heureusement servi le compositeur, dans ses qualités comme dans ses défauts. Et la partition abonde en belles pages colorées, frémissantes de vie et de passion.

— Au VAUDEVILLE, *Le Béguin*, agréable comédie, sert de cadre au talent si parisien de la grande comédienne Réjane.

— A l'OPÉRA, M. Gailhard est de retour à Paris.

On a commencé les études de *Patrie* qui seront poussées très activement. La reprise de cet ouvrage aura lieu dans un mois.

Mme Héglon vient d'être réengagée à l'Opéra à de très brillantes conditions. C'est dans la *Prise de Troie* qu'elle fera sa rentrée.

— A l'OPÉRA-COMIQUE, les matinées du jeudi, consacrées à la représentation des œuvres de l'ancien répertoire et dont l'Opéra-Comique a si brillamment inauguré la série cette semaine auront lieu tous les quinze jours.

En présence du grand succès remporté par les œuvres jouées à la première matinée, la direction a décidé d'en donner une seconde représentation jeudi 8 mars. Le programme comprendra donc :

1° *La Chercheuse d'esprit*, opéra-comique en un acte de Favart (créé à la foire Saint-Germain, le 20 février 1741), avec les airs du temps notés par M. J.-B. Weckerlin;

2° *La Servante maîtresse*, opéra-comique en deux actes de Baurans, musique de Pegolèse (créé à la Comédie Italienne, le 14 août 1754);

3° *L'Irato* ou *l'Emporté*, opéra bouffon en un acte de Marsollier, musique de Méhul (créé à l'Opéra-Comique, le 20 pluviôse, an IX).

La 3e matinée sera donnée *le jeudi 22 mars*. Le spectacle se composera de :

1° *Les Visitandines*, opéra-comique en deux actes de Picard, musique de Devienne (créé sur le théâtre de la rue Feydeau, le 7 août 1792);

2° *Les Rendez-vous bourgeois*, opéra-comique en un acte d'Hoffmann, musique de Nicolo (créé à l'Opéra-Comique, le 9 mai 1807).

— Au THÉATRE-ANTOINE, le prochain spectacle qui se composera de *Poil de Carotte*, un acte de M. Jules Renard, et de *l'Empreinte*, trois actes de M. Abel Hermant, passera dans la première quinzaine de mars.

L'Empreinte sera interprétée par Mmes Henriot, Mellot, Bellanger, Barny, MM. Dumény, Normand, et *Poil de Carotte* par M. Antoine, Mmes Suzanne Després, Ellen Andrée et Maupin.

— Après une dernière audition des trois partitions retenues par lui, le jury du concours musical de la Ville de Paris a décidé de ne pas accorder de premier ni de second prix. Mais à l'unanimité, il a accordé une mention à la *Vision du Dante*, poème de MM. Eugène et Edouard Adenis, musique de M. Brunel qui sera exécutée publiquement aux frais de la Ville de Paris.

M. Alfred Bruneau a été désigné par la commission pour établir le rapport général du concours qui sera soumis au Conseil municipal.

— Au CASINO DE PARIS, cette semaine, première représentation de *Cléopâtre*, grand ballet pantomime en quatre tableaux, de MM. A. Mercklein et Jean Bernac, musique de Pfeiffer.

— M. Larochelle fait activement répéter, pour le prochain spectacle du THÉATRE LIBRE, *le Rocher de Sisyphe*, mélodrame en sept tableaux, qui passera dans le commencement de mars au Nouveau-Théâtre.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. —*Téléphone* : 704-19. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE.

La **Revue des Revues** (Paris, 12, avenue de l'Opéra) du 1[er] mars 1900 contient :

Articles de fond. — Le Protestantisme et l'Art, par Eugène Müntz, de l'Institut. — La Colonisation criminelle, par P. Vigné d'Octon, député.
Questions sociales. — Religion de pitié et d'amitié (**7 gravures**), par Jules Bois. — La Lutte contre la tuberculose en France et à l'étranger, par le D[r] R. Romme.
Poésies. — I. Le Lac des cygnes. — II. Mirages. — III. Le Bois d'oliviers, par M. Comert.
Mouvement littéraire en France et à l'étranger. — L'Homme de lettres dans le roman français moderne, par Georges Pellissier. — Revue des derniers livres anglais et américains, par Ch. Delaroche.
Histoire et démographie. — L'Impôt du sang en Angleterre, par W. T. Stead. — Elisabeth Paterson (d'après des documents inédits (*suite et fin*), par Jacques de Nouvion.
Feuilleton de la « Revue des Revues ». — L'Anneau d'Horus, par Boleslas Prus.
Revue dramatique, par Georges Lefèvre.
Analyse des « Revues » françaises, anglaises et américaines.
Caricatures politiques (**19 gravures**).

BONS-PRIMES de la Grande Revue de l'Exposition

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 1

Gratuitement tout Abonné de la **Revue** a droit à un **portrait-carte**, qui lui sera délivré, sur la présentation de sa Quittance, par la Photographie Sjowal, 25, *boulevard des Italiens.*

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 2

Pour un **numéro spécimen** de la **Revue des Revues**, envoyé *gratuitement* et *franco*, valable jusqu'au 1[er] Avril. — Adresser la demande à l'Administration, 12, avenue de l'Opéra, en y joignant ce Bon.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 3

Pour une planche de la série chefs-d'œuvre **les Grands Maîtres du Musée du Louvre.** (La planche gravée au burin et imprimée sur Chine, format 65 × 48.) — Au lieu de 15 fr., **2** fr. **50** franco sur demande, en y joignant ce Bon. — Demander catalogue à l'Administration de la *Revue.*

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 4

Donnant droit à un volume **Art et Nature**, de H.-L. Roger-Milès, illustré de 27 eaux-fortes et 8 lithographies originales des artistes les plus illustres. Valeur, 50 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, ce volume sera délivré au prix de **15** fr. franco.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 5

Pour une **grande sphère terrestre** de 1 mètre de circonférence. (Adoptée par la Ville de Paris pour ses écoles.) Valeur, 30 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, la sphère sera envoyé franco port et emballage au prix de **15** fr.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 6

Pour un ouvrage de grand luxe : **Cent dessins de Watteau**, gravés par Boucher, sur papier vélin. Valeur, 60 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, l'ouvrage sera expédié franco au prix de **15** fr., ou **21** fr. avec reliure amateur.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 7

Pour un ouvrage de grand luxe : **L'Exposition Meissonnier** (nombreuses eaux-fortes, études de Dumas fils et Roger-Milès). Valeur, 100 fr. — Sur demande, en y joignant ce Bon, l'ouvrage sera envoyé franco au prix de **30** fr.

Grande Revue de l'Exposition 1900

BON-PRIME N° 8

Pour une **réduction de 15 p. 100** sur le **prix-courant** de la **Photographie Russe**, *279, rue St-Honoré* (angle de la rue royale). — Cette réduction sera faite sur les commandes d'une douzaine au moins de portraits de tout format, en présentant ce Bon.

La **GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION DE 1900** se trouve dans tous les Bateaux des Grandes Compagnies de Navigation et, entre autres, de la COMPAGNIE TRANSATLANTIQUE, des MESSAGERIES MARITIMES, de la Compagnie NEERLANDO-AMÉRICAINE et des CHARGEURS RÉUNIS.

N° 6

1900

Avril 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la Revue des Revues



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



LA MORALE DE L'EXPOSITION

Elle va s'ouvrir, enfin, cette Exposition, la dernière du siècle, la dernière de toutes, peut-être, dont on s'occupe depuis si longtemps, dont on se promet de si grands résultats, et qui, en attendant qu'elle ait fait de Paris l'assemblage de merveilles qu'elle doit offrir à l'admiration du monde, l'a si étrangement bouleversé et nous en a rendu, soit dit sans rancune, le séjour si incommode.

Tout le monde en parle, bien ou mal, en bien ou en mal. J'en voudrais parler à mon tour ; mais à ma façon et à mon point de vue : au point de vue moral. Je laisse à d'autres, plus compétents que moi, le soin de décrire les monuments ; d'expliquer les installations, d'énumérer et de discuter les produits, les appareils, les outils, les procédés et les découvertes scientifiques, les œuvres d'art, enfin, qui, selon les aptitudes ou les goûts de chacun, solliciteront l'attention, exciteront l'étonnement ou provoqueront l'admiration. Je ne m'occupe pas de ce que nous aurons à voir. Je me préoccupe de la façon dont nous devrons le voir. Je me demande, et je demande à tous ceux qui veulent bien m'écouter ou me lire, dans quel esprit il convient d'entreprendre notre voyage à travers ces galeries et ces palais ; quels enseignements, non pas techniques, sans dédaigner ceux-ci, mais moraux, encore une fois, nous en devrons tirer ; et quelles leçons générales, nationales, internationales et humaines, nous aurons à y recueillir. Je demande, en un mot, si c'est en simple curieux, voire en savants ou en spécialistes, et au seul point de vue de nos intérêts ou de notre instruction particulière, ou si c'est en hommes, en citoyens, en membres de la grande société humaine, et au point de vue des intérêts supérieurs de la civilisation, de nos droits, de nos devoirs, de notre dignité d'êtres libres, pensants et responsables, que nous aurons à nous placer en face de ce grand spectacle.

I

Et, d'abord, qu'est-ce qu'une Exposition universelle ?

J'entends d'ici plus d'un me répondre, non sans quelque ironie, que c'est un grand déballage, un grand bazar, une foire, la foire de l'humanité ainsi qu'on le disait, en 1893, à Chicago, montée sur un plus grand pied que les autres, et dont tous les dessous ne sont pas bons à voir.

Oui, sans doute. Et, à plus d'un égard, la critique peut être fondée. Certaines exhibitions ont pris, depuis une trentaine d'années, à côté des produits de l'art, de l'agriculture et de l'industrie, qui n'ont rien à y voir, un développement que l'on peut trouver excessif. Et trop de visiteur, hélas ! sont moins attirés par le besoin de s'instruire, que par le désir de se distraire et de s'amuser.

Grande foire, oui. Mais c'est quelque chose de plus et de mieux. Ou plutôt, par cela même que c'est une grande foire et un grand déballage du genre humain, c'est un grand inventaire, l'inventaire du genre humain. C'est la revue, faite après un certain intervalle, la revue comparative de la richesse, et, par conséquent, des progrès de l'humanité. C'est le

bilan de ce que l'humanité possède, la constatation, par contre de ce qui lui manque.

Or, pour l'humanité, comme pour chacun de ses membres, il est bon, il est nécessaire, de faire de temps à autre son inventaire, son examen de conscience, de se rendre compte de ce que l'ont a fait et de ce que l'on est, et de se mettre ainsi à même de corriger ses erreurs et de profiter de ses succès.

« *Connais-toi toi-même* », disait l'oracle antique au philosophe qui lui demandait le secret de la sagesse. Le précepte n'est pas moins vrai aujourd'hui qu'il y a deux mille ans ; mais il est incomplet. Se connaître soi-même n'est que la moitié de la sagesse : il faut aussi connaître les autres. Il le faut d'autant plus que l'on est plus mêlé à leur vie. Et les nations, à mesure que leurs relations se multiplient ; que leurs intérêts se rencontrent ou se confondent, y sont de plus en plus obligées.

Une Exposition est un moyen abrégé d'acquérir cette connaissance de soi-même et des autres. Et, par ce seul fait qu'elle est cela, elle est autre chose. Elle est la manifestation grandiose de la puissance de l'intelligence humaine, la constatation de la supériorité de l'espèce humaine sur la nature qui l'entoure, la preuve et la mesure de la domination de l'esprit sur la matière. L'homme n'est qu'un roseau pensant, a dit Pascal, et la moindre des forces matérielles peut le briser. Mais, quand l'univers l'écrase, l'univers ne le sait pas ; et l'homme le sait. Cela seul est une supériorité. Non seulement il le sait, mais il sait, ou du moins il peut arriver graduellement à savoir, comment l'univers l'écrase ; par suite, à trouver le moyen de se préserver d'être écrasé ; par suite, enfin, en se servant des forces dont il a surpris les lois pour plier la nature à son usage, à devenir son maître au lieu d'être son esclave.

Et tous ces produits, tous ces outils, toutes ces machines, tout cet arsenal d'agents de travail et de production, toute cette ménagerie de bêtes de fer et de feu, toujours prêtes à obéir à ses ordres, à accomplir pour lui les tâches que ne pourraient accomplir ses muscles trop faibles : tout cela n'est autre chose que de la pensée réalisée et de la vie incarnée, par une longue suite d'efforts intelligents, dans des appareils de réception et de transmission appropriés. La matière insoumise est l'ennemi de l'homme. La matière soumise est son trône.

On raconte que le grand Georges Stephenson, l'homme au génie duquel, plus qu'à aucun autre, et concurremment avec notre compatriote Marc Séguin, nous devons la locomotion à vapeur, se promenant un jour, dans sa vieillesse, avec le célèbre géologue Buckland, au milieu du beau parc qui abritait sa retraite laborieuse, lui adressa tout à coup, en lui montrant un train qui passait dans le lointain, cette question en apparence naïve :

— Pouvez-vous me dire, docteur, ce qui fait marcher ce train ?

— Mais, répondit Buckland, une de vos grosses machines.

— Sans doute, reprit Stephenson. Et qui fait marcher la machine ?

— Quelque bon mécanicien de Newcastle.

— Bien. Et si je vous disais, moi, que c'est le soleil ?

— Comment cela le soleil ?

— Parce que la chaleur et la lumière du soleil ont été nécessaires aux plantes qui ont formé la houille pour condenser le carbone qui est entré dans leurs tissus. Et maintenant après des myriades d'années, cette chaleur latente reparait au jour. Elle se délivre et elle travaille dans nos appareils pour accomplir les grands desseins de l'homme.

Vue de génie, devenue aujourd'hui, une banalité, et traduite par le grand ingénieur dans un langage d'une beauté égale à la grandeur de l'idée ; mais vue incomplète et insuffisante. Car, si le soleil d'autrefois a pu être ramené utilement au jour, et si, dans les appareils que vient animer le réveil de sa chaleur, il peut travailler docilement sous les ordres de l'homme, c'est que la main de l'homme, dirigée par la science et armée des instruments qu'elle lui a fournis, l'a tiré, à son heure, de la couche obscure dans laquelle il dormait ; et c'est parce que le génie de l'homme, celui d'un Stephenson, d'un Watt, d'un Jouffroy ou d'un Fulton a su l'enfermer, avec sa puissance, dans ces corps de métal dont il devient l'âme. De telle sorte qu'en fin de compte, c'est l'âme de l'homme qui travaille dans toutes les œuvres de l'homme ; et qu'il avait raison ce grand ennemi de la France, dont elle aurait bien fait,

peut-être, de se faire un auxiliaire, l'Émir Abd-el-Kader, lorsque sortant de l'une de nos Expositions, et songeant à ces machines qu'on venait de lui faire admirer : « Je viens de voir, s'écriait-il, l'intelligence humaine dans sa plus merveilleuse splendeur ! »

II

Ce n'est pas tout. Et une Exposition est autre chose encore, davantage et mieux : elle est la démonstration de la solidarité naturelle et nécessaire du genre humain.

On parle beaucoup de la solidarité. Et tous les jours, sous mille formes, nous entendons sommer les législateurs et les gouvernements de nous en procurer les bienfaits. La solidarité ne se décrète pas, pas plus que la charité. Et ce qu'on fait pour la réaliser ainsi par voie de contrainte et d'autorité n'aboutit qu'à la fausser, en substituant à son jeu naturel des contrefaçons injustes et malfaisantes. Elle est imposée par une loi plus haute, en vertu de laquelle le bien comme le mal rayonnent; et nul ici-bas ne peut s'isoler de ses semblables et se soustraire à l'influence de leurs actes.

Nous sommes solidaires. Et cette solidarité, en dépit des écailles que nous nous mettons à plaisir sur les yeux, éclate, de toute part et à toute heure, dans tous les faits, même extérieurs à nous, qui, en bien ou en mal, influent sur nos destinées.

La France et l'Angleterre, par l'un de ces entraînements de la politique auxquels l'avenir réserve de cruelles déceptions, s'engagent, sur les bords de la mer Noire, dans une guerre qui leur coûte plus de cent mille hommes et une dizaine de milliards; et, à côté de ce sacrifice qu'elles ont plus ou moins volontairement consenti à s'imposer, elles en subissent un autre auquel elles n'ont point songé. La récolte a été médiocre dans l'Europe occidentale. Vingt millions d'hectolitres de blé seraient nécessaires pour combler le déficit et prévenir l'élévation des prix. La Russie peut les donner; et les paysans russes, qui, pas plus que les paysans français, ne savent pourquoi la guerre leur enlève leurs enfants, ne demanderaient qu'à toucher le prix de la vente de leur récolte. Mais les armées et les flottes y mettent bon ordre : la France et l'Angleterre pâtiront de la cherté ; et la Russie, qui perd plus de six cent mille hommes, verra ses blés pourrir autour d'Odessa, ou devenir l'occasion de quelques-uns de ces gaspillages, trop habituels en temps de guerre, qui ne sont que des homicides déguisés.

Les États-Unis d'Amérique, pour des dissentiments auxquels il eut été facile de remédier, avec un peu de sagesse et d'équité ; pour le maintien ou la suppression de cette *institution particulière* de l'esclavage, qu'on aurait pu liquider à l'amiable par une indemnité de quatre milliards de francs, se divisent en états ennemis. Et, lorsque tout sanglants, leurs membres épars peuvent enfin tant bien que mal se réunir, ils ont laissé sur les champs de bataille huit cent mille cadavres, dépensé trente-cinq à quarante milliards et altéré pour longtemps, sinon pour toujours, le libre fonctionnement de leurs institutions.

C'est leur affaire ! Non, c'est la nôtre. Car, pendant que de l'autre côté de l'Atlantique le sang coule et les ruines s'amoncellent, le coton, dont nos manufactures ont besoin, cesse de nous parvenir; nos industriels se ruinent; et nos ouvriers, privés de leur travail, tombent dans la misère. Partout et toujours c'est la même chose.

Que, sur un point quelconque du globe, une grande catastrophe s'abatte; qu'un ouragan dévaste les récoltes; qu'un tremblement de terre bouleverse une ville; qu'une épidémie décime une population : et tous les consommateurs, jusqu'aux plus éloignés, de la denrée détruite, tous les clients de la population frappée se trouvent atteints, qu'ils s'en rendent comptent ou non, dans leur bien-être et dans leurs affaires.

Frédéric Passy,
Membre de l'Institut.

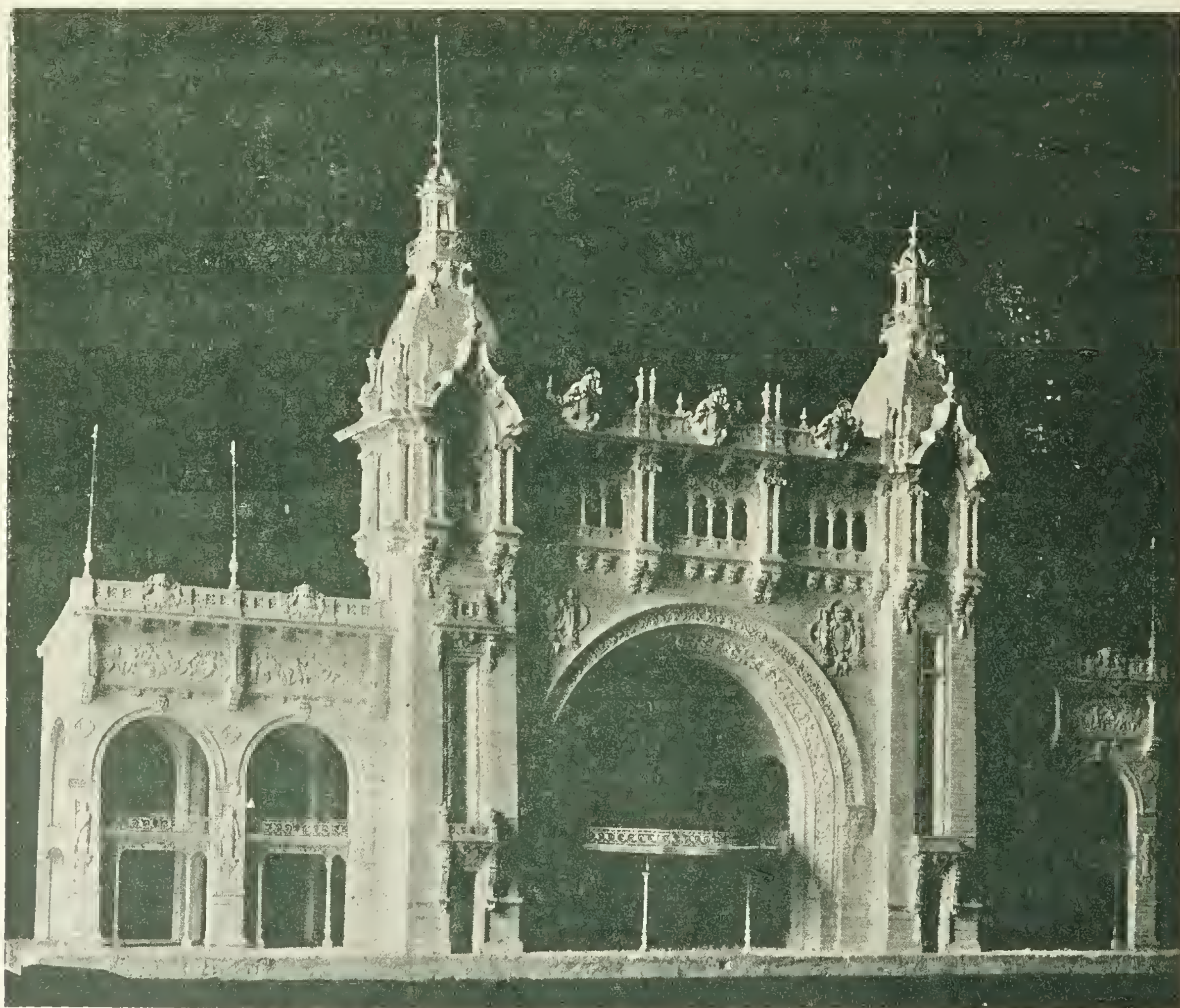
(*A suivre.*)

LE PALAIS DU GÉNIE CIVIL ET DES MOYENS DE TRANSPORT



Frise du Palais du Génie civil. — Les moyens de transport à travers les âges (Temps primitifs).

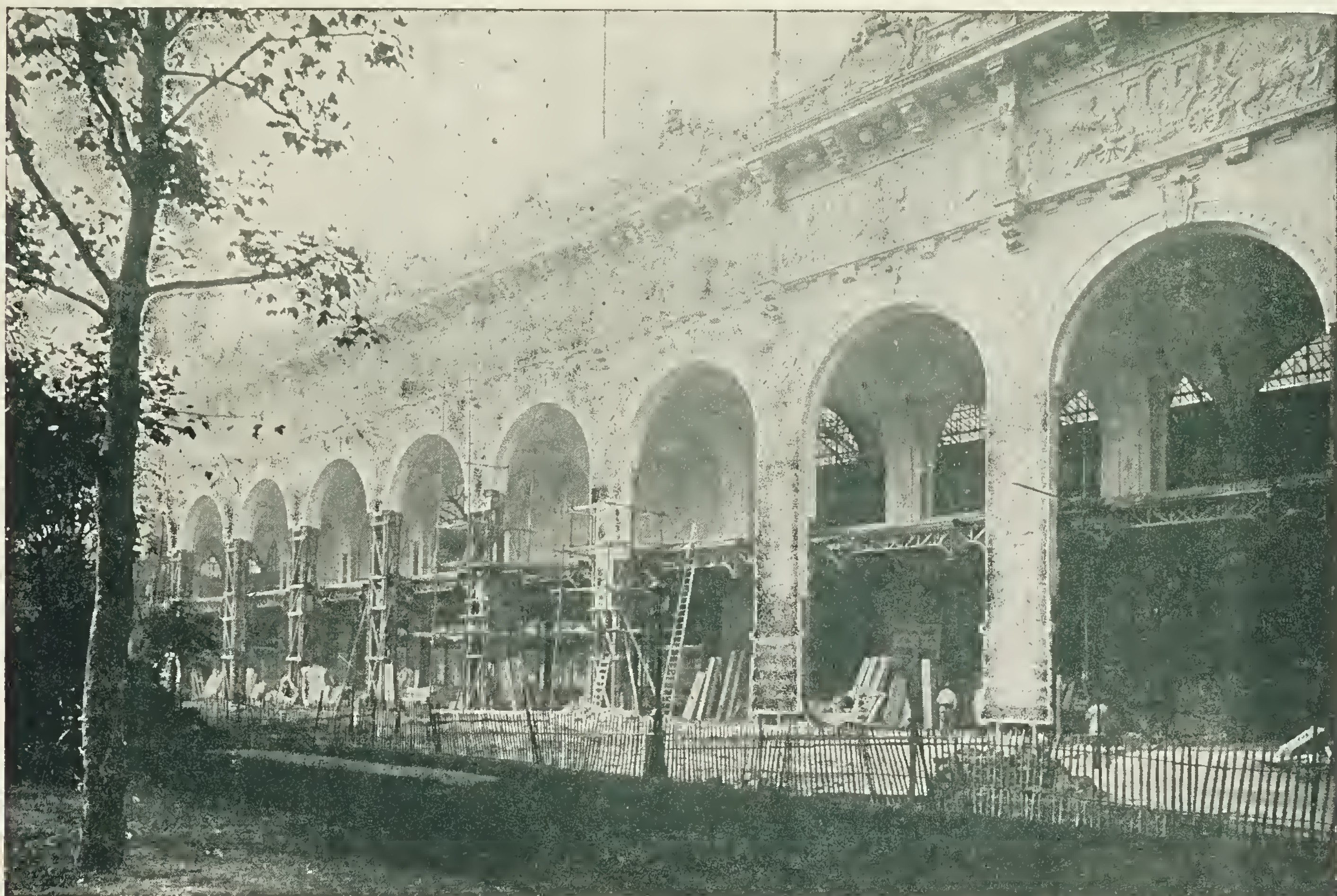
L'œuvre de M. Jacques Hermant est peut-être la plus intéressante de l'Exposition : c'est du moins, au point de vue de l'architecture française, la plus neuve et la plus personnelle.



Le porche du Palais du Génie civil (d'après la maquette).

M. Hermant nous paraît réaliser le type de l'architecte moderne, en qui un ingénieur éprouvé doit s'unir à un artiste et à un constructeur maître de sa matière. Esprit réfléchi autant que délicat, il a beaucoup travaillé, cherché, médité ; il s'est renouvelé et perfectionné par l'expérience acquise dans de fréquents voyages, et il a condensé toute sa science et tout son goût dans ce Palais du Génie civil, œuvre de raison et de grâce, où la hardiesse même de l'ingénieur a servi une pensée d'art et paré l'œuvre d'un charme nouveau.

Pendant son séjour à l'Exposition de Chicago, où il installa les sections françaises, M. Hermant eut occasion de se rendre compte des merveilleux progrès réalisés par les ingénieurs américains dans l'emploi industriel et ornemental du fer et de l'acier moulé. En France on en était resté à la conception massive et puissante de la galerie des machines, le métal ramassé sur des espaces réduits, les fermes trapues supportant tout le poids de la charpente qui pèse lourdement sur les fortes pièces assemblées. Tout au contraire. M. Hermant, suivant l'exemple des Américains, répartit la matière sur de grandes surfaces, met en œuvre des pièces légères, multipliées et ramifiées en un véritable réseau aérien, qui supporte, comme une fine armature, la toiture amincie. La galerie des machines, hall colossal, émerveilla par ses dimensions énormes, par la hardiesse de ses fermes puissantes, par l'impression de force qui se dégageait de cette masse réduite et domptée sous l'effort humain. Le hall du Palais du Génie civil donne une impression vraiment esthétique de finesse, de souplesse et de grâce. L'armature se déploie, souple mais résistante, dans une disposition assez nouvelle, œuvre de raison et d'heureuse audace.



Le portique et la frise du Palais du Génie civil.

En coupe transversale les palais du Champ-de-Mars, qui se font suite trois par trois, sur les deux longs côtés, présentent un ensemble de trois galeries de 27 mètres de largeur entre lesquelles s'interposent deux galeries de 9 mètres. Sur l'avenue de Suffren s'attache une galerie de 12 m. 50 de large ; sur les jardins une galerie de dimensions inégales selon les Palais, et qui mesure 10 mètres dans le Palais de M. Hermant. Cet ensemble est traversé sur toute la largeur, du porche central à la porte de sortie qui fait pendant sur l'avenue de Suffren, par une autre galerie de 27 mètres transversale.

L'ingénieux architecte a utilisé habilement cette disposition des lieux. Prenant comme points d'appui fixes les piliers des petites fermes des galeries de 9 mètres, il lance de chaque côté les deux bras de levier de ses fermes de 27 mètres, en encorbellement. Les arcs ne se rejoignent pas au milieu des galeries. Ils supportent un lanterneau posé sur leurs deux

extrémités; cette disposition se répète quatre fois jusqu'aux deux extrémités; les bras des grandes galeries s'attachent de la même façon aux deux fermes des galeries terminales de 10 mètres et 12 m. 50. La galerie transversale coupe en voûte d'arêtes les galeries longitudinales; c'est partout cette même audace des arcs tendus dans le vide aux points d'intersection et chargés de leurs lanterneaux, une force éparpillée, disséminée en organes tenus, grande partie formée de vitrages épais d'où tombe à flots la clarté, tamisée pendant les mois d'été par un velum d'un ton de toile écrue, orné de très simples arabesques d'un jaune tirant sur la terre de Sienne.

Grâce au plan adopté, des galeries du 1er étage la vue plongera par les balcons sur les larges rectangles disposés au milieu des grandes nefs, où seront dressées les vitrines et aménagées les expositions des différentes sections.



Vue intérieure du Palais du Génie civil.

une sveltesse robuste qui surprend et qui charme. Les arcs sont minces, les piliers grêles, les croisillons tenus, effilés comme une dentelle, mais on sent qu'une vigueur nerveuse anime et soutient tout le système. A cette impression de légèreté et de grâce, presque d'élégance, contribue encore une couche d'un vert glauque, tendre, très doux à l'œil, dont on a recouvert l'armature (1). La toiture est en

***

Si l'ingénieur a déployé toutes ses ressources dans la conception de la charpente métallique, l'artiste qui ne perd pas ses droits dans la double personnalité de M. Hermant a fait preuve de goût — et de bon goût — dans l'édification de la façade du Palais. Elle n'est, cela va sans dire, qu'une immense maquette de plâtre et de staff, une ébauche à jamais inachevée, puisque

(1) Dans cette partie de son œuvre M. Hermant a trouvé le concours le plus précieux auprès des ingénieurs de la maison Daydé et Pillé, qui a monté la charpente avec tout le soin et le zèle désirables.

cette œuvre éphémère est condamnée à disparaître au lendemain de la clôture de l'Exposition. Telle quelle, elle a ce rare mérite d'être adaptée à l'édifice qu'elle décore, d'en signifier la destination, d'en exprimer le symbole avec clarté et élégance, sans banalité, sans recherche vaine, simplement.

Le porche central monumental, troué d'une vaste baie circulaire, de 20 mètres de haut, creusé en portail hémisphérique et coupé, au 1er étage, par un balcon arrondi, semble une vaste entrée de gare, de tunnel ou de grand hall d'usine. Or, le Palais du génie civil est aussi celui des Transports, et devait primitivement abriter locomotives, automobiles, aéroplanes, le matériel des chemins de fer, les machines perfectionnées de la locomotion moderne, aujourd'hui envoyées pour la plupart à Vincennes. Le porche est couronné au-dessus de la baie, sur tout le front, par une loggia à colonnettes, flanquée de droite et de gauche, surmontant les pieds droits, de deux autres petites logettes en avant-corps, de même style, couronnées elles-mêmes de dômes à pans surélevant un belvédère.

Les tympans seront décorés de quatre figures symboliques, la *vapeur* et la *chimie*, la *mécanique* et l'*électricité* marquant les étapes du siècle.

Le porche, massif dans ses formes, élégant dans ses détails, donne la même impression de force unie à la grâce que l'on éprouve à l'intérieur du Palais, et qui en demeure la marque originale.

De chaque côté du porche se développent deux séries de portiques cintrés abritant une galerie couverte à deux étages, selon les désirs de l'administration. Les pieds-droits de ces portiques sont décorés de figures colossales en haut-relief, qui représentent les artisans du génie civil et les travailleurs de la voie ferrée, de la route, des chantiers. Des six sculpteurs auxquels on a confié cette tâche délicate, quatre jouissent déjà d'une certaine notoriété : MM. Georges Lemaire, Jules Perrin, Allouard et Bayard de la Vintgrie, deux des jeunes, de nouveaux venus : Bernard et Vernhes. Toutes ces figures sont assez vigoureusement campées, et les artistes ont résolu avec assez de bonheur la difficulté du programme : présenter sans vulgarité et avec art les plus modernes de nos travailleurs dans l'attitude et le costume du labeur familier : le cantonnier avec son pic; la balayeuse des rues; l'aiguilleur avec son fanion; le mécanicien en cotte bleue, la main sur le volant de mise en marche; l'égouttier avec ses bottes; le cocher sous son carrick; l'allumeur de becs de gaz en blouse; l'électricien, le chauffeur d'automobile. C'est une curieuse tentative d'inspiration très neuve, qui aura sa juste place dans le grand effort qui s'accuse cette fois vers une recherche d'art social, expressif de la beauté du travail, et du grand labeur humain, de ses gloires, de ses misères et de ses énergies obscures et puissantes.

André Rigaud.

(*A suivre*).



Frise du Palais du Génie civil. — Les moyens de transport à travers les âges (XVIIe siècle).

LE GRAND PALAIS

(Suite)

Telle est, dans sa complexité un peu laborieuse, la disposition intérieure du Grand Palais. Comme il fallait s'y attendre, à peine le plan était-il accepté, mis à exécution, que les plaintes, les protestations se sont amoncelées de toutes parts sur la tête des malheureux architectes. A vrai dire, malgré toute la bonne volonté qu'ils ont mise à satisfaire M. Picard, exigeant le plus de lumière possible, le style même des façades imposait dans les salons du pourtour des contre-jours, des faux éclairages que l'on n'a pas pu éviter. Les grandes toiles en souffriront assurément, si la mode des grandes toiles persiste longtemps encore. Pour contenter et apaiser les vivants on a sacrifié les morts; à ceux-ci, aux grands maîtres disparus, le jour discret et apâli du rez-de-chaussée; aux vivants, aux triomphateurs de l'époque, l'éclat du grand jour, et la gloire des salons d'honneur, où s'écrasera la foule !

Nous pouvons maintenant revenir aux façades.

La grande façade est constituée par une longue colonnade de 240 mètres sur 20 mètres de haut, du style à ordres, « avec tendances vers le Louis XIV », précisent les gens bien informés en la matière. Dans les entre-colonnements on a disposé, de distance en distance, des statues assises, dont j'ai dit l'effet malencontreux. Le porche « très noble », selon le jugement du jury, en avant-corps sur la façade, ouvre trois hautes baies cintrées, et sera précédé d'un perron auquel on accèdera par un escalier de dix marches avec rampes pour attelages, analogues à celles de l'Opéra. Aux extrémités, les façades latérales sont raccordées par deux pavillons à pans coupés, bien venus. La frise qui court au-dessus des fenêtres, derrière toute la colonnade, sera ornée d'une série de compositions du peintre Édouard Fournier, représentant les grandes époques de l'art. Cette frise exécutée en mosaïque (elle sera incrustée en grès Muller), dans des tons très doux qui accusent le relief des contours, sur un fond d'un rouge ardent, éclairera de ses taches lumineuses le fond des colonnades, et remédiera à l'absence de lumière et à la dépréciation des formes pendant toute une partie de la journée où le Palais sera baigné



La Frise de Fournier (l'art assyrien).

d'ombre. Elle sera interrompue de distance en distance par un cartouche en pierre incrusté, lui aussi, de mosaïque et agrémenté de pendentifs. Au porche central, le motif se relèvera au-dessus des portes. Pour celles-ci, on hésite entre des portes en bronze et des portes à vitraux d'un aspect plus gai à l'œil et moins rébarbatif.

Sous la colonnade de l'avenue d'Antin, plus simple et plus sobre que la première, court également une frise polychrome en grès cérame exécutée à la manufacture de Sèvres, d'après les cartons du peintre Joseph Blanc. Elle est d'une tonalité atténuée comme la fresque admirée du même artiste au Panthéon : *la Bataille de Tolbiac*, et répand dans la pénombre la douce et paisible lumière de ses nuances délicatement amorties. M. Thomas fut, jusqu'à son dernier jour, architecte conservateur du feu Palais de l'Industrie. Soit pour apaiser ses regrets, soit dominé par le souvenir du Palais qu'il ne put sauver des démolisseurs, il a restitué dans la façade de son nouvel édifice l'aspect général de son vieux Palais. Cette obsession est surtout saisissable dans le porche central : même baie cintrée avec soubassement avancé, colonnes de côté, typans ornés, et jusqu'au bandeau supérieur surmonté de son allégorie décorative! Tous les visiteurs, tous les spécialistes ont fait cette observation, et d'aucuns se sont montrés sévères pour M. Thomas, l'accusant de n'avoir su que « perpétuer l'esthétique de MM. Viel et Barrault (1855)! »

Sur ces façades, sculpteurs et ornemanistes déjà s'en donnent à cœur joie. L'on a été jusqu'à jucher de place en place, au-dessus de la balustrade basse qui couronne tout le Palais, des vases enguirlandés, si bizarres qu'un de nos confrères les a malicieusement comparés à « des pompons de corbillard », et de vrai l'on pourrait s'y tromper! Quarante-deux sculpteurs ont reçu des commandes officielles. Mais il faudrait se garder de croire que cette mobilisation a suffi à l'ambition de nos architectes. S'il fallait faire le dénombrement des motifs « décoratifs », et analyser par le menu les ornements du Grand Palais, plusieurs numéros de cette Revue n'y suffiraient pas. Louons du moins MM. Deglane, Louvet et Thomas de leur générosité. Ils ont voulu associer à leur



La Peinture, bas-relief de la statue de M. Camille Lefèvre pour le Grand Palais.

bonne fortune tous les sculpteurs de France. Pour cette noble pensée il leur sera beaucoup pardonné. Et peut-être le public goûtera-t-il fort ce musée en plein air, cette revue de la sculpture française qui permettra d'apprécier en quelques coups d'œil et quelques reculées, sinon sa valeur absolue, du moins la place qu'elle tient actuellement dans notre France contemporaine.

Au reste, pendant l'Exposition, tout le grand Palais ne sera qu'un immense musée des œuvres d'art du siècle, et des dix dernières années en particulier. Il est en effet attribué tout entier à l'Exposition contemporaine décennale, et à l'Exposition centennale, qui comprendront les peintures, cartons, dessins, les gravures et la lithographie, la sculpture et la gravure sur médaille et sur pierres fines, enfin l'architecture. Un emplacement sera réservé à l'enseignement spécial artistique. L'Exposition centennale, qui devait, d'après les premiers plans, occuper le Palais Thomas, comprendra les chefs-d'œuvre des Beaux-Arts et des Arts décoratifs, par grandes époques.

L'Exposition décennale occupera vraisemblablement les deux autres parties du grand Palais. La sculpture posera des tâches blanches et reposantes dans les verdures de la grande nef, la peinture française sera répartie dans les galeries du Palais de M. Deglane, tandis que les salles du Palais Louvet sont attribuées à la peinture étrangère.

Après l'Exposition, le Grand Palais sera rendu à sa véritable destination, et abritera les solennités parisiennes, au lieu et place du Palais de l'Industrie. « Postérieurement, précisait le programme du Concours 1896, le Palais, principalement affecté aux salons annuels des Beaux-Arts, pourra en outre servir aux Concours agricole et horticole, au Concours hippique, ainsi qu'aux expositions, fêtes, concerts et concours divers. Pour les salons annuels, les salles d'exposition seront étudiées en vue de leur affectation spéciale à la peinture, aux dessins, à la gravure, à la sculpture, à l'architecture, et présenteront les conditions d'éclairage appropriées à leur destination. Il y aura lieu de prévoir les services généraux, tels que : vestibules d'entrée et de dégagement, escaliers d'accès aux étages, galeries, promenoirs, emplacement pour le buffet-restaurant, salles pour photographie des tableaux, pour réunions des



La Lithographie, bas-relief de M. Camille Lefèvre, dessin de l'auteur.

jurys et de commissions, bureaux pour l'administration, locaux pour le commissariat, poste de police, poste de sapeurs-pompiers et de douane, vestiaires, logements du conservateur et du gardien-chef, concierge, magasins de dépôt, cabinets d'aisance et urinoirs, etc. »

Je ne crois pas qu'aucun palais dans le monde ait dû jamais répondre à tant de besoins divers. Les architectes du Grand Palais ont su satisfaire tous les désirs, et même doter le Concours hippique de somptueuses écuries. Nous avons vu, en étudiant leur plan, comment ils ont adapté leur édifice à toutes les nécessités des solennités futures, avec le grand hall, la salle des concerts, les salons de réception, et par la disposition ingénieuse qui permet d'isoler provisoirement chacune des parties du Palais ou de les réunir deux à deux, selon l'emplacement exigé.

Le véritable auteur, l'initiateur de ce plan habile est M. Louvet. M. Deglane avait présenté une conception analogue ; mais, dans cette collaboration intime, à quoi bon rechercher le mérite de chacun. Mieux vaut unir dans un même hommage les trois artistes, les trois grands laborieux auxquels nous devons enfin le Grand Palais des Arts de Paris.

Albert Livet.

LES CONGRÈS EN 1900

Congrès des directeurs des stations agronomiques. — Le Conseil de la *Société nationale d'encouragement à l'agriculture* veut poursuivre l'œuvre des congrès internationaux des directeurs des Stations agronomiques et des laboratoires agricoles inauguré sous ses auspices en 1881, par le Congrès de Versailles, auquel a succédé le deuxième congrès réuni à Paris, en 1889. C'est encore à M. L. Grandeau, secrétaire général, que la Commission a confié, pour la troisième fois, le soin de préparer ce congrès. Les communications devront lui être adressées, 4, avenue de l'Opéra. Sous la présidence de M. Casimir Périer, la commission d'organisation se propose de réunir et de publier les documents les plus complets sur l'organisation, le personnel, le fonctionnement, les ressources budgétaires et les travaux des stations agronomiques et des laboratoires agricoles des Deux-Mondes.

×

Congrès international d'histoire comparée. — Pour compléter les indications données dans notre dernier numéro, nous ajouterons que le Congrès se tiendra à Paris, au collège de France, du 23 au 29 juillet 1900. Les sections sont au nombre de huit : Histoire générale et diplomatique ; Histoire comparée des institutions et du droit ; Histoire comparée de l'économie sociale ; Histoire comparée des affaires religieuses ; Histoire comparée des sciences ; Histoire comparée des littératures ; Histoire comparée des arts du dessin ; Histoire comparée de la musique. Les adhésions et cotisations sont reçues au Secrétariat général du Congrès, 10, boulevard Raspail à Paris, par M. Leglay, ou par le comte de Tarade, trésorier, 45, rue Cambon. Le programme très détaillé de ce Congrès vient d'être publié. Nous rappelons que le président est M. Gaston Boissier, et le Président du Comité exécutif M. de Maulde de Clavières.

×

Congrès d'électricité. — La réunion de savants et d'ingénieurs du monde entier, que l'Exposition préoccupe, sera très favorable pour l'étude des questions d'intérêt général qui dépassent aujourd'hui les limites d'une seule nation pour s'étendre à tous les peuples civilisés, et cette idée a guidé les électriciens français dans l'organisation de ce congrès. Sans enlever aux questions de théorie le rôle important qui leur convient, le programme du Congrès semble vouloir aborder les discussions qui présenteront plutôt un caractère industriel et économique. La traction, l'éclairage, la télégraphie, le téléphonie, l'électro-physiologie marquent les études essentielles des congressistes. M. Mascart présidera ce congrès, dont le secrétaire général est M. Janet, 14, rue de Staël.

Les Industries d'art à l'Exposition

LES BRONZES D'ART

Les industries d'art ont contribué presque autant à la gloire de notre pays que l'art pur, celui des peintres et des sculpteurs. Parmi les branches nombreuses de l'art appliqué à l'industrie, les fabricants de bronze ont, depuis de longues années, réussi à imposer leur brillante renommée à tous les pays civilisés. A la veille de l'Exposition, il nous a semblé intéressant de faire passer devant les yeux de nos lecteurs les mérites des plus grands de nos fondeurs. Nous nous sommes adressé tout d'abord à la maison M. Colin et Cie, à qui nous devons cette curieuse exposition des œuvres de Félix Charpentier, qui a provoqué, à la fin de 1899, l'admiration du *Tout-Paris* artistique.



Fontaine marbre et bronze doré, avec applications d'électricité, par H. Pain (M. Colin et Cie. Editeurs).

Dans les vastes ateliers de la rue des Tournelles où nous entrons, c'est un va et vient continuel d'ouvriers, occupés à monter une grande pièce, une fontaine en marbre et bronze d'un effet grandiose.

Un bruit argentin et continu égaie l'endroit. Ce sont les ciseleurs, véritables artistes, qui redonnent au bronze, tout abîmé par la fonte, l'aspect exact de l'original, et les marteaux frappent à petits coups réguliers sur les outils d'acier. Travail de patience infinie que doit guider, avant tout, un goût parfait et une compréhension bien précise du modèle à interpréter, et qui fait de cet informe morceau de fonte que nous voyons, sur un établi, une œuvre d'art impeccable.

En face, voici les monteurs, collaborateurs anonymes aussi patients, revenant vingt fois sur les mêmes pièces jusqu'à ce qu'elles s'accordent parfaitement.

Mais là où nous trouvons, à notre sens, un réel progrès, c'est dans la ciselure, traitée maintenant, non par des ouvriers « ratisseurs », mais par de véritables artistes.

Voici là, dans un atelier rempli de fumée et d'odeurs d'acides, de petites merveilles de goût, bibelots d'art, et plus loin des pièces plus grandes, non le vieux bronze traditionnel, mais de véritables pièces de Musée signées Mercié, Injalbert, Charpentier, Rivière, etc., etc...

On nous explique des procédés, des tours de main pour arriver à ces reflets irisés, arc-en-ciel que nous voyons sur ces plateaux.

Ici l'on monte des lustres. Ce ne sont pas, hâtons-nous de le dire, ces affreux appareils anonymes que nous rencontrons malheureusement un peu partout, même dans les maisons les plus riches, mais des pièces d'un goût parfait, composées par des artistes de premier ordre, tels que Germain, Messagé, Sandier, Rozet, Pain, etc..., que nous serons heureux de retrouver dans quelques jours à l'Exposition.

Un peu plus loin nous percevons une quantité innombrable d'appareils régence.

Ce sont, nous dit-on, des appareils que vous reverrez bientôt, à l'inauguration sensationnelle des salons d'un grand couturier de la place Vendôme.

On a souvent prétendu que le bronze, principalement dans l'art décoratif, était resté très en arrière depuis longtemps; mais, il faut le constater, depuis quelques années l'on en a fait des applications fort intéressantes et c'est une véritable rénovation, dans ces bibelots, coupes, vide-poches, plateaux, baguiers, etc... que nous pouvons constater. D'ailleurs, la Maison Colin le prouvera bientôt par son Exposition où l'on verra maints objets d'art fort intéressants et traités sur des données nouvelles.

Nous demandons ensuite quelques détails en général.

La fabrication du bronze est essentiellement parisienne et ses ouvriers peu nombreux, étant donné qu'il faut un long apprentissage et une patience énorme pour arriver à pouvoir manier avec dextérité tous les nombreux outils que nécessite cette industrie.

D'ailleurs, il existe des écoles professionnelles fort bien dirigées et qui donnent au bronze de bons ouvriers, ayant une solide éducation artistique.

Des prix d'encouragement en argent sont donnés chaque année au moyen des concours Willemsens, Cropatier, etc...



Jeanne d'Arc sauvant la France, par Antonin Mercier.
(Éditeur exclusif : M. Colin et Cie).

Depuis quelques années également, l'École Boule fournit aussi aussi un contingent d'élèves très au courant du métier.

Voici les principales catégories d'ouvriers : mouleurs, fondeurs, ciseleurs, monteurs, vernisseurs, doreurs et bronzeurs, puis les ouvriers marbriers qui souvent ont aussi à collaborer aux applications de bronzes et marbres. Le chiffre d'affaire de l'industrie du bronze peut être évalué à environ trente-cinq millions, mais ce chiffre est plutôt en progression.

Il est très difficile d'indiquer d'une façon précise le nombre d'ouvriers employés dans cette industrie, mais en général ces ouvriers artistes sont très bien rétribués et une cordiale entente existe entre le patron et ses collaborateurs.

La maison Colin en occupe plus de 250 dans son bel hôtel et ses dépendances de la rue des Tournelles.

En nous reconduisant, M. Colin nous montre l'atelier des dessinateurs et sculpteurs où s'ébauchent d'immenses esquisses; ce sont les projets et maquettes de lustres, rampes en bronze, etc., pour la nouvelle gare de Lyon. La Compagnie P.-L.-M. s'offre vraiment un luxe royal !

On nous signale, en passant, une plaquette ravissante, en bronze, avec une figure signée Bouval.

— C'est un souvenir de notre maison que nous comptons donner à tous nos visiteurs.

— Mais avez-vous songé au nombre considérable... ?

— Nous faisons faire une première édition de 50.000 épreuves, nous réplique M. Colin.

Voici, certes, un souvenir que l'on s'arrachera et qui figurera après l'Exposition dans bien des vitrines d'œuvres d'art et de collectionneurs!!

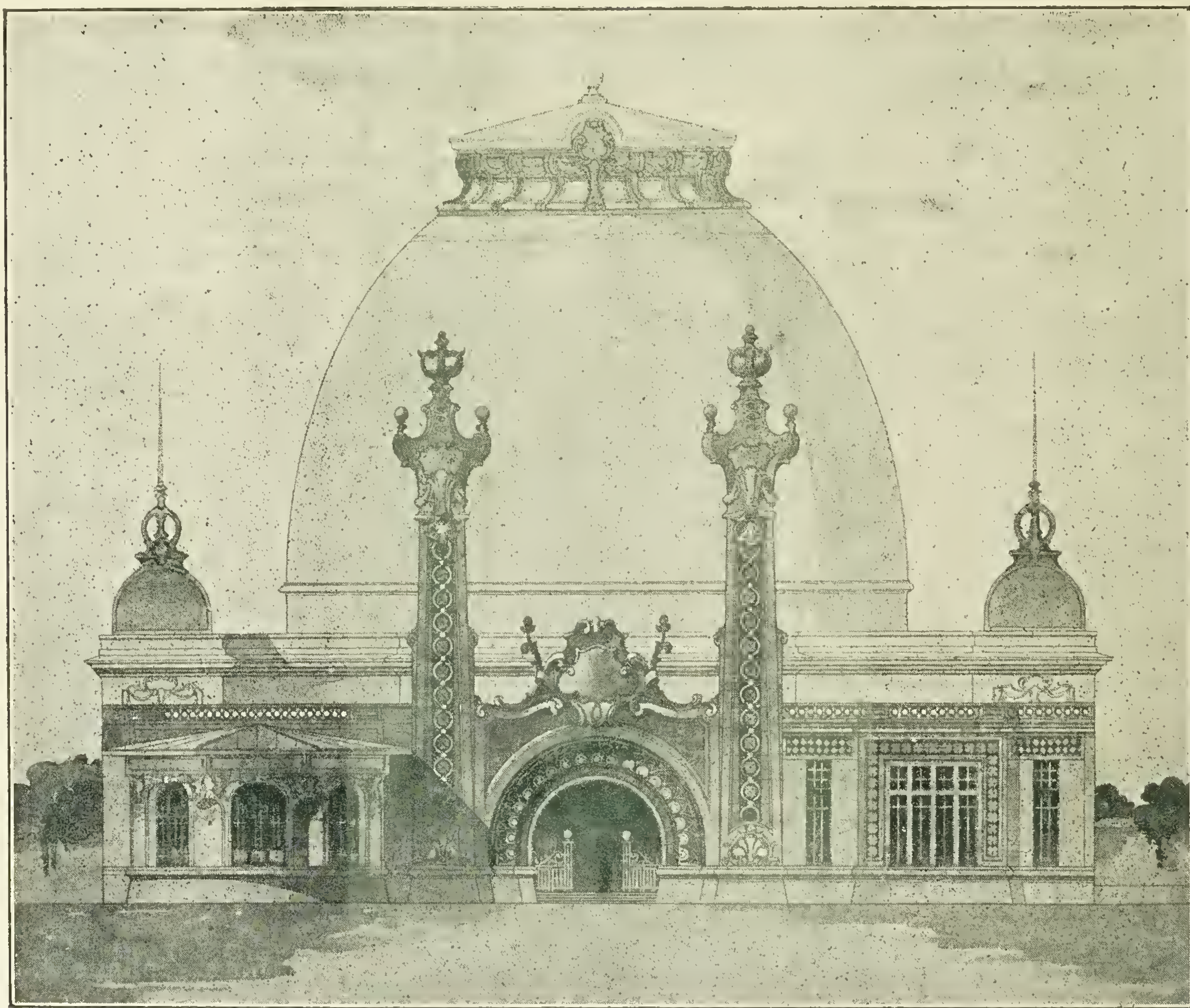
Nous remercions notre cicerone des détails intéressants qu'il nous a donnés, et partons en jetant un dernier coup d'œil sur cette ruche d'ouvriers artistes qui contribuent eux aussi, en même temps qu'à la célébrité de la maison à la gloire industrielle du pays.

LAURENT ROUAULT.

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

VII. — LE VÉSUVE A PARIS

Nous trouvons ici la reproduction vraie et animée de la fameuse éruption de l'an 79. Sous une magnifique coupole en fer de 45 mètres d'élévation, nous voyons, au pied du Vésuve, Herculanum et Pompéi, reconstruites d'après les documents historiques et les nombreuses esquisses rapportées d'Italie par les auteurs du projet, MM. Moisson et Mérial. Il convient d'approuver sans réserve la façon dont le spectacle est présenté au public. La population circulant dans les rues fera revivre, aux yeux du spectateur, les deux célèbres cités. Les villes seront en fête au moment où des grondements sourds se feront entendre : l'éruption du Vésuve commencera, le volcan crachant des pierres calcinées sèmera partout la dévastation et la mort.



Le Palais du Vésuve.

On devine le succès qu'obtiendra une pareille attraction, d'autant plus que les effets en sont ménagés avec un art parfait.

Aux premiers grondements du volcan, les festins s'interrompent, de tous côtés les visages apparaissent revêtus d'une pâleur anxieuse, les habitants se précipitent hors des maisons, des groupes inquiets se forment. On pousse des cris et tous les yeux se tournent vers le Vésuve dont la lave se précipite en torrents, forme d'effrayantes cataractes, en entraînant avec elle des cadavres d'hommes et d'animaux. Tout ce qui est vivant est anéanti. Il ne règne plus sur tout le pays qu'une obscurité sinistre, striée seulement par les torrents de lave rouge qui ont englouti les deux villes.

Voilà ce que sera le « Vésuve à Paris » : spectacle d'autant plus saisissant qu'il se déroulera sur un espace de 40 mètres de long, 30 mètres de large et 35 mètres de hauteur.

Son emplacement est situé à côté de la gare du Champ de Mars et près du quai d'Orsay.

MARCEL HUSS.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Encore quinze jours. — En vain l'administration réitère ses assurances formelles, se porte garant, bat le rappel des retardataires, il faut bien se résigner à n'offrir le 15 avril qu'une Exposition inachevée, hâtive, où tout se ressentira de la fièvre des installations rapides. Nous ne voudrions pas passer pour des grincheux, nous sommes persuadés plus que quiconque du succès de l'Exposition de 1900 et de l'intérêt exceptionnel qu'elle offrira aux visiteurs du monde entier. Mais nous ne pouvons que regretter davantage les fautes administratives, les hésitations, les atermoiements, les condescendances auxquels nous devons ces retards malencontreux.

Pourquoi molester les malheureux exposants, quand les palais eux-mêmes sont inachevés, quand des édifices entiers sont encore remplis d'échafaudages, quand platriers, peintres et décorateurs répandent le gâchis et menacent de détériorer les objets qu'on pourrait avoir l'imprudence de déballer pour obéir aux injonctions administratives ?

Aux Invalides les Palais des manufactures nationales sont à peine aux trois quarts construits. La charpente n'a pas encore reçu partout son revêtement de staff.

Au Champ-de-Mars, le Château d'Eau se dessine à peine, la Salle des fêtes est une masse informe de bois et de plâtre, la Ville des vins commence à s'élever, mais des pavillons entiers ne sont pas encore dressés sur leurs planchers. Dans la rue des Nations, quelques efforts que l'on fasse, les pavillons des grandes puissances ne pourront être achevés à la date fixée. Sur les quais, le Palais des armées n'est encore qu'en charpentes.

Les emplacements viennent seulement d'être répartis à certains groupes, qui ne disposent plus du temps nécessaire pour réaliser leurs projets. A Vincennes les travaux ne sont pour ainsi dire pas commencés.

Partout règne une activité fiévreuse, mais aussi le gâchis, la poussière, le désordre. Il semble impossible que tout soit en place, que les travaux de propreté et d'aménagement puissent être exécutés, à supposer même que le gros de l'installation soit terminé.

Encore une fois, n'eût-il pas mieux valu avouer cette mince défaite, reculer la date de l'ouverture, présenter un ensemble parfait, ordonné, harmonieux, dans l'éclat d'une fête d'inauguration véritable et non d'un vernissage hâtif !

P. S. — On avoue enfin ! On consent à prévoir que les travaux ne seront pas partout achevés ; mais on inaugure quand même à la date fixée. Les entrepreneurs devront travailler de minuit à 6 heures du matin, frais d'éclairage et d'échafaudages à leur charge. Démolira-t-on le jour pour reconstruire la nuit ? Nous engageons les promeneurs d'éviter certains passages. Il pourrait couler du plâtre ou se détacher quelques planches !

×

Le prix d'entrée. — Le commissaire général a établi des prix d'entrée à l'Exposition, échelonnés de 1 à 5 francs selon les jours et les heures où se présenteront les visiteurs : de 8 à 10 heures du matin, le prix sera de deux tickets ; d'un ticket de 10 heures du matin à 6 heures du soir et de deux tickets à partir de 6 heures. Dans toutes les circonstances où des spectacles d'un attrait exceptionnel seront offerts au public et où il apparaîtrait prudent à l'administration de prévenir une trop grande affluence de visiteurs sur tel ou tel point de l'Exposition, on se réserve le droit d'élever le prix d'entrée jusqu'à trois, quatre ou cinq tickets.

Il s'ensuit que les propriétaires de Bons seront astreints de donner 2, 3, 4 ou 5 tickets pour une seule entrée, et par personne, s'ils viennent à l'Exposition aux jours et aux heures où seront augmentés les prix.

De vives protestations se sont élevées parmi les porteurs de bons. M. Picard répond en invoquant le règlement, article 96, titre A, et le précédent de 1889. Mais si la mesure est légale, au sens strict, elle pourrait être discutée au point de vue de l'équité, car l'acheteur de bons a pu croire de bonne foi qu'il avait droit à vingt entrées et non à vingt tickets de 1 francs. D'autre part, quelle singulière conception démocratique que celle qui réserve à quelques privilégiés les spectacles les plus remarquables, les belles fêtes des yeux, les grandes réjouissances artistiques, et n'accorde au peuple que l'aumône d'une visite banale, dans l'étouffement des cohues dominicales ! Encore si ces augmentations de prix étaient compensées par certains jours d'entrée gratuite ! M. Picard soigne décidément trop la caisse, au détriment des intérêts moraux et supérieurs de l'Exposition !

×

Le cours des tickets. — Actuellement, certains établissements financiers commencent à les vendre au prix de 38 francs le cent, soit 38 centimes le ticket.

×

Fautes de gout. — A mesure que l'Exposition sort de ses limbes, on aperçoit mieux les beautés et les défauts de l'ensemble. Nous aurons occasion de reparler des premières. Nous croyons que

les architectes nous réservent plus d'une déception.

La porte monumentale par exemple, offrira-t-elle l'effet décoratif imposant qu'on en attendait? Dès maintenant il est permis d'en douter. En dépit de ses vastes proportions, elle est écrasée par l'immensité de la place. Et comme nous sommes loin de cet éclat incomparable de couleurs et de cette légèreté byzantine qu'on nous promettait!

Lourds, bien lourds, ces revêtements d'or du Pont Alexandre III, ces Pégases, ces casques et ces glaives d'or, et combien froides les statues allégoriques dans le décor chatoyant des rives de la Seine et des pavillons multicolores!

A l'Esplanade des Invalides l'étroitesse de l'allée gâte la belle perspective que l'on voulait ménager jusqu'aux Invalides, au bénéfice de quelques restaurants ou bazars à prétexte d'évocation provinciale, séparés de malencontreuse manière par des annexes des palais, qui, trop étroits, sont contraints, de distance en distance, de déborder sur les allées voisines.

Quant aux façades, surchargées d'ornements, festonnées, astragalées, ciselées comme des châsses, elles perdent par l'excès; elles pouvaient être élégantes; elles sont franchement de mauvais goût.

La galerie des machines est bouleversée, méconnaissable, transformée en ville des vins et de l'alimentation, en bazar d'attractions, avec ses grands jouets, moulins, laiteries, brasseries, distilleries! Et au milieu, jurant autant qu'il est possible avec le milieu et le décor ambiant, l'énorme salle des fêtes, massive, sculpturale, dans sa blancheur froide et monotone de staff et de plâtre. L'œuvre de M. Dutert méritait plus d'égards!

Mais au pont d'Iéna, plus que de l'irrespect, c'est du vandalisme. Il n'en reste plus vestige. Le pont est élargi, les parapets reculés, les groupes transportés, le pont monumental est devenu le grand déversoir des foules, la passerelle qui relie le Champ-de-Mars au Trocadéro. La commission des monuments historiques aurait trouvé là une occasion d'assurer son zèle parfois plus importun.

×

Les Artistes au nouveau Palais des Beaux-Arts. — Le 20 janvier était le dernier jour accordé aux artistes obligés de représenter leurs œuvres au jury de l'Exposition universelle pour les déposer au nouveau Palais des Beaux-Arts.

Pourquoi cette date n'a-t-elle pas été reculée? C'est ce que se demandaient tous les artistes en voyant dans quelles déplorables conditions allaient se trouver les toiles qu'ils apportaient.

Le nouveau palais, en pleine construction, est, à l'heure actuelle, un vaste chantier où fourmillent tous les corps de métiers au milieu d'amoncellements de matériaux divers et, en particulier, de montagnes de sacs de plâtre que l'on vide pour les passer au tamis et en charger ensuite des brouettes.

De cet effroyable chaos s'élèvent des nuages d'une poussière fine et pénétrante qui couvre rapidement tout d'une épaisse couche de blanc; les tableaux devaient traverser ces chantiers pour arriver aux salles aménagées à la hâte et à peine closes où ils étaient remisés.

Ces salles éclairées latéralement, et à moitié obscures, serviront sans doute pour le travail du jury, et l'on peut facilement se rendre compte des conditions défectueuses dans lesquelles se fera l'examen des deux mille toiles présentées et dont cinq cents à peine doivent être retenues.

Le comité de la Société des Artistes Français, dont la mission est de défendre les intérêts de ses sociétaires, aurait dû faire tous ses efforts auprès de l'administration de l'Exposition pour éviter cet état de choses; mais, hélas! comme les membres du comité font partie des heureux privilégiés dont les tableaux reçus de droit peuvent rester à l'abri chez eux, jusqu'au jour où, tout étant terminé, ils les enverront sans risques, les tristes vicissitudes de leurs confrères doivent les laisser profondément indifférents.

×

Le droit de photographier. — Un arrêté du ministre du Commerce réglemente la photographie dans l'enceinte de l'Exposition. L'usage des *appareils à main* sera libre pendant toute la durée d'ouverture. L'usage des appareils à pied ne sera autorisé que jusqu'à une heure de l'après-midi et sera assujetti à une redevance : soit 25 francs par appareil pour une séance, et 1.000 francs par abonnement. En outre, les opérateurs et aides devront se munir de tickets d'entrée pour être admis dans l'enceinte.

Aucun objet exposé ne pourra, enfin, être photographié sans l'autorisation écrite de l'exposant, et la reproduction des palais et des pavillons sera subordonnée à l'autorisation des commissaires généraux ou des concessionnaires.

×

Quelques conséquences. — Le staff est le roi du jour. Cette vogue ne va pas sans inconvénients. Le plâtre manque. On le payait il y six mois 35 francs les 100 kilos. Il a doublé de valeur maintenant et on n'en trouve plus. Le béton, indispensable pour les fondations des machines, a triplé de valeur. A Passy les loyers sont augmentés d'un tiers!...

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. —*Téléphone* : 704-19. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE.

PARIS-THÉATRE

Le terrible événement qui nous a privés pour quelque temps de notre première scène dramatique a permis de goûter, dans le cadre plus vaste de l'Opéra, l'effet grandiose des beaux gestes de nos comédiens. Pour ne parler que des représentations d'*Andromaque* et d'*Œdipe-Roi*, avec Mounet-Sully, ces chefs-d'œuvre classiques avaient attiré une foule considérable, au grand profit de l'administration alors en quête de logement. Aujourd'hui à l'Odéon, qui a émigré au Gymnase, la Comédie Française devra attendre jusqu'en juillet pour reprendre possession de son théâtre.

L'hospitalité momentanée ainsi donnée par l'Opéra à la Comédie-Française ne lui a pas permis de reprendre *Patrie*, la belle œuvre de MM. Sardou et Paladilhe. Quoique ne pouvant pas regagner le temps perdu, M. Gailhard, en faisant un de ces prodiges d'activité dont il est coutumier, croit pouvoir annoncer cette reprise pour la première quinzaine de ce mois. Par suite, le *Cid*, qui devait être représenté le 27 avril, ne sera repris que le lundi 21 mai.

— *Louise*, l'œuvre si hardie du jeune maître Gustave Charpentier, fait le grand succès de l'Opéra-Comique, succès qui se continuera, nous n'en doutons pas, pendant toute la durée de l'Exposition. Il est question de l'engagement, à ce théâtre, de Mlle Hatto, la triomphatrice des derniers concours du Conservatoire, et de M. Allard, lauréat du Conservatoire en 1898, qui vient de faire deux brillantes saisons à Bordeaux comme baryton d'opéra-comique.

— Une première annoncée depuis longtemps — et avec quelle attentive sollicitude ! — a eu lieu au Théatre Sarah-Bernhardt. L'*Aiglon*, de M. Edmond Rostand, vient d'obtenir le plus enthousiaste succès. Le poète de *Cyrano de Bergerac* nous a présenté, avec l'art scénique qui lui est particulier, la vie si énigmatique du fils de l'Empereur, et, tout en suivant de très près la version historique, a écrit un poème que les critiques sont unanimes à mettre en parallèle avec les meilleurs de Victor Hugo. La première de l'*Aiglon*, comme celle de *Ruy-Blas* a produit une émotion considérable.

— Aux Variétés, *Education de Prince*, de M. Maurice Donnay, n'intéresse que par l'esprit fantaisiste de l'auteur, qui a donné un bien bizarre précepteur en M. Cercleux-Brasseur au jeune prince dépossédé — présomptif autant que présomptueux — du royaume de Silistrie. La Direction du théâtre, à l'occasion de l'Exposition, croit avoir là un succès tout particulier, et elle ne s'attend à rien moins qu'à garnir son parterre avec des Altesses. Nous ne lui avons pas fait dire, pas plus que nous n'avons l'intention d'y contredire.

— Au Vaudeville, la *Robe rouge*, la curieuse et poignante pièce de M. Brieux, est accompagnée de *1807*, un des plus jolis actes du répertoire du théâtre.

— Le Théatre Déjazet répète *Norah la Dompteuse*, pièce en 3 actes de Grenet-Dancourt et Georges Bertoli, représentée aux Nouveautés le 31 octobre 1891.

— Aux Bouffes-Parisiens, la reprise de *Véronique* a été accueillie par le grand public avec la même faveur qu'à la création. Mmes Mariette Sully et Tariol-Beaugé rivalisent de talent et d'esprit.

— Le Théatre de l'Athénée, avec la *Statue du Commandeur*, annonce des œuvres d'un intérêt bien parisien : *Ruptures* et *Y'a plus de parents*, de M. Jean Séry, artiste qui s'est révélé récemment aux « Escholiers ». M. Deval continue ainsi la tradition qu'il s'est imposée de présenter au public des œuvres hardies d'auteurs jeunes.

— Le théâtre de l'Ambigu a été très heureusement inspiré en mettant à la scène le beau drame de M. Arthur Bernède, la *Duchesse de Berry*. Les chercheurs d'émotions nobles et grandes sont servis à souhait par cette existence mouvementée de princesse italienne, mère du comte de Chambord,

— Le Chatelet donne *Michel Strogoff*, le succès légendaire, et la Porte-Saint-Martin *Jean Bart*, de M. Haraucourt, avec Coquelin aîné dans le rôle du héros.

— Les affiches du Théatre-Antoine mentionnent plus spécialement l'*Empreinte*, l'œuvre si forte, si vraie, si troublante pour les esprits superficiels, de M Abel Hermant, et *Poil de Carotte*, du consciencieux observateur Jules Renard. Il est question de reprendre à ce théâtre la *Fille Elisa*, trois actes tirés du roman d'Edmond de Goncourt par M. Jean Ajalbert.

— Aux Nouveautés, nous avons les *Maris de Léontine*, 3 actes de M. Alfred Capus, et au Palais-Royal, *Zigomar*, scènes fantaisistes du spirituel auteur Léon Gandillot.

— Le peintre Osbert, le dessinateur Charles Morel, le compositeur Georges Guiraud et le poète Marc Legrand collaborent activement à un nouveau spectacle d'ombres qui promet d'être très artistique : *La France vers le Nil*.

P. d'Andremont.

SÉJOUR A PARIS PENDANT L'EXPOSITION DE 1900

PRIME AUX ABONNÉS ET LECTEURS

de la « Revue des Revues » et de la « Grande Revue de l'Exposition »

La *Société Française des Voyages Duchemin*, bien différente de certaines entreprises similaires, a tout prévu et tout préparé, pour assurer à des prix les plus modérés, des avantages exceptionnels à nos lecteurs prévoyants. Elle ne promet rien qu'elle ne puisse garantir et tenir strictement. Toutes les personnes soucieuses de leur bien-être et de leur intérêt, qui auront pris connaissance du Tarif et des conditions générales, n'hésiteront pas à nous adresser leur souscription pour s'assurer un séjour agréable et économique à Paris pendant leur visite à l'Exposition.

Par suite de conventions spéciales, entre notre journal et cette Société, nous pouvons offrir une réduction d'environ **10 0/0** sur les prix de ces excursions.

Tarif des Carnets.

Durée d'un séjour : **7 Jours, 6 Nuits.**

COMPRENANT :

A. Logements dans des appartements retenus et particulièrement affectés au Journal par la Société française des *Voyages Duchemin.*

B. Bons de repas (trois par jour) à prendre dans les restaurants qui figurent dans le carnet sur une liste spéciale. Deux repas peuvent être pris dans l'intérieur même de l'Exposition. Le petit déjeuner est compris avec le prix de la chambre et se prend dans l'appartement.

Les trois repas se décomposent ainsi :

Petit déjeuner, chocolat, café au lait, thé, pain et beurre ;

Déjeuner, hors-d'œuvre ou potage, deux plats au choix, dessert et fromage, 1/2 bouteille de vin blanc ou rouge, bière, cidre, lait, pain à discrétion, couvert.

Dîner, potage, deux plats au choix, dessert et fromage, 1/2 bouteille de vin blanc ou rouge, bière, cidre, lait, pain à discrétion, couvert.

C. Sept entrées gratuites à l'Exposition.

D. Sept entrées gratuites dans une salle de spectacle située dans Paris ou l'Exposition. La liste se trouve annexée au carnet et le choix des établissements est à la disposition du voyageur.

E. Un bon pour retirer à nos bureaux un Guide Conty de l'Exposition.

F. Réduction d'un quart ou demi-place à tout porteur du carnet dans tous les établissements de plaisir, panoramas, attractions, dont une rubrique spéciale figure au carnet.

G. Escompte fait au voyageur dans les magasins, maisons de commerce, dont les adresses se trouvent au carnet.

H. Il sera délivré à chaque souscripteur, qui en fera la demande en souscrivant, un ou des billets d'aller et retour de chemin de fer payables aux tarifs les plus réduits pour la durée exacte de son séjour à Paris. Ce billet lui sera envoyé avec son carnet contre remboursement.

I. Moyennant un supplément de 10 francs par personne, les souscripteurs auront droit à participer à une des excursions organisées par la Société pendant leur séjour, soit à travers les monuments de Paris, soit à Versailles, à leur choix.

Conditions Générales.

1. Les souscripteurs devront faire parvenir directement à l'administration de la *Revue des Revues* le Bulletin de Souscription ci-dessous accompagné du premier versement, soit 20 0/0 du total. Le journal le fera parvenir à la Société Française des *Voyages Duchemin.* Dans la huitaine, ils recevront directement de la Société un bulletin d'acceptation portant un numéro d'inscription, qui sera celui de leur carnet. Le Bulletin sera revêtu de la signature du Directeur de a Société et contiendra en même temps reçu motivé de la somme envoyée avec, au dos dudit reçu, reproduction de toutes les clauses et conditions qui accompagnent le présent Bulletin de souscription.

2. Les adhérents devront indiquer la date exacte choisie par eux pour effectuer leur voyage à Paris. (L'Exposition durera du 15 avril au 15 novembre 1900). Etant entendu que leur arrivée aura lieu un **Lundi matin**, le droit de séjour partant de ce moment et se terminant le **Dimanche soir** après dîner. Pour ceux qui ne fixeraient pas d'époque précise, mais simplement le mois qu'ils désireraient se voir affecter, la Société des *Voyages Duchemin* se réserve le droit de choisir elle-même le lundi d'arrivée dans le mois que les adhérents se sont fixé, et le fera connaître aux intéressés au plus tard vingt jours avant leur départ. La Société tiendra compte des adhésions selon l'ordre d'inscription, et jusqu'à concurrence du nombre de chambres dont elle dispose ; elle se fera un devoir de satisfaire les clients autant que cela lui sera possible.

3. Le paiement des carnets de séjour s'effectue en deux versements : le premier en signant le billet de souscription, soit 20 0/0 de la valeur totale du carnet ; le solde, dix jours avant la date fixée pour le départ, à la réception, du carnet contre remboursement.

4. Les personnes qui seraient empêchées de venir à Paris après la souscription pourraient transférer leur carnet, moyennant le payement d'un droit fixe de 5 francs pour frais de transmission. Le souscripteur doit prévenir la Société quinze jours au moins avant la date fixée pour son arrivée, de façon à pouvoir établir un carnet au nom du nouveau titulaire. Passé ce délai, les 20 0/0 restent acquis à la Société.

5. Les souscripteurs, pendant leur séjour à Paris, disposeront de leur temps à leur gré. Il ne leur sera imposé aucun programme en commun.

6. Toute demande de renseignements devra être adressée à Paris, 20, rue de Grammont, accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Les souscripteurs sont instamment priés de prendre note des numéros de série que porte leur bulletin d'acceptation d'adhésion, ainsi que des lettres de chaque série : cela en cas de perte, ces lettres étant la matricule nominative du carnet.

7. Des billets de chemin de fer et paquebots à prix réduits sont délivrés à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande à la Société des *Voyages Duchemin.* Ils peuvent comprendre des itinéraires fixes ou facultatifs et cela aux conditions habituelles de la Société.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prime aux Abonnés et Lecteurs de la « REVUE DES REVUES » et de la « GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION »

Détacher ce coupon et l'envoyer à l'Administration de la *Revues des Revues* et de la *Grande Revue de l'Exposition*, 12, Avenue de l'Opéra, à Paris.

Je, soussigné, déclare accepter les Conditions Générales de la *Société Française des Voyages Duchemin* énumérées ci-dessus et la prie de bien vouloir m'inscrire pour un séjour d'une semaine **(7 jours et 6 nuits)** dans l'un de ses appartements de Paris au mois de jour (*un lundi expressement*) (**a**).

Noms, Prénoms Professions et Adresse des Adhérents (**b**)	Nature du Logement et N° de la Catégorie (**c**)	Nombre d'Enfants	Montant de la Souscription (**d**)

Je m'engage à verser la somme de en deux versements, le premier de 20 0/0 de la somme totale, soit ci-joint. Le solde le dixième jour avant l'époque fixée pour mon arrivée à Paris et qui s'élève à payable à la remise contre remboursement de mon carnet.

, *le* 1900.

Signature et Adresse très lisibles (**e**).

(**a**) *Indiquer la date exacte avec l'époque désirée du séjour à Paris.* — (**b**) *Indiquer le nom de chaque personne et l'âge des enfants s'il en existe.* — (**c**) *Voir le tarif ci-contre.* — (**d**) *Indiquer en toutes lettres.* — (**e**) *La signature précédée des mots* : Lu et Approuvé.

Catégories de Carnets Valables une Semaine (7 Jours, 6 Nuits)	Combinaison-Prime de la **REVUE DES REVUES** et de la **GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION**		Observations
	Au lieu de	Prix	
CARNET INDIVIDUEL			
1re Catégorie. — Une personne occupant seule une chambre à un lit.........	**150 fr.**	**130 fr.**	
CARNET COLLECTIF			
2e Catégorie. — Deux personnes occupant la même chambre, un grand lit....	**270 fr.**	**240 fr.**	
3e Catégorie. — Supplément pour un enfant de 3 à 12 ans..............	**130 fr.**	**115 fr.**	

Observations : Ces voyages étant, vu la modicité de leur prix, organisés spécialement pour la **Revue des Revues** et la **Grande Revue de l'Exposition** et pour une semaine seulement, *les souscripteurs qui désireraient augmenter leur durée de séjour pour une nouvelle semaine, devront*, pour toutes les catégories de carnet, *prévenir* 48 *heures à l'avance et payer* 10 0/0 *sur le montant de leur carnet. Aucune augmentation ne serait exigée si l'adhérent en souscrivant le premier, prend d'avance un carnet d'une, deux, trois, etc., semaines supplémentaires.* Chaque semaine étant tarifée suivant la catégorie des carnets.

N.-B. — Est considéré comme adulte tout enfant ayant 12 ans révolus

N° 7

1er Mai 1900

1900 LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la Revue des Revues



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT.

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



LA MORALE DE L'EXPOSITION

(*Suite*)

Vous parlez là, dira-t-on, de faits exceptionnels, d'accidents qui troublent la marche régulière des relations de l'humanité. Non, ce ne sont que des manifestations, plus éclatantes, mais non plus réelles, d'une loi incessamment agissante. Et il n'est pas une des formes, si petite qu'elle soit, du génie ou du labeur de l'homme qui y puisse être soustraite.

Prenez au hasard, parmi les objets même les plus habituels et les plus humbles de notre consommation, parmi les ustensiles ou les outils les plus vulgaires : et vous ne trouverez rien, absolument rien, qui ne suppose et qui n'ait exigé, pour être mis à notre portée, le concours d'une prodigieuse quantité de pensées et d'efforts, s'ignorant le plus souvent les uns les autres, mais indispensables les uns aux autres, et sans la succession et l'union desquels rien n'eut été possible. Pour un gobelet de verre grossier, pour une assiette de faïence, pour un clou, pour une épingle, qui ne valent que quelques centimes, quelques fractions de centimes, qui ne représentent, en d'autres termes, tout compris, que l'emploi de quelques instants d'existence humaine, il a fallu la plus prodigieuse combinaison de travaux de toutes sortes, exécutés dans les conditions les plus diverses, aux âges les plus lointains et sur les points les plus écartés. Découvertes des propriétés des corps, extraction des minerais, séparation ou mélange des métaux, des sels, des terres, des alcalis ou des acides; construction et alimentation des fours, transport et, par conséquent, invention des véhicules et tracé des routes; emploi de la navigation, des chemins de fer, de la force de l'eau, du vent, de la vapeur ou de l'électricité ; machines à fabriquer des moules, à laminer, à étirer, à couper; engins, procédés et appareils de toutes sortes auxquels ont concouru, à travers le temps et l'espace, des multitudes réellement innombrables : voilà ce que le moindre de ces objets représente. Voilà de combien de services, lorsque nous buvons dans ce verre, lorsque nous mangeons dans cette assiette, lorsque notre marteau, fruit d'un pareil ensemble de travaux, enfonce ce clou; lorsque nous piquons quelque part cette épingle ; voilà de combien de services, si nous savions suivre par l'œil de l'intelligence le long enfantement de ces choses, devenues peu à peu si communes, nous nous sentirions redevables à nos semblables, auxquels nous-mêmes, en tout ce que nous faisons, nous rendons à notre tour notre part de services.

III

Mais si cette mutuelle dépendance est vraie, toujours vraie, même aux premières périodes de l'humanité ; si, pour une simple famille ou pour un groupe de familles séparés du reste du monde, l'union des efforts est une nécessité ; si pour une tribu, pour une nation, les mailles du réseau grandissant de la solidarité se multiplient à mesure que s'étendent les relations, et que se développent les besoins et les ressources; si le Nord ne peut avoir le vin qu'il ne produit point que grâce aux vignerons de la Bourgogne ou du Midi ; et ceux-ci la houille qui leur fait défaut que grâce aux mineurs de la Loire ou de l'Aveyron ; si l'industriel a besoin du cultivateur, et le cultivateur de l'industriel, les villes de la campagnes, et la campagne des villes, et tous du commerce, l'intermédiaire de leurs ventes et de leurs achats, à combien plus forte raison cela est-il vrai de

l'ensemble de la production et de la consommation du monde! Et combien plus cette solidarité n'apparait-elle pas lorsque l'on contemple ce grand mouvement du marché général du monde, dont une Exposition Universelle n'est qu'une réduction momentanée!

Parcourez si rapidement que vous vouliez ces galeries où sont étalés les produits les plus divers; contemplez ces machines, ces appareils, ces instruments de force ou de précision : ce ne sont plus seulement les membres plus ou moins éloignés d'une même nation; ce sont des habitants des régions les plus lointaines, des représentants des races les plus diverses, des hommes aussi séparés par le temps que par l'espace qui, pour produire chez eux ces objets, à plus forte raison pour les amener jusqu'à vous, ont dû, sans vous connaître, confondre et associer leurs efforts et leurs ressources. Ce café, ce chocolat, ce thé, qui sont entrés dans notre consommation courante, ce caoutchouc et cette gutta-percha, dont toutes nos industries ont besoin, et sans lesquels nous ne saurions comment isoler nos câbles et nos fils télégraphiques; ce coton, dont ne peuvent se passer ceux de nos manufacturiers qui crient le plus haut que la France doit se suffire à elle-même; cette gomme, cet indigo, ces bois de teinture ou d'ébénisterie — acajou, palissandre, ébène et le reste — cet ivoire, ces plumes d'autruche, ces diamants, cet or même et cet argent, dont on ne trouve plus que de rares vestiges dans nos mines et dans nos fleuves : tout cela, de même que maintes grandes inventions inconnues à nos pères — les chemins de fer, la locomotive, le téléphone, le phonographe, la machine à filer et la machine à tisser, le marteau-pilon, la radiographie, l'ophtalmoscope et la télégraphie sans fil — nous le devons, pour une part plus ou moins considérable selon les cas, mais pour une part considérable dans tous les cas, à des collaborations étrangères.

« Autant, disait déjà, il y a trois cents ans, le ministre d'Henri IV, Sully, il y a de divers climats, régions et contrées, autant semble-t-il que Dieu les ait voulu diversement faire abonder en produits, propriétés, commodités, denrées, matières, arts et métiers, spéciaux et particuliers, qui ne sont point communs, ou du moins de telle bonté, aux autres lieux, afin que, par le trafic et le commerce de ces choses, dont les uns ont abondance et les autres disette, la fréquentation, conversation et société humaines soient entretenues entre les nations, tant éloignées puissent-elles être les unes des autres. »

Longtemps avant Sully, l'un des plus illustres Pères de l'Eglise Chrétienne, le grand Saint-Jean Chrysostôme, faisant justice de l'anathème jeté par le poète Horace à la témérité impie qui n'a point reculé devant la barrière providentielle des Océans, montrait dans cette mobile surface des eaux un chemin plus facile offert aux hommes pour se rapprocher malgré la distance, et s'asseoir ensemble, avec les fruits différents de leur sol et de leur travail, comme des frères, sous l'œil du Père commun, autour de la table qu'Il leur a préparée.

Grande et touchante image que, plus près de nous, l'un de ceux qui ont le plus contribué à nous la faire comprendre, Richard Cobden, traduisait un jour à sa façon, sur la fin d'un banquet.

« Mes chers amis, disait-il, en promenant autour de lui son limpide regard, cette table autour de laquelle nous nous trouvons réunis dans la bonne humeur et dans la bienveillance réciproques, c'est l'image de la société du genre humain. Des mets différents avaient été placés devant nous. Si chacun, par égoïsme, par gourmandise ou par jalousie, avait voulu garder pour lui seul ce qu'il avait sous la main, nous aurions très inégalement, mais tous, même les plus favorisés, très imparfaitement diné : tel aurait pu avoir du potage, du pain ou de la viande, de quoi se rassasier à peu près, mais n'aurait eu que cela; tel eut dû se contenter de légumes ou de fruits; et quand Madame ou Mademoiselle, qui sourient en m'écoutant, auraient fait main-basse sur les pêches, sur les petits-fours ou sur les sucreries qu'elle auraient pu atteindre, elles ne se seraient pas probablement trouvées très satisfaites. En nous passant à tour de rôle ces différents plats, nous avons tous pu avoir de tout à notre convenance; et nous avons eu de plus le plaisir de nous obliger et de nous en savoir gré. »

C'est en face d'une Exposition universelle que ces paroles de Cobden devraient être répétées par toutes les voix capables de se faire entendre des visiteurs. Car une Exposition universelle ce n'est autre chose que cette scène agrandie. C'est, pour quelques semaines ou quelques mois, l'immense table commune du genre humain, sur laquelle tous les peuples à l'envi sont invités par l'un d'eux — avant-hier l'Angleterre, hier l'Amérique, aujourd'hui la France — à apporter leur écot.

— Venez voir, dit à tous, le peuple qui leur offre l'hospitalité, venez voir ce que, grâce aux avantages particuliers de mon climat ou de mon sol, grâce au travail et au génie de ses habitants, j'ai à vous offrir pour la satisfaction de vos besoins, pour l'armement de votre industrie, pour le perfectionnement de vos sciences et pour le développement de vos arts! Et vous, en retour, montrez-moi, montrez-vous les uns aux autres, ce que, de votre côté, vous avez à nous offrir, afin que de nos trésors différents nous fassions un trésor commun, de nos forces séparées un faisceau puissant, et, des membres étrangers ou ennemis que nous avons été jadis, des organes d'un même corps, le grand corps de l'humanité; réalisant enfin, après dix-neuf siècles, la grande parole de l'apôtre des Gentils : *Voici le mystère nouveau, inconnu aux générations précédentes, mais révélé à celles-ci :* Les nations sont concorporelles et cohéritières. Désormais, il n'y a plus ni juifs, ni grecs, ni barbares, ni scythes : Vous êtes tous frères !

IV

Tous frères; tous coopérateurs et copartageants; tous convives du même banquet, appelés, comme le commande la justice, à y prendre librement part, dans la proportion de ce qu'ils y apportent; serviteurs et clients les uns des autres, et bénissant en commun la science, qui luit pour tous, les machines, qui travaillent pour tous, les voies ferrées et les navires à vapeur, *grands chemins des peuples et des rois*, comme les appelait Stephenson, *merveilleuses navettes incessamment occupées à tisser la trame de l'unité du genre humain*, comme le disait Gladstone : tel est bien, en effet, le cri qui devrait s'échapper de toutes les poitrines, la constatation qui devrait réjouir tous les cœurs en présence de cette magnifique concentration de toutes les forces, de toutes les ressources, de toutes les aptitudes et de toutes les mutuelles et bienveillantes dépendances des fractions diverses de notre commun domaine. Telle est la conclusion naturelle du vaste travail de ce XIX[e] siècle, dont l'œuvre principale a été de supprimer pour tous le double obstacle de l'espace et du temps; et tel devrait être l'idéal du XX[e] siècle, appelé, par une conséquence logique, à supprimer à son tour l'obstacle des inintelligences, des mésintelligences et des haines!

Nous allons donc, au nom de notre intérêt, comme de notre devoir, ouvrir à tous nos portes et nos bras; accueillir avec gratitude, de quelque point du globe qu'ils nous arrivent, les aliments, les matières premières, les outils, les découvertes; envoyer à notre tour, partout où ils nous seront demandés, les dons que nous pouvons offrir en échange; et nous réjouir de pouvoir, en faisant profiter les autres de ce qui leur manquait, profiter de ce qui nous manquait à nous-mêmes.

Eh! bien, non; c'est le contraire que nous faisons. Ces biens de toutes sortes, ces produits du sol, ces métaux, ces instruments, ces machines, qui ne demandent qu'à se mettre à notre disposition, nous allons bien, pendant six mois, leur offrir, comme à des invités d'un jour, une réception d'apparat en un coin de terre franche. Nous ferons mieux : nous célébrerons dans des rapports officiels leurs qualités ou leurs bas prix; nous donnerons à ceux qui nous les auront fait connaître des médailles, des diplômes, des décorations; mais ce sera tout. Ou plutôt ce ne sera que la comédie hypocrite d'un embrassement mensonger. Car le lendemain même de cette distribution des récompenses, la trêve qui leur avait permis de venir prendre pied sur notre sol sera rompue; et, derrière les colis qui remporteront, vers leur pays d'origine tous ces objets momentanément réunis sous nos yeux, les barrières de douane se relèveront, défendues par toute une armée de fonctionnaires, chargés de faire à nos frais bonne garde contre toute tentative de retour de ces articles maudits.

Mais c'est la vie, la nôtre, cher lecteur, que l'on proscrit; la vôtre, ouvriers, paysans, foule laborieuse et insuffisamment pourvue et armée, qui peinez sur le sol ou sur l'établi, dans le comptoir et dans l'atelier, et qui vous plaignez, à trop juste titre, hélas! de ne pouvoir obtenir en échange de vos efforts qu'une trop insuffisante réparation de vos forces! C'est la vie; car toute augmentation du prix des choses est une réduction de la puissance de consommer; tout abaissement en est une augmentation. Et l'effet de la moindre différence peut être considérable; considérable non seulement pour le bien-être des particuliers, mais pour la fortune publique.

Vers 1840, à l'époque où l'on représentait en Angleterre le Chancelier de l'Échiquier sous la figure d'un pêcheur cherchant en vain, avec sa longue ligne, à attraper un budget en équilibre, l'on vit un jour le grand ministre Robert Peel,

converti par les Cobden, les Bright et leurs émules, venir déclarer au Parlement que le seul moyen de faire cesser le déficit c'était de réduire le poids de ces taxes qui, suivant l'énergique expression de J.-B. Say, en rendant inaccessibles les satisfactions qu'elles frappent, ne suppriment pas seulement la contribution, mais suppriment parfois le contribuable lui-même. Et, mettant immédiatement la main à l'œuvre, il fit disparaître, ou réduisit, dans de larges proportions, la plupart des impôts qui grevaient l'alimentation ou le travail.

Un seul exemple, sans parler de cette suppression de tout droit sur les grains, qui procura d'un coup, au peuple anglais, un soulagement de près d'un milliard par an, montrera quelle peut-être l'influence d'un dégrèvement fait à propos.

Le droit sur le café était de 1 fr. 90 — il est actuellement, en France, de 1 fr. 50 la livre ; et l'on parle de l'augmenter, — le Trésor ne percevait que 1 fr. 13 par tête d'habitant. On le réduisit des deux tiers. Le Trésor perçut 1 fr. 10. C'est-à-dire que la consommation était devenue trente fois plus forte.

Des expériences analogues furent faites dans les deux sens — en plus et en moins — sur le sucre ; et toujours également démonstratives. Quelles réflexions ne devraient-elles pas nous faire faire à nous, à qui une législation soi-disant *protectrice* fait payer le sucre trois fois au moins ce que ce même sucre, *le sucre français*, se vend en Angleterre ; et qui, pour obtenir ce beau résultat, pour permettre à l'Angleterre de fournir le monde de biscuits et de confitures, payons en outre, sous forme d'impôt, quelques soixante millions, qui ne vont point au Trésor !

Article de luxe, dira-t-on peut-être. Eh ! sans doute, on peut à la rigueur vivre sans sucre. On n'en trouvait, du temps de nos ancêtres, que chez les apothicaires. On peut vivre sans beaucoup de choses. Mais il vaudrait mieux n'en pas manquer. Le sucre est entré dans nos habitudes. Il est un aliment de combustion très appréciable, propre à entretenir efficacement la dépense de force musculaire. Il sert à préparer et à faire prendre en goût des boissons saines qui préservent de l'usage dangereux des boissons alcooliques ; et il peut rendre ainsi de réels services à l'épargne et à la moralité.

Ce que nous disons, d'ailleurs, à titre d'exemple, du sucre, du café, du thé, du chocolat et d'autres substances que l'on pourrait considérer comme d'une nécessité secondaire, ne pouvons-nous pas le dire aussi, et à plus forte raison, des objets les plus indispensables ; et, en premier lieu, du premier de tous, du pain ? M. Méline, ministre de l'Agriculture, disait à Rouen, en 1884, condamnant d'avance ce qu'il devait proposer plus tard, que le gouvernement se refusait à taxer le blé, « parce que, ajoutait-il, on peut se passer de tout, se priver de tout ; mais on ne peut pas se passer de pain. Et il ne suffit pas qu'il y en ait assez : il faut encore qu'il ne soit pas trop cher ».

Non, on ne peut pas se passer de tout. Et, pour rien, ni la quantité ni le prix ne sont indifférents. « Que la cherté se prolonge, écrivait, en 1847, Bastiat, tenant, avant M. Méline, le même langage, et, si pour n'avoir pu acheter avec son chétif salaire autant de pain qu'il en aurait acheté sous un régime de liberté, un seul ouvrier vient à succomber, qui donc, je le demande, devra compte de cette vie ? »

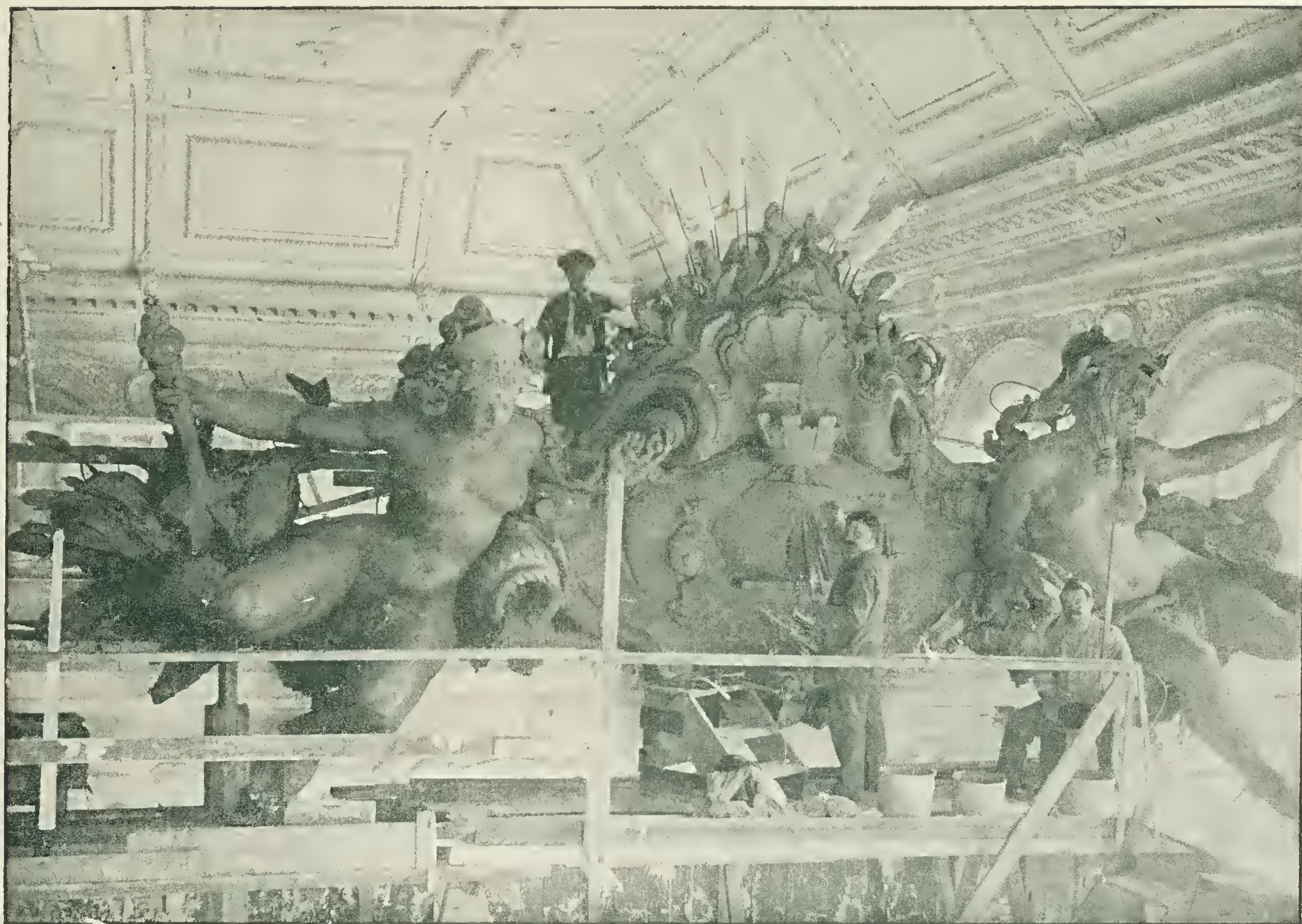
M. Méline et Bastiat, d'accord pour cette fois, avaient raison. On vit de pain, et l'on meurt du manque de pain. Mais on ne vit pas que de pain. On vit de tout ce qui sert à entretenir les forces, à écarter la maladie, à alimenter le travail. On vit du logement salubre qui préserve des intempéries, des vêtements qui protègent le corps, de la flamme du foyer qui combat le froid ou l'humidité, de celle de la lampe qui prolonge le jour en permettant le travail de la main ou celui de l'esprit, de la matière première sur laquelle ce travail s'exerce, et de l'outil, cet organe complémentaire, ce prolongement du bras, et ce transmetteur de la force, par lequel cette matière est façonnée. On vit de tout, et l'on meurt ou l'on souffre — ce qui est mourir lentement — de l'absence ou de l'insuffisance de tout. « Et c'est pourquoi, disait Jules Simon, les guerres à coup de tarif sont aussi meurtrières que les guerres à coup de canon ». Elles ne couchent pas les hommes par milliers en une heure dans la boue et dans le sang ; mais elles les atteignent à tout instant dans les sources mêmes de leur existence.

Frédéric Passy,

Membre de l'Institut.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE PONT ALEXANDRE III



Les Nymphes de la Seine (vue prise dans l'atelier). Cartouche de M. Récipon.

La Science et l'Art se sont unis pour faire du Pont Alexandre III une des grandes œuvres architecturales du siècle. C'est le seul pont monumental de Paris, et l'on a pu avec raison évoquer à son sujet le *Colleone* de Venise, dont il rappelle, avec les différences naturelles du lieu et du décor, la décoration architecturale. Il faut ici distinguer, malgré l'intime pénétration de leur œuvre, le mérite des ingénieurs de celui des architectes.

Les premiers sont MM. Résal et Alby, — auxquels Paris doit déjà le Pont Mirabeau, — l'un chef du corps des Ponts et Chaussées, l'autre son second dévoué et fidèle, et l'un de nos ingénieurs les plus éminents. Ils eurent à vaincre toutes sortes de difficultés : d'abord le nouveau pont est établi à 200 mètres à peine de celui des Invalides, et il fallait ne pas entraver la navigation par des arches et des piles dangereuses, vu le peu de champ, pour les bateaux remorqués ; de plus, afin de ménager la perspective désirée sur les Invalides, le pont devait avoir son tablier de niveau avec le terrain des Champs-Élysées et de l'Esplanade tout en s'élevant assez au-dessus de la Seine pour laisser libre passage aux vapeurs de transport du plus fort tonnage, et cette exigence réduisait le pont, au moins en son milieu, à des limites fort étroites ; enfin il était indispensable de ne pas entraver, au cours des travaux, la libre circulation des bateaux transportant aux berges les matériaux nécessaires à l'Exposition elle-même.

Le Pont Alexandre III est une seule arche à triple articulation, composée de 15 arcs d'acier moulé, sur lesquels reposent les montants et le tablier en acier laminé.

Son ouverture entre les articulations de naissance mesure 107 m. 50 et sa flèche 6 m. 28. La clé de voûte est donc à une très faible hauteur relative, et les ingénieurs n'ont obtenu ce résultat surprenant qu'en construisant des culées d'une extraordinaire force de résistance, capables de supporter sans faiblir la poussée énorme de cette masse métallique et de ses pressions.



Candélabre de Gauquié.

a donné un véritable chef-d'œuvre, qui couronne glorieusement cent ans de recherches, d'efforts et de progrès incessants.

Le Pont Alexandre III, consacré par une solennité pour ainsi dire historique, a été voué par les architectes chargés de sa décoration aux souvenirs qu'il évoque, aux symboles de Paix et de Gloire. M. Cassien-Bernard (que secondait M. Cousin), passe à juste titre pour un des plus grands artistes de notre époque. Il a recueilli la succession de Charles Garnier comme architecte de l'Opéra et a construit le cercle de la Librairie du boulevard Saint-Germain. Sa tâche était difficile; il fallait raccorder la décoration à l'ensemble des Palais, l'harmoniser à la perspective de la grande avenue qui conduit des Champs-Élysées aux Invalides, la subordonner à l'allégorie inspiratrice, créer

Pour trouver le terrain solide nécessaire à l'établissement des culées, on a dû creuser à près de 19 mètres de profondeur sur la rive droite, à 19 m. 50 sur la rive gauche.

Sur un fond de béton on a dressé les masses de granit des Vosges qui supportent le pont. Une passerelle jetée en travers du fleuve et se déplaçant à volonté sur les rives, a permis d'amorcer les arcs sans gêner la circulation, et d'établir le tablier du pont qui mesure 40 mètres en largeur.

Cinq usines : le Creusot, Commentry, Saint- Chamond, Saint-Étienne et Firminy ont contribué à la fourniture des aciers moulés nécessaires à la construction, et dont le tonnage atteint pour les 15 arcs 2.400 tonnes. Sans insister sur les détails techniques, ces quelques indications suffisent pour faire apprécier tout le mérite des ingénieurs. Grâce à eux, la Science nous



Candélabre de Gauquié.

une œuvre d'art moderne, originale, tout en respectant le style classique et l'appareil de majesté séants au décor environnant. M. Cassien-Bernard a fait appel à ses souvenirs d'artiste, et il nous a donné les pylônes du Pont Alexandre III. Ces pylônes, au nombre de quatre, marquent le point de départ et le point d'arrivée de l'arche sur les deux rives : ils sont constitués chacun par un faisceau de quatre colonnes néo-ioniques à fûts lisses, se dressant sur un socle de pierre d'Echaillon. Les chapiteaux de couronnement, assez simples, ornés d'une frise de feuillages, supportent un groupe allégorique, Pégase ou Renommée, en bronze doré. Les pylônes ont, le socle compris, 17 mètres de hauteur, et le groupe du sommet mesure encore 5 mètres de hauteur. Une statue de pierre, grande figure de femme assise, est adossée à chacun de ces pylônes. Ce sont les quatre Frances allégoriques; la *France de Charlemagne*, d'Alfred Lenoir, la *France Moderne*, de G. Michel, la *France de la Renaissance*, de Coutan, la *France de Louis XIV*, de Marqueste, les deux premières, sur le Cours-la-Reine, les dernières, face à l'Esplanade. Les groupes décoratifs sont l'œuvre des sculpteurs Frésinet, Steiner, Granet.

Chacune des faces des pilônes, au nu du mur, entre les colonnes, est timbrée d'un trophée d'attributs ou d'un écusson. Celui qui surmonte la *France du moyen-âge*, accolé de deux branches de chêne robuste et de laurier pacifique, se compose d'un glaive traversant une couronne de style archaïque. Au-dessus un mufle de lion est largement taillé. Mais les écussons des autres faces ont le défaut général des sculptures des Palais : ils sont fouillés à l'excès, trop petits d'exécution, et d'un tel fini que tous les détails sont perdus pour l'œil. Dans l'angle des cartouches, des inscriptions en relief très adouci sont absolument illisibles pour le spectateur, Et encore ne manquera-t-on pas de les dorer, pour ajouter le mauvais goût aux défectuosités de cette décoration !

En avant des pilônes, des lions aux formes puissances accusent le talent des Maîtres Dalou et Gardet.

Toute l'ornementation de la partie métallique est tirée de la faune et de la flore des eaux, elle est l'œuvre de M. Perrin. D'ailleurs, ici comme aux Palais des Champs-Élysées, les sculpteurs et les décorateurs ont eu la part belle. Nous admirerons encore sur la balustrade les élégants candélabres de Gauquié, les Génies de Massoublé, et à la clé de voûte du pont les écussons de Récipon, symbolisant la Seine et la Néva par d'agréables nymphes, aux formes pures et gracieuses.



Génie du Pont Alexandre.

Toute cette décoration est, on le voit, un nouveau trésor artistique. Nul ne s'en plaindra, mais on regrettera peut-être que ce grand effort

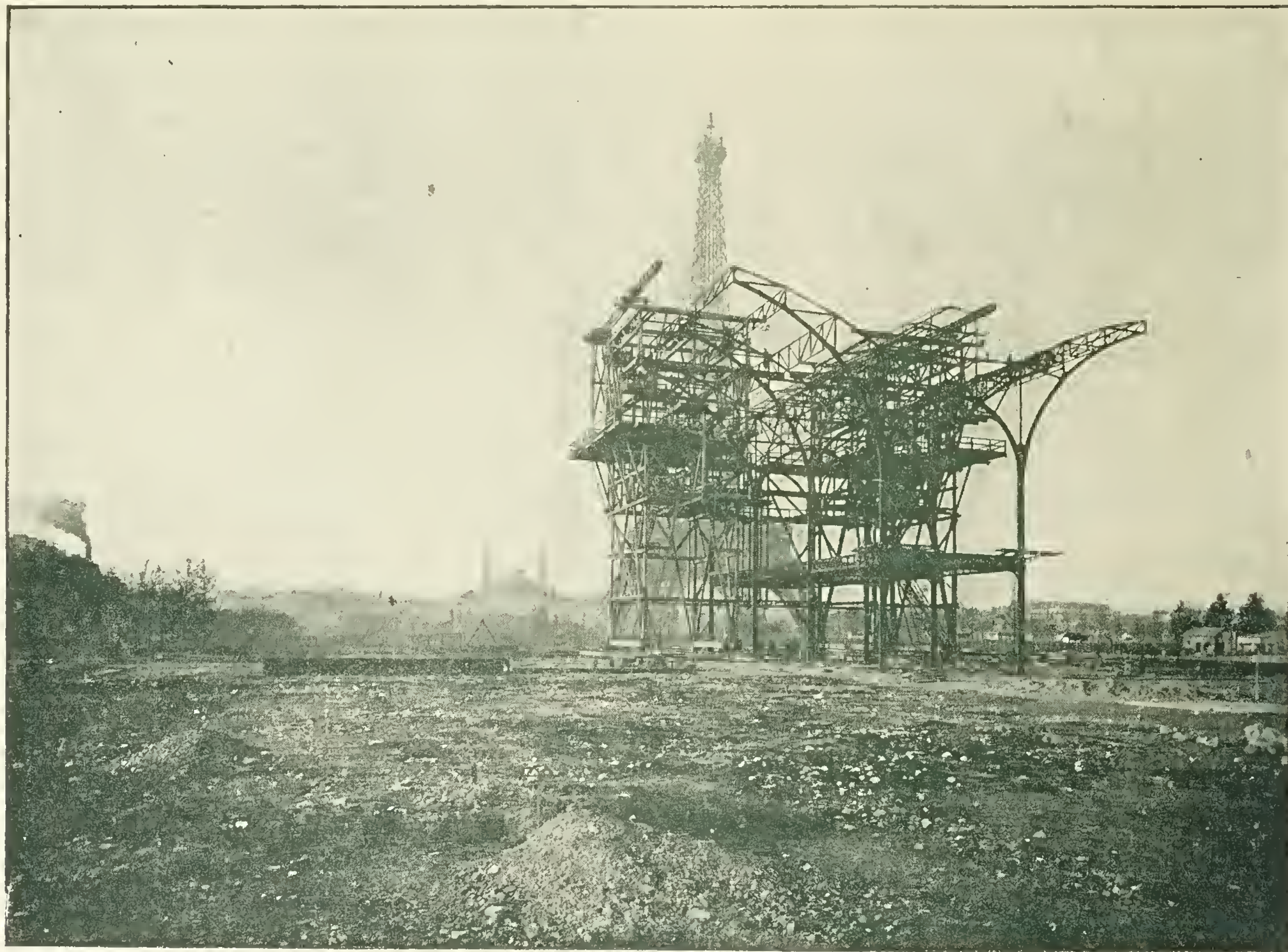
de la statuaire moderne ait été comme glacé par la grande allégorie venue du Nord, et si l'impression de froideur que l'on ressent peut paraître un délicat hommage à l'auguste alliée, peut-être aussi nombre de bons Français estimeront-ils que le génie de la France se fût mieux affirmé par une beauté moins solennelle, moins rigide et moins impériale, pour tout dire.

ALBERT LIVET.

LE PALAIS DU GÉNIE CIVIL ET DES MOYENS DE TRANSPORT

(*Suite et fin*)

La décoration de la façade, toujours inspirée de la destination de l'édifice, se complète par une frise en bas-relief qui court, en attique, sur tout le front des deux ailes (180 mètres) et terait à elle seule un article. Je ne puis décrire tous ces panneaux, d'une fertilité d'invention et de talent, d'une sûreté d'érudition et d'une conscience vraiment admirables.



Les premières fermes du Palais du Génie civil.

qui représente l'histoire des moyens de transport des différents peuples aux divers âges. Cette frise comprend 20 panneaux de 9 mètres de longueur sur 2 m. 80 de hauteur encadrés chacun par deux colonnettes élégantes qui servent de supports naturels aux mâts de pavillons dressés au faîte du palais.

Cette frise, œuvre du sculpteur Allar, méri-

Le chariot des temps préhistoriques — souvenir de Cormon — les chars de l'antiquité, la galère phénicienne, les riches carrosses, la chaise à porteurs, la litière fleurdelisée, voire même nos véhicules modernes, nos automobiles « dernier cri » ont fourni à l'artiste matière à d'ingénieux épisodes décoratifs, à des groupements de belle venue. On en jugera

par les quelques morceaux que nous reproduisons, d'après la maquette (1). Il est à craindre en effet que l'exécution de la frise sur place ou dans les ateliers ne soit de beaucoup inférieure à la conception de l'artiste.

L'orientation du palais doit laisser cette frise à contre-jour la majeure partie de la journée. Pour atténuer ce désavantage et assurer le relief, le sculpteur, tirant parti du style du monument, que M. Hermant a emprunté à la Renaissance florentine, a l'intention de teinter de douces nuances la frise en staff, de façon à donner au public l'illusion un peu affaiblie, des frises de Florence : touches légères d'un blanc adouci sur les chairs, bleu discret dans les fonds du ciel, gris flambés à la manière des céramistes sur les draperies saillantes. On ne pourra juger de l'effet définitif qu'aux clartés du printemps, mais tout fait présager un heureux succès. M. Deriche, qui s'occupe de la partie ornementale, a combiné ses motifs de façon qu'ils s'harmonisent complètement avec l'œuvre du statuaire.

Cette note discrète, cette harmonie des détails sont la marque distinctive de l'intelligente décoration du Palais tout entier. La couleur est répandue partout, selon le goût du jour, mais avec modération, avec un juste sentiment de la convenance, assez rare en cette Exposition pour qu'il soit nécessaire de le signaler à l'éloge de l'architecte. Les assises de pierre seront simulées par des à plats très pâles ; les dômes à pans seront vernissés de bleu éteint

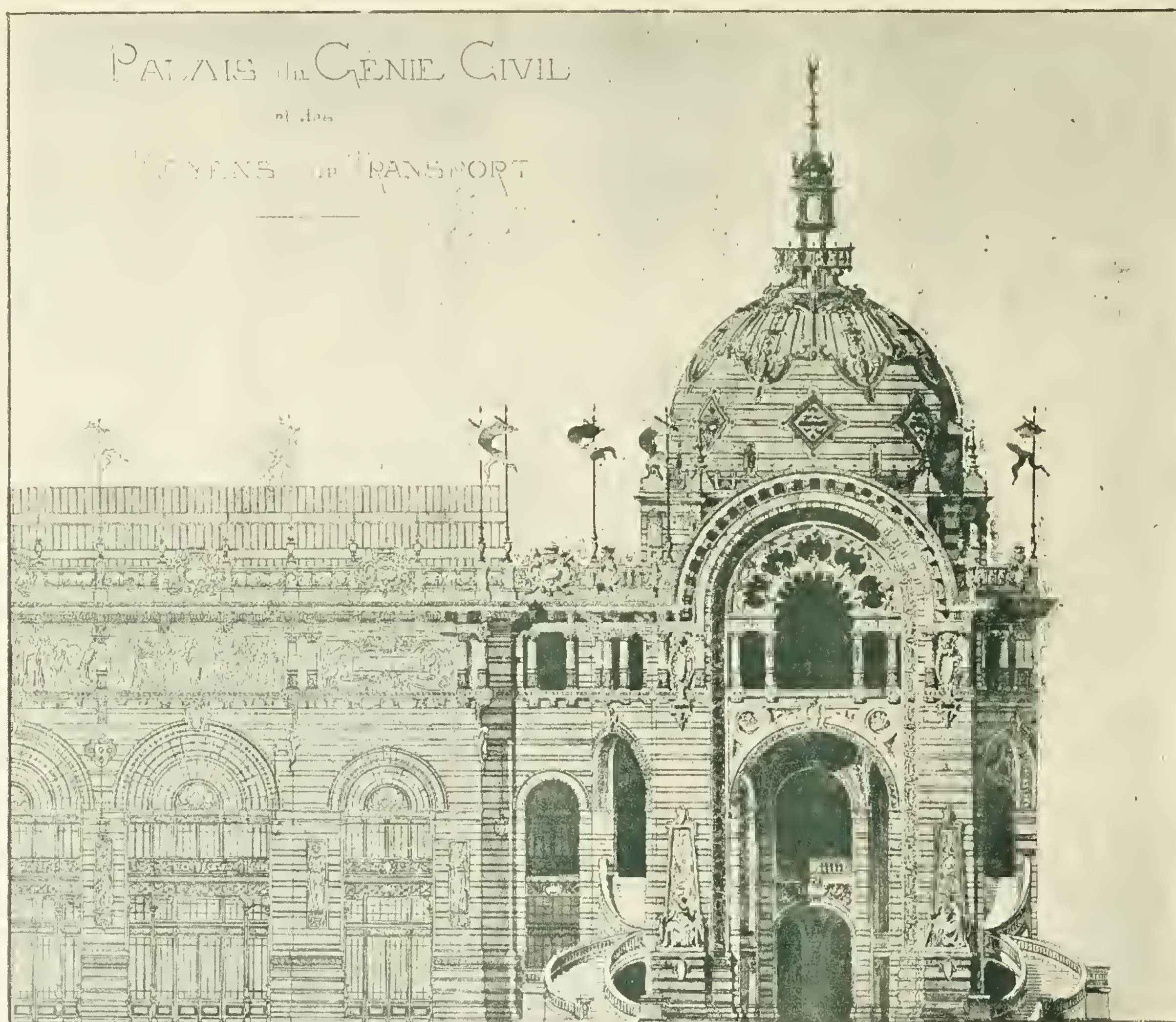


Une arcade du Palais du Génie civil.

(1) La Société « la Photographie », faubourg Saint-Honoré, 173, vient de publier un rouleau photographique de 6 mètres de longueur, reproduction intégrale de la maquette de M. Allar. Prix : 25 francs. C'est un document artistique et historique infiniment précieux, dont nos gravures donnent un aperçu.

et de jaune d'ocre; les ornements de la balustrade s'accuseront par une couche de blanc de marbre et des fonds de grés cérame délicatement nuancés; les plafonds en coupoles de la baie centrale et des galeries, la voussure du porche seront décorés dans les mêmes tonalités atténuées, ornés de dessins et d'inscriptions, sur fond doré, et de même tous les ornements, feuillages, rinceaux, piédestaux des colonnettes, cartouches et mâts.

Le Palais du Génie civil ainsi décrit constitue un monument complet, que l'on pourrait imaginer isolé, se suffisant à lui-même. Mais en réalité, il est étroitement relié à l'ensemble architectural des deux autres Palais qui le continuent de droite et de gauche sans interruption : le Palais de l'Education et celui de l'Industrie chimique. Afin de ne pas confondre les façades et pour conserver à chaque œuvre son originalité propre, les 3 façades seules ne sont pas en prolongement. Le Palais de M. Hermant fait saillie de 10 mètres sur le Palais de M. Sortais, mais est en retrait d'une égale longueur sur celui de M. Paulin. Il fallait nécessairement raccorder ces trois façades. M. Hermant a assumé cette tâche en partie, et s'est chargé de de faire le raccordement entre son Palais et celui de M. Sortais. Il a adopté une très heureuse disposition, construisant un pavillon d'angle en rotonde, qui unit les deux Palais. Ce pavillon, en biais sur tous les axes, donne accès dans les galeries principales et sous les portiques du Palais du Génie civil et du Palais de l'Education, au rez-de-chaussée, par un porche de plain-pied entre deux escaliers gracieusement incurvés, au 1er étage, par les escaliers à jour qui embrassent la tourelle et pénètrent intérieurement, répétant au palier les dispositions d'accès du rez-de-chaussée. Au second étage, à la hauteur de la frise, nous retrouvons une loggia à colonnettes semblable à celle du porche central, coiffée d'un dôme polychrome. Le sculpteur Hanneaux est chargé de la décoration allégorique de ce pavillon : nous verrons d'un côté l'*Intelligence conduisant l'homme à la Fortune*, de l'autre l'*Instruction révélant à*

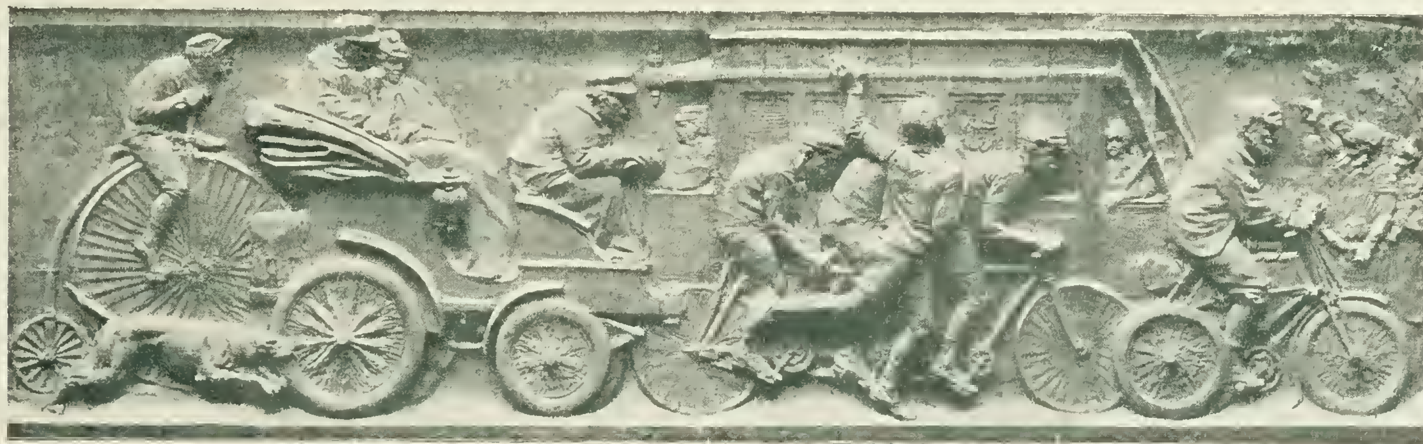


Le Pavillon d'angle.

l'homme son intelligence. Ce hors d'œuvre complète à merveille le Palais du Génie civil, qui déjà s'offre en son entier à l'admiration des visiteurs. M. Hermant a eu encore le mérite d'être le premier prêt. En un an, il a menéà bien son œuvre. La plupart des classes sont déjà complètement installées dans ce Palais. Les retards du moins ne sont pas dus ici à l'architecte.

M. Hermant peut goûter un repos bien gagné. Il représentera dignement devant nos hôtes, devant l'étranger, les qualités de distinction et d'élégance d'un art vraiment français.

André Rigaud.



Frise du Palais du Génie civil. — Les moyens de transport à travers les âges (époque actuelle).

Le Pavillon de la Ville de Paris

La municipalité de Paris, instruite par l'expérience de 1889, a voulu cette fois offrir à ses hôtes une hospitalité digne de la capitale. Tandis qu'elle recevra dans son Hôtel de Ville les représentants officiels, les délégués des associations et les membres des Congrès, tandis qu'elle secondera l'Etat pour l'exécution du programme des grandes fêtes, elle conviera les visiteurs à son Exposition particulière, dans son joli Pavillon du Cours-la-Reine. La ville a consacré près d'un million et demi à cette Exposition, qui a été préparée par les soins d'une commission administrative que préside M. P. Champoudry. La construction seule a absorbé plus du tiers de ce budget.

* * *

Le Pavillon ou plutôt le palais de la Ville de Paris est très heureusement situé sur le quai de la rive droite, en aval du Pont des Invalides, à proximité des Palais des Champs-Elysées et des jardins de l'Exposition d'horticulture. Comme la plupart des constructions élevées sur les bords de la Seine, le Pavillon est bâti en partie sur le quai supérieur et en partie sur une sorte d'estacade appuyée sur le bas-port et dont les poutres de soutènement sont revêtues de matériaux simulant les assises de pierre. De la Seine on aura accès par une voie voûtée.

Le Pavillon couvre une surface d'environ 4,000 mètres carrés. En forme de rectangle, il mesure 100 mètres de longueur sur 28 mètres de profondeur avec un avant-corps de 8 mètres s'étendant sur les 53 mètres du milieu de la façade principale, côté de la Seine.

L'architecte, M. Gravigny, s'est visiblement inspiré du style Renaissance de l'Hôtel de Ville. Il en a rappelé les lignes et l'aspect extérieur mais avec plus de sobriété, conservant la toiture à pignons élancés, les galeries et balustrades, les girouettes, et ne décorant la façade que d'ornements simples et sérieux.

Sur le corps du bâtiment, à la hauteur des fenêtres du 1er étage, une série de cartouches représentent les armes de Paris de 1200 à nos jours. Dans la frise supérieure, sous le chêneau, douze compositions ornementales rappelleront,

par leurs attributs, les corporations et métiers parisiens les plus importants de la cité, dont l'écu portait le vaisseau de la ville.

La disposition intérieure offre une agréable surprise au visiteur. On s'attend à trouver une suite de salons, et l'on découvre dès l'entrée un jardin semblable à ceux de Versailles, dessiné à la française, qui occupe toute la partie centrale. Des bancs, pareils à ceux de nos squares, convient au repos au milieu des plantes et des fleurs fournies par les serres du Parc des Princes, sous la douce lumière qu'apaise un immense velum multicolore dissimulant les charpentes du toit. Au centre de ce petit parc en miniature de 740 mètres carrés, une fontaine monumentale rassemble sans les confondre les eaux de la Seine, de l'Avre, de l'Ourcq et de la Vanne. Touchante attention : on veut persuader aux Parisiens que les eaux qu'ils absorbent ne sont pas moins pures que les belles nymphes qui les symbolisent! Du moins nous montrera-t-on les filtres perfectionnés grâce auxquels cette fontaine merveilleuse absorbe les microbes et nous rend les eaux si limpides!

Dans les bosquets et les parterres sont exposées quelques statues achetées depuis onze ans par la municipalité. Un emplacement est réservé à l'installation des appareils enregistreurs du service météorologique de l'Observatoire de Montsouris.

En pourtour des jardins se développent sur les façades les galeries du rez-de-chaussée qui sont réservées aux grandes directions : la préfecture de police, son musée et le service d'identification; la direction des affaires départementales; l'assistance publique, le Mont-de-Piété, la direction des affaires municipales et l'assainissement de l'habitation; dans le fond, la direction de la voie publique avec ses divers services : éclairage, eaux, égouts, assainissement de la rue. Un cinématographe en action montrera le fonctionnement de divers services. Aux extrémités du vestibule sont réservés deux salons de réception.



Le Pavillon de la Ville de Paris.

On accède au premier étage par des escaliers d'une belle allure décorative dont les deux principaux sont réunis par des portiques formant écrans.

Le premier étage est composé d'une suite de galeries s'étendant sur le pourtour intérieur d'un balcon qui domine le jardin de la sculpture. Là sont aménagés les salons de la municipalité auxquels on pourra adjoindre, les jours de réception, les salles de l'avant-corps affectées aux Bibliothèques, à l'Exposition des Beaux-arts et au musée Carnavalet.

Comme à la section de sculpture nous reverrons dans ces salles les œuvres acquises par la Ville depuis 1889, les dessins des architectes qui ont servi à l'édification des plus récents édifices, les documents les plus intéressants de la bibliothèque des travaux historiques, et un ensemble de collections particulières réunies avec patience et ferveur par M. Georges Cain, l'actif et intelligent conservateur du musée Carnavalet. Le côté droit est consacré à l'Enseignement primaire de la Seine qui montrera au public son mode de fonctionnement et les résultats qu'il a obtenus.

Le sous-sol avec sa façade sur le promenoir du bas-port est utilisé pour l'exposition des appareils du « Tout-à-l'égout » et du service d'assainissement.

Grâce à l'habile disposition des dégagements et des escaliers, la loggia du premier étage pourra être isolée sans interrompre la circulation des autres parties du Pavillon, et réservée certains soirs de fête à des invités privilégiés. De cette loggia la vue s'étend sur tout le côté gauche de la Seine, et sur le bassin des fêtes qui, on le sait, sera plus d'une fois transformé en un petit Venise parcouru de musiques harmonieuses et de lumières chatoyantes !

L. Rebierre.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Inauguration officielle. — En dépit de toutes les assurances, malgré l'effort prodigieux des derniers moments, l'on n'a pu faire inaugurer au jour dit que des façades, dont plusieurs même sont inachevées. En vain M. Picard a-t-il réquisitionné la troupe, qu'on ne croyait pas destinée à ce genre de services, en vain les sapeurs du génie ont-ils été mobilisés pour participer à cette gigantesque corvée de quartier, on a dû se contenter d'aménager provisoirement la Salle des fêtes, en dissimulant les parties inachevées par des tentures, de combler tant bien que mal les ornières d'une allée du Champ de Mars, et de parer l'avenue Nicolas II. Le cortège officiel, en ne s'écartant pas du chemin rigoureusement tracé, a donc eu l'impression d'un admirable décor. C'est en effet, tout ce que l'Exposition peut offrir pour l'instant à ses visiteurs : une silhouette, une ébauche de la ville future, mais rien de complet, rien de définitif, et peut-être pas avant des semaines.

En travaillant la nuit de 10 heures du soir à 8 heures du matin, à peine ose-t-on promettre que l'Exposition sera terminée le 15 mai prochain. Et si tel est l'avis du haut personnel de l'administration, attendez-vous à quelques mécomptes : à vrai dire, il ne nous paraît pas que l'on puisse recueillir une impression exacte de l'ensemble et des détails avant fin mai. Tout cela ne prendra son sens qu'avec la foule, sous le soleil de juin, dans l'animation de fête et de kermesse qui doit faire vivre ce décor solennel, d'une somptuosité un peu froide.

***

Nous ne relaterons pas ici la cérémonie d'inauguration dont on a pu lire le récit dans les journaux, avec un luxe de détails, de commentaires et de louanges qui nous est interdit dans les limites mesurées de cette chronique.

On se plaît généralement à reconnaître que les orateurs officiels ont tenu le langage qui convenait à des représentants de la démocratie française. Quelques paroles ont été dites qui portent loin, et réduisent cette vaste parade de l'Exposition à de justes proportions : les forces vivantes de l'humanité ne sont pas toutes — tant s'en faut — renfermées dans ces palais qui abritent les merveilles de l'industrie et de l'ingéniosité de notre temps : combien elles sont petites, auprès de ces « sublimités du monde moral », dont parle Kant !

Les Congrès nous apporteront à coup sûr nombre de documents, de témoignages, de révélations sur la puissance du génie humain plus précieux infiniment que ces leçons de choses, que ces instruments perfectionnés, que ces joyaux d'art ou de goût dont l'Exposition elle-même nous offre le spectacle incessamment varié et renouvelé.

La cérémonie a été fort simple : une rapide visite du Champ de Mars, au sortir de la Salle des Fêtes ; une promenade en bateau entre les rives de la Seine, avec les salutations d'usage des pavillons étrangers ; la traversée de l'avenue Nicolas II, au milieu des acclamations de la foule, et le retour à l'Elysée.

Paris et les grandes villes françaises ont pris leur aspect des jours de fête nationale. L'affluence des visiteurs se fait déjà grandement sentir dans les voies principales. On a dû ajourner au 29 avril l'inauguration des fêtes de nuit et des illuminations : les usines d'électricité commencent à peine leur installation.

*
* *

Les journaux étrangers consacrent des articles élogieux à l'Exposition ; et la note pacifique domine. L'impression générale est que l'Exposition de 1900, une fois achevée, dépassera en intérêt et en beauté tout ce qu'il a été donné de voir jusqu'ici et qu'elle marquera comme un grand événement dans l'histoire de la civilisation. Acceptons-en du moins l'augure...

×

Fautes administratives. — Assez d'éloges tombent de haut et pleuvent de toutes parts sur la tête des fonctionnaires généraux de l'Exposition pour que nous puissions faire entendre une note un peu indépendante, et manifester à ces personnages quelques impressions sincères.

Déjà les journalistes, qui ont encore le souci de la franchise et de la loyauté, déclarent hautement avec nous que la prétention d'ouvrir au public l'Exposition telle qu'elle à la date fixée paraîtra un peu osée à tous ceux qui ont été admis à la visiter le jour de l'inauguration, et qui en connaissent les détails.

Déjà une véritable polémique a été engagée au sujet de l'incertaine et tourmentée porte monumentale de M. Binet, irrévérencieusement dénommée par certains *Salamandre*, et de la bizarre et inquiétante statue qui en domine le fronton. On sait que le sculpteur, M. Moreau-Vauthier, a prétendu représenter par ce mannequin symbolique la Parisienne moderne accueillant ses hôtes. Ce personnage en sortie de bal passée au bleu, avec une robe d'or criard, un vague diadème, un visage inconcevable, est si manifestement une... erreur de goût que l'autorité crut d'abord devoir prendre une décision violente. Mais M. Picard intervint, et sous l'ingénieux prétexte que le public doit rester seul juge, la statue a eu gain de cause : on lui fait grâce. N'est-ce pas avouer la faute de ceux qui ont si légèrement accepté les esquisses ? Et le public ne pensera-t-il pas que les administrateurs sont encore moins excusables que l'artiste qui, après tout, n'était pas contraint de faire preuve même de talent, à défaut de génie !

Ce n'est là qu'un commencement : l'erreur est ici tellement manifeste qu'elle s'est imposée à tous. Plus tard on en découvrira quelques autres, dont nous avons dit un mot. Et ce nous est un plaisir de nous rencontrer avec un critique avisé tel que Gustave Geffroy pour déplorer que l'on ait cru devoir défigurer la galerie des machines par cette solennelle et si éphémère Salle des Fêtes, qui eût trouvé aisément un emplacement partout ailleurs.

*
* *

Dans un autre ordre d'idées, l'administration soulève une fois de plus de vives récriminations par cette savante organisation du désordre, qui semble être la caractéristique de toute administration qui se respecte.

C'est une question assez délicate à régler que celle des entrées permanentes de la presse et des entrées de faveur dans l'enceinte de l'Exposition. On a confié le soin de la confection des listes et de la distribution à une Commission supérieure de la Presse, chargée de centraliser les demandes. Chacune des associations professionnelles, a fourni la liste de ses sociétaires ; les journalistes non adhérents aux syndicats ont été adressés aux divers secrétaires des diverses associations, et une liste définitive élaborée par les soins de la fameuse Commission supérieure a été enfin transmise au Secrétariat Général. Or, l'on ne sait trop d'après quelles informations, l'administration avait fixé les chiffre des cartes disponibles à 5.000, dont 1.000 entrées réservées à la presse étrangère. Comme le nombre des solliciteurs s'élevait à plus de 6.000, on a rayé *sans aucun avertissement* 2.000 demandeurs. D'après quel principe, sur quels renseignements, dans quel ordre de préoccupations, on ne sait. Mais il arrive ceci, que la presse culinaire, ou que les critiques dramatiques ont leur entrée assurée, que les plus infimes faits-diversiers de la presse départementale ont libre accès à l'Exposition, tandis que les collaborateurs des Revues spéciales, des grands périodiques français et étrangers, des ouvrages consacrés à l'Exposition, en sont réduits à payer leur entrée. Et quelques-uns sont tenus, par les nécessités de leur travail, d'être pour ainsi dire en permanence sur les lieux !

Ils auront, il est vrai, la ressource de se procurer pour cinquante francs la carte permanente de quelque reporter de Carpentras ou de Mauléon ! Le marché est ouvert. Il suffit de vendre son nom, et le nouveau titulaire présente la photographie avec les noms et qualité du vendeur industrieux !

La presse judiciaire a ses entrées, mais la presse coloniale, qui a tout un vaste champ d'informations à exploiter au Trocadéro est consignée à la porte !

*
* *

Des réclamations très vives se sont élevées également contre le singulier protocole qui a présidé à la répartition des places des invités de l'inauguration officielle. Les membres du Parlement se plaignent avec raison qu'on ait parqué leurs invités dans les tribunes des combles, tandis que les familles des officiers et des fonctionnaires se prélassaient dans des tribunes beaucoup plus confortablement aménagées et mieux placées !

« Dorénavant, dit l'un de nos honorables repré-

sentants, si nos gouvernants préfèrent un parterre d'employés infidèles aux familles de leurs amis, nous nous abstiendrons d'assister aux cérémonies, et nous laisserons à leur aise les petites mijaurées de l'état-major et des ministères, au premier rang de nos fêtes, susurrer leurs méchancetés contre un gouvernement que leurs maris détestent et rêvent de voir renverser. »

* * *

Ces petits détails permettent d'entrevoir l'esprit d'ordre et d'organisation qui anime le personnel directeur. On en a eu encore un témoignage au cours même de la cérémonie : aucune place n'avait été réservée sur la flottille aux membres de la Presse, et nos confrères se plaignent amèrement du sans-gêne un peu grossier des commissaires officiels.

* * *

Les entrepreneurs se plaignent de leur côté du mode de paiement employé par l'administration, et qui leur vaut des pertes considérables. L'un d'eux a reçu une commande de dix mille carreaux de staff pour une date déterminée. A l'heure dite il est prêt. Les autres entrepreneurs ne le sont pas, on lui fait attendre deux mois pendant lesquels les matériaux empilés les uns sur les autres se détériorent sous la pesée énorme qu'ils subissent. Quand arrive enfin le moment d'utiliser les carreaux, un bon tiers d'entre eux est hors de service et doit être remplacé.

Des entrepreneurs ont dû faire des avances trop lourdes pour eux : tel qui avait exécuté pour un million de travaux, n'avait touché que 400.000 fr. et devait renoncer à poursuivre sa commande, faute de ressources suffisantes. En ce cas, l'administration s'adressait à un autre entrepreneur qui touchait tout de suite de gré à gré l'argent nécessaire aux travaux.

* * *

Et que dire du désordre intérieur des services : des travaux défaits, repris, arrêtés, refaits dix fois en pure perte ; des planchers couverts, coupés, détruits, recloués, rouverts successivement par l'architecte du groupe, l'architecte de la classe, les installateurs d'Expositions, les chefs de travaux de l'éclairage et de la force motrice ?

Qu'on loue la conception d'ensemble, la grandeur de la tâche ! Soit, mais il y aurait bien à dire sur les directions des subordonnés, et sur l'exécution du programme ! Et un peu moins de précipitation pour le décernement des récompenses et des louanges eût peut-être été de convenance, sinon de justice.

×

A PLUS TARD. — Les *quadriges*, du sculpteur Récipon qui devaient être placés aux extrémités du grand Palais, ne seront installés qu'après l'Exposition.

De même pour l'Apollon en bronze doré de M. Tony Noël, qui devait surmonter le porche central de l'édifice. En raison de l'inauguration, on a enlevé les échafaudages et on ne peut songer à refaire ce travail avant la clôture.

Au Pont Alexandre on ne verra qu'un des cartouches de clef de voûte de Récipon ; l'autre est remplacé par un faisceau de drapeaux.

Dans la plupart des Palais on a interrompu ou supprimé la décoration intérieure projetée. Le staff triomphe du trompe l'œil, sauve provisoirement l'honneur des architectes !

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

VIII. — LE PANORAMA DE LA CONQUÊTE DE MADAGASCAR

Derrière le Trocadéro, rattachée à l'Exposition, s'élève une vaste construction consacrée à notre île africaine. Le rez-de-chaussée est occupé par l'exposition officielle de la colonie, et, dans la partie supérieure, M. Louis Tinayre, le peintre bien connu, nous retrace, à l'aide de dioramas et d'un superbe panorama des environs de Tananarive, les différentes étapes de la conquête. L'œuvre est conçue avec un rare talent de reconstitution qui fait le plus grand honneur à l'ingénieux artiste qui a pris part aux faits les plus intéressants de l'expédition. Le Panorama nous fait assister à la reddition de



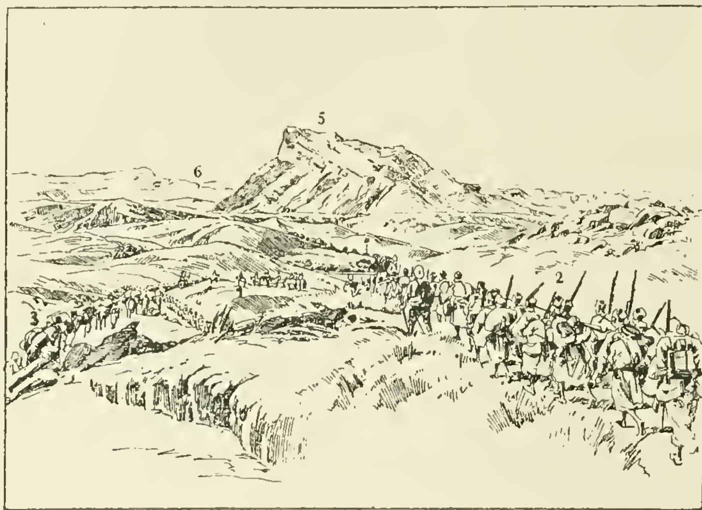
Diorama de Madagascar (combat de Massonga).

Tananarive : le bombardement a cessé ; la bri-

gade Voiron à droite, la colonne Metzinger à gauche, avant de donner l'assaut, attendent l'issue des pourparlers qui ont lieu entre l'envoyé de la reine et le général Duchesne.

Tout vit, dans ce cadre particulièrement intéressant. La lumière, habilement jetée sur le décor, fournit la sensation exacte d'un paysage éclairé par un soleil tropical.

Avant d'atteindre la plateforme d'Andraïnarivo, de laquelle on contemple le Panorama, les visiteurs auront certainement voulu examiner les différents dioramas. Ils verront là se dérouler sous leurs yeux, en dehors des détails les plus curieux de la conquête de l'île, comme l'entrée du général Galliéni à Tananarive, quelques vues d'un intérêt plus actuel, comme une exploitation aurifère, la traversée de la forêt d'Ahalamazautra par une caravane, une perspective de Tamatave, etc. Nos dessins ne donnent qu'une idée bien approximative de ces dioramas.



Diorama de Madagascar (marche sur Tananarive).

Voici donc une attraction aussi instructive qu'intéressante ; nous devons ajouter, pour le plaisir des visiteurs, qu'un tapis roulant les transportera sur la passerelle qui, du Trocadéro, donne accès dans le Palais de Madagascar.

MARCEL HUSS.

L'AUTOMOBILISME A VINCENNES

Bien que les portes de l'annexe de Vincennes aient été ouvertes au public dès le 15 avril, l'inauguration officielle n'en aura probablement lieu que dans la seconde quinzaine de mai, car c'est seulement vers cette époque que les travaux seront vraisemblablement terminés.

La section la plus importante, celle qui attirera incontestablement le plus grand nombre de visiteurs sera celle du cyclisme et de l'automobilisme. Installées dans de grandes galeries munies de larges portes, les nombreuses voitures exposées pourront évoluer facilement et gagner aisément la route circulaire du lac Daumesnil, aménagée spécialement à cet effet, et où auront lieu chaque jour d'intéressants essais. Il sera permis ainsi de se rendre compte de la valeur des différents types. Il se pourrait d'ailleurs que l'industrie automobile, industrie éminemment française, qui en quelques années a pris une importance considérable et marché à pas de géants dans la voie du progrès, nous ménage encore des surprises et nous montre enfin des voitures vraiment pratiques, d'un prix raisonnable, faciles à diriger et d'une solidité parfaite, si impatiemment attendues. C'est qu'en effet le nombre de ceux qui s'intéressent aux progrès de la locomotion automobile augmente chaque jour. Les sportsmen ne sont plus seuls à parcourir nos routes, et à côté de leurs voitures emportées à des allures vertigineuses et folles, on rencontre de plus en plus les voitures moins rapides et moins bruyantes des touristes. Ceux-ci demandent à l'automobile autre chose que le vertige d'une course affolée à l'allure de 60 kilomètres à l'heure : un moyen pratique de faire de jolis voyages, de charmantes excursions, en petit comité, en famille, et plus agréablement que dans les wagons d'un chemin de fer. Les frais de déplacement étant d'ailleurs très minimes, on peut aller beaucoup plus loin, sans dépenser davantage. L'automobile permet en outre de contempler le paysage à sa guise, de s'arrêter quand et où cela fait plaisir et de modifier son itinéraire à volonté.

D'autre part, les voitures automobiles sont appelées à rendre les plus grands services pour les transports en commun et le gros camionnage, surtout dans les colonies, et l'on sait que Madagascar, le Dahomey, la côte d'Ivoire ont déjà leurs « chauffeurs ». L'armée elle-même est intéressée au problème de la locomotion automobile et l'empereur d'Allemagne vient d'en donner la preuve en instituant un prix de 125.000 francs qui sera décerné à l'inventeur de la meilleure automobile guerrière.

Espérons que les voitures françaises n'auront pas à redouter la comparaison avec leurs rivales étrangères, peu nombreuses d'ailleurs, et que nos constructeurs conserveront la renommée qu'ont justement acquise leurs machines dans le monde entier.

GEORGES CAYE.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. —*Téléphone* : *704-19*. *Le Gérant* : A. BAILLIÈRE.

PARIS-THÉATRE

— A peine la première de *Patrie* a-t-elle eu lieu à l'Opéra, qu'on prépare celle du *Cid*. Mlle Lucienne Bréval qui vient de remporter un si triomphal succès de tragédienne dans Dolorès, étudie déjà le rôle de Chimène avec M. Massenet. On dit le maître ravi de sa belle interprète. Prochainement, on commencera les premières études du *Roi de Paris*, opéra en trois actes de Louis Gallet et H. Bouchet, musique de Georges Hüe.

— Les représentations du *Juif Polonais* ont commencé depuis mardi dernier à l'Opéra-Comique.

— La nouvelle de la réunion de Mme Sarah-Bernhardt et de M. Coquelin se confirme. Dès la fin de 1900, une tournée serait entreprise en Amérique, avec, au répertoire, l'*Aiglon*, *Cyrano de Bergerac*, *Hamlet* et la *Dame aux Camélias*.

— Le Vaudeville, a vu défiler toutes les illustrations du Palais pour assister aux représentations de la *Robe rouge*, de M. Brieux. L'un des spectateurs les plus enthousiastes a été certainement M. Magnaud, le président du tribunal de Château-Thierry, célèbre par ses arrêts humanitaires, que nous avons vu l'autre soir applaudir vivement à la satire mordante de M. Brieux.

— Sait-on quel a été un des résultats imprévus du transfert momentané de l'Odéon au Gymnase? De plonger dans la perplexité une foule de revuistes et de chansonniers montmartrois qui tenaient tout prêts leurs couplets annuels sur l'éloignement du second théâtre Français. Mais l'Odéon rive droite, l'Odéon boulevardier, l'Odéon à deux pas des Variétés, cela a bouleversé toutes les traditions. Songez que non-seulement les Parisiens de Paris, mais encore les visiteurs de la Province et de l'Etranger, se pressent en foule actuellement à l'Odéon-Gymnase.

— Le Chatelet reprend la *Poudre de Perlinpinpin*, grande féerie en 3 actes et 2 tableaux, entièrement remontée à neuf.

— A l'Athénée, le succès de la *Mariée du Touring-Club*, et de l'*Anglais tel qu'on le parle* dépasse toutes les prévisions. Le public élégant qui remplit chaque soir la ravissante salle de la rue Boudreau ne se lasse pas de souligner par ses applaudissements et ses éclats de rire les scènes désopilantes imaginées par Tristan Bernard.

— Aux Bouffes-Parisiens, *Champignol malgré lui*, succède à *Joséphine vendue par ses sœurs*. En conséquence, le *Capitaine Thérèse* qu'il avait été question de monter, est renvoyé au commencement de la saison prochaine, cet ouvrage nécessitant une interprétation et une mise en scène spéciales.

— A l'Exposition, la plupart des grandes attractions sont ouvertes au public.

— Les soirées du Combat Naval, aux Ternes, sont aussi des plus brillantes. Tout compte rendu ne peut qu'affaiblir l'intérêt de ces scènes réalistes, vraiment curieuses.

P. d'Andremont.

SÉJOUR A PARIS PENDANT L'EXPOSITION DE 1900

PRIME AUX ABONNÉS ET LECTEURS

de la « Revue des Revues » et de la « Grande Revue de l'Exposition »

La *Société Française des Voyages Duchemin*, bien différente de certaines entreprises similaires, a tout prévu et tout préparé, pour assurer à des prix les plus modérés, des avantages exceptionnels à nos lecteurs prévoyants. Elle ne promet rien qu'elle ne puisse garantir et tenir strictement. Toutes les personnes soucieuses de leur bien-être et de leur intérêt, qui auront pris connaissance du Tarif et des conditions générales, n'hésiteront pas à nous adresser leur souscription pour s'assurer un séjour agréable et économique à Paris pendant leur visite à l'Exposition.

Par suite de conventions spéciales, entre notre journal et cette Société, nous pouvons offrir une réduction d'environ **10 0/0** sur les prix de ces excursions.

Tarif des Carnets.

Durée d'un séjour : **7 Jours, 6 Nuits.**

COMPRENANT :

A. Logements dans des appartements retenus et particulièrement affectés au Journal par la Société française des *Voyages Duchemin*.

B. Bons de repas (trois par jour) à prendre dans les restaurants qui figurent dans le carnet sur une liste spéciale. Deux repas peuvent être pris dans l'intérieur même de l'Exposition. Le petit déjeuner est compris avec le prix de la chambre et se prend dans l'appartement.

Les trois repas se décomposent ainsi :

Petit déjeuner, chocolat, café au lait, thé, pain et beurre ;

Déjeuner, hors-d'œuvre ou potage, deux plats au choix, dessert et fromage, 1/2 bouteille de vin blanc ou rouge, bière, cidre, lait, pain à discrétion, couvert.

Diner, potage, deux plats au choix, dessert et fromage, 1/2 bouteille de vin blanc ou rouge, bière, cidre, lait, pain à discrétion, couvert.

C. Sept entrées gratuites à l'Exposition.

D. Sept entrées gratuites dans une salle de spectacle située dans Paris ou l'Exposition. La liste se trouve annexée au carnet et le choix des établissements est à la disposition du voyageur.

E. Un bon pour retirer à nos bureaux un Guide Conty de l'Exposition.

F. Réduction d'un quart ou demi-place à tout porteur du carnet dans tous les établissements de plaisir, panoramas, attractions, dont une rubrique spéciale figure au carnet.

G. Escompte fait au voyageur dans les magasins, maisons de commerce, dont les adresses se trouvent au carnet.

H. Il sera délivré à chaque souscripteur, qui en fera la demande en souscrivant, un ou des billets d'aller et retour de chemin de fer, payables aux tarifs les plus réduits pour la durée exacte de son séjour à Paris. Ce billet lui sera envoyé avec son carnet contre remboursement.

I. Moyennant un supplément de 10 francs par personne, les souscripteurs auront droit à participer à une des excursions organisées par la Société pendant leur séjour, soit à travers les monuments de Paris, soit à Versailles, à leur choix.

Conditions Générales.

1. Les souscripteurs devront faire parvenir directement à l'administration de la *Revue des Revues* le Bulletin de Souscription ci-dessous accompagné du premier versement, soit 20 0/0 du total. Le journal le fera parvenir à la Société Française des *Voyages Duchemin*. Dans la huitaine, ils recevront directement de la Société un bulletin d'acceptation portant un numéro d'inscription, qui sera celui de leur carnet. Le Bulletin sera revêtu de la signature du Directeur de la Société et contiendra en même temps reçu motivé de la somme envoyée avec, au dos dudit reçu, reproduction de toutes les clauses et conditions qui accompagnent le présent Bulletin de souscription.

2. Les adhérents devront indiquer la date exacte choisie par eux pour effectuer leur voyage à Paris. (L'Exposition durera du 15 avril au 15 novembre 1900). Étant entendu que leur arrivée aura lieu un **Lundi matin**, le droit de séjour partant de ce moment et se terminant le **Dimanche soir** après diner. Pour ceux qui ne fixeraient pas d'époque précise, mais simplement le mois qu'ils désireraient se voir affecter, la Société des *Voyages Duchemin* se réserve le droit de choisir elle-même le lundi d'arrivée dans le mois que les adhérents se sont fixé, et le fera connaître aux intéressés au plus tard vingt jours avant leur départ. La Société tiendra compte des adhésions selon l'ordre d'inscription, et jusqu'à concurrence du nombre de chambres dont elle dispose ; elle se fera un devoir de satisfaire les clients autant que cela lui sera possible.

3. Le paiement des carnets de séjour s'effectue en deux versements : le premier en signant le billet de souscription, soit 20 0/0 de la valeur totale du carnet ; le solde, dix jours avant la date fixée pour le départ, à la réception, du carnet contre remboursement.

4. Les personnes qui seraient empêchées de venir à Paris après la souscription pourraient transférer leur carnet, moyennant le payement d'un droit fixe de 5 francs pour frais de transmission. Le souscripteur doit prévenir la Société quinze jours au moins avant la date fixée pour son arrivée, de façon à pouvoir établir un carnet au nom du nouveau titulaire. Passé ce délai, les 20 0/0 restent acquis à la Société.

5. Les souscripteurs, pendant leur séjour à Paris, disposeront de leur temps à leur gré. Il ne leur sera imposé aucun programme en commun.

6. Toute demande de renseignements devra être adressée à Paris, 20, rue de Grammont, accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Les souscripteurs sont instamment priés de prendre note des numéros de série que porte leur bulletin d'acceptation d'adhésion, ainsi que des lettres de chaque série : cela en cas de perte, ces lettres étant la matricule nominative du carnet.

7 Des billets de chemin de fer et paquebots à prix réduits sont délivrés à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande à la Société des *Voyages Duchemin*. Ils peuvent comprendre des itinéraires fixes ou facultatifs et cela aux conditions habituelles de la Société.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prime aux Abonnés et Lecteurs de la « REVUE DES REVUES » et de la « GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION »

Détacher ce coupon et l'envoyer à l'Administration de la *Revues des Revues* et de la *Grande Revue de l'Exposition*, 12, Avenue de l'Opéra, à Paris.

Je, soussigné, déclare accepter les Conditions Générales de la *Société Française des Voyages Duchemin* énumérées ci-dessus et la prie de bien vouloir m'inscrire pour un séjour d'une semaine **(7 jours et 6 nuits)** dans l'un de ses appartements de Paris au mois de jour (*un lundi expressement*) (**a**).

Noms, Prénoms Professions et Adresse des Adhérents (**b**)	Nature du Logement et N° de la Catégorie (**c**)	Nombre d'Enfants	Montant de la Souscription (**d**)

Je m'engage à verser la somme de en deux versements, le premier de 20 0/0 de la somme totale, soit ci-joint. Le solde le dixième jour avant l'époque fixée pour mon arrivée à Paris et qui s'élève à payable à la remise contre remboursement de mon carnet.

, *le* 1900.

Signature et Adresse très lisibles (**e**).

(**a**) *Indiquer la date exacte avec l'époque désirée du séjour à Paris.* — (**b**) *Indiquer le nom de chaque personne et l'âge des enfants s'il en existe.* — (**c**) *Voir le tarif ci-contre.* — (**d**) *Indiquer en toutes lettres.* — (**e**) *La signature précédée des mots* : Lu et Approuvé.

Catégories de Carnets Valables une Semaine (7 Jours, 6 Nuits)	Combinaison-Prime de la REVUE DES REVUES et de la GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION		Observations
	Au lieu de	Prix	
CARNET INDIVIDUEL			
1re Catégorie. — Une personne occupant seule une chambre à un lit.........	**150 fr.**	**130 fr.**	
CARNET COLLECTIF			
2e Catégorie. — Deux personnes occupant la même chambre, un grand lit....	**270 fr.**	**240 fr.**	
3e Catégorie. — Supplément pour un enfant de 3 à 12 ans..............	**130 fr.**	**115 fr.**	

N.-B. — Est considéré comme adulte tout enfant ayant 12 ans révolus

Observations : Ces voyages étant, vu la modicité de leur prix, organisés spécialement pour la **Revue des Revues** et la **Grande Revue de l'Exposition** et pour une semaine seulement, *les souscripteurs qui désireraient augmenter leur durée de séjour pour une nouvelle semaine, devront*, pour toutes les catégories de carnet, *prévenir* 48 *heures à l'avance et payer* 10 0/0 *sur le montant de leur carnet. Aucune augmentation ne serait exigée si l'adhérent en souscrivant le premier, prend d'avance un carnet d'une, deux, trois, etc., semaines supplémentaires.* Chaque semaine étant tarifée suivant la catégorie des carnets.

N° 8

1900

15 Mai 1900



LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION





Supplément illustré de la Revue des Revues

Noé Legrand

SOMMAIRE

Directeur : *JEAN FINOT,*

Secrétaire de la Rédaction : *A. DUCAUX.*

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



LA MORALE DE L'EXPOSITION

(*Suite et fin*) (1)

Or, veut-on par quelques exemples seulement se faire une idée de la différence des conditions d'existence selon les législations?

La farine de la même qualité valait, le 4 avril 1891, 27 fr. 50 à Anvers; 41 fr. à Paris. Cet écart n'existe plus aujourd'hui, parce que l'abondance de la dernière récolte a permis à la concurrence intérieure d'annuler transitoirement le barrage de la douane. Mais il se retrouve toujours lorsque la production intérieure ne dispense pas absolument de faire appel à un supplément de grains étrangers. Et, d'ailleurs, même en cette année, combien de millions de Français ne connaissent encore qu'imparfaitement le pain de froment!

Le pétrole valait, à la même époque, 0 fr. 13 en Belgique. Combien valait-il, et combien vaut-il, en France? Qu'on le demande à nos ménagères. Et ce que je dis de ces deux ou trois articles, de combien ne pourrais-je pas le dire! Légume frais, légume confit, légume sec, poisson de mer, *stok-fish*, hareng frais, sec ou fumé, fromage, beurre frais et salé, miel, bois, charbon de bois, houille (le pain de l'industrie), fer, produits chimiques : quel est, je le répète, l'objet de consommation, la matière première du travail, ou l'outil, qui ne se trouve artificiellement renchéri?

On dit, il est vrai, pour excuser et pour glorifier cet enchérissement systématique, qu'il a pour but de protéger le travail national; et qu'il faut qu'un pays se suffise pour n'être point tributaire de l'étranger. On dit en particulier que l'agriculture, la nourricière du pays, ne peut se soutenir si elle est livrée à la concurrence étrangère; et qu'on peut bien accepter quelques sacrifices pour un intérêt de si haute importance. L'agriculture s'est-elle si bien trouvée de ce régime auquel on nous a soumis en son nom? Suspendu, parce que la faim criait aux portes, dans les années où il aurait pu lui profiter, l'a-t-il défendue dans les années d'abondance du contre-coup de l'abaissement des prix sur le marché général et de la concurrence qu'elle se fait à elle-même sur le marché intérieur? Ne lui fait-il pas payer bien cher, d'ailleurs, par les taxes qui grèvent tout ce qu'elle emploie et tout ce qu'elle consomme, l'illusoire privilège dont on la leurre? Et neût-elle pas eu tout bénéfice à répudier, pour contraindre les autres industries à en faire autant, la tunique de Nessus dont elles se sont laissées affubler?

La meilleure ou plutôt la seule protection qui puisse être assurée au travail national, c'est-à-dire au travail auquel la nation se livre d'elle-même, parce qu'elle y est plus naturellement apte, c'est la liberté, lui assurant les approvisionnements aux meilleures conditions possibles et les débouchés les plus larges.

Et, à un autre point de vue, « comment, écrivait justement M. Paul Leroy-Beaulieu, ne pas être frappé des dangers de cette politique artificielle; comment défendre la propriété contre ceux qui l'attaquent, quand c'est en son nom et sous le prétendu prétexte de lui conserver sa valeur, que l'on fait à plaisir la cherté et la rareté? Tous les collectivistes, ajoutait-il, ne lui font pas la centième partie du mal que lui font ces maladroits défenseurs. »

(1) Voy. *La Grande Revue de l'Exposition*, nos 6 et 7.

Protection du travail national? Protection de la propriété? Dites donc plutôt guerre au travail national; guerre à la propriété, attaquée dans sa source et compromise par les faveurs menteuses dont on prétend la gratifier; semence de division, de jalousie et d'antagonisme entre les diverses industries, les diverses professions et les diverses fractions du territoire, amenées fatalement à se disputer les unes aux autres des lambeaux de privilège aux dépens les unes des autres. Guerre civile, a-t-on dit justement, des produits et des régions. Guerre étrangère, peut-on dire aussi, ou tout au moins ferment de guerre étrangère ; car, à considérer le commerce comme un jeu malhonnête dans lequel l'un perd ce que l'autre gagne ; à voir de mauvais œil la prospérité des autres et à se croire intéressé à repousser leurs marchandises et à leur imposer les siennes, il est impossible que la guerre à coups de tarif n'amène pas un jour ou l'autre des difficultés qui conduisent à la guerre à coups de canon. Et c'est pourquoi l'un des fonctionnaires les plus distingués du ministère des Affaires étrangères, d'Hauterive, en appelant *guerres de l'avarice* la plupart des guerres des trois derniers siècles, montrait l'histoire du système prohibitif « écrite en lettres de sang dans les annales des peuples européens ».

« Si nous savions par les yeux de l'esprit pénétrer dans la substance des choses, disait de son côté Franklin, nous n'oserions pas regarder un morceau de sucre, tant, en songeant à ce que la possession des colonies et l'exploitation de l'esclavage ont coûté aux nations européennes, nous le verrions imbibé de sang humain. »

IV

Et, en effet, nous sommes logiques; et nous ne nous contentons pas de donner à l'envi ce spectacle sauvage de croiser la baïonnette contre les aliments et les éléments du travail : nous la croisons contre les hommes eux-mêmes. Nous ne nous contentons pas d'attaquer directement sous mille formes la vie dans sa source et dans son développement : nous l'attaquons directement dans son épanouissement. Nous nous faisons un mérite et une gloire de détruire à la fois les hommes et les choses, d'abattre les monuments, de ravager la terre, de broyer sous les pas des foules armées les unes contre les autres les moissons nées de leur propre sueur, de les broyer eux-mêmes sous les roues des charriots et des canons, et de noyer dans le sang, à mesure qu'ils commencent à promettre un peu de bien-être aux générations nouvelles, les fruits des labeurs des générations précédentes.

Nous nous révoltons contre les maux naturels, contre les incendies, les naufrages, les tremblements de terre, les inondations, les maladies qui attaquent les hommes et celles qui attaquent les animaux et les végétaux. Nous saluons comme les bienfaiteurs de l'humanité ceux qui, à la suite de longues et parfois dangereuses recherches, parviennent à réduire ou à écarter quelques-unes de ces influences malfaisantes. Et, au lieu de nous unir pour soutenir ensemble ce combat toujours renaissant contre l'ennemi commun, nous nous acharnons à attirer sur nous-mêmes, en les répandant sur les autres, des misères artificielles. Nous tournons contre le progrès les forces mêmes que le progrès met à notre disposition. Et cette science qui ne devrait servir qu'à étendre et à assurer par une sainte émulation notre domination sur la nature, nous la condamnons à devenir la complice de nos jalousies et de nos haines, et nous faisons d'elle l'agent diabolique de la ruine et du meurtre.

Je ne chercherai pas — ne faisant point ici un réquisitoire spécial contre la guerre — à dresser le bilan, le monstrueux bilan, de cette rivalité des misères et de souffrances. Je ne ferai point le compte des dizaines de millions d'hommes, la partie la plus vigoureuse des populations adultes, dévorés par la guerre dans ce seul XIX[e] siècle. Les luttes du Premier Empire, à elles seules, de 1804 à 1815, en ont fait périr plus de *six millions*. Je ne dirai point combien de centaines de milliards, représentant plusieurs fois la fortune totale de la France ou de l'Angleterre, ont été engloutis par les dépenses de la guerre qui s'est faite, ou par les préparatifs de la guerre qui ne se faisait pas. La France et l'Allemagne seules, depuis 1871, ont livré à cet ogre dont les digestions, comme disait Bastiat, consomment autant que les repas, plus de *cinquante milliards*. Mais je donnerai par une citation empruntée, bien avant le début de cett période, à un document anglais, une idée de ce que cette somme représente. Le chiffre visé dans le document publié par la *Peace Society* de Londres était précisément de *quarante-huit milliards*.

« Cette somme suffirait pour bâtir et remplir d'objets d'art et d'instruction *treize cent cin-*

quante institutions magnifiques comme le *Palais de Cristal* à Sydenham, près de Londres, chacune à *trente et un millions cinq cent mille fr.*

« Elle ferait un chemin de fer tout autour du globe — *23.000 milles anglais* — à *deux millions* de francs par mille.

« Elle ferait le filet le plus complet de télégraphe par terre et par mer sur toute la surface du globe ; et les maintiendrait en activité permanente.

« Elle procurerait des vivres, des vêtements et des meubles, jusqu'à concurrence de *quinze cent soixante-quinze francs* par homme, femme et enfant, à *trente millions* de personnes dans la Grande-Bretagne et l'Irlande ; *onze cent soixante-quinze* francs en France ; *quatorze cent vingt-cinq* en Autriche ; *neuf mille six cent vingt-cinq* en Belgique ; et *quinze mille six cents* en Suisse.

« Elle permettrait d'établir *dix-neuf cent treize* hôpitaux dans différents pays, chacun à *deux millions cinq cent mille* francs.

« Elle suffirait, enfin, à établir et à doter — ceci peut-être paraîtra particulièrement intéressant — *trois cent quatre-vingt-deux mille* écoles, à *douze cent cinquante mille* francs par école. »

La Peace Society voulait dire sans doute des Universités.

A une autre époque, et dans des tableaux qu'il est impossible de contempler sans frémir, la même société a représenté, année par année, en dizaines ou en centaines de millions de francs, ce que prélevaient proportionnellement sur le budget de la Grande-Bretagne, d'une part, l'ensemble des services civils de toutes sortes ; de l'autre, les dépenses d'armement de terre et de mer et le service des dettes. C'était, comme je l'ai dit souvent, moins d'un tiers pour les œuvres de vie, plus des deux tiers pour les œuvres de mort ou les œuvres mortes.

Toutes les nations de l'Europe sont logées, et plutôt plus mal que mieux, à la même enseigne. M. Levasseur, mon savant confrère et ami, exposait récemment devant l'Académie des sciences morales et politiques des graphiques qui lui servent pour son cours au Conservatoire des arts et métiers ; et dans les plus récents, ceux du budget de 1897, je relevai pour les deux derniers chapitres (dépenses militaires et dettes) *deux milliards cinq cent millions*, en chiffres ronds ; pour le reste, moins d'un milliard.

On a dit souvent, et avec trop de raison, que les hommes ne meurent pas ; qu'ils se tuent. On voit s'ils sont plus sages en masse qu'en détail ; et si les nations, elles aussi, font autre chose, en réclamant incessamment plus de bonheur, que se détruire à plaisir et se mutiler douloureusement en attendant.

Mais alors que signifient ces prétentions au progrès, ces glorifications du travail, ces panégyriques de l'instruction, cet orgueil de nos découvertes et ces appels à la justice et à la fraternité ? Que signifient ces fêtes de l'industrie, du commerce, de la science et de l'art que l'on appelle des Expositions universelles ? Et à quoi bon nous donner ainsi à grands frais, tantôt sur un point du globe et tantôt sur un autre, un avant-goût du paradis qu'avec un peu de sagesse et de bienveillance nous pourrions nous créer ici-bas, si ce n'est que pour nous en faire sentir plus amèrement le regret en nous plongeant le lendemain dans l'enfer des rivalités industrielles et des rivalités militaires ?

« Voyez », disait un jour, à la Chambre des Communes d'Angleterre, mon illustre ami Henry Richard, « voyez sur toute la surface du globe ces hommes acharnés au travail : les uns, sous le soleil et sous la pluie, confient les grains à la terre ou lui redemandent les moissons ; les autres, dans l'obscurité des profondeurs, fouillent ses entrailles pour en extraire le minerai d'où sortira le métal, ou la houille qui fournira la chaleur ; ceux-ci, dans les ateliers, construisent les machines ou dirigent leur marche ; ceux-là, dans les laboratoires, arrachent à la nature ses secrets aux risques de leur vie ; d'autres, dans les comptoirs, dans les banques, dans les boutiques, s'ingénient sous mille formes à mériter par leurs services le pain de chaque jour ou l'aisance du lendemain. Et, lorsque par ce travail incessant, dur, dangereux souvent, ils sont arrivés à tenir dans leurs mains quelque fruit de leur sueur et de leurs veilles, une autre main, la grande et impitoyable main des gouvernements, s'abat sur eux pour leur en enlever la meilleure part ; et à la râfle des millions s'ajoute la rafle des hommes, que ces millions devraient faire vivre, et qui vont être employés à faire mourir.

« *Les peuples demandent du pain et on leur donne des canons et des boulets.* »

Est-ce là, *Jacques Bonhomme*, *John Bull*, *Frère Jonathan*, *Michel* ou *Nicolas*, ce que vous voulez réellement ? Et lorsque, les uns après les autres, ou les uns à côté des autres, vous allez passer,

pour vous rendre aux Champs du Travail, par le Pont de la Paix, ne comprendrez-vous pas que ce n'est pas là une simple coïncidence ou une vaine allégorie, mais une leçon profonde; que ce n'est que dans la paix et par la paix, que peut vous être assurée la jouissance de ces biens que l'on vous appelle à contempler; et que, pour triompher enfin sérieusement de la souffrance et de la misère contre lesquelles ne pourront jamais rien ni la violence ni l'arbitraire, il n'y a qu'une chose à faire, bien simple, mais seule efficace : renoncer à se dépouiller et à se détruire? Vivre, laisser vivre, c'est là tout le secret; et c'est, pour reprendre mon titre, la morale de l'Exposition.

Vous voulez, tous tant que vous êtes, l'abondance et le bon marché? Les Expositions nous montrent que vous pouvez les obtenir, mais à la condition de vous aider les uns les autres au lieu de vous nuire et de vous combattre.

Vous voulez, non contents des richesses que vous fournit votre sol natal, entrer en possession des richesses que contiennent d'autres sols? Les Expositions vous enseignent qu'elles sont à votre disposition, mais à la condition d'échanger votre travail contre le travail de ceux qui occupent et exploitent ces terres.

Vous voulez conquérir le monde? Les Expositions vous apprennent que cette conquête est facile, mais à la condition qu'elle se fasse en commun, et au profit de tous, par un labeur intelligent, qui féconde, non par une rivalité inintelligente qui détruit à la fois les hommes et les choses.

Parlez donc, et faites voir, en tirant la morale de la grande leçon de choses que l'on met sous vos yeux, que vous n'ètes pas plus bêtes que votre ancêtre, l'honnête Sancho Pança.

Lorsque, dans cette île en terre ferme dont on l'avait nommé pour quelques jours gouverneur, le brave homme, après avoir rendu ces jugements qui sont restés célèbres, s'assit, l'appétit largement ouvert, devant une table bien garnie, et, se mettant en devoir de refaire ses forces, allongea la main vers les plats qui lui paraissaient le plus à sa convenance, il vit, à son grand étonnement, une longue baguette s'abattre de derrière lui sur ces plats convoités; et aussitôt les plats de disparaître, enlevés par de trop dociles serviteurs. S'étant retourné pour avoir l'explication de ce manège, il se trouva en face d'un personnage vêtu d'une longue robe noire, lequel, interrogé sur ce qu'il faisait, lui répondit gravement qu'il était le docteur Roch, préposé aux soins de la santé de Son Excellence; et que, pour conserver comme il le devait cette précieuse santé, il était obligé de lui interdire ces mets grossiers ou excitants et l'engageait à se contenter le soir de quelques oublies avec de légères lèches de coing.

— Docteur Roch de mauvais augure, lui dit alors Sancho, je suis assez grand pour savoir mon pain manger, et n'ai que faire de vos sottes ordonnances. Faites-moi le plaisir de passer vivement par la porte, si vous ne voulez pas que je vous fasse passer par la fenêtre, et laissez-moi dîner à mon appétit et comme il me convient.

Je ne demande pas, comme morale de l'Exposition, que les visiteurs de toutes nations, pris d'une sainte colère, s'unissent pour jeter à la porte leurs Gouvernements. Je suis de ceux qui ne veulent pas la mort des pécheurs, mais qu'ils se convertissent et qu'ils vivent.

Je demande seulement, puisque l'on nous dit que l'opinion est la Reine du Monde, et que c'est nous, peuples souverains, qui la faisons, si nous ne pourrions pas une bonne fois prier nos docteurs politiques et sociaux de s'occuper un peu moins de diriger nos affaires et notre appétit, et nous permettre de nous partager tranquillement, pour le plus grand bien de tous, les dons du Créateur et les œuvres de nos mains.

Si l'Exposition de 1900 aboutit à nous faire faire un pas décisif dans cette voie, elle sera, sans violences et sans bouleversements, la plus grande révolution qu'ait jamais vue le monde. Elle consacrera le droit des hommes à la liberté de leurs bras et de leurs estomacs, et le droit des peuples à la paix, dans la justice et dans la solidarité.

Si elle ne nous apprend rien de tout cela, elle n'aura été, je le répète, qu'une fantasmagorie brillante et une coûteuse déception.

FRÉDÉRIC PASSY,

Membre de l'Institut.

LE MONDE SOUTERRAIN

(Au Trocadéro)



Chantier de mine phénicien.

Reproduire en plein Paris les principales merveilles du Monde souterrain, les rendre accessibles au grand public, en faire pour lui la distraction la plus attrayante et la plus variée, en même temps qu'un enseignement durable, tel est le but de cette exposition.

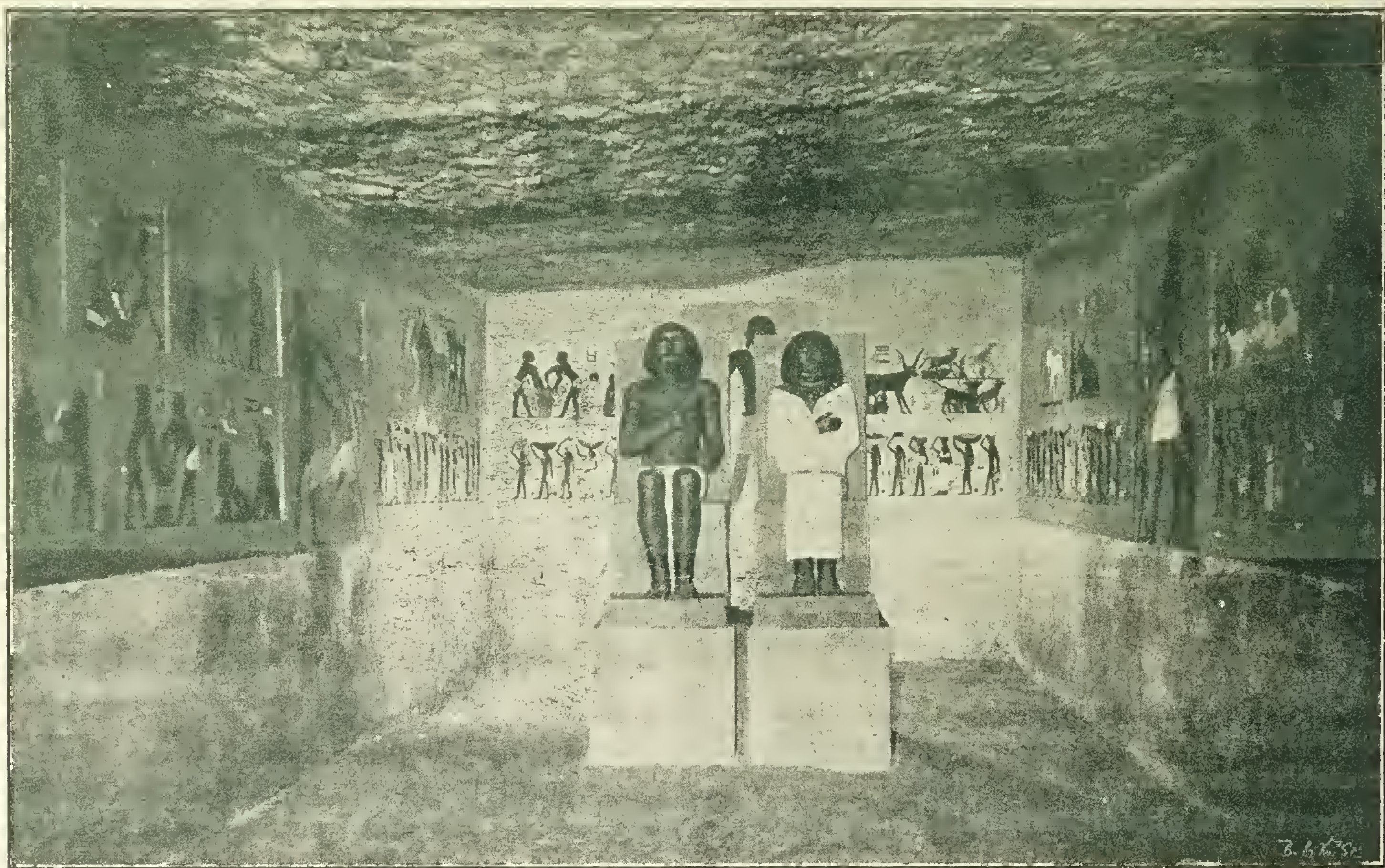
Les anciennes carrières souterraines, depuis longtemps reconnues dans la butte du Trocadéro, en ont été le point de départ, et, pour ainsi dire, le prétexte ; mais il faut avoir vu, avant leur aménagement, ces galeries tortueuses, encombrées de déblais, où l'on ne passait qu'en se courbant et retrouver aujourd'hui avec étonnement toutes ces grandes salles spacieuses disposées sur un parcours de 500 mètres, pour se rendre compte du travail colossal qu'il a fallu accomplir. Ces difficultés d'exécution prévues et les dépenses considérables qui devaient en résulter avaient épouvanté tous ceux auxquels avait pu venir vaguement la pensée de créer et d'offrir à Paris un semblable musée. Grâce à l'heureuse initiative d'une société libérale, qui n'a reculé devant aucuns frais pour faire une œuvre à la fois amusante, artistique, exacte et instructive, ce programme est, à l'Exposition de 1900, réalisé avec toute l'ampleur qu'il comportait.

Une autre exposition, dite l'*Expsition minière souterraine*, s'étant consacrée uniquement à la représentation des travaux de mine actuels, l'Exposition du Monde souterrain a laissé de côté seulement cette partie spéciale des curiosités souterraines ; mais, en dehors des mines actuelles, elle offre au public une image fidèle de toutes les merveilles que peut présenter aujourd'hui ou qu'a offertes, à une époque quelconque l'intérieur de la terre. On y trouve en effet :

Un tableau de l'histoire des mines dans le passé, avec un chantier de mines phénicien, une exploitation de mine dans le Harz au XVIe siècle, une galerie de roulage des anciennes

mines de Mansfeld ; *des reconstitutions archéologiques*, telles que la nécropole de Memphis en Égypte, les chambres sépulcrales étrusques des Volumnies à Pérouse, le tombeau d'Agamemnon à Mycènes, la chapelle de saint Corneille dans les catacombes de Rome, puis, en dioramas, *les principaux épisodes de l'histoire géologique :* la consolidation de la croûte terrestre avec ses torrents de lave en fusion, ses jets de vapeur et son ciel d'orage sillonné d'éclairs ; le bord d'un lac français à l'époque carbonifère, avec son épaisse végétation et ses animaux étranges ; l'époque secondaire, représentée par un récif corallien et par une plage jurassique couverte de coquillages de l'époque, avec des oiseaux et reptiles également reconstitués d'après les documents les plus précis ; Paris à l'époque du gypse, avec le palæothérium de Cuvier, et une grotte de l'époque quaternaire avec un cerf gigantesque ; enfin *la grotte actuelle sous toutes ses formes pittoresques* : les grottes des ermites de la Mer Morte, près de Mar-Saba ; les merveilleuses grottes à pagodes de la baie de Tourane, en Annam ; la grotte d'Azur, à Capri, reproduite avec ses admirables effets de lumière ; une vaste grotte des Causses, analogue à celle de Padirac, avec rivière souterraine, cascade lumineuse, stalactites, stalagmites, reproduite sur le modèle de celles que M. Martel a découvertes dans le midi de la France, voire même la série des caveaux de Reims où s'exécute la fabrication du champagne.

Toutes ces reconstitutions ont été exécutées avec un soin scrupuleux sous la direction de M. Théodore Rivière, le sculpteur bien connu, et traitées comme de véritables œuvres d'art. Des moulages pris sur place, des études peintes et des photographies rapportées par moi-même de l'Egypte, de la Grèce, de la Palestine ou de nos grottes françaises, ont été utilisées et j'ai pu largement puiser, pour la partie géologique, dans les collections de l'Ecole des Mines et du Muséum. Il serait impossible de décrire en détail, dans les limites restreintes de cet article, toutes les merveilles que *le Monde souterrain* offrira à nos visiteurs. Mais il nous suffira d'évoquer aux yeux des lecteurs quelques-unes des visions qui se partageront ici leur admiration, pour qu'ils se rendent compte du caractère et de l'intérêt tout-puissant de cette exposition, qui est, croyons-nous, à tous égards

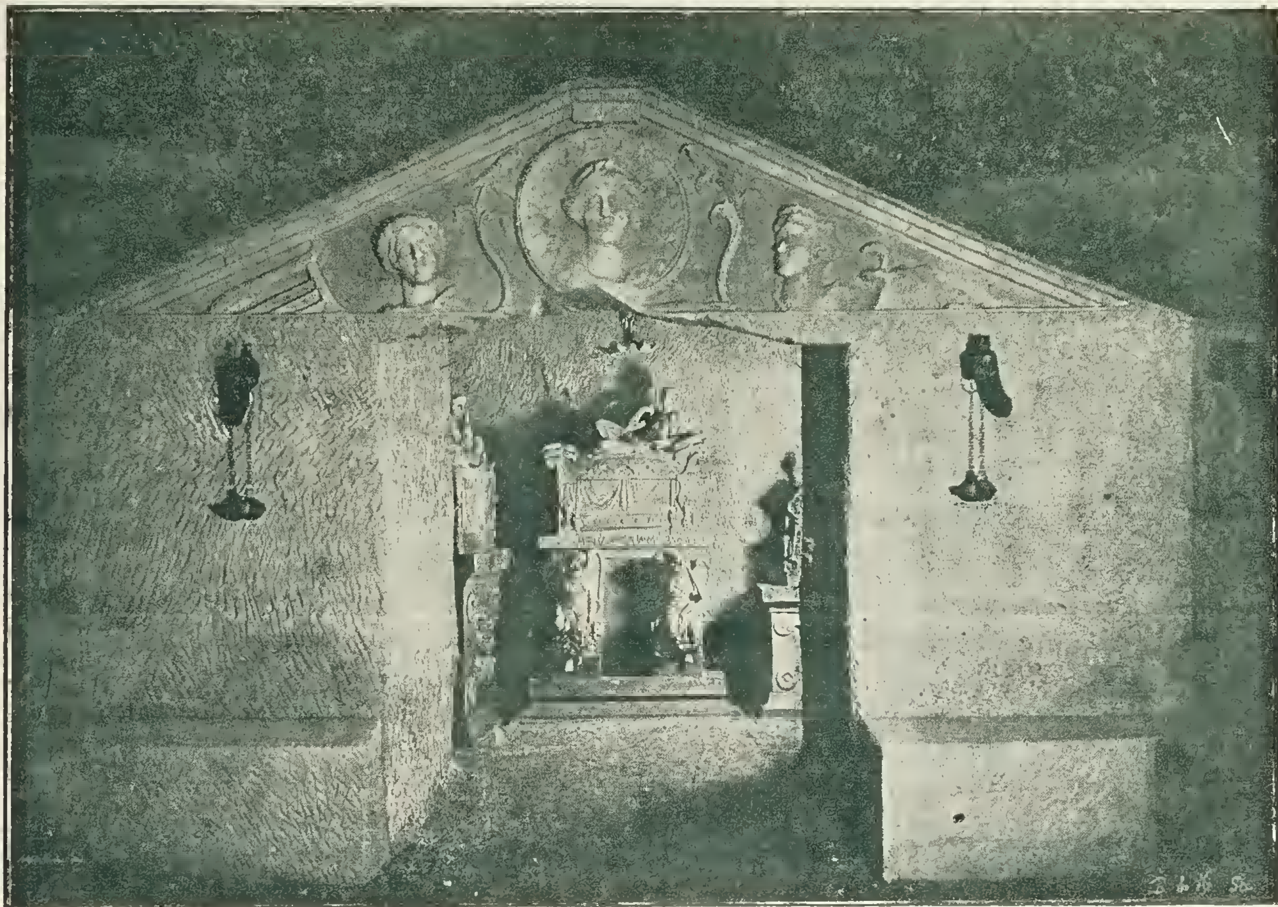


La Nécropole de Memphis. (*Mastaba de Ti.*)

plus et mieux qu'une simple attraction, ou du moins dont l'attrait est hautement intellectuel.

L'entrée du Monde souterrain est au pied du Palais du Trocadéro, à gauche de la cascade, elle se reconnaît de loin par l'immense bête, semblable à un kangourou géant qui la surmonte, l'*Iguanodon* des temps secondaires, tandis que, sur la porte de sortie, de l'autre côté de la cascade, se dresse une sorte d'ours accroché à un arbre qu'il broie, *le Mégathérium* quaternaire.

Parmi ces seize salles, parmi toutes les curiosités et les splendeurs qu'elles renferment, il est difficile de faire un choix.



Chambre sépulcrale étrusque.

Nous croyons cependant que le visiteur s'arrêtera tout d'abord plus longuement dans la troisième salle, consacrée à une reconstitution archéologique très remarquable : *La nécropole de Sakkara*, une de ces merveilleuses chambres sépulcrales que nous ont révélées les explorations faites aux environs de Memphis, un des plus riches champ de fouilles de l'Egypte, l'un de ceux qui ont livré le plus de trésors et qui en renferment encore certainement le plus.

Le mastaba de Ti, que nous avons essayé de reproduire, est le tombeau d'un seigneur, remontant à la cinquième dynastie de l'empire memphiste, c'est-à-dire à trois ou quatre mille ans avant Jésus-Christ. Il comprend, comme toutes « ces maisons des morts », que le propriétaire employait généralement une partie de sa vie terrestre à préparer, plusieurs chambres ornées de sculptures, peintes sur toutes les parois.

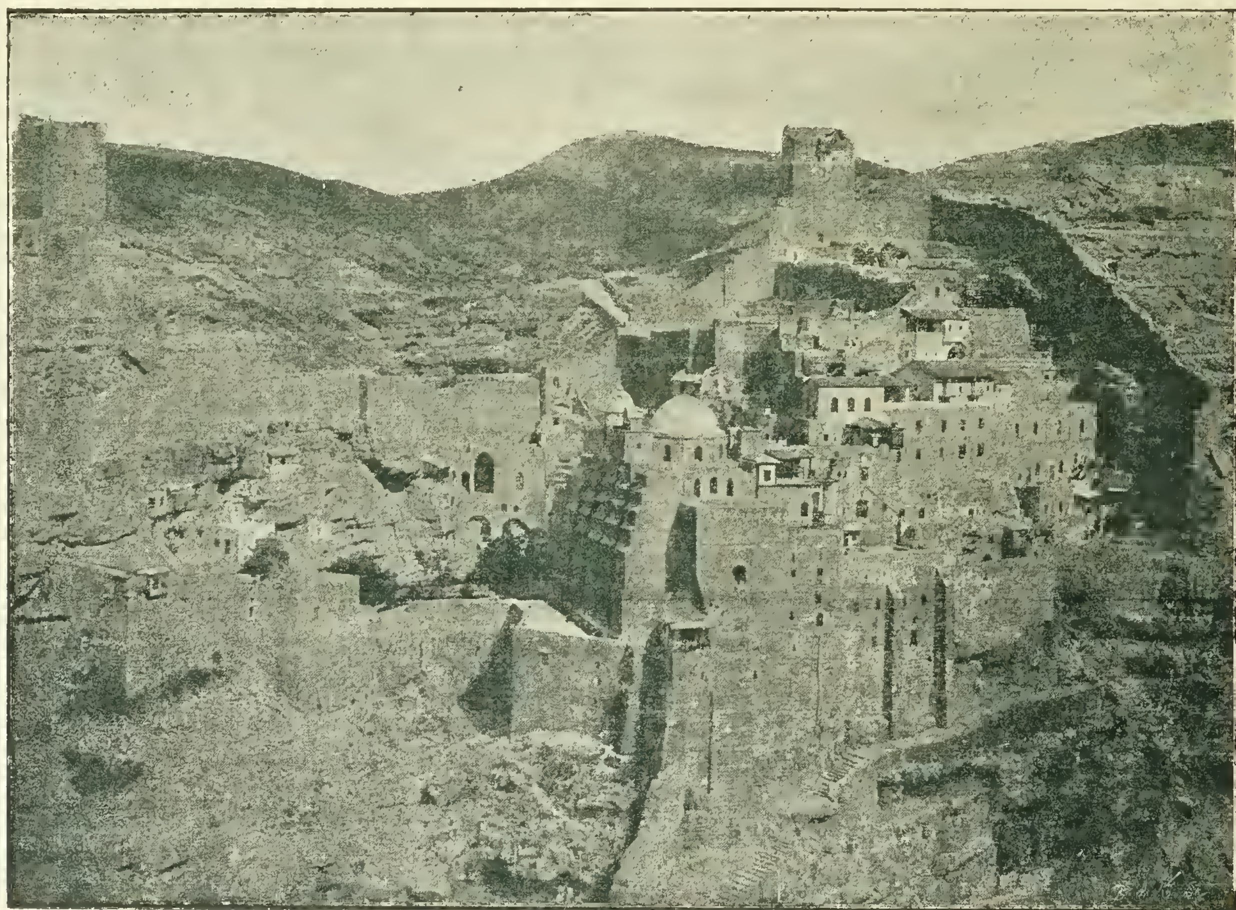
En commençant notre visite, nous entrons d'abord dans la première grande chambre publique où les cérémonies avaient lieu devant la stèle, autel des prières, des offrandes et des sacrifices. A l'extrémité de cette chambre sans portes et ouverte à tout venant, un long couloir très étroit et très dissimulé (qu'il a fallu, pour rendre l'accès facile, supprimer dans notre copie) conduit à la chambre funéraire, le *serdab*, où se trouvent les statues du défunt, *ses doubles*. Là se dressent devant nous, au milieu de la salle aux parois couvertes de sculptures peintes, les statues étrangement vivantes, malgré leurs couleurs conventionnelles, du mort et de sa femme. La statue de l'homme est celui de Ti, celle de la femme est la reproduction fidèle d'un de ces chefs-d'œuvre du musée du Caire, la princesse Nefert, trouvé en 1872 dans un mastaba voisin et à peu près de la

même époque. Tous deux sont assis côte à côte et regardent bien en face. J'ai cherché à rendre l'effet très saisissant produit sur moi par une visite au tombeau de Mira, récemment découvert : l'expression du regard souligné par le pinceau est, dans l'œuvre originale, tout à fait inoubliable.

Les sculptures en bas-reliefs, incisées dans les parois du rocher et sur toute la périphérie des chambres, n'étaient pas une vaine ornementation; elles avaient pour but de fournir au mort, qu'on supposait continuer par son double à vivre d'une vie matérielle, tous les objets nécessaires à sa subsistance, tous les plaisirs même qu'il avait souhaités sur la terre. On voit donc, sur les parois de la chambre, les travailleurs avec leurs bêtes accomplir tous les travaux des champs pour l'usage de Ti, qui apparaît au milieu d'eux, immédiatement reconnaissable à sa taille démesurée. C'est dans le même esprit que d'innombrables petites figurines en porcelaine étaient déposées avec le mort, emblèmes de travailleurs. Les couleurs étaient, comme on peut en juger, très conventionnelles.

C'est encore une reconstitution de tombeau qui occupe la salle suivante. D'après les découvertes de Schliemann, on a tenté d'évoquer une des grandes tombes à coupole de Mycènes (on l'a appelée ici tombeau d'Agamemnon, pour fixer les idées sur un nom classique) telle qu'elle devait être au moment des funérailles, quatorze ou quinze siècles avant Jésus-Christ, avec sa décoration intacte et dans toute sa splendeur.

La porte est encadrée dans une belle décotion de marbre rouge. La coupole proprement dite, circulaire et voûtée en ogive de révolution, est garnie de larges clous de bronze, et porte des bandes de bronze couvertes de sphinx sculptés à la base. C'est là que reposent, sur des lits de parade au-dessus de leur fosse creusée, les deux rois Atrides, pareils en tout aux morts enveloppés de métaux précieux que Schliemann a découverts. Près d'eux, c'est tout un trésor d'objets en or estampé, toute une curieuse orfèvrerie, des vases en terre cuite sur lesquels on trouve une décoration si caractéristique, qu'elle a permis de reconnaître le passage du peuple mycénien en cent points de l'Archipel, notamment la pieuvre, les plantes marines, les enroulements géométriques.



Le Couvent des Ermites de Mar-Sala (mer morte).

Plus loin le visiteur sera transporté à trois siècles après Jésus-Christ. Parmi les curiosités du monde souterrain, il en est assurément peu de plus fameuses que les catacombes de Rome, où les premiers chrétiens se réunissaient pour prier et pour ensevelir leurs morts. Il faut bien avouer pourtant que la visite assez longue de ces galeries étroites et monotones produit, en général, quelque déception au voyageur non archéologue ; mais deux ou trois points principaux satisfont les plus difficiles, et c'est un de ceux-là que nous avons essayé de reproduire



Pagodes souterraines de l'Annam.

en choisissant le tombeau de saint Corneille (un des premiers papes de la primitive Eglise), dans le cimetière de Saint-Calixte. Le tombeau de Saint Corneille est placé dans une chapelle située au milieu d'une large galerie, dont les murailles montrent les tombes superposées, les *loculi* ordinaires dans les catacombes.

Après l'archéologie, la géologie. Nous allons maintenant, par une série de dioramas, assister à l'histoire de la terre, telle que la science moderne arrive à la lire dans ces épaisseurs de terrains accumulées qui forment nos montagnes, nos collines et nos plaines.

Sur la terre en fusion, une première croûte de lave vient de se solidifier. Dans un ciel chargé de vapeurs, sillonné d'éclairs, zébré de pluie, le soleil, démesuré, la lune encore en feu luisent à la fois. La croûte de lave se fend de place en place, laissant voir les matières incandescentes, d'où s'échappent des jets de vapeur. C'est la *Formation de la Terre*.

Plus loin, le visiteur, débouchant d'une grotte au milieu des éboulis de rocher, se trouve en face d'un grand lac de la France centrale, à l'époque carbonifère, au moment du soleil couchant qui incendie le ciel de ses rayons rouges. Au loin se dresse une chaîne de montagnes neigeuses ; à gauche, un torrent, descendant par une dernière cascade du haut des cimes escarpées, éparpille les eaux de son delta parmi les arbres et les fougères arborescentes. Sur l'eau, apportés par le torrent, les troncs d'arbres, les feuillages, les mousses s'accumulent, qui, peu à peu, coulant au fond de l'eau, vont s'y décomposer et produire les couches de houilles entremêlées avec les argiles, les sables et les galets que déposent les courants. Au premier plan, les seuls animaux terrestres de l'époque, une énorme salamandre et de gigantesques libellules.

Après avoir vu le paysage carbonifère, le visiteur se trouve aussitôt en présence d'un

aspect tout différent, devant un grand récif de coraux de l'époque jurassique, que mouillent les flots d'une mer d'azur. A droite le récif de corail éblouissant, blanc au-dessus de l'eau, couvert sous l'eau de merveilleuses anémones de mer, dans l'air, un reptile volant, semblable à une chauve-souris. A gauche, une plage couverte de coquillages de l'époque. Au loin, une troupe *d'iguanodons*. Dans l'eau, deux monstres, *l'ichtyosaure* et le *plesiosaure*, ou serpent de mer ; au-dessus d'eux, le premier oiseau qui ait apparu sur la terre, oiseau demi-reptile avec des dents et quatre pattes : *l'archœopteryx*.

En passant de la plage jurassique au bord d'un lac tertiaire, nous entrons enfin dans le domaine de ces grands mammifères, que l'imagination se représente volontiers comme ayant rempli les âges primitifs appelés *antédiluviens*, et qui, d'ailleurs, à part quelques exceptions, telles que les iguanodons et les mastodontes, dépassaient, beaucoup moins souvent qu'on ne le croit, les dimensions actuelles. Nous sommes au début de la période tertiaire, et l'aspect représenté ici est celui-là même que devait avoir alors Paris, celui-là même qu'on pouvait voir en ce point précis du Trocadéro, où se trouve l'exposition du « Monde Souterrain ». Avec ce dernier panorama, nous touchons enfin à l'époque actuelle, et dans une dernière section, nous laissons de côté la géologie, l'archéologie et l'histoire pour aborder la partie purement pittoresque de notre programme.

Qui ne connaît de réputation la fameuse grotte d'azur de Caprée, près de Naples, si souvent décrite ! On s'explique aujourd'hui, par des phénomènes d'optique, les curiosités naturelles de l'île. C'est en partant de ces explications optiques que nous avons essayé de reproduire la grotte d'Azur, non comme on l'a fait parfois par un trompe-l'œil quelconque, mais par la réalisation scientifique du phénomène lui-même, tel qu'il se produit à Caprée. Tout est bleu, la mer, les rochers ; c'est un palais de turquoises, un lac de saphirs, un enchantement.

Mais assurément le clou de cette exposition, c'est la reproduction du phénomène naturel le plus curieux et le plus pittoresque que présente l'intérieur de la terre ; une de ces vastes grottes avec rivière souterraine, dont il existe dans la région des Causses et des gorges du Tarn, des exemples si remarquables. M. Martel l'explorateur bien connu, a bien voulu nous fournir les documents de tous genres nécessaires pour donner à notre grotte le caractère d'exactitude et, par là même, la beauté propre qui manque à toutes les grottes exécutées couramment en rocaille. Sans doute, les proportions et la hauteur nous ont manqué, mais, en petit, ce sont les mêmes curieux aspects, les mêmes formes inattendues, les mêmes rideaux transparents de stalactites, les mêmes colonnes admirablement ouvrées de stalagmites, les mêmes jeux d'ombre et de lumière sur les parois où scintillent les cristallisations de carbonate de chaux ; avec quelque chose de plus encore que n'offrent pas les grottes naturelles, une cascade lumineuse aux étonnants effets de lumière. D'un grand puits naturel partant de l'orifice de la voûte pour monter à la surface, la cascade lumineuse tombe, et ses eaux forment un grand lac qui serpente à travers des salles garnies de stalagmites et finit par disparaître dans les profondeurs de la terre.

La grotte du Trocadéro n'est pas seulement un spectacle pittoresque. Elle réalise — et c'est là son grand intérêt — en un tableau synoptique et scientifique, tous les principaux phénomènes de la formation des cavernes et de la circulation à laquelle s'y livrent encore, de nos jours, les eaux souterraines avant de sourdre au dehors pour y former de puissantes sources, phénomènes qu'ont justement si bien expliqués et mis en lumière les hardies explorations de M. Martel dans les profondeurs des abîmes.

On voit par cette rapide description de quelques-uns des spectacles les plus curieux que recèle le *Monde Souterrain*, le haut intérêt artistique et scientifique qu'offre cette exposition au grand public aussi bien qu'aux connaisseurs et aux savants eux-mêmes.

Nous y convions en toute confiance les visiteurs de notre belle Exposition Universelle. Ils emporteront de cette promenade dans les profondeurs du Trocadéro une vision d'art et une inoubliable leçon de choses.

L. de Launay,
Professeur à l'Ecole des Mines.

LES EXPOSITIONS D'ART AUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Vue d'ensemble (1)

Les deux palais qui bordent la large avenue Nicolas II sont, de l'avis unanime, superbes, merveilleusement appropriés à leur destination présente ainsi qu'au rôle futur qu'on leur réserve, admirablement adaptés au cadre au milieu duquel ils s'élèvent. La grâce et les merveilles de leur architecture ne sont rien auprès des trésors qu'ils renferment.

C'est en effet dans ces deux palais qu'ont été rassemblés les chefs-d'œuvre du génie français; c'est là que tout l'effort d'art accompli par notre race, depuis les origines en matière d'art industriel, depuis un siècle en matière d'arts plastiques, se résume en un puissant tableau.

La pensée est heureuse d'avoir exposé ce qui est éternel dans des monuments que, demain, la pioche du démolisseur ne renversera pas de fond en comble; on ne pouvait mieux inaugurer les deux palais, qui doivent remplacer l'ancien Palais de l'Industrie, qu'en y réunissant tout ce que la France et l'étranger peuvent montrer de plus beau.

Ces expositions d'art des Champs-Elysées sont tellement exceptionnelles, renferment tant de choses rares qu'on ne verra plus, sans doute, réunies; il s'en dégage de tels enseignements et qui fournissent matières à tant d'études qu'on ne doit, pour commencer, qu'en donner une vue d'ensemble et en tracer, à larges touches, un tableau qui, aux yeux de ceux qui ne les auront point encore vues, aura le défaut de paraître trop admiratif.

Pour aider à la précision et à la netteté de cette visite générale, il faut procéder par sections logiques et naturelles.

Le Petit Palais contient *l'Exposition rétrospective* de l'art français appliqué au mobilier depuis les origines jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Dans le Grand Palais se trouvent : *l'Exposition centennale* des arts plastiques (peinture, sculpture, gravure, architecture) de 1800 à 1889 : *l'Exposition décennale* de 1889 à 1900 : *l'Exposition des Beaux-Arts* des nations étrangères.

*
* *

L'Exposition Rétrospective

Il n'y a pas longtemps que nous avons rompu avec la tradition et banni l'art de nos demeures, de notre mobilier, de notre vie de chaque jour. Sous l'influence des travaux historiques contemporains, des expositions et, par conséquent des comparaisons, nous sommes revenus à de meilleures sentiments. La visite à l'exposition rétrospective ne pourra que les affermir et asseoir une fois de plus la conviction, non seulement que l'art ennoblit tout, mais encore qu'il transforme tout ce qu'il touche.

Sous la haute direction de M. Emile Molinier, conservateur au Musée du Louvre, à qui revient tout l'honneur du plan primitif et des premiers travaux, assisté de M. Frantz Marcou inspecteur des monuments historiques, l'exposition rétrospective du Petit Palais, sans tourner au bric à brac, se présente avec une méthode et en même temps une discrétion remarquables. On sent que, pour les savants, tout y est préparé de façon à permettre et à suggérer les études, que pour les amateurs ou les simples curieux on n'a voulu leur montrer que des objets de tout premier ordre.

Dans les doubles salles concentriques du Petit Palais se trouvent deux expositions, l'une dans les salles en bordure de l'hémicycle offrant la série des objets mobiliers classés suivant les matières employées, l'autre, dans les salles formant la périphérie, où figurent les mobiliers par époques.

Cette double rangée de salles donne sur la monumentale galerie des Pas-Perdus, au centre de laquelle se dresse la belle armure de François Ier.

(1) Nous consacrerons aux Expositions des Beaux-Arts une série d'articles dont l'ensemble donnera à nos lecteurs une impression très exacte et très complète de ce musée de l'art contemporain au XIXe siècle. M. Dumoulin guidera le visiteur à travers les diverses salles, en signalant toutes les œuvres dignes d'attention. M. Mauclair dégagera dans notre prochain numéro les grandes lignes de l'art français, et le prince Karageorgewitch étudiera les arts appliqués à l'industrie et à la décoration. (Palais des industries diverses.)
Ces articles seront illustrés des reproductions des chefs-d'œuvre de la Centennale.

L'antichambre de la première série de salles, tendue de tapisseries, contient d'admirables vitrines de bijoux mérovingiens, — puis on arrive dans la salle des ivoires.

Jamais, peut-être, une pareille collection n'aura été assemblée. Au centre, la célèbre Vierge de Villeneuve-les-Avignon du XIVe siècle, sortie pour la première fois de la chapelle où on l'adore; lui faisant face, en de petites vitrines, d'autres vierges de la même époque! La vierge de la collection Oppenheim légèrement polychrômée, admirable par l'expression si étrangement joyeuse de la mère et l'indescriptible élan de l'enfant, si merveilleusement et si finement sculptée qu'aux longs doigts effilés de la vierge, se voit la bague au chaton de rubis; la Vierge de la collection Martin-Leroy, souriante, présentant une pomme à l'enfant qui la repousse et, par son geste, indique qu'il n'en est plus à s'occuper des hochets, une Vierge portant l'enfant courbé sur ses bras et une Annonciation du XVe siècle, dont les deux personnages, séparés par des fortunes diverses, se trouvent rassemblés pour la première fois.

Dans la grande vitrine des crosses, des olifants, des groupes pieux, dont l'un représentant la Mère et l'Enfant, entièrement peint, provient du trésor des ducs de Bourgogne, une boîte à hosties des premiers siècles, un christ de majesté de l'époque romane et dans d'autres vitrines une profusion de diptyques, de triptyques, de coffrets, de boîtes, de reliquaires depuis la période romaine jusqu'aux travaux du XVIIIe siècle de l'Ecole de Dieppe.

La salle suivante est consacrée aux bronzes, à la dinanderie et à la ferronnerie.

D'abord la période Gallo-romaine représentée par une belle statue en bronze d'Apollon, trouvée à Vaupoisson dans l'Aube, des vaisselles aux formes élégantes et à la belle patine, des pots, dont l'un cerclé d'or, le curieux timon de char du musée de Toulouse, figurant une lionne mordant les jambes d'un cheval cabré, les pieds et le manche ciselés d'une casserole du musée de Vienne, une épée de toute beauté. Ensuite les bijoux en bronze, torques massifs, lourds bracelets au métal tordu en de puissantes spires ou creusé de stries ornementales; épingles, fibules, auxquelles nous nous avons emprunté ces épingles à ressort que nous dénommons « épingles de nourrice », bagues, puis les bijoux mérovingiens aux émaux cloisonnés, les colliers d'amulettes, les verroteries jouant les onyx et les agates, les puissantes agrafes, les plaques émaillées dont la collection Boulanger offre aux curieux de nombreux et rares spécimens.

Dans un angle, cet admirable pied de chandelier en bronze du XIIIe siècle avec ses cabochons en cristal et la complexité de sa riche ornementation, dont l'hydre expirante et repliée pour le suprême combat a fourni le thème principal, autour duquel l'artiste a brodé d ingénieuses fioritures.

Dans la vitrine centrale, une collection unique de la dinanderie de chaque âge, provenant presque entièrement de cabinets parisiens et si curieuse dans l'extrême variété et le grand intérêt des objets qu'elle contient : la femme du lai d'Aristote : le philosophe barbu à souhait, chevauché par une ironique commère; d'étranges cavaliers, dont l'un le faucon au poing, natté comme une femme ; un Saint-Hubert et des lions à l'apparence terrible qui ne sont que des lampes. En d'autres parties de cette salle sont des épées portant, gravées ou niellées sur leur lames, de suggestives ou terribles inscriptions, des collections de clefs de serrures, ajourées comme de menus objets d'ivoire, provenant des musées de Rodez et de Toulouse ainsi que de la collection Doistau, des coffrets en fer de toutes formes, des casques, des couteaux, des fourchettes, des pots à eau où s'enroulent des inscriptions comme aux flancs des cloches, des chandeliers.

Le long des murs, des meubles, un panneau de bois polychrômé représentant un intéressant arbre de Jessé provenant de l'église de Châtel-Montagne, des lutrins, la célèbre chaire du chœur de la cathédrale de Bayeux, des armures, dont l'une, niellée d'or, semble, par la disposition du monogramme qui la couvre, avoir appartenu à un Montmorency et, chose rare, de belles cuves en plomb historié venant de Lombez et d'Amiens.

Nous voici, ensuite, dans la première salle de la céramique : la salle des origines.

Au centre la superbe collection de verres antiques de M. Boulanger. Dans les vitrines les débuts de la céramique : poteries à engobe

blanc, poterie samienne, d'un rouge vif; puis la céramique du moyen-âge, vases en terre commune, en terre vernissée, imitations françaises des majoliques méridionales, vases à couverte verte d'Arras et du Midi de la France, grès à couverte plombifère, grès bleu et blanc. Puis les carrelages historiés à décorations de terres diverses et émaillés ; enfin, les vitrines consacrées à la faïence et remplies des trésors du musée céramique de Rouen ou des collections particulières de MM. Perrot et Papillon : « Rouen » de toutes formes et de toute nature, à lambrequins, à la corne, à décors chinois.

Ensuite c'est la faïence et la porcelaine françaises dans tout le rayonnement de leur éclatant développement. Les Bernard Palissy, ses figurines, ses plats où grouillent serpents et poissons, prêtés par M. Alphonse et Gustave de Rothschild et par M. André, les rarissimes pièces d'Oiron au ton ivoirin, ornées comme des plats de reliure. Là, se voient la buire, la coupe et le drageoir de M. Gustave de Rothschild, la coupe de la collection Mannheim, une salière de M. Oppenheim, une autre de M. André, les Nevers de la collection Papillon : Nevers d'imitation italienne, Nevers à décors bleus sur fond blanc, bleu de Chine rehaussé de blanc, Nevers à fond jaune, à décoration verte. Puis les Moustiers polychromes, grotesques, les Marseille aux fines fleurs, les faïences de Montpellier, d'Avignon, d'Apt ; les Strasbourg, les Niederwiller, les Saint-Cloud, les Ménessy, les Lunéville ; les essais de porcelaine de Saint-Amand, les Sèvres à fond vert, la vitrine des biscuits, tout cela rayonnant de couleur, de fraîcheur, dans un gai papillotement de lumière sur tout cet émail.

Au mur de superbes fontaines de Rouen et de Moustiers, de grands levriers en faïence blanche, des lions en Rouen, si communs dans leur grossière imitation et si rarement authentiques. A la suite, interrompant la série par matières, trois salles d'orfèvrerie, provenant des trésors d'église ; ainsi l'a voulu une entente avec la direction des cultes.

Dans la première est accroché, sorti d'Aix pour la première fois, le célèbre tryptique dit du *Buisson ardent*, de Nicolas Froment, attribué pendant si longtemps au roi René, dont la caractéristique figure est peinte sur l'un des volets. Lui faisant vis à vis, le triptyque de la cathédrale de Moulins, qui apparaît trop verni et trop propre maintenant qu'il n'est plus dans le demi-jour des chapelles.

Ici se voient la suite des émaux des douze apôtres provenant de Saint-Per de Chartres ; les peignes liturgiques, si curieux, celui de saint Loup du XIe siècle, venant de la cathédrale de Nancy, ceux du XIIe siècle de Sens ; là, le coffret de Nancy, des émaux admirables et la ceinture de saint Césaire.

La salle du milieu renferme d'éblouissantes richesses. Dans la première vitrine centrale, la châsse de Saint-Taurin d'Evreux, fâcheusement restaurée, l'évangéliaire de Nancy en argent repoussé orné de cabochons de pierres précieuses et d'émaux cloisonnés. Dans la seconde, le chef de saint Ferréol, la couronne du Paraclet, l'évangéliaire de Sens avec sa belle plaque d'ivoire, la croix de Rouen du XIIIe siècle, le reliquaire de Jaucourt si gracieusement supporté par des anges. Entre les deux la sainte Foy du trésor de Conques datant du IXe siècle, faite de plaques d'or repoussé et si extraordinaire par l'expression particulièrement sauvage de sa face et le ruissellement de cristaux, de pierres précieuses, d'intailles antiques qui coule sur les plis de son vêtement. Puis, en de petites vitrines isolées, le reliquaire à volets en émail champlevé de Chartres, le calice de la cathédrale de Nancy à la patène enrichie de pierres et de filigranes, le calice de saint Rémy, du XIIe siècle, avec ses camées, ses perles, ses émaux cloisonnés et le calice du trésor de Sens à couvercle, d'un galbe si pur. Enfin le chef de saint Nectaire, en cuivre repoussé, si étrange avec ses yeux d'émail et le pointillé qui figure la barbe, mais veuf de ses pierreries.

La troisième salle nous offre des croix processionnelles en argent repoussé, gemmées et filigranées, une sainte Marthe en argent du XVe siècle, domptant la Tarasque, et provenant de l'église de Luceram aux environs de Nice ; puis, des spécimens d'orfèvrerie religieuse, des vierges, des bras reliquaires du XVIIe siècle. A part, le merveilleux pied de croix de style byzantin, en émail champlevé du XIIe siècle, envoyé par saint Omer.

(*A suivre.*) MAURICE DUMOULIN.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Inaugurations. — Les inaugurations se succèdent dans les diverses parties de l'Exposition, principalement rue des Nations, où les commissaires étrangers convient tour à tour le monde officiel, au fur et à mesure de l'achèvement des installations. La Serbie et la Bosnie-Herzégovine ont été prêtes les premières. Puis le Palais de la Hongrie entr'ouvrit ses trésors pour se refermer presque aussitôt à la foule. Les pavillons de la Finlande et de la Norvège sont accessibles au public. L'Italie et le Danemarck ont ouvert récemment leurs portes; les autres palais de puissances seront inaugurés dans le courant du mois. Au Trocadéro, l'Asie Russe, le Japon, la Tunisie, l'Algérie ont eu les honneurs de la visite présidentielle. Encore qu'inachevées pour la plupart, les attractions se hâtent d'attirer le public.

Les palais des Beaux-Arts (aux Champs-Elysées), que nous avons décrit dans nos précédents numéros, sont ouverts depuis le 1er mai. L'installation de la sculpture et de quelques salles du rez-de-chaussée, au Grand-Palais, n'est pas achevée. Mais en somme, l'ensemble est prêt, et l'impression générale est excellente. Dans leur décor de verdures, les Palais produisent l'effet décoratif que l'on espérait. On n'en regrette que davantage la manie sculpturale qui a sévi avec tant de fureur, et dont les excès seuls gâtent l'harmonieuse et imposante grandeur des façades. L'aménagement intérieur des expositions des beaux-arts est de tous points digne de louanges. Les organisateurs, MM. Molinier et Roger Marx, Dawant et Dubuffe, — les premiers surtout — ont fait œuvre de goût et de compétence. Le musée réuni par M. Marx est aussi rare que précieux et fait honneur à son créateur.

Nos collaborateurs, MM. Mauclair et Maurice Dumoulin, vous diront, dans nos prochains numéros, l'éclat de notre école française, qui s'affirme mieux encore par l'hommage indirect que lui rendent les étrangers, en empruntant à nos maîtres leur manière, leurs procédés et jusqu'à leur talent. Constatons seulement aujourd'hui le triomphe incontesté de l'art et du goût français représentés ici par la suite incomparable des chefs-d'œuvre d'un siècle, qui ne le cède en rien aux époques classiques des arts.

×

Où on en est. — Petit à petit, l'Exposition prend forme. Mais l'expérience nous donne raison. Il ne faut pas espérer que les travaux d'installation soient terminés avant le 15 mai au plus tôt. Ce n'est donc qu'au 1er juin, avec un mois et demi de retard, que l'Exposition sera offerte aux visiteurs avec son aspect définitif.

Dans toutes les sections, il reste encore beaucoup à faire. Certains exposants étrangers n'ont pas encore reçu les colis expédiés, en raison de l'encombrement des lignes, de l'insuffisance des transports et des arrêtés de l'administration interdisant la circulation des marchandises dans la journée. Tels palais, comme celui des armées de terre et de mer, sont à peine édifiés : les travaux d'aménagement ne sont pas commencés. Au Trocadéro, on bâtit encore.

En tous lieux, peintres et badigeonneurs, charpentiers et décorateurs sont au travail, gênés et gêneurs. Au Champ de Mars ,les installations sont très en retard. Des sections entières n'offrent pas une seule vitrine prête. Et vraiment on est stupéfait de tant de lenteur! Les exposants se plaignent, les entrepreneurs renvoient la responsabilité aux architectes qui imputent les retards aux entrepreneurs; l'administration se tient quitte et n'a cure de tout ceci, et le public, bon enfant, se contente de marcher à travers les salles empoussiérées, jetant ça et là un regard à travers les portières, les cloisons et les caisses!

Certes, il y a déjà beaucoup à voir, certes, il y a, il y aura ici des merveilles. Mais pourquoi morceler notre satisfaction; pourquoi amoindrir l'impression que nous devrions recevoir par tant de défectuosités et de lenteurs? Pourquoi ces plâtras, ces poussières, ces planches, ces caisses, pourquoi cette atmosphère étouffée, et ces obstacles incessants à notre promenade et à notre admiration? Et pourquoi, pourquoi ces interminables atermoiements? Pourquoi n'a-t-on pas déblayé, approprié tous les palais, nettoyé les planches? Et quand se décidera-t-on à donner enfin des ordres sévères et à les faire exécuter?

×

Les entrées. — L'Exposition s'annonce comme un si rare et merveilleux spectacle que, malgré tout, malgré l'inachèvement et la poussière, une foule de plus en plus considérable se presse dans les palais encombrés, dans les avenues à peine nivelées ou encore défoncées. On s'étouffe avec joie, on respire la poussière; on reçoit avec délices les nuages de plâtre qui recouvrent les vêtements; on se heurte aux barrières; mais on entrevoit, on devine, on pressent partout d'admirables spectacles, un prodigieux effort d'industrie et de beauté; on prend contact avec les révélations du génie humain, dans cette prodigieuse poussée de la fin du XIXe siècle, et on se prépare aux visites prochaines, *quand ce sera fini*.

La moyenne des entrées de visiteurs est de 80.000 environ. Le dimanche, c'est la grande cohue. L'affluence des étrangers se fait déjà sentir, mais la grande majorité de ce public est encore peu « gobeuse », restaurants et attractions ne font guère d'affaires. On attend, on espère la bonne province, la poule aux œufs d'or!

×

Un avertissement. — La catastrophe survenue à la passerelle du *Globe Céleste* sera sans doute un cruel mais nécessaire enseignement pour certains architectes et pour l'administration. Nous avions pressenti, et nous répétons encore que des accidents sont à redouter dans les constructions si hâtives, consacrées à diverses attractions. On a voulu faire œuvre d'argent : on a accepté tous les projets, pourvu que les emplacements fussent adjugés à bon prix. On a accepté, les yeux fermés, devis, plans et rapports. Et le bon public risque de payer de sa vie cette incurie administrative. L'accident du *Globe Céleste* n'est qu'un premier avertissement. De toutes parts, on signale des périls non moindres. Au *Vieux-Paris*, on observe avec raison que les rampes de bois de la balustrade, très fragiles, sont destinées à se briser à la moindre bousculade, en occasionnant des accidents mortels. Or, cette bousculade est *inévitable* en certains passages déjà resserrés ! Dans la rue de Paris, il n'est que trop aisé de prédire une catastrophe à la moindre menace du feu, à la première panique d'incendie.

Et, à d'autres égards, puisqu'on a voulu éviter les exhibitions malsaines de la rue du Caire, pourquoi tolérer ces parades en plein vent, cette exposition de femmes en maillot, de misérables paillasses, aux visages flétris et aux oripeaux inusables ? Du moins, au Trocadéro, faut-il payer pour cette exploitation de la badauderie. Faites rentrer vos paillasses, Monsieur le commissaire général !

×

Danse du ventre. — Du reste, nous l'avons, la rue du Caire. Pourquoi changer le nom. Cela s'appelle Palais des attractions orientales. L'étiquette à part, c'est toujours la danse du ventre. Il y a même concurrence ! L'Egypte et l'Indo-Chine se partagent la clientèle. Et l'amateur est encore alléché par les poupées javanaises, et les mousmées japonaises ? Que sais-je ? Il y en a pour tous les goûts. C'est l'empire voluptueux de Loti. Et tout un peuple de vendeurs aux sourires louches vous interpelle avec un sans-gêne naïf : « Mademoiselle, veux-tu du nougât, bon nougât ? »... Et voilà qui relève le prestige moral de notre Exposition ?

×

L'Ecole de l'Exposition. — Nous apprenons qu'à sa dernière séance, tenue au ministère de l'Instruction publique, sous la présidence de M. Léon Bourgeois, la Commission de l'organisation de l'Ecole internationale de l'Exposition a arrêté le règlement général suivant :

La cotisation est fixée à 25 francs. Pour les sociétaires, cette cotisation sera diminuée du montant de leur cotisation annuelle.

Les fondateurs et les membres à vie ont entrée au congrès sans payer aucune cotisation spéciale.

L'Ecole offre à ses membres :

1° Des avantages permanents dont ils jouissent pendant toute la durée du congrès (quatre mois environ), savoir :

a. L'entrée aux réunions quotidiennes (cercle de conversation et de lecture) qui auront lieu dans les locaux de l'Ecole, et l'usage du bureau de renseignements ;

b. L'entrée aux conférences générales françaises ;

2° Des avantages spéciaux limités à une semaine choisie d'avance par le membre, savoir :

a. Le droit de suivre toutes les conférences et leçons-guides en toutes langues ;

b. Le droit de prendre part aux visites dans Paris, organisées par l'Ecole, et aux réceptions offertes par les établissements publics (non compris les frais spéciaux, transports, etc., que peuvent nécessiter les visites).

La jouissance de ces avantages spéciaux peut être étendue à plusieurs semaines moyennant les cotisations suivantes : deux semaines : 40 francs ; un mois, 50 francs ; pour toute la durée du Congrès, 70 francs. Des réductions importantes seront faites aux personnes qui adhéreront en groupe (dix, quinze, vingt, trente, etc...), l'une d'entre elles étant chargée de correspondre pour le groupe avec le secrétariat. Des réductions seront accordées aussi aux familles.

N.-B. — Les leçons-guides seront réservées aux membres du Congrès.

Les autres conférences de l'Ecole internationale seront ouvertes au public aux conditions suivantes :

Abonnement à dix conférences, 15 francs ; vingt conférences, 25 francs. Toute dizaine en plus, 10 francs.

×

Le président Magnaud. — Le comité d'organisation du congrès de l'Humanité vient de choisir M. Magnaud, président du tribunal de Château-Thierry, comme président d'honneur. On ne saurait trop féliciter le comité de ce choix. La place du président Magnaud est évidemment à la tête des hommes qui ont décidé de se vouer à la grande cause humanitaire.

×

Les petits bénéfices des Parisiens. — Le charbon, l'huile, le beurre sont augmentés. Les restaurants à prix fixe élèvent leurs prix de 0 fr. 10. La circulation devient impossible sur les grandes lignes. Les appointements et les salaires restent les mêmes !...

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

IX. — LE BALLON CINÉORAMA

Il n'est pas donné à tous d'aller à Corinthe, écrivait le poète antique.

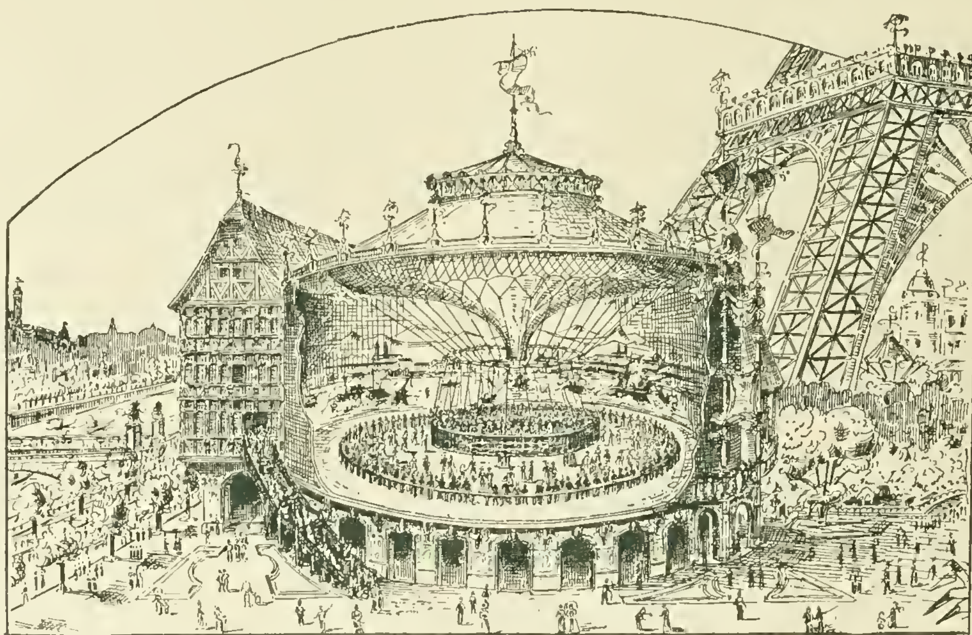
L'industrie moderne, elle, fait venir Corinthe à vous, Corinthe ou pour mieux dire, le monde entier, plaines poudreuses de l'Arabie traversées d'escadrons au galop, marchés fourmillants de villes flamandes qu'encadrent des pignons dentelés, cirques d'Espagne où se ruent les taureaux furieux, joyeux défilés de carnaval ou troupes évoluant en champ de manœuvres, scènes de plaisir ou tableaux de guerre, Paris ou Saint-Pétersbourg, Vienne ou Constantinople : tels sont, en effet, les spectacles au-dessus desquels vous transporte, dans le vertige calculé d'un mirage d'ascension, le nouveau ballon inventé par M. Grimoin-Samson sous le nom de Cinéorama.

C'est au Champ-de-Mars, à droite de la Tour Eiffel, que les amateurs d'émotions neuves trouveront, sur une surface de près d'un kilomètre et demi, l'établissement où est amarrée cette merveilleuse plate-forme, d'où ils pourront s'élancer sans péril

Et parcourir le monde et dominer la terre !

Mais comment est-on arrivé à donner cet extraordinaire voyage dans une nacelle, qui laisse si loin derrière lui le fameux tour du monde en 80 jours? L'étymologie même du mot Cinéorama (mouvement-vue) nous donne la clef de l'invention.

Sous l'aéronaute, c'est-à-dire le public, qui n'en croit pas ses yeux, et tout autour de lui, se déroule une série ininterrompue d'immenses tableaux cinématographiques, exactement rejoints entre eux et se mouvant dans un absolu synchronisme, c'est-à-dire parfaitement ensemble, sur une surface décagonale où objets et gens apparaissent grandeur et couleur nature.



Vue intérieure du Cinéorama.

L'illusion du mouvement continu est obtenue par la surprenante rapidité de production des images qui se succèdent à raison de 6 à 700 par seconde !

Le Cinéorama n'est donc autre chose qu'un panorama vivant : c'est, dans un essor admirablement suggéré, la fantastique vision de paysages et d'innombrables personnages, enregistrés par M. Grimoin-Samson pour le plus grand plaisir de l'œil et de l'esprit.

Aussi peut-on dire que le ballon Cinéorama « enlèvera » tout le monde !

Jean-Marc.



Vue générale de la construction.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone* : 704-19. *Le Gerant* : A. BAILLIÈRE.

PARIS-THÉATRE

— La Comédie-Française vient de reprendre les répétitions des *Fossiles*, et la pièce de M. François de Curel sera menée sans interruption jusqu'à sa mise au répertoire. En ce qui concerne les travaux de réfection du théâtre, M. Claretie a contresigné les plans de M. Guadet, comprenant tous les aménagements nouveaux des divers étages et des sous-sols de la Comédie, et les travaux de reconstruction se poursuivent avec activité: La compagnie Edison a fourni ses devis pour l'installation de l'éclairage, et on compte encore pouvoir inaugurer la nouvelle salle au 14 juillet.

— Ce ne sont pas seulement les représentations de *l'Aiglon* qui attirent la foule au Théatre Sarah-Bernhardt. Les *Samedis populaires de poésie ancienne et moderne* ont aussi un succès très grand; on a dit qu'ils étaient comme « l'Exposition de la poésie française » de tous les temps, et ainsi la plus haute et la meilleure partie de l'âme française est offerte aux étrangers et aux Parisiens.

— Nous signalons avec plaisir un second théâtre populaire. Celui-ci est pour la comédie, le vaudeville, et emprunte la salle du théâtre des Folies-Dramatiques, où nous avions déjà l'Opéra-Populaire qui est installé aujourd'hui rue de Malte, au Théâtre de la République. La direction de ces deux théâtres est confiée à M. Emile Duret, l'administrateur de l'Opéra-Comique.

— A l'Opéra-Comique, le *Juif Polonais* fait de très belles représentations. On annonce que *Hœnsel et Grœtel* passera du 20 au 25 mai. M. Albert Carré songe, paraît-il, à monter aussi *la Croisade des Dames*, de Schubert. Mlle Delna a fait une rentrée triomphale au théâtre de ses premiers succès, dans l'*Orphée*, de Gluck.

— Les représentations de la *Poudre de Perlinpinpin* au Chatelet sont reprises depuis mercredi dernier, et le succès de l'éblouissante féerie remontée tout à neuf pour l'Exposition n'a jamais été plus grand. Il est à remarquer, dès aujourd'hui, que la plupart des théâtres ont imité le Châtelet, et partout nous voyons en vedette le titre des pièces à grand succès : *Cyrano de Bergerac*, à la Porte-Saint-Martin; *la Cagnotte*, au Palais-Royal; *Champignol malgré lui*, aux Bouffes-Parisiens; *Zara*, alternativement avec la *Robe Rouge*, au Vaudeville; *l'Enchantement*, primitivement reçu par le Gymnase et repris généreusement par l'Odéon, a excité vivement la curiosité du public littéraire. Cette pièce très artistique, mais aussi subtile que peu théâtrale, a obtenu un succès d'estime auprès des lettrés. L'interprétation y a contribué pour une large part, grâce au talent de Mmes Hading, Régnier et de M. Tarride.

— A l'Exposition, les attractions attirent dans la rue de Paris une foule de plus en plus nombreuse. On attend prochainement l'ouverture du *Palais de la Danse*. Au Champ de Mars, les travaux du *Palais de la Femme* sont poussés activement.

P. d'Andremont.

SÉJOUR A PARIS PENDANT L'EXPOSITION DE 1900

PRIME AUX ABONNÉS ET LECTEURS

de la « Revue des Revues » et de la « Grande Revue de l'Exposition »

La *Société Française des Voyages Duchemin*, bien différente de certaines entreprises similaires, a tout prévu et tout préparé, pour assurer à des prix les plus modérés, des avantages exceptionnels à nos lecteurs prévoyants. Elle ne promet rien qu'elle ne puisse garantir et tenir strictement. Toutes les personnes soucieuses de leur bien-être et de leur intérêt, qui auront pris connaissance du Tarif et des conditions générales, n'hésiteront pas à nous adresser leur souscription pour s'assurer un séjour agréable et économique à Paris pendant leur visite à l'Exposition.

Par suite de conventions spéciales, entre notre journal et cette Société, nous pouvons offrir une réduction d'environ **10 0/0** sur les prix de ces excursions.

Tarif des Carnets.

Durée d'un séjour : **7 Jours, 6 Nuits.**

COMPRENANT :

A. Logements dans des appartements retenus et particulièrement affectés au Journal par la Société française des *Voyages Duchemin.*

B. Bons de repas (trois par jour) à prendre dans les restaurants qui figurent dans le carnet sur une liste spéciale. Deux repas peuvent être pris dans l'intérieur même de l'Exposition. Le petit déjeuner est compris avec le prix de la chambre et se prend dans l'appartement.

Les trois repas se décomposent ainsi :

Petit déjeuner, chocolat, café au lait, thé, pain et beurre ;

Déjeuner, hors-d'œuvre ou potage, deux plats au choix, dessert et fromage, 1/2 bouteille de vin blanc ou rouge, bière, cidre, lait, pain à discrétion, couvert.

Dîner, potage, deux plats au choix, dessert et fromage, 1/2 bouteille de vin blanc ou rouge, bière, cidre, lait, pain à discrétion, couvert.

C. Sept entrées gratuites à l'Exposition.

D. Sept entrées gratuites dans une salle de spectacle située dans Paris ou l'Exposition. La liste se trouve annexée au carnet et le choix des établissements est à la disposition du voyageur.

E. Un bon pour retirer à nos bureaux un Guide Conty de l'Exposition.

F. Réduction d'un quart ou demi-place à tout porteur du carnet dans tous les établissements de plaisir, panoramas, attractions, dont une rubrique spéciale figure au carnet.

G. Escompte fait au voyageur dans les magasins, maisons de commerce, dont les adresses se trouvent au carnet.

H. Il sera délivré à chaque souscripteur, qui en fera la demande en souscrivant, un ou des billets d'aller et retour de chemin de fer, payables aux tarifs les plus réduits pour la durée exacte de son séjour à Paris. Ce billet lui sera envoyé avec son carnet contre remboursement.

I. Moyennant un supplément de 10 francs par personne, les souscripteurs auront droit à participer à une des excursions organisées par la Société pendant leur séjour, soit à travers les monuments de Paris, soit à Versailles, à leur choix.

Conditions Générales.

1. Les souscripteurs devront faire parvenir directement à l'administration de la *Revue des Revues* le Bulletin de Souscription ci-dessous accompagné du premier versement, soit 20 0/0 du total. Le journal le fera parvenir à la Société Française des *Voyages Duchemin.* Dans la huitaine, ils recevront directement de la Société un bulletin d'acceptation portant un numéro d'inscription, qui sera celui de leur carnet. Le Bulletin sera revêtu de la signature du Directeur de la Société et contiendra en même temps reçu motivé de la somme envoyée avec, au dos dudit reçu, reproduction de toutes les clauses et conditions qui accompagnent le présent Bulletin de souscription.

2. Les adhérents devront indiquer la date exacte choisie par eux pour effectuer leur voyage à Paris. (L'Exposition durera du 15 avril au 15 novembre 1900). Etant entendu que leur arrivée aura lieu un **Lundi matin**, le droit de séjour partant de ce moment et se terminant le **Dimanche soir** après dîner. Pour ceux qui ne fixeraient pas d'époque précise, mais simplement le mois qu'ils désireraient se voir affecter, la Société des *Voyages Duchemin* se réserve le droit de choisir elle-même le lundi d'arrivée dans le mois que les adhérents se sont fixé, et le fera connaître aux intéressés au plus tard vingt jours avant leur départ. La Société tiendra compte des adhésions selon l'ordre d'inscription, et jusqu'à concurrence d'un nombre de chambres dont elle dispose ; elle se fera un devoir de satisfaire les clients autant que cela lui sera possible.

3. Le paiement des carnets de séjour s'effectue en deux versements : le premier en signant le billet de souscription, soit 20 0/0 de la valeur totale du carnet ; le solde, dix jours avant la date fixée pour le départ, à la réception, du carnet contre remboursement.

4. Les personnes qui seraient empêchées de venir à Paris après la souscription pourraient transférer leur carnet, moyennant le payement d'un droit fixe de 5 francs pour frais de transmission. Le souscripteur doit prévenir la Société quinze jours au moins avant la date fixée pour son arrivée, de façon à pouvoir établir un carnet au nom du nouveau titulaire. Passé ce délai, les 20 0/0 restent acquis à la Société.

5. Les souscripteurs, pendant leur séjour à Paris, disposeront de leur temps à leur gré. Il ne leur sera imposé aucun programme en commun.

6. Toute demande de renseignements devra être adressée à Paris, 20, rue de Grammont, accompagnée d'un timbre pour la réponse.

Les souscripteurs sont instamment priés de prendre note des numéros de série que porte leur bulletin d'acceptation d'adhésion, ainsi que des lettres de chaque série : cela en cas de perte, ces lettres étant la matricule nominative du carnet.

7. Des billets de chemin de fer et paquebots à prix réduits sont délivrés à ceux de nos lecteurs qui en feront la demande à la Société des *Voyages Duchemin.* Ils peuvent comprendre des itinéraires fixes ou facultatifs et cela aux conditions habituelles de la Société.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Prime aux Abonnés et Lecteurs de la « REVUE DES REVUES » et de la « GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION »

Détacher ce coupon et l'envoyer à l'Administration de la *Revues des Revues* et de la *Grande Revue de l'Exposition*, 12, Avenue de l'Opéra, à Paris.

Je, soussigné, déclare accepter les Conditions Générales de la *Société Française des Voyages Duchemin* énumérées ci-dessus et la prie de bien vouloir m'inscrire pour un séjour d'une semaine **(7 jours et 6 nuits)** dans l'un de ses appartements de Paris au mois de jour (*un lundi expressement*) (**a**).

Noms, Prénoms Professions et Adresse des Adhérents (**b**)	Nature du Logement et N° de la Catégorie (**c**)	Nombre d'Enfants	Montant de la Souscription (**d**)

Je m'engage à verser la somme de en deux versements, le premier de 20 0/0 de la somme totale, soit ci-joint. Le solde le dixième jour avant l'époque fixée pour mon arrivée à Paris et qui s'élève à payable à la remise contre remboursement de mon carnet.

, *le* 1900.

Signature et Adresse très lisibles (**e**).

(**a**) *Indiquer la date exacte avec l'époque désirée du séjour à Paris.* — (**b**) *Indiquer le nom de chaque personne et l'âge des enfants s'il en existe.* — (**c**) *Voir le tarif ci-contre.* — (**d**) *Indiquer en toutes lettres.* — (**e**) *La signature précédée des mots* : Lu et Approuvé.

Catégories de Carnets Valables une Semaine (7 Jours, 6 Nuits)	Combinaison-Prime de la **REVUE DES REVUES** et de la **GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION**		Observations
	Au lieu de	Prix	
CARNET INDIVIDUEL **1re Catégorie.** — Une personne occupant seule une chambre à un lit.........	**150 fr.**	**130 fr.**	Ces voyages étant, vu la modicité de leur prix, organisés spécialement pour la **Revue des Revues** et la **Grande Revue de l'Exposition** et pour une semaine seulement, *les souscripteurs qui désireraient augmenter leur durée de séjour pour une nouvelle semaine, devront*, pour toutes les catégories de carnet, *prévenir* 48 *heures à l'avance et payer* 10 0/0 *sur le montant de leur carnet. Aucune augmentation ne serait exigée si l'adhérent en souscrivant le premier, prend d'avance un carnet d'une, deux, trois, etc., semaines supplémentaires.* Chaque semaine étant tarifée suivant la catégorie des carnets.
CARNET COLLECTIF **2e Catégorie.** — Deux personnes occupant la même chambre, un grand lit....	**270 fr.**	**240 fr.**	
3e Catégorie. — Supplément pour un enfant de 3 à 12 ans...............	**130 fr.**	**115 fr.**	

N.-B. — Est considéré comme adulte tout enfant ayant 12 ans révolus

Nº 9 1900 10 Juin 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la Revue des Revues



Ce numéro contient comme prime gratuite :

1° Le plan détaillé de l'Exposition;

2° Le plan monumental de la ville de Paris.

SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT.

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.

REVUE DES REVUES

Un Numéro spécimen SUR DEMANDE

ET

REVUE D'EUROPE ET D'AMERIQUE

24 Numéros par an *Richement illustrés*

Peu de mots, beaucoup d'idées. *Peu de mots, beaucoup d'idées.*

	Par an	Par semestre
Paris et la France.	20 fr.	12 fr.
Etranger (Union postale)	24 fr.	15 fr.

Le prix du numéro séparé : en France, **1** fr.; à l'Étranger, **1** fr. **35**.

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

Pour recevoir la **Grande Revue de l'Exposition de 1900** *à domicile, nos Abonnés de Paris et de France sont priés de nous envoyer* **un franc** *et les Abonnés de l'Etranger* **2 fr. 50**, *pour frais de poste.*

Le prix d'abonnement spécial à la **Grande Revue de l'Exposition** est de **10** fr. pour la France et de **12** fr. pour l'Étranger.

On s'abonne *sans frais* dans *tous les bureaux de poste* de la France et de l'étranger, chez tous les principaux libraires du monde entier et dans les bureaux de la **Revue.**

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Primes offertes par la „ Revue des Revues "

Abonnés de 2 ans.

Les abonnés qui nous enverront *directement* leur abonnement pour *deux ans* recevront, *à leur choix*, *une* des deux primes GRATUITES :

a. *Dictionnaire classique d'histoire, de biographie, de géographie et de mythologie*, par le prof. LOUIS GRÉGOIRE (dernière édition), gros volume relié, 1300 pages. (Son prix est de 10 francs.) Ou

b. *Astronomie pratique*, par GABRIEL DALLET, ouvrage classique, illustré de 93 gravures et de 12 cartes du ciel, richement relié, tranches dorées, édition Firmin-Didot. (Son prix est de 15 francs.)

Tous nos Abonnés bénéficient d'une *réduction très considérable* sur les prix des Livres et des Gravures de valeur *compris dans nos catalogues.*

LA REVUE & Revue des Revues

A partir du 1er juillet, notre périodique portera comme titre : **LA REVUE** *et* **Revue des Revues**. *A vrai dire, cette innovation est de pure forme et ne modifie en rien la ligne de conduite de notre publication. Le changement du titre ne fera, en somme, que souligner une réalité vieille de plusieurs années. Depuis le moment où, suivant son évolution naturelle, la* Revue *a donné une extension, de plus en plus grande, aux articles originaux, l'ancienne* Revue des Revues *a vécu. Notre titre, au lieu de répondre au contenu du périodique, dénaturait tout simplement son caractère. Il est vrai que nos lecteurs nouveaux trouvaient ainsi dans la* Revue *plus qu'ils n'en avaient espéré. En présence cependant du grand essor pris par la* Revue, *il est devenu indispensable de faire cesser « l'équivoque de l'enseigne » qui, sans nuire à notre développement matériel, aurait pu, à un moment donné, entraver notre action morale.*

Le titre **LA REVUE** *synthétisera désormais l'œuvre que nous faisons et continuerons de faire.*

D'autre part, loin de diminuer l'analyse des revues françaises et étrangères qui n'a, jusqu'à présent, d'équivalent dans aucune autre publication, nous songeons plutôt à lui donner un plus grand développement. Très prisée par les lettrés et les travailleurs intellectuels, qui voudraient lui attribuer une part léonine de la Revue, *cette rubrique est sans doute moins goûtée par notre public féminin et nos lecteurs mondains ; nous ne désespérons cependant pas de gagner davantage leur curiosité et leur sympathie pour ces pages de la* Revue, *les plus pénibles à rédiger et contenant des trésors de faits et d'idées. Nous l'espérons d'autant plus que la* Revue *a le rare bonheur de s'adresser à une élite d'esprits recrutés parmi les lecteurs des deux mondes, bien capables d'apprécier et d'utiliser ce surcroît de travail, dépensé à leur intention.*

L'augmentation des pages de cette rubrique ne se fera *toutefois* point au détriment *du corps de la* Revue. *Profitant du succès dépassant toutes les prévisions,* **LA REVUE** *va de nouveau* augmenter de volume (*la 5e fois depuis 4 ans*), sans la moindre augmentation de ses prix *d'abonnement et de vente au numéro.*

Aussitôt après l'apparition du dernier numéro de la **Grande Revue de l'Exposition**, *nous ferons connaître notre projet d'agrandissement de la* Revue *dont bénéficieront, en même temps, les articles originaux et la rubrique consacrée aux analyses des revues.*

Notre périodique s'acheminera ainsi vers l'idéal de revue double : **LA REVUE**, *sorte d'expression supérieure du mouvement d'idées dans tous les domaines de la pensée et de l'action sociale, et la* Revue des Revues, *offrant l'analyse succincte de tout ce qui se publie de saillant dans les revues du monde entier.*

Aidés par la collaboration sans cesse grandissante de tant d'écrivains et penseurs éminents, nous nous efforcerons de rendre **LA REVUE** *de plus en plus digne de la situation dominante qu'elle a conquise dans le monde des grands périodiques français et étrangers.*



LE SENS DE BEAUTÉ DE L'EXPOSITION CENTENNALE

La réunion d'œuvres françaises de la centennale donne une profonde et significative leçon technique et morale au monde artistique de l'Europe. Elle apparaît, en effet, avec une si parfaite logique dans la succession séculaire de ses mouvements, variés à l'extrême, elle pose et résout si complètement les deux ou trois problèmes essentiels de la peinture, qu'elle assure à l'art français la place d'honneur parmi toutes les manifestations européennes. Les étrangers ont eu en ce siècle de grands maîtres, mais ils n'ont pas eu notre unité dans le développement et notre netteté de théories. La mission naturelle du génie français a toujours été de présenter clairement, et avec des exemples, les conséquences de toutes les conceptions, d'apporter l'ordre, de réduire un art, en l'ébranchant des redites, à quelques puissants et essentiels rameaux. Notre littérature du siècle, fiévreusement admirable, a manqué à cette mission par l'excès même de sa luxuriance. Mais notre peinture a su constituer une esthétique nouvelle avec une magnifique, une imperturbable vigueur. Grâce à elle, d'antiques erreurs sont mortes, et nous pouvons savoir ce que l'art ne refera plus sans déchoir, si ses directions futures nous sont en partie voilées. Le XIXe siècle français a obtenu trois résultats capitaux dans l'art pictural. Il a ruiné l'esprit du faux enseignement classique, et le dogmatisme d'école. Par Delacroix, Courbet, Manet et l'impressionnisme, le classicisme a vécu. Le second résultat a été de séparer nettement le réalisme du spiritualisme, la virtuosité de l'invention. Le troisième a été, après la disjonction de ces deux principes ennemis, de les réunir et de les refondre en un art nouveau, à la fois individualiste et décoratif, en précisant « l'idée en peinture ».

Pour tous ceux qui constatent aujourd'hui que les formes diverses de l'art marchent à une fusion de leurs principes autrefois distincts, et que nous allons peut-être connaître bientôt une sorte d'harmonisation générale et composite, une œuvre d'art à prolongements indéfinis, une haute leçon s'inscrit à ces murailles couvertes de chefs-d'œuvre. Le XIXe siècle a créé la liberté morale de l'artiste dans la société. Il a réparé l'œuvre néfaste de l'école de Fontainebleau, du XVIIe siècle asservi au goût de Louis XIV, du classicisme allégorique et enfin de l'esprit napoléonien. Il a sauvé, à force de génie, de spontanéité, de révolte saine, la carrière des jeunes peintres futurs d'une geôle initiale, d'un enseignement imposé. Cet enseignement scolastique avait tout englobé ; hormis les pauvres comme Chardin ou les misanthropes comme Watteau, les artistes subissaient le joug de « la carrière ». L'initiative agonisait sous les préceptes, l'âme changeante des temps nouveaux s'étranglait au carcan des doctrines transmises, on vivait sur l'imitation des morts et dans la défiance haineuse des survenus. Le XIXe siècle pictural français a mis fin à ce régime, et notre dernier grand mouvement, l'impressionnisme, n'a pas tué que l'école de Rome ; il a suscité dans l'Europe une révolte salutaire contre l'école d'Anvers, l'école de Dusseldorf, la Royal Académy et tous les faux sanctuaires d'art traditionnel. Le romantisme a

révélé Delacroix, génie splendide et profond, précurseur de l'impressionnisme par sa technique, poète et symphoniste de la couleur, dont Gustave Moreau, génie mystérieux et étrange, a conclu l'évolution dans l'art héroïque et légendaire. Le classicisme, grand avec David, parfait avec Ingres, expressif avec Couture, s'est affadi avec nos officiels actuels. Le réalisme a touché l'apogée avec Courbet, puis a dévié avec le modernisme de Daumier, Manet, Degas. Le spiritualisme a créé Prudhon, Corot, Ricard, Chavannes. L'impressionnisme, de Montcelli à Renoir et à Monet, a renoué la grande tradition décorative française. Nous avons connu des expressifs sagaces, des pensifs comme Gustave Ricard et Carrière; des coloristes d'une fougue et d'une ingéniosité suprêmes, Monticelli, Besnard; des décorateurs surprenants, Besnard encore, et Chéret; des pittoresques à l'âme intense, Degas suivant Daumier; des poètes orgiaques de la couleur, Renoir et ses jeunes filles de soleil, de chair et de fleurs, Claude Monet et ses aspects presque musicaux de l'atmosphère vibratile et harmonisée en gammes indéfinies; des rêveurs sereins et fervents, Millet, Fantin-Latour; des rêveurs héroïques, Chassériau, Puvis de Chavannes; des contemplatifs de la nature, Rousseau, Corot; des peintres de mœurs et de rêve, Rops, Riesener, Manet. Et de cette série magistrale d'intellectuels, de sensitifs, de logiciens, un même enseignement est né, une seule hymne s'est élevée : « Cherche toi-même en toi-même, souffre, vis, regarde, prends contact avec la nature, prends conscience de Dieu, élève-toi, sois pauvre, lutte, reconnais tes erreurs, sois l'écolier éternel de ta vision et de la vie: distingue avec sainteté et simplicité le rêve dans le réel, aime ce que tu vois. Il n'y a de précepte que le sentiment. L'ému ignorant vaut mille fois l'érudit insensible. La composition et sa science elles-mêmes ne sont que l'élan de l'âme. Que ton maître, dans le plus humble dessin, soit l'amour et le sacrifice de toi devant la chose vivante que tu essaies d'exprimer. Fuis les formules toutes faites : la nature s'en rit, elle les contient toutes et les déjoue, s'il lui plait. Avant tout, donne-toi à elle, sans oublier qu'elle est le signe de Dieu, et si tu l'as pénétrée et comprise, remercie celui qui l'a faite et t'a permis, avec miséricorde, de la comprendre un peu durant ta vie pour alléger la fatigue de traîner un corps sur la terre. » Voilà ce que signifient, avec une intensité morale plus grande peut-être, plus noblement souffrante que les musées des siècles précédents ne sauraient l'exprimer, ces tableaux de la centennale où l'Europe vient constater respectueusement quelques qualités suprêmes que la critique partielle n'accorde pas toujours à notre art.

J'ai une joie profonde à le dire. Dans notre peinture, plus peut-être que dans tous nos autres témoignages d'esprit et d'âme, se manifeste cette éclatante, cette supérieure beauté. Passionné de critique d'art, depuis quelques années j'attendais avec ferveur l'heure de ce groupement séculaire, certain qu'il imposerait au monde cette certitude, qu'une profonde, qu'une nouvelle conscience est éclose dans ce pays. Nous pouvons être aujourd'hui assurés d'être la leçon loyale et complète de l'esthétique européenne. Il n'y a eu nulle part plus noble floraison. Turner, Rossetti, Watts, Lenbach, Bocklin, Klinger, Segantini, Whistler, Goya, Vasnetzoff, dans toute l'Europe, n'ont point, à eux tous, réalisé l'unité de notre idéal. Aucun pays n'a su, après une crise aussi terrible que la guerre de 1870, susciter en soi-même l'énergie inouïe d'une révolution comme l'impressionnisme français qui, de l'école de Glasgow à celle de Munich, de Baltimore à Christiania, dicte son art nouveau aux plus originales natures de l'élite. Constater cela, parce que c'est la pure vérité, cause à l'âme d'un écrivain et d'un amateur respectueusement épris du génie de cette race une émotion de pensée qui n'a rien de commun avec le nationalisme à la mode.

Saluons l'effort national, en nous disant bien que dans le siècle qui a eu l'honneur d'être malade de fièvre par amour de la liberté, c'est à des souffrants et à des pauvres que la couronne revient. Delacroix était torturé et a presque côtoyé la misère. Millet est mort dans le dénûment. Corot a vécu en paysan. Manet a été hué et outragé. Chavannes a été bafoué. Moreau, décrié par ses confrères, a caché son œuvre et sa vie. Daumier est mort très pauvre. Ricard, gloire mystérieuse, n'a été connu que de quelques-uns. Monet vit à la campagne, raillé par les officiels. Monticelli végéta dans

une mansarde. Renoir est pauvre. Degas, dédaigneux, soustrait, comme Moreau, son œuvre de plus en plus haute au jugement hâtif de l'époque. Tous ces hommes sont les réparateurs des fausses gloires, les compensateurs des succès de réclame; ils rachètent les mensonges de la faveur ignorante des foules. Avec leur sacrifice personnel est écrit, dans la douleur, le livre d'or de la tradition nationale.

L'esprit romain dans la peinture allégorique, jésuite dans la peinture religieuse, italien dans la peinture décorative, autocratique dans l'enseignement, a été tué par leur exemple et leur œuvre. Par eux nous avons compris où reprendre notre vraie filiation. Monet remonte à Watteau, Degas à Debucourt et à Clouet, Corot à Poussin et à Chardin, Degas à La Tour, Besnard à Largillière, Chéret à Fragonard, Watteau à Boucher. Et Delacroix, Moreau, Chavannes, nous ont dotés du cerveau « épique » que n'auraient soi-disant pas les Français; et Manet et Carrière, et Ricard, ont trouvé, dans la vie quotidienne et moderniste, une émotion insoupçonnée. Le siècle a fait justice de tous les sophismes d'école, rétabli nos vraies avenues, ouvert une route nouvelle.

C'est presque totalement à M. Roger Marx qu'est dû le groupement de la Centennale. Un avancement dans la Légion d'honneur a été le signe du remerciement que tout artiste français doit à l'homme qui a le plus fait pour les peintres d'aujourd'hui. Mais je crois que ce noble esprit a trouvé sa véritable récompense dans la profonde émotion d'un tel classement. Au visiteur qui entrera dans ces galeries, ébloui de cette floraison prodigieuse, il faut dire et redire avant tout : « Admirez, aimez ces divers génies, parcourez cette gamme complète de pensées et d'intentions. Mais songez à la raison secrète de cette réunion. Ici témoigne, d'une voix glorieuse, le génie absolu de votre race. Votre visite vous laissera étudier en détail les peintres que nous venons de nommer et bien d'autres encore, moindres mais exquis ou généreux; pourquoi vous énumérer ce que vous allez voir? Un catalogue vous dira, avec éloquence, le nom de toutes les fleurs de cet immense paysage de la sensibilité française. Mais ce qui nous permet peut-être de prendre opportunément la parole, dans cette revue, où se rencontrent et s'élaborent les leçons de pensée du grand Congrès de 1900, c'est la sincérité pieuse avec laquelle nous vous prions de laisser grandir en vous le respect et l'amour de cette France que la politique dévaste et dont le culte se monnaye, mais qui est ici glorifiée au sens vrai par l'hymne de ses fils qui ont aimé ses paysages et sa clarté intellectuelle. »

Une Exposition est une conclusion. Elle ouvre aussi une vue sur l'avenir. En ces pages qui ne sont qu'une préface, je voudrais enclore l'idée suivante : *jamais* l'art français n'a été plus sain et n'a mieux été préparé à un avenir. La peinture se transforme, c'est indéniable, et son génie propre devient harmonique, comme celui de tous les arts, que la musique va englober et réduire à ses principes d'émotion. Le « crépuscule des techniques » est venu pour les arts plastiques. Nous naissons à une notation prodigieusement concentrée de la sensibilité moderne. « Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. » Mais qui donc oserait parler de décadence là où il n'y a qu'évolution? Les arts d'initiation meurent par l'habileté même. Le paysage ne *représente* plus, il *symphonise*, mais avec quelle santé! Manet et ses disciples apparaissent ici de la plus authentique vigueur, de la plus valable logique, auprès des faux symbolistes de l'Académisme erroné. Avec une étonnante insistance magnétique, le réalisme se tourne vers le rêve, s'y incorpore, le double et le fortifie. Les genres s'évanouissent, la vision d'âme s'unit à la constatation des aspects de la vie, tout se condense, l'intelligence concilie toutes les vieilles antinomies d'autrefois. Dans l'universelle vibration de l'atmosphère, par tous étudiée, par tous décomposée dans ses secrets, le paysage, les figures, les objets se relient, révèlent indistinctement le sentiment de la vie de l'art, où il n'y a ni moral ni physique. Au seuil du siècle Delacroix brûle d'un sombre feu lyrique, au déclin Chavannes décolore ses suaves horizons religieux; Corot rêve, Millet médite, Manet constate, Monet idéalise, Renoir chante et Degas, rejoignant Ingres, définit l'organisme humain. Un cycle complet de réalité et d'idéal s'ouvre et se clôt. Aux murailles de la Centennale une conception absolue de l'homme debout au bord de l'univers est inscrite avec grandeur.

Camille Mauclair.

LES EXPOSITIONS D'ART AUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

(*Suite*) (1)

L'Exposition Rétrospective

(*Suite et fin*)

A la suite, viennent des salles contenant des objets de même nature que les précédents, mais à des propriétaires moins exclusivement ecclésiastiques.

Au centre de la première, un majestueux aigle de lutrin, en cuivre. A gauche la croix ornée de cabochons et de filigranes, don de l'impératrice Mathilde et provenant de l'abbaye de Valasse, des reliquaires et des ostensoirs ; à droite, de superbes émaux cloisonnés, de curieuses figures de saints en demi-relief, une splendide pyxide, rouge et or à Mme la marquise Arconati ; d'extraordinaires colombes eucharistiques, des croix processionnelles, cet attachant masque du musée d'Angers et le joli reliquaire du XIIe siècle formé d'un tube en cristal, de la collection Bardoc.



La Salle du métal

A signaler encore la superbe plaque de Geoffroy Plantagenet, la magnifique vitrine renfermant des plaques de coffret du XIIe siècle. Le long des parois, les cloisonnés et les champlevés de Chandon de Briailles, des collections Doistau et Martin-Leroy.

On pénètre ensuite dans la salle des émaux. Au centre, la Vénus de la collection Mannheim, la suite des mois, en grisaille et or de Jean II Pénicaud et le splendide chandelier de Léonard Limosin de la collection Taylor. Au fond, la réunion des polychromés depuis les origines jusqu'aux Monvaernis, Nardon-Pénicaud, les triptyques d'Orléans et de Bourges, la collection de M. Boy ; en face, la collection Maurice Kahn. Sur l'autre face des émaux de Jean I à Jean III Pénicaud et de Limosin. Vis à vis, le célèbre plat de la maison de Lorraine, dit le *Banquet des Dieux*, la coupe de Pierre Raymond d'un bleu si joli et les trois médaillons de femmes, tirés des collections de MM. de Rothschild.

Pour terminer, la salle des étoffes, avec la dalmatique de saint Bert de Comminges, les chasubles de Reims ; puis la salle des miniatures, des sceaux, des médailles.

Tout au long des murs de toutes les salles sont tendues des tapisseries à profusion. Les plus célèbres sont, dans la salle des ivoires, la suite des tapisseries du XVe siècle du château de Pau ; dans celle du métal les deux tapisseries de Reims dites du *Fort-Roy Clovis* du XVe siècle aussi. Tout en haut les bandes de N. D. de Beaune figurant les scènes de la vie de la Vierge. La salle de la céramique étale la tapisserie de Rouen du cerf de saint Hubert ; le *bal des Ardents*, et des scènes de l'Apocalypse, venues de Narbonne. Dans la salle de la sigillographie les tapisseries d'après les cartons de Raphaël de la cathédrale de Beauvais.

***

Extérieurement aux salles que nous venons de décrire sont les salles des mobiliers ordonnés par époque.

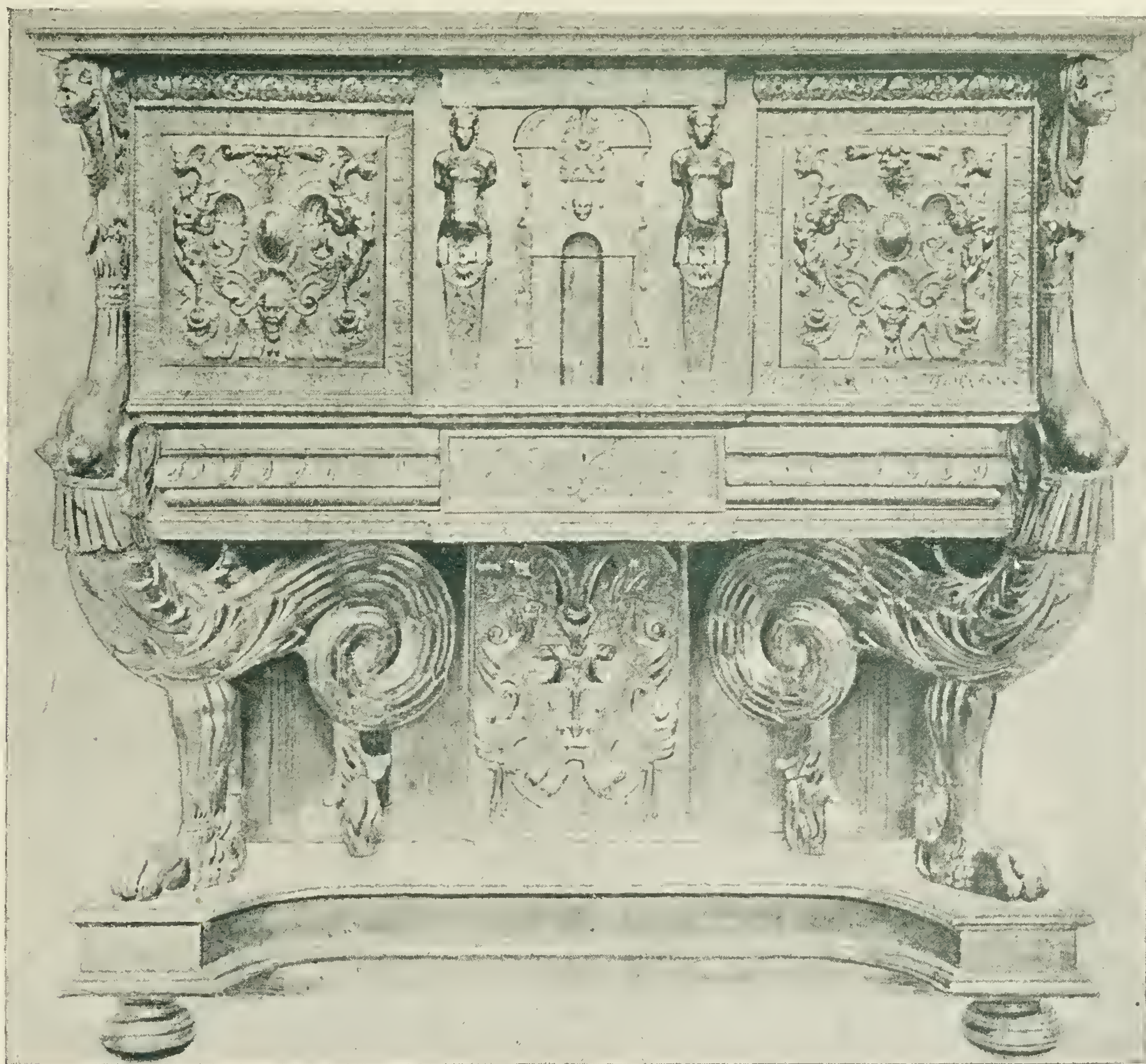
Le moyen-âge, représenté par les belles portes de bois, ornées de scènes de la Passion et de légendes pieuses, en place depuis le XIIIe siècle, sous le grand escalier de la cathé-

(1) V. n° 8, 15 mai 1900.

drale du Puy ; dans une vitrine, un bien intéressant buste de femme du xve siècle en pierre légèrement colorée, dont le type et la coiffure font songer à certaines femmes de la sculpture archaïque grecque. Le long du mur, des coffres, des meubles, des chapitaux romains. Dans la grande vitrine une remarquable collection de statuettes, en bois, en marbre et en pierre, d'où se détachent les huit pleureurs, en costume de deuil, provenant des tombeaux de Philippe le Hardi de Bourgogne et de Jean de Bourgogne.

Du moyen-âge nous passons au xve siècle, avec des chaises, des coffres, dont le coffre fleurdelysé de la cathédrale de Rodez, des statues, toutes fort intéressantes, mais dont les plus curieuses sont une Circoncision et une Présentation, en bois grossier et au milieu, Sainte-Marthe et la Tarasque d'une grande élégance de forme.

Plus loin est la salle du xvie siècle. Le lit d'Antoine de Lorraine avec l'énigmatique devise : *J'espère avoir* frappe le regard, mais la belle armoire dorée et peinte de la marquise Arconati, le seul meuble authentique d'Hugues Sambin le retient. Non loin, le grand bahut soutenu par des griffons émaciés, à tête d'homme, de l'école bourguignonne et le très beau meuble de l'école lyonnaise, accoté de chimères à têtes de femme, appartenant à M. Chabrière-Arlès sont à signaler.

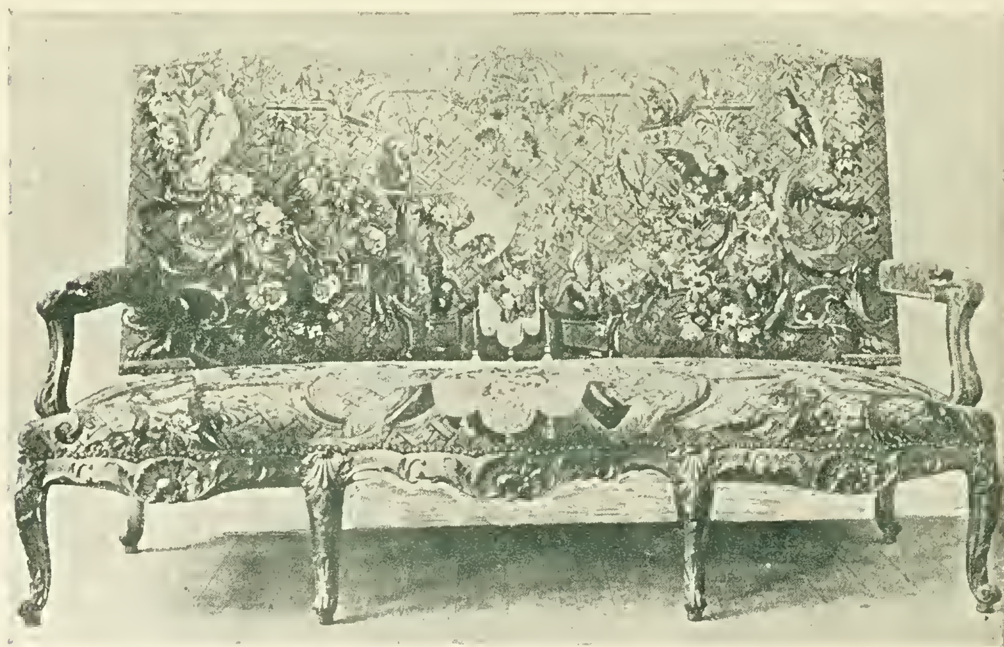


Meuble de l'École lyonnaise (salle du xvie siècle).

A la suite, deux cabinets en ébène, venant de Fontainebleau ; deux Clouet du musée de la Rochelle, Henri IV et Marie de Médicis, des vitrines contenant d'intéressants objets en buis sculpté. Au milieu, une femme priant d'un mouvement extrêmement gracieux et un diptyque représentant le roi René et Jeanne de Laval.

Après le premier escalier se trouve la salle

Boulle ; l'art classique de la première période du règne de Louis XIV y règne en maître et l'on en voit d'admirables spécimens. Au centre du grand panneau rayonne de tout l'éclat de ses bronzes le grand cartel de Fontainebleau; de chaque côté les belles commodes de la bibliothèque Mazarine; sur le devant s'étend l'un des tapis de la savonnerie faits pour la galerie d'Apollon, dont nous retrouverons deux autres exemplaires dans une autre salle. A l'angle droit, le gracieux cartel de l'Imprimerie nationale; au mur un bien intéressant tableau de Rigaud, peu coutumier d'un pareille légèreté : c'est le portrait de Gaspard Gueidan, en joueur de musette du musée d'Aix. En pendant, une dame en bergère de Largillière, appartenant à M. Deutsch, de la Meurthe. Il faut signaler encore, dans cette section, où tout serait à décrire, une vitrine contenant une collection de bronzes Louis XIV, un buste de Richelieu de Varin, et un Louis XIV équestre en acier, de la collection Douastau.



Canapé de la collection Chappey (salle de la Régence).

La salle suivante est consacrée, en majeure partie, à l'art de la seconde période du règne de Louis XIV. Les tapisseries de l'histoire de Scipion, celles des grotesques et des arabesques en ornent les parois; aux angles de belles torchères en bois doré, dont la superbe torchère de l'Ecole des Beaux-Arts; çà et là, des commodes et des tables en bois sculpté et doré, à dessus de marbre. L'intérêt capital de cette salle réside dans la magnifique vitrine d'orfèvrerie qui en occupe le milieu. Ce qu'il y a à signaler, c'est en premier lieu, le service et le nécessaire du grand Dauphin, en vermeil, appartenant à M. Chabrière-Arlès, la cafetière en or avec son réchaud, de la collection Douastau, une aiguière en jaspe montée en or, l'écuelle de voyage du grand Dauphin, en vermeil, à M. Corroyer et sa splendide soupière en argent massif, ciselée par Thomas Germain appartenant au comte d'Haussonville et, quoique d'une époque antérieure, l'élégante burette en argent de l'Hôtel-Dieu de Reims.

Plus loin, salle de transition. En panneaux, les deux tapis de la Savonnerie dont nous avons parlé, les médaillers de la bibliothèque nationale, dont deux sont des meubles d'angle, ciselés d'après Slotz par Goudreaux ; entre les deux fenêtres, un autre médailler, en marquetterie de Cressent, appartenant au même établissement ; dans un angle, un cartel en marquetterie appartenant à M. Boucheron.

Séparée par une paroi basse, une autre section de la salle commence l'époque de Louis XV par la statue équestre du roi, de Lemoyne, venue du musée de Bordeaux et la belle cheminée, en marbre gris, rehaussé de bronzes largement traités, tirée de l'ancien hôtel du gouvernement militaire de Paris, place Vendôme.

Après le second escalier, la collection Chapey, nous ramène à la Régence. Les morceaux les plus remarquables en sont le lustre, une armoire de Cressent en acajou, garnie de bronzes, un canapé recouvert d'une tapisserie à fond jaune dont les oiseaux forment le principal motif ornemental, des appliques en bronze où des têtes d'hydre se tordent en bras de lumière. A signaler aussi cette pendule à orgue, peuplée de personnages de Saxe et enguirlandée de fleurs et de feuillages de la même fabrique, mais dont la monture est française.

Enfin, tout à fait à part, et appartenant à M. Michel Lévy, le fameux panneau de Watteau qui n'est autre que l'enseigne, peinte par le maître, de Gersaint, le marchand de tableaux.

La salle suivante nous ramène au Louis XV. Trois belles tapisseries, la tapisserie aux armes du roi, à fond bleu, les Vendanges et la Danse champêtre de la collection Lowengard. Le long des murs un fort beau bureau à cylindre avec candélabres, un secrétaire à galerie appartenant à M. Scott. Au milieu, la grande vitrine pleine de terres cuites de Clodion, sauf le buste intéressant du marquis de Fonville, d'un artiste peu connu, Defernex. Sur les cotés des vitrines remplies de « souvenirs » de boîtes à mouches, de nécessaires, de menus objets de mode ou de fantaisie, avec des miniatures, des paillettes, des revêtements en marcassite, en cristal, de la collection Bernard Franck.

De là, nous passons à la salle qu'on peut, en toute justice, appeler la salle Groult, à cause de la collection de portraits de femmes de maitres du XVIII[e] siècle et des paysages d'Hubert-Robert lui appartenant, qui y sont exposés. Là, sont aussi à admirer deux commodes, l'une de Riesener dont le panneau central en marquetterie représente des attributs champêtres, l'autre de Béneman, en acajou, dont les motifs des bronzes sont empruntés aux attributs guerriers, et la merveilleuse console en bois doré du ministère de l'Intérieur dont les sculptures sont d'une incomparable légèreté.

Dans les trois dernières salles se trouvent l'exquis secrétaire en bois de citronnier de la collection Scott; la splendide commode avec un médaillon de biscuit de Sèvres de Béneman; deux tableaux, la « Femme nue au bain », qui est un portrait de Vestier et les « Jeux de l'enfance » de Bachelier, une vitrine contenant des pendules, des appliques et des bronzes dont uu grand nombre sont de Falconnet; une grande vitrine enfermant la pendule en marbre de Falconnet, dite des *Trois Grâces*, dont le possesseur est M. Isaac de Camondo.

Proche la salle des Pas-Perdus, le morceau capital est l'armoire à bijoux de Marie-Antoinette, de Jacob, décorée de cariatides en bronze représentant les quatre saisons, de miniatures, de peintures et de biscuits de Sèvres, dont on peut regretter peut-être l'excessive richesse, mais dont chaque partie, prise en détail, est admirable.

MAURICE DUMOULIN.

A travers l'Exposition

LES PALAIS DU CHAMP-DE-MARS

Au soleil de juin, l'Exposition s'offre enfin avec son aspect définitif, toute blanche, élégante et pittoresque, dans une extrême variété de lignes, de formes et de styles, qui réjouit l'œil par sa bizarrerie même et son imprévu.

A distance, l'ensemble est séduisant, par son harmonieuse blancheur, sa richesse décorative, sa fantaisie architecturale. Et, à vrai dire, il faudrait s'en tenir là, se contenter de ces coups d'œil superficiels, de ces impressions générales, considérer cette grande ville nouvelle comme le caprice somptueux d'un jour, comme le décor enchanteur d'une vision rapide et gracieuse, destinée à amuser quelques instants nos regards et à solliciter notre esprit vers les mille et une formes de la fantaisie, du rêve et de l'art.... C'est à tort que nous nous arrêtons, que nous prolongeons l'examen, que nous approfondissons les détails, que nous prenons au grand sérieux ces ébauches légères, ces « études » d'artistes insoucieux d'éternité et qui se contentèrent de faire vivre pour leur plaisir quelques esquisses imprécises de projets qui ne seront jamais réalisés. Pourquoi hausser le ton et chercher ici « de la sincérité », de la « cons-

cience » ; pourquoi reprocher aux uns leur banalité, aux autres leur incorrection, quand on ne demandait à ces bâtisseurs que de construire un décor plaisant à cette fête des Nations, à cette kermesse du siècle heureux de s'achever en joie, et de sourire aux enfants de son génie ? « Esthétique cosmopolite et gaie », a-t-on dit. C'est cela même et ce ne devait être que cela. Ne soyons exigeants que pour les grands édifices qui doivent durer et témoigneront aux générations de notre puissance à concevoir l'harmonie des lignes et des œuvres, de la matière et de l'utilité, de l'art et de l'industrie humaine.

***

Dans ces dispositions, nous pouvons jeter un regard aux façades des palais, promener à travers l'Exposition nos yeux amusés sur les caprices de nos architectes. Au Champ-de-Mars les lignes des palais qui bordent la grande avenue de droite et de gauche, présentent une suite de portiques ornés de peintures décoratives intérieures. Mais chacun d'eux possède une entrée monumentale, et c'est sur ce point qu'a porté l'effort des concurrents.

Le porche du Palais des Mines et de la Métallurgie (de M. Varcollier) dominé par un dôme massif dont la forme rappelle celle d'une tiare, s'annonce par un portail vitré, encadré d'une archivolte richement décorée : sur toute la longueur de la frise s'enroule une guirlande de rosaces, de trèfles et de spirales. Ce porche est surmonté d'un campanile, abritant un carillon de 32 cloches, et flanqué de deux pavillons circulaires à jour abritant dans les tourelles des escaliers à révolution.



Palais des Mines et de la Métallurgie.

Le Palais des Fils, Tissus, Vêtements (de M. Blavette) qui fait suite au Palais des Mines, fait pendant au Palais du Génie Civil, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs. Il a mêmes dimensions, même aspect général. Son grand porche, de 27 mètres de largeur, est assez simplement traité. Il est surmonté d'une loggia à colonnettes et orné d'une frise portant l'inscription de son titre. Deux pylônes à campaniles font office de piliers d'appui de chaque

côté. L'ornementation sculpturale est sobre : quelques cartouches et quelques figures symboliques. Toutes les galeries sont ornées de peintures décoratives.

Le Palais de la Mécanique qui fait suite au Palais des Vêtements, et le Palais de l'Industrie chimique, qui termine la ligne parallèle des Palais du Champ-de-Mars, n'offrent chacun qu'une façade d'angle à coupole, de même style, et encadrent le Château-d'Eau, en avant-corps du Palais de l'Electricité.

Le Palais de l'Electricité, qui relie les deux ailes des Palais du Champ de Mars, n'offre que le couronnement de sa façade, masquée presque entièrement par le Château d'Eau. Cette partie est percée de 9 baies, revêtues de vitraux et de céramiques transparentes, de hauteur décroissante depuis le motif central jusqu'aux extrémités, de sorte que la toiture affecte la forme d'un arc-de-cercle tréflé. La ligne de toiture est surmontée d'une frise en zinc repoussé et ajouré, parée de milliers de lampes multicolores à incandescence, qui apparait la nuit comme une dentelle lumineuse. Le motif central est dominé par une figure symbolisant le génie de l'Electricité, conduisant un char attelé d'hippogriffes et projetant des gerbes de flammes. Au-dessous un grand cartouche porte la date de 1900

Le Château-d'Eau, qui fait corps avec le Palais de l'Électricité, se compose d'une vaste grotte de 30 mètres d'ouverture sur 11 mètres de profondeur, encadrée par un grand portique. Cette grotte abrite, superposées en amphithéâtre, une série de vasques immenses, d'où tombent des cascades d'eaux étincelantes. Au pied du Château-d'Eau et des rampes monumentales qui donnent accès aux galeries du premier étage s'étend un grand bassin, peuplé de statues, divinités et génies, dragons et animaux marins, d'où de toutes parts jaillissent et bouillonnent les eaux. Au centre de la vasque inférieure se dresse, sur des roches naturelles, un groupe allégorique : c'est l'Humanité conduite par le Progrès, qui s'élance vers l'Avenir, renversant dans les flots la Routine et la Haine, Furies menaçantes. Au centre de la voûte très ornée jaillit en cascade d'une hauteur de 30 mètres une rivière de 10 mètres de largeur, déversant 1200 litres d'eau par seconde, qui tombe de vasque en vasque, en flots écumants. Le soir, illuminée, irradiée de lumière changeante par des procédés nouveaux, la grotte et la cascade deviendront une gigantesque fontaine lumineuse, et le spectacle offert promet d'être vraiment merveilleux.

Au Champ-de-Mars, nous n'avons plus qu'à signaler le Palais des Arts libéraux, de M. Sor-



Palais de l Électricité et Château-d'Eau.

tais. Sa façade, d'une composition très fantaisiste, est empruntée aux styles de toutes les époques, et surprend par l'imprévu et la bizarrerie de ses éléments composités.

Le porche d'accès, en pan coupé d'angle, est monumental, avec un cintre formé de mascarons accolés les uns aux autres, qui lui donnent, selon une juste remarque, l'aspect d'une gigantesque coquille marine. Ce faîte, très orné, avec dentelures et hauts reliefs, est surmonté d'un campanile. De droite et de gauche, le portail est flanqué de deux pavillons à jour couronnés d'une coupole byzantine en mosaïque, et donnant accès à un escalier de retour. Sous la coupole du porche un escalier monumental conduit aux galeries de l'étage; deux groupes représentent les Lettres et les Arts, et les Sciences. Sur toute la façade règnent des balcons saillants en encorbellements avec colonnettes et motifs à jour, très ornés, qui tiennent de la terrasse mauresque et du balcon de théâtre. Toute la façade de ce Palais d'ailleurs est très travaillée, et on ne lui contestera pas le mérite de l'originalité, d'une nouveauté un peu déréglée, à vrai dire.

La Salle des Fêtes doit prendre place dans cette revue rapide des grandes œuvres architecturales, et elle fait honneur à tous égards à M. Paulin, son auteur. Elle occupe, comme l'on sait, la partie centrale de l'ancienne galerie des machines. Elle se présente comme un cirque avec une immense piste et des gradins. La vaste coupole vitrée est supportée par 8 grands pylônes en fer et 8 piliers plus légers disposés deux par deux.

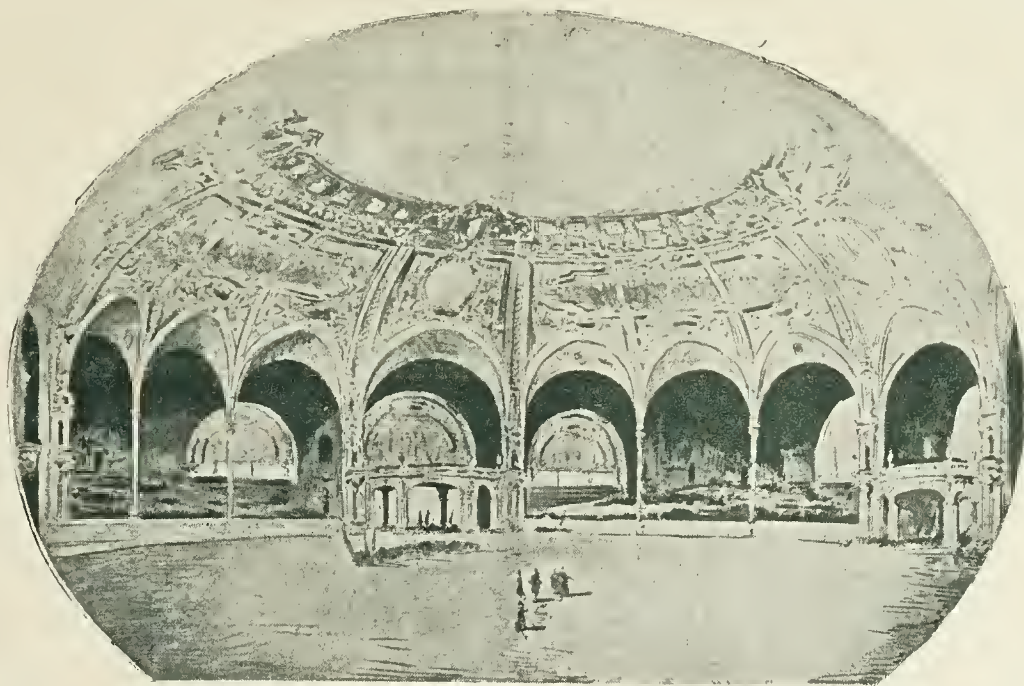
L'originalité de la disposition est que cette Salle, tout en affectant la forme circulaire, est en réalité quadrangulaire, tout entière inscrite dans un carré, grâce à des écoïnçons d'angle, où s'élèvent des gradins. Quatre grandes loges ou tribunes sont aménagées au-dessus de quatre portes d'accès; huit petites loges s'avancent en encorbellement entre les pylônes et huit grandes tribunes occupent les deux côtés du triangle formé par chaque écoïnçon. 20.000 personnes peuvent y trouver place aisément.

La Salle des Fêtes est décorée de peintures et de sculptures dues à nos artistes les plus réputés. Cormon, Flameng, Maignan, et Rochegrosse ont été chargés des triptyques de la cou-



Palais des Arts libéraux.

pole. Dans les grandes voussures quatre panneaux de MM. Maillart, Hirsch, Surand et Thirion représentent les saisons; dans les voussures secondaires une pléiade d'artistes a symbolisé les mois. Au-dessus des grandes tribunes, une suite de panneaux rappellent les usages des peuples anciens. Les voûtes des tribunes sont encore décorées de nombreux panneaux sur toile; ornés de même les vestibules d'accès.



Salle des Fêtes.

L'œuvre sculpturale n'est pas moins importante. Au départ des escaliers, sur les stèles accotant les pylônes des façades, en bas-reliefs ovales de la voûte, sur les balustrades, dans les arcades, une armée de sculpteurs a déployé ses talents variés. A défaut d'autres solennités, — que peut-être elle abritera — cette Salle aura du moins elle-même été une fête pour nos artistes. De longtemps retrouveront-ils pareille bonne fortune?

(*A suivre*). André Rigaud.

LA GRANDE PRESSE DE PARIS

(*A l'occasion de l'Exposition*)

I. — *Le Figaro.*

Le *Figaro* n'expose pas! Ce qui n'empêche point que tous ceux qui viendront à Paris ne pourront manquer de s'intéresser à celui qui est considéré à juste titre comme un des premiers artisans de la grande fête nationale. Ce célèbre journal parisien si connu et si apprécié partout où retentit la parole française sera forcément l'organe attitré de tous nos hôtes. Mais il ne suffit pas de lire le *Figaro*, il faut aussi connaître son organisation exceptionnelle qui a fait de ce journal non seulement le guide intellectuel de la France, mais aussi l'inspirateur de la vie mondaine dans tous les pays.

Le *Figaro* fait, à plusieurs titres, partie de notre Exposition qui doit représenter les côtés les plus saillants et les plus brillants de notre vie nationale.

Le magnifique hôtel de la rue Drouot a beau se trouver loin du Champ de Mars, on ira quand même le visiter pour avoir une idée complète de Paris et de la plus fine fleur de son esprit. Nous restons donc dans notre rôle en dirigeant le lecteur vers la résidence somptueuse de notre confrère et en l'initiant au mystères de ses succès.

Le journal le plus influent du monde a eu des origines modestes. Il fut fondé le 2 avril 1854 par deux hommes d'initiative, MM. de Villemessant et Dollingen, dont le premier, qu'on peut considérer comme le maître incontesté et l'un des fondateurs du journalisme contemporain, apportait à l'association les inépuisables ressources d'un esprit très parisien et d'un tempérament extraordinaire. Quant au second, très rompu aux affaires, il assurait au journal naissant une habile gestion administrative. A eux

deux, ils disposaient pour tous premiers fonds d'une somme de trois mille francs! Par suite des divers dédoublements, ce capital représente aujourd'hui près de 20 millions.



Figaro.

Si nous suivons le journal dans ses différentes étapes, nous voyons qu'elles marqueront toutes un progrès tant au point de vue de son influence intellectuelle que de son extension administrative. Installé d'abord dans un petit entresol du boulevard Montmartre, il ne tarda pas à émigrer dans une boutique de la rue Rossini. Spirituel, frondeur, satirique, il fut bien vite classé comme le journal *Parisien* par excellence, et depuis près de cinquante ans il n'a pas failli à cette tradition.

D'abord hebdomadaire, puis bi-hebdomadaire, il devint quotidien en 1866 : le succès ne tarda pas à prendre des proportions telles que, trop à l'étroit dans le local de la rue Rossini, il se décida à transporter ses pénates dans un hôtel où il put recevoir ses hôtes dans un cadre qui fût digne d'eux et de lui. Cet hôtel, la légendaire « petite chapelle » de la rue Drouot, fut construit en 1876, et dès lors commença la série ininterrompue de ces réceptions où princes et monarques ont coudoyé les représentants les plus éminents de l'art, de la littérature et de la science françaises et étrangères, en même temps que les rois de l'industrie et du commerce, apportant ainsi à l'influence internationale de cet organe français sa dernière et suprême consécration.

Mais au cours de ces réceptions si brillantes, on sentait, malgré les soins qui étaient apportés à leur organisation, combien le cadre était encore étroit pour tant de splendeurs. En outre, les services intérieurs de la maison, la rédaction avec ses cinquante collaborateurs, l'administration et ses multiples services de départ, d'abonnement, de vente, de publicité, la composition, l'imprimerie étaient tellement serrés les uns contre les autres, qu'il fallut encore une fois songer à s'agrandir.



L'Hôtel du *Figaro*.

En 1894, un concours d'architecture fut institué, la maison mitoyenne de l'hôtel fut abattue, et, en 1896, les nouvelles dépendances du

Figaro furent inaugurées. Dès lors, tous les services dont la place était indiquée par une longue expérience purent être logés de la façon la plus confortable et la plus pratique : une librairie depuis longtemps réclamée par les abonnés du *Figaro* qui ont pris l'habitude de tout demander à leur journal fut installée; enfin, et surtout, une salle de fêtes fut construite, qui, avec ses trois cent cinquante places assises, et sa large galerie circulaire, put donner à ses visiteurs un large accès.

On sait toute la célébrité qu'ont acquis les *five o'clock* que le *Figaro* organise, chaque quinzaine, dans cette salle des fêtes. Ils sont devenus rapidement l'une des institutions essentielles de la vie parisienne, et où tous les artistes toutes les œuvres nouvelles littéraires ou musicales, toutes les attractions inédites, viennent chercher leur consécration devant un auditoire d'élite. Ces rapports constants entre le *Figaro* et ses abonnés, la rare fortune qu'il a su mériter de devenir hors de France comme le porte-drapeau de l'esprit parisien et de l'esprit français — à tel point que, du fond de la Russie, des confins de l'Asie jusqu'aux villes les plus éloignés de l'Amérique du Sud, on le trouve partout où la langue française est connue — ont fait de lui autre chose et plus qu'un journal : une véritable institution.



La Rédaction du *Figaro*.

Cela est si vrai, qu'il n'y a pas, en France ou à l'Etranger, un écrivain célèbre, un homme politique important, qui n'ait collaboré, ne fût-ce qu'en passant, au *Figaro*. Citons entre autres : M. Thiers, qui écrivit en 1873, le fameux article d'*un vieil abonné* ; parmi les écrivains français, M. Jules Claretie, Maxime du Camp, Vacherot, Alexandre Dumas, Renan, Octave Feuillet, François Coppée, Henri Meilhac et son successeur à l'Académie, Henri Lavedan, Melchior de Vogué, d'Haussonville, Anatole France, Emile Zola, etc.

Parmi les écrivains étrangers, Mme Mathilde Serao, Gabriele d'Annunzio, Fogazzaro, etc.

Le *Figaro* a acquis par là une influence morale que personne ne songe à contester et qui se trouve nécessairement doublée d'une valeur

commerciale incomparable que ses lecteurs ont appréciée depuis longtemps,

Au reste, nous ne voyons pas de manifestation plus expressive et plus grandiose de l'inébranlable confiance des lecteurs du *Figaro*, que dans le résultat des souscriptions qu'il a organisées chaque fois qu'il y a eu lieu de soulager une grande infortune publique ou privée.

Mentionnons ici les plus récentes de ces souscriptions qui font honneur à la fois à ceux qui y ont apporté leur obole, et au journal qui a provoquer de semblables mouvements :

Souscription du vaccin du croup	443.214 75
Pour les victimes de la catastrophe de Bouzey (mai 1895).	8.400 »
Pour les familles des 7.000 soldats morts à Madagascar (mai 1896).	19.740 »
Pour les sauveteurs du Bazar de la Charité.	84.896 75
Pour les œuvres du Bazar de la Charité.	1.089.425 »
Pour Alice Lavigne, aveugle (1898).	89.367 »
Pour les Coloniaux de Sèvres (mars 1899).	23.660 05

Dans ces vingt dernières années, le total de ces souscriptions a atteint environ huit millions.

Cet or trouvé pour la souffrance et l'infortune ; l'activité, la science partout dépensées dans cette œuvre ininterrompue ; le progrès servi dans ses multiples branches, voilà certainement des résultats que tout commentaire ne pourrait qu'affaiblir, et c'est bien au *Figaro* que peut s'adresser la phrase lyrique du poète provençal voulant justifier la prépondérance de la presse : « C'est que le journal emploie des milliers de bras, fait vibrer des milliers de cerveaux, verse l'esprit, sème l'idée, rit et pleure, tonne et chante, envolé par la ville et la soulevant avec lui, comme si la pensée lui avait donné des ailes. »

A. d'Ébernès.

LES CONGRÈS EN 1900

Graphologues propriétaires et horticulteurs. — Trois Congrès ont été tenus pendant ces derniers jours, ouvrant le défilé qui va se succéder sans un moment d'arrêt jusqu'à la dernière heure de l'Exposition.

Le Congrès des Sciences de l'écriture a pris le premier possession du Palais des Congrès, où tant de questions diverses seront soulevées, où tant d'idées vieilles et nouvelles seront exprimées par les représentants de l'humanité toute entière, sans que peut-être l'accord puisse se faire sur aucun point !

Le Congrès des graphologues a été ouvert sous la présidence d'honneur du Prince de Monaco et sous la présidence effective de M. Gavarry, ministre plénipotentiaire.

M. Gavarry a fait l'historique de la graphologie, qui est une science déjà vieille de deux siècles et sur laquelle s'est arrêtée l'attention de savants et de philosophes tels que Leibnitz, Goethe, Lavater, etc.

Cette première séance a été remplie par la lecture de mémoires de M. Crépieux Jamin, sur l'influence sociale de la graphologie, et de M. Jules-Eloy, sur les signes graphologiques de la mémoire.

M. Varinard, l'expert qui acquit une certaine célébrité pendant le procès Dreyfus, assistait à cette séance.

La deuxième journée a été tout entière consacrée à l'écriture dite du Sacré-Cœur. Cette écriture, anguleuse et redressée. appartient uniformément à tous les élèves du célèbre couvent. Or, d'après une communication de M. Depoin, lue par M. Brilliez, secrétaire du Congrès, cette écriture serait l'indice des plus vilaines passions et la dissimulation serait le moindre des défauts qu'elle indique.

Il s'ensuivrait donc que toutes les anciennes élèves du Sacré-Cœur... On voit où mènerait l'argumentation de M. Depoin.

Un congressiste, l'abbé Darrois, s'est élevé contre cette thèse et la discussion s'est poursuivie longuement sans aboutir à une conclusion.

La troisième journée a été consacrée à l'examen des moyens de favoriser le développement scientifique de la graphologie (communication de M. Crépieux-Jamin) et à la formation professionnelle des graphalogues (communication de M. Hans Busse).

A cette séance, qui était présidée par Mme Ungern-Stenberg, assistait le prince Ghika, délégué de la reine de Roumanie.

La quatrième séance a été présidée par le prince Ghika.

Diverses communications intéressantes ont été faites concernant pour la plupart l'éducation des enfants d'après les aptitudes que révèle leur écriture.

Mme Bogelot, très écoutée de l'auditoire, a parlé des services que lui rendait cette science ; elle lui permet de connaître le caractère des pauvres filles libérées de Saint-Lazare à l'amélioration du sort desquelles, on le sait, elle emploie tous les instants de sa vie.

Le Congrès de la propriété bâtie a succédé immédiatement. M. Paul Beauregard a présidé la séance d'ouverture, et s'est félicité que la France fût le pays qui possède le plus grand nombre de propriétaires.

Les propriétaires congressistes ont paru surtout préoccupés de s'organiser en coopératives pour défendre plus efficacement leurs intérêts, et disposés à établir une association nationale, voire internationale supportant en commun la non-value des loyers.

Une telle association ne peut manquer de susciter l'union des locataires, et l'on sera plus près de s'entendre.

Le Congrès des Horticulteurs tenu sous la présidence de M. Jean Dupuy, a présenté un intérêt technique et professionnel.

Les Congrès international du commerce et de l'industrie, placé sous le patronage de la chambre de commerce de Paris et sous la présidence de M. G. Masson, président de cette compagnie, fait suite aux congrès de 1878 et de 1889 ; nous avons fait connaître les noms des personnages éminents qui ont contribué à l'organiser. Dans presque tous les congrès, les rapports sont publiés un à un, successivement, et communiqués tardivement aux membres adhérents. Ce système ne permet pas à un assez grand nombre de congressistes de s'intéresser et de s'initier à la plupart des questions du programme ; il ne crée pas la curiosité et l'agitation salutaires qui doivent étendre l'examen, multiplier les points de vue, développer et élever les discussions.

Le Bulletin du congrès, créé à cette intention, déjà fait ses preuves. Paru les 31 août et 30 novembre 1899 et le 28 février 1900, il compte près de 350 pages et contient des rapports qui sont non des études préparatoires ou des documents éphémères mais des travaux de grande valeur et de très haute portée.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Les installations. — Les travaux d'installation ne sont pas encore entièrement achevés, malgré les efforts de la dernière quinzaine,

Nous avons assez vivement critiqué les fautes de l'administration pour ne pas reconnaître loyalement que les derniers retards ne sont imputables qu'aux seuls exposants et concessionnaires. Sans doute ceux-ci invoquent les retards causés par les mesures concernant le débarquement des colis, et n'ont-ils pas tout à fait tort ; car l'encombrement causé par l'ouverture prématurée de l'exposition exerce son contre-coup sur toute la suite des travaux.

Mais aussi y a-t-il de l'indifférence et peut-être quelque mauvaise volonté de la part de certains exposants, notamment dans les sections du 1er étage. Beaucoup d'ailleurs se plaignent d'avoir été sacrifiés, malgré les promesses de l'administration, et témoignent sans doute leur humeur en se hâtant lentement. Est-ce M. Picard qui en souffrira ?

Ce dernier vient de décider qu'après un dernier avertissement, des mesures seraient prises contre les retardataires. Au fait, quelques grosses amendes seraient une bonne aubaine pour la caisse, et on sait que M. Picard aime que le coffre-fort soit rempli. Exposants et concessionnaires ne sont-ils pas sujets taillables à merci ?

×

Les illuminations. — Faute d'électricité, on est toujours réduit aux illuminations partielles. Le Château d'Eau ne fonctionne pas encore. La féerie promise à nos visiteurs est encore remise à quinzaine. Mais déjà l'on peut pressentir le merveilleux spectacle qui, prochainement, nous sera offert.

Les broderies de lumière qui courent au faîte des palais, les longues lignes blanches des reverbères. Les reflets d'or et d'argent dans les eaux de la Seine, les clartés des rives, et les taches multicolores des lampes suspendues dans les arbres ravissent les yeux de toutes parts, évoquent la vision — qui sera bientôt réalisée — de quelque ville somptueuse d'Orient, parée de feux, de rayons, de gemmes, éblouissante de splendeurs inconnues, royaume magique de quelque enchanteresse, où l'on entend sous les ramures les appels mélodieux des Fées de l'ombre et du rêve susurrés par des violons mélancoliques et doux...

×

La lumière Kitson a l'Exposition. — Les milliers de spectateurs qui sont venus admirer le décor lumineux des récentes fêtes de nuit à l'Exposition ont pu prendre un vif intérêt à l'éclairage d'une partie des berges de la rive droite de la Seine, au bout du pont d'Iéna. Nous avons là, en effet, des appareils lumineux qui dépassent en intensité, en éclat tous les systèmes connus. Nous devons en parler avec quelques détails. A première vue, on se rend compte qu'un manchon incandescent produit ce vif éclat ; mais quel serait

donc le fluide magique qui le pénètre? Du pétrole gazéifié simplement.

Le système consiste essentiellement en un manchon à incandescence et, comme attribut principal, en un tube pour la vaporisation du pétrole placé immédiatement au-dessus et dans la zone même de chaleur du manchon incandescent. Cette disposition que le système Kitson a seul le droit d'utiliser permet un degré de gazéification donnant une lumière surpassant de beaucoup en intensité tous les systèmes d'éclairage connus, y compris l'électricité.

Chacun connait aujourd'hui le bec Auer, mais alors qu'un manchon Auer ne donne que 70 bougies avec le gaz, ce même manchon, utilisé avec le pétrole par le système Kitson, donne 1.000 bougies.

L'alimentation de ces lampes est faite par de l'huile de pétrole comprimée contenue dans un cylindre-réservoir en acier. Ce cylindre-réservoir pouvant être placé à n'importe quelle distance des lampes,rend tout contact entre la flamme et l'huile impossible. Ce dispositif assure une protection absolue contre l'incendie, et devient ainsi infiniment moins dangereux que l'électrité ou le gaz.

Ces avantages sont décuplés par la facilité qu'ont les lampes Kitson d'être utilisées pour l'éclairage des rues, parcs, magasins, usines, stations de chemin de fer, églises et autres endroits ou locaux nécessitant une grande intensité de lumière. Absolument blanche, la lumière Kitson n'altère nullement les couleurs, et son intensité est telle que d'admirables photographies ont été obtenues par son moyen.

Les lampes Kitson peuvent être suspendues, adaptées à des appliques, etc.; en un mot, elles peuvent être utilisées dans toutes les positions voulues ; le tuyau malléable qui les relie au cylindre-réservoir, ne dépassant pas l'épaisseur d'un fil téléphonique, leur assure une grande liberté d'action. Pour l'éclairage des rues elles peuvent être ajustées à des reverbères, dont les bases peuvent constituer le cylindre-réservoir, formant ainsi des appareils complets et séparés. D'autre part, il est facile de relier les lampes d'une communauté, d'une usine, d'un magasin, etc., afin de réunir l'alimentation de combustible, les appareils de compression, etc., dans un seul local. Comparé au coût d'une usine à gaz ou d'un poste central pour une série de lampes électriques, les frais d'une installation d'un poste Kitson sont à peu près nuls. Ainsi, à l'Exposition Commerciale de Philadelphie, 160 lampes Kitson furent reliées à un poste central. Le coût entier de ce dernier fut moins de 2.000 francs. Pour 160 lampes à arc (donnant une lumière infiniment moins intense) l'installation d'un poste central temporaire eût coûté 40.000 francs au minimum.

Nous préciserons encore nos renseignements en disant que la consommation d'huile est approximativement d'un litre par nuit de neuf heures, la lampe donnant une puissance éclairante de 800 à 1.000 bougies. En France où le taux du pétrole est d'environ 60 centimes, le coût par heure en combustible est donc 6 1/2 centimes.

Nous ne voyons pas, dans les procédés d'éclairage à l'Exposition, une invention qui donne d'aussi précieux résultats, aussi nous empressons-nous de la signaler à nos lecteurs.

×

Nos Hotes. — Nombre de visiteurs de marque sont déjà arrivés ou attendus prochainement. On ne compte plus les princes et autres excellences. Nous possédons des mandarins, des radjahs et des cheikhs. Le shah est en route; une mission abyssine sera reçue dans quelques jours. Le Président de la République mexicaine vogue vers nos rives. Les Rois sont annoncés. On espère le Négus et un Empereur. Le pape, sait-on?

De grands écrivains étrangers sont ou seront bientôt nos hôtes.

Dans sa dernière séance, le comité de la Société de gens de lettres a décidé de s'associer à toutes les réceptions qui seront faites aux grands écrivains étrangers qui viendront à Paris au cours de l'Exposition.

M. Paul Hervieu a été chargé d'arrêter les détails de ces réceptions.

Le grand romancier populaire hongrois, Maurice Jokai, qui n'était plus venu en France depuis 1867, est arrivé avec sa jeune femme et a été l'objet d'un accueil enthousiaste. Il sera reçu solennellement par la Société des gens de lettres. Un comité d'artistes et d'écrivains s'est formé pour lui offrir un banquet. Les journaux démocrates adressent leurs saluts de bienvenue au vaillant défenseur de l'insurrection de 1848, au fondateur de l'*Adendbatter*, qui fut pendant les troubles l'organe de la jeunesse révolutionnaire en Hongrie.

×

Le Musée Rodin. — L'exposition des œuvres de Rodin a été inaugurée cette semaine. Il y avait là, pour célébrer ce bel événement d'art, des écrivains, des admirateurs du maître, des artistes et des personnages officiels.

Le pavillon de Rodin est installé place de l'Alma. Il comprend six salles, où le visiteur, émerveillé, peut contempler le noble labeur d'une existence dévouée uniquement à un hautain idéal d'art.

Dans la première salle est rangée la collection des dessins anciens et récents de Rodin.

Ce sont de mystérieuses évocations, des masques noirs, des torses, qui semblent sculptés dans un métal dur.

Les autres salles contiennent la série des petits groupes.

Ce sont les *Trois Faunesses* et les *Deux Gloires ailées*, l'*Enlèvement*, le *Vieil Arbre*, la *Cariatide tombée*, la *Terre*, ce torse si puissant et couché sur le sol dont il semble en être la palpitation et la vie; l'*Age d'airain*, les *Bourgeois de Calais*, *Victor-*

Hugo, la *Porte de l'Enfer*, *Saint Jean-Baptiste*, la merveilleuse statue de *Balzac*, etc.

Cette exposition marque une date glorieuse dans les annales de l'art français.

×

La fête de gymnastique de Vincennes. — Lundi dernier a eu lieu à l'annexe de Vincennes, sur la piste du nouveau vélodrome municipal, la 26e fête fédérale de l'Union des Sociétés de gymnastique, sous la présidence de M. le Président de la République, assisté des ministres de la Guerre, de l'Instruction publique et des Colonies. Cette fête favorisée par un temps superbe a parfaitement réussi, et avait attiré une foule nombreuse et élégante.

Plus de 400 Sociétés réunissant environ 8.000 gymnastes ont défilé et exécuté des exercices du plus heureux effet. En outre les élèves de l'école de Joinville ont enthousiasmé tous les spectateurs par la régularité et la précision mathématique de leurs exercices.

En un mot séance fort intéressante qui fait le plus grand honneur à ses organisateurs et sur laquelle nous regrettons de ne pouvoir insister davantage.

×

L'École Internationale de l'Exposition. — L'*École Internationale* de l'Exposition a ouvert le 5 juin la série de ses conférences-visites.

La première conférence a été présidée par M. Anatole France, de l'Académie française. M. Hamel avait pris pour sujet : le « Portrait à l'Exposition centenale ». La conférence a été suivie d'une visite au Grand Palais.

Au nombre des autres conférenciers se trouvent MM. Feillet, gouverneur général de la Nouvelle-Calédonie, qui parlera sur la colonisation en Nouvelle-Calédonie et Gruner, ingénieur des mines, directeur de l'exposition minière, qui fera une conférence-visite à l'exposition minière.

Le Gérant : A. BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame. 52. — *Téléphone*.

PARIS-THÉATRE

— A l'Opéra, deux partitions nouvelles de Wagner vont entrer successivement au répertoire : *Siegfried* et le *Crépuscule des Dieux*.

— M. Claretie, dix ans après M. Antoine au Théâtre-Libre, donne les *Fossiles*, de M. François de Curel, à la Comédie-Française. Les modifications apportées à la pièce ne lui ont rien enlevé de ce qui avait pu choquer autrefois les convenances sociales; et le public de notre première scène dramatique doit se complaire médiocrement dans ce milieu familial tellement *raciné* qu'il en vient à supporter les pires compromissions morales, dans le seul but d'assurer la perpétuité du nom. Le talent de l'auteur et des artistes remédie fort heureusement au peu d'intérêt actuel de la thèse.

On n'a pas oublié qu'il avait été question de faire jouer au Gymnase, pendant le mois d'août, la troupe de Molière. Ce projet, paraît-il, n'aura pas de suites. Par contre, il se pourrait qu'on organisât, au château de Versailles, quelques spectacles consacrés au répertoire de Molière, qui serait alors interprété comme sous Louis XIV, avec tous les usages et toutes les traditions scéniques de cette époque.

— La Gaité nous fait entendre la délicieuse musique de Robert Planquette, dans *Rip*, un des opéras-comiques les plus populaires. Nos hôtes d'Exposition vont trouver dans l'admirable légende de Rip Van Wickle, écrite par Meilhac et Philippe Gille, des sensations exquises, ménagées avec l'art incomparable de Fugère.

— *Hænsel et Grætel* font le charme des habitués de l'Opéra-Comique. Les deux jeunes héros de la pièce, Jeannot et Margot chez nous, nous font éprouver les mêmes émotions que le légendaire *Petit Poucet*; et combien la mise en scène savamment appropriée à ce conte d'une naïveté délicieuse, est bien faite pour nous intéresser à ces aimables irréalités! La pièce allemande traduite avec l'art si subtil de Catulle Mendès, conserve en la version française toute sa grâce poétiquement enfantine. Dans le rôle de l'ogresse, Mlle Delna a trouvé une de ses plus originales crétations.

— Le Vaudeville a repris *Madame Sans-Gêne*, la célèbre comédie de MM. Victorien Sardou et Emile Moreau. Les représentations en ont lieu tous les soirs, sauf les lundis et vendredis, réservés actuellement à la « Robe rouge », et, par la suite, aux divers spectacles que la direction a préparés en vue de l'Exposition, et qui doivent alterner avec *Madame Sans-Gêne*.

Parmi les œuvres importantes que M. Porel a en vue, pour la saison prochaine, il en est une qui ne manquera pas de susciter la plus vive curiosité : c'est *Monsieur Alphonse*, dont la famille Dumas vient, par traité, d'autoriser les représentations au Vaudeville.

— Le Théâtre des Bouffes-Parisiens détient actuellement le record du fou rire avec *Champignol malgré lui*; aussi voit-on chaque soir un public nombreux venir chercher aux Bouffes la gaieté contagieuse qui déborde de ce chef-d'œuvre du genre.

— Au Théatre Antoine, deux nouvelles pièces en un acte viennent d'être reçues. Ce sont : *Grasse matinée*, comédie en prose de M. Alfred Allys, et *Mais quelqu'un troubla la fête*, pièce en vers de M. Louis Marsolleau. Ces pièces sont destinées, lorsque le succès de *La Clairière* sera épuisé, à compléter les deux nouveaux spectacles, *Le Marché*, de M. Bernstein et *La Fille Elisa*, que le théâtre veut donner avant d'aborder son « Exposition théâtrale », qui comprendra les dix-huit meilleurs spectacles de son répertoire, alternés.

— A l'Exposition, l'ouverture du *Palais de la Danse*, rue de Paris, a été l'occasion d'un très grand succès; on est unanime à vanter la situation exceptionnelle du théâtre, l'élégance de la salle, la somptuosité des costumes, l'ingéniosité délicate du ballet, *Terpsichore*, et enfin la mise en scène réglée par Mme Mariquita.

Voici le sujet de cette féerie : Terpsichore, entourée des autres muses, charge la Renommée d'inviter l'Exposition au concours de danses qu'elle ouvre entre les différents pays, et c'est ainsi que nous nous trouvons successivement en Angleterre, en Espagne, en Italie, en Russie, en Grèce et en France. Il y a là trois tableaux, ceux d'Espagne, d'Italie et de Grèce, qui feront courir le Tout Paris-Exposition, c'est-à-dire le monde entier.

— Le Maréorama satisfait enfin la curiosité avide des visiteurs de l'Exposition. Jamais spectacle n'a été présenté au public dans des conditions si grandioses, si parfaites, si originales : c'est réellement un voyage en mer, avec tout l'intérêt des excursions les plus pittoresques.

— *Le Palais de la Femme* avec sa parure si claire, si élégante, a été fort admiré par le nombreux public des récentes fêtes. Visiteurs et visiteuses paraissaient charmés de l'heureuse disposition des salons, boudoirs et galeries, qui vont devenir le rendez-vous le plus recherché, le plus attrayant de l'Exposition.

— Dans la rue de Paris, la foule se presse principalement devant la Roulotte, le Grand Guignol, le Photo Cinéma-Théatre, les Tableaux vivants.

P. d'Andremont.

Nº 10

1900

25 Juin 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément illustré de la Revue des Revues



SOMMAIRE

Directeur : *JEAN FINOT.*

Secrétaire de la Rédaction : *A. DUCAUX.*

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.

LA REVUE & Revue des Revues

A partir du 1er juillet, notre périodique portera comme titre : **LA REVUE** ET **Revue des Revues.** *A vrai dire, cette innovation est de pure forme et ne modifie en rien la ligne de conduite de notre publication. Le changement du titre ne fera, en somme, que souligner une réalité vieille de plusieurs années. Depuis le moment où, suivant son évolution naturelle, la* Revue *a donné une extension, de plus en plus grande, aux articles originaux, l'ancienne* Revue des Revues *a vécu. Notre titre au lieu de répondre au contenu du périodique, dénaturait tout simplement son caractère. Il est vrai que nos lecteurs nouveaux trouvaient ainsi dans la* Revue *plus qu'ils n'en avaient espéré. En présence cependant du grand essor pris par la* Revue, *il est devenu indispensable de faire cesser « l'équivoque de l'enseigne » qui, sans nuire à notre développement matériel, aurait pu, à un moment donné, entraver notre action morale.*

Le titre **LA REVUE** *synthétisera désormais l'œuvre que nous faisons et continuerons de faire.*

D'autre part, loin de diminuer l'analyse des revues françaises et étrangères qui n'a, jusqu'à présent, d'équivalent dans aucune autre publication, nous songeons plutôt à lui donner un plus grand développement. Très prisée par les lettrés et les travailleurs intellectuels, qui voudraient lui attribuer une part léonine de la Revue, *cette rubrique est sans doute moins goûtée par notre public féminin et nos lecteurs mondains ; nous ne désespérons cependant pas de gagner davantage leur curiosité et leur sympathie pour ces pages de la* Revue, *les plus pénibles à rédiger et contenant des trésors de faits et d'idées. Nous l'espérons d'autant plus que la* Revue *a le rare bonheur de s'adresser à une élite d'esprits recrutés parmi les lecteurs des deux mondes, bien capables d'apprécier et d'utiliser ce surcroît de travail, dépensé à leur intention.*

L'augmentation des pages de cette rubrique ne se fera *toutefois* point au détriment *du corps de la* Revue. *Profitant du succès dépassant toutes les prévisions,* **LA REVUE** *va de nouveau* augmenter de volume (*la 5e fois depuis 4 ans*), sans la moindre augmentation de ses prix *d'abonnement et de vente au numéro.*

Aussitôt après l'apparition du dernier numéro de la **Grande Revue de l'Exposition**, *nous ferons connaître notre projet d'agrandissement de la* Revue *dont bénéficieront, en même temps, les articles originaux et la rubrique consacrée aux analyses des revues.*

Notre périodique s'acheminera ainsi vers l'idéal de revue double : **LA REVUE**, *sorte d'expression supérieure du mouvement d'idées dans tous les domaines de la pensée et de l'action sociale, et la* Revue des Revues, *offrant l'analyse succincte de tout ce qui se publie de saillant dans les revues du monde entier.*

Aidés par la collaboration sans cesse grandissante de tant d'écrivains et penseurs éminents, nous nous efforcerons de rendre **LA REVUE** *de plus en plus digne de la situation dominante qu'elle a conquise dans le monde des grands périodiques français et étrangers.*



LA DÉCENNALE FRANÇAISE

Elle réconcilie et rassemble les deux anciens Salons, dont la rivalité imaginaire prêtait à sourire, puisque seules des questions d'intérêts la créaient. Il ne sera pas donné au visiteur, insoucieux des secrets administratifs de ces sociétés, de comprendre quelle différence d'idéal et d'originalité contraignit, par exemple, MM. Bouguereau, Gérome, Detaille, Maignan, Gervex, Ferrier, Béraud, à exposer dans des bâtiments séparés, alors qu'ils apparaissent ici faits pour s'entendre sur des erreurs fondamentales qui unissent les hommes aussi fortement que des vérités. Si une leçon saisissante naît de spectacles semblables, c'est, une fois de plus — et, espérons-le, pour toutes — qu'il n'y a ni dogmes, ni écoles, ni enseignements en art, passés les premiers bégaiements techniques, mais des tempéraments. Sitôt qu'un jeune homme sait composer une palette et rectifier le volume d'une tête, il a pour école la vie, le sentiment des valeurs, et son âme, rien de plus.

Nous assistons ici à la cohabitation constante de l'art académique et officiel, copieusement étalé sous l'estampille de ses plus illustres dignitaires, et de l'art indépendant. Et il n'y a pas d'autre obstacle à l'homogénéité de l'art français que cette dualité des points de départ : eût-on réuni dix Salons rivaux au lieu de deux, la cacophonie ne résulterait jamais que de cet immense malentendu qui est d'ailleurs en train de mourir. Car nous avons eu un groupe admirable et complet de maîtres, authentiques ceux-là, qui ont fait triompher en France, au prix de la pauvreté et de l'insulte, la gloire de l'art indépendant, dressé l'art émotif, spontané, libre, en face de la tradition et du dogme. Si une dernière petitesse a pu faire reléguer dans la centennale, Manet, Monet, Renoir, Degas et leurs généreux camarades, alors qu'ils sont plus vivants que les officiels qui voisinent ici bizarrement les jeunes hommes, la malice académique, croyant les taxer de désuétude en les casant avec les morts, n'a fait que les placer déjà au-dessus de la discussion dans le panthéon des gloires du siècle, auprès des Delacroix, des Ingres, des Corot et des Puvis de Chavannes. Et leurs fils libres, levés en légion, se trouvent assez éclatants et assez forts pour faire triompher ici définitivement leurs idées, en présence des témoignages déconcertants du génie contrôlé par l'Ecole.

Nos académiques, d'ailleurs, valent largement ceux des autres pays. M. Bouguereau ne déchoit pas devant Leighton; si M. Bonnat cesse d'exister devant Leubach ou Sargent, il fait bonne contenance devant n'importe quel portraitiste des cours étrangères; et l'on ne sait que choisir de la sécheresse de M. Detaille ou de l'emphase de Munkacsy. M. Roybet s'est chargé de montrer à l'Autriche que Hans Mackart pouvait être égalé dans son faux romantisme et les joyeusetés inharmoniques, à la fois truculentes et timorées, de son coloris inconscient des valeurs. La peinture « spirituelle » de M. Béraud dame le pion à maint croquis du *Fischietto* ou des *Lustige Blatter*; les lois du goût convenu et du talent sans pensée sont en effet internationales, et autant un Manet, un Besnard nous apparaissent Français, autant l'art gréco-italien et mythologico-ga-

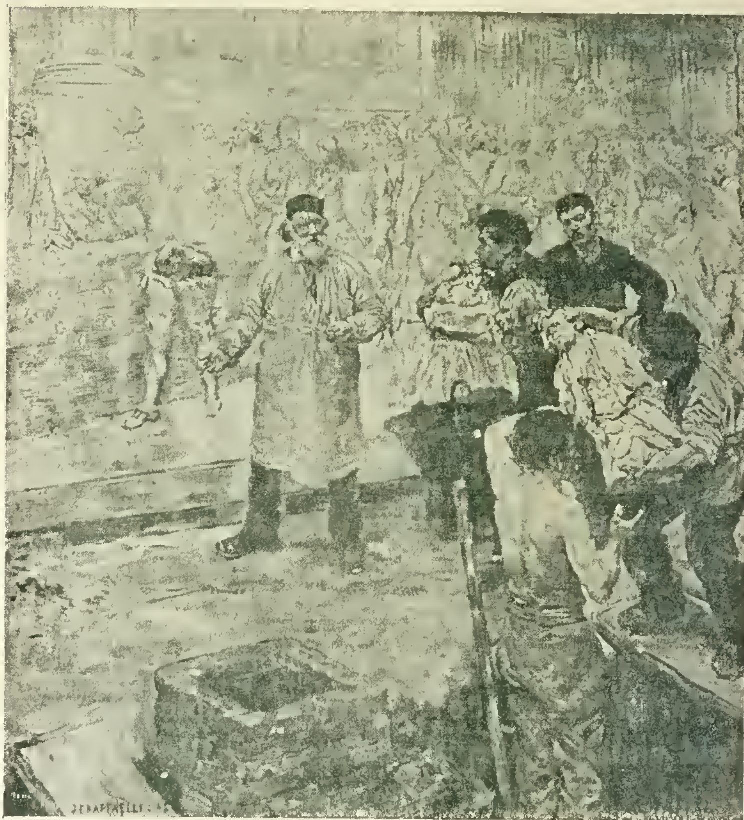
lant des peintres de nudité d'ateliers ou de théâtrales débauches d'étoffes, nous laisse incapables d'en deviner la filiation et la race. Leur art est caduc, ainsi que la peinture d'histoire ou la peinture de genre qu'ils encouragèrent : et parce qu'ils ont mêlé autoritairement un idéal d'imitation et des « sujets » de littérature poncive à la technique de maîtres anciens



Millet : Le Berger.

qu'ils *devaient* renouveler, vivant dans un autre temps et sentant avec une autre sensibilité, il réunissent ici un suprême concile d'œuvres dont il sied de constater courtoisement l'inopportunité.

Il y a ici les toiles principales des Salons depuis dix années. De beaux peintres s'affirment, en des voies diverses. Un Jean-Paul Laurens, un Rochegrosse témoignent, l'un par son style sévère et son effort imposant, l'autre par son sens du tragique vrai et l'éclat furieux de sa couleur romantique, que la peinture historique comprise par des esprits armés et nobles, peut échapper au poncif et révéler l'émotion et la vie au-dessus des costumes et des époques. Ils sont faits tous deux pour inspirer à l'Institut la même jalousie sourde que rencontra Gustave Moreau, puisqu'ils lui imposent le même exemple humiliant. Et l'inégal et prenant poète qu'est, malgré sa monotonie et ses erreurs, M. Henner, peut aussi donner à MM. Bouguereau ou Lefebvre une égale leçon sur leur propre idéal. Mais, éloignés même de ces conceptions, nous trouvons ici l'affirmation définitive de peintres qui glorifieront purement l'école française. M. Albert Besnard et M. Eugène Carrière ont fait dire à la lumière et à l'ombre des hymnes de beauté dont l'éclat et la profondeur, le charme sensuel et la suavité triste, la passion et la mélancolie étaient encore inconnus dans le génie français. Et ils ont aussi créé des portraits comme la *Réjane* ou le *Gabriel Séailles* auprès desquels nous avouerons être peu touchés par les effigies habiles et rubescentes de M. Carolus-Duran ou les virtuosités parfois irréprochables de M. Benjamin-Constant. Encore sied-il d'accorder ici, malgré la place restreinte, un acquiescement à l'enthousiasme du gros public pour la *Victoria* de ce dernier, et de reconnaître qu'il est impossible d'atténuer plus adroitement l'intérêt d'une figure par l'auréole, suffocante de dorures, d'un triomphe de chancellerie et d'héraldisme : le genre ingrat du « portrait officiel » dévie ici vers la joaillerie et la nature morte avec une intensité où le personnage cesse même d'attirer l'attention qu'en effet mérite surtout son rang et son décor, au point qu'à l'effacer le tableau resterait excellent pour y repeindre



Raffaëlli : L'atelier du sculpteur.

l'effigie du successeur au trône. C'est vers d'autres soucis que doit entraîner la lignée normale des préoccupations d'art.

Des portraitistes moindres que Besnard et Carrière apparaissent captivants ; un Aman-Jean délicat, un Jacques Blanche d'une grâce souple et sûre, un La Gandara aux fines nervosités, à l'élégance précise et onduleuse tout ensemble,

se sont affirmés depuis ces dix années précédentes auprès de MM. Ferdinand Humbert, Flameng, Dagnan, Lerolle, leurs aînés. Les paysagistes ont accompli, sous l'influence de l'impressionnisme, une évolution considérable. Succédant à Cazin et à Pointelin, ces deux maîtres, et remontant à Corot, les uns ont restitué une école de grâce mélancolique et de pénétrante poésie : MM. Le Sidaner, René Ménard, André Dauchez, Henri et Mme Marie Duhem, Prinet, Duvent, Louis Picard, Griveau, s'inscrivent au premier rang de la jeune école. Par contre, suivant de près la robustesse sincère de



L'Exposition centennale de la sculpture.

M. Roll, le pittoresque aigu de M. Raflaëlli, l'éclat décoratif de M. Jules Chéret, des paysagistes et peintres de figures d'une vigueur saisissante sont venus, M. Maurice Eliot, M. Henri Royer, M. Charles Cottet, M. Lucien Simon, M. Anquetin, M. Emile Wéry, créateurs d'œuvres fortes et neuves. Puisqu'il sied, en ce rapide article, de noter avant tout les personnalités et les mouvements révélés depuis la dernière Décennale, insistons ici sur ce groupe de néo-réalistes revenus à la peinture sombre tout en restant imprégnés des vigueurs et des libertés de Manet : il y a là depuis cinq ou six ans une formation superbe, qui laisse prévoir un noble avenir du portrait et du paysage à figures significatives. M. Henri Martin, poète et décorateur intense et curieux, s'inscrit limitrophe de l'impressionnisme par sa technique et de l'art idéologique par ses tendances, isolé et conciliateur à la fois avec une noble intelligence. En face du mouvement dont je parle s'accuse celui dont le génie symbolique de Gustave Moreau fut l'âme ; nous avons vu s'épanouir, depuis la mort du maître, cette riche floraison : les Martel, Bussy, Milcendeau, Besson, Sabatté, Rouault, Brant, Desvallières, Jean Veber, Paul-Albert Laurens, Ary Renan, Léandre, Lévy-Dhurmer, Armand Point, forment une sérieuse et valeureuse réunion essayant de renouveler une tradition d'art intellectuel et abstrait, mêlé de littérature, en évitant les erreurs techniques du classicisme. La rivalité de ces deux mouvements, l'un de vision directe, l'autre de vision transposée, nous vaut une renaissance énergique et vivace de l'école française. Et je puis redire ici, comme en parlant de la Centennale, qu'aucun art européen ne peut montrer, même de loin, un ensemble pareil. Incontestablement, l'art plastique en France retient une suprématie que nos autres arts n'ont pas su se conserver. Nous n'avons ici ni un Tolstoï, ni un Meredith, ni un Nietzsche, ni un Wagner, ni un Ibsen, mais un Monet, un Degas, un Besnard, un Rodin ne se rencontrent pas en Europe. Si, obéissant au grand mouvement en faveur de la fusion des arts, commencé depuis le wagnérisme, la jeune peinture a dévié du réalisme pur et simple de Courbet et de Manet pour se rapprocher de la littérature, ce n'a pas été pour retomber dans la « peinture à sujets » des poncifs, mais pour s'inspirer de la qualité d'émotion que la poésie peut transmettre sans tyrannie et sans programme à la peinture : le mouvement créé par Gustave Moreau a été directement vers cet idéal, mais, pour le refuser dans des sujets précis, les Cottet, les Dauchez, les Wéry, les Le Sidaner et les Ménard n'en sont pas moins des poètes, infiniment éloignés du réalisme d'autrefois, sachant magistralement faire sourdre l'émotion psychique dans les aspects du monde réel. J'ai nommé ceux-là ; loin de moi la pré-

tention d'une nomenclature, il en est d'autres pour qui mon oubli ne sera pas blessant. Mais cette seule phalange suffit à nous inspirer les plus hautes confiances d'art, et à nous montrer que dans le crépuscule des techniques s'élabore une renaissance splendide. L'impressionnisme a tué l'école, renouvelé les formes et libéré les consciences ; au fronton d'un art rajeuni va s'inscrire une pensée nouvelle.

Et c'est aussi une noble sculpture que la nôtre. Elle aussi a piétiné dans l'académisme, mais elle est féconde, traditionnelle du vrai style de France, malgré les rechutes et les timidités. Elle est dominée par quelques beaux créateurs, et le peuple blanc qu'elle érige sous la lumière des vastes coupoles dresse un geste unanimement fier. Voici Denys Puech, souple, gracile et prenant; Saint-Marceaux, sérieux et net; Injalbert capable de robustesses larges ; Barrias, dont la *Nature se dévoilant* est vraiment d'une haute pensée ; Boucher, Lenoir, Verlet ; voici Antonin Mercié, souvent emphatique mais capable de la belle figure de la *France blessée* s'appuyant sur Jeanne d'Arc ; voici le subtil et savant Henry Cros, Jean Carriès, génie trop vite fauché, Jean Dampt, à la science profonde, Paul Dubois, aux figures pures, au caractère d'artiste irréprochable ; Falguière, inégal, mais laissant le *Larochejaquelein* d'une si intelligente finesse ; Frémiet, fort et grave statuaire du *Saint-Georges* ; Dalou enfin, les dominant de sa puissance, de son inspiration si forte, si saine, si proche du beau et large sens de la nature, Dalou, dont le matérialisme pensif a touché parfois à la génialité. Autour de lui quelques jeunes, Félix Charpentier, Gardet, Fix Masseau, Bourdelle, Mme Besnard, Mme Cazin, l'exquis Pierre Roche, l'original Alexandre Charpentier, Desbois, Carabin, le pensif Bartholomé, la tragique Mlle Camille Claudel. L'ensemble est puissant et fécond, emporté par un grand sentiment décoratif, par le goût de la simplification expressive, de l'interprétation large des modelés. Et l'application de la sculpture aux arts familiers de l'ameublement, tentée avec charme et vivacité par de nouveaux venus, allège cet art de toute poncivité, l'assouplit et l'intellectualise.

Sauf deux œuvres, Rodin n'est pas ici. J'ai écrit sur sa technique jadis, en cette Revue même, une étude où j'ai dit au public tout ce que je pourrais seulement en redire, et le cadre de cette publication n'admettra pas qu'un article spécial soit consacré au pavillon de l'avenue Montaigne où le plus haut génie français vivant montre son œuvre d'ensemble. Disons seulement qu'absent ou présent, Rodin illumine son art tout entier. Il est ici dans toute la nouvelle génération, son souffle y palpite : et pourtant ayant désavoué sa propre gloire et les chefs-d'œuvre de sa première période, cet inspiré ne fait que s'engager sur la route inconnue où l'entraîne une irrésistible exigence du



Renoir : La Loge.

génie. Les *Bourgeois de Calais*, le *Balzac*, le *Victor Hugo* ne sont que les premières bornes du stade. Nous devrons attendre. Dès maintenant est acquise à la sculpture française la personnalité la plus haute de l'humanité contemporaine, cervelle qui porte en ses replis la plus profonde révolution d'art que nous verrons peut-être depuis Wagner — en tout cas l'immatérialisation de l'art que l'on pensait le plus esclave de la matière. Ces dix dernières années nous ont, auprès de tous ces talents, apporté l'évolution d'âme de Rodin, et cela suffirait à rehausser la Décennale française d'un prestige moral exigeant la déférence de l'Europe pensante.

CAMILLE MAUCLAIR.

LES EXPOSITIONS D'ART AUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

(*Suite*) (1)

L'Exposition Centenale

L'exposition Centenale a été organisée, au prix de longs et patients travaux, par M. Roger Marx, inspecteur des Beaux-Arts, qui en a fait quelque chose d'éminemment instructif et nouveau.

Il s'est attaché, non pas à accumuler les toiles de peintres connus, mais à choisir les tableaux les plus caractéristiques du faire de chaque maître et ceux qui peuvent donner la plus nette idée de son évolution. Par un groupement ingénieux, il a rappelé les tendances, provoqué les rapprochements, indiqué des filiations inattendues, opposé d'heureux contrastes et, chemin faisant, a eu le bonheur de mettre en lumière des artistes méconnus ou oubliés.

Elle occupe la partie du Grand Palais qui borde l'avenue d'Antin,

En pénétrant par la porte monumentale, au fronton de laquelle se détache en lettres de bronze l'inscription suivante : « *Ce monument a été élevé par la République à la gloire de l'art français* », sous la coupole on trouve à droite et à gauche des galeries parallèles à l'avenue.

A droite, en commençant par la salle la plus voisine du Cours-la-Reine, sont groupées les œuvres caractéristiques des origines de l'art français moderne, montrant à la fois et son rattachement avec l'époque antérieure et les nouveautés dont on s'inspirera dans la suite. Là (*salle 1*), sont Greuze avec *Egine et Jupiter*, Mme Vigée-Lebrun, Prud'hon et une esquisse du *Zephire*, et des peintres moins connus Regnault, Réattu d'Arles, Lemonyer, qui marque l'aurore du romantisme, Swebach, Vincent, dont la *Leçon de labourage* est déjà empreinte de l'esprit moderne, Gamelin, Fabre de Montpellier, Roques de Toulouse.

On passe ensuite à la salle consacrée à David et à Gros, dans toute la variété de leur talent (*salle 2*).

(1) V. nos 8 et 9, 25 mai et 10 juin 1900.

Avec David on va de la *Mort d'Ugolin*, faite à Rome au temps de sa jeunesse, jusqu'au portrait de Mme Vigée-Lebrun et à une esquisse pour le rideau du théâtre Chantereine. Avec Gros on va depuis le tableau qui lui a valu le second prix de Rome, représentant un prophète refusant de manger des viandes non consacrées, jusqu'à un fougueux tableau de bataille. A côté, une lumineuse *Mort de César*, de Court, et de vigoureuses esquisses de Guérin, *Mort de Priam*, et de Meynier, le maréchal Ney rendant aux soldats les drapeaux qu'il a pris dans un arsenal.

La troisième salle pourrait s'intituler la salle des portraits du premier empire : de Gros, l'*Embarquement de la duchesse d'Angoulême à Pauillac*, appartenant au musée de Bordeaux, du baron Gérard, le portrait de Madame mère, et, non loin, des Riesener, des Géricault, dont une esquisse pour le fameux tableau du *Naufrage de la Méduse*.

C'est Ingres qui a les honneurs de la quatrième salle, Ingres depuis son grand tableau du *Vœu de Louis XIII* qu'on voit si peu à la cathédrale de Montauban, jusqu'à l'*Entrée à Paris du dauphin Charles*, si ouvertement inspirée par les miniatures du moyen âge, en passant par les extraordinaires portraits de Mme de Sénones et de Mme de Vaucay. Tout près et manifestement de son école le *Polytès* de H. Flandrin, des Lafon et des Robert Lefebvre, tandis que de la même époque, les scènes populaires de Boilly s'en séparent nettement, sont presque, à ne pas considérer les dates, un anachronisme et seront, pour beaucoup, une révélation.

La salle qui vient ensuite (*salle 5*) est consacrée à Delacroix, à Decamps et aux peintres de leur époque.

Delacroix est représenté par son *Saint Sébastien* venu de l'église de Bourg, où, comme beaucoup de tableaux d'église, il est peu visible, par des *Femmes d'Alger*, différentes de celles du Louvre, par sa *Grèce expirante sur les rochers de Missolonghi*, par ses *Comédiens*

et Bouffons, et le premier jet du célèbre tableau, l'*Entrée des Croisés à Constantinople*. C'est là, si l'on peut dire, le Delacroix classique. Mais à côté de ces toiles connues par leurs sujets ou par les discussions dont elles furent l'objet, l'Exposition centenale nous présente un Delacroix moins connu qui se manifeste par cet homme couché à plat ventre et buvant à même le fleuve et surtout par deux remarquables natures mortes.

De Decamps, le chevreuil mourant et le *Passage du gué*, si lumineusement nuageux.

Proche ces deux grands noms, en voici de moins famés : Trutat avec cette femme nue couchée sur une peau de tigre d'une incomparable solidité, avec le *Portrait de son père* en artilleur, dont le profil se détache étonnamment du panneau ; Chasseriau, que nous retrouverons dans le grand escalier et qui est représenté ici par des œuvres de premier ordre, la *Toilette d'Esther* où, sur un fond vert, la femme, servie par un nègre, tord ses blonds cheveux, et une autre étude de femme blonde, ayant la mer bleue pour repoussoir, dont le corps est estompé d'un savant clair-obscur. A ces deux tableaux il faut joindre le grand *Portrait des deux sœurs*.

Delaroche, Scheffer, Vernet et d'autres occupent la *salle 6*. De Delaroche, on voit le beau portrait du marquis de Pastoret ; Scheffer, avec les *Morts vont vite*, où un cavalier bardé de fer enlève une femme nue au furieux galop d'un cheval, fait pendant au *Mazeppa* de Vernet. Lami, dont la célébrité se réduit à des œuvres de petite dimension, se révèle avec la grande toile si vivante de la *Bataille de Wattignies*, empruntée au musée de Versailles ; Bouchot s'y découvre avec une esquisse de la *Mort de César*, admirable de composition et de fougue, Heim par une étude de cadavre qu'on s'accorde à trouver remarquable et les panneaux de cette salle s'achèvent avec le *Portrait de sa femme*, de Dubufe, d'une si jolie lumière, la *Salle d'asile* de Granet, des Court et des Robert Fleury.

Après, *salle 7*, voici les Courbet, les Millet.

Le musée de Montpellier a envoyé, de Courbet, le célèbre *Bonjour, monsieur Courbet*, où l'on voit, sur la grande route, Alfred Bruyas, suivi d'un respectueux valet de chambre, accueillant Courbet, fièrement campé, la pointe de la barbe provocante, en bras de chemise et sac au dos, et la *Vague*. D'autre part, sont venus cette robuste *Baigneuse*, le grand tableau de la *Sieste*, le *Renard pris au piège* et ces si claires *Cribleuses de blé*.

La suite des Millet exposés présente l'*Homme à la veste*, la femme donnant à manger à son enfant, le *Retour des champs*. Entre les deux fenêtres, la belle vue de *Dieppe*, d'Isabey.

Par deux tableaux de Daumier accrochés au panneau en retour de cette salle, nous sommes avertis que nous allons passer dans un autre milieu.

Nous entrons en effet (*salle 8*) dans une pièce où l'art officiel de la monarchie de Juillet avec le *Louis-Philippe prêtant serment devant les Chambres*, de Devéria, et le *Louis-Philippe distribuant des croix à Valmy* de Maussaize, est en opposition avec ce qu'on pourrait appeler l'art social de Daumier, caractérisé par cet étonnant *Jour d'émeute populaire* et toute la série de ses autres études qui occupent presque toute la cimaise du fond.

A côté, voici des Raffet, des Charlet. Puis, des Tassaert, avec l'allégorique *Ciel et enfer* et la *Femme au verre de vin*, d'un art un peu facile, la *Réception de Christophe Colomb*, de Devéria, et l'*Escalier*, d'Isabey.

En équerre des salles précédemment suivies s'ouvre une galerie divisée en salles où sont exposées les œuvres des paysagistes du siècle.

Nous débutons (*salle 9*) par les origines avec Pillement encore tout empreint du dix-huitième siècle, la curieuse vue du boulevard Saint-Martin, de Dagnan, Watelet, Robert Hubert, Constantin et sa *Vue du château de la Barben*, Dupré et les *Bœufs traversant la rivière*, Cabat et Michel, d'une si large facture avec sa vallée de montagne et son orage.

Tout proche (*salle 10*) est Corot avec ses multiples manifestations : des paysages italiens classiques à la manière du Poussin, un tableau classique aussi, *Homère chantant*, une femme nue, des études de modèle, dont une bien remarquable étude de paysanne, des portraits et enfin des paysages tels qu'on est habitué à les admirer chez Corot.

(*A suivre*). MAURICE DUMOULIN.

A travers l'Exposition

LES PALAIS DE L'ESPLANADE DES INVALIDES ET LA RUE DES NATIONS

Les Palais de l'Esplanade des Invalides ont été très heureusement disposés selon la conception d'ensemble qui a prévalu et qui devait nous donner l'admirable spectacle de l'avenue Nicolas II.

Au delà du pont Alexandre III, ils se déploient d'abord comme un majestueux et brillant décor sur le quai d'Orsay, encadrant une large avenue qui se rétrécit en son fond et prolonge la perspective à travers la rue un peu étroite de l'Esplanade jusqu'au dôme des Invalides. Grâce à ce plan très ingénieux, les architectes ont paré à la difficulté qui leur était opposée : la nécessité de préserver les arbres des quinconces, et d'offrir cependant aux exposants des palais et des galeries assez importants pour répondre à leurs besoins.



Le Palais des Industries diverses.

Au premier coup d'œil, l'on se rend compte aisément que le souci de l'effet décoratif a été la seule et constante préoccupation des architectes de ce quartier de l'Exposition.



Entrée du Palais Troppey-Bailly.

Les palais des manufactures nationales — conservons leur désignation officielle — sont l'œuvre de MM. Toudoire et Pradelle. Ils se composent de deux suites de bâtiments symétriques et pareils qui occupent de droite et de gauche une partie du quai et l'entrée de l'Esplanade. Chacun des édifices présente sur le quai une façade composée d'un rez-de-chaussée et d'un étage, et fait une entrée en angle droit sur l'Esplanade, offrant deux nouvelles façades parallèles. A l'angle, s'élève de part et d'autre un porche monumental, très décoré, — avec grand cintre en demi-cercle et un

simple balcon en loggia, dominé par un groupe de sculpture : du côté gauche, ce groupe allégorique représente la *France Industrielle*, par Houdin, et du côté droit, la *France accueillant les Nations*, par Peynot.

Les façades symétriques sur l'Esplanade sont composées de plusieurs parties, séparées par des pavillons fort élégants surmontés de gracieux campaniles. La partie accotée au porche est pareille à la façade du quai. Les galeries du rez-de-chaussée sont annoncées par un portique à baies cintrées, et celles de l'étage sont disposées en terrasse couverte à l'aide d'un plafond soutenu par des colonnes.

Dans la partie qui fait suite à celle-ci, sur la place, la galerie de l'étage a disparu, remplacée par une terrasse découverte dont le mur de fond est décoré de grands panneaux peints à imitation de fresque Ces toiles, dues à des artistes renommés, symbolisent les arts industriels : du côte droit, le *Bois*, la *Pierre*, la *Céramique*; du còté gauche, le *Métal*, les *Tissus* et le *Livre*.

La troisième partie est disposée en quart de cercle, de façon à raccorder pour la perspective les Palais des Manufactures Nationales aux Palais des Industries diverses qui bordent la rue centrale. A l'entrée de la rue, deux pavillons en vis-à-vis donnent accès dans les grandes galeries des Palais des Mobiliers et des Industries diverses. Les façades sont décorées sur toute la surface libre de peintures murales et d'ornements dont l'ensemble harmonique évoque d'un côté la *Tapisserie* et de l'autre la *Peinture*, par des allégories et des figures appropriées au sujet. Sur la corniche supérieure des Palais des Manufactures, au-dessus de laquelle se dressent les mâts des oriflammes, des cartouches polychromes portent les armoiries des grandes villes de France et des principaux Etats.



Le Palais Troppey-Bailly. (Façade sur la rue de Grenelle.)

Les Manufactures nationales n'occupent en réalité qu'une partie de l'étage dans les ailes situées en bordure de la rue centrale.

Les classes de la décoration de la maison, du mobilier et des édifices publics, d'un côté, de

la céramique, de la verrerie et de la cristallerie de l'autre, ont pris possession de la presque totalité des emplacements. Au delà des Palais que nous venons de décrire, s'élèvent, sans solution de continuité, les Palais des industries d'art, à gauche, le Palais Esquié, réservé aux exposants français; à droite, le Palais de MM. Larche et Nachon, consacré aux expositions étrangères.

En façade, ils apparaissent séparés des Palais des Manufactures nationales par les entrées décoratives et figurées des pavillons de Sèvres et Saint-Gobain.

tres, entre les pavillons d'extrémités et le porche central, surchargé d'ornements, comme l'édifice tout entier. Les deux Palais se font pendant avec une rigoureuse symétrie, et ne diffèrent guère que par les détails de l'ornementation. Il va sans dire que les voussures et les plafonds des galeries sont ornées de peintures décoratives. On ne saurait croire combien cette Exposition atteste, de la part de nos architectes, de prévenances, — je dirais presque de tendresse — pour leurs pères en art, sculpteurs et peintres. C'est une touchante révélation !



Le Palais des manufactures nationales. (Le porche de droite.)

Les architectes des Palais de l'Esplanade n'ont eu, comme la plupart de leurs confrères, qu'une seule intention : rehausser le décor. Mais, plus que d'autres, ils ont tout abandonné à cette unique préoccupation : ce ne sont qu'ornements décoratifs, fleurs, feuillages et fruits enguirlandés, franges et astragales, figures allégoriques, médaillons, tout l'arsenal classique de la décoration ornemaniste.

Une succession de portiques enferment les galeries du rez-de-chaussée, qui supportent des terrasses bordées par de vastes balcons de théâ-

Les deux Palais de M. Troppey-Bailly complètent cet ensemble architectural. Ils présentent une façade intérieure sur l'avenue centrale, creusée en demi-cercle, accotée aux façades des Palais des Industries d'art, et se développent en dehors sur la rue de Grenelle, identiques et symétriques, formant plutôt les deux ailes d'un même édifice. Les façades intérieures sont fouillées et ciselées à l'excès, avec loggias peintes en vert et or, quatre clochetons élancés et ajourés, et une profusion d'ornements rehaussés d'or sur fond

blanc ou de blanc sur fond d'or, de sorte qu'elles évoquent à la fois l'idée d'une châsse et d'un gâteau de pâtisserie, triomphe des sculpteurs culinaires. C'est trop joli et trop gracieux et l'excès du détail fatigue les yeux trop distraits. Les Palais plairont cependant aux amateurs du mièvre et du précieux en art : ce sont deux charmants bibelots, et sans doute auront-ils les suffrages des élégantes visiteuses. Sur les façades de la rue de Grenelle, deux frises de 27 mètres de longueur représentent, en bas-reliefs, des travailleurs des industries du feu, ces Palais ayant été primitivement destinés à la céramique et à la verrerie. Ces frises sont intéressantes et consciencieuses, mais un peu disparates avec l'ensemble dans le cadre trop élégant qui les entoure.

L'Esplanade des Invalides est reliée par une passerelle à la rue des Nations qui occupe le quai d'Orsay et la berge de la Seine du pont des Invalides au pont de l'Alma. Nous avons déjà donné un aperçu des splendeurs architecturales qui nous sont offertes dans ce Cosmopolis idéal où chaque nation a exprimé son génie et son art par un édifice caractéristique. Nous reproduisons aujourd'hui une vue d'ensemble de ce prestigieux spectacle. Dans nos prochains articles, nous nous arrêterons plus longuement devant ces Palais, dont quelques-uns abritent des trésors véritables, et nous décrirons les pavillons que nous n'avons pas encore présentés à nos lecteurs.

André Rigaud.



Les Palais de l'Esplanade des Invalides.

LES CHEFS-D'ŒUVRE DE L'EXPOSITION

Les Saturnales (Finis Romœ)

GROUPE EN BRONZE D'ERNESTO BIONDI

Si le concours des visiteurs était un indice de la valeur d'une œuvre d'art, le plébiscite unanime de la foule nombreuse qui envahit le *Grand Palais des Beaux-Arts*, et qui interrompt sa course folle devant le groupe statuaire de Biondi suffirait à en consacrer le mérite.



L'Esclave.

C'est que lorsqu'on se trouve en face du groupe de Biondi on ne peut que s'arrêter.

On sent que l'on est en présence de l'œuvre sortant de l'ordinaire. La commission supérieure des Beaux-Arts en Italie a eu raison de la considérer comme « la plus importante de la section italienne et peut-être même de toutes les sections artistiques ».

Dix figures de grandeur naturelle occupent ensemble une base de neuf mètres de long sur deux et demi de large.

Nous sommes à l'époque de ces fêtes de Saturne qui ont inspiré au grand peintre de Senlis le célèbre tableau de « l'Orgie romaine ».

Biondi aurait pu mettre comme texte audessous de son groupe les mots de Sénèque sur les Saturnales :

« *December est mensis quo maxime civitas desudat. Jus luxuriæ publicæ datum est : ingenti apparatu sonant omnia.* »

C'est la triste époque du règne de la licence et de la luxure, où s'applique, trois jours de suite, de la façon la plus étrange, cette grande théorie moderne de liberté, fraternité, égalité, qui pendant les 362 autres jours de l'année n'était que la négation complète des principes du monde païen.

Trois *Sacerdotes* qui ont sacrifié trop généreusement à Bacchus, rencontrent sur la voie sacrée un groupe de plébéiens ivres. A ceux-ci s'est jointe, pour cette nuit de Saturnales, la belle patricienne.

Un superbe gladiateur domine tous les autres par sa taille et surtout par son regard hautain. C'est dans ses bras robustes que la noble Romaine cherche un abri contre le fol désir des trois épicuriens.

Ce sont la force et la beauté, les deux puissances de l'amour qui seules survivront de tout ce monde païen trébuchant, du trio sacerdotal d'un côté et de l'autre de cette pauvre prostituée de la Suburre, que suivent se tenant par la main, dans leur état de surexcitation générale, l'esclave imbécile et féroce, le *miles* prétorien abruti, et le funèbre *tibicina*. Dans la dégradation psychique de tout ce monde l'auteur a cru voir la *finis Romæ*, titre donné ici à Paris à l'œuvre qu'il avait appelée plus justement l'année dernière, lors de son exposition à Rome, *les Saturnales*.

Le groupe est plutôt un tableau grandiose en bronze, d'une unité organique et d'une har-

monie parfaite. L'auteur eut comme une vision extralucide de cette scène dithyrambique de la *Via Sacra*. On croirait en effet assister à une de ces découvertes étranges faites dans les fouilles de Pompéi, de plusieurs personnes qui vécurent, il y a dix-huit siècles, et que les cendres et les laves aient arrêtées dans leurs pleins mouvements, pour les garder, telles qu'elles étaient, à la stupéfaction de la postérité.

La recherche du détail et le fini de l'exécution qui ont été vivement reprochées à l'auteur ne nuisent aucunement à l'effet de l'ensemble, à cause des proportions naturelles des dix statues.

Le gladiateur, figure classique d'un Spartacus victorieux, est peut-être le type le plus saisissant du groupe, bien que le choix nous paraisse difficile entre cette statue et celles de l'élégante et effrontée patricienne, *virum experta*, et de la pauvre tibicine qui, par le zèle qu'elle



Le Gladiateur et la Patricienne.

emploie à souffler à pleines joues dans son instrument, nous rappelle merveilleusement le vers de Martial :

Ebria nos madidis rumpit tibicina buccis

Le groupe des trois prêtres, quoique modelé à la perfection, nous laisse plus froids, en raison de la trop grande ressemblance des figures qui font un si vif contraste avec la variété des types de leurs voisins de droite.



La Courtisane.

La conception et la signification du « tableau » restent claires. Le seul point obscur est la présence, dans ce troupeau d'ivrognes et de vicieux, de l'enfant qui, attaché d'une main à la patricienne, repousse de l'autre les trois prêtres. On ne peut s'empêcher de se demander : Qui est cet intrus? Que fait-il dans cette galère? Avouons cependant que ce gracieux adolescent est un trait d'union bien imaginé entre les deux parties du groupe.

L'auteur de cette œuvre remarquable est le jeune sculpteur Ernesto Biondi, de Morolo, près de Rome. Il avait déjà recueilli une ample moisson de gloire et par conséquent de critiques avec le « Dernier Roi de Jérusalem » qui souleva tant d'enthousiasme à Londres, ainsi qu'avec la « Mater Dolorosa » et le « Saint François d'Assise », si admirés dans les dernières expositions régionales italiennes. Mais il

n'est pas exagéré d'ajouter que Biondi s'est surpassé dans *Les Saturnales*. Le gouvernement italien a répondu au vœu général du pays en achetant ce groupe, pour le placer dans le grand musée de l'art moderne à Rome.

*
* *

Un autre groupe, également en bronze, mais de proportions bien plus modestes, attire aussi l'attention du passant dans la section italienne, c'est la *Piece en danger*, épisode de la campagne de 1866. On sent que l'auteur, le marquis Clément Origo, a servi dans l'armée avant de devenir sculpteur. Son travail reflète l'âme guerrière du soldat et révèle une connaissance intime de tous les détails du métier. Les mouvements des hommes et des chevaux dont une partie a été déjà frappée par les balles de l'ennemi sont rendus avec une rare vigueur d'évocation.

R. Paulucci di Calboli.



Le Groupe de Biondi.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Les attractions de l'Exposition. — Dès l'ouverture de l Exposition, nous n'avons point caché notre façon de penser en ce qui concerne le genre de spectacles offerts au public dans cette rue de Paris où devaient se rencontrer à la fois l'attraction courue des snobs par la sélection de scénettes qui ont fait la gloire de Montmartre et la présentation de spectacles inédits où les récentes découvertes photographiques devaient jouer le plus grand rôle. Nous avons dit qu'une parade encombrante cachait trop souvent une désolante pauvreté de mise en scène, et regrettions que plus d'ingéniosité n'ait pas présidé à l'élaboration de ces projets de spectacle. Aujourd'hui une rectification s'impose.

Un coquet pavillon qui vient d'ouvrir ses portes nous a montré ce qui n'avait jamais encore été vu. Le Théatroscope nous donne un spectacle unique, absolument inédit. A tout l'intérêt de scènes animées choisies avec le plus parfait éclectisme, nous constatons dans cet établissement l'invention d'un nouveau procédé de projections lumineuses de haute valeur, qui n'a, du reste, rien de commun avec le cinématographe

On se souvient du succès obtenu avec les premières expériences de l'appareil de MM. Lumière ; nous n'hésitons pas à déclarer que le public se passionnera encore davantage devant ces nouveaux tableaux représentant la vie réelle, absolue, de coloration exacte, sans trépidation, et dont l'observation ne donne lieu à aucune fatigue de la vue, mais au contraire repose l'œil sur les plus délicieux enchantements.

La musique, la parole phonographiée complètent l'illusion avec le plus parfait synchronisme.

Il est impossible de porter à un plus haut degré l'intérêt des visions animées et de satisfaire avec un art plus ingénieux nos exigences d'exacte reconstitution. Voilà bien réalisées les conditions que nous demandions à nos directeurs de spectacles : mettre une découverte scientifique d'un réel intérêt au service d'une exploitation ingénieuse. Nous avions à satisfaire les peuples curieux qui désirent certainement autre chose qu'une distraction banale : le *Théatroscope* est heureusement venu pour les plus exigeants, non seulement dans la rue de Paris, à l'Exposition, mais également au boulevard des Capucines, n° 35.

Voir du nouveau qui plaît : c'est un rêve que nous fait pleinement réaliser le théatroscope, un peu tard, peut-être, deux mois déjà après l'ouverture. Mais ne critiquons point ce retard, qui permet actuellement à la direction de présenter un spectacle agrémenté de tout le confort désirable, et de haute valeur artistique.

Les récompenses des Beaux-Arts. — Le jury des Beaux-Arts a commencé ses travaux et poursuit ses opérations chaque jour.

Dans sa *première réunion*, le jury de gravure, avant toute autre délibération a voté, d'acclamation et à l'unanimité une médaille d'honneur à M. Bracquemond.

Par cette forme exceptionnelle de vote, le jury a entendu honorer, autant qu'il était en lui, une carrière qui, depuis un demi-siècle, se maintient avec une égale vigueur.

D'autre part, le jury de peinture a accordé vingt médailles d'honneur qui ont été ainsi réparties :

France : MM. Henner, Cazin, Dagnan-Bouveret, Harpignies, Hébert, Roll, Vollon, Benjamin Constant, Aimé Morot, Henri Martin ; Angleterre : MM. Orchardson, Alma-Tadéma ; Allemagne : MM. Lenbach, Klimt, Van Uhde : Belgique : M. Siruys, M. A. Stevens; Etats-Unis : MM. Wishtler, Sargent ; Espagne. M. Serolla y Bastida ; Danemark. M. Kroyer ; Hollande : M. Israels ; Norvège : M. Thaulow ; Russie : M. Sérof ; Suède : M. Zorn ; Italie : M. Boldini.

La dernière Exposition universelle, en 1889, avait attribué aux sections de peinture (qui comtaient cependant moins de tableaux et de tableaux de valeur) 31 médailles d'honneur, dont 13 aux Français et 18 aux étrangers.

On remarquera de plus que, contrairement à ce qui s'est passé en 1889, aucune récompense n'est attribuée aux œuvres exposées à la Décennale, dont les auteurs sont morts.

Le jury de gravure, continuant ses opérations, a voté les récompenses suivantes (2e *séance*) ;

Léopold Flameng, Achille, Jacquet, Patricot, Sulpis, graveurs au burin (France).

Chauvet, Walthier. Laguillermie, eau-forte (France).

Kœpping (Allemagne).

Peintres-graveurs. — Whistler (Etats-Unis). Desboutin (France), Bauer (Hollande), Zorn (Suède).

Il est à remarquer que Whistler et Zorn sont également médaillés dans la section de peinture.

Lithographie. — Carrière, Chéret, Sirouy.

Médailles d'or ou de 1re classe, de la gravure pour les sections étrangères :

Graveurs : Hans-Meyer et Forberg (Allemagne), Lenain (Belgique).

Graveur sur bois : Cole (Etats-Unis).

Peintres-graveurs : Cameron et Haig (Angleterre), Pennel (Etats-Unis), Dupont et Witsen (Hollande), Matthée (Russie), Pignet et van Muyden (Suisse), Chatrine (Turquie).

3e *séance*. — Deux médailles d'honneur sont décernées à MM. Lionel Lecouteux, graveur (France) ; Albert Besnard, peintre-graveur (France).

Deux premières médailles, dans la sections étrangères, à MM. Fattori (Italie) et Storm (Hollande), peintres-graveurs.

Premières médailles de la section française :

Graveurs : MM. Burney, Adrien Didier, Jules Jacquet, Auguste Boulard, Brunet-Debaisnes, Champollion, Focillon, Gustave Greux, Jazinski, Adolphe Lalauze, Daniel Mordant.

Graveur sur bois : MM. Léon Chapon, Froment, Ruffe.

Lithographe : M. Georges Bellenger.

Peintres-graveurs : MM. Georges Jeanniot, Henri Rivière, Raffaëlli.

Le jury de peinture a décerné les médailles d'or suivantes :

Dans la section française :

MM. Joseph Bail, Marcel Baschet, Jacques Blanche, Charles Collet, Adrien Demont, Mme Demont-Breton, MM. Emile Friant, Gagliardini, Maurice Labre, Ernest Laurent et non Jean-Pierre Laurens, René Ménard, J.-A. Meunier, P. Renouard, A. de Richemont, P. Santoi, Lucien Simon, Tattegrain, Paul Vayson.

En Italie. — MM. Er. Paul Michetti, Pie Toris, L. Baliestrevi.

En Portugal. — J. Salgado.

Aux Etats-Unis. — MM. Georges Brush, Winslew Homer.

En Grande-Bretagne. — MM. Forbes, J.-M. Swan, Réad et non J. Brett.

En Allemagne. — MM. Herterich, Max Kolner, G. Kuehl, Muller, Franz Stück.

En Autriche. — MM. Angeli, Joseph, Mehoffer.

En Belgique. — MM. Emile Claus, Léon Frédéric, Th. Vestraete.

En Belgique. — M. Mrkvicka.

En Espagne. — MM. Jimenez Aranda ,U. Checa, Vierge.

En Grèce. — M. Zacobidès.

En Hongrie. — MM. Jules Benczur, Etienne Csok, Philippe Eazslo.

Au Japon. — M. O. Hashi.

Au pays-Bas. — MM. B.-J. Blommers, G.-H. Breitmer, Mesdag, J.-H. Weissenbruch.

×

Mesures administratives. — L'administration a pris un arrêt par lequel la fermeture des galeries est reculée d'une heure. Les palais seront désormais évacués à 7 heures. Espérons toujours qu'avant la fin de l'Exposition les galeries pourront rester ouvertes le soir. L'espoir du moins n'est pas interdit.

Cédant aux sollicitations de quelques snobs, le commissaire général a consenti à établir *un jour select*, c'est le vendredi qui a bénéficié de cet honneur. A partir de 6 heures, il en coûte 4 tickets pour aller admirer les illuminations et les toilettes qu'exhibent les grands couturiers. Ce soir-là. les attractions augmentent leurs prix. C'est le seul avantage de cette sélection aristocratique. Car le bon public en est quitte pour entrer à l'Exposition à

6 heures moins le quart; l'on dîne ce jour-là un peu plus sur l'herbe que les autres jours... et on s'étouffe le soir en caravanes pour voir *les gens chics*. C'est une originalité après tout que de payer cher pour s'exposer soi-même !

Le préfet de police vient de prendre une excellente mesure : il a autorisé un certain nombre de loueurs à faire circuler, avec faculté de stationnement sur la voie publique, des voitures destinées à coopérer au transport des voyageurs allant à l'Exposition ou en revenant. Les services de la Compagnie des omnibus sont en effet notoirement très insuffisants. Quant aux fiacres, on se les arrache, et, comme de juste, nos bons cochers font les difficiles.

×

Les illuminations. — Enfin, nous allions admirer le fameux spectacle promis à nos impatiences, le grand jeu des fontaines et des illuminations combinées, quand un nouvel accident survenu aux conduites d'eau nous prive des cascades au moment même où l'électricité, qui jusqu'ici faisait défaut, elle aussi par suite d'accident, consent à éclairer les Palais du Champ de Mars. C'est la fatalité ! Attendons toujours la huitième merveille !

×

Musiques. — La musique ne fait pas défaut à l'Exposition. Grands et petits concerts, musiques nationales, militaires et civiles, musiques étrangères, orchestres internationaux, tziganes et bamboulas se font entendre un peu partout et parfois 'oreille est déchirée par de délicieuses cacophonies. Mais il faut avoir entendu le petit orphéon égyptien, qui sévit devant le Palais de l'Egypte au Trocadéro. C'est un poème, et avec quelle sérénité ces bons indigènes nous écorchent le tympan.

×

Les Beaux Dimanches. — Nous entrons dans la grande période de l'Exposition : et voici revenus les dimanches fameux de 1889, avec la température tiède, le ciel bleu sans souffle, la chaleur supportable de juin, les trains de plaisir, et les foules en fête.

Ces premiers dimanches de juin ont amené à l'Exposition plus de 500.000 visiteurs, et parmi eux des milliers de banlieusards, de provinciaux et d'étrangers. Tous les costumes de tous les coins de France étaient représentés; tous les accents de tous les pays du monde participaient à cette immense assemblée de Babel. Tous ces visiteurs, venus de loin, exténués par le voyage, alourdis par les poids des paniers aux provisions, ou les fatigues de la journée, se traînaient, se pressaient dans toutes les voies, dans les Palais, dans les avenues, dans les jardins, s'entassaient sur le trottoir roulant, s'écrasaient dans les passages trop étroits, s'extasiaient, s'exclamaient, marchant toujours, ne s'arrêtant que pour crouler sur les gazons, toutes les chaises occupées, toutes les terrasses, les cafés regorgeant de consommateurs. A l'heure des repas, ce fut l'aspect pittoresque des fêtes populaires, les familles assises en cercle, les journaux déployés, l'odeur de saucisson, les boîtes de sardines et les débris jetés dans les bosquets, un relent de ripailles, de sueur et de poussière mêlées. Puis les illuminations et de nouveau les cohues, les foules étouffées, et la sortie, les files entassées, les portes trop étroites, trop rares, la poussée des arrivants, les brutalités et les cris, l'assaut des omnibus, l'attente interminable, les impatiences et les colères, les voitures hors de prix, la rentrée morne et machinale vers le faubourg ou l'hôtel lointain... les Beaux Dimanches.

Et ce n'est qu'un commencement.

×

Ou se loger. — La question du logement devient presque un problème insoluble. Des Sociétés sont de toutes parts invitées, attendues en corps à l'occasion des diverses fêtes, concours, congrès. Et déjà il est impossible de loger les particuliers. Pas une chambre au-dessous de 7 et 10 francs chez le moindre logeur. L'association des étudiants ne sait où trouver un refuge pour ses hôtes en août. Lycées et écoles sont réservés. Il faudra bientôt réquisitionner les casernes et les édifices publics... Il reste de bonnes places à prix doux, sous les ponts... pour la belle saison.

×

Coins d'Exposition. — *La Rue de Paris*, très fréquentée, adoptée par le public des soirs d'Exposition, le lieu préféré des artistes et des flâneurs, des étrangers et des élégantes, animée, bruissante de chansons, de musiques, de rires et d'appels sonores; une foire de Neuilly avec des parades de Talarin, les pitres en habit noir et des clownesses de style, sous l'éclat des girandoles lumineuses accrochées aux frondaisons des arbres ; envahie par des bandes bruyantes d'habits et de toilettes décolletées; propice aux rencontres, aux frôlements et aux propos galants ; la rue de Paris, rendez-vous de Montmartre cabotin, de Bréda aguichant, du Royal-Cercleux tapageur, et de Cosmopolis avide de plaisir, la rue de Paris fardée, jacassante, verveuse, où flottent d'âcres parfums de coquetterie et de volupté, c'est le Paris frivole et vicieux des grands bars et des music-halls présenté en raccourci à nos hôtes ; c'est la crème de la Butte et la mousse du plaisir des Boulevards : la maison du Rire, les pantins de Guillaume, les Tableaux vivants de Silvestre, la Loïe Fuller, les auteurs gais, le grand Guignol et la Roulotte ; Marion Delorme et la môme Nini ; les survivants des fêtards de l'Empire et les *Smart* de la dernière volée... la plus redoutable concurrence à la rue d'Alger et aux danses du ventre.

LES GRANDS CLOUS DE L'EXPOSITION DE 1900

LES VOYAGES ANIMÉS

A droite du pont d'Iéna, au pied du Trocadéro s'élève un gracieux pavillon que des signes lumineux, le soir, vers la Seine, nous disent être celui des *Voyages animés*. Ces voyages s'effectuent dans notre France pittoresques, et des projections cinématographiques les animent. Il appartenait à la Société des voyages Duchemin, et à son distingué directeur M. Manceaux, qui a déjà beaucoup fait pour développer le goût des excursions dans nos belles provinces, de présenter à nos hôtes d'exposition les beautés de notre sol trop méconnues. C'est avec une habileté remarquable et une mise en scène très judicieuse que ce projet d'attraction a été conçu. De superbes vues panoramiques en couleurs nous transportent successivement aux Pyrénées, en Auvergne, en Dauphiné, en Bretagne, en Normandie, tandis que des projections cinématographiques font revivre les scènes les plus curieuses de la vie provinciale : un jeu de boules en Franche-Comté, une danse villageoise en Gascogne, une promenade sur la côte d'Azur, une ascension dans les Alpes, etc. La voix d'une récitante module des strophes enthousiastes ou des explications faciles, suivant que la scène présente, par exemple, l'aspect majestueux d'un site pyrénéen ou l'inédit d'un tableau local. L'œil est charmé par ces reproductions parfaites de vérité, en même temps que l'esprit se meuble des connaissances essentielles à notre bagage ethnographique. Mais ce n'est pas tout : les organisateurs de cette attraction, pour donner avec encore plus d'intensité, si possible, une idée exacte du pays entrevu, nous font entendre des chansons locales, interprétées avec un art parfait. Les noms de Mmes Miette et Suzanne Dalbray nous dispensent de commentaires. Et dans ce cadre charmant la musique de Francis Thomé berce délicieusement.



Ce qui est à louer aussi sans réserves, c'est l'harmonieuse conception du projet dans tous ces détails. Le spectacle qui nous a été présenté l'autre soir nous montrait les Pyrénées. Eh bien, ce n'était pas seulement les aspects merveilleux de nos montagnes, leurs cirques, leurs pics superbes, ou encore ces admirables régions où se réveillent au printemps et Bagnères et Cauterets et Luchon qu'on faisait défiler devant nos yeux, mais on avait eu soin de signaler aussi les événements historiques surve-

nus dans ces antiques vallées, et depuis Rolland jusqu'à Henri IV et Louis XIV c'était tout une évocation de combats fameux ou d'idylles charmantes ; il n'est pas jusqu'aux artistes et figurantes qui ne nous aient intéressé par leurs costumes pittoresques et surtout leur singulière coiffure savamment nouée en torsade sur la chevelure ébouriffée, et qu'un cadet de Gascogne comparait poétiquement au « papillon *emmi* la forêt noire des cheveux ».

Juste observation consciencieusement traduite pourrait qualifier la mise en œuvre de M. Manceaux-Duchemin, pour la saine distraction, l'intérêt des visiteurs, et au grand profit de nos belles régions de France.

A. d'Ébernès.

LES CONGRÈS EN 1900

Nous avons eu, cette quinzaine, le Congrès de la Mutualité, le Congrès des Sociétés par actions, le Congrès de la Silvyculture, le Congrès de l'Enseignement agricole, le Congrès de Numismatique, le Congrès de l'Epicerie, le Congrès de Viticulture et d'Ampélographie, etc.

— Le Congrès de la Mutualité, présidé par M. Lourties, a entendu et discuté des rapports de M. Coumes, sur la *Mutualité et l'Assistance*; de M. E. Delibes, sur les *Unions de Sociétés*; de M. Cheysson, sur la *Mutualité et la Coopération*; de M. Mabilleau, sur l'*Assurance par l'Etat et la mutualité*, de M. Arboux, sur la situation actuelle de la mutualité dans chaque pays ; de M. Chaufton sur la mutualité dans ses rapports avec l'Etat : et enfin de MM. Cavé et Edouard Petit sur la mutualité scolaire.

— Le Congrès des Sociétés par actions a choisi pour président M. Lyon-Caen.

Parmi les membres du Congrès, on remarquait MM. Aynard, Poincaré, Labeyrie, Raphael Lévy, Georges Graux, Siegfried, etc.

Le rapport général a été lu par M. Rod. Rousseau, avocat à la Cour d'appel.

— Le Congrès de l'Enseignement agricole a été présidé par M. Casimir-Périer.

C'est le premier congrès international qui est tenu pour cet enseignement spécial dont le développement a été considérable à l'étranger comme en France, depuis vingt-cinq ans.

— Le Congrès de la Viticulture, sous la présidence effective de M. Tisserand, a entendu des mémoires de M. Foix, inspecteur général de l'agriculture, ancien professeur et directeur à l'Ecole nationale d'agriculture de Montpellier, sur la *Crise phylloxérique en France*; un rapport de M. Gervais sur la *Reconstitution du vignoble*, de M. Grimaldi sur la *Résistance des vignes américaines contre la sécheresse*, de M. P. Vala, sur *les maladies de la vigne, ses cryptogames, ses insectes*.

— Le Congrès de l'Unification des Titres des matières d'or et d'argent, présidé par M. Louis Aucoc, s'est occupé hier du bi-métallisme.

— M. Théodore Dubois a présidé le Congrès de la Musique.

Les congressistes ont discuté sur les moyens de donner aux jeunes musiciens la faculté de trouver un éditeur et de gagner leur existence.

— Le Congrès de l'Épicerie a réuni un très grand nombre d'adhérents. M. Vinay présidait. On remarquait la présence de MM. Potin, Corcellet, Damoy, et des grands épiciers du monde entier, d'Angleterre notamment.

Congrès annoncés. Le Congrès du Patronage des libérés et des enfants traduits en justice se tiendra du 8 au 13 juillet, sous la présidence d'honneur du président du conseil, du ministre de la Justice et de M. Théophile Roussel, sénateur, auteur de la loi sur la protection des enfants du premier âge. Le congrès sera divisé en trois sections consacrées : la première aux enfants, la seconde aux femmes et jeunes filles, la troisième aux adultes. M. Charles Petit, doyen de la Cour de cassation, dirigera effectivement les débats : M. Rousselle, 99, rue du Bac, reçoit toutes les communications.

PARIS-THÉATRE

— A l'Opéra-Comique, M. Albert Carré vient de monter l'*Iphigénie en Tauride*, de Gluck. On s'accorde à vanter la mise en scène, les costumes, le groupement des personnages qui rendent avec un effet saisissant l'intérêt de ce drame sinistre. Mme Rose Caron, par son attitude et la beauté de son geste, a bien mérité l'enthousiasme fidèle de ses admirateurs.

On se préoccupe activement de chercher un local à la maison de Molière qui doit quitter l'Odéon fin août.

A la place du Théâtre-Français les travaux n'avancent que très lentement, et on prête à M Claretie l'intention de faire construire une scène provisoire au Palais-Royal ou sur la place du Carroussel.

Spectacles à voir à l'Exposition.

Champ-de-Mars. — Maréorama : Simulation parfaite d'un voyage en mer. Se trouve à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay.

Tour Eiffel. — Splendide terrasse au deuxième étage.

Palais de la femme. — Le Casino de l'Exposition. Théâtre d'ombres. Marie-Antoinette et son cercle : matinées et soirées.

Palais du costume. — Projet Félix, admirable reconstitution du costume à travers les âges.

Ballon-Cinéorama. — Panorama en ballon. Concert. Projections.

Trocadéro. — Asie russe, concert malgache.

Exposition minière. — Monde souterrain.

Théatre Indo-Chinois. — Soixante exécutants.

Voyages animés (pont d'Iéna). — Le pays de France.

Panorama de Madagascar. — Général Duchesne devant Tananarive. Reddition de la place. Douze dioramas de la conquête.

Rue de Paris. — Palais de la danse. — *Terpsichore*. Grand ballet international. Décors lumineux. Visions nocturnes. Représentations à 5, 9 et 10 heures.

Théatroscope. — Merveilleuses scènes animées.

La Roulotte. — Les chansonniers.

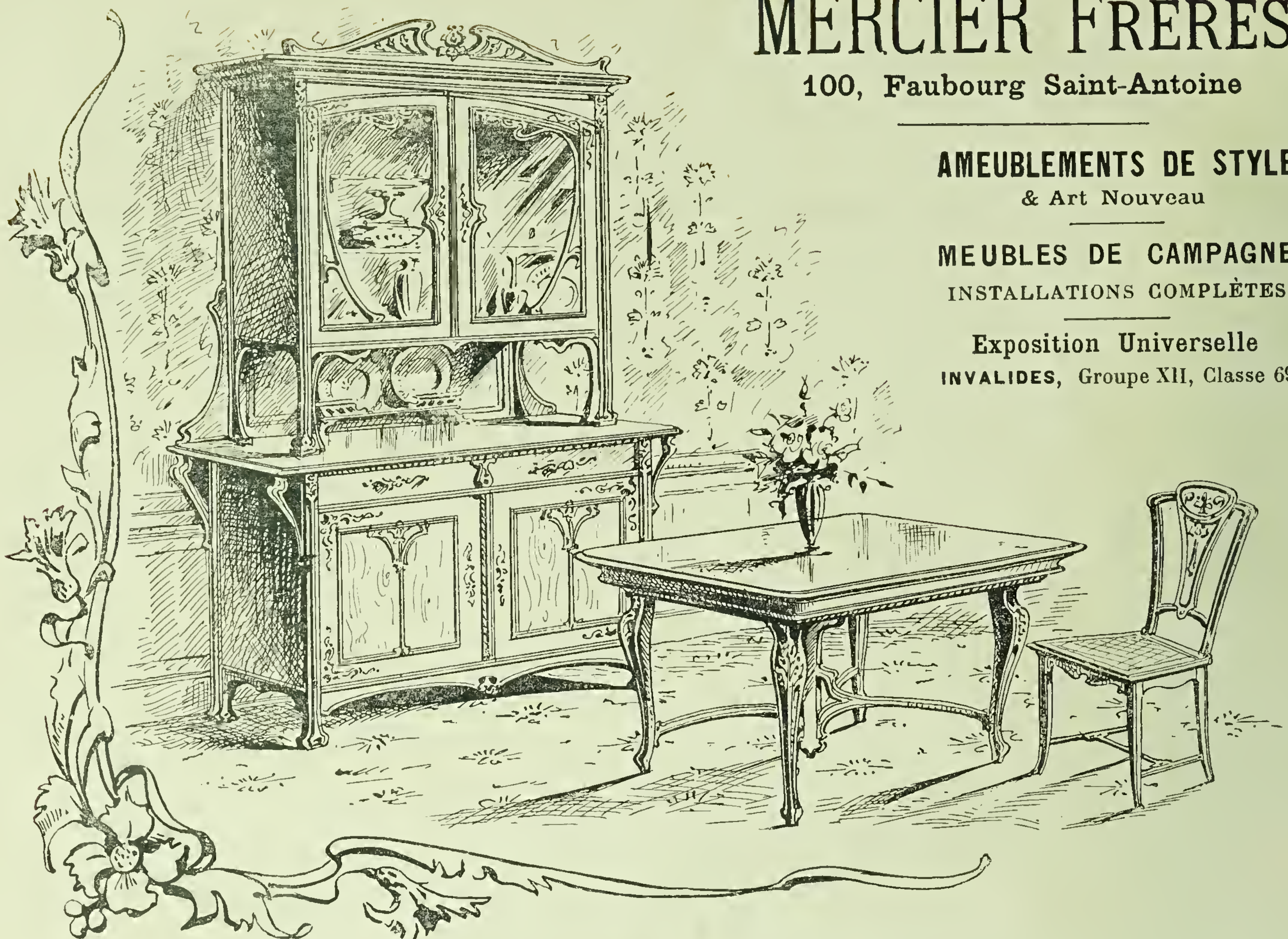
Maison du Rire. — Le Chat-Noir. Chansonniers montmartrois.

Grand-Guignol. — Les chansonniers. Revue.

Phono-cinéma-théatre.

Le Gérant : A. BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone*.



Salle à Manger moderne exécutée par la Maison

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU

PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

1362 Candidats reçus à l'École Centrale dans les 24 dernières promotions

Au Concours de 1899, sur 92 élèves présentés, 49 reçus

L'Ecole Duvignau de Lanneau, entièrement spécialisée dans la préparation à l'Ecole centrale, a un effectif de 250 à 300 élèves répartis dans plusieurs divisions : Mathématiques préparatoires, élémentaires, élémentaires supérieures et spéciales.

En raison de cette spécialisation,

Dans toutes les divisions, dès la classe de préparatoires, les élèves sont orientés dans le sens pratique de la préparation à Centrale, suivant un programme rigoureusement limité à l'étude des matières que comporte cette préparation ;

Les professeurs et répétiteurs de l'Ecole, presque tous anciens centraux et quelques-uns attachés à l'Ecole centrale même, apportent dans la tâche à laquelle ils se consacrent une compétence toute particulière;

Enfin, l'organisation de l'Enseignement, visant un but unique, se prête à de très nombreuses combinaisons et à des dispositions spéciales permettant de suivre, pour ainsi dire individuellement, les élèves dans leurs études; de sorte que le travail, sans cesse contrôlé et dirigé, en est plus fructueux, et que la préparation des candidats, sans être hâtive, est plus aisée et plus rapide. (*Pour cette organisation voir le programme général.*)

L'Ecole **Duvignau de Lanneau**, 157, rue de Rennes, Paris, reçoit des internes (en chambre et en dortoir), des demi-pensionnaires et des externes surveillés.

Envoi sur demande du programme général et de la brochure des résultats obtenus par les élèves aux concours d'admission et à l'Ecole centrale même.

Nº 11

1900

10 Juillet 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément Illustré de la REVUE & REVUE DES REVUES



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT.

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.

Un Numéro spécimen
SUR DEMANDE

Peu de mots, beaucoup d'idées.

LA REVUE
ET
REVUE DES REVUES

24 Numéros par an
Richement illustrés

Peu de mots, beaucoup d'idées.

	Par an	Par semestre
Paris et la France.	**20** fr.	**12** fr.
Etranger (Union postale)	**24** fr.	**15** fr.

Le prix du numéro séparé : en France, **1** fr.; à l'Etranger, **1** fr. **35**.

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

Pour recevoir la **Grande Revue de l'Exposition de 1900** *à domicile, nos Abonnés de Paris et de France sont priés de nous envoyer* un franc *et les Abonnés de l'Etranger* **2** fr. **50**, *pour frais de poste.*

Le prix d'abonnement spécial à la **Grande Revue de l'Exposition** est de **10** fr. pour la France et de **12** fr. pour l'Etranger.

On s'abonne *sans frais* dans *tous les bureaux de poste* de la France et de l'étranger, chez tous les principaux libraires du monde entier et dans les bureaux de la **Revue**.

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPÉRA, PARIS

Primes offertes par LA REVUE & Revue des Revues

Abonnés de 2 ans.

Les abonnés qui nous enverront *directement* leur abonnement pour *deux ans* recevront, *à leur choix*, *une* des deux primes GRATUITES :

a. *Dictionnaire classique d'histoire, de biographie, de géographie et de mythologie*, par le prof. LOUIS GRÉGOIRE (dernière édition), gros volume relié, 1300 pages. (Son prix est de 10 francs.) Ou

b. *Astronomie pratique*, par GABRIEL DALLET, ouvrage classique, illustré de 93 gravures et de 12 cartes du ciel, richement relié, tranches dorées, édition Firmin-Didot. (Son prix est de 15 francs.)

Tous nos Abonnés bénéficient d'une *réduction très considérable* sur les prix des Livres et des Gravures de valeur *compris dans nos catalogues.*

PRIMES A NOS ABONNÉS

Dictionnaires en deux langues :

1° *Nouveau Dictionnaire français-anglais et anglais-français.* Contenant tous mots de la langue usuelle et donnant *la prononciation* figurée, dans les deux langues, par M. CLIFTON. Nouvelle édition, revue et augmentée, par M. E. FENARD, agrégé de l'Université, professeur de langue anglaise au lycée Janson-de-Sailly. 1 vol. relié.
Au lieu de 5 francs. — 3 fr. 60.

2° *Nouveau Dictionnaire français-allemand et allemand-français* du langage littéraire, scientifique et usuel; contenant, à leur ordre alphabétique, tous les mots usités et nouveaux de ces deux idiomes, *la grammaire*, par K. ROTTECK. Edition revue par G. KISTER. 1 vol. relié.
Au lieu de 5 francs. — 3 fr. 60.

3° *Dictionnaire italien-français et français-italien.* Contenant tous les mots de la langue usuelle et donnant la prononciation figurée, dans les deux langues, par C. FERRARI. 1 fort vol. relié.
Au lieu de 5 francs. — 3 fr. 60.

4° *Nouveau Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français.* Avec *la prononciation* dans les deux langues, par VICENTE SALVA. 1 fort vol. relié.
Au lieu de 6 francs. — 4 fr. 25.

5° *Nouveau Dictionnaire portugais-français et français portugais.* Avec la prononciation figurée dans les deux langues, rédigé d'après les meilleurs dictionnaires, par SOUZA PINTO. 1 fort vol. relié.
Au lieu de 6 francs. — 4 fr. 60.

6° *Nouveau Dictionnaire français-russe et russe-français.* Contenant tous les mots de la langue usuelle, ainsi que les termes scientifiques et techniques, suivi d'un abrégé de la grammaire russe, par SOKOLOFF. 2 vol. reliés.
Au lieu de 10 francs. — 7 francs.



LA DÉCENNALE ÉTRANGÈRE

Elle apparaît brillante et inégale comme les rayonnements d'une étoile dont le centre est invisible. A ces traits de lumière, environnés de lourdes ombres,on cherche en vain une loi centrale et commune. Il faut la chercher dans l'art français en effet. En y retournant après avoir parcouru les sections européennes, on retrouve le noyau umineux de ces irradiations isolées. Nous voyons dans l'art étranger des aboutissements et des conséquences ; le système et la logique sont chez nous.Quelques hautes individualités émergent, isolées, totales. Lenbach se définit comme un réaliste de la grande tradition des voyants et des psychologues, comme un divinateur de l'âme à travers la matière humaine ; Whistler révèle un monde où la faculté du style atteint au sublime mystérieux ; Sargent est le virtuose élégant et svelte dans sa nervosité entraînante etsuperbe, il pose une touche comme Ysaye donne son coup d'archet ; Stevens est stylisé, ombreux, luxueux et tendre ; Watts rêve avec une noble gravité. Ceux-là sont les inspirateurs de l'Europe, rapprochés des nôtres sans en dépendre. Mais la généralité s'affirme gouvernée par l'ensemble des directions du goût français. Le triomphe de notre romantisme et de notre impressionnisme est écrit sur ces murailles : Manet, Degas, Renoir s'y constatent vengés par la magnifique descendance qui, de Glasgow à la Norwège et de Bruxelles à l'Allemagne, propage leurs idées, demande à la lumière de nouveaux secrets, cherche l'originalité de la mise en cadre, la nette vérité de l'attitude, l'harmonie vivante des tons, « le hasard des poses surprises » aimé de Rops et des grands dessinateurs.

L'Allemagne ne montre ici rien de Bœcklin, ce Gustave Moreau et ce Delacroix mêlés et fondus en un allégoriste confus. Mais Franz Stück, fougueux et plein de sève, le supplée ; on regrette l'absence aussi de Max Klinger, cet artiste admirable. Mais il y a ici le beau talent élevé de Fritz de Uhde, pensif, sobre, imposant la magie de sa foi religieuse, et il y a Menzel, élégant et incisif, Kœpping, aux verreries exquises, aux belles eaux-fortes, Kuehl, minutieux peintre d'intérieurs voisin de notre Bonvin, Liebermann, le vigoureux chef de l'école néo-réaliste allemande, et il y a la calme, la pure et pénétrante maîtrise des portraits de Lenbach, ingresque par l'étrange clarté de l'arrangement et du trait, véritable scrutateur de pensées. Le romantisme et l'impressionnisme contrebalancent en Allemagne leurs réciproques influences.

La Belgique présente un contingent de premier ordre. Deux aînés dominent : Henri de Braekeleer, inconnu et génial, atteste ici avec trois merveilles la puissance de sa vision, le pouvoir magnétique qui lui échut de faire sourdre l'âme des choses inanimées, de dire la vie des natures mortes. Que pleine justice soit rendue au pauvre peintre solitaire dont la grande âme ne se plaignit jamais, et qui sut créer ces inoubliables intérieurs, cet *Atelier* (de la collection Van Cutsem), qui est dans cette foule d'œuvres un inestimable joyau Auprès de lui Alfred Stevens apparaît. Et c'est la vision des femmes aux grâces pensives, son-

geant leur songe triste et doux dans l'écroulement des moires, des satins, des velours, où luit un bijou furtif... C'est *la Visite du Convalescent*, cette merveille, et les autres effigies d'une perfection tendre, d'un haut style, d'une facture savoureuse et sensible de vieux maître, Félicien Rops est là, par deux œuvres peintes, et aussi Verwée, et aussi le sérieux et sincère Léon Frédéric ; mais il faut admirer la jeune école, saluer l'originalité délicate de James Eusor, le Daumier belge, le sens tragique et sombre de Struys, le talent saisissant, anéanti par la mort hélas ! d'Evenepoel, la vigueur des paysages de Gilsoul, l'énergique souvenir de Breughel qui anime Laermans, la poésie de Courtens, le charme littéraire et symbolique de Fernand Khnopff, hanté de Gustave Moreau, la pénétrante vision de Baertsoen, et enfin la lumineuse poésie d'Emile Claus, l'impressionniste le plus étonnant de la Belgique, héritier vibrant et magistral des harmonies de Claude Monet. Regrettons l'absence de Théo Van Rysselberghe, de Henry de Groux, et de William Degouve de Nuncques, tous trois artistes de haute race ; mais quelle admirable floraison de talents, une des plus importantes, des plus riches, des plus complètes en Europe, que celle de ce petit pays qui nous offre encore en Jef Lambeaux, en Georges Minne absent ici, deux sculpteurs de premier mérite, et en Constantin Meunier un maître voisin de Rodin !

Les États-Unis nous présentent, par le mystère exquis de deux portraits apparus à fleur du cristal de leurs glaces, le plus grand peintre vivant. M. James Whistler domine la peinture de la fin du siècle par un de ces indéfinissables prestiges du génie qui ne supportent de comparaison qu'à eux-mêmes, et ne peuvent être commentés. On songe à Velasquez pour certains gris à la fois argentés et dorés, à Reynolds pour l'élégance ombreuse des visages, mais surtout à Edgard Poe par qui seulement fut à ce point suscité le monde invisible à travers les réalités de la vie; et la perfection voilée de ces œuvres, nobles déjà du recul consécrateur des siècles, retient et laisse confondu. M. Whistler influe énormément sur nos peintres. Il est, avec Besnard, celui qui les préoccupe le plus. Eugène Carrière, Antonio de la Gandara sont ses héritiers tout en suivant leur instinct personnel. Et c'est le seul maître étranger qui ait apporté une influence à notre école. John Sargent, auprès de lui, apparaît éclatant, virtuose prestigieux, d'un style emporté sans jamais se galvauder, d'une maîtrise captivante et souple, très voisine de celle de notre admirable Besnard. Puis M. Alexander, M. Harrisson, M. Humphreys-Johnston font aimer leur vision délicate et experte, le premier élève direct de M. Whistler, les deux autres paysagistes et portraitistes de valeur; il faut y joindre avec considération les beaux talents de MM. Gari Melchers, Walter Gay, Lionel Walden et Eugène Vail, ce dernier tout à fait Français de cœur et de style.

Enfin, l'Angleterre oppose à ces groupements d'artistes épris des magies de la réalité, l'héritage noble et pâle de son préraphaélisme esthétique, parfumé de l'idéalité ardente et obscure des Tennyson et des Rossetti, entaché de facticités et de faiblesse technique, mais profondément respectable dans ses convictions, dans la haute générosité de ses rêves auxquels on ne peut reprocher que d'être du domaine littéraire. Edward Burne-Jones atteste ici, par une série d'œuvres, l'âme entière de ce mouvement qui, s'il a échoué à créer une peinture homogène et débarrassée d'éléments romanesques, a du moins révélé des caractères d'hommes d'une beauté supérieure (Ruskin, Madox-Brown, Watts, Morris) et créé un immense mouvement d'art décoratif industriel. Walter Crane représente ici précisément ce dernier résultat par l'ingéniosité ornementale de son art charmant. Waterhouse ajoute aux grâces apprêtées de Burne-Jones un accent tragique très personnel; et Burne-Jones lui-même, parfois injustement attaqué, ne restera-t-il pas du moins, à défaut de son coloris médiocre, le dessinateur exquis de la *Sainte-Cécile* et des *Sept jours*? Auprès de cette école idéaliste, d'ailleurs fort mal représentée ici, quelques hommes affirment une tendance des jeunes peintres vers un art de réalisme et de modernité. Lorimer est étonnant de vérité (rappelons-nous le délicieux *Goûter* et le portrait de gentleman-farmer qui sont deux perles du musée du Luxembourg). Orchardson et Herkomer sont des portraitistes de style sérieux et large; Lavery fait penser à la fois à Manet et à Whister, par le jeu vivace

de ses gris, blancs et noirs; Rothenstein est pittoresque, Brangwyn curieux et ouvragé tout en restant vigoureux, et deux dessins de Beardsley rappellent ici le génie de ce prodigieux jeune homme tué à vingt-deux ans par la phtisie. L'ensemble est à la noble louange de l'idéalité d'art; on reste respectueux d'idées élevées, mais sevré des joies de la riche matière picturale volontairement sacrifiée ici par la crainte excessive du sensualisme.

Les autres nations indiquent des tempéraments, mais sans liens réels. Le Danemark présente un seul beau peintre, mais il est d'une valeur considérable : c'est M. Kroyer. Et j'ai à redire la même phrase pour M. Thaulow et la Norvège. La Russie présente l'original Axel Gallen, M. Edelfelt, et le mystique et pur Vasnetzoff, l'imagier byzantin de Kiew. La Suède montre Carl Larsson et surtout Anders Zorn, le petit berger de Mora devenu un superbe coloriste. L'Italie nous fait connaître Michetti, violent et parfois puissant; M. Jean Boldini et Mlle Juana Romani nous étaient déjà des figures parisiennes et familières. L'un s'affirme virtuose épris de nervosités extrêmes, grimaçant parfois à force de sveltesses maigres et assouplies jusqu'à paraître clownesques, mais si amusant et si intéressant, peintre d'une acuité exquise dans le beau portrait, par exemple, de M. Whistler. Mlle Romani, élève de Roybet, a en réalité toutes les qualités que son maître veut avoir; elle peint avec solidité, avec un beau coloris, une pâte grasse et riche, des figures dont la sensualité se rehausse par des qualités de vie intense. Mais la Décennale nous met à même de connaître et de goûter surtout l'œuvre de Jean Segantini, mort récemment, admiré de l'élite et inconnu du public français. Segantini est le peintre admirable de l'Alpe supérieure; il est aussi le visionnaire mystique des rêves qu'elle engendre, et il se révèle penseur, lyrique, frissonnant et austère tour à tour.

La Hollande montre vite et mal les notations distinguées de M. Ten Cate, les belles marines de M. Mesdag; on soupçonne à peine le talent curieux de M. Toorop et surtout la suavité tendre de Jacob et Willem Maris. La Suisse présente les intéressantes illustrations de M. Carloz Schwabe, les peintures de M. Hodler, et les pastels au sûr métier, à l'arrangement fin, de Mlle Louise Breslau. L'Espagne enfin peut s'enorgueillir de M. Sorolla y Bastida, de M. Rusinol, du graveur Los Rios, — et l'on regrette l'absence de M. Zuloaga, qui semble un fils de Goya soudainement reparu.

Ainsi se définit le cycle de la peinture étrangère. Il est peu nécessaire d'insister sur l'impossibilité de relever un nom parmi les pays que je n'ai pas nommés. Une mêlée confuse de peintres, souvent élèves de nos plus affligeantes académies, imite la vision et la facture des artistes d'Europe vulgarisés par la publicité. On trouve jusqu'en Herzégovine des élèves de M. Bouguereau, et des Bosniaques se plient à l'enseignement Julian. Pour tenter, au-dessus de cette foule immense, de faire surgir les noms que j'ai réunis précédemment, il m'a fallu opérer de patientes réductions. Il appert de tout ce Grand Palais que, sauf le mouvement de sensibilité mystérieuse propagé autour de M. Whistler, comme jadis autour de Poe, de Baudelaire ou de Mallarmé, aucun mouvement n'est venu de l'étranger, mais tous de la France, en ce siècle. Elle a conquis la suprématie, malgré l'académisme étouffant. C'est chez elle que le monde est venu prendre leçon. Delacroix, Moreau et Chavannes se sont imposés à l'idéalisme de toutes les races, Millet et Corot à tous les chercheurs d'intimité et de poésie des choses, Manet et Monet à tous les scrutateurs de la lumière, Degas à tous les observateurs aigus. Liebermann ne serait pas sans Manet, Sargent sans Degas et Besnard, Khnopff sans Moreau, Claus sans Monet, Boldini sans nos dessinateurs, Brangwyn et Lavery sans Manet encore, Sorolla sans nos impressionnistes. Tout gravite autour de notre art, lui seul explique tous ces tempéraments séparés; dans nos seules galeries, on trouve une homogénité, un ordre, un aboutissement logique de la pensée et de la facture. Le XIXe siècle pictural français a enfin atteint son but. Il a déblayé les erreurs passées, construit son école centenaire, indiqué l'avenir; il tient les routes, et lui seul les ouvrira peut-être pour tout un siècle encore.

Camille Mauclair.

A travers l'Exposition

LA RUE DES NATIONS



La Rue des Nations. (Vue de la Seine.)

La Rue des Nations comprend une double ligne de Pavillons, du côté du fleuve et sur le quai d'Orsay. Les grandes puissances ont élevé leurs palais majestueux en bordure de la Seine; les petits Etats se sont modestement abrités sous les ombrages de l'avenue.

Les indications générales que nous avions données à nos lecteurs, dans notre numéro de janvier 1900, nous permettent aujourd'hui de ne pas décrire toute cette Cosmopolis singulièrement attirante et évocatrice (1). Nous voudrions nous arrêter davantage à ces pavillons des Etats secondaires, parmi lesquels la France compte encore tant de sympathies et qui nous l'ont attestée par l'effort de leur participation à cette fête avant tout nationale.

La Belgique a tenu les espérances qu'elle nous donnait il y a six mois. Nous sommes en présence d'une exacte reproduction de l'Hôtel-de-Ville d'Audenarde, joyau du XVIe siècle, qui donne bien la caractéristique des anciens édifices communaux de la Belgique. Au-dessus d'une galerie en arcades, la façade est percée d'une multitude de fenêtres ogivales fort gracieuses, avec leurs sveltes colonnettes, leurs rosaces fleuries; en avant-corps, au milieu de la façade principale, s'élève la tour du beffroi surmontée d'une coupole ajourée en forme de couronne. Toute cette façade est ouvrée, brodée, ciselée avec l'art exquis des architectes de la Renaissance.

Le rez-de-chaussée est composé de 3 pièces dont l'un est affectée au service de la presse et sert aussi de Salon de Lecture et de correspondance. Les deux autres salles renferment l'exposition des beautés pittoresques de la Belgique : tableaux et vues panoramiques, en camaïeu des sites et monuments les plus remarquables. Au 1er étage sont aménagés le salon royal et une grande salle des fêtes ornée de merveilleuses tapisseries et d'objets d'art du XVIe siècle ; on a reproduit dans cette salle la fameuse che-

(1) Nous consacrerons des monographies spéciales à l'ensemble des expositions de certaines puissances.

minée polychromée de l'Hôtel-de-Ville d'Audenarde.



Pavillon de la Norvège.

Le Pavillon de la Norwège est édifié dans le style caractéristique des habitations en bois du pays. Il est peint tout en rouge et rehaussé d'ornementations; son grand balcon rouge à filets blancs s'avance jusqu'au bord de la Seine. Sur le premier toit, en auvent aux extrémités,

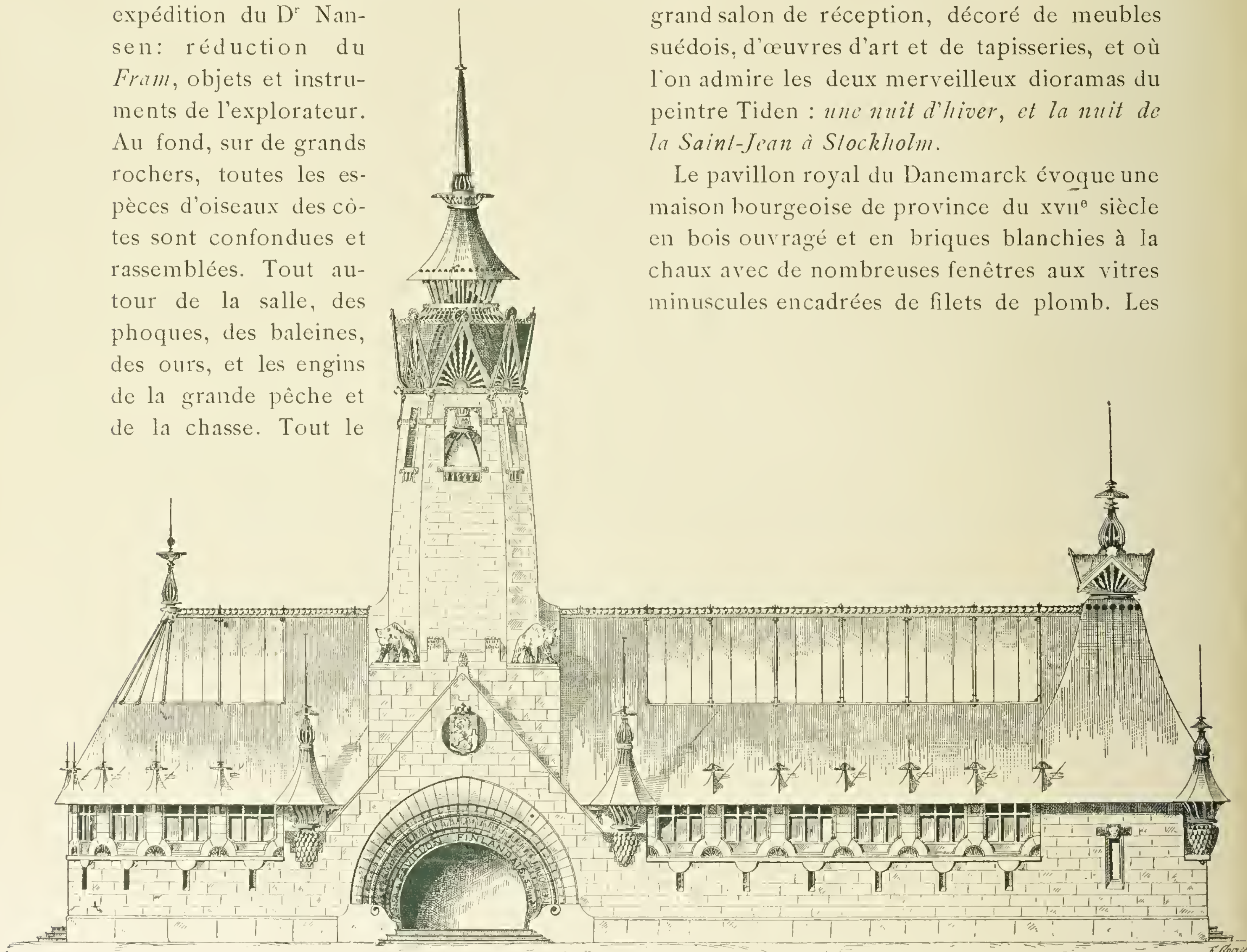
chevauche un second toit de tuiles vertes surmonté de deux clochers effilés en pointes d'aiguille.

La grand salle intérieure, disposée en hall, contient l'exposition des industries et des travaux de la région du Nord : chasse et pêche, bois ouvragés, articles de sport. Au milieu du hall un emplacement est réservé à la célèbre expédition du Dr Nansen: réduction du *Fram*, objets et instruments de l'explorateur. Au fond, sur de grands rochers, toutes les espèces d'oiseaux des côtes sont confondues et rassemblées. Tout autour de la salle, des phoques, des baleines, des ours, et les engins de la grande pêche et de la chasse. Tout le hall est tendu de filets de pêche, de voiles, drapés, disposés avec infiniment de goût. Les galeries sont consacrées à la petite pêche, et aux vues panoramiques.

Comme le précédent, le pavillon de la Suède est entièrement construit en bois du pays, découpé, ajouré et sculpté. D'une conception très originale, il est revêtu de bardeaux de bois comme d'une enveloppe écailleuse, et avec, ses clochetons, ses coupoles, ses tourelles, ses passerelles, rappelle le style de nos constructions navales modernes. Le rez-de-chaussée comprend un grand hall, éclairé par la coupole, et entouré de huit salons. Le hall orné de dentelles et de broderies, est consacré aux travaux des artisans suédois. Une des salles contient des photographies des plus beaux sites de la Suède. Au fond du hall est aménagé un grand salon de réception, décoré de meubles suédois, d'œuvres d'art et de tapisseries, et où l'on admire les deux merveilleux dioramas du peintre Tiden : *une nuit d'hiver, et la nuit de la Saint-Jean à Stockholm.*

Le pavillon royal du Danemarck évoque une maison bourgeoise de province du XVII[e] siècle en bois ouvragé et en briques blanchies à la chaux avec de nombreuses fenêtres aux vitres minuscules encadrées de filets de plomb. Les pignons sont losangés de charpentes et le toit en tuiles rouges est surmonté d'une tourelle gracieuse de ton plus effacé. L'intérieur est occupé par un grand hall avec deux galeries latérales et plusieurs petits salons, ornés de meubles style moderne danois et de tableaux d'artistes nationaux.

Le Pavillon de la Finlande évoque la vision de quelque église rustique, avec ses murs massifs, sa porte ogivale, son clocher de bois peint,

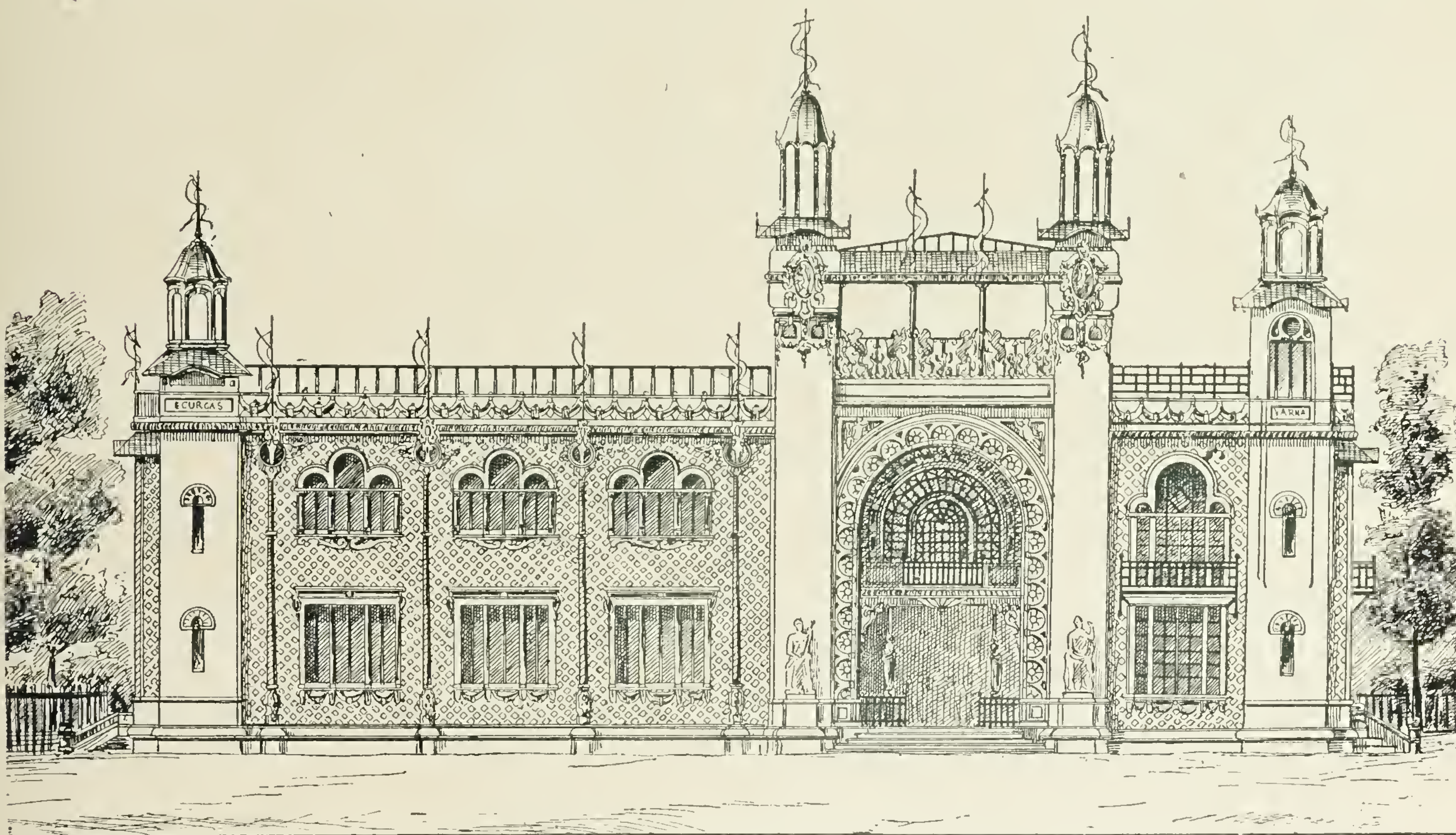


Pavillon de la Finlande.

ses ornements pittoresques, inspirés du goût national. La coupole centrale est décorée de fresques dont les sujets sont empruntés à l'épopée finlandaise, le Walevala, et toute la décoration porte ce cachet de couleur locale et d'originalité agreste. Aux deux extrémités se dressent d'énormes hiboux, en bois peint. Au centre du hall, une grande vasque en granit noir supporte l'aérolithe, tombé en Finlande l'année dernière. Le pavillon abrite, avec les produits du pays, et particulièrement de la pêche, une exposition importante de la marine, et une exposition très intéressante du département finlandais de l'instruction publique. La Finlande atteste sa vitalité et son énergie nationale. On comprend que ce peuple ne se laissera pas effacer d'un coup de plume.

Le Portugal s'est contenté d'un très modeste pavillon maritime de décoration sobre, orné à sa base de cordages et d'anneaux de quai, et à sa frise de décorations de chasse et de pêche. Six grands panneaux peints représentent à l'intérieur les six principaux ports de pêche du Portugal. Tous les produits exposés relèvent des industries de la pêche et de la chasse.

Le Pavillon Bulgare procède à la fois du style byzantin et de l'art musulman, avec une grande porte centrale accotée de pylônes coiffés de clochetons en poivrière, des colonnes blanches et grêles, des guirlandes de fleurs et de roses, toute une décoration délicate et gaie, découpée sur le fond rose des murs. Le rez-de-chaussée est occupé par les expositions des produits



Pavillon de la Bulgarie.

du sol, — céréales, vins, bois — des tapis, et surtout des essences de roses, la production par excellence du pays qui renferme la vallée des roses. Au 1er étage sont situées les expositions des ministères. Le salon du souverain, orné de portraits, offre une précieuse vitrine d'émaux byzantins. La Bulgarie, qui prend part pour la 1ee fois à une exposition universelle, atteste les progrès rapides de sa culture nationale et prend place avec éclat dans le grand mouvement de la civilisation européenne.

André Rigaud.

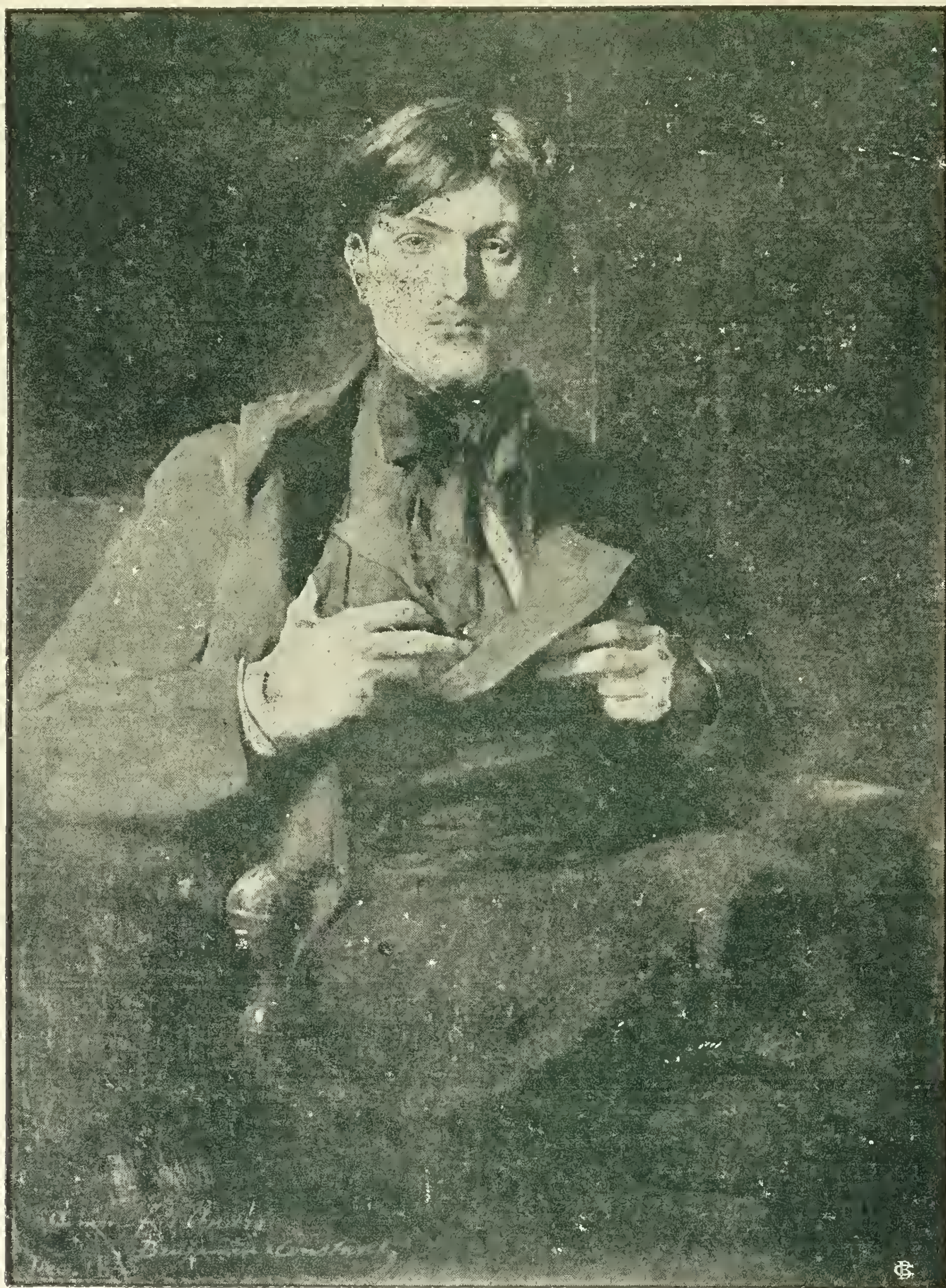
(*A suivre*)

LES EXPOSITIONS D'ART AUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

L'Exposition Centenale.

(*Suite et fin*) (1)

Avant d'arriver à la salle suivante, n'oublions pas de signaler des *Foins* de Rosa Bonheur.



Benjamin Constant. — *Mon fils André.*

Voici (*salle 11*) de puissants Théodore Rousseau, parmi lesquels la *Lisière de bois* et une vue des environs de Fribourg d'une extraordinaire finesse ; des moutons et des paysages de Jacques; de Français, l'admirable *Bord de route à Combs-la-Ville*; puis des Monticelli auprès desquels les Diaz paraissent ternes. Il y a, notamment, une curieuse comparaison à faire entre le *Parc de Saint-Cloud* du premier et la scène symbolique où deux colombes se becquètent, du second ; à ne pas regarder la signature, on attribuerait à Diaz ce qui ne lui appartient pas.

La dernière salle (*salle 12*) est occupée par Daubigny, depuis son classique *Marais d'Opferez*, jusqu'à son effet de neige et son sous-bois pointilliste; par l'attelage de bœufs de Troyon ; par le *Passeur* et l'*Aube grise après un soir d'orage*, de Chintreuil, et par un bien intéressant paysage de Barye.

Faisant un angle droit avec la salle des paysages et parallèlement à l'escalier de gauche se trouve la galerie des pastels, dont la série commence avec les dessins rehaussés de blanc et les dessins à plusieurs crayons de Hoin (1750-1817) pour se poursuivre avec les pastels de Millet : le *Berger*, l'*Arc-en-ciel*, l'*Enfant couché sous bois*, la *Gardeuse de chèvres auvergnate*, avec Bracquemont, une tête de femme de Manet, pour se terminer par Degas et Chéret.

Le reste de la galerie est occupé par d'intéressantes pièces de mobilier et par un salon de repos.

(1) V. n[os] 8 et 9, 25 mai, 10 et 25 juin 1900.

Là, finit la partie de la section de peinture occupée par l'exposition centenale au rez-de-chaussée. Pour en voir la suite, il faut gravir l'escalier placé à gauche de la coupole, traverser deux salles de l'exposition décennale, pour retrouver la série centenale dans la galerie parallèle à l'avenue d'Antin.

La première salle qui s'ouvre au premier étage, après celle de l'exposition décennale qui contient le triptyque de François Flameng, (*salle 13*) offre une étude d'enfant blonde d'Amaury Duval, faisant face à la *Bulle de savon* de Chaplin. Puis ce sont de J.-A. Breton, le *Repos de la Moissonneuse*, d'Harpignies, un grand paysage, de Thomas Couture, le petit panneau du *Triomphe de la Courtisane*, de Fromentin, des cavaliers arabes, la *Fantasia* et un paysage d'Egypte, de Gustave Ricard, des portraits, dont celui du peintre Papéty et d'un jeune homme blond, de Henri Regnault, un intérieur de mosquée, et un Hamon qui paraît bien loin de nous.

Dans la *salle 14*, se trouvent quatre Meissonier dont le *Vin du curé* et la *Femme*; un grand tableau militaire de Guillaume Régamey, la *Batterie de tambours*, l'*Usine du Creusot* de Bonhomme, la *Plage de Trouville* et une étude de port de Boudin. Le *Passage de l'Alma* de Pils; d'Yvon, un *Cesar* tenant une mappemonde (!), d'Alfred Dehodencq une danse de nègres.

Sont exposés dans la *salle 15*, la *Salomé* de Gustave Moreau, la blanche *Albaydé* de Cabanel, la *Madeleine* de Falguière et un paysage du même, les femmes arabes tissant de Guillaumet, trois curieux Henner, le portrait d'un prêtre, la femme couchée s'opposant à l'*Idylle* qui est le commencement de la dernière manière du maître ; d'Hébert, la *Malaria*, de Baudry, une *Madeleine*, une tête d'enfant et un portrait d'Edmont About peint à la manière du seizième siècle.

Cette dernière salle franchie, on se trouve dans la galerie à colonnes du premier étage ; il faut la suivre, passer devant un fragment des fresques de Chasseriau, sauvé des ruines de la Cour des comptes, devant la *Distribution des aigles* de David et devant le *Bailly couronne maire de Paris* de Cogniet pour reprendre la série interrompue.



Jules Breton : *Glaneuse.*

Ce sont (*salle 16*), de Guillaume Régamey, une autre grande toile militaire, cuirassiers en

petite tenue donnant de l'avoine à leurs chevaux ; de Manet, une suite fort complète : une marine, deux natures mortes (bottes d'asperges et huîtres et poisson), le *Bar des Folies-Bergère*, la femme et l'enfant assis à l'ombre d'un arbre, le portrait d'*Eva Gonzales*, la *Partie de campagne*, un *Combat de taureaux*, l'*Homme à la pipe* ; de Lévis Brown, des jockeys ; de Gonzalès, une femme en blanc dans une loge ; d'A. Legros, l'*Ex-voto* ; des portraits de Fantin ; des portraits de Ribot ; des fruits de François Vernay, et de Bazille la *Toilette après le bain* et un portrait de fillette.



Barrias. — *La Nature découvrant ses voiles*

On passe ensuite dans le domaine des impressionnistes.

Là (*salle 17*), sont des portraits, des paysages, des danseuses de Renoir, des paysages de Pissarro, de Sisley, de Cl. Monnet, ainsi que ses études de la gare Saint-Lazare, un curieux triptyque contenant, artificiellement assemblées, une œuvre de chacun de ces trois peintres, la *Femme à l'éventail*, de Berthe Morisot, d'Edg. Degas le *Bureau de coton à la Nouvelle-Orléans*.

Dans la *salle 18* sont disposés : un portrait de Saint-Pierre, l'*Assomption au Vatican*, un portrait de femme en blanc et l'idylle opposant le corps d'un jeune homme brun au rayonnement de la chair d'une jeune femme blonde, de Bonnat ; de Ch. Maurin une étude de femme, de F. Valloton un portrait d'homme, d'Alfred de Neuville l'*Attaque de la gare de Styring* et un *Cimetière de Saint-Privat*, de Tony Robert-Fleury, un portrait de femme en noir, de Detaille un *Bonaparte en Egypte*, de Cot un portrait, des enfants, de Dubufe fils, les *Cherifas*, de Benjamin Constant, l'*Amiral Carlo Zeno*, d'Alb. Maignan, une Italienne, de J. Lefebvre, et la *Reunion publique*, de J. Béraud.

Dans la *salle 19* se succèdent : les *Forgerons buvant* de Raffaëli, le *Ludus pro Patria* et les *Pêcheurs* de Puvis de Chavannes, l'*Homme endormi* de Carolus Duran ; de Bastien-Lepage, son portrait, des paysages, un *Incendie* et une *Vieille Paysanne sentant une branche de pommiers en fleurs* ; *Le vin* de Lhermitte, de Roll la *Soupe*, une *Femme dormant* ; la *Vache* de Cormon ; la *Chasse* de Gervex ; Le *Vote au Salon*, et de Duez la *Tasse de café*.

Nous arrivons enfin à un grand salon, le salon d'honneur (*salle 20*), par où se termine la section de peinture de l'exposition centenale. On y voit la *Mort de Marceau* de J.-P. Laurens, des paysages de Ch. Monnet, une *Danseuse* de Renoir, *Chez le Fondeur* de Raffaëlli, l'*Assassiné* et le portrait d'Emile de Girardin de Carolus Duran, la *Vigilance* de Puvis de Chavannes le *Halte-là* de Roll, l*Ancien Port de Wimereux* de Cazin, *Dante et Beatrice* de Maignan, le portrait de Mme Roger Jourdain de Besnard, des portraits de Fantin et les *Croquemorts* de Willette.

***

Les dessins de l'exposition centenale sont exposés au premier étage.

Dans la nef de droite sont les dessins de 1800 à 1850 ; ceux de Clodion, qui sont fort rares et dont quelques-uns seront une véritable révélation, de Boilly, d'Isabey, un panneau entier — trente-trois dessins — d'Ingres, comprenant toutes les manières du grand peintre. Lui faisant face, un admirable ensemble de Prud'hon

— vingt-deux dessins — dont les *Enfants au chat*, du musée de Montpellier. Des Delacroix, des Devéria, des Chasseriau, des Decamps, d'extraordinaires Victor Hugo, des Raffet, une suite très importante de Géricault, une série d'auteurs différents, relative aux batailles de l'Empire, des Vernet, des Chaudet, et le plus beau dessin de Daumier, la *Marche de Silène*.

Dans la nef de gauche sont des œuvres plus modernes, celles de Millet, de Courbet, de Corot, de Dupré, de Daubigny, de Rousseau, de Carpeaux, de Cogniet. Puis des cartons de Puvis de Chavannes, de Mazerolle, de Chifflard, de Lehmann, de Baudry, des dessins de Feyen-Perrin, de Cazin et de Renouard,

*
* *

La sculpture de l'exposition centenale occupe toute la nef de la coupole et les galeries situées au pied de chaque escalier.

Elle n'est pas aussi copieuse que la peinture et on peut le comprendre, étant donné que l'idée directrice d'une pareille exposition résidait dans la synthèse du développement de la sculpture au dix-neuvième siècle. Comme pour les tableaux, on a groupé les œuvres les plus caractéristiques de l'œuvre de chaque sculpteur, ce qui donne une série d'ensemble fort intéressante, sans compter que, ainsi que nous l'avons vu pour les peintres, les travaux préparatoires ont permis de découvrir des inconnus ou de réhabiliter des méconnus.

Sous la nef, suffisamment espacés, pour qu'on en puisse juger, sont exposés de Rude, la Jeanne d'Arc et un buste de Cavaignac, de Dupin et de Devosge ; de David d'Angers, la statue de Cuvier, les bustes de Paganini et du maréchal de Grouchy; le grand lion des Tuileries de Barye, la figure centrale de la Danse, le Pêcheur, l'Ugolin, les Nymphes à la coquille et le pêcheur napolitain de Carpeaux; la statue en quelque sorte inédite du duc d'Orléans par Jalley. C'est également là que se trouvent le Napoléon de Ramey, le Vaugrand de Castellin, les œuvres de Bois, le Richelieu de Duret, le Louis XV de Cortot, la Vérité, ainsi que la Jeunesse d'Aristote, de Cavellier. La fin du siècle est représentée par l'Aveugle et le Paralytique de Turcan, l'Age d'airain de Rodin et les Premières Funérailles de Barrias.

Les galeries qui entourent la base de chaque escalier contiennent, à droite, les œuvres antérieures à 1850 ; à gauche, les œuvres postérieures à cette date. Elles sont aménagées de telle sorte qu'elles constituent, pour ainsi dire, des musées de comparaison.

L'architecture centenale occupe les salles du rez-de-chaussée qui donnent sur la galerie des pastels.

L'idée qui a présidé au groupement des plans et des dessins a été de présenter le sens général de la construction au dix-neuvième siècle



Falguière. — *Balzac*.

et de faire prédominer l'architecture de création sur l'architecture de reconstitution sans toutefois enlever à celle-ci la place qu'elle doit à bon droit occuper.

C'est ainsi qu'à côté des plans et des lavis de Percier, des vues du Louvre et du vieux Paris, des œuvres de Viollet-le-Duc, il ne faut pas s'étonner de trouver des plans d'un restaurant, ceux du lycée Voltaire, du collège Chaptal, de la gare Saint-Lazare, de la galerie des Machines, et de Notre-Dame d'Auteuil.

Maurice Dumoulin.

LES CONGRÈS EN 1900

Les Œuvres féminines — Les Accidents du travail

Plusieurs Congrès importants ont tenu leurs séances pendant cette quinzaine.

Le Congrès des œuvres et institutions féminines qui se tient habituellement à pareille époque à Versailles, a été transformé cette année en Congrès international et s'est réuni au Palais des Congrès.

Dans sa première séance, après un discours de M. Mabilleau, qui a décrit le caractère des œuvres féminines et l'influence légitime de la femme avec beaucoup d'élévation et de bonheur, Mlle Sarah Monod, avec sa conviction éloquente, a exposé l'œuvre de la commission d'organisation et a pris place au bureau présidentiel.

Le bureau a été immédiatement constitué et autour de Mlle Monod, présidente, ont pris place, Mmes Jules Siegfried et Henri Mallet, vice-présidentes, Mme Pégard, secrétaire général; Mmes Jules Simon et Puaux restent présidentes d'honneur.

Le congrès a fixé ensuite l'ordre du jour des séances qui seront consacrées à chacune de ses cinq sections : 1° Philanthropie et Économie sociale, sous la présidence de Mme Henri Mallet; 2° Législation et Morale, sous la présidence de Mme d'Abbadie d'Arrast; 3° Éducation individuelle, Éducation sociale et Pédagogie, sous la présidence de Mme Pauline Kergomard ; 4° Travail des femmes, sous la présidence de Mme de Sainte-Croix ; 5° Arts, Lettres et Sciences, sous la présidence de la comtesse de Maupeou.

Mme Isabelle Bogelot, directrice de l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare, a souhaité la bienvenue aux déléguées étrangères, qui lui ont tour à tour répondu, notamment les déléguées de la Hollande, de la Russie, des Etats-Unis, de la Grèce, etc.

La deuxième réunion a été occupée par les travaux des sections :

La première section, présidée par Mme Henri Mallet, s'est occupée du rôle de la femme dans les œuvres d'assistance et de prévoyance depuis cinquante ans.

La deuxième section s'est surtout occupée de l'abrogation des mesures d'exception à l'égard de la femme en matière de mœurs. Elle a entendu M. Yves Guyot, ainsi que Mlle Pappritz, docteur (Allemagne), et M. de Morsier qui, en outre, a fait connaître les conclusions du rapport du docteur Fiaux, qui n'a pu assister à la séance.

La troisième section s'est occupée de l'éducation identique de l'homme et de la femme, ses avantages et ses inconvénients.

La quatrième section, présidée par Mlle de Sainte-Croix, a étudié la question de la liberté du travail de la femme. Elle a entendu M. Lucien Le Foyer, Frédéric Passy et Mmes Maria Martin, Camilissen et C. Rupertus.

Enfin la cinquième section a traité les deux premières questions à l'ordre du jour. Le rôle de la femme depuis 50 ans, sa situation, son influence et la femme dans l'art appliqué à la décoration et à l'industrie.

Dans l'après-midi, le Congrès a tenu une séance plénière sous la présidence de Mlle Sarah Monod.

Dans cette séance, Mme Dandurand a lu son rapport sur « la femme canadienne française », et Mme Camille Theimer a parlé de « la loi autrichienne à l'égard de la femme ». Puis Mme Stritt (Allemagne) a entretenu l'assemblée de « la Fédération des Sociétés féministes », Mme Ottilie Bondy, de « l'action des femmes en Autriche », et Mme Callirhoë Paren, de « la femme grecque pendant la guerre ».

Communication a ensuite été faite aux congressistes des rapports sur le travail des séances du matin dans les cinq sections et plusieurs vœux ont été votés, entre autres celui proposé par M. Yves Guyot, relativement à l' « abrogation de toutes les mesures d'exception à l'égard de la femme, en matière de mœurs ».

Le Congrès a également souhaité que la solidarité s'affirme entre les femmes qui écrivent et que celles qui ont réussi à s'assurer une existence indépendante s'entendent pour protéger collectivement les débutants.

L'assemblée, sur la proposition de Mlle de Sainte-Croix, présidente de la quatrième section, a émis le vœu que les principes généraux de liberté et d'égalité président au travail de la femme comme à celui de l'homme et qu'en conséquence, toutes les lois interdisant, sous prétexte de protection, la liberté de travail de la femme soient abrogées.

Dans les 3e et 4e journées, le Congrès a entendu des rapports très instructifs sur l'assistance par le travail à Moscou (Mme de Stein, déléguée de Russie), sur l'assistance et le placement des soldats et marins coloniaux libérés (Mme Dussaud); sur l'alliance des Femmes Orientales et Occidentales (Mmes H. Loyson et Chailley-Bert) ; sur la condition légale de la femme en Turquie (Mlle Selma Riza); sur l'émancipation de la femme musulmane (Mme Lébédeff) ; sur le salaire de la femme mariée (Mme J.-E. Schmall).

Dans l'avant-dernière séance, on a parlé des

Œuvres de préservation et de relèvement, du régime des prisons et des maisons correctionnelles, puis de l'administration des biens de la femme dans le mariage et du droit du père et de la mère qui doivent être égaux vis-à-vis des enfants.

Il a été aussi question de la préparation pratique au professorat, de la place de la femme dans l'enseignement, de l'enseignement et de l'administration des établissements scolaires à tous les degrés, ainsi que des sociétés coopératives de production ; de l'éducation physique et de bien d'autres très intéressantes questions.

Dans l'après-midi, en séance plénière, on a même discuté la réforme du code civil suisse, l'éducation de la femme dans l'Inde, la situation des femmes dans l'Afrique du Sud et la condition des femmes en Nouvelle-Zélande, etc.

Toutes ces questions ont fait l'objet de longues et instructives discussions et des vœux ont été votés.

La 5e journée, qui était la dernière, a été la plus chargée.

Dans la matinée, les questions de la femme dans l'enseignement et dans les écoles d'agriculture ont été examinées très sérieusement.

A signaler tout particulièrement la discussion de la section législative sur la grosse question de la recherche de la paternité. On a entendu, à ce sujet, M. Jacques Bonzon et Mlle Jeanne Chauvin, docteur en droit, qui a obtenu un grand et légitime succès.

M. Magnaud, le président du tribunal de Château-Thierry, a été également vivement applaudi, après avoir rendu compte de l'esprit dans lequel il a rendu, en 1898, son jugement sur la recherche de la paternité.

Après une longue discussion, à laquelle ont pris part de nombreux orateurs, discussion qui était conduite par la présidente Mme d'Abbadie d'Arrast, le vice-président étant M. de Morsier et le rapporteur général, M. Réville, les membres de la section législative ont adopté les conclusions du rapport de Mlle Chauvin, dont les termes ont été légèrement amendés par M. Réville.

Cette section a ensuite repoussé une proposition de Mme Pognon, qui, au nom de la Ligue des Droits des femmes, demandait l'adoption d'un vœu contraire à toutes recherches de la paternité.

La question a été présentée dans l'après-midi, à l'Assemblée générale, et les propositions de Mlle Chauvin ont été adoptées.

Il en résulte qu'une action en recherche de paternité peut être intentée au nom de l'enfant par sa mère ou son tuteur à fin d'entretien alimentaire.

L'entretien alimentaire doit comprendre les frais d'éducation et de préparation à une profession conforme à la condition de la mère.

En plus, une seconde action en recherche de paternité parallèle à la première, peut être intentée par la mère en son nom personnel, afin d'obtenir des dommages-intérêts fixés par le Tribunal suivant les circonstances.

Enfin, après la discussion de différents rapports, l'Assemblée a entendu plusieurs discours d'adieux et en particulier celui de Mlle Monod, la présidente, qui après avoir fair nommer une commission exécutive des vœux émis, a déclaré clos les travaux du Congrès International des Œuvres et Institutions féminines.



Non moins important par l'autorité des assistants et par les travaux présentés est le Congrès des Accidents du travail et assurances sociales, Ouvert sous la présidence de M. Linder, inspecteur général des Mines, il a réuni plus de 800 adhérents.

On remarquait MM. Darcy, président du Comité Central des Houillères de France ; Ricard, ancien ministre de la justice ; Gruner, ingénieur civil des mines, secrétaire général du Congrès ; Bellom, ingénieur des mines ; Aguilon, Arquembourg, Edouard Aynard, Frédéric Bertrand, Emile Cheysson, Arthur Fontaine, Albert Gigot, Gaston Griolet, Paul Guieysse, Emile Heurteau, Georges Jouanny, Octave Keller, Lyon-Caen, Paulet, délégué du ministre du commerce ; Sylvain Périssé, président de l'Association des industriels de France contre les accidents du travail ; Georges Picot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques ; Eugène Rostand, membre de l'Institut ; F. Veyssier, délégué de l'Union des Chambres syndicales ouvrières de France, etc, etc.

M. Millerand, ministre du commerce, a tenu à prendre part à l'ouverture des travaux et à indiquer leur économie. Il a dit que ce congrès différait des précédents, en ce que — d'après lui — la question du principe de l'assurance contre les accidents du travail était résolue et que l'on devait passer de la théorie à la pratique.

La première question à l'ordre du jour était : « Les assurances ouvrières en Allemagne à la fin du dix-neuvième siècle », par le Dr T. Bœdiker, « conseiller intime du gouvernement ».

De la présentation faite par M. Bœdiker, de son rapport, appuyé de documents statistiques, il se dégage ce principe : qu'il est nécessaire dans les « Etats modernes » d'adopter l'assurance obligatoire, si différent que puisse être leur génie particulier. Il ajoute que ceux qui veulent aider efficacement la classe ouvrière seront nécessairement obligés de se rallier au principe de l' « Assurance publique et obligatoire ».

Dès lors, dans la discussion, se sont trouvés mêlés le principe de l'obligation et celui de l'intervention de l'Etat.

Dans le même ordre d'idées, le Dr Zacher a

affirmé que le système de l'assurance libre laisse à la charge de l'ouvrier la solution du problème qu'il est absolument incapable de résoudre seul.

Les résultats pratiques obtenus sont, d'après l'orateur, absolument contraires à la thèse du législateur individualiste.

L'assurance allemande, ajoute-t-il, mérite bien le nom qu'on lui a donné : d'Ecole de politique sociale à l'usage de la nation entière.

M. Lévy-Alvarez, avocat à la cour de Paris, a soutenu la thèse contraire, déclarant qu'il est absolument impossible d'assimiler la situation française à celle de l'Allemagne. Il a ajouté que la législation de 1898, sur les accidents, avait déjà fait une très large concession au socialisme allemand en adoptant le principe du risque professionnel, qu'elle s'en est prudemment tenu là, et qu'elle a maintenu avec raison le contrat d'assurance sous le régime de droit commun.

M. Jay, qui professe la législation industrielle à la Faculté de droit de Paris est, au contraire, un admirateur presque sans réserve du système allemand, et il soutient énergiquement la thèse de l'assurance obligatoire.

M. Lévy-Alvarez lui a répondu qu'une expérience vient d'être faite en Suisse. Là, l'Assemblée fédérale a voté l'année dernière le principe de l'assurance obligatoire. Mais la loi qui le consacrait a été soumise dans le courant du mois de mai de cette année au « referendum », et elle a été repoussée par la grande majorité de la population. C'est bien là la preuve que la nation ne demande pas du tout ce que certains sociologues prétendent lui imposer comme faveur,

M. Répond, avocat et publiciste suisse, est venu confirmer les faits annoncés par M. Lévy-Alvarez. Il discutera d'ailleurs prochainement, plus au fond, les causes qui ont fait rejeter la loi sur l'assurance par le peuple helvétique et ajoute que, d'après lui, la Suisse ne reviendra pas sur ce vote populaire avant trente ans.

MM. Germonpré, A. Vander-Broeck et quelques autres, ont également pris part à cette intéressante discussion, et M. Hartmann a déposé son rapport sur la tarification des industries d'après les risques qu'elles font courir aux travailleurs.

La 2[e] séance s'est divisée en deux parties.

La première a été consacrée à l'étude de diverses législations étrangères.

Nous avons entendu le rapport du D[r] Kœgler sur l'assurance ouvrière en Autriche, puis le D[r] Magaldi nous a fait connaître les résultats de la première année d'application de la loi sur les accidents du travail en Italie. Il nous a ensuite entretenu de la Caisse nationale de prévoyance pour l'invalidité et la vieillesse des travailleurs.

Enfin, le professeur Hjledt, d'Helsingfors, nous a initié à la loi réglementant l'assurance ouvrière en Finlande.

La deuxième partie de la séance a été remplie par l'audition et la discussion du rapport présenté par M. Georges Paulet, délégué du ministre du Commerce et professeur de législation ouvrière à l'Ecole des sciences politiques, sur la loi française d'assurance contre les accidents.

Dans son développement, M. Paulet défend la loi de 1898, à l'élaboration de laquelle il a pris comme on le sait, une part active. Il dit que, pour arriver au résultat obtenu, il a fallu les lentes études des commissions parlementaires, les suggestions répétées des Congrès internationaux sur les accidents, l'émulation des législations germaniques qui, les premières, ont abordé sur une grande échelle les difficultés pratiques du problème et couru les risques de l'expérimentation.

Quoique heureux du résultat obtenu après vingt années d'efforts, l'orateur constate, qu'aujourd'hui encore, il n'existe pas de jurisprudence et que, pour se rendre compte des diverses interprétations de la loi, on est obligé d'avoir recours aux avis du « Comité Consultatif des assurances contre les accidents du travail », nouvel organe créé, à propos de cette loi, auprès du ministre du Commerce. Il est bon de remarquer en passant que cette nouvelle législation a également servi à la création de fonctionnaires nouveaux appelés : « Commissaires-contrôleurs. »

Parmi les principales questions abordées par M. Paulet, se trouve celle des professions assujetties. Le délégué du ministère veut qu'il y ait le moins de limitation possible et que l'industrie tout entière se trouve englobée.

Il ne cache pas, d'ailleurs, que, logiquement, après l'industrie viendra le « Commerce ». C'est ainsi que la sphère d'assujettissement à la loi s'étendra un jour à tous les cas, à toutes les situations où des accidents, découlant d'un travail salarié, pourront se produire.

M. Paulet s'étend également sur le caractère de l'accident professionnel qui ne comprend, ni les maladies professionnelles, conséquences lointaines des insalubrités de métier, ni à plus forte raison, les accidents survenus dans la vie individuelle de l'ouvrier, en dehors de sa vie industrielle.

Il passe assez rapidement sur la détermination des indemnités et sur les sommes forfaitaires établies par la loi, qu'il trouve excellente, sans se dissimuler que la source des procès est loin d'être tarie, la loi ayant prévu le cas des fautes inexcusables, il est évident que l'on plaidera souvent cette question.

L'orateur parle ensuite du régime de l'assurance. Pour lui, si la loi n'a pas abordé l'assurance obligatoire, elle est arrivée, à peu près, au même résultat, puisque la Caisse nationale des retraites constitue « un établissement de réassurances en cas d'insolvabilité des patrons ».

Après quelques observations de M. Lévy-Alvarès

qui révèle des défauts que l'expérience a déjà fait connaître, et notamment ce fait que la loi entraîne les petits patrons à engager de préférence des célibataires, M. Jay renouvelle ses félicitations à l'adresse du législateur de 1898 et en particulier à M. Paulet pour son rapport dont il accepte, à peu près, toutes les conclusions. Il demande seulement que les Compagnies d'assurances fassent preuve d'un sentiment de préoccupation pour l'intérêt général, en encourageant les petits patrons à s'assurer aussi facilement que les grandes industries, car, dit-il, jusqu'à présent, ils paraissent s'être montrés plutôt récalcitrants.

M. Vermot, secrétaire général du Syndicat général des Assurances à primes fixes, prend alors la parole et déclare, au nom de l'Assurance libre contre les accidents du travail, que les sociétés viennent de transformer leurs tarifs de manière à les conformer aux principes de la loi de 1898, et que par conséquent le monde des assurances accepte le nouveau régime.

Cette déclaration a été vivement accueillie.

M. Paulet déclare, pour terminer, que depuis neuf mois que la loi est en vigueur, elle a déjà prouvé qu'elle était viable. En tous cas, il estime qu'elle a le droit qu'on lui laisse jusqu'au prochain congrès « les illusions de la jeunesse ».

Les conclusions de M. Paulet ont été approuvées par une notable partie des congressistes qui sont, en majorité, des Allemands.

Dans sa 3e séance, le Congrès a entendu la discussion de M. Gigot sur l'assurance libre contre les accidents du travail, réalisée par la mutualité.

Le Dr Neumann a fait connaître ensuite les différents projets à l'étude dans le Grand-Duché de Luxembourg concernant l'assurance obligatoire.

MM. Wodon et Ch. Dejace ont également rendu compte du projet de loi belge contre les accidents et de la loi d'assurance contre la vieillesse, puis M. Répond a longuement développé les causes du sujet de la loi sur l'assurance contre les maladies et les accidents en Suisse. A ce propos, le Dr Kauffmann, de Zurich, qui est un partisan absolu de l'assurance par l'État, a combattu la thèse de M. Jules Répond.

M. Bellom, ingénieur des mines, a enfin expliqué, comme il les comprend, les relations mutuelles des diverses branches de l'assurance ouvrière.

Le Congrès des accidents du travail a clôturé prématurément ses travaux.

M. Angeli, sénateur du royaume d'Italie, a présidé la dernière séance, assisté de M. Linder et de M. Raffalowitch.

Dans cette séance ont été déposés ou discutés plusieurs rapports, entre autres ceux de M. Cheysson sur les rapports des lois d'assurances ouvrières et la santé publique, celui du Dr Kœgler sur l'influence des établissements d'assurances contre les accidents et l'invalidité, sur le traitement médical, etc., etc.

×

Ont été tenus encore :

Le Congrès des Habitations à bon marché sous la présidence de M. Siegfried, assisté de MM. Picot et Cheysson ; le Congrès des Stations agronomiques, le Congrès de l'alimentation du bétail, le Congrès des végétariens, le Congrès des Actuaires, sous la présidence de M. Guieysse, le Congrès de la vente du blé, sous la présidence de M. de Courcel, le Congrès de la Ramie, le Congrès des mines et de la métallurgie.

Le Congrès des mineurs, qui n'a pu trouver place dans le Palais des Congrès, s'est tenu à l'Hôtel des Sociétés savantes. Le principe de la journée de huit heures a été voté à l'unanimité. Le Congrès a voté également une résolution tendant à la nationalisation des mines et à la reprise par les associations ouvrières des mines inexploitées, ou à l'obligation pour les concessionnaires de les exploiter.

Les délégués ont discuté ensuite sur l'institution de prud'hommes mineurs et votés à l'unanimité une proposition en ce sens.

Le Congrès des mineurs s'est terminé après le vote d'un certain nombre de vœux concernant les salaires et les règlements dans les mines. Il a, entre autres, demandé que les exploitants des mines remissent aux syndicats des mineurs un carnet des salaires payés en indiquant le nombre d'heures de travail et le prix de vente des charbons, afin que les ouvriers puissent se rendre compte si le taux des salaires a suivi la progression des prix de vente et des bénéfices réalisés par les patrons.

Il a également examiné les moyens de créer un mouvement d'ensemble de tous les mineurs. M. Cotte, délégué français, a proposé l'organisation de la grève générale, mais les délégués anglais ont déclaré qu'ils ne pouvaient pas adhérer à ce moyen, car ils sont encore liés pour une durée de trois ans par le comité de conciliation, qu'ils ont créé afin de trancher, chez eux, les différends entre employeurs et ouvriers. Un de leurs délégués, M. Glover, a déclaré qu'en Angleterre la moyenne des salaires dans les mines est de dix francs et qu'il espérait que ce salaire serait un minimum dans l'avenir.

Le président a remercié les délégués de leur assiduité et a clôturé le Congrès par une allocution dans laquelle il a exalté l'organisation ouvrière internationale.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

LE PALAIS DES ILLUSIONS. — A peine ouverte au public, la Salle des Glaces, dite Palais des Illusions, a été justement réputée le clou de l'Exposition. Et assurément c'est la merveille du jour qui laisse bien loin derrière elle l'attraction trop connue et banale déjà des fontaines lumineuses.

Palais enchanté, où la lumière jaillit de toutes parts, scintille dans les galeries sans fin, avec des colorations exquisement nuancées et harmonisées, visions féeriques, orchestration de clartés et de feux qui charme les yeux comme une délicieuse symphonie et évoque des rêves somptueux de Mille et une nuits merveilleuses.....



LA SALLE DE CONCERTS de la classe 17 a été inaugurée au Champ-de-Mars. Cette salle d'auditions, fort bien éclairée par une large baie vitrée, donnant sur le Champ-de-Mars et par une verrière supérieure, aménagée avec soin pour sa destination, peut contenir 600 personnes, confortablement assises. La scène et les grandes orgues permettront l'exécution d'œuvres importantes avec orchestre. Le 1° concert a été l'occasion d'un triomphe pour MM. Pugno et Diémer, après l'exécution du Scherzo de Saint-Saens à deux pianos. — Les concerts vont se succéder avec des programmes très variés. L'entrée est gratuite. — Des cartes doivent être demandées au bureau du comité, voisin de la salle.



CONCERTS OFFICIELS. — Salle pleine au Trocadéro où, pour le troisième grand concert officiel, les musiciens de la Société Philharmonique de Vienne exécutaient la *symphonie héroïque*, de Beethoven. Sans vouloir rabaisser nos compatriotes, il faut reconnaître, avec tous les auditeurs, que *jamais* on n'avait entendu à Paris une aussi parfaite interprétation de la troisième symphonie du grand maître classique.

Et quand la dernière note fut tombée dans le silence recueilli de la foule, le jeune chef d'orchestre, M. Mahler, dut revenir cinq fois recevoir les bravos d'un public applaudissant avec frénésie.



LE JURY SUPÉRIEUR. — Le *Journal officiel* a publié un décret du ministre du Commerce, constituant le jury supérieur de l'Exposition universelle de 1900. Outre les membres de droit, qui ont été prévus dans le décret constitutif de l'Exposition universelle et les commissaires généraux des puissances officiellement représentées à l'Exposition, le jury supérieur est ainsi composé, savoir :

MM. les anciens ministres du Commerce et de l'Industrie depuis le décret qui a motivé l'Exposition: MM. Berthelot et Boulanger, sénateurs ; Benjamin-Constant, le comte de Camondo, commissaire général de Serbie; Chaplain, membre de l'Académie des Beaux-Arts ; Christophersen, commissaire général de Norvège; Cornu, membre de l'Académie des Sciences; Depelley, commissaire général de Monaco; Detaille, Develle, de Freycinet, Gérôme, Gréard, Guillaume, directeur de l'Ecole de Rome; Hanotaux, de Kowaleswski, directeur du département du commerce au ministère des Finances de Russie; Larroumet, Marey, membre de l'Académie des Sciences; Mézières.

Le baron Michiels van Verdruynen, commissaire général des Pays-Bas; Moser, commissaire général de la Bosnie; Georges Picot, le comte Raben-Lvetzau, commissaire général du Danemark; Richemond, ancien président du tribunal de commerce de la Seine; Roma. président de la commission de la Grèce ; Sardou, Scholosing, de l'Académie des Sciences; Thiel, commissaire général de Suède; Torribio-Sanz, commissaire général du Pérou; Tuck, ancien commissaire-adjoint des Etats-Unis à l'Exposition de 1889; Vapereau, commissaire général de Chine, et Vandremer, de l'Académie des Sciences.

Par le même décret M. Léon Bourgeois, député de la Marne, ancien président du conseil des ministres, est désigné comme président du jury supérieur.

MM. Magnin, ancien gouverneur de la Banque de France, sénateur; Aynard, député; Poirrier et Berthelot, sénateurs; et Guillaume, directeur de l'Ecole de Rome, sont désignés comme vice-présidents.

Un autre décret fait connaître la composition des bureaux des différents jurys de récompenses à l'Exposition universelle de 1900.



L'ART A L'EXPOSITION. — Les artistes français ont offert aux artistes étrangers venus à Paris à l'occasion de l'Exposition une fête susceptible de demeurer dans leur souvenir. Donc, le dimanche 1er juillet il y eut visite complète du château et du musée de Versailles, représentation théâtrale au Petit Trianon et grand banquet dans la galerie vitrée. Après le banquet, fête de nuit, illuminations et feu d'artifice. Le lendemain lundi, visite du musée du Louvre.

Le comité d'honneur des fêtes de l'Art est composé de MM. Leygues, Millerand, Delcassé, Picard, de Selves, Lépine pour la partie officielle; puis, du côté artiste, de MM. Bonnat, Carolus Duran, J.-P. Laurens, Beraldi, Armand Dayot, de Nolhac, G. Geffroy, Eugène Guillaume, Paul Dubois, Frémiet, Marcel Lambert, etc.

PRIMES A NOS ABONNÉS

Guides polyglottes. Manuels de conversation et de style épistolaire à l'usage des voyageurs et des écoles, papier satiné, reliure élégante.

Français-anglais, par CLIFTON;	*Espanol-français, por* BUSTAMENTE ;
Français-allemand, par EBELING;	*English-french, by* CLIFTON ;
Français italien, par VITALI;	*Portugues-frances, por* DUARTE ;
Français-espagnol, par BUSTAMENTE;	*Hollandsch-fransch, van* A. DUFRICHE.

Au lieu de 2 francs. — I fr. 40.

Guides polyglottes. Manuels de conversations et de style épistolaire à l'usage des voyageurs et des écoles, papier satiné, reliure élégante.

Français-roumain, par HASAN;
Russe-français, par le comte de MONTEVERDE.
Au lieu de 3 francs. — 2 francs.

PARIS-THÉATRE

Il est à peu près certain que la COMÉDIE-FRANÇAISE s'installera au théâtre Sarah-Bernhard le 20 octobre. En attendant, comme elle doit quitter l'Odéon le 1er septembre, elle ira sans doute au NOUVEAU THÉATRE, rue Blanche, où l'on a donné l'an dernier de si brillantes représentations de *Tristan et Iseult*.

Mentionnons le très grand succès qu'obtiennent, au Trocadéro, les matinées littéraires et dramatiques données le jeudi, de quinzaine en quinzaine, par les artistes du Théâtre Français. Le prix des places est de 3 francs, 2 francs, 1 franc. Ces matinées doivent former dans l'ensemble comme un tableau de la poésie française jusqu'à Victor Hugo.

— L'ODÉON a fait sa clôture annuelle dimanche dernier; reprenant possession de sa salle le 1er septembre, la *Guerre en dentelles*, de M. Georges d'Esparbès, composera le premier spectacle.

— Le THÉATRE ANTOINE a fermé ses portes également samedi pour les rouvrir le 5 août.

— Depuis le 1er juillet, les NOUVEAUTÉS ont repris *La Dame de chez Maxime*.

— Une fois la troupe de l'Odéon partie, le GYMNASE ne laissera pas ses portes longtemps fermées; il les rouvrira vers le 15 de ce mois avec une pièce inédite dont le titre provisoire est *Le Fils de l'Etrangère*, et qu'on répète en ce moment sous la direction de M. Gémier. Mais ce ne sera pas la vraie réouverture, qui aura lieu ultérieurement avec une reprise des *Demi-Vierges*, où Mme Hading retrouvera sa création de jadis.

— L'OPÉRA-COMIQUE donnera encore deux représentations d'*Iphigénie en Tauride*, avec Mme Rose Caron, aux dates suivantes : jeudi 12 et dimanche 15 juillet.

— En raison de l'affluence des spectateurs, l'OPÉRA donne actuellement des représentations le mardi, et nul doute que, sous peu, on ne prenne la détermination d'ouvrir ses portes chaque soir.

— A l'Exposition, LE PALAIS DE LA DANSE ne se repose pas sur ses lauriers. Malgré le très grand succès du joli ballet de MM. Thalasso et Pouget, *Terpsichore*, il nous a donné l'*Heure du Berger*, ballet nouveau en six tableaux, de MM. A.-G. de Caillavet et Robert Flers, musique de M. Louis Ganne. Poursuivant son programme, aux danses étrangères de *Terpsichore*, il a adjoint les danses des provinces françaises qui constituent l'*Heure du Berger*. Comme pour *Terpsichore*, la chorégraphie et la mise en scène du ballet nouveau sont dues à l'incomparable Mariquita. Les deux ballets alterneront sur l'affiche.

Ne quittons pas le PALAIS DE LA DANSE sans dire combien les soirées de gala qui ont lieu tous les vendredis, à 10 h. 1/2, sont courues par le public élégant et mondain des grandes premières et sans annoncer l'inauguration de son foyer de la danse, une pure merveille décorée de panneaux signés Orazi et réservée exclusivement aux abonnés.

— LE PALAIS DE LA FEMME devient le rendez-vous le plus select du Champ-de-Mars, avec son théâtre d'ombres et l'admirable reconstitution de l'intérieur de Marie-Antoinette.

— Point de grandes affiches alléchantes et prometteuses, mais un bon spectacle, d'un très vif intérêt et absolument inconnu jusqu'à ce jour, voilà ce que donne le THÉATROSCOPE, 35, boulevard des Capucines, et rue de Paris, à l'Exposition. Fauteuils, 1 franc.

— Aujourd'hui l'Auvergne, demain les Vosges, puis la Savoie, le Dauphiné, etc.; le programme change chaque jour au théâtre des VOYAGES ANIMÉS. Aussi, vu le succès obtenu par les différents spectacles, ceux-ci seront affichés à l'avance pour répondre au désir des spectateurs, qui peuvent ainsi faire leur tour de France en assistant à la série complète des jolis voyages représentés.

Spectacles à voir à l'Exposition.

Champ-de-Mars. — MARÉORAMA : Simulation parfaite d'un voyage en mer. Se trouve à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay.
TOUR EIFFEL. — Splendide terrasse au deuxième étage.
PALAIS DE LA FEMME. — Le Casino de l'Exposition. Théâtre d'ombres. Marie-Antoinette et son cercle : matinées et soirées.
PALAIS DU COSTUME. — Projet Félix, admirable reconstitution du costume à travers les âges.
BALLON-CINÉORAMA. — Panorama en ballon. Concert. Projections.

Trocadéro. — Asie russe, concert malgache.
EXPOSITION MINIÈRE. — MONDE SOUTERRAIN.
THÉATRE INDO-CHINOIS. — Soixante exécutants.
VOYAGES ANIMÉS (pont d'Iéna). — Le pays de France.
PANORAMA DE MADAGASCAR. — Général Duchesne devant Tananarive. Reddition de la place. Douze dioramas de la conquête.

Rue de Paris. — PALAIS DE LA DANSE. — *Terpsichore.* — *L'Heure du Berger.* Ballet nouveau. 6 tableaux. Décors lumineux. Visions nocturnes. Représentations à 5, 9 et 10 heures.
BONSHOMMES GUILLAUME. — 20.000 marionnettes artistiques. Saynètes parisiennes. Défilés militaires, etc.
AQUARIUM DE PARIS. — Eau de mer. Plongeurs, Plongeuses, Scaphandriers.
THÉATROSCOPE. — Merveilleuses scènes animées.
LA ROULOTTE. — Les Chansonniers.
MAISON DU RIRE. — Le Chat-Noir. Chansonniers montmartrois.
GRAND-GUIGNOL. — Les chansonniers. Revue.
PHONO-CINÉMA-THÉATRE.

Le Gérant : A. BAILLIÈRE

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone.*

Nº 12

1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

10 Août 1900

Supplément Illustré de la REVUE & REVUE DES REVUES



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



LA PREMIÈRE EXPOSITION FRANÇAISE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

(3e jour complémentaire an VI
10 vendémiaire an VII, 19 septembre au 1er octobre 1798)

Au moment où l'Europe et le monde entier, éblouis par les splendeurs de l'Exposition de 1900, décernent à celle-ci les palmes de beauté sans rivale, il n'est pas hors de propos et peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt de connaître les débuts — débuts bien modestes — de ces solennités un peu théâtrales, que le langage officiel s'obstine à appeler « les grandes assises du travail ».

Comme toutes les institutions humaines, celle-ci s'est rapidement développée ; mais, en se développant, elle a complètement perdu de vue son point de départ. Purement nationales à leur origine, les expositions semblent devoir désormais n'être plus qu'universelles.

I

Telles que nous les concevons aujourd'hui, les expositions sont d'origine récente.

Dès le règne de Louis XIV, les artistes, peintres ou graveurs, exposaient leurs œuvres, comme ils font encore maintenant dans l'exposition spéciale, qu'on appelle *le Salon*. Mais c'était là un privilège, dont jouissaient les arts libéraux. Personne ne songeait à l'étendre au-delà. En 1791 pourtant, une exposition s'ouvrit à Prague, où étaient admis les produits de l'industrie nationale. Peut-être est-ce là ce qui donna à nos hommes d'Etat l'idée d'en faire autant pour l'industrie française. Mais les secousses intérieures et les grandes guerres de la Révolution avaient sans doute fait ajourner ce projet, que reprit et fit aboutir un homme de lettres, François de Neufchâteau, dont les circonstances politiques devaient faire un homme d'Etat.

En 1798, François de Neufchâteau était ministre de l'Intérieur. La France goûtait enfin les douceurs de la paix, car on ne peut dire que la tranquillité du pays fût sérieusement troublée par les deux expéditions d'Egypte et d'Irlande, qui, toutes deux, au reste, s'annonçaient brillantes. Le Directoire exécutif, alors composé de Treilhard, de Barras, de La Reveillère, de Merlin et de Rewbel, résolut de consacrer les triomphes de la guerre par une solennité pacifique, et une loi du 27 thermidor an VI (14 août 1798) institua « la fête de l'Anniversaire », qui devait être célébrée pour la première fois le 1er vendémiaire an VII (22 septembre 1798).

Mais à cette fête le ministre de l'Intérieur voulut une préface, et par une circulaire du 9 fructidor an VI, adressée « aux administrations centrales de département » (1) il faisait

(1) *Recueil de lettres circulaires*, etc., de François de Neufchâteau. Paris 2 vol. in-4°. An VII Impr. de la République. (Tome I, p. 102-105)

savoir que le gouvernement avait décidé de « lier à la fête du 1er vendémiaire *un spectacle d'un genre nouveau*, l'exposition publique des des produits de l'industrie française ». Cette exposition devait se renouveler tous les ans, pendant les cinq jours complémentaires (1).

Sous le langage pompeux de l'époque, le ministre indiquait pourtant avec netteté le but poursuivi. Il s'agissait d'honorer « les arts utiles... qui nourrissent l'homme, qui fournissent à tous ses besoins, et qui ajoutent à ses facultés naturelles par l'invention et l'emploi des machines ». On s'étonnera peut-être que le ministre de l'intérieur ait pris l'initiative de cette exposition, qui aujourd'hui regarde surtout le ministre du Commerce. Mais il faut savoir que l'agriculture, le commerce, l'industrie, « les arts utiles... les écoles industrielles... les manufactures nationales » (2). étaient du ressort du ministre de l'Intérieur. Une division, la 4e, leur était spécialement affectée. C'était là, rue Dominique, n° 238, que devaient se faire inscrire, d'abord jusqu'au 26 fructidor, puis jusqu'au 29, tous les Français qui voudraient exposer les produits de leur industrie « à l'estime publique et à la vente, qui ne pouvait manquer d'en être la suite » (3).

L'Exposition devait s'ouvrir et s'ouvrit en effet le 3e jour complémentaire de l'an VI (19 septembre 1798). Entre la convocation et l'ouverture, il n'y avait guère qu'un mois. C'était peu, surtout si l'on songe qu'à cette époque les communications étaient rares et difficiles. Aussi l'invitation du ministre ne parvint-elle point partout en temps utile, et le 26 fructidor an VI, un avis officiel, inséré au *Journal de Paris*, invitait « les départements voisins de Paris à remplir le vide » laissé par l'absence des autres. Malgré cela, malgré la largeur du programme qui permettait à « tout Français exerçant un art ou une industrie quelconque » de se faire inscrire, malgré l'offre faite à tous les exposants d'un « local gratuit », le nombre de ces derniers n'atteignit que le chiffre de 110 environ. C'était bien peu, sans doute ; mais vraiment pouvait-on s'attendre à mieux ?

L'emplacement choisi était le Champ de Mars, qui semble dès lors prédestiné à devenir la terre classique des expositions. Mais les bâtiments n'étaient pas prêts. Ils consistaient en une enceinte carrée et décorée de portiques, sous lesquels on devait placer les objets exposés. Au centre de l'enceinte, et « ouvert de tous côtés », devait s'élever un Temple à l'Industrie, où chaque année seraient déposés « de nouveaux chefs-d'œuvre ». Mais ni le Temple ni les portiques n'étaient complétement terminés le jour de l'inauguration (1), et pour faire son discours, le ministre dut monter sur le tertre du Champ de Mars (2).

Néanmoins la cérémonie d'ouverture eut lieu au jour fixé, c'est-à-dire le 3e jour complémentaire de l'an VI. Un nombreux cortège précédait le ministre de l'Intérieur. Outre les troupes et les appariteurs, on y remarquait les exposants, puis le jury, nommé par le gouvernement, et composé de 9 membres, dont les plus connus étaient Chaptal et Darcet, collègues à l'Institut national de François de Neufchâteau. Un peloton d'infanterie fermait la marche.

II

Dans son discours, le ministre s'efforçait de faire ressortir le caractère *nouveau* de la fête. Déjà il l'avait signalé dans sa circulaire, et l'on sent, à son insistance, qu'il ne voudrait pas voir attribuer à autrui le mérite de son initiative. Puis, au milieu des tirades contre le despotisme, que nous sommes tentés de trouver légèrement ridicules, mais qui étaient bien dans le goût de l'époque, il marquait nettement le but de l'exposition. Il s'agissait, disait-il, d'encourager et de pousser vers la perfection

(1) On sait que l'année républicaine comptait 360 jours, divisée en 12 mois 3 décades. Il restait donc 5 jours, qu'on appelait *Complémentaires*, et qui se plaçaient à la fin de chaque année, entre le 30 fructidor et le 1er vendémiaire.

(2) *Almanach national*, an VII, p. 96-97.

(3) *Journal de Paris* du 26 fructidor, an VI. — Quel style bizarre !

(1) On voit que le proverbe a raison : « Rien n'est nouveau sous le soleil. »

(2) *Moniteur* du 1er vendémiaire an VII. — Un récent historien de François de Neufchâteau, M. Félix Bouvier, s'est trompé en disant que l'Exposition de 1798 avait eu lieu « dans les galeries du Louvre » (*Les Vosges pendant la Révolution*. Paris 1885, Berger-Levrault p. 411).

ces arts utiles « que l'idiôme de l'ancien régime avait cru avilir en les nommant arts méchaniques », et que la liberté avait ennoblis, en faisant dépendre de leur exercice « l'admission au rang de citoyen » (1). Ce ne sont pas, disait le ministre, les énergies qui manquent ; mais chacune d'elles, isolée, ne pouvait pas grand' chose, et languissait « dans une obscurité décourageante ». En rapprochant les artistes et les industriels, en leur donnant occasion de se connaître, en les mettant « à portée d'établir des comparaisons », le gouvernement pensait servir l'intérêt général, et mettre les Français à même de triompher de la concurrence anglaise. Ce n'était donc pas là une de « ces pompes frivoles, dont il ne reste rien d'utile », mais bien plutôt un moyen puissant d'encourager l'industrie nationale. « Les victoires de l'industrie, s'écriait le ministre, sont des victoires immortelles ».

Après ce discours qui, par ses qualités autant que par ses défauts, nous offre un spécimen — le premier, mais non le pire — de ce qu'on peut appeler *la littérature d'exposition*, la musique militaire joua un air patriotique. Puis, le public se rendit sous les arcades, pour examiner les objets exposés. Le soir, les portiques furent illuminés. Un orchestre nombreux, placé au milieu de l'enceinte, joua pendant une heure « les plus belles symphonies des compositeurs » du temps (2). Tous les soirs il en devait être ainsi ; mais le temps ne le permet pas toujours (3).

Ouverte le 3e jour complémentaire de l'an VI, l'exposition devait durer les deux jours suivants. Le 4e jour complémentaire, à 4 heures du soir, le jury devait parcourir les portiques, désigner les douze exposants les plus dignes d'être récompensés, et faire transporter leurs produits le lendemain, dans le Temple de l'Industrie (4). Puis le 1er vendémiaire, le Directoire devait décerner les couronnes, et ce serait là, disait le ministre, « la récompense la plus flatteuse à laquelle un Républicain puisse aspirer ».

Tel était le programme. Il fut suivi à la lettre, sauf sur un point, où il fallut modifier le plan primitif. On décida, en effet, sur la demande des exposants, de prolonger l'exposition jusqu'au 10 vendémiaire, et l'on termina les portiques inachevés, afin de permettre à ceux qui n'avaient pas trouvé de place d'exposer les produits de leur art ou de leur industrie. Le 6 vendémiaire, on délivrait encore à la 4e division des autorisatione d'exposer. La foule, au reste, paraît avoir pris goût à ce « spectacle d'un genre nouveau ». Elle allait admirer, nous dit *le Patriote français* du 3 vendémiaire, « ce temple majestueux de l'Industrie, resplendissant (sic) de lumières, cet amas merveilleux de chefs-d'œuvre (sic) des arts, étalés sous d'élégants portiques ». Dans son discours du 1er vendémiaire, le président du Directoire, Treilhard, faisait allusion, lui aussi, à ces merveilles de l'industrie, « dont l'éclat vient de se mêler, disait-il, à la pompe de nos fêtes », et l'on donnait, dans ces fêtes, une place particulière, aux exposants qui allaient être couronnés.

Les visiteurs — il y avait « toujours très grande affluence », — sortaient émerveillés. L'un d'eux nous assure que tout le monde applaudissait à « l'idée si féconde du ministre », et qu'on « prononçait tout haut les noms de Sully et de Colbert (1) ». Un autre n'avait pas assez de la prose pour dire son admiration. Il comparaît François de Neufchâteau à Apollon, et donnait résolument la palme au ministre français :

> Notre Apollon est préférable
> A celui de l'antiquité.
> L'un est dieu des arts dans la fable,
> L'autre l'est en réalité (2).

Mais si l'enthousiasme débordait parfois, les critiques, comme bien on pense, ne manquaient pas non plus. Celui-ci trouvait qu'on dépensait trop d'argent, celui-là, au contraire, dans le but de discréditer le gouvernement, faisait courir le bruit, — mensonger, nous le savons, — qu'on

(1) *Les jeunes gens ne peuvent être inscrits sur les registres civiques*, s'ils ne prouvent qu'ils savent lire et écrire *et exercer une profession mécanique*. (Constitution de l'an III, titre II, art. 12).

(2) Programme de la fête du 1er vendémiaire.

(3) Notamment vers la fin de l'Exposition. Voir *Journal de Paris*, 10 vend. an VII. Le *Journal du Commerce* du 9 vend. dit que le mauvais temps abattit « quelques-unes des arcades ».

(4) Le rapport du jury est cité par Vervinck et Dubois, p. 24-24 de leur *Hist. des Expos. industr.* Paris 1867.

(1) *Le Patriote Français* du 5 vend., an VII.

(2) *Journal de Paris* du 14 vend., an VII.

faisait payer « 400 francs à un pauvre marchand pour occuper une boutique pendant trois jours au Champ de Mars (1) ». C'étaient des mécontents, eux aussi, « ces agréables titus et ces zolies dames coëffées à la victime (2) «, qui criblaient d'épigrammes l'exposition de l'arcade n° 66, où l'on voyait, entre autres choses, « des tabatières ornées du buste de Buonaparte ». A la vue du « héros », toute cette jeunesse dorée disait avec humeur : « On trouve cet homme-là partout ! Encore ce Buonaparte !... encore ce brigand ! » — « On n'en dit pas plus à Londres et à Naples », conclut sévèrement le citoyen, qui nous fait connaître ces détails. Et critiquant à son tour, il s'étonnait que le jury n'eût pas récompensé l'artiste de l'arcade n° 66, aussi bon républicain que mécanicien ingénieux (3). — Un autre se plaignait de n'avoir pas vu, à l'Exposition, de progrès dans la fabrication des limes où nous surpassaient les Anglais. Mais il espérait que ces progrès ne tarderaient pas à se réaliser, et il en donne cette singulière raison que « tout artiste doit être républicain, et que tout républicain doit avoir en horreur le trafic anglais (4) ».

Ces critiques, comme ces enthousiasmes, prouvent du moins que l'exposition ne passa point inaperçue. Peut-être la foule, qu'une feuille du temps évalue à « près d'un million d'hommes », et qu'elle nous montre réunie, le 1er vendémiaire, au Champ de Mars, « sous les regards de l'éternel », ne se porta-t-elle pas tout entière au Temple de l'Industrie, pour y admirer les œuvres des 110 exposants. Peut-être François de Neufchâteau exagère-t-il en disant, quelques jours plus tard, que la première exposition avait été « une campagne désastreuse pour l'industrie anglaise (5) ». Il n'en est pas moins vrai que l'idée était heureuse et « profonde » — le mot est de Barras (1), — et que cela promettait pour l'avenir.

Les récompenses, accordées avec une certaine solennité, furent plus nombreuses qu'on ne s'y attendait. Outre les douze exposants, dont l'*Indépendant* du 13 vendémiaire nous donne les noms, et parmi lesquels on remarque Bréguet, pour l'horlogerie, Paul et Firmin Didot, pour l'imprimerie, et Conté pour ses crayons de toutes espèces », on décerna treize mentions honorables, ce qui fait une moyenne d'une récompense pour cinq exposants (2). Et je ne compte pas les éloges accordés par le jury à plusieurs autres manufacturiers. L'un des manufacturiers couronnés « ne put retenir son émotion, au moment où le jugement fut prononcé. Il promit à celui de ses ouvriers qui l'entourait (*sic*), et qui lui ferait mériter le même honneur l'an prochain, une récompense de 1.200 francs ».

J'ignore si, comme le prétend le *Moniteur* (3), on n'aurait pas vu « sous la monarchie... le même désir d'une considération méritée, et cette bonne foi qui récompense celui qui la procure ». Mais ce qui est certain, c'est que, comme ce bon manufacturier, chacun songeait à l'année suivante. Dès le 24 vendémiaire — 15 jours après la clôture de l'Exposition, — François de Neufchâteau prenait des mesures en vue des expositions de l'avenir. Il fixait au 1er messidor de chaque année le choix du jury, et au 10 thermidor la date extrême, à laquelle tous les échantillons devaient être soumis à l'examen. Il augmentait le nombre des récompenses qu'il portait à 20 médailles, *19 en argent et une en or*, pour récompenser celui qui aurait le plus heureusement rivalisé avec les Anglais. Enfin, il décidait qu'un échantillon des objets couronnés serait déposé au Conservatoire des Arts et Métiers.

Désormais, l'impulsion était donnée, et l'on n'avait plus, semblait-il, qu'à stimuler le zèle des exposants, en leur montrant la gloire et le profit qu'ils pourraient retirer des expositions

(1) *L'Indépendant* du 3e jour complém., an VI.

(2) *L'Indépendant* du 17 vend., an VII.

(3) Cet artiste qui n'avait « reçu de leçons que de son génie », s'appelait Defrance, et demeurait « faubourg Martin n° 11, près la porte » L'*Indépendant* du 20 vendémiaire nous apprend qu'il gravait au tour, faisait des horloges en bois..., des tabatières d'écaille de toutes formes... et des orgues de tous genre. On ne dira pas, du moins, que c'était là un spécialiste !

(4) *L'Indépendant* du 23 vend., an VII.

(5) *Recueil des circulaires*... de Fr. de Neufchâteau, du 24 vend., an VII, t. 1, p. 230.

(1) *Mémoires* publiés par G. Duruy. Paris, Hachette, 1896, t. III, p. 272.

(2) Voir les noms dans *Vervinck et Dubois*, déjà cités, p. 24-27.

(3) *Moniteur*, 12 vendémiaire, an VII. Le *Journal du Commerce* dit « 50 louis » (12 vend.).

futures. Mais les événements vinrent, une fois de plus, démentir toutes les prévisions. La seconde exposition n'eut pas lieu l'année suivante, mais seulement en l'an IX, sous le Consulat. Le jeune Bonaparte reprenait avec empressement l'idée de François de Neufchâteau. Et quoi d'étonnant? Favoriser les progrès de l'industtie nationale, n'était-ce pas encore combattre l'Angleterre?

L'Abbé Stauder.

A travers l'Exposition

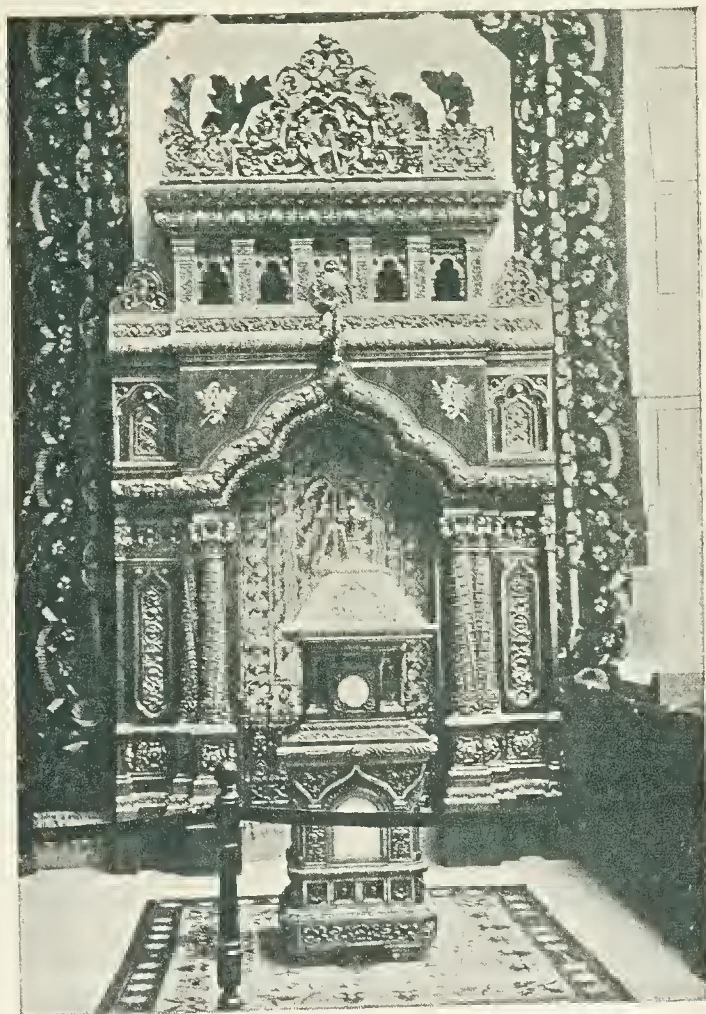
LES QUAIS DE LA SEINE

Le Pavillon du Pérou, qui s'élève sur le quai d'Orsay, parallèlement à celui de la Bosnie-Herzégovine, a été construit par M. Gaillard dans le style de la Renaissance espagnole, avec une terrasse surmontée d'un petit pavillon. La façade monumentale du 1er étage est ornée de cornes d'abondance et surmontée de vases décoratifs. L'entrée principale est annoncée par des Péruviennes (?) qui personnifient la comédie et les Beaux-Arts. Le pavillon de fer et de pierre sera démonté après l'Exposition et trans porté à Lima, où il servira de musée. Dans le vaste hall sont exposés les produits du pays. Un escalier de bois sculpté conduit au 1er étage, où, dans une série de salons, sont exposés les objets industriels, les bibelots, les échantillons de minerais, les vues photographiques. Les murs sont décorés de panoplies, armes, vêtements et coiffures des sauvages de l'Amazone, peaux, écailles de tortues géantes, etc.

La Bosnie s'est fait représenter par un très coquet pavillon bleu et blanc, décoré de fort jolis balcons, offrant sur la Seine une grande terrasse fleurie dominée par un vieux donjon bosniaque.

Mais c'est surtout la disposition intérieure qui dénote un goût, une volonté d'art et de beauté insoupçonnée chez ce peuple.

Dès l'entrée, le visiteur aperçoit dans le fond un admirable panorama de Sarajewo, capitale de la Bosnie. Et de toutes parts s'offrent aux yeux des spectacles pittoresques. Les murs sont recouverts de peintures et notamment les compositions de la partie supérieure, qui sont fort belles, sont l'œuvre du célèbre artiste slave Mucha, qui se révèle ici comme un peintre d'histoire de premier ordre. Tout autour du rez-de-chaussée, voici un haremlick musulman, un intérieur bosniaque moderne, l'Exposition du Musée national de Sarajewo, une exposition de tapis et de broderies ; au centre du hall, des objets damasquinés et incrustés, merveilles de l'industrie nationale.



Au Pavillon de Roumanie.

Le premier étage est consacré à l'exposition officielle (agriculture, travaux publics et instruction publique).

On voit que cette province a pris un rapide essor de civilisation ; ces progrès vraiment surprenants sont l'œuvre en quelque sorte personnelle du ministre des finances d'Autriche-Hongrie.

La Principauté de Monaco a évoqué, comme il convenait, les souvenirs de la Côte d'Azur, en abritant, sous les galeries à arcades de la cour d'honneur de son pavillon, toute la faune merveilleuse de cette région enchanteresse, faune étrange du fond de la mer, palmiers, plantes et fruits savoureux de la côte, bois odorants et polis qui attendent la main du sculpteur.

Les fresques, qui décorent les galeries, sont la reproduction de celles de Carlone, qui ornent le palais de Monaco.

La Grèce, appauvrie, défaite, à peine remise des maux de la guerre, a voulu cependant prendre part à l'Exposition des Nations. Son très simple pavillon à 8 pans, au dôme aplati, gaufré et échancré, gracieux dans sa modestie même, contient toute l'exposition grecque. Ce n'est pas un pavillon d'État, mais la contribution d'un groupe de négociants et d'artistes. Au fond, en face de l'entrée, est disposé le musée des artistes contemporains, et l'art apparaît encore très en honneur chez un peuple qui lui doit tant ! Les vitrines de gauche offrent des collections d'étoffes, de tissus de soie particulièrement, de tapis. Celles de droite exposent les produits du sol, les fameux raisins de Corinthe, les vins des îles, les huiles d'olive.



Pavillons des États-Unis et de la Turquie.

Le Pavillon de la Roumanie, comme celui de la Bulgarie, est une combinaison de divers types d'architecture byzantine, avec un luxe de décoration tout oriental : incrustations de briques de couleurs, rosaces aux arabesques dorées, mascarons multicolores, guirlandes de feuillage, blasons enluminés, campaniles en torsade, etc.

Le côté gauche du grand hall du rez-de-chaussée est réservé à l'exposition du sel gemme, avec ce clou : un globe de 2 mètres de diamètre reposant sur un socle de 1 m. 50. Vient en-

suite l'exposition des lettres, des sciences et des arts, des industries du cuir.

Le côté droit contient les industries métallurgiques, les cristaux, la céramique et enfin les richesses souterraines : charbon, paraffine, ambre, pétrole. Un somptueux escalier conduit au premier étage. Les meubles occupent les galeries de droite. L'Ecole des arts et métiers de Bucharest est brillamment représentée. Très variée, l'exposition comprend encore toutes les formes de l'activité nationale, et les témoignages d'une civilisation très avancée. La partie la plus intéressante de cet ensemble est l'exposition rétrospective d'objets d'art, parmi lesquels le célèbre trésor de Pétroassa.

Le pavillon de la Perse tout en mosaïque finement nuancée sur fond blanc et bleu pâle, est un des plus séduisants entre tous avec ses balcons légers, ses hautes fenêtres élancées, sa terrasse surmontée de 2 pavillons ouverts.

Le grand Salon d'honneur, réservé au souverain, occupe l'entrée, somptueusement meublé et tendu de tapis rares et précieux.

Puis le visiteur entre dans une sorte de grand bazar, où se succèdent les expositions des tapis et des tissus, des bijoux (perles et turquoises), des produits du sol.

Au 1er étage, le théâtre persan offre l'attrait des houris aux danses voluptueuses. Le 2e étage reproduit exactement le palais d'Ispahan, avec ses colonnes taillées à facettes.

C'est aussi un bazar d'Orient que nous trouverons au pavillon ottoman qui, comme celui de la Grèce, est une contribution privée. Son architecture est, comme l'on sait, une synthèse des meilleurs modèles du style national. L'ensemble est d'une assez belle venue, sans l'éclat et l'originalité que l'on était en droit d'attendre de la Byzance moderne. Le rez-de-chaussée est occupé par les marchands, le 1er étage par un salon d'honneur luxueusement meublé et par l'exposition des tapis et industries d'art.

André Rigaud.

(*A suivre.*)

LES EXPOSITIONS D'ART AUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

(*Suite*) (1)

L'Exposition Décennale

Ce n'est pas ici comme dans les deux précédentes, et la sobriété n'est point la qualité dominante de l'Exposition décennale. Certes, MM. Giudicelli, Dawant et Guillaume Dubufe se sont tirés à leur honneur d'une tâche peu commode : la disposition de plus de seize cents toiles; mais pourquoi ce nombre ? on dirait que les peintres, nos contemporains, se sont plu à envoyer le plus de choses possible et à figurer plus par le nombre que par la nouveauté. Car peu d'œuvres nouvelles dans cette accumulation et presque toujours des tableaux dix fois vus aux diverses expositions et déjà popularisés par la gravure.



Wéry. — Dernières lueurs.

Le catalogue de cette débauche d'œuvres d'art, en y comprenant la sculpture et l'architecture, forme un énorme volume ; il ne s'agit

pas ici de le reproduire, mais d'indiquer, chemin faisant, ce qu'il y a de notable, au premier coup d'œil, dans chaque salle.

Au haut de l'escalier de gauche qui se développe sous la belle coupole de Thomas, on accède dans un salon octogonal, doublé d'une autre salle voisine de la Centenale.

Dans l'un éclatent les envois de Charles Cottet : le triptyque des *Gens de mer*, la colorée *Procession en Bretagne* et le *Feu de la Saint-Jean* plus doux de ton, auxquels il faut joindre les dernières œuvres de Charles Dantan et des cartons de tapisseries de Maignan et d'Ehrmann.

L'autre est presque entièrement occupée par les œuvres de François Flameng ; le triptyque de la *Fuite en Egypte*, des portraits et des tableaux d'histoire, dont *Kléber et Ney devant Mayence*.

Si, partant de ce salon octogonal on suit, à droite, la série des salles parallèles à l'avenue d'Antin, on trouve successivement les Dagnan-Bouveret, où s'opposent avec *les Conscrits*, *Bretonnes en pèlerinage*, *le Lavoir*, *la Cène* qui revient d'une tournée triomphale en Amérique, la *Consolatrice des affligés*, œuvre récente, la manière ancienne et le faire nouveau du peintre. A côté, des marines d'Ary Renan.

Puis, voici Henner dont on retrouvera les *Nymphes* ambrées, le *Lévite d'Ephraïm*, le *Christ mort* aux oppositions voulues de blanc et de noir et le simple et beau portrait de femme en rouge ; des vues de Venise et des intérieurs de Saint-Germier, des chiens d'Hermann Léon.

Ensuite, le célèbre portrait du *Père Joseph*, supérieur des frères des écoles chrétiennes qui fit Mathey célèbre et ses femmes en deuil ; des paysages, ceux de Guillemet s'inspirant de Paris et de sa banlieue, de Zuber, de Grandsire ; des peintures de genre, parmi lesquelles celles de Mme Demont-Breton et de Buland.



Steck. — Tendre automne.

Nous voici sous la coupole ; en continuant, nous trouvons la suite des paysages avec les vues de Provence de Montenard, les fleurs de Quost, les soleils couchants de Beauverie.

Après, les scènes de genre de Laurent-Desrousseaux, les peintures archéologiques d'Hector Le Roux, les natures mortes de Desgoffe.

En face les *Nomades* de Girardot, la *Débauche* et les curieux portraits de *Mme Gautherot* de Courtois, la *Récolte des pommes de terre* de Laugée, un peu conventionnelle.

Plus loin Lobre et ses effets de lumière et les savantes compositions de Guillaume Dubufe.

Il faut revenir dans la salle des Montenard et visiter deux autres salles dont l'une contient Geoffroy et ses tableaux sentimentaux, Berne-Bellecour et ses sujets militaires, Frappa et ses toiles cardinalices, dont il faut retenir *la Signature du Concordat*, Adan et ses scènes rustiques, et dont l'autre expose un grand tableau d'histoire de *Robert-Fleury*. D'un quai où s'agitent cavaliers et seigneurs en proie au plus grand enthousiasme, une barque se détache, enlevée sur l'eau par de vigoureux rameurs. A l'arrière un homme est assis, le menton dans sa main, le tricorne rabattu sur les yeux : c'est Washington sur le point de consommer la révolte contre l'Angleterre. A côté d'intéressantes œuvres de Henri Roger.

De là, on pénètre dans la Salle des Fêtes qui par ses dimensions, semble le salon d'honneur de la Décennale. C'est Jules Lefebvre et ses portraits et la fameuse *Lady Godiva*, les Volton, les *Funérailles du chef* de Cormon ; puis les J. P. Laurens. Du maître, trois portraits, dont celui d'un colonel d'artillerie, troix tableaux d'histoire, sans compter la *Chute du lion de Montfort*, l'*Impératrice byzantine*, idole vivante, *Théodora* impassible qu'un Saint-Jean Chrysostôme injurie, du haut de la chaire, en un tête à tête tragique, et une *Fillette devant le Tribunal révolutionnaire*. Sur le panneau opposé les Lhermitte; les *Moissonneurs*, la *Mort et le Bûcheron*, le *Chariot de foin*, les *Faneurs* et enfin, de Gervex, ses toiles d'actualité : l'*Ouverture de l'Exposition de 1889*, le *Couronnement du tsar Nicolas II* et ses portraits dont la *Salle de rédaction de la République française*, les portraits de Mme Gervex et de M. Waldeck-Rousseau.

(*A suivre.*) MAURICE DUMOULIN.

L'AUTOMOBILISME A L'EXPOSITION

La Voiture Darracq

L'Exposition universelle de 1900 est la première où figure l'automobilisme. En 1889, en effet, cette industrie n'existait pas encore et l'on est surpris de la rapidité prodigieuse avec laquelle elle s'est développée, prenant en quelques années une importance considérable dont il est facile de se rendre compte par la place qu'occupent les modèles exposés tant au Champ-de-Mars qu'à l'annexe de Vincennes.

Les résultats obtenus sont absolument remarquables et font le plus grand honneur aux constructeurs français qui, il faut le reconnaître, ont été les premiers à se lancer dans cette voie nouvelle. L'industrie automobile, on ne saurait trop le répéter, est en effet une industrie éminemment française et tous ceux qui ont contribué à son développement : Serpollet, Léon Bollée, de Dion et Bouton, Panhard et Levassor, Darracq, et tant d'autres, sont tous des Français.

Notre pays a conquis ainsi pour la construction des voitures automobiles, et dans le monde entier, une place prépondérante dont il peut être fier. Si quelques intéressants essais ont été tentés à l'étranger, les voitures françaises laissent encore bien loin derrière elles leurs rivales.

C'est là un heureux présage pour l'avenir qui paraît des plus brillants pour nos industriels, car si l'automobilisme ne fut longtemps qu'un sport, les constructeurs comprenant enfin quels services pouvaient rendre au public et à l'industrie les voitures sans chevaux, et entrant résolument dans la voie pratique, ont cherché à établir des voitures solides et confortables, légères et gracieuses, d'une conduite facile et d'un prix modéré et à substituer enfin aux vitesses folles

et dangereuses, qui jusqu'alors avaient paru le seul but poursuivi, des vitesses moindres et plus raisonnables, amplement suffisantes pour quiconque cherche simplement à faire des voyages agréables et peu coûteux en famille, et non à dévorer à des allures vertigineuses, dans la poussière et le vent, le plus grand nombre possible de kilomètres.

Une importante évolution s'est produite en ce sens depuis deux ans et l'on peut dire aujourd'hui que la voiture automobile vraiment pratique et sans danger existe.

faisantes. Donnant aisément, sur les routes ordinaires, une vitesse moyenne de 28 kilomètres à l'heure, son allure peut atteindre, sur terrain plat, 40 kilomètres, ce qui est déjà fort respectable. Donc plus de ces vitesses exagérées et si dangereuses qui ont fait tant de tort à l'automobilisme.

En outre, cette voiture ne recule pas devant les plus fortes côtes qu'elle gravit allègrement et d'autre part les freins puissants et résistants dont elle est munie lui permettent de descendre sans danger les pentes les plus rapides.

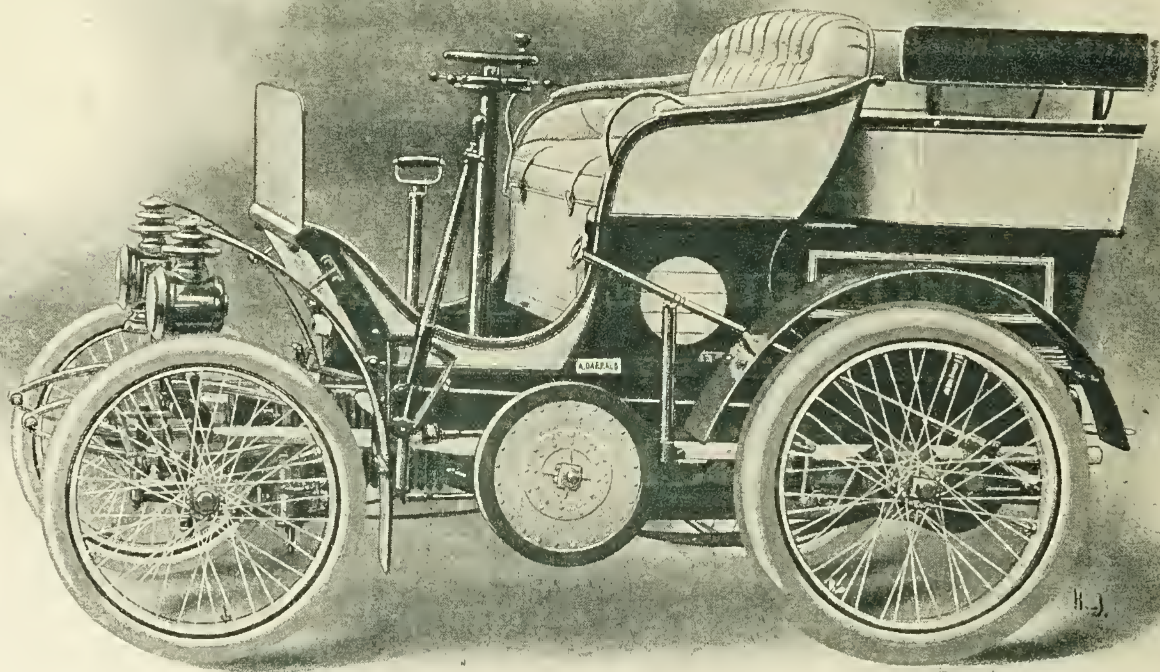


Fig. 1. — « *Duc-Tonneau* » *démontable Darracq.*

Parmi les constructeurs qui ont le plus contribué à atteindre ce but, parmi ceux dont les efforts ont été couronnés du plus beau succès, nous citerons aujourd'hui les établissements Darracq et Cie, dont les voitures construites aux usines Perfecta de Suresnes, d'après les nouveaux brevets Léon Bollée, peuvent contenter les plus exigeants.

*
* *

La voiture automobile Darracq est, en effet, la vraie voiture confortable, simple, pratique et capable de fournir une marche des plus satis-

Enfin la simplicité de sa conduite est telle qu'un enfant pourrait, sans danger, la diriger. C'est donc bien là la voiture réellement pratique pouvant être mise en toutes les mains.

Nous profiterons de cette simplicité de la voiture Darracq, pour initier nos lecteurs aux secrets de l'automobilisme, en nous appuyant sur un de ses modèles courants.

Ainsi qu'on peut s'en rendre compte par la figure ci-dessus, la voiture Darracq déguise sa robustesse sous un aspect élégant et gracieux qui en fait l'un des modèles les plus plaisants

de l'Exposition. Les roues sont relativement petites et son élévation au-dessus du sol juste assez grande pour qu'elle ne paraisse pas écrasée. Enfin, point des plus importants, l'accès de tous ses organes est aisé et ne nécessite aucune acrobatie, comme cela arrive malheureusement trop souvent dans certaines voitures automobiles où il faut faire de véritables calculs pour arriver à trouver un écrou ou une pièce dissimulée maladroitement par un constructeur malhabile.

Le moteur est du type dit à ailettes, Il est situé tout à fait à l'avant du châssis, un peu au-dessous de la caisse. Le courant d'air violent provoqué par la marche et rabattu par l'avant de la voiture est excessivement énergique et assurer le refroidissement du cylindre moteur.

Ce moteur d'une puissance de 5 chevaux, plus que suffisante pour une voiture de 500 kilogs, est à un seul cylindre. Il est alimenté par un carburateur à pulvérisation ; l'allumage du mélange détonant se fait au moyen d'un tube de platine rendu incandescent par un brûleur. La soupape d'échappement des gaz brûlés est située au-dessus du moteur.

La mise en marche de celui-ci s'obtient aisément au moyen d'un volant disposé sur le côté de la voiture, extérieurement à celle-ci (fig. 1 et 2) et au centre duquel se place la manivelle de lancement.

Le mouvement de l'arbre actionné directepar le moteur est transmis au moyen d'une courroie et de deux systèmes de poulies étagées (C et E, fig. 3) à un arbre situé à l'arrière du châssis et qui, au moyen d'engrenages, actionne à son tour l'essieu des roues motrices. De plus, dans le cas où la courroie viendrait à patiner sur les poulies, soit dans un démarrage, soit dans une forte côte, quelques tours donnés à la poignée N (fig. 2 et 3) placée à la gauche du conducteur, au-dessus du volant de lancement. suffiraient pour donner immédiatement à la courroie une tension suffisante.

L'emploi d'une courroie pour la transmission du mouvement permet d'obtenir des démarrages très doux en même temps qu'il réduit considérablement le bruit en marche toujours si désagréable.

Un volant D (fig. 2) disposé devant le conducteur et muni de cinq boules correspondant chacune à une vitesse différente permet de régler la marche de la voiture. L'arbre vertical sur lequel est monté ce volant porte en effet à sa partie inférieure une roue dentée sur laquelle passe une chaîne sans fin qui transmet le mouvement à une autre roue solidaire d'un pignon D (fig. 4) engrenant avec une crémaillère. Sur celle-ci est brasé un tube recourbé en S portant à chacune de ses extrémités un étrier en forme de V renversé qui embrasse la courroie. Amène-t-on par exemple la boule 3 du volant D (fig. 2) dans l'encoche d'arrêt, cette simple manœuvre produit un déplacement des étriers et par suite de la courroie laquelle se trouve conduite sur le système de poulies correspondant à la vitesse 3. Les changements de vitesse sont donc très simples à obtenir.

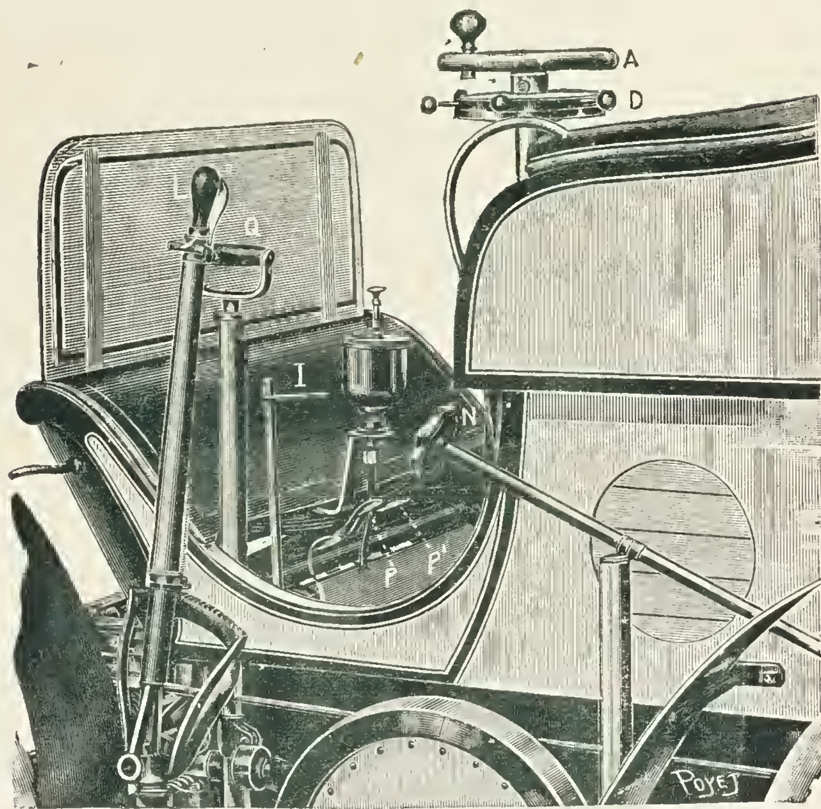


Fig. 2. — Voiture Darracq.
(Groupement des organes de conduite.)
A, direction. — D, changements de vitesse. — Q, changements de marche. — L, frein à main. — I, prise d'air du carburateur. — P, P', débrayage et frein. — N, tende la courroie.

Veut-on faire machine en arrière, il suffit de tourner d'un quart de cercle la poignée horizontale Q (fig. 2) et la marche du moteur se trouve renversée.

Les deux pédales placées devant les pieds du conducteur (fig. 2) servent l'une à débrayer, seulement pour les arrêts sur un parcours de quelques mètres, ou pendant les descentes, l'autre à débrayer et à freiner pour les arrêts ou les descentes plus rapides. La voiture est mu-

nie en outre d'un frein très puissant manœuvré au moyen d'un levier L (fig. 1 et 2), pourvu à sa base d'un secteur denté permettant de prolonger la durée du serrage sans avoir besoin de tenir le levier en main. Ce frein agit aussi énergiquement dans un sens que dans l'autre, soit pour modérer la descente sur une pente rapide, soit pour éviter un recul dans une rampe

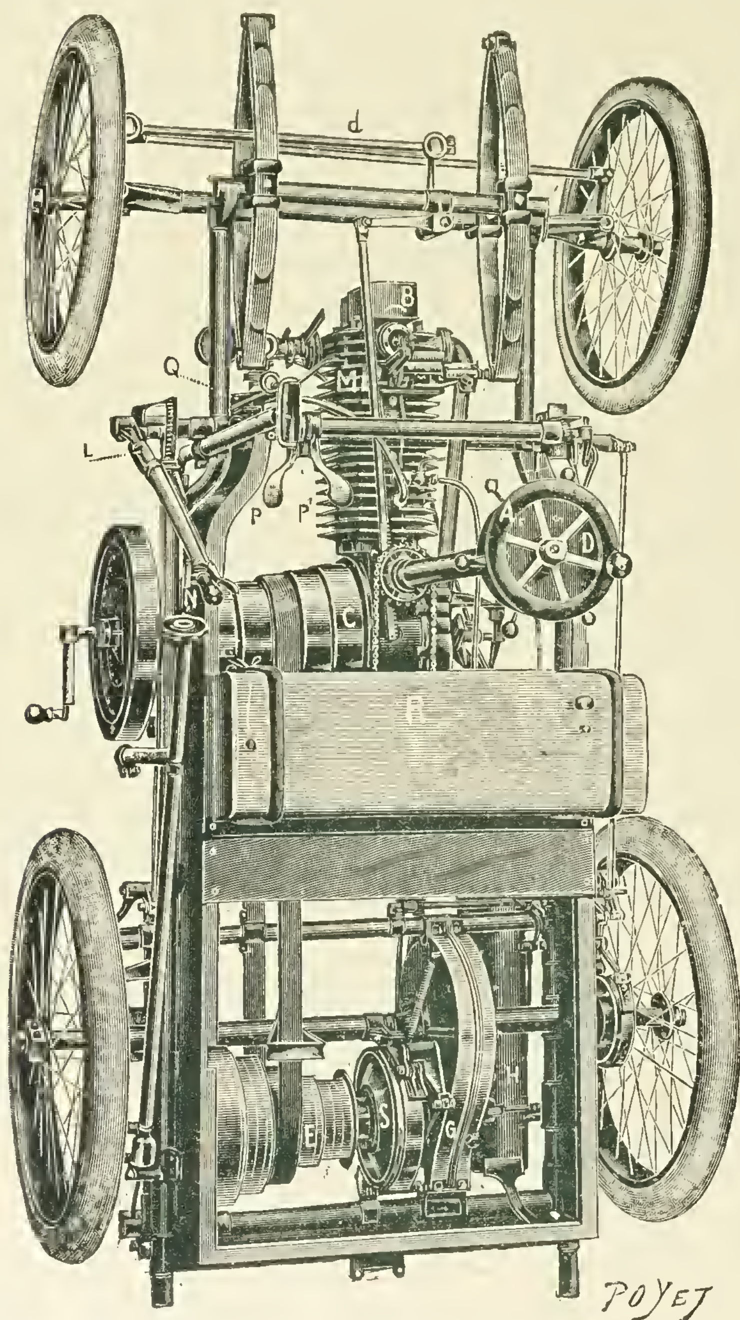


Fig. 3. — Chassis Darracq, vu par dessus.

si, par extraordinaire, le moteur venait à s'arrêter. En outre, pour parer à toute éventualité et afin d'augmenter la sécurité des voyageurs, une béquille Z (fig. 4) peut être abaissée de manière à assurer d'une façon absolue la stabilité de la voiture.

Il convient de remarquer enfin que le graisseur qui assure le bon fonctionnement du moteur, le plus important par conséquent, est placé devant le conducteur qui peut ainsi augmenter un peu le débit dans les passes difficiles, puis le ramener à sa valeur normale sans descendre de voiture.

Quant à la direction proprement dite elle est excessivement facile et s'obtient au moyen du volant A, disposé au-dessus du volant de changement de marche D. La tige verticale commandée par le volant A porte à sa partie

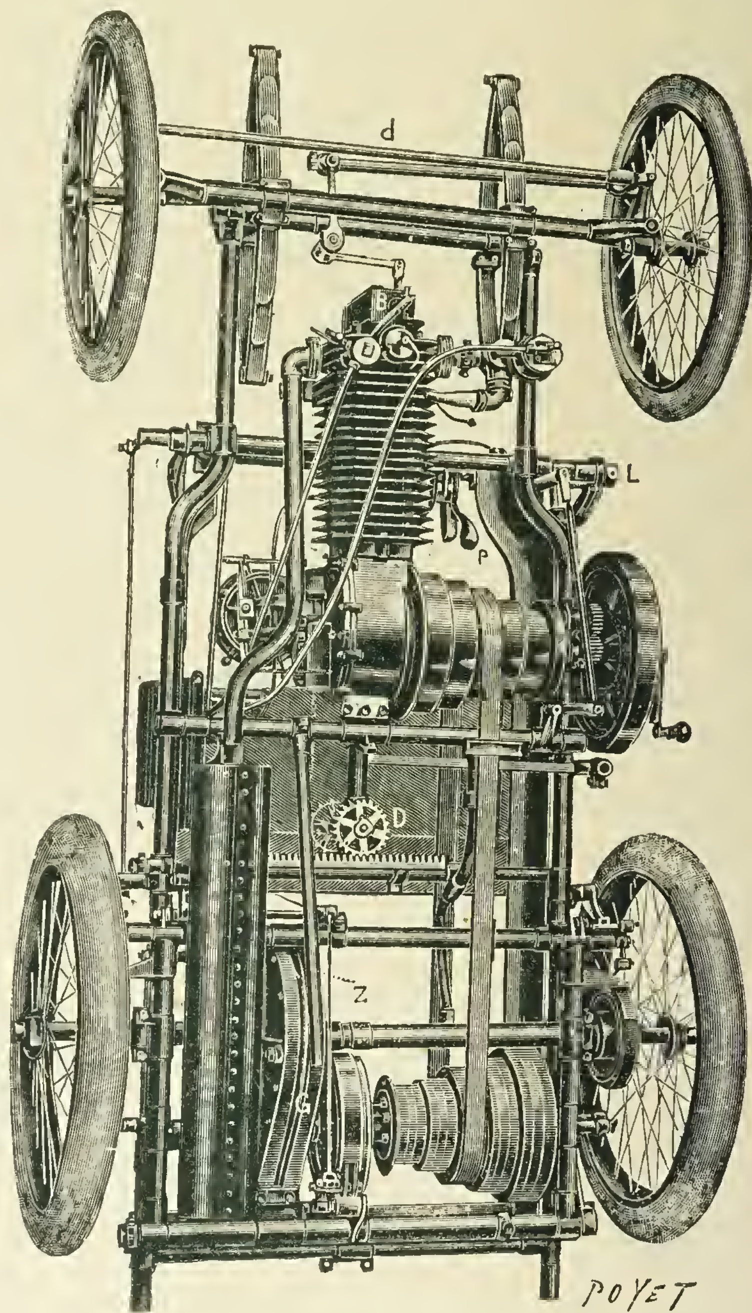


Fig. 4. — Chassis Darracq, vu par dessous,

inférieure un pignon denté engrenant avec une crémaillère taillée dans une tige qui agit au moyen d'un mouvement de sonnette sur l'une des 2 bielles *d* que l'on voit à la partie antérieure du châssis (fig. 5). La seconde de ces bielles rend solidaires les deux roues directrices. Les articulations se font par rotules, ce qui leur assure dans toutes les positions une grande souplesse en même temps que beaucoup de douceur. Le système de direction est donc ab-

solument rigide et dans ces conditions ne saurait guère prendre de jeu ; la plus faible impulsion de la main se trouve ainsi transmise immédiatement et sans à-coup aux roues directrices, ce qui est l'une des qualités les plus importantes et les plus difficiles à remplir d'un système de direction.

Le réservoir à essence R est disposé sous la banquette du conducteur et possède trois départs, commandés chacun par un robinet : le premier pour l'alimentation du carburateur, le second pour celle du brûleur, le troisième pour le dégommage des segments.

La longue boîte H que l'on voit à l'arrière et au-dessous du châssis (fig. 3) est le pot d'échappement dans lequel se rendent les gaz brûlés après leur action sur le piston moteur, et dont les grandes dimensions assurent à chaque évacuation, une détente complète et facile en même temps qu'une suppression presque absolue du bruit si désagréable qui accompagne toujours cette opération.

Enfin, ajoutons en terminant que la suspension de la voiture sur le châssis est des plus douces et atténue considérablement les trépidations.

Mais le point sur lequel il convient surtout d'insister, celui qui fait de la voiture Darracq une voiture excessivement pratique, c'est en même temps que la simplicité de son fonctionnement, la grande facilité d'accès de ses organes. D'autre part, les Usines Perfecta sont trop connues pour qu'il soit utile d'insister sur le soin apporté à la construction de leurs voitures. Il faut donc féliciter M. Darracq d'être parvenu à établir une automobile aussi parfaite et cela à un prix assez modéré pour la mettre à la portée du grand public. Le succès que remportent ses voitures est d'ailleurs le meilleur garant de leurs avantages et la juste récompense de longs et laborieux efforts.

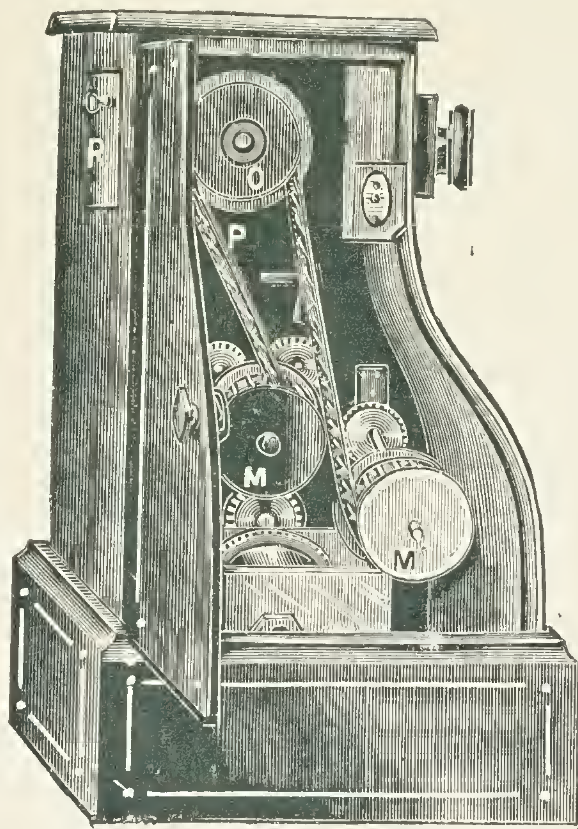
GEORGES CAYE.

LES INVENTIONS A L'EXPOSITION

LE DIOCINESCOPE (Cinématographe à vision directe)

Dans les galeries de la classe 15, au Champ-de-Mars, fonctionne un appareil qui provoque une grande curiosité. Il présente, sans écran ni foyer lumineux, des scènes animées avec tout l'intérêt d'un cinématographe à projection. Un avantage considérable est même à signaler, c'est que nous n'avons plus ici de trépidations désagréables, et voici pourquoi.

Jusqu'à présent, l'image projetée par les appareils, même les plus perfectionnés, était soumise à un scintillement résultant de la nécessité où l'on se trouve de masquer pendant le mouvement de la pellicule, entre chaque image successive, l'objectif de projection. Ici l'obturateur n'existant plus, le scintillement se trouve par le fait supprimé. Mais pour arriver à ce résultat, il fallait aller en dehors des voies tracées, et, tout en utilisant les bandes cinématographiques, se débarrasser des nombreux inconvénients (grand local, foyer lumineux) qui rendent inaccessible au plus grand nombre



Appareil ouvert.

l'exercice de la photographie animée

Grâce à M. Clermont-Huet, l'habile constructeur d'instruments d'optique, le problème est aujourd'hui résolu : dans un coffret élégamment confectionné, la bande pelliculaire, déroulée à la main, ou mécaniquement, est ingénieusement soumise à un jeu de prismes et de lentilles qui reconstituent la scène avec un synchronisme parfait.

Et voilà les belles expériences reproduisant la vie, le mouvement, à la portée des moins exercés, et réalisables avec un simple appareil que son inventeur appelle « diocinescope ».

Notre dessin représente l'appareil ouvert.

A proprement parler, ce diocinescope ainsi compris n'est pas un cinématographe, mais un cinématoscope à vision directe, qui, du reste, peut très facilement se transformer en cinématographe ou en chronophotographe pour l'enregistrement des épreuves photographiques sur la bande pelliculaire. Dans le premier cas, il suffit de remplacer la loupe servant à l'examen des images par un objectif à projection, avec addition d'un foyer lumineux, et dans le second par un objectif photographique auquel on ajouterait un obturateur réglant pour chaque vue le temps de pose nécessaire par rapport à la vitesse de déroulement de la pellicule

Par ces quelques détails, on voit que la curiosité des visiteurs de la classe 15 est justifiée, et que l'appareil de M. Clermont-Huet est certainement une des plus intéressantes nouveautés que l'on peut voir à l'Exposition. A. D.

LES CONGRÈS EN 1900

Les Congrès se succèdent sans interruption.

Pendant cetie quinzaine nous avons eu d'abord le Congrès de l'agriculture, auquel ont participé en très grand nombre les représentants des grandes Associations, des puissances étrangères. les économistes, les hommes politiques, les spécialistes.

La première section (Economie rurale) présidée par M. Ribot, a étudié surtout la question difficile de la mévente du blé.

Elle a également essayé d'établir le rôle que les syndicats peuvent jouer dans les relations directes entre producteur et consommateur et les mesures à prendre pour fixer les prix de vente en évitant l'intervention des spéculateurs.

A la deuxième section nous avons retrouvé, en grand partie, les personnes que nous avions déjà vues au Congrès spécial de l'Enseignement agricole, présidé par M. Casimir-Périer.

M. C. Wéry a commenté son rapport très documenté et très érudit, sur « l'Enseignement général de l'agriculture ».

M. Grosjean a traité la question des écoles d'application et des établissements d'enseignement professionnel ; puis, le rapport de M. René Leblanc sur l'enseignement agricole dans les établissements universitaires a été le point de départ de controverses fort intéressantes.

La lecture du rapport de Mme Bodin, directrice l'école de Coëtlogon, a amené la discussion sur la question si impertante de l'enseignement agricole des femmes.

La troisième section, celle de l'Agronomie, devait s'occuper spécialement de l'application des sciences à l'agriculture et des améliorations agricoles et pastorales.

M. Kisler, le savant directeur de l'Institut national agronomique, y a commenté son rapport sur « les relations entre la constitution géologique du sol et ses qualités ».

On a discuté ensuite le rapport de M. Aubin qui a recherché la solution de cette question.

« Dans quelle mesure peut-on déduire la fertilité du sol des analyses physiques et chimiques? »

Les travaux ont encore porté sur le rapport de M. Le Clerc: « Endiguement et mise en culture des relais de mer » et sur celui de M. Faure : « Utilisation agricole des eaux. »

L'Economie du bétail faisait l'objet des études de la quatrième section.

Les cultures industrielles et industries agricoles ont été très activement étudiées à la cinquième section.

La première section s'est occupée du développement de « la culture des primeurs dans le midi » qui a fait l'objet d'un rapport de M. Zacharewicz et des « plantes à parfums et à essences », traitées par M. J. Chapelle.

Nous voici arrivés à la septième et dernière section (celle de la pathologie agricole; lutte contre les parasites et protection des animaux utiles).

Ici encore, les travaux tout en restant fort utiles, sont évidemment d'un intérêt moins général, et nous ne pouvons qu'en indiquer le programme.

En assemblée générale, après une discussion sur les conditions actuelles des marchés, le Congrès a adopté une série de vœux importants.

Puis M. Saguier a exposé les vœux de MM. Tétard et Schweitzer, pour la création de meuneries-boulangeries et ses conclusions ont été adoptées.

M. le sénateur Calvet a rendu compte de la discussion de la première section au sujet des assurances agricoles qu'il serait désirable de rendre mutuelles.

L'ordre du jour a appelé ensuite le rapport de M. Arachequesne sur l'emploi industriel des alcools.

La troisième section a décidé de présenter à ce sujet au Congrès un vœu tendant à ce que les alcools destinés à l'industrie soient dégrévés de tous droits, ainsi qu'il a été fait en Allemagne pour les thés et les cafés devant servir à la fabrication des produits pharmaceutiques : théine et caféine.

M. Tétard, au nom de la cinquième section, voudrait que les mélasses destinées à l'alimentation soient soumises à un régime analogue à celui des sels.

M. Jakob Erikson a donné lecture du rapport de M. Fischer, demandant, au nom de la septième section, la constitution d'une commission internationale de pathologie végétale.

En termes clairs, précis et rapides. — Oh! si tous les rapporteurs l'imitaient! — M. Grosjean a résumé ses travaux sur l'enseignement agricole industriel, sur l'enseignement laitier et sur l'enseignement horticole.

Il a rappelé combien on s'était peu occupé jusqu'ici de l'enseignement agricole des femmes, et il a demandé que des écoles spéciales pour les jeunes filles soient établies dans toutes les régions.

Ces vœux ont été adoptés à l'unanimité.

M. René Leblanc, qui a fait également partie de la deuxième section, a commenté son rapport sur l'enseignement agricole dans les établissements universitaires et il a soumis au vote de l'assemblée générale des vœux conformes à ses conclusions, qui ont été adoptés.

M. Nocard a soumis au Congrès une très intéressante étude sur la tuberculose des bovidés, ses dangers et sa prophylaxie.

M. Henry Sagnier, au nom de M. le comte de Rocquigny, a fait quelques observations sur les syndicats agricoles et enfin M. Vincey a rappelé ses conclusions sur l'utilisation des eaux d'égout.

×

Patronage des libérés. — Sur l'estrade, MM. Monis, garde des sceaux, ministre de la justice, Charles Petit, doyen de la Cour de cassation, Cheysson, inspecteur général des ponts-et-chaussées, Louiche-Desfontaines, juge d'instruction, Lejeune, ministre d'Etat en Belgique, Combes, président de la Société de patronage des libérés de Marseille, Bogelot, avocat à la Cour d'appel, Furth, conseiller intime du gouvernement allemand, etc., etc.

C'est M. Cheysson qui, en l'absence de M. Th. Roussel, a ouvert le congrès. M. Cheysson a le dévouement infatigable : il fait partie de la plupart des Congrès, il parle dans tous, et dans tous il parle avec la même compétence et la même autorité.

M. Cheysson rappelle le double sentiment qui a inspiré l'institution des Sociétés de Patronage des libérés. C'est d'abord un sentiment égoïste. Les libérés ne trouvant pas de travail à leur sortie de prison, se voient pour ainsi dire contraints d'y retourner, de commettre un nouveau délit. Ils constituent donc un danger pour la sécurité publique, et les protéger, c'est se protéger soi-même. Et c'est aussi faire une bonne action, faire œuvre de solidarité.

Peu à peu, ces patronages s'étaient multipliés sur tous les points de France, mais jusqu'à ces dernières années, ils n'avaient qu'une existence isolée; ils viennent d'acquérir une vigueur et une activité nouvelles en formant une union générale centralisée à Paris, qui se charge de trouver aux libérés de nouveaux débouchés, d'aider à la fondation d'autres sociétés de patronage, et de représenter et de défendre ces sociétés auprès du gouvernement.

M. Cheysson, en terminant, nous dit le plus grand bien de cette fédération qu'il voudrait voir s'étendre à tous les pays du monde.

Après avoir adressé des remerciements aux congressistes. M. Charles Petit, président du Congrès, parle des Sociétés de patronage de libérés à l'étranger; avec une bienveillance chaleureuse il distribue, suivant les cas, des éloges ou des encouragements aux diverses nations du monde, puis il formule une série de vœux qu'il souhaite de voir réalisés dans le plus bref délai : prisons salubres, personnel d'une haute valeur morale, directeur consacrant tout leur temps et tous leurs efforts au relèvement des condamnés; il insiste, en terminant, sur la nécessité de donner aux prisonniers un enseignement religieux quel qu'il soit.

M. Monis, garde des sceaux, ministre de la Justice, prend ensuite la parole.

Il estime qu'avant de s'occuper du libéré il importe plus encore de soustraire le condamné à la prison, et il rend hommage à la loi de pitié et de pardon qui porte le nom de ce grand homme de bien, M. Bérenger : les statistiques ont prouvé que cette loi avait donné des résultats merveilleux : sur cent prévenus qui profitèrent du sursis, cinq seulement ont démérité, et le nombre des récidivistes a diminué d'une façon certaine. Il y a là une indication précieuse pour la législation de l'avenir. La généralisation de cette grande mesure d'indulgence et de pardon ne peut avoir que les conséquences les plus bienfaisantes.

Il importe aussi de rechercher une organisation meilleure du travail des prisons. La réhabilitation par le travail devrait être l'idée dominante de notre système pénitentiaire.

Quand le prisonnier a payé sa dette à la société, celle-ci n'a plus rien à lui réclamer; c'est au tour des Sociétés de patronage de s'ingénier pour lui faciliter le retour au bien.

Et l'orateur rappelle les discours prononcés par MM. Millerand et Loubet à l'ouverture de l'Expotion : la bonté doit achever la justice. « Or c'est la bonté qui inspire les Sociétés de patronage des libérés, œuvre de rédemption et de miséricorde ».

Nous rendrons compte, dans notre prochain numéro, des travaux de ce congrès.

×

Les coopératives. — Les travaux du Congrès des Sociétés coopératives de production se résument au point de vue théorique en cette résolution qui indique les tendances des rapports :

« Le Congrès international est d'avis que l'histoire de la coopération se lie intimement à celle du socialisme, et que ses attaches philosophiques se rapportent à toutes les théories, plans ou systèmes ayant en vue l'organisation du travail pour le bonheur de l'humanité.

« Les précurseurs marquants et immédiats de l'idée coopérative sont : Saint-Simon, Fourier, Robert Owen et Buchez.

« Le Congrès international envoie ses hommages respectueux et de reconnaissance au docteur Ott, disciple survivant, fidèle et dévoué de Buchez. »

Le Congrès des Sociétés coopératives socialistes marque une date dans l'histoire du socialisme. Le fait seul qu'un congrès de sociétés coopératives socialistes ait pu être réuni et compter un nombre respectable de délégués est une victoire pour lui, victoire remportée par les évolutionnistes comme M. Jaurès contre les révolutionnaires comme M. Guesde, par les partisans « de la politique des résultats » contre les partisans « du tout ou rien ».

Les délégués belges, MM. Anseele et Léonard, sont venus appuyer par des exemples pris chez eux la thèse des partisans de la coopération socialiste. Ils ont montré que les progrès réalisés en Belgique par la coopération ont été de pair avec ceux du parti ouvrier, ont parlé de leurs grandes coopératives de Bruxelles, de Gand, de Charleroi, « qui espèrent bientôt posséder leurs tissages et leurs charbonnages à elles ». « Chaque nouvelle coopérative, a dit M. Léonard, est une pierre apportée à l'édifice de la société collectiviste. »

Mais les socialistes belges ont sur les socialistes français l'avantage d'être unis. Nombre de délégués français ont montré une certaine répugnance à la proposition de verser une partie des bénéfices de eurs sociétés à la caisse du comité général socialiste et, en somme, après un long débat, on s'est contenté d'adopter le principe de la coopération socialiste, c'est-à-dire de décider que les coopératives devront réserver une part du trop perçu à la propagande socialiste. A qui sera versée cette part, dont le minimum est fixé à dix centimes par membre et par an ? Le congrès ne le dit pas. Chaque société sera libre dans son choix. Elle pourra à son gré enrichir la caisse du comité général du parti socialiste, aider les universités populaires, ou créer elle-même un mode spécial de propagande, par des cours, des conférences, des publications, etc. En outre, il a été entendu que les sociétés coopératives ayant fait adhésion aux principes du socialisme pourront prendre part aux congrès du parti.

Après avoir résolu cette question fondamentale, le congrès a décidé la création de l'assurance coopérative, sous ces deux formes : incendie et accidents. Son utilité sera de conserver à la coopération les bénéfices réalisés par les sociétés qui exploitent cette industrie. La difficulté en cette affaire est de trouver les capitaux. Les délégués ont adopté la méthode suivante.

Le capital social sera constitué au moyen d'une émission d'actions de 100 francs qui seront souscrites par les sociétés appelées à participer à l'assurance : sociétés coopératives de consommation et de production, syndicats ouvriers et agricoles. Ils ont calculé que, si toutes les sociétés acceptaient de souscrire à raison de 2 francs par membre, le capital pourrait être immédiatement constitué. Avec la clientèle des sociétés et de leurs membres, ils ne doutent pas de la réussite de cette entreprise. Quant aux bénéfices, au lieu d'être répartis aux actionnaires, ils serviraient à augmenter le champ d'action de l'assurance et à faire de la propagande en faveur de la coopération socialiste.

Enfin, le congrès, sur la proposition de M. Hamelin, administrateur de la Verrerie ouvrière, a décidé la fondation d'une « Bourse centrale des coopératives de France », qui existe déjà vaguement. Cette institution, dont le siège sera au pavillon syndical et coopératif, édifié par la ville de Paris, place Dupleix, aura pour fonction de faciliter la création des sociétés coopératives, de les fédérer entre elles et de centraliser tous les renseignements qui les intéressent.

Telles sont les principales résolutions prises par le Congrès des sociétés coopératives socialistes. Leurs délégués ont l'intention d'aller les défendre devant le congrès général de toutes les sociétés coopératives de consommation.

×

Ont été tenus encore cette quinzaine : les Congrès des Syndicats agricoles, des Voyageurs et représants de commerce, de l'Automobilisme, de la Ligue de l'Enseignement, des Œuvres post-scolaires, de la Propriété littéraire et artistique, du Crédit populaire.


PLAN MONUMENTAL
DE LA
VILLE DE PARIS
Édition de
LA REVUE
ET
REVUE DES REVUES
ET DE LA
Grande Revue de l'Exposition
12, Avenue de l'Opéra
PARIS
St OUEN
CLICHY
LEVALLOIS PERRET
PANTIN
PRE St GERVAIS
Romainville
LES LILAS
Bagnolet
Montreuil
St Mandé
Bois de Vincennes
Champerret
Boulogne
BOIS DE BOULOGNE
Issy
Vanves
Malakoff
Montrouge
Gentilly
Bicêtre
Ivry
E. Gorgy del

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Echelle de

50 0 50 100 150 200 250 Mètres

Légende

P. .... *Porte*	Danem *signifie : Danemark*
St. .... *Station*	Esp. .... *Espagne*
P.T. .... *Postes et Télégraphes*	Et.Un. .... *Etats-Unis*
Pl. M. .... *Plate-forme Mobile*	G^de Bret. .... *Grande-Bretagne*
C. E. .... *Chemin de fer Electrique*	Hong. .... *Hongrie*
P. M. .... *Poste Médical*	Ital. .... *Italie*
4 .... *Classes situées au R. de Chaussée*	Norv. .... *Norvège*
21 .... *1er Etage*	P.B. .... *Pays-Bas*
M.C. *M.C.* *Musée Centennal*	Port. .... *Portugal*
Rest. Fr 2. *Restaurant Français n° 2*	Roum. .... *Roumanie*
Rest. Etr. 7 .... *Etranger n° 7*	Rus. .... *Russie*
W. .... *Water-Closet*	Sué. .... *Suède*
Allem. ..... *signifie : Allemagne*	Suis. .... *Suisse*
Aut. .... *Autriche*	Turq. .... *Turquie*
Belg. .... *Belgique.*	

Édition de

LA REVUE

ET

REVUE DES REVUES

ET DE LA

Grande Revue de l'Exposition de 1900

12, Avenue de l'Opéra — Paris

A. Meunier

Nomenclature des Groupes

GROUPE I : **Education et Enseignement.** — *Classes* 1 à 6.

GROUPE II : **Œuvres d'Art** (Beaux-Arts). — *Classes* 7 à 10.

GROUPE III : **Instruments et procédés généraux des lettres, des sciences et des arts.** *Classe* 11 : Typographie. — *Classe* 12 : Photographie. — *Classe* 13 : Librairie. — *Classe* 14 : Cartes. — *Classe* 15 : Instruments de précision : Monnaies et Médailles. — *Classe* 16 : Médecine et Chirurgie. — *Classe* 17 : Instruments de musique. — *Classe* 18 : Matériel de l'art théâtral.

GROUPE IV : **Matériel et procédés généraux de la mécanique.** — *Classes* 19 à 22.

GROUPE V. — **Electricité.** — *Classes* 23 à 27.

GROUPE VI : **Génie civil. Moyens de transport.** — *Classe* 28 : Génie civil. — *Classe* 29 : Plans et dessins de travaux publics. — *Classe* 30 : Carrosserie ; Charronnage. — *Classe* 31 : Sellerie. — *Classe* 32 : Matériel des Chemins de fer et Tramways. — *Classe* 33 : Navigation de commerce. — *Classe* 34 : Aérostation.

GROUPE VII : **Agriculture.** — *Classes* 32 à 42.

GROUPE VIII : **Horticulture et Arboriculture.** — *Classes* 34 à 48.

GROUPE IX : **Forêts, Chasse, Pêche, Cueillettes.** — *Classes* 49 à 54.

GROUPE X : **Aliments.** — *Classes* 55 à 62.

GROUPE XI : **Mines, Métallurgie.** — *Classes* 63 à 65.

GROUPE XII : **Décoration et mobilier des édifices publics et des habitations.** — *Classes* 66 à 75.

GROUPE XIII : **Fils, Tissus, Vêtements.** — *Classes* 76 à 86.

GROUPE XIV : **Industrie chimique.** — *Classe* 87 : Chimie et Pharmacie. — *Classe* 88 : Fabrication du papier. — *Classe* 89 : Cuirs et peaux. — *Classe* 90 : Parfumerie. — *Classe* 91 : Manufacture de tabacs et d'allumettes.

GROUPE XV : **Industries diverses.** — *Classe* 92 : Papeterie. — *Classe* 93 : Coutellerie. — *Classe* 94 : Orfèvrerie. — *Classe* 95 : Joaillerie et bijouterie. — *Classe* 96 : Horlogerie. — *Classe* 97 : Bronze, fonte et ferronnerie d'art, métaux repoussés. — *Classe* 98 : Brosserie, Maroquinerie, Tabletterie, Vannerie. — *Classe* 99 : Industrie du caoutchouc et de la gutta-percha. — *Classe* 100 : Bimbeloterie.

GROUPE XVI : **Economie sociale, Hygiène, Assistance publique.** — *Classes* 101 à 112.

GROUPE XVII : **Colonisation.** — *Classes* 113 à 115.

GROUPE XVIII : **Armées de terre et de mer.** — *Classes* 116 à 121.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

— La soirée donnée vendredi dernier au pavillon des Etats-Unis, à l'Exposition, par la Columbia Phonograph Co, pour la présentation au public de sa nouvelle création le « Graphophone Multiplex » a été particulièrement brillante.

De nombreux représentants de la presse française et étrangère, des membres du jury de l'Exposition, des membres de la Colonie américaine ont assisté à un certain nombre d'auditions de cette merveilleuse machine et tous ont été enthousiasmés du résultat obtenu.

Une intéressante partie de concert encadrait ces auditions et a contribué à donner à cette réunion un cachet des plus artistiques. La Compagnie avait d'ailleurs fait royalement les choses et un buffet somptueusement dressé a permis aux auditeurs de jouir des agréments de cette admirable soirée dans des conditions de confort qui ont été très appréciées.

Le nouveau graphophone « Le Multiplex » devait être mis sous les yeux du public dans les magasins de vente de la Columbia Phonograph Co, 34, boulevard des Italiens, mais la Direction a jugé préférable d'en faire l'Exposition dans son stand des Invalides et, c'est là que chacun pourra en prendre connaissance et se rendre compte des nombreux perfectionnements que présente cette machine sur tous les appareils actuellement connus.

×

La Finlande au xixe siècle. — Le joli pavillon finlandais de la rue des Nations, bien qu'ouvert au public qui ne cesse d'y défiler, n'a pu, pour des raisons politiques, avoir d'inauguration officielle.

La publication d'un beau volume, assurée par les soins de MM. C. G. Estlander. L. Lendelof, L. Mechelin, Th. Rein, Z. Topelins (texte) et G. Berndson, A. Edelfelt, E. Jarnefelt (gravure) vient suppléer à cette cérémonie.

L'ouvrage, parfaitement soigné, est une description alléchante et pleine d'intérêt de ce vaillant pays, qui lutte pour conserver son indépendance.

PARIS-THÉATRE

Il est décidé que, jusqu'à la fin de l'Exposition, l'Opéra jouera tous les soirs. Seules, les soirées du dimanche seront réservées aux galas ou aux spectacles gratuits. Ajoutons que le *Prophète* doit être repris prochainement, avec M. Alvarez dans le rôle de Jean de Leyde, Mlle Flahaut dans celui de Fidès, et Mlle Grandjean dans celui de Berthe.

— A la Comédie-Française, il est question de monter *Patrie* pendant l'installation provisoire de la Comédie au théâtre Sarah-Bernhardt. On donnera aussi, sans doute, place du Châtelet, la première, soit de la pièce en deux actes de M. Paul Hervieu, l'*Enigme*, soit de celle de M. Gustave Guiches. On remontera pour M. Le Bargy, *Don Juan*; on reprendra pour Mlle Bartet, *Antigone*; on jouera les grands drames qui font quelques recettes : *Œdipe Roi*, *Ruy-Blas*, la *Fille de Roland*, *Griselidis* et l'une des pièces de M. Richepin. A l'une des premières réunions du comité de lecture, on lira une grande comédie historique, en cinq actes, de M. Emile Bergerat, la *Pompadour*.

— A partir du 1er août, le Gymnase donnera ses représentations du *Chemineau*, de M. Jean Richepin avec M. Decori dans le rôle qu'il a créé à l'Odéon.

— Au Théatre de la Renaissance, on annonce les dernières de *Miss Helyett*, et prochainement la première représentation de *Mariage princier*, opéra-bouffe en 3 actes, de M. Paul Ferrier et Ernest Gillet.

— Au Palais-Royal également, la *Cagnotte* n'aura plus que quelques représentations.

— A l'Exposition, le succès du joli ballet de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Louis Ganne, au Palais de la danse, va s'accentuant tous les jours, *l'Heure du Berger* et *Terpsichore* constituent les deux plus intéressantes attractions théâtrales de la rue de Paris.

— Il faut aller voir les nouveaux spectacles des Voyages Animés, au pont d'Iéna, les Vosges et la Bretagne; la musique de Francis Thomé est délicieuse.

— Comme curiosités inédites qu'on doit pouvoir se flatter de connaître, il nous faut encore signaler le Théatroscope, dans la rue de Paris, à l'Exposition, et 35, boulevard des Capucines.

— Le Palais de la femme reste le rendez-vous recherché du Champ de Mars, avec ses salons frais, son théâtre d'ombre et son intérieur de Marie-Antoinette.

Spectacles à voir à l'Exposition.

Champ-de-Mars. — Maréorama : Simulation parfaite d'un voyage en mer. Se trouve à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay.

Tour Eiffel. — Splendide terrasse au deuxième étage.

Palais de la femme. — Le Casino de l'Exposition. Théâtre d'ombres. Marie-Antoinette et son cercle : matinées et soirées.

Palais du costume. — Projet Félix, admirable reconstitution du costume à travers les âges.

Ballon-Cinéorama. — Panorama en ballon. Concert. Projections.

Trocadéro. — Asie russe, concert malgache.

Exposition minière. — Monde souterrain.

Théatre Indo-Chinois. — Soixante exécutants.

Voyages animés (pont d'Iéna). — Le pays de France.

Panorama de Madagascar. — Général Duchesne devant Tananarive. Reddition de la place. Douze dioramas de la conquête.

Rue de Paris. — Palais de la danse. — *Terpsichore*. — *L'Heure du Berger*. Ballet nouveau. 6 tableaux. Décors lumineux. Visions nocturnes. Représentations à 5, 9 et 10 heures.

Bonshommes Guillaume. — 20.000 marionnettes artistiques. Saynètes parisiennes. Défilés militaires, etc.

Aquarium de Paris. — Eau de mer. Plongeurs, Plongeuses, Scaphandriers.

Théatroscope. — Merveilleuses scènes animées.

La Roulotte. — Les Chansonniers.

Maison du Rire. — Le Chat-Noir. Chansonniers montmartrois.

Grand-Guignol. — Les chansonniers. Revue.

Phono-cinéma-théatre.

Le Gérant : A. BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone*.

N° 13

1900

25 Août 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément Illustré de la REVUE & REVUE DES REVUES

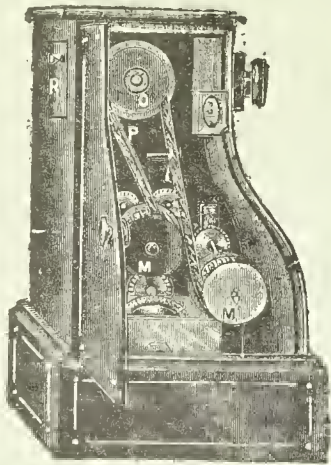


SOMMAIRE

Directeur : *JEAN FINOT*

Secrétaire de la Rédaction : *A. DUCAUX.*

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.





L'Art Indo-Chinois à l'Exposition

Le Cambodge

Le Cambodge a pour capitale Phnòmpénh (collme d'abondance) qui a 45.000 habitants, Elle est située au confluent des *quatre bras* du Mékong, se croisant en X. La branche de droite amène les eaux grossies par la fonte des neiges du Thibet. Les deux branches inférieures envoient ces eaux à la mer. Mais, lors de la crue annuelle, de septembre à janvier, ces voies, malgré leur largeur de 1.500 à 1.800 mètres, ne suffisent pas pour déverser à la mer le torrent des eaux. Dans le bras gauche supérieur, un phénomène se produit : Le courant remonte en amont et projette ses eaux dans les *Grands lacs* qui lui servent de déversoir (appelé Tonlé sap, mer d'eau douce.)

Ces 3 lacs, en forme de violon, ont 140 kilomètres de long sur 30 kilomètres de large. Le grand lac a 1.400 kilomètres carrés. Leur profondeur varie de 12 mètres aux hautes eaux à 0 m. 60 centimètres quand les eaux descendent.

Les vapeurs des messageries fluviales de Cochinchine conduisent en 3 jours, dans la saison des hautes eaux, les passagers de Saigon à Phnòmpénh et aux lacs. Leur possession est mitoyenne entre nous et le Siam, mais la zòne entière est réservée à notre influence.

Les Monuments des Khmers

C'est à 1570 que remonte la découverte de monuments merveilleux et grandioses sur les bords de ces lacs. Les Portugais tinrent cette découverte secrète. Un missionnaire français en parla en 1672. Ce fut le Français Mouhot qui, ayant visité ces ruines, en publia en 1863 la première description avec dessins. Puis vinrent en 1867 les travaux du commandant de Lagrée et les publications, par Francis Garnier, des études faites de ces monuments par la commission du Mékong. C'est donc à des Français que nous devons la connaissance de ces monuments qui font l'admiration du monde entier. Ce sont les monuments d'Angkor. De la citadelle de Siem réap on arrive en une heure de course à éléphant à la terrasse qui précède Angkor Wat. Du grand lac, on y accède par la petite rivière d'Angkor, à 16 kilomètres de l'embouchure.

L'ensemble des monuments se compose d'Angkor Thom, la ville grande ; Angkor Wat, la pagode d'Angkor ; les ruines du mont Bakhéng, à l'ouest ; le Prea Méléa, à l'Est ; le Ba iòn (ou Ba yoni) dans l'enceinte même d'Angkor Thom, etc., etc.

C'est dans ces monuments qu'on a puisé les documents nécessaires à la reconstitution architecturale de style Khmer au Trocadéro. Si la reproduction faite à Paris étonne et charme, que serait-ce de la vue des monuments eux-mêmes tels que nous avons pu les admirer sur les lieux ?

L'art des Khmers au Trocadéro

Il s'agit ici d'une exposition résumée d'art religieux et d'ehtnographie comprenant :

Un temple souterrain, une pagode des

Bouddhas, un édicule du Baiòn, et deux salles consacrées à la mission Pavie.

Le temple souterrain édifié par M. Marcel, renferme de très nombreux fragments de sculpture khmer provenant des anciens temples et palais.

Les Khmers, de culte brahmanique, venant du nord de l'Inde (vieux Delhi), émigrèrent en 443 avant J.-C. vers le sud de l'Indo-Chine française actuelle, sous la conduite d'un prince indou. Ils fondèrent le grand royaume de Kampouchéa (Cambodge). Leur décadence commença au xve siècle de notre ère. Cette civilisation, dont les monuments sont plus importants que ceux de l'Inde et de l'Egypte, entra ensuite en lutte avec les Annamites et les Siamois. Les invasions datent de cette époque.



Ruines d'Angkor.

On se trouve donc en présence de deux civilisations réunies : celle de l'Inde et celle de la Chine, dont le trait d'union a justement pris le nom d'Indo-Chine.

« Beaucoup de personnes, dit le *Temps*, ne se doutent point que sous le haut dôme doré en forme de cloche qui s'élance par dessus les constructions coloniales du Trocadéro, se cache l'une des plus émouvantes curiosités de l'Exposition ; l'entrée en est peu apparente. Cherchez-la à droite du raide escalier qui monte vers le dôme. Elle ressemble à une gueule de mine taillée dans le rocher. Vous vous y engagerez et après avoir fait une vingtaine de pas dans une demi-obscurité, vous tomberez dans le silence solennel et la fraîcheur des lieux souterrains, et vous serez comme transporté par un coup de baguette à mille lieues et à mille années de notre Paris.

Vous vous trouverez dans une salle du Cambodge antique où vous serez saisi brusquement par la sensation de l'énorme, du foisonnant et du monstrueux. »

Mais commençons par l'ensemble extérieur de la section.

L'escalier des Géants

On accède à la terrasse et à la pagode par un raide escalier d'aspect monumental. Ses quarante marches sont gardées par dix monstres et par des dogues hilares, dentés comme des requins ; ils sont là, trapus et rétus, toutes les cinq marches, escortant de leur grimace

immobile la lente montée des visiteurs... autrefois des pèlerins.

De chaque côté de l'escalier, à niveau des soubassements du temple, deux petits dômes enturbannés se bombent et tirebouchonnent au-dessus de deux cubes de pierre.

Cet escalier des géants reproduit celui du Mont Bakheng. Deux lions beaucoup plus grands en défendent les approches.

Ayant ainsi gravi la colline (le Phnôm,) nous voici sur la terrasse et devant la pagode.

La Colline et la Terrasse

A droite de la pagode, sur la pelouse, se dresse un bouddha cambodgien en bronze doré très remarquable. De l'autre côté, dans la reconstitution du temple de Baion, les quatre faces de quatre bouddhas regardent les points cardinaux, pendant que les racines des banians envahissent et désagrègent les assises du monument. Rien ne montre mieux la structure en pierres taillées, superposées sans ciment, principe de l'architecture Khmer, et sa désagrégation par la végétation du pays.

Des maisons laotiennes et cambodgiennes s'étagent sur la colline.

Très haut dans les arbres, au-dessus des longues feuilles des bananiers, les toits recourbés d'une pagode luisent, éperonnés d'or et lambrissés comme autant d'écailles, de petites tuiles de nuances délicates. Ils luisent très haut dans le ciel, ces toits qu'on dirait laqués gardés le long d'une vaste terrasse par vingt chimères, vingt monstres bizarres, moitié dogues et moitié requins, écartant tous une croupe rebondie d'où s'élance une rigide queue verticale.

C'est là le Phnôm, colline de la pagode des Bouddhas. Une admirable frise, représentant une guirlande de bayadères, court le long de la terrasse; des idoles mitrées veillent quatre par quatre, enclavées dans un pylône, au bord des parapets. Ce sont des déesses accroupies, la fleur de lotus à la main, et leur solennité tranquille encadre, aux quatre coins du temple, le rire immense et répété des monstres. Ces parapets rappellent la chaussée des géants à Angkor. Ils figurent des serpents nagas. Aux extrémités leur neuf têtes se relèvent en un menaçant et pittoresque éventail.

La Coupole (extérieur)

Une énorme coupole, aux enroulements de turban hindou, s'effile derrière les toits ; elle couronne un vaste cube de pierre, percé de trois ouvertures ; quatre géants flanquent l'entablement du dôme et le gardent, appuyés sur des massues. Architecture religieuse et barbare, un peu menaçante et pourtant harmonieuse, tant elle est voulue. Chaque angle, chaque ligne, chaque statue y renferme un symbole, et tous les détails d'ornementation concourent, on le sent, comme dans les cathédrales gothiques, à l'affirmation d'un dogme ou d'une foi. C'est le lent et magnifique épanouissement d'un mythe inscrit dans la pierre et le métal, un « credo » d'architecture ou chaque marche d'escalier, chaque statue a un sens mystique. Et une grande admiration vous prend pour les peuples disparus (car la race Khmer, dont ce monument atteste la puissance, est tombée en décadence), et une grande admiration, dis-je, vous prend pour ces peuples lointains chez qui l'idée religieuse fut si forte qu'à travers les siècles et les espaces la reconstitution rapetissée d'un de leurs temples nous impose, à nous autres modernes, le respect d'une ferveur et le regret d'une foi.

Le long des lourds parapets, à la pointe recourbée des toits, comme au faîte de grands mâts plantés cà et là parallèles aux arbres, des clochettes tintinnabulent avec des cliquetis de métal, mélancoliques et mystiques sonneries qui, là-bas, dans les forêts de l'Inde, dénoncent l'approche des lieux saints à la dévotion des fidèles, comme au respect des passants.

La Pagode des Boudhas.

Nous entrons dans la Pagode. Les fresques des portes sont de facture indigène. Les masques et coiffures des personnages garnissent les frises. Les scènes des linteaux et les personnages des entre-deux des portes sont cambodgiens.

A l'entrée, les Hophap menaçants; ce sont les génies gardiens des pagodes. A droite, les Boudhas, les autels et ustensiles du culte du Cambodge; à gauche, les Boudhas et objets du culte annamite.

Le Boudha à la chevelure tressée en tire-

bouchons, coudoie le Boudha de la félicité parfaite (Nirvana). Un Boudha du haut Mékong, très curieux, surmonte un autel boudhique annamite; le jeune Boudha enseignant trône dans une gloire dorée où figurent ses disciples. Les docteurs, lettrés annamites, se font face des deux côtés. Kouang-Yn déploie ses vingt-quatre bras entre les autels cambodgiens ornés des urnes contenant les cendres des morts et flanqués de Ganeça, dieu de la sagesse, à tête d'éléphant, et de Vishnou à cheval sur les serpents. C'est la continuation du culte primitif de l'Ophidisme. L'encens brûle dans les vases en bronze. Un vase à fleurs



Boudha Laotien de Muong-Yong (Haut-Mékong).

couvert de sculptures rituelles est découpé dans un morceau de serpentine. Les Boudhas ascètes et maigres tiennent un conciliabule devant les livres sacrés avec les Boudhas bienheureux et ventrus.

A gauche, le bœuf nandy et l'éléphant blanc flanquent le cheval ailé qui a rapporté les livres boudhiques de Ceylan. Sur sa croupe, la chaire du chef des bonzes, qui lit chaque semaine la doctrine au peuple. Devant lui le pupitre recouvert d'un drap d'or et les livres en feuilles de latanier.

En sortant de la pagode on a devant soi un balcon s'ouvrant sur le dôme et sur l'escalier intérieur qui s'y déroule et conduit au temple souterrain par deux entrées latérales

LE DOME ET LE DOUBLE ESCALIER A L'INTÉRIEUR.

Cet escalier très large à double révolution est orné de bas-reliefs. Des monstres y grimacent. Des femmes dansent — des personnages prient — Vishnou est monté sur les éléphants tricéphales. Les sphynx soutiennent les parois — des guerriers combattent — des lions se dressent sur les paliers.

Nous voici au bas du dôme. La voûte de la pyramide s'arrondit au-dessus de nos têtes. Dans cette voûte cinq grands figures de Boudhas gigantesques plongent sur nous des regards impassibles dans l'immobilité du Nirvana. C'est saisissant.

Le pourtour du vestibule du bas de l'escalier est remarquable par son ornementation. Une série d'éléphants sacrés soutiennent de leur trompes la voûte où paraissent les danseuses aux seins nus. Ils font face au Boudha couché, reposant la tête appuyée sur le coude, tandis que devant lui une théorie de femmes en prière s'agenouille dans des poses diverses. La plastique et le naturel de ces figures est tout à fait remarquable.

Cette œuvre exquise de huit femmes nues en prière vient des temples Kiams. Le bas-relief est à la résidence de Qui-nhon. Le sentiment des physionomies, la grâce mouvante de ces jeunes corps et leur charme sont inexprimables et, par contraste avec les danseuses qui lui font face, on voit que, comme plus tard dans nos cathédrales gothiques, le profane se mélange au sacré.

De ce vestibule, on aperçoit les lueurs et les formes colorées du diorama du fond, la baie d'Along, au crépuscule avec des jonques qui ont leurs feux allumés, piquant de teintes rouges le ciel bleu qui s'assombrit.

LE TEMPLE SOUTERRAIN.

Son ensemble s'offre à nous dans la pénombre et provoque un cri de surprise mystérieuse

avant même que l'on n'ait pénétré dans les salles.

Il a fallu une grande hardiesse pour percer dans le sous-sol du Trocadéro cette vaste grotte en béton armé qui s'appuie sur des piliers défendus par les monstres de la mythologie indoue, tandis que les chapitaux sont surmontés d'éléphants cambodgiens.

La voûte, les frises, reproduisent des arabesques et des ornementations des Khmers. Les kruts soutiennent les angles, les garoudas déploient leurs ailes sous les voûtes et les lions à crinière gardent avec les géants (yacs) les abords du grand escalier et la base de la pyramide qui surplombe la colline (phnom) en lançant vers le ciel sa flèche dorée, haute de 47 mètres.

L'œuvre est d'une cohésion parfaite bien que les éléments employés aient été recueillis dans diverses provinces.

L'effort a été colossal; les difficultés vaincues à force de patiente énergie et de labeur étaient innombrables : il a fallu vivre pendant des mois entiers au milieu de ces peuplades, pour exécuter sur place des moulages indispensables à la réalisation du projet rêvé.

Aujourd'hui, l'œuvre est là offerte aux yeux de tous, et l'on se demande, au sortir du long couloir obscur ou de l'escalier qui donnent accès dans la grotte, si l'on n'est pas le jouet d'un rêve.

Toute la grotte est baignée d'une lumière bleuâtre, qui tombe d'un haut plafond aux rosaces délicatement ouvrées ; au cœur de chacune d'elles rayonne doucement une lampe électrique en verre bleuté.

Il règne là une fraîcheur de cave ; malgré soi on parle bas comme dans un temple et c'en est un en effet que cette austère retraite où les savants disciples de Cakya Mouni enseignaient à leurs disciples les préceptes d'amour, de concorde et de pitié.

Le décor, qui rappelle vaguement celui des galeries souterraines d'Ellora, dans l'Inde, est magnifique et plein d'une majesté imposante.

Enormes sont les dalles de pierre des plafonds, où l'on a reproduit avec conscience jusqu'aux stalactites formées par les eaux qui s'égouttent depuis des siècles à travers les ruines. Enormes sont les 15 piliers à pans coupés qui les soutiennent. Foisonnante et monstrueuse est la décoration qui anime les parois de pierre, et foisonnantes et monstrueuses sont les bêtes qui grimacent le long des piliers. Dans la travée principale, des éléphants debout sur leurs pieds de derrière, des tigres et des dragons colossaux, étagés les uns par dessus les autres des bases jusqu'aux chapiteaux, se tiennent enlacés par leurs trompes et par leurs queues dans le plus étrange rêve de pierre qu'on ait jamais sculpté. Des multitudes de personnages saillissent des murs dans des poses d'une souplesse inconnue aux lourdes races occidentales.

Toutes les surfaces sont ornées, et cette prodigieuse prodigalité décorative que les voyageurs contemplent, se dépensant avec une inlassable fécondité sur des monuments immenses, fait songer à de grands empires dominant des masses obéissantes, où une volonté unique manœuvrait toutes les forces, où toutes les richesses étaient concentrées dans les mains souveraines et où la valeur de la vie humaine devait être comptée pour bien peu de chose.

C'est énorme et c'est fiévreux, hallucinant comme une vision de fumeur d'opium. Au pied des colonnes, contraste frappant de calme auguste, sourit une mystérieuse figure de Brahma qui, la main gauche levée, la main droite mollement étendue, assis sur le lotus symbolique, semble rêver aux destinées futures de ses peuples.

Tout l'esprit de l'Orient se retrouve dans ce symbole que complètent, d'ailleurs, d'expressives figures décoratives : l'art tri-millénaire de l'Inde s'affirme une fois de plus avec une puissance singulière, égal au moins, sinon supérieur, aux arts *grec et égyptien*.

La pensée directrice des artistes anonymes et géniaux qui dotèrent le monde de ces merveilles nous est parfois cachée; nous ne nous rappelons plus les mythes ancestraux. Nous avons perdu la mémoire des âges antérieurs, de la jeunesse du monde, et c'est pourquoi notre esprit s'arrête, inquiet et troublé, devant ces choses dont peut être autrefois il a connu le sens, mais qui ne lui font éprouver aujourd'hui qu'un sentiment de malaise et de tristesse.

Dans le temple, les parois sont parsemées de scènes tirées du Ramayana, provenant des hauts reliefs d'Angkor Wat. Les linteaux des



BRAHMA



ADORATEURS



GANEÇA VISHNOU

Statues des monuments kiams de Thutien, près Binhdinh (Annam)

entrecolonnes reproduisent des cortèges de rois, de guerriers et des théories de danseuses. Rama monte l'oiseau fabuleux, suivi de son armée. Les anges (aryens) combattent les sauvages (montagnards). Dans les niches, des femmes célestes (apsaras), les seins nus, se dressent en tenant à la main des fleurs de lotus. Vishnou est monté sur le corps des serpents nagas et Civa occupe çà et là des angles de rochers. Son visage aryen, orné d'une fine moustache, s'épanouit placidement dans ce milieu brahmanique. Il ne semble pas s'émouvoir des dioramas lumineux qui se déroulent sous ses yeux, ni des 600 scènes du cinémotographe indo-chinois, ni des lampes électriques projetant des feux de couleurs variées, d'un effet étonnant.

Dans un angle obscur, le Dieu créateur disparaît dans une ombre mystérieuse au milieu des palmes offertes par ses discrètes adoratrices.

En sortant de cette grotte, on passe entre deux géants qui semblent impassibles devant les danseuses pirouettant à travers les murailles. Cette grotte évoque des pensées et des souvenirs car, nulle part, le contraste entre le passé et le présent n'est plus violent et plus tangible.

Les Dioramas

Par les larges baies qui s'ouvrent dans les murailles le regard ébloui passe et s'arrête sur de somptueuses visions des pays indo-chinois : ici, c'est le port de Mytho et le canal de la Poste, avec sa flottille de jonques, ses débardeurs aux robes longues, ses palmiers et ses bambous ; un croiseur de guerre, tout blanc sur l'eau clapotante de la rade, s'avance vers le débarcadère, que rougissent les lueurs du soleil couchant, plus loin, par une crevasse, l'œil s'égare sur des jonques chinoises amarrées dans un détroit rocheux de la baie d'Along : les lourdes barques aux voiles de bambous nattés font luire dans la brume violette et verte du crépuscule les lueurs sanglantes de leurs fanaux ; à côté, c'est, parmi les bambous et les pivoines roses, la nécropole royale de l'Empereur Tuduc, près de Hué. Puis ce sont les appareils de construction du Pont-Doumer à Hanoï, et enfin la rue Catinat, à Saïgon, toute luisante de soleil, joyeuse et claire. Ces dioramas, d'une exécution parfaite, sont dus à M. Louis Dumoulin, peintre du ministère de la Marine.

Le Cinématographe Indo-chinois

Le cinématographe dont on fait défiler devant les yeux émerveillés des visiteurs les différentes scènes, a un succès considérable et justifié. Rien ne saurait rendre l'impression, dans ce cadre étrange, du défilé des troupes indo-chinoises, de la promenade des éléphants à Pnom-Penh, des danses des jeunes Annamites à Hué, de l'arrivée de M. Paul Doumer à la tribune des régates à Saigon.

Depuis l'ouverture, les séances ont lieu tous les jours de 3 à 5 heures.

Dans la libérale pensée de mieux faire connaître à tous l'Indo-Chine, M. P. Doumer a voulu que toutes ces *leçons de choses* soient accessibles à tous à titre gracieux. On ne saurait trop l'en remercier. Il en est d'ailleurs récompensé par l'affluence énorme qui se presse dans les pavillons, dans le souterrain et la pagode, devant les dioramas et aux séances du cinématographe Lumière.

C'est M. Veyre qui a pris toutes ces vues pendant un laborieux et fructueux séjour en Indo-Chine et c'est lui qui dirige les séances au souterrain du Trocadéro. Son talent est à la hauteur de son courage, car il n'a pas marchandé sa peine en courant les cinq pays indo-chinois.

Les Salles de la mission Pavie

A droite et à gauche, au fond du temple souterrain, s'ouvrent les deux salles Pavie. La mission expose ses travaux de topographie et d'exploration, ses ouvrages, ses études de géographie, d'histoire, de littérature, d'histoire naturelle, d'ethnographie et de linguistique. Dans les vitrines, les collections d'art cambodgien, laotien et siamois, les collections d'histoire naturelle. Sur les parois, les photographies de la mission, les cartes et itinéraires, les dessins originaux de la pièce des deux frères Vorvong et Saurivong ; les objets d'ethnographie, les armes laotiennes, etc. Enfin le clou de cette salle est une scène de treize personnages loatiens des cours de Muong Sing et de Luang Prabang. Les types sont dus aux frères Stokman et à M. Talrich, mouleur du Muséum, sous la direction de M. Pavie.

Les collections exposées occupent deux vitrines. Celle de M. Pavie se compose de boîtes en argent repoussé de Luang Prabang ; de bracelets, ceintures et bijoux ; de plateaux, de monnaies, d'une selle sculptée, d'objets des Sip-Song-Pannas, des Pou-thai, du Siam, du Yunnan et du Cambodge.

La vitrine de M. Jourdan (de Bangkok) comprend des coupes d'argent niellé d'or, des théières en argent repoussé, des boîtes en émail, des urnes funéraires, des boîtes en filigrane, une marmite à riz en argent niellé d'or, des paniers de même métal, des plateaux, des statuettes en or, des faïences décorées, des bols précieux, une tête de déesse en bronze grandeur nature, le tout provenant du Siam, du Yunnan, du Cambodge, du Laos ; on voit que ces collections fournissent à nos orfèvres des indications intéressantes et des modèles nouveaux.

Quant aux travaux et aux résultats de la mission Pavie, nous renvoyons à la notice générale de l'Indo-Chine (pages 269 et suivantes), où il en est fait un exposé détaillé et attrayant. Deux médailles d'or ont été décernées à M. Pavie et une à M. Jourdan.

L'Hindouïsme a l'Exposition coloniale

On peut conclure de cet exposé que la note dominante, la caractéristique ou, si l'on veut, *le Clou* de l'Exposition coloniale de Paris, c'est l'Hindouïsme.

C'est un mot barbare et, de plus, entaché de bâtardise ; mais nous le prenons dans son sens pur et noble, comme une conception ethnique, religieuse et artistique.

Qu'est-ce donc que l'Hindouïsme ? C'est l'ensemble des manifestations de la pensée, des doctrines, des traditions de l'Inde et de leurs applications à l'architecture, à l'art, aux cultes.

Les peuples qui s'étendent de la Russie aux extrémités de l'Asie se sont rattachés les uns à la forme indoue, les autres à la forme chinoise. Le mélange s'est même opéré entre ces peuples au point de s'abâtardir. C'est ainsi qu'il existe une vaste région qui tient de l'Inde et de la Chine et qui a pris ce double nom. Elle a adopté le boudhisme, mais en conservant dans une sorte de panthéisme les divinités brahmaniques, les génies locaux et un culte national comme celui rendu aux ancêtres.

Mais le fait commun à chacun de ces peu-

ples c'est que l'art et la religion ne font qu'un et dépendent l'un de l'autre.

Les temples sont construits d'une part dans le style indou inspiré par le brahmanisme ; d'autre part, dans le style chinois inspiré par le boudhisme.

Palais et temples, maisons funéraires, tombeaux, habitations du roi et des princes, temples de la littérature, scènes de théâtre, cérémonies officielles ou religieuses, costumes, tout se rattache à cette double idée qu'on peut exprimer et synthétiser sous le mot d'Hindouisme.

Or, que voyons-nous à l'exposition coloniale ? Si nous nous plaçons sous la Tour du Champ de Mars, nous avons à notre droite les modestes bâtiments du Siam, avec leurs toits recourbés et leur flèche élancée. Leur style est d'inspiration indoue.

Ces constructions sont écrasées entre la tour de 300 mètres et le Tour du monde qui s'ouvre à travers un portique japonais, flanqué d'une superbe pagode chinoise et d'une pagode indoue, reliées par une profusion d'attributs et de personnage brahmaniques. Ici, c'est bien l'Hindouïsme le plus caractérisé et le plus complet.

Nous passons le pont. Nous admirons à droite les merveilles de l'Inde brahmanique anglaise, de la Birmanie boudhique et nous sommes en présence de la façade du temple brahmanique de Boroboudor, à Java, précédé d'une rangée de boudhas.



Plein relief et statue de Uma, femme de Siva, à Tourane.

Des Indes Néerlandaises nous remontons au Turkestan russe et aux pays qui relient par dessus les Indes la Russie à la Chine. Le portique de la Chine et celui du Japon se succèdent dans un ordre analogue de bon voisinage. A gauche, c'est la tour de la Giralda, qui domine la pagode de Vishnou et l'Inde brahmanique française.

Nous gravissons les pentes du Trocadéro et nous entrons dans la pagode funéraire indo-chinoise, puis dans la pagode chinoise de Cholen (Indo-Chine) en laissant à gauche le théâtre cambodgien et indo-chinois.

Nous pénétrons dans les temples souterrains des Khmers, sculptés en plein granit, ornementés à profusion ; nous y gravissons un escalier à double évolution qui nous conduit à la pagode cambodgienne, ruisselante de dorures, aux pieds du Bouddha, puis, montant encore, au Phnôm ou pyramide à flèche dorée qui s'élance vers le ciel.

Nous voici sur la terrasse, en haut de l'escalier monumental gardé par les géants (yacs) et les sphynx ou lions à crinière (kruts . Nous sommes entourés des grandes figures de Ta Prohm, Brahma l'ancêtre. De cette terrasse, la Trimourti (Brahma, Çiva et Vishnou d'une part; Somanacudom (Çakya Mouni), d'autre part); tout l'olympe des dieux de l'Hindouïsme s'étage jusqu'au sommet.

La ressouvenance des palaïs et des temples d'Angkor la Grande s'impose à l'esprit et aux yeux. Le grand royaume des Khmers (Mahanocor) domine les nations, les mondes se déroulent au loin. L'antique puissance des Kmers s'étend sur Paris, la capitale aujourd'hui protectrice.

Les souverains d'Angkor avaient bâti sur les rives du Mékong les grandioses palais aux trois tours surmontés du lotus épanoui (Prea sat.). Ces palais sont en ruines, nous les avons reconstitués dans leur antique splendeur sur les bords de la Seine. Ils sont animés par des sculptures, des peintures et des personnages qui font revivre les habitants de ces mystérieux temples : les dieux, les rois, les kmers, les laotiens, les bonzes, et tout ce monde fraternise avec leurs voisins, naguère encore leurs ennemis : siamois, birmans, javanais, annamites, mandarins, peuple, femmes, danseuses, etc. Nous sommes en plein Hindouïsme et ici il domine le fleuve, et Paris, et les nations voisines. Sur la hauteur, ses dômes imposants attirent tous les regards. La caractéristique principale de cette exposition coloniale française et étrangère, est donc bien l'Hindouïsme, berceau de l'art gothique, origine des arts de l'Occident, fusion des arts indous, khmers, assyriens, chaldéens, égyptiens et grecs.

Et ce rapprochement artistique est le symbole et l'image de l'unité des doctrines, dans la « Triple corbeille », comme de la tendance de ces peuples vers l'unité administrative, de façon à faire de notre domaine-indo chinois, un et indivisible comme la République, les Etats-Unis français de l'Extrême-Orient.

Ch. Lemire.

LES CONGRÈS EN 1900

Nous avions promis et nous pensions pouvoir offrir à nos lecteurs, dans nos numéros successifs, un résumé succinct, mais toutefois très exact, des travaux des divers congrès. L'expérience nous a convaincus, en présence de l'importance de ces grandes réunions internationales qui dressent pour le siècle prochain l'inventaire de notre avoir intellectuel et le bilan de nos efforts en même temps qu'elles tracent le plan de nos investigations futures, qu'une analyse ainsi réduite, si précise fût-elle, ne donnerait qu'une faible idée de la haute valeur scientifique et sociale des congrès de l'Exposition de 1900. Et nous ne répondrions ainsi ni aux vœux de nos lecteurs, ni au programme que nous nous étions imposé en commençant cette publication.

Nous avons décidé d'interrompre ces résumés analytiques et de consacrer aux travaux des congrès au moins deux numéros spéciaux, dans lesquels nous nous efforcerons de dégager les résultats précieux, les conclusions essentielles des rapports et des discussions qu'ils ont soulevées. Ce sera en quelque sorte un rapport général, un état de la pensée moderne à la fin du siècle, d'après les maîtres éminents des sciences et des arts de notre temps.

Nous serions reconnaissants aux secrétaires des congrès, avec lesquels nous n'avons pu entrer directement en communication, de nous adresser dès aujourd'hui les rapports et communications diverses qu'ils ont pu recueillir.

LES EXPOSITIONS D'ART AUX PALAIS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

(*Suite et fin*)

Perpendiculairement à la salle des fêtes se développe une longue galerie sur laquelle s'ouvrent trois petites salles.

Dans la galerie, les *Jacques* de Hoffbauer, le *Naufrage* de Dawant, le *Chemin creux de Waterloo* de Rouffet, et le panneau des prestigieux Roybet : la *Pavane* dansée par des enfants, le *Massacre* de l'Eglise de Cassel auquel préside Charles le Téméraire rigide en son armure de fer, la *Leçon de Géographie*, et la *Main chaude*.



Ridel. — Au bord de l'eau.

Dans les trois salles ; d'abord les Besnard dont le fameux portrait de Réjane, puis Henri Martin et la grande toile de Brouillet, la *Réception des Souverains Russes à l'Académie Française* : enfin Boutet de Monvel et sa *Jeanne d'Arc reconnaissant le Dauphin*, page agrandie de la Jeanne d'Arc qu'il a illustrée pour les enfants, Rochegrosse, ses dramatiques *Illusions de la vie* et son rouge assassinat de Gèta, sans oublier les inoubliables *Culs-de-Jatte* de Jean Véber.

Au bout de la longue galerie, commencent les salles qui font le tour du grand hall vitré.

La première contient les Detaille : la *sortie des défenseurs de Huningue*, les *Victimes du Devoir*, le *Colonel de l'Artillerie de la garde*, la *Revue d Châlons* et les *Funérailles de Pasteur* qui devrait s'appeler : « Félix Faure passant la revue des troupes ».

La suivante assemble d'un côté Raphaël Collin, de l'autre Carrière, si étrange avec ses brumes voulues, si puissant aussi et si vrai dans les portraits de Verlaine et de Gabriel Séailles.

Après, des portraits de Humbert, son triptyque de la *Madeleine*, et le *Commandant du Couëdic* de Dawant.

En retour des précédentes se développent des salles, où nous trouvons Cazin et ses plus beaux paysages, Ménard, autre vigoureux paysagiste, Hébert et les langueurs de sa peinture. Plus loin les portraits de Bonnat : Renan, Taine, Joseph Bertrand ; plus loin encore,

Wéry, Lomont, Béraud et ses tableaux symboliques.

A angle droit des dernières salles, la fin de de l'Exposition Décennale au premier étage du Grand Palais. C'est là que, successivement, se voient Jules Breton, H. Cain, Carolus Duran; Roll, au talent si varié, Harpignies aux paysages classiques; en dernier lieu Bouguereau, toujours le même et Benjamin Constant dont il faut citer le *Portrait de la reine Victoria.*

Au rez-de-chaussée, dans la travée de gauche, en venant de l'avenue d'Antin, sont les aquarelles, les pastels et les dernières salles de la peinture. Il y faut distinguer, entre autres œuvres de valeur, la grande toile de B. Constant destinée au Capitole de Toulouse, les Raffaëlli, Gagliardini et ses débauches de lumière et un portrait de Léon XIII, par Chartran qui est fort discuté.

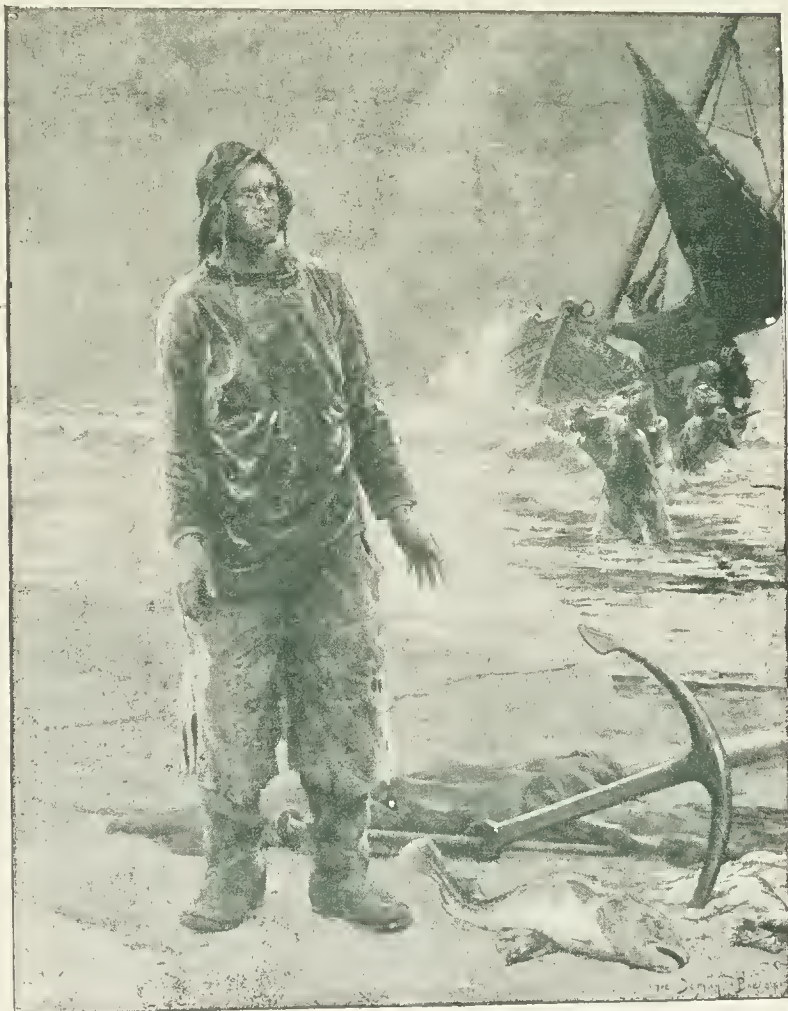
Je suis forcément et délibérément bref; le public devant aller au hasard de ses goûts, sans qu'il soit besoin d'un guide ou d'un commentateur pour une exhibition qui n'a point été conçue sur un plan méthodique et qui n'est qu'une exhibition.

* * *

La sculpture est un monde qui se presse autour du monument de Victor Hugo, de Barrias. De la forêt des bustes, des groupes, des statues, des plâtres blancs, huilés ou teintés, se détachent toutefois au premier aspect, le La *Rochejacquelein*, et surtout le monumental et saisissant *Cardinal Lavigerie*, prêtre, apôtre, soldat de Falguière; la *Maternité*, le *Portrait de Chevreuil*, de Guillaume; le *Saint Georges*, de Frémiet; le *Bossuet*, de Dubois, le *Monument aux Morts*, de Bartholomé.

Çà et là, dans les salles de peinture et sous les galeries du hall, les essais modernes dont quelques-uns sont beaux, d'autres curieux, tous intéressants.

Les bois d'Aubé et de Schvegg, les étains de Max Blondet, les grès de Jean Carriès, le cristal de roche où Chéreau a taillé une Minerve; les pâtes de verre si fines, si douces, si évocatrices d'Henry Cros; les cires de Froment Meurice, d'A. Mercié, de Ringel, d'Ilzach et de Vernhes, la polyphonie des métaux et des pierres avec les *Fils de Clodomir* et la *Mousmée japonaise*, de Boisseau, en marbre, en onyx, en bronze, en argent, en pierreries; l'*Andromède*, de Delacour (ivoire, onyx et bronze); la *Sulamite*, *Léda*, d'H. Ferrary; l'*Ame des ruines*, de Lafont et la *Sainte Marthe*, de Bottée. A part l'audacieux essai d'un portrait en ivoire et onyx, de Rivière : celui de la *Comtesse Recopé*.



Mme Demont-Breton. — Hommes de mer.

C'est, on doit le dire hautement, dans ces recherches pour renouveler la matière plastique et tirer des effets de la ligne, de la couleur, de la fibre ou de la taille, que réside la réelle originalité de l'exposition de sculpture.

* * *

Et je ne parle pas de l'aquarelle, de la gravure des médailles et de l'architecture pour lesquelles il faudrait un volume, ni des pavillons spéciaux où l'art contemporain est représenté.

Il y a des tableaux et des dessins au pavillon du Congo, à ceux de la Côte des Somalis, du Dahomey, de l'Inde française, de l'Océanie, de l'Indo-Chine, de Madagascar, de la Martinique et des Antilles, du Sénégal, de la Tunisie.

MAURICE DUMOULIN.

Les Industries d'art à l'Exposition

I. — La Manufacture royale de Copenhague

Sous un ciel gris bleu, au bord de la mer d'un gris plus doux presque mauve, Copenhague, toute blanche, tâchée du gris sombrement bleuté de ses toits. Des petits nuages blancs courent à la ligne d'horizon, et tout, les architectures, les arbres, les moindres mâtures, les brins de plantes et d'herbes se détachent d'un dessin net et glacé sur la pureté du ciel, dans l'atmosphère transparente, intensément claire.



Cette vision de Copenhague, après six ans, je la trouve si vivement évoquée à la section danoise devant les vitrines de porcelaines de la Manufacture royale, qu'il me semble encore être là-bas dans la grande fabrique aux airs de palais...

Sur un grand vase passe au-dessus d'une rafale qui courbe les pins sombres du Nord un vol de larges mouettes ; plus loin, des poules, sur un vase encore de proportions énormes, se pouillent doucement à l'abri des grands arbres fondant leur verdure très sobre dans le bleu profond du ciel. Sur un vase encore, des chats, gravement, semblent contempler le visiteur, tant sur l'exquise délicatesse de la matière l'artiste a pu rendre sa peinture intense. Un grand pin tout seul échevèle sa cime sur un grand plat, nettement découpé sur le ciel froid d'un clair gris d'acier trempé.

Et sur les services à thé, sur les assiettes, sur les plats, toujours les peintures des mêmes tons, de tous les gris et les bleus du Nord aux nuits de lumières, aux longs crépuscules bleutés éteints dans du blanc mort.

Entre les assiettes, les vases, les objets dont on ose se servir malgré leur préciosité rare, de délicieux bibelots inutiles, des statuettes en pâte dure, ours tout blancs, anguilles aux gris chauds, petites souris, et auprès d'un buste d'enfant tendre comme la chair même du bébé, un tigre



allongé à l'affût d'une proie... Sur un vase très long à l'élégante parure, une rose trémière s'épanouit d'une nacre de couleurs douces, opalisées, depuis le bleu jusqu'au blanc rose, en passant par des mauves légers et des verts à peine faits d'un glacis de jaune sur le bleu qui harmonise le vase entier. Et c'est d'une élégance,



d'une distinction rares, ce froid voulu des tons, ces camaïeux de bleus et de gris parfois piqués d'une note rouge ou noire, d'un grand calme qui remet en moi, avec l'intense sentiment de la présence, le souvenir des paysages gris-bleus du nord à la lumière de perles.

Sur des vases aux formes allongées dont quelques-uns font penser à des sapins trop chargés



de neige, des cônes de blancheurs piquant la plaine blanche des steppes désertes, du givre immobilisé, une incompréhensible craquelure d'une seconde ou d'une trosième épaisseur de l'émail, une cristallisation d'un clair cristal accrochant tous les reflets de la lumière. Presque roses, presque jaunes, d'autres tout blancs, d'autres bleus légèrement et toujours en harmonie intense avec la nature froide à peine rosée ou jaunie par les rayons du soleil pâle. Et ils achèvent avec leurs tons faits de reflets plus que de couleurs autour du blanc de la neige, ils achèvent, ces vases de givre, l'unité douce, pâle, vibrante pourtant des exquises porcelaines de Copenhague...

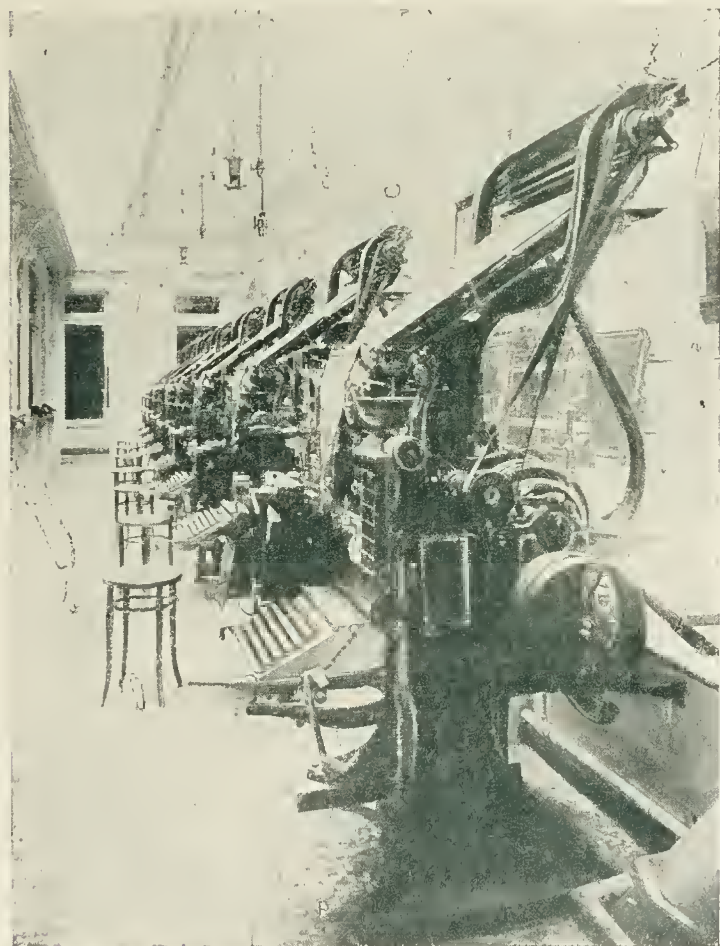
Prince Bojidar Karageorgevitch.

LA GRANDE PRESSE DE PARIS

(A l'occasion de l'Exposition)

II. — *Le Journal.*

Lorsque Fernand Xau fonda le *Journal*, il avait compris qu'il répondait à un réel besoin de la majorité du public, celui d'avoir, à bon



Les machines à composer.

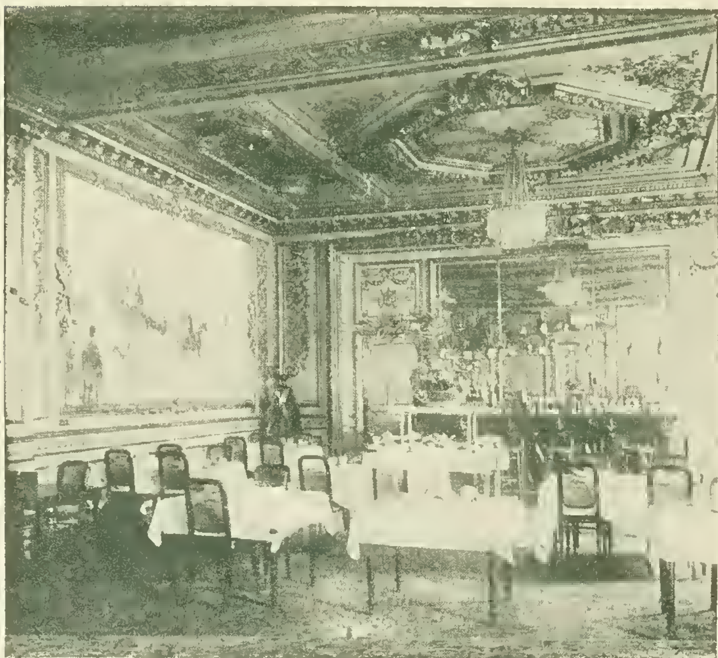
marché, un grand journal littéraire, comptant parmi ses collaborateurs l'élite de la littérature française, et tout le monde se souvient encore du succès avec lequel le nouveau quotidien fut partout accueilli.

Se trouvant bientôt à l'étroit dans son berceau, le *Journal* dut l'abandonner pour venir 100, rue Richelieu. Ce fut dans cet hôtel que son nouveau directeur, M. Henri Letellier, voulut créer une installation hors ligne, en rapport avec le plan grandiose qu'il avait résolu d'exécuter, en joignant à la partie littéraire un service d'informations des plus complets. C'est dans cette idée qu'il fit construire les machines à imprimer les plus perfectionnées, lui permettant, selon les besoins de l'actualité, de faire paraître le *Journal* sur 8, 10 et 12 pages et d'accomplir ainsi une formidable révolution dans la Presse Parisienne, à l'aide des huit machines à composer linotypes, mues par le courant électrique, et qui font au rez-de-chaussée, derrière leur cloison de verre, l'admiration des visiteurs.

Dans le prolongement de cet atelier, est enclavé celui de la composition à la main, avec ses cassetins de lettres mobiles pour le remaniement des titres, et la table du *marbre* pour la manipulation des *paquets* et des *formes*.

Les appartements du premier étage sont occupés par la direction et par la Salle des Fêtes, dont l'une des portes fait face à celle du luxueux vestibule qui précède le cabinet du directeur, et les différents bureaux de la direction.

L'administration occupe dans l'immeuble tout le second étage. Là se trouvent les bureaux de l'Administrateur, de la comptabilité, et enfin la Caisse, dont le sympathique titulaire vous reçoit toujours avec ce sourire rassurant des gardiens de forteresses — bien défendues — qui attendent l'assaut avec confiance.



Le Bar.

Les étages supérieurs et plus spécialement le troisième étage sont réservés à la rédaction. Les bureaux s'y répartissent en autant de cabinets que le journal comporte de rubriques : secrétariat, échos, services politiques et de grand reportage, chronique municipale, militaire et maritime, les services financiers, immobiliers et de l'Exposition, théâtres, informations, faits-divers, — précédés d'un salon d'attente offrant lui-même tous les avantages d'une salle de rédaction. Les services financiers, le sport, l'escrime, l'automobilisme sont installés au quatrième étage.

Il suffit de descendre quelques marches pour, de la rédaction, pénétrer au Bar, — ce « foyer des artistes » de la maison, qui n'a pas tardé à devenir l'un des coins les plus recherchés et les plus élégants du Tout-Paris littéraire, artistique et mondain.

Enfin, comme dans la vie tout n'est que contraste, et que toujours les extrêmes se touchent, au Bar est annexée une « salle de lecture-bibliothèque », la seule de la maison où le silence soit de rigueur, et dans laquelle non seulement les rédacteurs du *Journal*, mais ses correspondants français et étrangers sont sûrs de trouver avec la collection complète des journaux, tous les renseignements nécessaires à la documentation de leurs articles et les commodités matérielles pour l'expédition de leur courrier.

Evidemment aucun journal français ne possède un hôtel aussi somptueux que l'hôtel du *Journal*. Mais si au luxe de son installation peut se mesurer sa prospérité, c'est que le *Journal* a tout fait pour acquérir et justifier cette situation prépondérante. Publié à ses débuts sur quatre pages, il commença par en donner six, — d'abord une fois, puis deux fois par semaine. Il se mit ensuite à six pages tous les jours. Enfin, il accomplit ce tour de force, de paraître sur six, huit, dix et douze pages, selon l'exigence des événements.

Ce n'est pas tout encore. A ces suppléments quotidiens qu'illustre le crayon de nos dessinateurs les plus en vogue, viennent s'en ajouter deux autres, hebdomadaires ceux-là : *Le Journal pour tous* et *La Vraie Mode*, qui passe à si juste titre pour un des organes les plus autorisés de l'élégance.

Et maintenant que nous avons promené le lecteur aux divers étages de l'hôtel, il ne nous reste plus qu'à le conduire dans ses dépendances, qui sont au fonctionnement d'un journal ce que les coulisses sont à l'organisme d'un théâtre.

Car, si la rédaction suppose, de la part des collaborateurs une activité fébrile et une sorte d'ubiquité, grâce auxquelles ils peuvent être partout à la fois, tout voir et tout entendre, se représente-t-on la somme d'efforts que nécessite la transformation de leur *copie* en une feuille imprimée ?

Il faut renoncer à décrire le merveilleux fonctionnement de ces huit machines linotypes, qui permettent à des dactylographes de convertir, pour ainsi dire instantanément, en clichés d'imprimerie le manuscrit livré à la composition ; et si j'invite le lecteur à pénétrer avec moi dans les sous-sols de l'hôtel du *Journal*, ce ne sera que pour lui faire admirer l'impressionnant aspect de ces salles grandioses, où, dans un cadre tout brillant d'émail et dans l'orgie des lumières, se dressent les presses rotatives qui, sous l'action de l'électri-

cité, débitent 40.000 exemplaires à l'heure avec une puissance représentant la force de 200 chevaux!

Ce domaine d'activité souterraine comprend aussi la clicherie, la laverie, le monte-charge nécessaire à la transmission des formes, et le magasin, où, sur de gigantesques bobines, s'enroulent des kilomètres de papier.

Or, par quelles phases passe chaque numéro du *Journal*, depuis sa sortie de l'imprimerie, jusqu'au moment où il arrive entre les mains du lecteur ? C'est l'ensemble de ces évolutions et de ces étapes successives que nous croyons intéressant de décrire.

Le travail du pliage s'accomplit. Il commence vers quatre heures du matin. Mais cette besogne nécessite une opération préliminaire, qui consiste dans le tri des bandes d'adresses pour les abonnés.

Or, ce travail, confié à des ouvrières, et exécuté conformément aux prescriptions postales qui déterminent l'ordre du classement par réseau géographique, se fait de jour, dans un local situé au quatrième étage.

Une fois triées, comptées et débitées par lots de cents, les bandes doivent être portées au timbrage de la poste, quarante-huit heures d'avance. Et c'est seulement lorsqu'elles ont été soumises à cette formalité, qu'elles sont livrées aux employées chargées de la « mise sous bande ».

Alors, commence ce qu'on appelle « le départ », service assuré moitié par des femmes et moitié par des hommes, soit au total 30 personnes ; car, étant donné que les nouvelles machines perfectionnées livrent le papier plié en deux, des ouvrières installées au rez-de-chaussée, devant de larges tables, doivent compléter ce premier pliage mécanique.

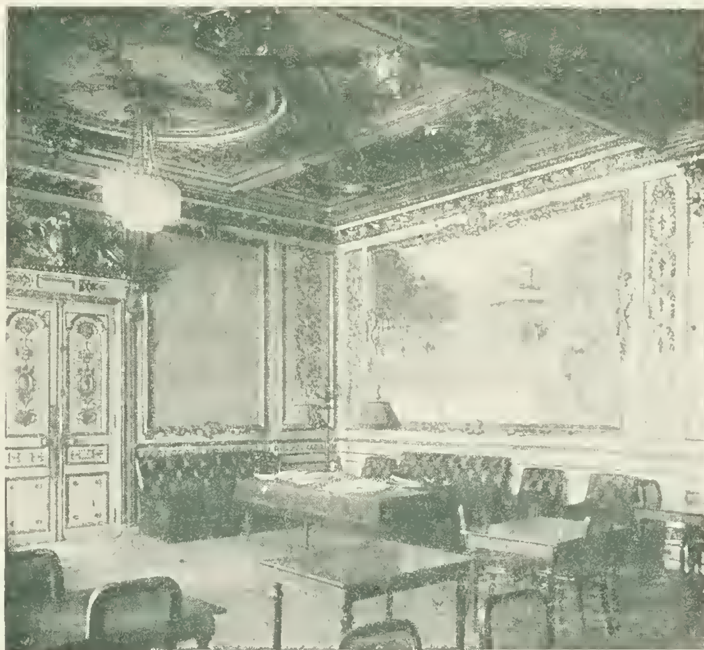
Chacune d'elles, si elle est habile, arrive à plier 1,000 exemplaires à l'heure.

Au fur et à mesure qu'ils sont pliés, les exemplaires passent aux mains d'une autre catégorie d'ouvrières, qui les mettent sous bande, à raison de 1.200 numéros à l'heure. Le « papier », prêt pour l'expédition, est alors livré à des hommes, qui le répartissent en paquets, classés suivant les indications de la poste ; et ces paquets sont portés aux bureaux ambulants, chacun sous une étiquette correspondant à la direction qu'il doit prendre :

C'est à 4 heures du matin, au plus tard, que le premier envoi, destiné à une partie de la banlieue, doit être déposé aux ambulants, et le transport du journal aux gares exigeant une vingtaine de minutes, on voit avec quelle vertigineuse rapidité doivent opérer les employés chargés du départ.

Un second envoi, qui servira un autre rayon de la banlieue, ainsi qu'une partie de la province, est porté aux « ambulants » à 4 h. 45 ; et les expéditions se succèdent ainsi d'instant en instant, jusqu'à épuisement des paquets de banlieue et des paquets de province.

Quant à la distribution de Paris, elle est faite en trois lots bien distincts : la première portion est confiée à des porteurs qui partent du *Journal*, de manière à distribuer leurs exemplaires entre 4 et 5 h. du matin, et à servir ainsi les abonnés *plus tôt* que ne le permettrait l'expédition par la poste, dont la première distribution n'a lieu que de 7 à 9 heures du matin.



La Salle de Lecture.

Les deux autres portions du service de Paris (ancien Paris et bureaux annexés) sont distribuées par les soins de la poste, qui exige le premier dépôt à 6 h. et le deuxième à 7 h. 10 au plus tard.

Le reste du service des départements et de l'étranger s'échelonne ensuite suivant les exigences du départ des trains ; mais les dépôts doivent être effectués à 7 h. 1/2, dernier délai.

Les marchands de Paris, eux, sont alimentés

par des équipes de porteurs, dont la plupart sont transportés — comme les facteurs — par des voitures spéciales jusqu'au centre de leurs dépôts respectifs. D'autres, qui ont à parcourir un trajet moindre, font la distribution dans les kiosques à l'aide de voitures à bras.

Enfin, le service des marchands de province et de la banlieue est assuré par l'intermédiaire de l'agence Hachette, qui groupe la plupart des journaux de Paris et les expédie directement.

Tel est le déploiement d'activité que nécessite le fonctionnement d'une entreprise aussi vaste que celle du *Journal*; tels sont les efforts au prix desquels son existence est possible.

Comment, dans ces conditions, cette activité ne marquerait-elle pas à tout instant le battement de fièvre, qui se répercute dans les artères des rédacteurs et entretient leur surexcitation intellectuelle ?

C'est là la vie du journaliste. C'est quelquefois aussi sa mort. Mais, quand on aime son métier, — j'allais dire son art — est-ce qu'on se laisse arrêter pour si peu ?

A. d'Ebernès.

LES INVENTIONS A L'EXPOSITION

Nouveaux Appareils Électriques pour production de lumière

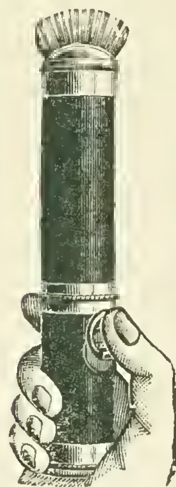


Figure 1.

Ces appareils se distinguent surtout par un fonctionnement excessivement simple, dû à une pile sèche, puissante, légère et d'un très petit volume, pouvant alimenter une lampe à incandescence à intermittence. Suivant la disposition qu'on fait prendre à la pile, nous avons pour les différents usages ces ingénieux distributeurs de lumière appelés *appareil éclair*, représenté par la figure 1, ou disposés en *bougeoir*, comme celui de notre figure 2. On voit l'avantage qui résulte de ces sources de lumière toujours prête. L'appareil représenté par notre figure 1 peut rendre les plus grands services aux gaziers, aux chimistes, aux explorateurs et en général à tous ceux qui doivent s'éclairer accidentellement, soit dans un endroit dangereux, soit en plein air ; les officiers pour la lecture des plans en campagne, les agents de police, les chasseurs peuvent y trouver un auxiliaire parfait, toujours prêt à fonctionner.

Mais ces appareils fabriqués par « The American Electrical Novelty and Mfg C° » répondent encore à bien d'autres besoins : basés sur le même principe, nous trouvons dans l'exposition de cette Cie, au Champ-de-Mars, classe 25, un allumeur à gaz, une lampe médicale pour médecins et dentistes rendant de très grands services dans les examens de la gorge, de la bouche, des oreilles et du nez, des lampes de ménage, et de très ingénieuses lanternes pour voitures et vélocipèdes.

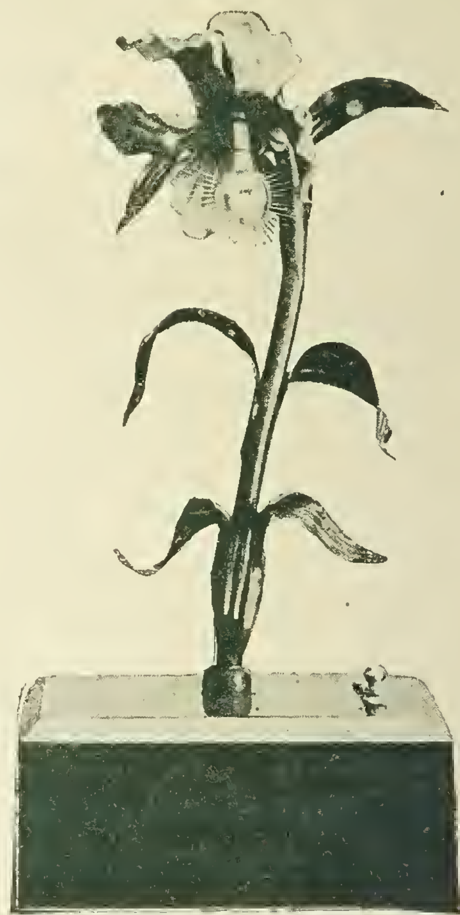


Figure 2.

Mentionnons encore une nouvelle lampe pour voyages, très utile pour lire en chemin de fer, en voiture, et construite de telle façon qu'elle peut être attachée soit à la boutonnière, soit au coussin des wagons. La pile sèche est placée dans un tube solide et de forme ronde, pouvant être mise dans une valise ou portée dans la poche, et donnant une lumière parfaite pendant environ sept heures.

Nous insisterons moins sur la canne électrique, l'épingle de cravate dont l'originalité est cependant très curieuse et nous pouvons reconnaître que les appareils dont nous venons de parler constituent une très utile invention parce qu'ils sont pratiques, économiques, et présentés sous une forme très décorative.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

Les fêtes officielles. — Nous voici entrés dans la période des fêtes de l'Exposition. Elles ont commencé par une matinée musicale et artistique donnée le 22 juillet, par le ministre du Commerce, en l'honneur des collaborateurs de l'Exposition universelle et des associations ouvrières. Suspendues en raison du deuil de la cour d'Italie, elles ont repris au lendemain des délais de convenance diplomatique par des fêtes organisées en l'honneur du shah et dont le clou fut la fête vénitienne sur la Seine le vendredi 12 août. Depuis lors, les matinées et soirées de gala, les réceptions officielles à l'Elysée et dans les ministères se succèdent sans interruption en l'honneur des représentants étrangers, des congrès, des étudiants, des hôtes de marques. Samedi dernier, c'était la fête des Exposants, en deux parties : dans la journée, cérémonie, cortège et défilé dans la grande salle des fêtes, discours présidentiel et ministériel; fête populaire la nuit avec illuminations générales, embrasement de l'Exposition, reprise de la fête vénitienne. Programme très varié, comme l'on voit, et qui fait honneur à l'esprit d'initiative du Comité des fêtes. Mais, comme dit le poète, attendons la fin.

×

Décorations et récompenses. — S'il y a des vainqueurs, il n'y a pas de vaincus, ont dit le Président et le ministre du Commerce dans les discours prononcés à la fête des Exposants. De fait, tout le monde, ou à peu près, est décoré, récompensé, louangé, sous une forme quelconque. Dans cette liste interminable il y en a pour tous les goûts. les pires et les meilleurs reçoivent également satisfaction, les pires à vrai dire sont plus spécialement favorisés. Un esprit d'aimable éclectisme semble avoir présidé à cette distribution de faveurs et d'honneurs, On a eu des attentions touchantes pour des candidats que le suffrage universel a déçus, pour des industriels dont les entreprises n'obtinrent pas toujours le succès espéré, pour des hommes de lettres parvenus sans gloire au déclin de leur carrière, pour des artistes estimés au-delà des mers et méconnus obstinément par leur ingrate patrie. On a pansé des plaies, autant que possible, avec bonté et sollicitude, selon le vœu de M. Loubet. On a remercié indistinctement présidents et secrétaires des groupes et des classes de leurs bons offices, avec une attention marquée pour les fonctionnaires qui ont consacré leur temps précieux à l'organisation de leurs sections, d'ailleurs avec l'aide de nombreux collaborateurs anonymes, comme de juste. Il y aurait lieu de distinguer et de louer quelques heureux choix : comme toujours à l'ivraie se mêlent quelques bons grains.

PARIS-THÉATRE

L'aménagement du Nouveau-Théatre donne tout le confort nécessaire aux habitués de la Comédie-Française. Des fauteuils d'orchestre ont été sacrifiés, et il y a un parterre tout comme à la rue Richelieu. La suite des représentations comprendra *Denise*, l'*Ami Fritz*, *Francillon*.

— A l'Odéon, la pièce de Georges d'Esparbès, la *Guerre en Dentelle* est en grande partie prête, et la réouverture de ce théâtre pourra avoir lieu avec cet ouvrage dans les premiers jours de septembre. *Pour l'Amour*, la pièce de M. Auguste Dorchain, qui sera donnée parmi les premiers spectacles de la saison, aura pour principaux interprètes M. de Max et Mlle Dauphin.

— Au Palais-Royal, le succès du *Dindon* est vraiment assuré par la troupe de premier ordre qui le joue.

— La pièce des Folies-Dramatique, les *P'tites Michu*, à la fois très gaie et très honnête, est bien un spectacle qui convient aux familles, et les interprètes le mènent avec un entrain qui leur assure chaque soir les applaudissements du public amusé.

— Nous avons dit que Mme Sarah Bernhardt songeait pour sa rentrée, après la grande tournée d'Amérique, à reprendre la *Princesse Lointaine* d'Edmond Rostand et le *Roméo et Juliette* de Shakespeare. La grande artiste a en outre reçu deux pièces : l'une est la *Sorcière*, de Victorien Sardou; l'autre, la *Belle au Bois Dormant*, cinq actes en vers de Henri Cain et Fernand Gregh, dans laquelle Mme Sarah Bernhardt interpréterait le rôle du prince.

— Le Théatre de la Renaissance, donne *Mariage princier*, opéra-bouffe en 3 actes, de MM. Paul Ferrier et Ernest Gillet.

— Pour donner satisfaction à un grand nombre de demandes, la direction du Gymnase met à la disposition du public un certain nombre de places avec une réduction de 40 p. 100 sur le tarif ordinaire.

— Les attractions de l'Exposition se trouvent favorisées par la période des vacances qui leur envoie des visiteurs plus nombreux et surtout plus curieux. Aussi la foule est toujours très grande au Palais de la danse, au Maréorama, aux Voyages Animés. Le Palais de la femme réserve toujours d'agréables surprises à ses élégantes visiteuses, et tout collégien qui se respecte voudra connaître le Théatroscope pour être initié au secret de ses curieuses projections animées.

P. d'Andrémont

Spectacles à voir à l'Exposition.

Champ-de-Mars. — Maréorama : Simulation parfaite d'un voyage en mer. Se trouve à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay.

Tour Eiffel. — Splendide terrasse au deuxième étage.

Palais de la femme. — Le Casino de l'Exposition. Théâtre d'ombres. Marie-Antoinette et son cercle : matinées et soirées.

Palais du costume. — Projet Félix, admirable reconstitution du costume à travers les âges.

Ballon-Cinéorama. — Panorama en ballon. Concert. Projections.

Trocadéro. — Asie russe, concert malgache.

Exposition minière. — Monde souterrain.

Théatre Indo-Chinois. — Soixante exécutants.

Voyages animés (pont d'Iéna). — Le pays de France.

Panorama de Madagascar. — Général Duchesne devant Tananarive. Reddition de la place. Douze dioramas de la conquête.

Rue de Paris. — Palais de la danse. — *Terpsichore*. — *L'Heure du Berger*. Ballet nouveau. 6 tableaux. Décors lumineux. Visions nocturnes. Représentations à 5, 9 et 10 heures.

Bonshommes Guillaume. — 20.000 marionnettes artistiques. Saynètes parisiennes. Défilés militaires, etc.

Aquarium de Paris. — Eau de mer. Plongeurs, Plongeuses, Scaphandriers.

Théatroscope. — Merveilleuses scènes animées.

La Roulotte. — Les Chansonniers.

Maison du Rire. — Le Chat-Noir. Chansonniers montmartrois.

Grand-Guignol. — Les chansonniers. Revue.

Phono-cinéma-théatre.

Le Gérant : A. BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone*.

N° 14 — 1900 — 10-25 Septembre 1900

LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément Illustré de la REVUE & REVUE DES REVUES



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT.

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.



L'Exposition Minière Souterraine

L'Exposition minière souterraine organisée par le Comité central des houillères de France et installée sous le Trocadéro, sous la direction de MM. Grüner et Beigbeder, est peut-être l'attraction la plus curieuse et la plus instructive de l'Exposition universelle. Elle est le complément naturel et nécessaire des sections du palais des Mines et de la Métallurgie ; ici ce ne sont plus des réductions, des modèles, des dessins qui nous sont offerts, mais bien une mine véritable, vivante en quelque sorte, avec ses sombres galeries, ses chantiers de travail, ses puits, ses machines en action, etc...

Le pavillon des houillères s'élève à l'extrémité de l'aile gauche du palais du Trocadéro, parallèlement à la rue de Magdebourg. Parvenu devant l'Exposition des phares, le visiteur rencontre un vaste bâtiment que domine un campanile surmontant le plancher qui retient leur immenses molettes. La façade ne manque pas d'un caractère architectural ; une frise ornée de sujets en relief représentant des mineurs occupés à l'extraction de la houille surmonte un grand cintre en anse de panier.



Machine d'extraction au 1er étage.

Nous montons l'escalier du perron et nous entrons dans le rez-de-chaussée où se trouvent diverses installations de lampes de mines, câbles, etc.

Au premier étage les mines d'Anzin nous offrent une exposition rétrospective des plus intéressantes; voici un toit en chaume; nous approchons: quelques maigres haridelles traînent péniblement un grossier baritel : c'est la machine d'extraction de 1800 qui fait face à la grands, toujours mieux outillés, les seaux aux dimensions sans cesse accrues, les câbles ronds de corde remplacés par des câbles plats de chanvre ; la cage guidée de l'ouvrier Fontaine avec son parachute, jusqu'à ce grand puits de cinq mètres de diamètre où va des-



Entrée principale.

machine de 1900 que nous verrons dans un instant. Auprès du manège une modeste construction ; c'est le bureau de la Compagnie en 1800 et à côté l'écurie. Tout autour de la salle, d'ailleurs, se déroule devant nous l'histoire du progrès de l'art des mines ; ici, c'est le vieux puits rectangulaire grossièrement boisé où se balance un tonneau suspendu à un câble rond ; plus loin, ce sont les puits toujours plus cendre la pesante cage à trois étages et quatre berlines par étage de M. Malissart-Taza qui, d'une seule cordée, montera de 500 mètres de profondeur plus de 600 kilogrammes de charbon en moins d'une minute.

Revenons maintenant en face de la machine moderne, la gigantesque machine d'extraction de M. Dubois d'Anzin, qui contraste singulièrement avec le passé. Cette machine à quatre

cylindres compound de trois mille chevaux de force est destinée au puits d'Arenberg de la Compagnie des Mines d'Anzin. Elle pèse 180.000 kilog. et comporte des pièces indivises de 16.000 kilog. Le but poursuivi dans sa construction a été de réaliser une machine aussi facile à manœuvrer qu'une machine ordinaire et de conserver cependant l'avantage des hautes pressions et du compoundage.

La cage dans laquelle nous prenons place maintenant mérite un moment d'attention. Le chevalet métallique de M. Malissart tout en fer atteint un poids de 88 tonnes sans les molettes ni les taquets de réception. Les molettes servent de poulie de renvoi au câble qui, d'un côté, s'enroule sur les bobines de la machine d'extraction et de l'autre côté retient la cage circulant dans le puits.

La résultante ou composante des forces qui agissent sur ces molettes, représentées d'un côté par la traction des câbles et de l'autre par la résistance de la cage, passe par une contrefiche qui reçoit ainsi tous les efforts. Au cas particulier du chevalet d'Arenberg ces efforts peuvent atteindre 178 tonnes.

La cage proprement dite est composée de trois étages munis chacun d'un châssis mobile et d'un châssis supérieur fixe sur lequel se fait la réception. Contrairement à ce qui a lieu ordinairement la cage assise sur les taquets se trouve suspendue par la partie supérieure et les montants verticaux qui réunissent ces châssis travaillent à la traction. Cette cage est munie du parachute Malissart pour guidage métallique agissant sur des rails vignoles en acier de 45 kilog. 200 le mètre. Le poids total de la cage munie de son parachute n'est que de 5.500 kilogs, grâce au mode de réception de la cage qui fait travailler les montants à la traction. La première application de ce parachute a été faite en 1898 aux mines de Bruay ; les expériences ont démontré l'efficacité du parachute, qui a maintenu suspendue une charge totale de 10.400 kilog. Les dents des griffes ont pénétré de un millimètre dans le rail sans qu'il y ait un glissement.

A un signal donné, la cage (remplacée par un vaste plateau qui peut contenir 75 personnes) se met en mouvement ; le sol manque sous nos pas, l'obscurité se fait, les parois du puits défilent rapidement sous nos yeux ; nous entrevoyons au passage un accrochage intermédiaire où un groupe de mineurs attend l'heure de la cordée et nous voilà à l'accrochage du fonds. Le puits par lequel nous venons de descendre n'a que quatorze mètres de profondeur, mais grâce à une ingénieuse combinaison de mouvement, la vitesse de la benne paraît accrue, on a l'illusion complète d'une descente



Galerie de roulage. (Mines de Bruay.)

à 300 ou 400 mètres de profondeur. Mentionnons ici l'ascenseur hydraulique à piston plongeur perfectionné que l'on a utilisé : au moyen de pompes à air comprimé l'eau est toujours en pression et l'on a pu éviter ainsi le renouvellement de l'eau. Cette installation a été faite par la maison Roux et Combaleizier.

Des mineurs, barette en tête et lampe piquée à la barette se présentent pour nous guider dans le dédale des galeries.



Galerie de mine.

On peut accéder aux galeries souterraines de deux autres manières : au moyen d'une glissière très ingénieuse qui aboutit à la salle d'accrochage, ou par un plan incliné, reproduction exacte de celui qu'a adopté la Compagnie de Bessèges. On sait, en effet, que cette Compagnie a été amenée par l'état des couches à créer de grands plans inclinés à une voie ouvrant continuellement de nouveaux étages d'exploitation, tout en desservant simultanément ceux déjà en exploitation. Sur ces plans inclinés circulent, avec une vitesse de deux à trois mètres par seconde des trains de dix à douze tonnes de charbon, remorqués au moyen d'un câble en acier s'enroulant sur tambour actionné par une machine à vapeur à deux cylindres. Les véhicules sont solidaires les uns des autres, grâce à un dispositif funiculaire. Chaque étage d'exploitation est relié au plan incliné par un seul embranchement au bout duquel une simple gare à deux voies permet de placer un convoi vide à côté du plein ou réciproquement et de dételer un train pour atteler l'autre. M. Marsaut a adapté à ces trains un parachute particulier automatique, manœuvré au besoin à la main par les conducteurs du train.

Entrons maintenant dans les galeries bien éclairées à l'électricité, qui ne mesurent pas moins de 800 mètres de longueur. Voici d'abord la voie principale de roulage solidement armée de câbles en fer du type Bruay ; ses dimensions ont permis l'établissement de deux voies sur lesquelles circulent les bennes vides et les bennes pleines, traînées par un cheval. Un peu plus loin, nous passons l'aiguillage : sur la gauche, dans une chambre creusée au milieu du rocher, tourne une pompe électrique qui refoule au jour les eaux du fonds. Un piétinement de chevaux attire notre attention ; nous arrivons à l'écurie souterraine ; nous voyons les chevaux mangeant leur avoine, paisibles et heureux dans une atmosphère toujours constante, grâce aux ventilateurs à mortier que les établissements de l'Horme et la Buire ont établi dans le pavillon. Ajoutons à ce propos que dans les mines actuelles, avec le perfectionnement incessant de l'outillage, le sort du mineur est infiniment plus heureux qu'autrefois ; l'air est très respirable et la sécurité de mieux en mieux assurée.

Au cours de notre visite nous apercevons les types variés de gisements et de procédés d'exploitation. Une première taille s'ouvre sur notre droite : sous nos yeux des mineurs procédent au hâvage et à l'abattage ; les hâveurs creusent des entailles parallèles à la stratification, ce qui permet d'abattre la houille par grandes masses en faisant le moins possible de menu. En même temps les boutteurs et les serveurs déblaient le charbon abattu et amènent les bois qui doivent servir à empêcher l'affaissement de la partie supérieure de la couche. Derrière eux les remblayeurs et les reculeurs construisent des murs en pierres

sèches et entassent les remblais. Enfin les fossoyeurs ou coupeurs de murs font les voies, les boisent et construisent les murs latéraux.

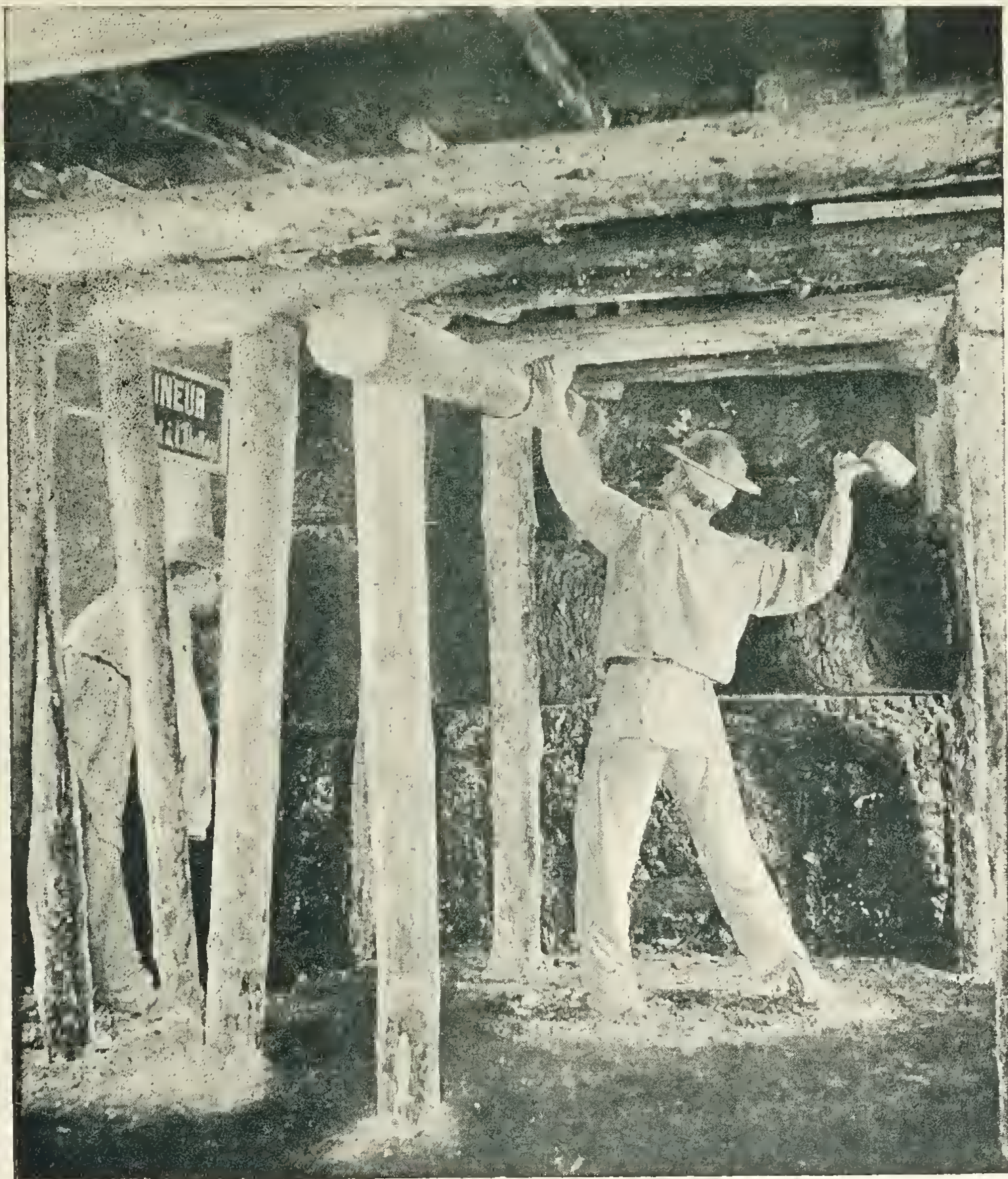
Plutôt que d'approfondir le grand puits, la Compagnie de Lens a préféré forer un puits intérieur, et nous pouvons admirer la reproduction habile d'un beurtia (puits secondaire mettant en communication deux étages miniers). Là haut, dans une demi-obscurité, nous apercevons des molettes sur lesquelles passent des câbles plats en acier. La machine d'extraction à type réduit peut marcher à l'air comprimé ou à l'électricité. Les appareils de sécurité les plus ingénieux dus à M. Reumaux, l'éminent directeur des mines de Lens, relient les recettes inférieures et supérieures à la machine, et par un système de déclanchement à limites fixes empêchent toute fausse manœuvre. Un second puits a été creusé pour recevoir une balance-appareil qui fait descendre le charbon par son propre poids.

Tous les appareils fonctionnent de sorte que les berlines descendues par la balance remontent par le second beurtia pour redescendre par la balance et ainsi de suite, etc.

Voici maintenant une hâveuse à faux dentée présentée par la Compagnie de Commentry-Fourchambault et Decazeville. On a cherché dans ces dernières années à suppléer par la machine au manque de main-d'œuvre et à exécuter mécaniquement le travail du hâvage. Si le hâvage mécanique est assez facile à pratiquer dans une masse de charbon homogène, la rencontre fréquente de rognons ou nodules d'une grande dureté qui arrêtent l'outil ou le font dévier, constitue une réelle difficulté.

Cette difficulté est résolue par la hâveuse à faux dentée qui figure à l'Exposition Minière Souterraine.

L'outil proprement dit est formé d'une grande lame arquée, qui porte sur un de ses côtés externes un grand nombre de dents en acier. Cette lame est montée fixe sur une bielle reliant deux boutons de manivelles parallèles, analogue aux bielles d'accouplement des locomotives. Par suite chacun des points de cette lame décrit la même circonférence que ces deux boutons de manivelle; les dents travaillent les unes après les autres; on peut assimiler cet outil à la faux du faucheur.



Boisage de galerie. (Bassin de la Loire.)

L'appareil est placé sur un chariot qui roule sur les voies de la mine, et avance automatiquement. L'outil peut se monter, soit dans le prolongement du chariot, soit à droite, soit à gauche, suivant le travail à exécuter.

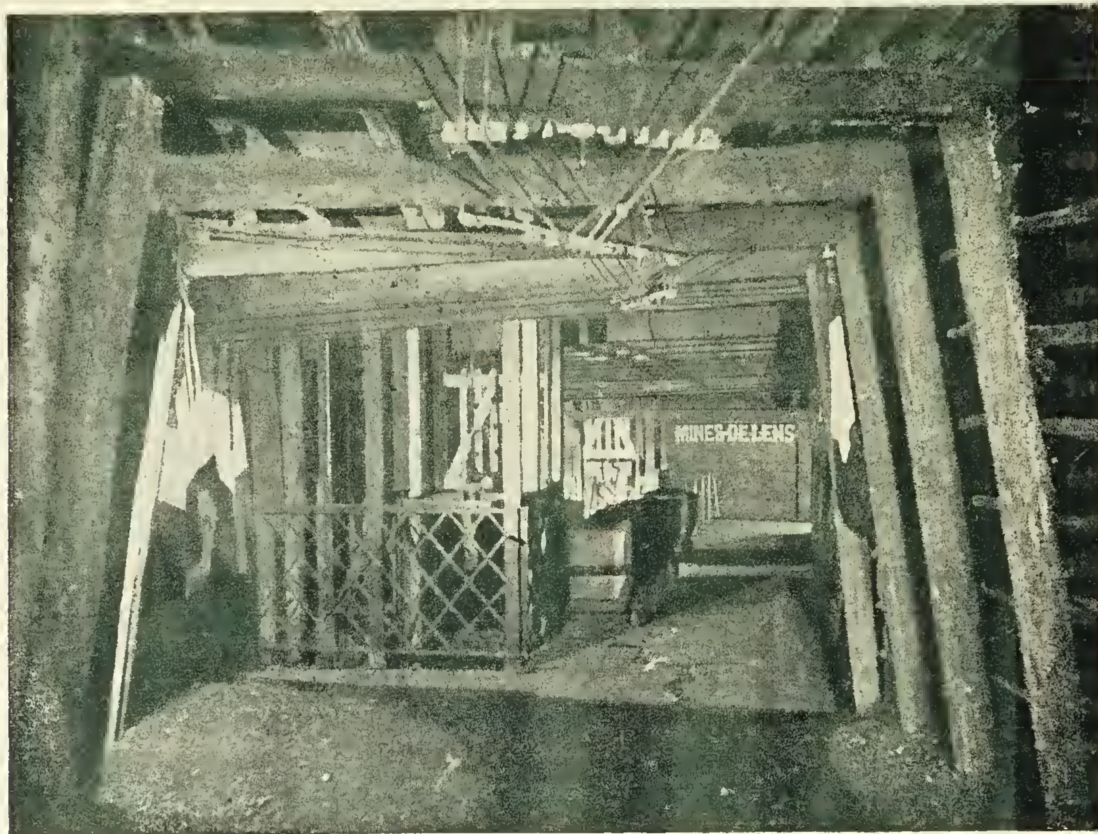
Il fait de 30 à 70 révolutions par minute, et

avance de 1, 2 à 3 mill. par révolution, suivant la dureté de la roche.

La rainure se fait à o m. 30 de hauteur au-dessus de la voie; elle a 1 m. 50 de profondeur, et avance de 7 mètres à l'heure dans le charbon très dur.

La hâveuse exposée pèse de 1.800 kgs et dépense une force de 10 chevaux. Elle est actionnée par l'air comprimé, mais on pourrait la construire pour utiliser tout autre mode de transmission de force, par exemple le courant électrique.

Plus loin nous rencontrons une nouvelle taille d'une veine en pente où on a pratiqué des gradins droits, selon la méthode en usage dans les mines du Nord. Nous voyons ici un bloc attaqué par le hâvage, détaché, puis tombé.



Aux mines de Lens.

Un long train de berlines chargées de houille passe à notre gauche; c'est la Compagnie des mines de Marles qui l'a installé afin de nous montrer les locomotives électriques qu'elle emploie pour le traînage et qui amènent chaque jour à la recette du puits 1.500 à 1.800 tonnes de houille. Depuis dix ans ces machines fonctionnent avec un plein succès. La machine à vapeur est de la force de cinq cents chevaux; elle est compound à compensation. Les quatre dynamos de la force de 80.000 watts chacune tournent à 350 tours; la locomotive pèse 3.200 kilog.; elle reçoit l'électricité à 500 volts et développe un travail utile de quinze chevaux. Elle remorque un train de trente wagonnets recevant chacun une demi-tonne de charbon, à la vitesse moyenne de 14 kilomètres à l'heure; en un mot elle fournit en tonnage transporté un travail correspondant à celui de dix chevaux vivants. L'économie réalisée peut varier de 50 à 65 p. 100, lorsque le travail à fournir est suffisamment important. Ces machines, à vrai dire, ont un inconvénient dans des milieux particulièrement grisouteux, en raison du danger que peuvent faire courir les étincelles électriques; il faut dans ce cas remplacer les trolleys par des accumulateurs, mais il en résulte un remorquage de poids mort de 3.000 kilog.

Dans toute la partie que nous traversons, les galeries élégamment soutenues par des arcs en fer, à plancher, sont si sûres et si régulières que les trains peuvent circuler à la vitesse des trains de marchandises. Nous arrivons maintenant dans une galerie en plein charbon, telles qu'on les rencontre dans les bassins du Centre et de la Loire.

Ici la couche est puissante, le travail n'en est que plus délicat; il faut remblayer complètement les vides et travailler en descendant sous les remblais pour éviter les feux si faciles à provoquer dans les couches de grande épaisseur; dans cette galerie, les remblais du toit sont encore mal tassés. Il a fallu avancer en boisant le toit avec des palplanches.

Sans nous éloigner beaucoup de Saint-Etienne, nous pouvons descendre aux Mines de pyrite de fer de Sain-Bel; dans ce puissant

filon le mineur ne craint pas de créer de vastes vides. Il le faut même pour que la charge de dynamite qu'il va introduire dans le trou qu'il achève de foncer produise un effet suffisant et donne de quoi remplir les bennes qui attendent.

Les roches encaissantes sont dures; à la main, l'avancement est lent, mais combien plus rapide il devient avec l'aide de perforatrices électriques que nous trouvons à l'œuvre.

La plus puissante de ces machines est la perforatrice électrique Dulais-Forget. La perforatrice proprement dite se meut dans un plan vertical perpendiculaire à celui des montants de l'affût et peut se caler sur celui-ci à la hauteur désirée; ce mouvement combiné avec celui de rotation de l'affût permet à l'ouvrier d'attaquer un front de taille dans n'importe quelle direction. L'avancement en trou de 25 à 30 millimètres de diamètre est de 5 centimètres à la minute dans les roches les plus dures et de 7 à 8 centimètres environ dans les roches de dureté moyenne.

La maison Bonnet a également installé un affût auquel sont adaptées deux perforatrices électriques, l'une à percussion et l'autre à rotation. Ce qui distingue cet outil, c'est le fait que les fleurets sont creux pour permettre d'assurer de l'eau dans le fond des trous en forage. Cette injection d'eau a le double avantage de doubler la vitesse du forage et de supprimer les poussières si nuisibles à la santé. Il y a là une application heureuse destinée à rendre de précieux services dans les mines.

Quelques pas plus loin nous sommes à la mine de Bormettes (Var) et nous voyons scintiller les facettes des cristaux de pyrite et de galène. Le gisement de Bormettes peut fournir environ 65.000 tonnes par an. Deux puits situés à 65 mètres l'un de l'autre assurent la bonne marche des travaux d'aménagement et d'exploitation. Aujourd'hui la Société des mines de Bormettes peut être classée parmi les premiers producteurs de minerai de zinc en France. Le gisement lui-même est très riche et la Société s'impose constamment des sacrifices pour mettre en valeur des gisements nouveaux comme ceux de la vallée de Pansard et de la Poipe et créer des usines nouvelles, comme la fonderie de plomb.

En quelques pas encore, nous avons traversé la France et nous sommes près de Varangeville, nous exploitons le sel gemme sous le canal et sous le chemin de fer de l'Est. Il faut renoncer aux grandes et belles chambres d'extraction des temps jadis et, pour éviter de continuer à affaisser le canal et le chemin de fer, il faut laisser de gros piliers carrés disposés en quinconce. Il paraît bien noir, ce sel, et pourtant, écrasez-le, il vous donne une poussière presque blanche.

D'autres vides souterrains, bien autrement vastes, sont ceux que nous apercevons aux ardoisières d'Angers, en face desquelles nous nous trouvons. Les blocs, à la sortie de la mine, sont irréguliers, mais la roche est si remarquablement fissile qu'en quelques secondes l'ouvrier aura sous vos yeux taillé une belle ardoise d'une parfaite uniformité d'épaisseur. Sous sa petite hutte de chaume, il est son maître et travaille comme un petit entrepreneur qui reçoit la marchandise brute et la rend marchande.



Perforatrice à main.

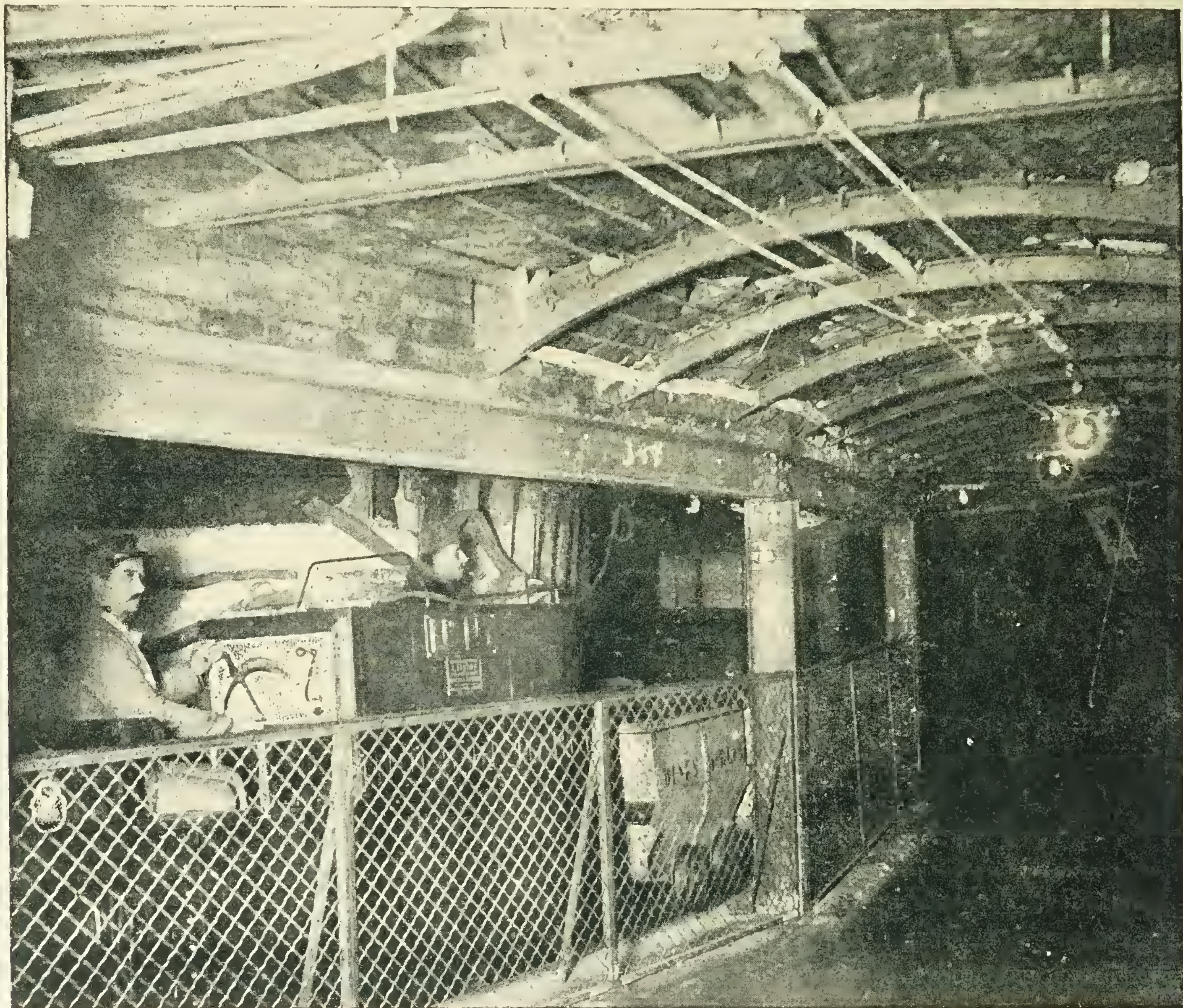
Maintenant nous traversons les mers, et nous visitons une mine d'or du Colorado. C'est une reproduction exacte de la mine d'or de Saratoga, dans les Montagnes rocheuses, au Colorado, Etats-Unis d'Amérique. Le modèle, construit par M. William Keast, un mineur de grande expérience, qui a travaillé plusieurs années dans la même mine d'or qu'il s'est plu à faire revivre à l'Exposition de 1900, est mis en action au moyen de l'électricité. Tout se passe

comme dans une mine d'or véritable. On y voit les mineurs creuser et piocher ; on voit, en tous les détails, comment le minerai est extrait. Les ascenseurs montent et descendent, les pompes d'eau marchent, les mineurs piochent, les wagonnets avancent et reculent, etc. Le modèle est construit en véritable minerai d'or.

Cette reconstitution très intéressante des fameuses mines du Wit watersrand a été entreprise par la Société de l'Exposition minière souterraine sur la demande du gouvernement de la République sud-africaine ; elle fait ainsi partie de l'Exposition minière de cet Etat, et, comme le reste de cette exposition minière, c'est la Chambre des Mines de la République Sud-Africaine qui en a supporté les frais d'installation.

On a représenté un ensemble de galeries donnant en abrégé l'ensemble des organes essentiels d'une mine.

Après avoir franchi le fronton, on trouve à droite une salle, dans laquelle un modèle d'ensemble des travaux de surface et des travaux souterrains d'une mine d'affleurement et d'une mine Deep Level permet de se rendre un compte exact de la position respective des reefs : Main Reef et South Reef, et de leur exploitation. Un jeu d'éclairage, habilement combiné, met successivement en lumière les travaux sur l'un ou sur l'autre des deux reefs.



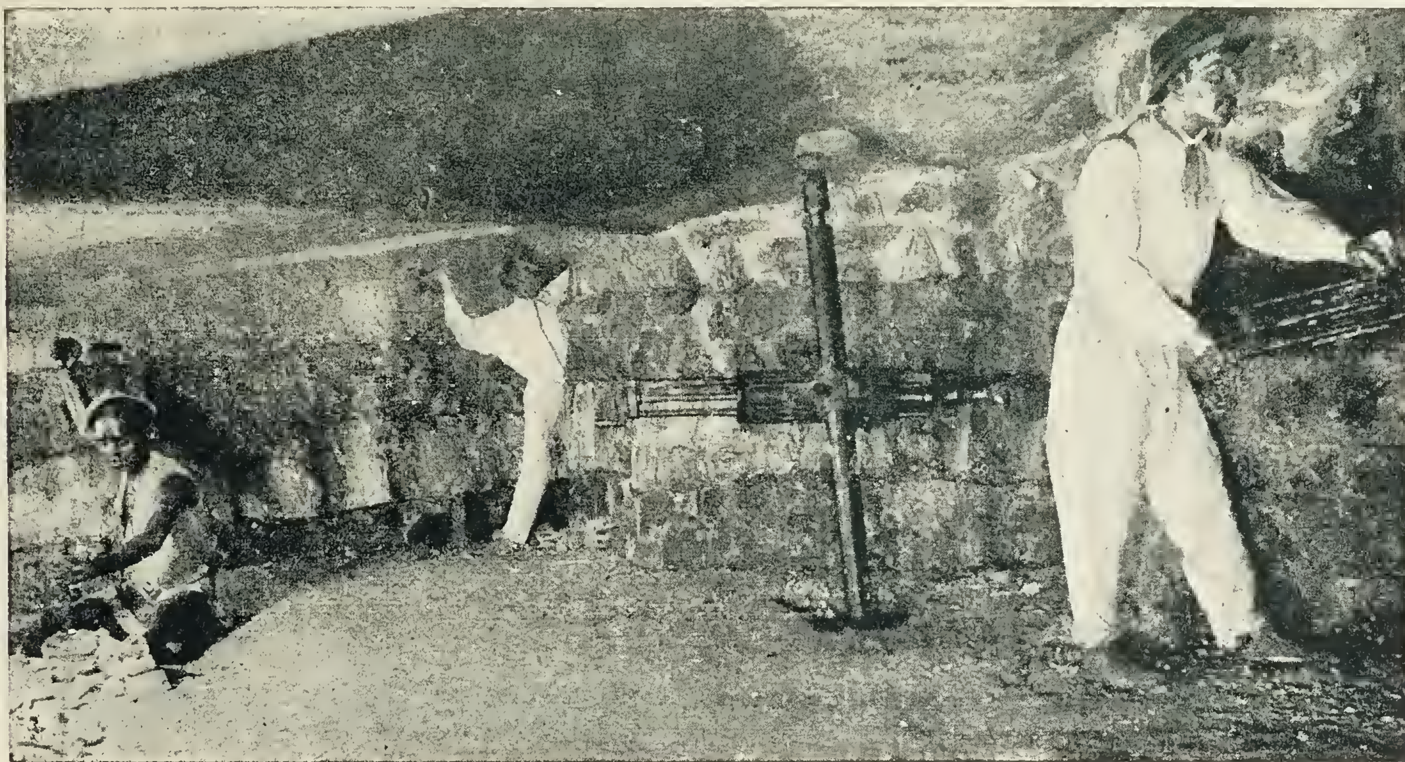
Chemin de fer électrique. (Compagnie de Marles.)

Les deux mines représentées sont la *Ferreira* et la *Ferreira Deep.*

Nous pouvons maintenant comprendre plus facilement la visite des chantiers. En sortant de la salle du modèle on se trouve dans une galerie d'allongement, dans un des niveaux de la mine. Les parois montrent au public la constitution du minerai et des roches qui l'encaissent. On reconnaît le minerai aux cailloux cassés dont sa masse est formée et qui le font ressembler à un gâteau d'amandes, d'où le

nom de banket donné par les Boers et maintenant généralement usité à la place du nom de conglomérats.

Nous sommes dans le Main Reef avec son Leader ; la galerie horizontale montre sur sa paroi à gauche le minerai, à droite le banket, et au toit le stérile. Dans une anfractuosité du rocher, un petit réduit a été ménagé pour la préparation des charges de dynamite. Un mineur assis sur une caisse est en train de couper des mèches à longueur avant de les introduire dans les capsules ; à côté de lui on voit des capsules, des mèches, des cartouches de dynamite toutes préparées, bref de quoi faire sauter un nombre respectable de trous de mine.



Un chantier de mines d'or du Transvaal.

Nous verrons plus loin l'usage de ces engins.

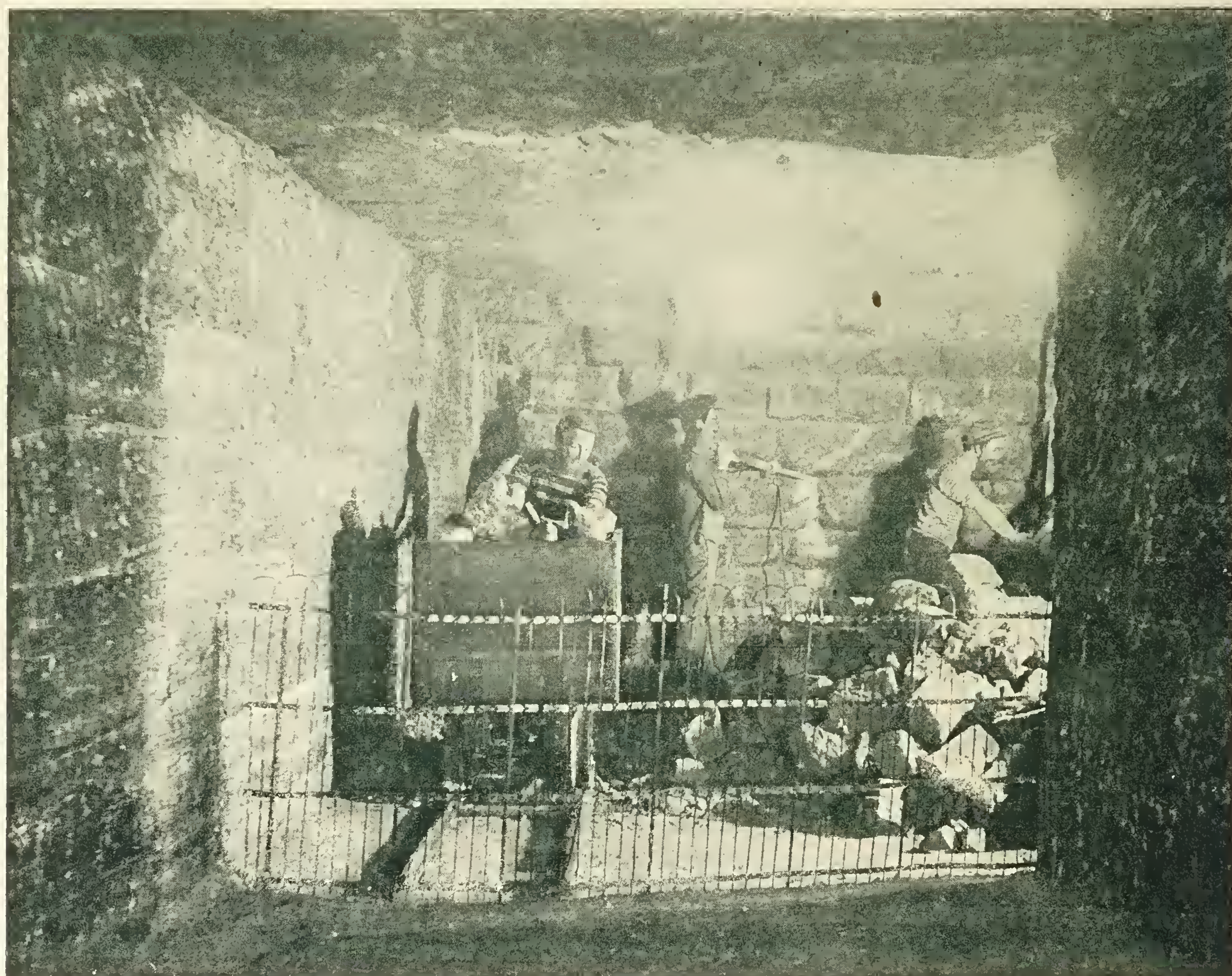
Voici sur la gauche en remontant un chantier d'abatage, aussi appelé à gradins renversés. Le chantier, de forme triangulaire, se relie par une galerie à sommet avec l'étage supérieur. Sur les deux faces du chantier les nègres travaillent à l'abatage du minerai, les uns avec des perforatrices, les autres avec des fleurets et des massettes. Le minerai abattu est rejeté à la pelle dans une trémie et de là déversé dans un wagonnet qui l'emmène au puits. En suivant la galerie nous arrivons au puits, c'est un puits incliné à 45 degrés, inclinaison des couches elles-mêmes. Le minerai versé dans la trémie au centre de la station tombe dans les bennes qui circulent dans le puits et est ainsi amené au jour. Il y a deux compartiments d'extraction et un compartiment pour les échelles.

La galerie se continue le long du Main Reef et de son Leader, mais quittons maintenant cette couche pour nous rendre à la deuxième couche exploitée et prenons pour cela le travers-banc. Cette galerie, à angle droit sur la précédente, sert de communication entre les deux couches exploitées ; elle recoupe toutes les couches intermédiaires comme on peut le voir sur ses parois où la stratification est nettement indiquée ; à mi-chemin, une couche de banket a été rencontrée ; on a essayé sa valeur en commençant sur sa direction une galerie de prospection avec une perforatrice, mais les résultats ne sont sans doute pas brillants car il est rare de rencontrer plus de deux couches exploitables.

Arrivés sur la galerie d'allongement du South Reef, nous tournons à gauche et nous arrivons bientôt à un deuxième chantier d'abatage, mais celui-ci en descendant ou à gradins droits. De même forme que le précédent, il se termine par une descenderie qui rejoint l'étage suivant. Remarquons dans ce chantier un dédoublement de la couche, à droite l'abatage se fait à la main sur une faible hauteur, à gauche la couche, en se dédoublant fournit un front de taille beaucoup plus élevé. On voit distinc-

tement deux bandes de banket séparées par une bande de stérile, aussi emploie-t-on, dans cette partie du chantier, des perforatrices pour l'abatage, non par économie mais pour gagner du temps parce que l'on manque souvent de main d'œuvre.

La sortie se fait en pente douce et l'on se trouve au milieu des Jardins du Trocadéro avec, à gauche, l'usine de traitement du minerai d'or, où l'on peut suivre en détail le procédé employé pour extraire l'or du minerai venant de la mine.



Chantier de mine de sel gemme.

Nous avons achevé la visite de la Mine souterraine. Non seulement elle nous a offert des spectacles intéressants, une vision vivante et animée de la vie des mines, non seulement elle nous a instruit des progrès incessants de la technique et de l'industrie extractive, mais nous emportons cette impression consolante qu'un grand effort a été fait pour améliorer le sort des travailleurs du sous-sol, que leur sécurité est de plus en plus assurée contre les catastrophes et les accidents qui jadis menaçaient à toute heure leur existence, que le séjour dans les entrailles de la terre a été rendu presque habitable.

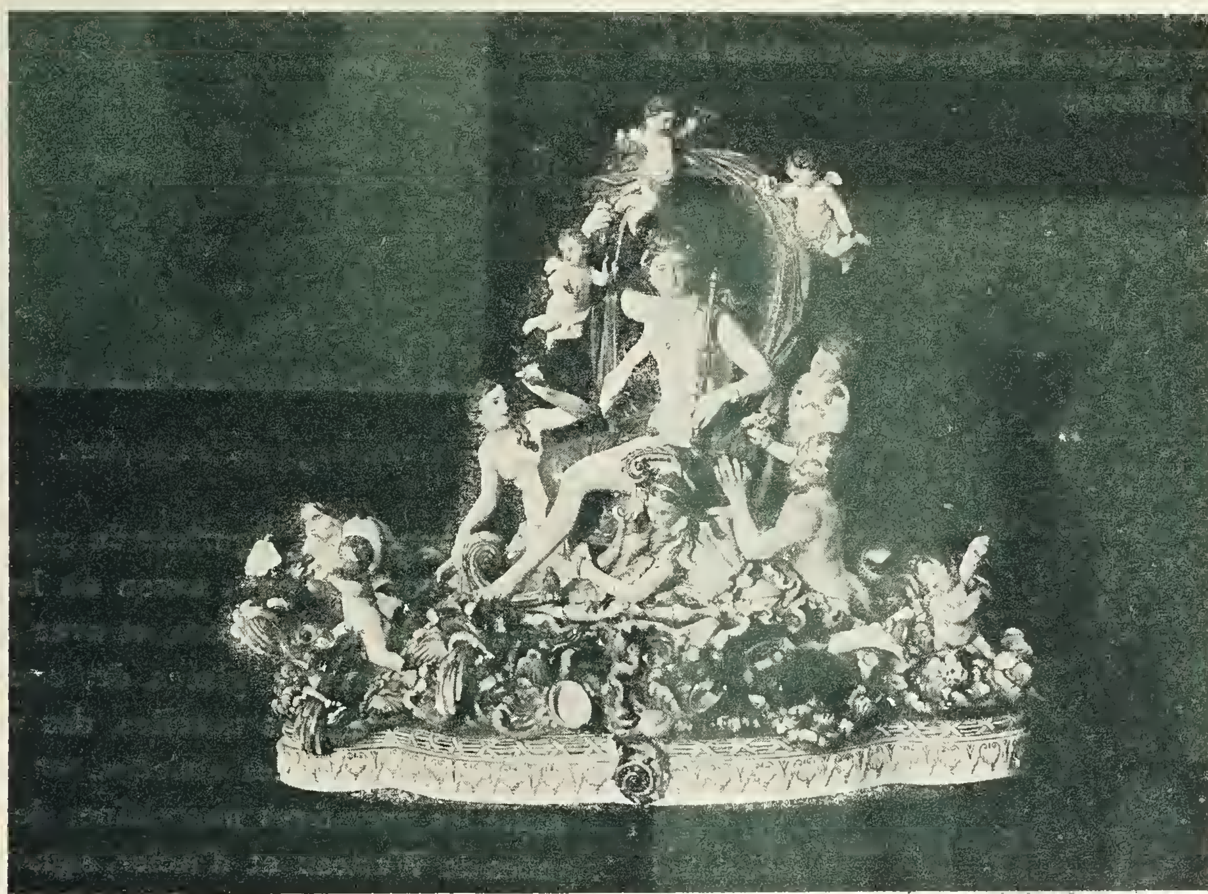
On sait d'ailleurs que la plupart des compagnies se préoccupent intelligemment de toutes les institutions favorables au bien-être et à l'hygiène des ouvriers : logements à prix réduits, avances sans intérêt pour acheter ou bâtir, instruction générale et technique, caisses d'épargne et de prévoyance, sociétés coopératives, caisses de retraites et de secours, sociétés de secours mutuels, services de médecine et de pharmacie. Les œuvres des Compagnies d'Anzin et de Lens, pour ne citer que celles-là, occupent une place d'honneur à l'Exposition de l'économie sociale, et toutes les Compagnies ont suivi cet exemple dans les dernières années.

L'Exposition minière souterraine est plus qu'une leçon de choses : il s'en dégage une haute leçon d'humanité. Albert Livet.

Les Industries d'art à l'Exposition

II. — La Manufacture royale de porcelaine de Saxe a Meissen.

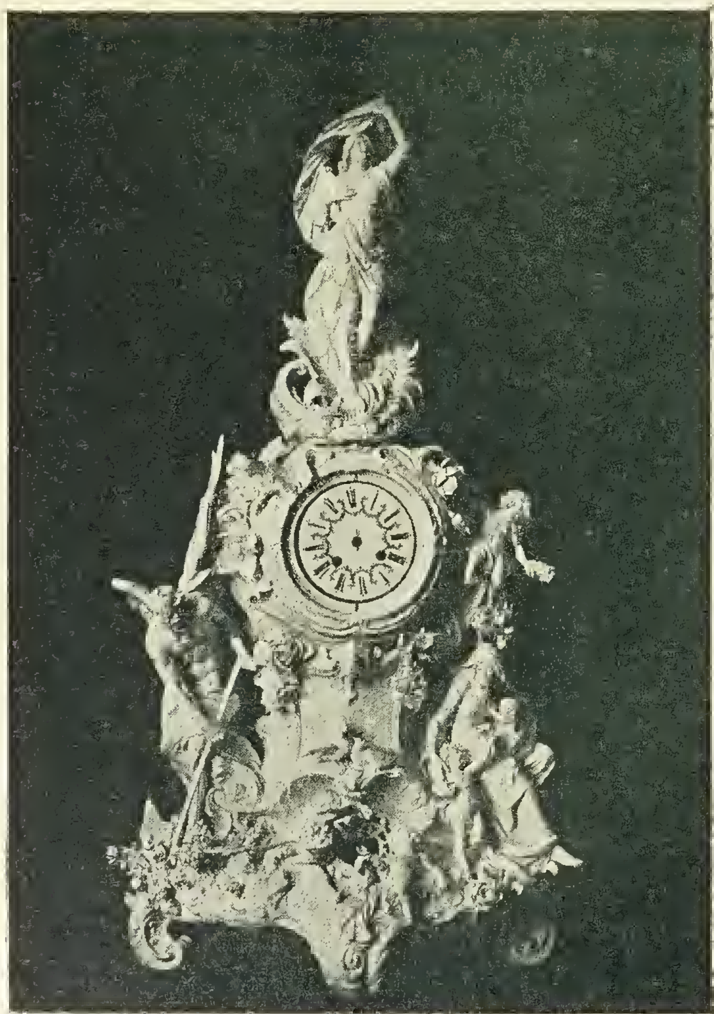
Meissen, en une délicieuse exposition, évoque la porcelaine depuis sa naissance, montre comme parchemins de noblesse les premières figurines aux grâces maniérées, les petits marquis, les marquises, vêtus de chatoiements pâles enroulés de dentelles qui, au siècle dernier, firent la joie des amateurs et passionnent encore, et plus même, les collectionneurs d'aujourd'hui. Et la maison de Jean Frédéric Bœttger n'a point dégénéré, la fabrique royale de Dresde, fondée en 1701 par l'inventeur de la porcelaine. seule pendant des années et des années à posséder le secret de la pâte opaline et transparente, ne s'est pas laissé dépasser par la concurrence et garde fièrement sa première place.



Groupe exécuté par la Manufacture de porcelaines de Saxe

A côté des figurines de marquis, de cadres extravagants semés en leurs rocailles de divinités, de fleurs et d'oiseaux, à côté des groupes, des vases, des meubles aux fragilités excessives, parmi tout ce musée de l'art du siècle dernier éclos en la fabrique de Meissen d'après des modèles de Michel-Victor Acier, de Watteau, de Boucher, de Knaus et de Lefèbre, s'épanouit une rare exposition d'un art nouveau charmant, toujours tempéré par la fidélité des anciennes traditions, un absolu désir d'harmonie et de goût, une variété de formes et de tonalités qui font de Meissen le coin d'art tendre de cette partie de l'exposition allemande, si hautement représentée à la grande foire de 1900. Un grand plat sur lequel une tête d'Ophélie d'une intensité de couleur superbe s'estompe dans le fond sous des nénuphars qui sont la vie même, presqu'un trompe-l'œil, peints si largement qu'on les croirait en relief. Un vase de proportions colossales où le médaillon de Wagner s'entoure de Lohengrin, des Walkyries, des filles du Rhin et des autres héros du maître qui forment autour de lui la guirlande de leur harmonie de couleurs.

D'autres vases géants encore sur lesquels en peintures exquises des dryades aux jupes pareilles à des ailes de libellules, ondulent une ronde, tandis que sur la potiche voisine une princesse japonaise se pâme en humant une rose. Des naïades se baignent dans l'eau transparente d'un vase au pied duquel des nénuphars d'un style très modernisé mettent un accent presque cru, d'un effet imprévu de joli et de neuf. Des guirlandes en relief soutenues par des amours que Boucher eût aimés décorent encore un grand vase, puis ce ne sont plus que des fleurs douces, très délicates et pâles qui s'éteignent dans la nacre de la porcelaine géante, aux formes infinies, passant de l'amphore étrusque à la potiche chinoise pour aboutir aux exquises lignes empruntées à la femme et à la fleur.



Pendule en porcelaine de Saxe.

Des plats encore aux décors somptueux et charmants, d'autres merveilleux simplement par la tendresse de leur matière, d'autres encore givrés d'éclats qui semblent des éclairs de soleil sur de la neige fraîche. Un cendrier d'une infinité de gris, triangle givré de toutes les opales de la lumière, me retient, lutte de délicate attirance avec toutes les merveilles ses voisines, et me ramène encore à lui, toujours plus charmé de ses nuances si exquisement riches et tendres.



Vase en porcelaine de Saxe.

Des groupes, des figurines de paysans modernes de ce joli pays saxon où les anciens costumes subsistent encore, et avec des jardinières, des cadres de glaces, des consoles, un défilé de porcelaines usuelles, des services à thé, des plats et des assiettes, et tout cela comme les premières porcelaines de Meissen, signées de Watteau et d'Acier, signé de noms que l'on voit répétés au Grand Palais, à l'Exposition des Beaux-Arts.

III. — Sèvres

Il faudrait tout citer, absolument tout, et quand on se reporte à l'Exposition de 1889, à la banalité, à l'affreux déjà vu de tous les objets exposés alors, aux grands vases bêtes péniblement décorés de fleurs ou de « sujets », aux urnes bleu de Sèvres paraissant attendre, pour partir de leur socle, le prochain concours de tir ou de pêche à la ligne pour y figurer en « Prix offert par le président de la République », on est émerveillé, absolument

surpris, par la variété, le goût, la nouveauté de tout ce que Sèvres offre à l'admiration des visiteurs de l'Exposition. Tout ce que l'on admire dans les sections étrangères, les Copenhague, les Saxes, les pâtes dures flammées du Japon, les cristallisations qui semblent du givre tombé sur les vases qu'ils décorent et les grès même aux émaux si profonds perdus dans l'opaque de la pâte dure, tout cela Sèvres le fabrique à l'égal en perfection de tout ce que l'on a vu de mieux. Et l'œil charmé ne sait où s'arrêter : aux surtout de table promenant une théorie de danseuses d'un blanc de rêve aux poses alanguies et souples parmi des assiettes d'une pâte invraisemblablement transparente décorées d'or, à la fontaine de Saudier, à la frise de Joseph Blanc, à la merveilleuse cheminée de Sédille, ou bien encore aux petites statuettes-bibelots, aux perruches, aux souris, à la Catherine II, à la Pompadour de Gustave Deloye. Sur des plats, des assiettes, des tasses légères et fines comme des coquilles d'œufs, les décors alternent somptueux, éclatants ou bien effacés dans la pâte d'une douceur de camaïeu. Des vases énormes s'ornent de décors précieux et la blancheur des biscuits s'épanouit doucement entre l'arc-en-ciel des colorations. Et précieusement dans une vitrine du milieu, deux petits vases en pâte tendre cloisonnée d'or « acheté par le musée de Sèvres » sont le joyau parfait, le chef-d'œuvre de cette exposition. Des papillons et des fleurs d'émail dus au talent de Thesmar s'envolent, s'enguirlandent sur la douceur de la pâte, l'émail lumineux et chatoyant à peine séparé de la porcelaine par un fil d'or qui le contourne de son dessin précis, la transparente pâte de verre, le kaolin opaque sous sa nacre, harmonisés en couleurs très sobres, exquisement douces. Et à côté des merveilles somptueuses de la frise de la cheminée de la grande fontaine et des vases givrés aux proportions géantes, ces deux tout petits vases, ces bibelots me paraissent ce que Sèvres a produit de plus miraculeusement parfait.

IV — Les Faïences de Gustafsberg

Après Stockholm une série de lacs enchevêtrés les uns dans les autres s'étalant parmi des forêts de sapins aux troncs lisses et roses. Des villages, tantôt aux maisonnettes rouges, puis des séries de cottages en sapin clair, moiré de soleil. Deux heures de route, et c'est Gustafsberg, un village un peu plus grand avec au bord du lac une bâtisse de briques, d'aspect seigneurial, château près duquel un haut fourneau révèle la fabrique de faïence. Depuis des années déjà la fabrique de Gustafsberg fournit et Stockholm et la Suède de faïences aux formes harmonieuses, mais depuis un temps très court elle a songé à s'adjoindre des artistes vrais qui ont rénové et la forme et la couleur et le décor de ses produits. Parmi eux, il convient de citer, Gunner Wennerberg, le fils du poète génial dont les étudiants d'Upsal sont venus chanter les œuvres à leurs concerts du Trocadéro. Et comme le père, le fils aussi est un poète très délicat qui a su prendre la nature des feuilles et des fleurs, en faire des ornements adaptés aux faïences qu'il décore. Très sobres de tons, de formes pures vert pâle, orné de vert plus foncé, le dessin des feuilles un peu en relief comme moulé sur la pâte du vase, tout une série de potiches, vont du vert au mauve, orné de violet roux, au bleu d'acier gemmé de blanc. Et ce sont les fleurs les plus simples, les feuilles potagères qui, presque sans être stylisées, servent à Wennerberg et dont il fait ses décors d'un goût si fin et si sûr. Et des polychromies aussi, des dessins de forêts, des branches fleuries perdues dans le vert de la pâte de la faïence, des grès aux tons métalliques irisés en rouge ou en violet. Des verres, des cristaux sur lesquels s'éteignent des algues et des méduses, complètent cette harmonieuse exposition de faïences d'art de la section suédoise, si riche en nouveautés d'art appliqué à l'Industrie.

Prince Bojidar Karageorgevitch.

A TRAVERS L'EXPOSITION

I. — Les Quais de la Seine.

Au sortir de la rue des Nations, nous poursuivrons notre promenade par le quai de la Seine entre le pont de l'Alma et le pont d'Iéna.

Le premier pavillon, sur le quai d'Orsay, au-delà du pont de l'Alma, est celui du Mexique, de style très pur et très sobre, comportant pour tout ornement une grande loggia et un portique précédé d'un large perron.

A l'intérieur, autour d'un grand hall, court une galerie formant l'étage, supportée par des colonnes légères. A chaque extrémité du hall est disposée une rotonde, l'une occupée par le salon de réception, l'autre par l'escalier d'honneur à double révolution. L'Exposition des Beaux-Arts est intéressante, la jeune école s'affirme par quelques talents très personnels.

L'industrie mexicaine atteste sa puissance productrice et son rapide développement dans ces derniers temps. L'exposition de la librairie témoigne aussi, et plus encore, des grands progrès réalisés en ce pays par 50 ans de liberté et par un gouvernement démocratique.

Au sortir du pavillon mexicain, nous sommes en présence du Palais des Armées de terre et de mer, tel qu'il a été exécuté après de nombreux avatars, selon le second projet définitivement adopté. Un donjon flanqué de deux escaliers occupe le centre de la façade sur la Seine. A l'aile gauche s'élève une rotonde monumentale, à l'aile droite une tour carrée avec chemins de ronde fortifié. De distance en distance la façade est coupée par une tourelle rappelant celles du porche.



Vue perspective du Champ de Mars et du Trocadéro.

Le porche d'entrée auquel aboutit la passerelle du quai de Billy, est décoré de deux hérauts monumentaux.

Nous ne pouvons énumérer en détails les innombrables objets exposés dans ce Palais, consacré à l'armement et aux services techni-



Escalier d'honneur du Palais de l'Autriche.

ques de l'armée. Il faudrait un volume pour présenter avec soin les perfectionnements réalisés depuis 10 ans dans le matériel d'artillerie, dans les appareils de projection, de télégraphie et de téléphonie, d'aérostation, dans les constructions rapides de ponts et de voies, dans les instruments de géographie et d'hydrographie, dans la cartographie militaire, etc., dans les services de subsistance et d'approvisionnement, dans le matériel sanitaire.

Bien que chacune des puissances exposantes ait jalousement gardé ce qu'elle estime les armes de sa puissance militaire, les Etats étrangers ont des expositions remarquables à divers points de vue. Le musée rétrospectif, installé dans les galeries du 1er étage est des plus curieux. Il rassemble de nombreux et précieux tableaux, des objets d'art, armes et armures, uniformes, souvenirs historiques empruntés à tous nos musées et aux collections privées.

Auprès du Palais des armées, dont il n'est guère qu'une annexe par destination, le pavillon Schneider dresse son dôme de fer de 43 mètres de diamètre et de 27 mètres de haut, surmonté d'un campanile de 12 mètres de diamètre. Ce pavillon renferme les spécimens les plus intéressants des usines du Creusot, machines gigantesques, locomotive à vapeur à grande vitesse de 120 kilom. à l'heure, locomotive électrique de 50 kilom. à l'heure, le matériel d'artillerie Schneider-Canet.

Le palais de la Navigation qui s'étend ensuite jusqu'au pont d'Iéna, sur la berge, se compose d'une longue galerie, d'un escalier d'honneur, d'une coupole et d'un grand hall entouré de galeries. Les pièces de la charpente forment à leur extrémité ou à leur rencontre une ornementation originale qui rappelle la charpente des navires. L'ornementation extérieure se compose d'attributs maritimes : à l'avant, sur le pont d'Iéna, une proue de navire s'accote au bâtiment principal, avec les nymphes et allé-



Porche du Palais des Armées de terre et de mer.

gories coutumières, et forme une gracieuse terrasse à balustres.

De l'autre côté du pont d'Iéna nous rencontrons le joli Pavillon des Forêts, chasse, pêche, etc., entièrement en bois.

Le bâtiment principal est accusé par deux pavillons formant pans coupés avec de hauts pignons saillants plaqués sur des combles très élevés en formes de campaniles.

De beaux bas-reliefs surmontent la porte monumentale : une grande *Chasse* de Baffier, un *Combat de Cerfs* de Gardet. Sous la voussure, la *Pêche*, peinture décorative d'Aubertin. Sur la façade du bord de l'eau deux élégants pavillons sont ornés des statues de la *Chasse*, de la *Pêche*, de têtes de cerf, etc. Dans des niches, deux belles statues, *Diane chasseresse* de Laporte, et l'*Amphytrite* de Seysse.

Des congélations en stalactite, plaquées sur les bossages du rez-de-chaussée pendent des arcades et forment portique sur le quai. Toute la décoration est empruntée à la nature aquatique et sylvestre.

Nous avons terminé la visite des palais de la rive gauche. Revenus au pont d'Iéma, nous avons en face de nous la ville orientale du Trocadéro.

André Rigaud.

LES INVENTIONS A L'EXPOSITION

Le Calendrier perpétuel mécanique du Pr Salvator Franco

Tous ceux qui s'occupent de recherches astronomiques ou historiques ont fréquemment besoin de vérifier certaines dates que leur donnent des textes anciens ou étrangers. Cette



vérification nécessite presque toujours des calculs longs et compliqués, car il est souvent nécessaire de comparer entre eux des calendriers différents. Aussi un grand nombre de systèmes ont-ils été imaginés en vue de simplifier ces calculs. Parmi ces systèmes les uns sont mécaniques et les autres, les plus nombreux, consistent en des tables ; mais tous ne fournissent des renseignements que pour des périodes relativement restreintes.

Il est donc très intéressant de signaler le calendrier perpétuel mécanique exposé dans la section italienne des Invalides par le professeur Salvator Franco, de l'Université de Catane. Cet ingénieux appareil, par la combinaison d'un mouvement d'horlogerie et d'une machine à calcul, permet d'obtenir en quelques secondes et par la simple manœuvre d'alidades, les renseignements les plus compliqués et cela sans le moindre calcul et pour une époque aussi lointaine que l'on peut le désirer, soit dans le passé, soit dans l'avenir. C'est donc bien là un calendrier perpétuel dans toute l'acception du mot, et cet appareil, qui laisse loin derrière lui tous les systèmes actuellement connus, est appelé à rendre de grands services au monde savant et fait le plus grand honneur à son inventeur.

Cet appareil a obtenu la médaille d'or du jury international.

G. C.

ÉCHOS ET INFORMATIONS

La fête de l'horticulture. — Après la fête nautique, on nous a donné la fête agreste : on a célébré la saveur des cucurbitacés, la beauté des fleurs, la variété succulente des fruits, l'harmonie diverse des parterres. Le soleil répandait sa chaude lumière sur la foule entassée. Et le cortège s'est avancé avec une majestueuse lenteur. Puisqu'il est convenu qu'il faut tout admirer dans notre Exposition je déclarerais volontiers que ce cortège était fort imposant et que la sensation était exquise de toutes ces fleurs, de ces fruits merveilleux, de ces chars enguirlandés, de ces voiturettes fleuries où s'étalent les grâces de quelques fillettes ou jeunes femmes souriantes.

Mais vraiment comme cela était hâtif, petit, mièvre, comme les groupes étaient clairsemés, comme on sentait trop la bonne volonté obligée de quelques récompensés de la veille ! Seul le char de la principauté de Monaco, entouré de marins tout habillés de blanc fut dans le cortège une jolie vision d'art et de beauté. Nous nous souvenons d'avoir vu dans les villes de province, à l'occasion de la fête des jardiniers, des cortèges infiniment plus nombreux où chacun s'était ingénié à apporter une note personnelle dans l'ensemble harmonique des efforts communs pour vénérer la nature amie ! Il est vrai qu'en ces jours, les travailleurs eux-mêmes fêtaient leur repos et les joies de la tâche accomplie ! L'autre jour, c'étaient les membres du jury qui offraient leurs produits à l'admiration des foules...

×

Mme Sada Yacco — C'est au théâtre Loïe Fuller que nous est offert le plus intéressant des spectacles de l'Exposition, par l'admirable mime japonaise Mme Sada Yacco. Tour à tour précieuse et minaudière avec des attitudes d'un charme incomparable, d'une plastique diverse, harmonieuse et subtile, tantôt ardente, frémissante de passion, les prunelles dardant du feu avec des éclairs d'hallucination, puis furie forcenée, ivre de rage, et soudain blémissante, succombant à l'excès de ses tourments, terrible dans une effrayante sincérité d'agonie, Mme Vacco est toujours et sans cesse une des plus géniales tragédiennes qui se soient révélées en ce temps. Elle donne l'épouvante du cauchemar, elle nous fait souffrir avec son cœur déchiré, elle nous fait palpiter aux caresses de son corps souple et onduleux...

PARIS-THÉATRE

Des drapeaux flambant neufs flottent depuis quelques jours sur la toiture du Théatre-Français en voie de reconstruction ; ils y ont été arborés par les ouvriers maçons qui ont achevé le gros œuvre. C'est maintenant au tour des charpentiers et des menuisiers. Sera-t-on prêt le 1er janvier ? En attendant, la Comédie poursuit ses représentations au Nouveau-Théâtre. Au sujet de ses matinées littéraires et dramatiques du jeudi, dans la salle des fêtes du Trocadéro, il serait question d'y donner, avant la fin de l'Exposition, deux représentations extraordinaires : l'une de l'*Œdipe roi*, de Sophocle, l'autre de l'*Antigone*, du même tragique grec, adaptée à la scène française par Auguste Vacquerie et Paul Meurice.

— Avec les premiers jours de septembre, les rares théâtres qui, malgré l'Exposition, avaient annoncé leur clôture annuelle, viennent de rouvrir leurs portes. C'est ainsi que nous avons vu reprendre à l'Athénée la *Mariée du Touring-Club*, et l'*Anglais tel qu'on le parle*, de Tristan Bernard, et aux Bouffes-Parisiens, l'*Enfant prodigue*, l'exquis petit chef-d'œuvre de Michel Carré et André Wormser.

— Et cela, pendant que se poursuivent les représentations à bénéfices considérables au Théatre Sarah Bernhardt, à la Porte-Saint-Martin, au Vaudeville, au Gymnase, dont les succès consacrés de l'*Aiglon*, de *Cyrano de Bergerac*, de *Madame Sans-Gêne*, des *Surprises du divorce*, attirent de tous les coins du monde une foule enthousiaste.

— A la Comédie-Populaire (ex Folies-Dramatiques), les répétitions du spectacle d'ouverture, les *Cents jours*, de M. Edouard Noël, vont commencer. On n'annonce l'ouverture que pour les premiers jours d'octobre.

— A l'Exposition, quelques dispositions heureuses ont été prises en ce qui concerne les attractions. De nombreux écritaux vous renseignent maintenant sur l'endroit où elles se trouvent. Au Champ de Mars, le *Maréorama*, le *Palais de la Danse*, par leur situation exceptionnelle s'indiquent facilement, mais il n'en est pas de même des *Voyages animés*, à droite du pont d'Iéna, et surtout de l'intéressante *Exposition minière souterraine*, dans les jardins du Trocadéro, dont l'entrée n'attire vraiment pas assez l'attention. A chaque extrémité de la *Rue de Paris* se dressent aussi des poteaux à nomenclature. Toutes les curiosités y sont énumérées. Mais là, ceux que le choix embarrasserait sont servis à souhait par l'emplacement des attractions. D'un côté comme de l'autre, celles qui se présentent tout d'abord sont des plus curieuses : à l'Alma, tout près du Palais des Congrès, le *Palais de la Danse*, et aux Invalides, près le Pavillon de la Ville de Paris, un spectacle absolument inédit : *le Théâtroscope.*

P. d'Andrémont.

Spectacles à voir à l'Exposition.

Champ-de-Mars. — Maréorama : Simulation parfaite d'un voyage en mer. Se trouve à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay.

Tour Eiffel. — Splendide terrasse au deuxième étage.

Palais de la femme. — Le Casino de l'Exposition. Théâtre d'ombres. Marie-Antoinette et son cercle : matinées et soirées.

Palais du costume. — Projet Félix, admirable reconstitution du costume à travers les âges.

Trocadéro. — Asie russe, concert malgache.

Exposition minière. — Monde souterrain.

Théatre Indo-Chinois. — Soixante exécutants.

Voyages animés (pont d'Iéna). — Le pays de France.

Panorama de Madagascar. — Général Duchesne devant Tananarive. Reddition de la place. Douze dioramas de la conquête.

Rue de Paris. — Palais de la danse. — *Terpsichore.* — *L'Heure du Berger*. Ballet nouveau. 6 tableaux. Décors lumineux. Visions nocturnes. Représentations à 5, 9 et 10 heures.

Bonshommes Guillaume. — 20.000 marionnettes artistiques. Saynètes parisiennes. Défilés militaires, etc.

Aquarium de Paris. — Eau de mer. Plongeurs, Plongeuses, Scaphandriers.

Théatroscope. — Merveilleuses scènes animées.

La Roulotte. — Les Chansonniers.

Maison du Rire. — Le Chat-Noir. Chansonniers montmartrois.

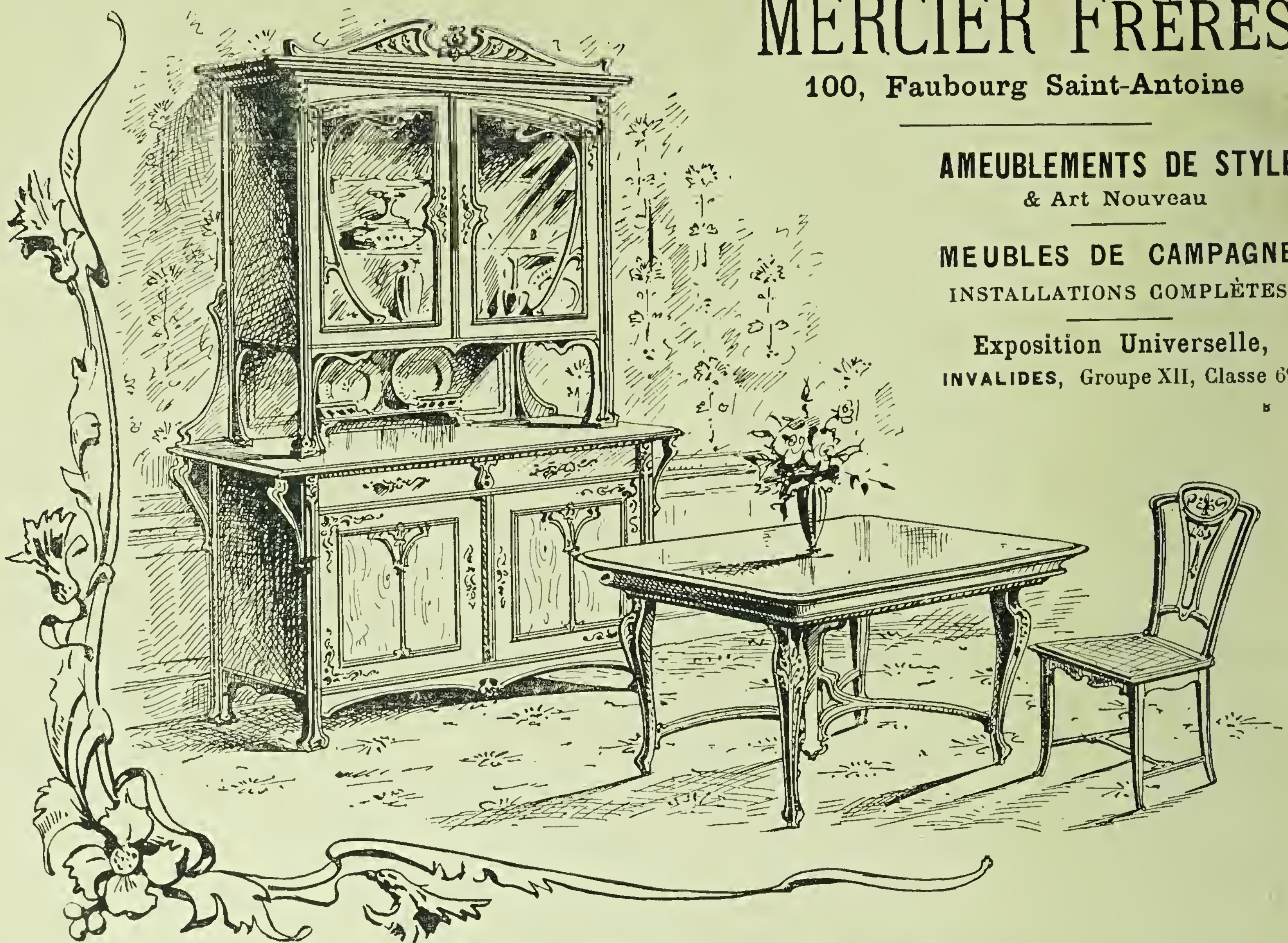
Grand-Guignol. — Les chansonniers. Revue.

Phono-cinéma-théatre.

Théatre de la Loïe Fuller. — Tous les soirs, la troupe Japonaise de Mme Sada Yacco dans son répertoire.

Le Gérant : A. BAILLIÈRE.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone.*



Salle à Manger moderne exécutée par la Maison

ÉCOLE DUVIGNAU DE LANNEAU

PRÉPARATOIRE A L'ÉCOLE CENTRALE

1362 Candidats reçus à l'École Centrale dans les 24 dernières promotions

Au Concours de 1899, sur 92 élèves présentés, 49 reçus

L'Ecole Duvignau de Lanneau, entièrement spécialisée dans la préparation à l'Ecole centrale, a un effectif de 250 à 300 élèves répartis dans plusieurs divisions : Mathématiques préparatoires, élémentaires, élémentaires supérieures et spéciales.

En raison de cette spécialisation,

Dans toutes les divisions, dès la classe de préparatoires, les élèves sont orientés dans le sens pratique de la préparation à Centrale, suivant un programme rigoureusement limité à l'étude des matières que comporte cette préparation ;

Les professeurs et répétiteurs de l'Ecole, presque tous anciens centraux et quelques-uns attachés à l'Ecole centrale même, apportent dans la tâche à laquelle ils se consacrent une compétence toute particulière;

Enfin, l'organisation de l'Enseignement, visant un but unique, se prête à de très nombreuses combinaisons et à des dispositions spéciales permettant de suivre, pour ainsi dire individuellement, les élèves dans leurs études; de sorte que le travail, sans cesse contrôlé et dirigé, en est plus fructueux, et que la préparation des candidats, sans être hâtive, est plus aisée et plus rapide. (*Pour cette organisation voir le programme général.*)

L'Ecole **Duvignau de Lanneau**, 157, rue de Rennes, Paris, reçoit des internes (en chambre et en dortoir), des demi-pensionnaires et des externes surveillés.

Envoi sur demande du programme général et de la brochure des résultats obtenus par les élèves aux concours d'admission et à l'Ecole centrale même.

Nº 15-16

10-25 Octobre 1900

1900 LA GRANDE REVUE DE L'EXPOSITION

Supplément Illustré de la REVUE & REVUE DES REVUES



SOMMAIRE

Directeur : JEAN FINOT.

Secrétaire de la Rédaction : A. DUCAUX.

Rédaction et Administration : 12, avenue de l'Opéra.

Un Numéro spécimen
SUR DEMANDE

Peu de mots, beaucoup d'idées.

LA REVUE
ET
REVUE DES REVUES

24 Numéros par an
Richement illustrés

Peu de mots, beaucoup d'idées.

	Par an	Par semestre
Paris et la France	20 fr.	12 fr.
Etranger (Union postale)	24 fr.	15 fr.

Le prix du numéro séparé : en France, 1 fr.; à l'Etranger, 1 fr. 35.

Numéro spécimen sur demande. — On s'abonne le premier de chaque mois.

Pour recevoir la **Grande Revue de l'Exposition de 1900** *à domicile, nos Abonnés de Paris et de France sont priés de nous envoyer* **un franc** *et les Abonnés de l'Etranger* **2 fr. 50**, *pour frais de poste.*

Le prix d'abonnement spécial à la **Grande Revue de l'Exposition** est de **10** fr. pour la France et de **12** fr. pour l'Etranger.

On s'abonne *sans frais* dans *tous les bureaux de poste* de la France et de l'étranger, chez tous les principaux libraires du monde entier et dans les bureaux de la **Revue.**

Rédaction et Administration : 12, AVENUE DE L'OPERA, PARIS

Primes offertes par LA REVUE & Revue des Revues

Les nouveaux Abonnés **pour 1901**, qui nous enverront *directement, sans intermédiaire*, le montant de leur Abonnement *avant la fin de 1900*, recevront GRATUITEMENT les Numéros de Novembre et Décembre 1900, c'est-à-dire un Abonnement de *quatorze* mois pour *douze*.

Ou

La collection complète de **La Grande Revue de l'Exposition**, publication richement illustrée, formant, par l'importance de ses documents et la notoriété de ses rédacteurs spéciaux, l'ouvrage le plus précieux sur l'Exposition de 1900.

Abonnés de 2 ans.

I. — Les Abonnés qui nous enverront *directement* leur Abonnement pour **deux ans** recevront, *à leur choix*, une des quatre primes gratuites suivantes :

a. **Dictionnaire historique et biographique de la Révolution et de l'Empire** (1789-1815), ouvrage rédigé par le Dr Robinet, conservateur à la Bibliothèque Carnavalet ; A. Robert, auteur du Dictionnaire des Parlements français, avec le concours de nombreux collaborateurs (P. Baudin, ministre des Travaux publics, Frémont, Réville, etc., etc.), *deux* gros volumes *reliés*. (Son prix est de 30 francs.)

Ou

b. Les Programmes illustrés des Théâtres et des Cafés-Concerts, Menus, Cartes d'Invitation, etc., etc., texte par Ernest Maindron, et renfermant de nombreuses Estampes, Affiches en couleur de H. I. Ibels, Willette, Caran d'Ache, etc., etc., ouvrage complètement épuisé en librairie. (Son prix est de 30 francs.)

Ou

c. **Dictionnaire classique d'histoire, de biographie, de géographie, et de mythologie**, par le prof. Louis Grégoire (dernière édition), gros volume relié, 1.300 pages. (Son prix est de 10 francs).

Ou

d. **Astronomie pratique**, par Gabriel Dallet, ouvrage classique, illustré de 93 gravures et de 12 cartes du ciel, richement relié, tranches dorées, édition Firmin-Didot. (Son prix est de 15 francs.)

Abonnés de 3 ans.

II. — Les abonnés qui enverront le montant de leur abonnement pour **trois ans** recevront à titre de *prime gratuite* :

a. **Art et Nature**, par L. Roger-Milès, ouvrage orné d'une couverture en lithographie par G. Callot, illustré de 27 eaux-fortes et de 8 lithographies originales (édition de luxe de la maison G. Boudet et Taillandier). A côté d'études brèves sur les grands maîtres, écrites par l'éminent critique d'art, l'ouvrage se signale par ses admirables illustrations faites avec la collaboration des artistes illustres comme Puvis de Chavannes, Boudin, Forain, Raffaelli, etc. Les eaux-fortes sont signées des noms les plus appréciés et gravées d'après les œuvres les plus réputées de Corot, Rousseau, Diaz, Daubigny, Meissonnier, Delacroix, etc. L'ouvrage a été tiré seulement à 525 exemplaires numérotés et ne sera jamais réimprimé. (Son prix est de 50 francs.)

Ou

b. **Cent dessins de Watteau**, gravés par Boucher (cent eaux fortes), exemplaires numérotés, sur papier vélin. (Leur prix est de 60 francs.)

N. B. — Les primes doivent être prises aux Bureaux de la **Revue**. *Pour les recevoir à domicile, il faut ajouter au prix d'Abonnement* **1 franc** *pour la France et* **2 francs** *pour l'étranger.*



LES CONGRÈS EN 1900

Esprit général, Vœux et Conclusions

« Les Congrès sont des Expositions d'idées », disait le Président de la République dans un discours inaugural. Ceux de 1900 ont été aussi en très grand nombre des expositions de faits.

Nous voudrions essayer de dégager ici les grandes lignes générales de cette vaste Exposition intellectuelle et morale qui se développait en quelque sorte en marge de l'autre, et qui en exprimait la signification et l'intérêt durable.

Tout d'abord il suffit de parcourir la liste de ces cent cinquante et quelques assemblées tenues au cours de ces six mois pour se rendre compte des conditions essentielles de la pensée et de l'effort humains à la fin du XIXe siècle.

Un premier classement, même superficiel, nous permet de reconnaître en effet quatre préoccupations dominantes : la recherche scientifique, le perfectionnement technique et industriel, l'intérêt économique et professionnel, le sentiment de solidarité sociale et la poursuite de la perfectibilité humaine.

La science reste l'initiatrice et l'inspiratrice de notre temps. Plus modeste dans ses prétentions, plus prudente dans ses affirmations, elle ne pousse plus les cris de victoire dont elle s'enivrait à ses premiers succès. Elle sait, elle reconnait combien est petit le champ défriché au prix des immenses inconnus où elle n'a pu encore tracer un sillon. Nos savants paraissent surtout préoccupés de préciser l'étendue de leurs conquêtes, de délimiter leurs possessions acquises. Ils perfectionnent la méthode, outil de recherche et de combat. Ils se défendent contre les assauts des hypothèses nouvelles, s'efforçant de faire une place assurée au mystère, à l'inconnu, à l'au-delà. Ils amassent des faits, ils renforcent leurs positions; ils mettent de l'ordre dans leurs conquêtes jusqu'ici dispersées.

L'histoire, la préoccupation de reconstituer les phases du développement mondial de l'espèce humaine et de sa pensée, a tenu une place importante dans toutes les réunions savantes. Les congrès d'histoire comparée, d'anthropologie, d'ethnographie, d'histoire des religions, de géologie, d'autres encore, ont en quelque sorte proclamé le rôle essentiel que l'histoire est appelée à jouer dans la science si, comme on l'affirme de toutes parts, la nécessité s'impose d'un inventaire des connaissances et des efforts humains dressé en toutes matières par des bureaux internationaux et incessamment tenu à jour.

Dans toutes les résolutions des Congrès purement scientifiques, nous retrouvons ce vœu en faveur de l'institution de bureaux ou de comités internationaux permanents, chargés de centraliser les informations scientifiques et de les mettre à la portée des intéressés dans tous les pays du monde. C'est ainsi que s'explique la haute signification du congrès de bibliographie et des résolutions de la Société pour l'avancement des Sciences, concluant à la création d'un Institut bibliographique international.

Remarquons encore que la science tend de plus en plus à prendre possession de phénomènes jusqu'ici réservés en quelque sorte. Les Congrès de psychologie, d'hypnotisme, du spiritisme même (Section magnétique) ont revendiqué pour la science expérimentale l'étude des phénomènes mystérieux que d'autres écoles prétendent expliquer par des hypothèses surnaturelles.

Plus sévère dans sa méthode et sa critique, la science s'est faite aussi plus humaine et plus industrieuse, dans sa collaboration au grand effort du siècle, pour améliorer la condition matérielle des hommes et faciliter la production industrielle et la circulation des êtres et des produits à la surface du globe. Auprès du Congrès de médecine siège le

Congrès d'hygiène qui en est comme la conclusion nécessaire; auprès du Congrès de géographie, le Congrès de géographie économique et commerciale; auprès du Congrès de géologie, le Congrès des mines, le Congrès des accidents du travail; auprès du Congrès de physique, le Congrès de mécanique appliquée et de sécurité en matière d'appareils à vapeur.

La science technique, fille de la science spéculative et expérimentale, atteste l'immensité de son domaine, sa puissance chaque jour accrue, l'immense gain matériel d'un siècle d'activité prodigieuse. Ici, une simple énumération sera plus éloquente que tous les commentaires, si, en regard, on dresse par la pensée le tableau de l'industrie humaine au milieu du siècle : mines et métallurgie; méthodes d'essai des matériaux; travaux publics; automobilisme; la ramie; architecture et construction navales; mécanique appliquée; chronométrie; aéronautique; spécialités pharmaceutiques; électricité, gaz, pétrole, acétylène; tramways, chemins de fer; horticulture, sylviculture, viticulture, alimentation rationnelle du bétail; ornithologie; agriculture, apiculture, arboriculture et pomologie, aquiculture, fruits du pressoir, etc., etc.

Innombrables sont les communications faites à ces divers Congrès, innombrables les perfectionnements incessants de l'outillage grâce auxquels la machine se substitue partout au bras de l'homme, et accumule des richesses — hélas — encore inaccessibles à une grande partie de l'humanité.

Ici s'impose à la raison de notre temps ce grave et douloureux conflit de l'intérêt économique et du progrès mécanique, des besoins accrus de l'humanité et des intérêts particuliers de quelques hommes ou de certaines collectivités.

Ces hommes, ces collectivités, se réunissent, préoccupés de sauvegarder ces intérêts, de les concilier tout au moins avec les aspirations de leur temps, avec les intérêts des autres hommes. On recherche les fondements du droit économique; on s'efforce d'établir des principes de justice, d'équité, dans la possession même de la richesse; et l'association vient tempérer dans cet ordre d'idées même les prétentions naguère absolues de l'égoïsme matériel.

C'est cet esprit général qui anime les Congrès de la propriété foncière et bâtie, de la propriété industrielle des sociétés par actions, des valeurs mobilières, de la propriété littéraire et artistique, des syndicats agricoles et des agriculteurs, du commerce et de l'industrie, des associations d'inventeurs, etc.

Sans doute cette aspiration se heurte à des résistances encore vigoureuses. Mais l'esprit de liberté et de solidarité fait chaque jour de nouveaux progrès. En vain les Etats ferment leurs frontières, se hérissent de douanes et de forteresses redoutables; les intérêts économiques les plus puissants sont contraints de céder devant l'universelle nécessité ressentie d'une facilité plus grande d'échanges, devant l'universel besoin des hommes de jouir des richesses partout produites et accumulées. On pressent que l'heure est proche où disparaîtront les barrières élevées entre les nations par les prétentions excessives de quelques-uns. Aux Congrès du commerce, de géographie économique, de la marine marchande, de la paix, partout où elle a pu se produire, nous avons rencontré l'affirmation du désir de liberté commerciale, d'entente internationale pour l'extension des relations économiques de toutes les parties du monde.

Cette volonté d'union, d'accord pour développer le bien-être matériel et moral des hommes est, au reste, la caractéristique essentielle, avec l'esprit scientifique, de ces assises universelles de l'Exposition de 1900.

Toutes les grandes coopérations, tous les groupements professionnels, toutes les associations qu'inspire un même idéal moral ou social, ont été représentées dans cet immense concours des efforts de l'intelligence humaine, et ces assemblées internationales ont, en quelque sorte, établi la charte des aspirations de l'humanité pour le siècle à venir. Tandis que les savants, les ingénieurs, les techniciens dressaient un catalogue de faits, de découvertes, de résultats, d'autres formulaient les vœux de la conscience universelle ou de la conscience des groupes humains les plus élevés en raison et les plus puissants par leur énergie morale. Tour à tour les étudiants des deux mondes, les employés de commerce, les travailleurs des diverses industries, les représentants des diverses écoles sociales, les éducateurs de tous les ordres d'enseignement, les juristes et les sociologues, les hommes de foi et les libre-penseurs, etc., sont venus affirmer l'aspiration commune, internationale et mondiale, vers une société fondée sur les principes essentiels formulés, il y a un siècle, par la déclaration des Droits de l'homme et du citoyen, vers un état social où tous les droits soient également respectés, où la liberté soit garantie par la solidarité et l'équité. Tous ont déclaré que l'association, c'est-à-dire la solidarité, était le seul instrument de la conquête de cet idéal; à ce point de vue encore, l'énumération des divers Congrès *officiels* est très significative, parce qu'elle atteste l'harmonieuse diversité des tentatives de l'esprit moderne pour pallier aux maux de la société actuelle, et se rapprocher de l'idéal de justice et de fraternité qui s'est imposé au siècle finissant : Congrès de la Mutualité, du Crédit populaire, du Patronage de la jeunesse ouvrière, des Habitations à bon marché, des Accidents du travail et des assurances sociales, du Patronage des libérés, des Associations ouvrières de production, des Sociétés coopératives de consommation, de la Participation aux bénéfices, du Sauvetage, de l'Alliance coopérative internationale, de la Protection légale des travailleurs, de l'Assistance publique et de la bienfaisance privée, de Sociologie coloniale, du Sort des

Aveugles et des Sourds-Muets, Congrès d'hygiène, d'Assistance en temps de guerre, du Droit maritime, du Repos du dimanche, de la Condition et des droits de la femme, de la Paix, de l'Humanité, des Bourses du travail, Congrès socialiste, de l'Education sociale, etc., autant de témoignages, autant d'affirmations de cette universelle préoccupation de ce que notre temps appelle : le Problème social, qui s'est imposée à tous les esprits et dont le siècle à venir aura pour tâche d'éprouver les solutions diverses, à travers bien des déceptions et sans doute bien des tourmentes.

Les sceptiques qui souvent, à vrai dire, ont l'excuse de l'expérience passée, disent volontiers que c'est œuvre vaine que ce grand effort de bonnes volontés, que ce concours des meilleurs et des plus généreux des hommes venus collaborer à l'édification de l'idéal actuel de la raison humaine. Bien des auteurs ont protesté par anticipation contre cette opinion décevante.

Sans doute ceux qui parlent ainsi au nom de l'humanité, au nom des grands intérêts qu'ils représentent, sont d'infimes minorités; mais ce qui importe, c'est moins le nombre que la qualité, et fût-elle portée par quelques-uns, l'idée fait son chemin dans le monde, l'histoire nous l'atteste, lentement, mais sûrement. Or, déjà plus nombreux chaque jour sont les défenseurs de l'idéal moderne. Jamais congrès ne réunirent un aussi grand nombre de délégués accourus de toutes les parties du monde; jamais le travail ne fut plus assidu, l'accord plus cordial entre tous ces hommes de patries différentes, de langues étrangères, et qui, la veille, s'ignoraient pour la plupart. Des paroles qui resteront ont été dites; des commencements d'action, riches de conséquences futures, réalisés.

Et enfin les gouvernements eux-mêmes ne sont pas restés indifférents à cet échange d'idées et de sentiments où s'annoncent la science et la conscience du genre humain à l'aube d'un siècle. D'une part les divers Etats étaient représentés officiellement dans la plupart des Congrès; d'autre part, le gouvernement français a tenu à diverses reprises à manifester sa solidarité avec les plus généreux efforts de l'humanité contemporaine.

On sait les belles paroles prononcées par M. Loubet dans les fêtes solennelles de l'inauguration de l'Exposition et de la distribution des récompenses aux exposants.

Il importe encore de rappeler celles qu'il prononçait à l'ouverture des Congrès de l'assistance et de la bienfaisance :

« Si j'avais un regret à exprimer, ce serait de ne pouvoir prendre une part active et apporter une contribution à vos travaux. Organiser l'assistance; faire passer dans les institutions le principe sublime de la solidarité humaine; essayer de prévenir la misère, autant que de la soulager; poursuivre le mal moral avec la même obstination que le mal physique; associer dans une action commune et dans la collaboration la plus efficace les pouvoirs publics et les initiatives privées; donner une direction éclairée à des instincts généreux qui s'égarent parfois dans l'utopie : en un mot, faire descendre dans la pratique, autant qu'il est possible, le principe de la fraternité humaine : y a-t-il un plus bel emploi de l'intelligence, du sentiment et de la volonté ?

« La République française est heureuse et fière de donner l'hospitalité à ce concile de la bienfaisance, car toutes les douleurs humaines, sur quelque point du globe qu'elles se produisent, trouvent en elles un écho. Son gouvernement considère comme le premier de ses devoirs l'étude des questions sociales. Votre œuvre va se poursuivre dans les meilleures conditions et sous les auspices les plus favorables. Partout, les préoccupations morales animent les gouvernements et pénètrent lentement dans la politique; les idées généreuses se présentent au monde sous les plus illustres patronages; l'instruction, source de moralité, se répand de plus en plus; les établissements hospitaliers, les bureaux de bienfaisance, les crèches, les ouvroirs, les ateliers de charité se multiplient : les classes riches sentent plus que jamais que leur intérêt comme leur honneur, et quelquefois leur excuse, est dans l'affirmation de leur solidarité avec les classes pauvres. Que ce réveil d'humanité vous encourage; que cette sympathie unanime, dont vous êtes l'objet, vous soutienne et vous guide; vous nous apporterez des conclusions dont l'humanité profitera. Vous la servez déjà par le réconfortant spectacle que nous offrent tant de bonnes volontés et d'intelligences unies pour la réalisation du bien. »

Dans le même esprit, le président du Conseil vint, au nom du gouvernement, apporter au congrès d'hygiène « un hommage bien dû à l'œuvre qu'il poursuit ».

« L'hygiène, disait-il, est la plus moderne des sciences. Et cela s'explique puisqu'elle est comme le couronnement de toutes les sciences naturelles, et que les découvertes des médecins, des chimistes, des ingénieurs sont à vrai dire les matériaux nécessaires de l'édifice que construisent les hygiénistes ».

« Mais continuait-il, vous avez besoin, pour faire passer dans la pratique vos ingénieuses théories, du concours de l'Etat.

« Vous avez le droit d'y compter, car vous êtes pour les gouvernements des collaborateurs indispensables, vous êtes les gardiens de la santé publique, c'est-à-dire du bien le plus précieux que possèdent les Etats.

« Trop longtemps les initiatives gouvernementale et parlementaire ont négligé l'élaboration et les lois d'hygiène indispensables; trop longtemps on a méconnu le droit incontestable qu'a l'Etat d'imposer à l'individu des prescriptions d'hygiène

qui, en ménageant sa santé, sauvegardent la santé publique ».

Tout récemment, présidant la séance d'ouverture du Congrès de la Paix, M. Millerand disait :

« Je vous apporte ici le témoignage officiel des encouragements et de la sympathie du gouvernement de la République à votre œuvre. Quels que soient les résultats immédiats, vous n'aurez pas fait une œuvre vaine en disant la vérité, en prêchant la conciliation et l'union, en montrant quelles sont les conséquences effroyables de la guerre que chaque jour les liens plus étroits entre les nations rendent plus terrible et heureusement plus difficile.

« Mais l'œuvre que vous poursuivez est, de plus, entre toutes utile et pratique. Je ne sais pas de preuve plus éclatante de la nécessité de cette œuvre que le décor où s'accomplissent nos travaux.

« Est-ce que cet entassement de tous les produits du monde, est-ce que ce concours de peuples dans une œuvre essentiellement pacifique, n'est pas la démonstration la meilleure de cette question que vous posez : Probabilités des résultats politiques et économiques d'une guerre future ?

« Pour en prévoir les résultats, il suffit de jeter les yeux sur le spectacle de cette activité économique du monde, de voir les résultats de la paix pour juger les désastres irréparables que causerait la guerre, si elle était encore possible.

« Ce congrès est la conclusion, comme vous l'avez dit, et j'ajoute, la moralité de l'Exposition elle-même.

« Une autre preuve de la nécessité pratique de votre œuvre, c'est cette liste d'adhérents, parmi lesquels je vois les noms d'hommes d'Etat, d'hommes politiques qui ont participé au gouvernement de leur pays, qui ont connu les responsabilités du pouvoir, et qui apportent à votre œuvre l'autorité de leurs services dans tous les pays du monde ».

« Nous pouvons avoir confiance, concluait l'orateur, dans le résultat de notre œuvre com-mune. Nous pouvons nous promettre que tant de nobles discours, d'actes généreux, ne retentiront pas inutilement dans le monde et que de cette assemblée restera un écho prolongé qui dira à l'humanité qu'elle ne doit pas se lasser ni douter, parce que vos efforts n'ont pas abouti à un résultat complet. Nous ne pouvons prétendre, en quelques heures, arracher le monde à ses préjugés séculaires. Mais, de même que nous pouvons constater les résultats déjà acquis, nous avons la foi profonde que l'heure est prochaine où les gouvernements et les peuples réunis consacreront leurs efforts à la cause exclusive de la civilisation, de la justice et de la paix ».

Telle est, en effet, la moralité, la haute signification de l'Exposition matérielle, telle que le monde l'a vue sur les berges de la Seine, et plus encore de l'Exposition intellectuelle et morale que furent les Congrès de 1900.

C'est à ce point de vue qu'il faut se placer pour apprécier l'intérêt véritable de la manifestation que le monde s'est faite à lui-même pendant cette année.

Nous n'avons pas la prétention de résumer ici, même succinctement, l'immense quantité de faits, d'idées, d'initiatives que les Congrès ont apporté et mis en lumière. Nous nous attacherons aux manifestations essentielles de l'esprit de civilisation et d'humanité que nous avons essayé de dégager dans cette sorte d'avant-propos.

Quant aux travaux d'intérêt purement technique ou professionnel, nous prions nos lecteurs de se reporter pour leur étude aux rapports et aux études publiés par les organes spéciaux, que nous leur indiquerons bien volontiers, s'ils ont le désir de les connaître (1).

×

Le Congrès du Patronage des Libérés, qui a tenu ses séances du 8 au 10 juillet, est une des plus remarquables manifestations de cet esprit de solidarité, de ce « sens social » qui pénètre de plus en plus la conscience de notre société moderne, et qui inspire la plupart des assemblées tenues au cours de cette année.

La première section, qui s'occupait des enfants, avait à traiter la question suivante : *Du principe et des modes d'exécution de la correction paternelle dans les différents pays.*

M. Berthélemy, professeur de droit à l'Université de Paris, a résumé avec une brièveté lumineuse les rapports de MM. Henri Jaspar, Paul Cuche et Henri Joly sur ce sujet. Tous sont d'accord pour réprouver la correction paternelle, et pour demander, sur ce point, une réforme législative.

Le congrès a estimé que le gouvernement doit s'efforcer, par tous les moyens, d'aider le père de famille, de le suppléer même s'il le faut, dans la tâche éducatrice qui lui incombe.

M. Louis Rivière a résumé les rapports de la troisième section sur « les moyens dont doit user le Patronage, avant l'expiration de la peine, pour préparer le placement du patronné et son reclassement dans la société » (Sir Howard Vincent, MM. V. Hurbin, von Engelberg, J. Magnol, M. Helme, rapporteurs).

Ces voies sont diverses : pour les vieillards et les infirmes on trouvera des hospices et des asiles ; on rapatriera les détenus qui souhaiteront rentrer dans leur famille ; on expatriera, au contraire, ceux qui ne se sentiront point le courage de demeurer dans leur ancien milieu. L'émigration, en Australie, en Amérique, au Canada surtout, a donné les plus heureux résultats au point de vue du relèvement moral.

Pourtant, plus nombreux en France sont les libérés qui préfèrent à l'émigration l'engagement militaire. Et à ce propos, M. Louis Rivière demande

(1) *La Grande Revue* a déjà rendu compte en détails des principaux Congrès tenus en juin et dans la première quinzaine de juillet : nous n'y reviendrons pas.

qu'on accorde aux Sociétés de patronage la permission de demander le bulletin n° 2 du casier judiciaire, qui, depuis la loi du 5 août 1899, n'est plus communiqué aux simples particuliers. Or ce bulletin est nécessaire pour les engagements. Si l'on attend que les autorités militaires le réclament elles-mêmes, il se produit un retard qui est souvent préjudiciable aux libérés.

En terminant, il a émis le vœu (adopté) « que les visiteurs des sociétés de patronage soient, par la permission des autorités judiciaires compétentes, admis auprès des *inculpés* ».

Ce même congrès a été l'occasion d'une véritable victoire pour les féministes.

Il s'agissait du rôle et des fonctions que l'on doit réserver aux femmes dans les établissements pénitentiaires. Peut-on confier à des femmes la direction et l'administration des maisons centrales de femmes?

C'est à M. Puybaraud, inspecteur général des services administratifs, que revenait la tâche de présenter les deux thèses nettement opposées de Mme d'Abbadie d'Arrast et de M. Rœdel, substitut.

Après avoir beaucoup discuté, tout le monde s'est mis d'accord pour accepter les conclusions suivantes :

I. Dans les établissements pénitentiaires, il est *désirable* que les femmes ne soient *systématiquement* exclues de la direction ni des services administratifs, sous réserve de la législation et des mœurs de chaque pays.

II. Le service médical et de salubrité *pourra* être confié à des médecins femmes.

III. Le service des transports des femmes devra être confié à un personnel exclusivement féminin. (Il s'agit des femmes que l'on transfère d'une prison à l'autre.)

Il restait à parler du rôle des femmes dans les Sociétés de patronage, tel que l'entendent certaines femmes du monde qui s'intéressent aux libérées.

Avec une touchante unanimité, les congressistes ont déclaré que les femmes ne pouvaient trouver un meilleur emploi des trésors de dévouement et de tendresse dont leurs âmes débordent. Il convient donc de faire aux femmes, dans les Sociétés de patronage, une place de plus en plus large.

Ajoutons que cette place n'est pas rétribuée.

Deux grandes questions d'une haute portée sociale ont été encore étudiées par ce Congrès.

La première est celle des écoles des prisons, sur laquelle M. Alengry, inspecteur d'Académie, chargé de parler aux congressistes de l'instruction scolaire et professionnelle dans les établissements pénitentiaires, a fait un très remarquable rapport.

Quel sera le but de l'école dans la prison? Ce sera évidemment d'aider au reclassement social du détenu ; la société l'a déclassé, l'a marqué d'une tare infamante : elle lui doit les moyens d'effacer cette tare, de se préparer à une vie neuve.

Inutile de dire que l'école dans la prison ne peut être identique à l'école hors de la prison, et cela pour toutes sortes de raison : d'abord aucune prison ne ressemble à une autre ; le régime des unes est la communauté, celui des autres l'isolement ; les détenus eux-mêmes sont différents par l'âge, la condition sociale, le degré d'instruction ; enfin, les uns sont condamnés à de courtes peines, les autres à de longues détentions.

Il sera donc impossible de donner un enseignement collectif, et également impossible d'établir des programmes applicables à toutes les prisons. L'enseignement devra être souple, variable, divers; mais il devra toujours s'en dégager des notions générales :

« En premier lieu, dit M. Alengry, il faut faire contracter aux détenus l'habitude du travail, leur apprendre un métier, si infime soit-il, de sorte que, une fois libérés, ils puissent offrir leurs bras, leurs services, leur habileté.

« En second lieu, il faudrait — ceci est infiniment plus délicat — leur donner l'idée de la vie en société et des entraves nécessaires qu'elle impose à tous les hommes, riches et pauvres, faibles et forts, leur faire sentir la nécessité de la répression pénale et l'obligation, pour vivre en société, de se plier à une discipline parfois assez gênante, mais qui l'est pour tous... »

En terminant son exposé, remarquable à la fois par son originalité et son élévation, M. Alengry ajoute que ce projet d'école dans la prison ne lui semble point utopique, qu'il est fondé sur l'observation des faits, l'analyse du cœur humain et une exacte compréhension de la sécurité sociale.

Et M. Alengry propose aux congressistes des conclusions en ce sens, qui sont votées à l'unanimité.

La troisième section avait à résoudre cette question : « Comment établir une entente entre les Sociétés de patronage des divers pays, pour répartir équitablement entre elles les frais de rapatriement de leurs nationaux ? »

On a entendu un rapport de M. Garçon, professeur à la Faculté de Droit à Paris, et des observations très intéressantes du sénateur Bérenger.

×

La coopération sous toutes ses formes a été étudiée par plusieurs Congrès, qui ont tenu leurs assises à peu près à la même époque.

LE CRÉDIT POPULAIRE. — Ce Congrès, qui devait surtout s'adresser aux Français — car l'étranger nous a devancés dans la voie du crédit populaire — a réuni des hommes importants de tous pays. La France était représentée par MM. Lourties, Eug. Rostand, Rayneri, de Rocquigny, Mabilleau, Dufourmantelle.

Dans l'impossibilité matérielle où nous sommes de reproduire les intéressants débats de ce congrès, nous nous bornerons à indiquer les principales résolutions prises.

La première question à l'étude était : le rôle éco-

nomique du crédit coopératif. A ce sujet, tout de suite s'est imposée l'obligation de définir le rôle de l'initiative privée dans le développement de la coopération de crédit et le rôle de l'Etat.

M. Henry Wolf, président de l'action coopérative internationale, a lu un lumineux rapport. Puis, une longue et brillante discussion s'est engagée sur les conclusions de ce rapport, discussion à laquelle ont pris part plusieurs représentants de la coopération à l'étranger, notamment le député italien Enea Cavalieri, président de la fédération des syndicats agricoles en Italie, le docteur Crüger, syndic de la fédération générale des associations coopératives allemandes, M. Tchouprof, professeur à l'université de Moscou, etc. Finalement, le congrès a adopté deux projets de résolution proposés par M. Rostand et affirmant très nettement le principe de la non intervention de l'Etat dans ce domaine que l'initiative privée doit rester seule à exploiter.

Sur l'importante question des principes de la législation réglementant la coopération de crédit, trois rapports des plus substantiels ont été présentés par M. Boullaire, ancien magistrat, par le docteur Crüger et par M. Rodino, conseil de l'Association des banques populaires italiennes.

Deux rapports ont ensuite été présentés, l'un par M. Crüger sur la solidarité de la coopération de crédit avec les autres branches de la coopération, l'autre, par M. Maurice Dufourmantelle, sur la nécessité d'introduire ou d'étendre l'enseignement coopératif dans les programmes, notamment des écoles spéciales du commerce, des arts et métiers, d'agriculture et des écoles normales d'instituteurs. Leurs conclusions ont été adoptées à l'unanimité.

D'autres vœux excellents ont été émis. Par exemple, le congrès recommande aux associations coopératives de crédit de mettre leurs services à la portée du travailleur le plus humble. Mais il ne faut pas perdre de vue ce principe que le crédit populaire a pour but de développer la production. Il s'adressera donc sous forme d'avances de compte courant, d'escompte, aux coopératives de production, aux syndicats. Néanmoins, on pourra, d'une façon prudente, consentir à l'ouvrier « le prêt d'honneur » gratuit ou à faible intérêt.

Les économistes, qui ont compris l'importance du crédit populaire et coopératif dans un pays, ne pouvaient pas ne pas se préoccuper du regrettable accaparement de l'épargne par l'Etat. Ils s'en sont occupés, ont dit à ce sujet de bonnes choses et ont préconisé « l'épargne locale qui satisfait aux besoins du crédit local ».

Puis le congrès s'est livré à une étude spéciale et approfondie sur le crédit populaire agricole.

Le docteur Crüger a lu un savant rapport sur la question de la connexité du crédit populaire agricole avec le crédit urbain et sur l'utilité d'un mélange de petits commerçants et de petits agriculteurs dans les banques populaires. Cette dernière idée n'a pas été acceptée par tous les congressistes ; néanmoins la majorité du Congrès s'y est ralliée.

En ce qui touche la sûreté du crédit agricole par les associations du type Raiffeisen, le congrès a décidé, à la suite des rapports de Mgr Kayser, prélat bavarois, et de M. Blondel, que « l'association du type Raiffeisen trouve des éléments caractéristiques de sûreté dans le cercle étroit de ses opérations, la responsabilité illimitée et solidaire des associés, l'assignation de maxima annuels aux prêts, aux emprunts et aux dépôts par les assemblées générales, la subordination des prêts à l'examen de leur destination, l'absence de dividendes, la gratuité de l'administration »

Enfin, les congressistes ont encore admis que « le warrantage des produits agricoles sans déplacement de gage est un mode utile de crédit réel, à condition que la loi le réglemente de façon à le rendre facile et peu onéreux ». Ils ont indiqué les sociétés coopératives de crédit et plus particulièrement celles de crédit rural comme les organes les plus aptes à l'escompte des warrants agricoles. Ils ont invité les associations agricoles de tout ordre à coopérer au crédit rural et émis un vœu en faveur de l'enseignement agricole professionnel et technique des meilleurs procédés d'exploitation. Fidèle à ses principes, le congrès s'était prononcé contre toute institution centrale d'Etat de crédit agricole. Et, satisfaits du labeur considérable qu'ils avaient accompli, les délégués se sont séparés après avoir entendu un discours de M. Lourties et des allocutions des principaux délégués étrangers.

×

Le Congrès des Coopératives de production s'est placé à un autre point de vue. Ici la préoccupations constante est celle d'assurer l'émancipation des travailleurs par les travailleurs eux-mêmes. Des résolutions importantes ont été prises relativement surtout à l'assurance coopérative et à la coopération socialiste.

L'assurance coopérative comprendra deux branches : Incendies et accidents ; elle aura pour but de conserver à la coopération, pour la part qu'elle y apporte, les bénéfices considérables réalisés par les sociétés capitalistes qui exploitent cette industrie.

Comme il serait fort difficile, sinon impossible, de trouver l'argent nécessaire pour faire fonctionner immédiatement l'assurance contre l'incendie et celle contre les accidents, on commencerait par n'assurer que dans la branche incendie, pour laquelle la loi n'exige qu'un fonds social de 50.000 francs.

Les bénéfices réalisés ne seront pas répartis sous forme de dividendes aux actionnaires, ils serviront à augmenter autant que possible le champ d'action de l'assurance et à faire de la propagande en faveur de la coopération et des organisations ouvrières.

Le principe de la coopération socialiste a été adopté; les coopératives devront donc réserver une certaine partie du trop perçu pour la propagande socialiste, le minimum est fixé à 10 centimes par membre et par an; aucune méthode de propagande n'est rendue obligatoire, chaque société agira comme elle voudra, elle pourra effectuer des versements à la caisse de l'Union socialiste, ou aider les universités populaires, ou bien encore fonder chez elle un centre de propagande par la coopération des idées : cours, conférences, fêtes familiales.

×

Le Congrès des Sociétés coopératives de consommation, présidé par M. Gide, a ouvert ses travaux par l'adoption de la résolution suivante, qui indique les tendances de ses rapports et de ses vœux :

« Le Congrès international est d'avis que l'histoire de la coopération se lie intimement à celle du socialisme, et que ses attaches philosophiques se rapportent à toutes les théories, plans ou systèmes ayant en vue l'organisation du travail pour le bonheur de l'humanité. »

Le Congrès a longuement traité la question de l'union internationale. Après une intervention de M. Jaurès. et les déclarations de MM. Gide et Anseele, le Congrès a adopté l'ordre du jour suivant :

« Le Congrès désireux de laisser chaque Société libre dans la rédaction de ses statuts et dans l'emploi de ses bonis ;

« Mais convaincu aussi de la nécessité d'une entente commune sur certains points pour que le mouvement coopératif puisse devenir un facteur décisif de l'évolution sociale;

« Invite les Sociétés à organiser en commun une agence de renseignements commerciaux, d'achats, ou tout au moins, pour commencer, à établir une entente cordiale entre les agences qui seraient créées séparément ».

Puis le Congrès a émis le vœu que les coopératives se groupent en fédérations régionales et que les diverses fédérations régionales centrales qui pourront se former en vue des achats se groupent en une vaste fédération nationale et internationale.

Sur la question de l'emploi des réserves, après une nouvelle intervention de M. Jaurès, qui a parlé du devoir de solidarité avec son éloquence coutumière, la résolution suivante (de M. Gide) a été adoptée :

« Le Congrès engage les Sociétés coopératives de consommation, en ce qui concerne l'emploi de leurs bonis, à ne consacrer à la répartition individuelle que le minimum indispensable pour retenir leurs adhérents; et à en réserver la plus grande part possible pour la création ou la commandite d'ateliers industriels et agricoles et hâter l'évolution dans le sens de l'abolition du salariat. »

×

Le Congrès de la Participation aux bénéfices a eu surtout pour objet et pour résultat de déterminer au point de vue du droit la valeur du contrat de participation et ses formes légales.

Les principales propositions adoptées constituent en quelque sorte la Déclaration des Droits des Participants.

Le Congrès a étudié avec beaucoup d'intérêt la grave question de la pêche maritime. Il y a toute une transformation à opérer dans l'esprit des marins, et le Congrès en a tracé les grandes lignes dans la résolution ainsi libellée :

« En ce qui concerne la pêche maritime il y a intérêt à conserver le système de navigation *à la part*, en l'accommodant aux nouveaux engins de pêche, car il maintient le niveau moral et professionnel dans les familles de pêcheurs. En outre, là où s'est introduite la navigation *au mois*, il importe de combiner le salaire fixe avec l'attribution d'une part prélevée sur le produit de la pêche. »

M. Beudin (de la maison Leclaire) a fait adopter le vœu suivant, qui annonce une révolution dans notre régime industriel :

« Il est désirable que les maisons pratiquant le système de la participation aux bénéfices soient pourvues d'un comité consultatif de conciliation dont les pouvoirs clairement et nettement déterminés, laissent absolument intacte l'autorité de la direction ou du patron.

« Ce comité consultatif composé d'ouvriers et d'employés désignés par le patron, admis de droit en raison de leur fonction ou de leur ancienneté, ou élus par le personnel, doit être présidé par la direction ou par le patron. »

×

Le Congrès de l'alliance coopérative internationale se proposait d'étudier à un point de vue plus général les différentes questions traitées par les trois Congrès antérieurs dont nous venons de résumer les travaux.

Au cours de sa dernière séance on a vu se préciser et s'opposer les deux tendances qui donnent au mouvement coopératif son intérêt moral et social et qui s'étaient accusées dans les Congrès antérieurs : modérés qui voient dans la coopération un moyen de pacification; socialistes qui s'en servent comme d'un moyen d'émancipation sociale.

M. de Boyve a présenté un intéressant rapport sur « la coopération comme moyen de rapprochement des classes ».

M. de Boyve demande que les coopérateurs deviennent les apôtres de toutes les œuvres sociales qui combattent les fléaux de toutes sortes : l'alcoolisme, la débauche, la mauvaise presse, etc.

Il propose, en terminant, qu'on ajoute aux rapports sur l'état coopératif de chaque pays, un chapitre où seront énumérés les moyens employés pour développer l'instruction morale et intellectuelle du peuple et faciliter la fusion des classes.

Les coopérateurs belges, MM. Defnet, Anseele,

députés socialistes, ont appuyé la proposition exposant avec simplicité les merveilleux résultats obtenus par la Maison du Peuple de Bruxelles.

Après leurs observations, le Congrès a voté un article additionnel, signé par MM. Gide et de Boyve. Ils invitent « les Sociétés coopératives à mettre au premier rang de leurs préoccupations l'éducation morale et sociale de leurs membres, en consacrant une partie de leurs bonis à l'éducation, et en s'interdisant la vente des boissons alcooliques. »

Du discours de M. Mabilleau résumant les travaux du Congrès, il ressort deux idées dominantes.

La première, c'est l'union des coopérateurs sur le terrain de la coopération.

La seconde, c'est que la coopération n'a plus désormais pour but unique d'améliorer la vie matérielle des travailleurs; elle devient l'éducatrice et l'émancipatrice du genre humain.

×

Le Congrès de l'automobilisme qui a tenu ses séances à la même époque que les précédents, a attesté les progrès incessants de cette « audacieuse industrie », selon le mot de M. P. Baudin.

Le Congrès était réparti en 5 sections. Les discussions ont été très suivies et d'un grand intérêt technique et industriel. Les vœux de la première section ont trait aux moteurs à vapeurs et aux moteurs à explosion; ils préconisent l'emploi des chaudières à tubes d'eau et des combustibles liquides qui ne sont pas de nature à donner naissance à des vapeurs formant un mélange explosif.

La deuxième section, qui s'est occupée des accumulateurs électriques, a soumis au Congrès des vœux tendant à préconiser l'étude des diverses formations des accumulateurs, des avantages et des inconvénients que présentent les modèles déjà connus, et de la construction d'appareils de mesure résistant à la trépidation.

Divers systèmes de joints et de freins ont été proposés à l'étude des spécialistes comme résultat des travaux de la troisième section, tandis que la quatrième appelle l'attention des constructeurs sur les différents genres des transmissions.

Enfin, les vœux exprimés par la cinquième section portent sur l'unification des diverses pièces qui composent une voiture, sur les formalités douanières, le transport des automobiles par chemin de fer et les questions de règlement internationales.

×

Congrès des méthodes d'essai. — Le congrès des méthodes d'essai des matériaux de construction a entendu d'intéressantes communications, dont quelques-unes auront des conséquences importantes au point de vue scientifique et industriel.

M. Guillaume, adjoint au bureau international des poids et mesures, installé au pavillon de Breteuil, a communiqué le résultat de ses importantes recherches sur les aciers-nickel, tant au point de vue de leurs propriétés magnétiques et thermiques qu'au point de vue de leurs propriétés élastiques. Ces propriétés rendent extrêmement précieux l'emploi de ces nouveaux alliages dans la construction des étalons des poids et mesures.

Le commandant Hartmann a entretenu les congressistes de ses études déjà anciennes et appréciées dans les milieux les plus compétents, sur les lois de la déformation permanente des métaux. De très belles projections, confiées aux soins de la maison Molteni, ont rendu visibles aux yeux de toute l'assistance les figures géométriques si curieuses produites dans les métaux par des efforts variés de traction, de compression et de torsion, ainsi que par le poinçonnage. L'auditoire a été frappé par la constante régularité que présentent les stries provoquées par la déformation, car cette régularité ne saurait être l'effet d'un pur hasard : elle témoigne bien au contraire que ces phénomènes sont dus à une cause encore mystérieuse mais certaine, dont la découverte ouvrira de nouveaux horizons aux théories de la physique générale.

La production de ces expériences a été une révélation pour bon nombre de membres du congrès, qui ne les connaissaient que par ouï-dire; ils n'ont pas ménagé au sympathique conférencier leurs éloges et leurs applaudissements.

Les conclusions du commandant Hartmann sont à retenir, car elles touchent, par leur portée pratique, aux intérêts les plus essentiels de notre industrie nationale.

Nous voulons parler de l'institution des bureaux ou laboratoires d'essais portant en premier lieu sur les substances brutes telles que métaux, matériaux de construction, huiles, papiers, etc., et s'étendant à tous les produits industriels, depuis les thermomètres médicaux, les instruments de précision, jusqu'aux moteurs à pétrole, à gaz ou à vapeur.

De pareils laboratoires officiels existent déjà à l'étranger et notamment en Allemagne où l'on n'a rien négligé pour assurer l'efficacité de leur rôle, ni rien épargné non plus, puisque leur installation a coûté quelques dizaines de millions. Les résultats sont des plus remarquables et c'est par dizaines de mille que se chiffrent les essais opérés annuellement.

Rien de pareil n'existait jusqu'ici en France, car on ne saurait sérieusement alléguer les quelques essais qui se pratiquaient au Conservatoire des arts et métiers avec des instruments très imparfaits et un personnel des plus réduits.

L'initiative de M. Millerand, en fondant à côté du Conservatoire un laboratoire d'essais, a donc comblé une lacune dont souffrait sensiblement notre industrie.

On sait qu'un récent décret place l'organisation de ce laboratoire naissant entre les mains d'une commission technique présidée par le commandant Hartmann, que ses savantes recherches, ses impor-

tantes découvertes, ont préparé à cette tâche difficile et particulièrement délicate.

×

Le Congrès de la Propriété littéraire et artistique avait pour objet et a eu pour résultat l'élaboration d'un projet de loi-type, d'après les principes de la convention de l'Union de Berne, qui a pour but d'accorder la pleine protection internationale aux œuvres littéraires et artistiques. Chaque article du projet était confié à un rapporteur spécial, qui avait pour mission de rappeler les modifications subies par cet article dans les congrès précédents, de le comparer aux dispositions correspondantes des lois en vigueur ou des projets en préparation dans les différents pays.

Ce projet de loi-type n'est nullement idéal et théorique. Il fixe les principaux éléments d'une législation sur laquelle l'unification pourrait se faire dans un délai assez rapproché; c'est le minimum de protection qu'il semble convenable de réclamer, à l'heure présente, pour les auteurs et les artistes, c'est une transaction sur laquelle il serait à désirer qu'on pût faire dès à présent l'unification des législations.

Le texte adopté sera proposé à l'examen de tous les parlements dès la fin de cette année.

×

Je passe, sans m'y arrêter, sur un certain nombre de congrès qui n'offrent qu'un intérêt professionnel ou technique, comme les congrès de surveillance et de sécurité en matière d'Appareils à vapeur, de la Boulangerie, du Commerce des vins, d'Homéopathie, du Sauvetage, d'Architecture et de Construction navales, de Mécanique appliquée, et j'en arrive à une des assemblées les plus importantes par le nombre des adhérents et par l'intérêt des discussions soulevées au cours des travaux.

×

Le Congrès du Commerce et de l'Industrie. — Dans son discours d'ouverture, M. Millerand a déclaré qu'il attachait un grand intérêt aux travaux de ce Congrès, et que trois questions notamment lui tenaient à cœur: régime économique le meilleur pour faciliter les échanges; syndicats, trusts, kartels, syndicats de production, etc.; enseignement professionnel.

C'est, en effet, sur ces trois points que s'est porté surtout l'intérêt de la discussion.

Sur le premier point, un échange de vues entre MM. R. G. Lévy, Louis Strauss, président du Conseil supérieur de l'Industrie et du Commerce en Belgique, Hayem, secrétaire du Congrès, Noël, Vivier, Raffalovitch et Siegfried, a amené le vote des résolutions suivantes :

I. — Le Congrès renouvelle la déclaration :

« Que la liberté du travail et du commerce et le respect de la propriété sont des conditions du progrès économique des nations. »

II. — Le Congrès renouvelle le vœu adopté par le Congrès de 1889 :

« 1° Que les relations commerciales entre les différentes nations soient réglées par des traités de commerce;

« 2° Que ces traités soient inspirés de part et d'autre d'un caractère franchement libéral. »

III. — Le Congrès émet le vœu :

« Que les commissions de douane, au moins dans les pays d'Europe et aux Etats-Unis, s'appliquent désormais à ne modifier les droits de douane que pour les réduire, étant donné, bien entendu, que les nations liées par des conventions ou des traites de commerce accordent en même temps à leurs cocontractants des avantages corrélatifs. »

IV. — « Que conformément à des précédents déjà nombreux notamment par la Belgique, l'Italie, la Grèce, le Danemark, l'Espagne, la Suède, la Norvège, la Grande-Bretagne, la République argentine, la clause relative à l'application des traités de l'arbitrage soit introduite dans le texte des traités de commerce.

M. Arthur Raffalovich a examiné les avantages que peut présenter pour le commerce et l'industrie la création d'offices de renseignements commerciaux. Résumant l'enquête faite en Angleterre sur la création aux frais de l'Etat d'un office de renseignements, il conclut par un éloge très vibrant de l'initiative individuelle et la nécessité d'une instruction professionnelle développée, mais combinée, comme chez les Allemands, avec une instruction générale très étendue.

M. Alfred Neymarck a étudié dans quelle mesure les impôts sur les valeurs mobilières nuisent au développement des valeurs commerciales intérieures et extérieures et préconisé, dans la mesure du possible, l'affranchissement des titres mobiliers de tous les impôts dont l'effet est de rendre les capitaux moins nombreux et plus chers, les frais de transport plus élevés, les matières premières à moins bon marché.

Les syndicats de producteurs (Trusts, Kartells, Corners-Pools) si nombreux et si puissants en Amérique, qui tendent à traverser de plus en plus l'océan Atlantique et à pousser des racines sur le sol de la vieille Europe ont été examinés par M. Raffalovitch dans un rapport de tous points remarquable. Il a exposé tous les termes du problème au point de vue économique et juridique. Il estime que les abus causés par ces associations ne sont criants que dans les pays protectionnistes. Après une intéressante discussion, la liberté des trusts, selon l'avis du rapporteur, a été votée.

Dans la 1re section M. E. Levasseur, de l'Institut, a tracé les principes qui doivent présider aux relations économiques à établir entre les métropoles et les colonies, possessions et protectorats.

Sur la question du régime fiscal le plus désira-

ble au point de vue commercial et industriel, le Congrès, après un rapport substantiel de M. R.-G Lévy, a fait siennes les conclusions du rapporteur ainsi formulées :

« Le Congrès considérant que l'impôt doit être égal pour tous et doit avoir pour objet, non pas d'établir un nivellement entre les bénéfices des individus ou des sociétés, mais de les faire contribuer aux charges publiques en proportion de leur faculté, émet les vœux :

1° Que les diverses formes du commerce, telles qu'elles résultent de l'évolution économique, ne soient pas frappées d'une façon inégale mais que toutes payent l'impôt sur les mêmes bases ;

2° Que les Etats, dans l'établissement de l'impôt direct ou indirect, évitent de charger d'une façon démesurée le commerce et l'industrie, qu'ils se préoccupent des conséquences indirectes et parfois invisibles au premier abord qu'ont beaucoup de ces taxes ; qu'ils cherchent les moyens et prennent les mesures nécessaires pour éviter les superimpositions d'impôt. »

L'étude de l'apprentissage et des moyens par lesquels il est possible de le faire revivre et de le remettre en honneur a fourni à M. Félix Martel, inspecteur général de l'instruction publique, la matière d'un travail des plus complets et des plus solides. Les industriels y trouveront matière à penser et à réfléchir et, ce qui vaut mieux, y puiseront les raisons de créer et d'agir.

La question du « féminisme » s'est posée devant le congrès dans les termes suivants : « L'exercice des mêmes professions par les hommes et par les femmes est-il avantageux au point de vue industriel et commercial ? »

Mme Daniel Lesueur, chargée de traiter cette question, a étudié successivement l'ouvrière et l'employé ; protesté contre la modicité de leurs salaires ; réclamé l'égalité des traitements pour des services égaux ; exposé l'intérêt de protéger la faiblesse féminine par des associations tutélaires et surtout par des mesures législatives et d'ordre prévu.

Au nombre de ces réformes, Mme Daniel Lesueur a réclamé la simplification des formalités du mariage ; la substitution à la communauté pure et simple d'un régime légal plus équitable pour la femme mariée ; l'abolition de l'article 340 du Code civil qui interdit la recherche de la paternité.

Ce rapport a donné lieu à de très intéressantes observations de M. J. Hayem, l'industriel bien connu, et de M. Raphaël Georges Lévy.

Finalement, le Congrès a adopté la plupart des vœux proposés.

Avant toute décision touchant le travail de la femme, le Congrès du Commerce et de l'Industrie a eu, tout d'abord, souci de la protéger dans sa tâche la plus importante qui est la maternité.

Considérant ensuite la femme comme ouvrière ou employée, le Congrès a adopté un ensemble de résolutions dont voici les plus importantes :

« 1° Egalité de salaires suivant la formule : « à travail égal, salaire égal », c'est-à-dire que la rémunération soit partout, quel que soit le sexe, proportionnelle au rendement.

« 2° Enseignement aux ouvriers de l'économie sociale afin de les éclairer sur la complexité des phénomènes économiques, notamment afin de leur faire comprendre les conséquences réelles de la concurrence féminine, dont l'effet sera de ramener la femme au foyer et d'empêcher l'avilissement des salaires masculins.

« 3° Formation de syndicats féminins dans toutes les professions exclusives aux femmes et de syndicats mixtes dans celles qu'elles partagent avec l'homme.

« 4° Enseignement de l'économie politique et sociale à tous les degrés, depuis les premiers éléments donnés à l'école primaire, sous la forme de petites lecture expliquées et de simples causeries, aussi bien aux filles qu'aux garçons. »

×

Le Congrès de la Propriété industrielle auquel se rattache étroitement le congrès des Associations d'inventeurs avait pour but de déterminer les réformes nécessaires à sauvegarder les intérêts des inventeurs, tout en leur laissant une entière liberté d'action. Le Congrès propose de limiter l'examen préalable à la *nouveauté* de l'invention, et de laisser de côté toutes les autres questions, notamment celles qui comportent l'importance, l'utilité et la valeur technique de l'invention.

Le Congrès a tracé les grandes lignes d'une législation internationale en matière de propriété industrielle (publicité des brevets-dessins, modèles et marques de fabrique. Juridictions spéciales, etc.).

×

Le Congrès d'Histoire comparée. — Par l'étendue des matières qu'il a embrassées et par le nombre des éminents représentants des diverses sciences historiques qu'il a réunis, le deuxième congrès d'histoire comparée compte parmi les plus importantes réunions provoquées par l'Exposition Universelle.

La section d'Histoire générale et diplomatique, dont les séances ont été présidées par MM. Henry Houssaye, Longuon, Xénopol et de Laborde, a passé en revue tous les siècles depuis les premiers temps du moyen âge jusqu'à l'époque contemporaine. Quelques-unes des discussions seront le point de départ de nouvelles études, et d'une façon générale, ce Congrès a dressé une sorte d'inventaire de l'état de la science historique sur un grand nombre de questions controversées, dont l'énumération trop longue dépasserait le cadre que nous nous sommes fixé.

La section d'histoire littéraire a recueilli égale-

ment de nombreuses et intéressantes communications : Avant de se séparer, elle a approuvé et mis à l'étude l'idée de la création d'une Société internationale des études de littérature comparée.

Cette société, ayant son centre à Paris et des correspondants dans les principales villes de tous les pays, aurait pour but de mettre en rapport les savants des diverses nations qui s'appliquent aux études de littérature comparée ; de faciliter par tous les moyens, renseignements et directions, les recherches que beaucoup d'entre-eux ont souvent à faire hors de leur pays d'origine ; de procurer aux Français à l'étranger, aux étrangers en France, les informations, les relations qui peuvent les aider à trouver les documents ou matériaux utiles à leurs travaux historiques ou philologiques.

Non moins importants sont les travaux de la section d'Histoire du Droit.

Il faudrait citer encore la plupart des communications présentées à la section d'Histoire des Affaires religieuses, présidée par M. Leroy-Beaulieu. La question des corporations a rempli presque entièrement les séances de la section d'Economie sociale, présidée par MM. Levasseur et Gomel.

A la section d'histoire de l'art, le grand succès a été pour un mémoire capital de M. Dehio, de l'université de Strasbourg, qui a mesuré toute l'étendue de l'influence exercée par l'art français du treizième siècle sur l'architecture et la sculpture allemandes.

A la suite d'une communication où M. A. Venturi, directeur de la Galerie nationale, à Rome, avait fait circuler les planches qui lui servent à illustrer ses leçons à l'université de Rome, la section a voté par acclamations un vœu tendant à développer l'enseignement de l'histoire de l'art dans les universités françaises. Enfin, M. Salomon Reinach a exposé un projet relatif à la rédaction d'un catalogue général des photographies d'œuvres d'art et à la création de grands dépôts internationaux. Ce projet a été approuvé à l'unanimité, et la section a exprimé l'espoir qu'un groupe de savants et d'amateurs se formerait aussitôt pour le réaliser.

M. Berthelot, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, était le président d'honneur de la section d'histoire des sciences, dont M. J. Tannery a présidé effectivement les travaux. Après avoir écouté et discuté une trentaine de communications (citons celle du Dr Gley, professeur à la Faculté de médecine, « de l'Influence du positivisme sur le développement des sciences biologiques en France ») la section, sur la proposition du Dr Sicard de Plauzoles, a adopté les vœux suivants : « Que l'enseignement de l'histoire élémentaire des sciences, donné par les professeurs de sciences eux-mêmes, soit développé dans l'enseignement secondaire et reçoive une sanction dans les examens du baccalauréat ; — que des cours spéciaux d'histoire générale soient créés à la Sorbonne, à l'Ecole normale supérieure, à l'Ecole polytechnique et dans les principales universités françaises. » De plus, la section a nommé une commission, composée de MM. Tannery, le Dr Dureau, A. Lalande, le Dr Sicard de Plauzoles, D. Berthelot, Carra de Vaux, chargée de préparer l'organisation d'une société et la fondation d'une « Revue d'histoire générale des sciences ».

Bien qu'il se soit tenu à part, on peut rattacher à ce Congrès celui de l'*Histoire de la musique* qui s'est tenu sous la présidence de MM. C. Saint-Saens et Bourgault-Ducoudray et dans lequel une place importante a été donnée aux études sur la musique antique.

×

Le Congrès de Chimie appliquée, qui faisait suite à ceux de Bruxelles, Paris et Vienne, est un de ceux qui marquent le mieux les immenses progrès réalisés par la recherche scientifique au cours du XIXe siècle. M. Berthelot en a dégagé éloquemment la haute signification, et nous ne pouvons mieux faire, pour signaler l'importance de ce Congrès, que de lui emprunter quelques passages de son discours :

« Ce que vous représentez aujourd'hui, Messieurs, dit M. Berthelot, et de la façon la plus éminente, ce ne sont pas ces fabrications traditionnelles, fondées sur l'emploi direct des produits naturels et arrivées lentement à une perfection relative, désormais invariable chez les vieilles nations, telles que nous les rencontrons aujourd'hui parmi certains peuples asiatiques. Non ! les industries chimiques sont au contraire éminemment artificielles et progressives. C'est par la métamorphose incessante des matières premières minérales et organiques que vous procédez : vous vous occupez surtout des éléments ou corps simples qu'elles renferment et vous faites prendre à leurs combinaisons des figures nouvelles. Ce n'est pas l'empirisme pur qui vous dirige, c'est la science la plus nouvelle et la plus raffinée. Toujours au courant des découvertes scientifiques les plus récentes, vous en tirez aussitôt des applications rationnelles. Aussi vos industries sont-elles sans cesse en mouvement, sans cesse renouvelées et modernisées. Nulles ne mettent mieux en évidence cet accroissement incessant des richesses nationales, résultant de l'union intime de la science et de ses applications, qui caractérise la civilisation. »

M. Berthelot jette ensuite un magistral coup d'œil sur les grands traits de l'histoire générale des méthodes chimiques et de leurs progrès depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Puis il montre la transformation et le développement éprouvés par les grandes industries chimiques au commencement du vingtième siècle. Il examine et rétablit le rôle désormais prépondérant des procédés électriques dans la fabrication des produits chimiques ; il met

en évidence les ressources merveilleuses que l'électrolyse met aux mains des praticiens.

M. Berthelot a terminé par un vibrant éloge de la sicence universelle par laquelle tous les peuples civilisés du monde sont solidarisés, éloge acclamé par un auditoire de 1500 personnes parmi lesquelles on remarquait des délégués de tous les gouvernements étrangers.

×

De tous les congrès se rattachant aux sciences sociales et tenus à Paris en 1900, l'un des plus importants, tant à raison du nombre et de la qualité des adhérents que de la haute portée pratique des problèmes abordés et des résultats escomptés, ou même définitivement acquis, nous paraît être, sans contredit, le CONGRÈS INTERNATIONAL POUR LA PROTECTION LÉGALE DES TRAVAILLEURS (25-29 juillet 1900). Ce Congrès n'eût-il à son actif que le vote, dans sa séance finale (par une assemblée imposante groupant, autour des économistes les plus autorisés de France et de l'étranger, à l'exception des orthodoxes intransigeants, autour des inspecteurs et inspectrices du travail, de nombreux chefs d'industrie, ainsi que les délégués des principales organisations ouvrières), des statuts de l'*Association internationale pour la protection légale des travailleurs*, qu'il marquerait une date capitale dans l'histoire des idées. Il y a trente ans, la simple conception d'une Union de cette nature eût été envisagée, même par des esprits libéraux et non réfractaires au progrès, comme une utopie révolutionnaire; il y a dix ans, elle apparaissait comme une rêverie généreuse, mais dépourvue de caractère pratique : en 1900, elle est votée par acclamation, dans une assemblée où les opinions les plus diverses étaient représentées, et où très certainement les collectivistes ne formaient qu'une faible minorité.

Le souci des promoteurs (MM. Cauwès, Arthur Fontaine, Mabilleau, Jay, De Seilhac, Pic, etc.) a été de circonscrire le débat, d'éliminer les pures controverses doctrinales, considérées avec raison comme épuisées dans les Congrès précédents, et de les remplacer par une étude positive et pratique, bien que rigoureusement scientifique, des moyens à employer pour réaliser le double desideratum successivement formulé par les Congrès de Berlin, Bruxelles et Zurich : 1° protéger efficacement le travailleur industriel contre toute exploitation abusive; 2° instituer un Office international pour la protection ouvrière, chargé de tenir à jour une enquête permanente sur l'application des lois ouvrières dans les différents pays, et poser ainsi des jalons en vue de l'internationalisation progressive de la législation sociale elle-même.

L'opinion générale du Congrès s'est déclarée manifestement favorable au principe de la journée de onze heures, envisagée comme un *maximum* pour les travailleurs de l'industrie, et à la réduction progressive de cette journée légale à dix heures dans tous les pays industriels.

Sur la 2e question, l'opinion générale se résume dans la formule suivante :

« Le travail de nuit est un travail inférieur et mauvais en soi, matériellement et moralement, que le législateur doit restreindre dans les limites les plus étroites, en attendant qu'il soit possible de le supprimer entièrement ».

L'opinion du Congrès sur l'inspection du travail est la suivante :

« L'inspection du travail, dans tous les pays où elle a été solidement constituée, a produit les plus heureux résultats. Néanmoins, l'institution comporte de nombreux perfectionnements : il convient notamment d'augmenter notablement le personnel, surtout le personnel féminin, de fortifier l'inspection médicale, et enfin d'adjoindre dans toutes les industries des auxiliaires ouvriers aux inspecteurs ou inspectrices titulaires ».

La création et l'organisation de l'union internationale ont été étudiées et adoptées par le Congrès, et tout fait prévoir que cette institution « marquera une date dans l'histoire des progrès de la législation sociale à la fin du XIXe siècle ».

×

Le CONGRÈS D'ASSISTANCE PUBLIQUE ET DE BIENFAISANCE PRIVÉE, présidé par M. Casimir Périer, fut inspiré du même esprit social. Il se proposait, selon l'expression de son président, « d'unir l'effort raisonné de la philanthropie aux élans féconds de la charité ».

M. Henri Monod a fait un très intéressant rapport sur l'Assistance publique en France. Il a rappelé que le Congrès de 1889 avait proclamé que « l'assistance publique est due, à défaut d'autre assistance, à l'indigent qui, temporairement ou définitivement, est réduit à l'impossibilité de subvenir à ses besoins »; formule qui englobe les enfants, les vieillards et les infirmes. Tout homme a le droit de vivre : aucune théorie ne peut justifier l'abandon de ceux qui souffrent ».

Et l'orateur a réfuté successivement et victorieusement les objections faites au principe de l'Assistance publique : c'est donner une prime à la paresse, stériliser la bienfaisance privée, décourager la prévoyance, imposer des charges trop lourdes aux contribuables.

Après avoir écarté ces objections, M. Monod a indiqué les résultats obtenus dans les différents services. Bien qu'ils soient très satisfaisants, il est incontestable qu'il reste encore beaucoup à faire : créer des refuges pour les femmes enceintes, se préoccuper des enfants de familles indigentes qui, sans être abandonnés, sont négligés par leurs parents; hospitaliser les vieillards. On en a vu qui, après toute une vie d'honnêteté et de labeur, en sont réduits à se faire condamner pour trouver un asile et un morceau de pain. Et l'orateur s'écriait : « C'est à pleurer de douleur, ou plutôt à rougir de honte. »

Enfin, après avoir rappelé les discours de MM. Loubet et Millerand, lors de l'ouverture de l'Exposition, il conclut en ces termes : « Bonté, voilà pour la bienfaisance privée; justice, voilà pour l'assistance publique; solidarité, voilà pour toutes deux! »

C'est M. Ghesquière qui a posé la grave question du devoir social en proposant la substitution des mots : assistance sociale, aux mots : assistance publique. Il demandait que l'assistance fut mise sous le contrôle des municipalités. L'une et l'autre proposition ont été repoussées, et le Congrès a manifesté sa trop hésitante bonne volonté en adoptant l'amendement en apparence conciliant, en réalité inutile, que voici :

« La bienfaisance privée aura à se soumettre au contrôle tel qu'il sera déterminé par les lois de l'État ».

Signalons un rapport très substantiel de M. Paulian sur un projet de création d'une Caisse et d'un Hôtel central des Œuvres d'assistance.

Le Congrès a discuté dans sa dernière séance la très importante question « de l'Assistance aux tuberculeux privés de ressources », question traitée dans un très remarquable rapport par les docteurs Letulle et Léon Petit.

Les deux rapporteurs terminent en demandant qu'une *Commission internationale de la tuberculose* soit établie d'une façon permanente pour veiller à l'application des lois existantes, élaborer les projets de loi nécessaires, centraliser les documents, en résumé fonder « la science de l'assistance aux tuberculeux et en fixer les méthodes d'application, conformément aux mœurs, lois et usages des différents États participants » (Vœu adopté à l'unanimité.)

Sur les observations de M. Kanocz (hongrois), qui attire l'attention du Congrès sur les causes du fléau, le vœu suivant est adopté par l'assemblée :

« Que l'État veille aussi rigouseusement que possible aux conditions d'hygiène et de salubrité des logements et habitations à bon marché, ainsi que les établissements publics et industriels. »

La préoccupation de l'éducation et du placement des enfants abandonnés a tenu une grande place dans les travaux du Congrès, avec les importants travaux de MM. Paul Strauss, Rivière, Rollet, etc.

×

Congrès d'enseignement. — A la fin de juillet et dans le courant d'août se sont tenus une série de Congrès ayant trait aux questions d'enseignement et d'éducation, et que je réunis ici pour en mieux dégager les conclusions générales.

C'est le *Congrès des œuvres post-scolaires*, prolongement lui-même du Congrès non officiel de la Ligue de l'enseignement, qui a ouvert la série, et marqué tout à la fois la grande préoccupation des esprits éclairés de notre temps, des éducateurs et des intellectuels.

« On peut dire sans emphase, écrit le rapporteur général, M. Th. Legrand, que ce sont les premiers Etats généraux de l'éducation populaire qui se sont ouverts avec ce Congrès, Etats généraux de paix, de concorde, de fraternité, dont tous les membres étaient animés d'un même désir : celui de contribuer, par le lendemain de l'école, à la grandeur morale et intellectuelle de la France dans l'humanité ».

On sait les résultats de ce grand mouvement d'éducation qui a fait de si grands progrès en ces dernières années. Il s'agit aujourd'hui de coordonner les efforts, d'établir une entente « pour trouver les ressources indispensables à la prolongation du succès, pour imprimer à la diversité des moyens employés une large et harmonieuse communauté de vues et de principes directeurs ». C'est à l'étude des moyens pratiques par lesquels on peut développer et assurer cette seconde éducation de la démocratie que se sont consacrés encore le Congrès de la Presse de l'Enseignement, le *Congrès des Sociétés d'éducation populaire*, et pour une part importante de leurs travaux, les divers Congrès de l'Enseignement, le Congrès d'éducation sociale, le *Congrès des Associations amicales d'instituteurs.*

Tous ont préconisé les conférences, lectures et cours populaires, les Universités populaires et les associations d'anciens élèves, la mutualité scolaire, la fédération des œuvres éducatives.

Le *Congrès international de l'Enseignement primaire*, présidé par MM. Gréard et Bayet, a été surtout un Congrès national et officiel. La question de l'enseignement ménager a été l'objet de communications très intéressantes et dont le Congrès a paru disposer à tirer profit pour notre enseignement primaire de filles.

Une longue discussion s'est engagée sur la question de la fréquentation scolaire et a abouti, en dépit de certaines objections, à ce vœu d'inspiration très démocratique, adopté après plusieurs autres aux applaudissements de la majorité des assistants :

« Considérant que dans un gouvernement démocratique le concours de tous les dévouements doit être utilisé dans l'intérêt de la représentation scolaire, le Congrès estime qu'il est nécessaire qu'une commission de pères de famille s'occupe des intérêts matériels et moraux de l'Ecole. »

Les séances de la section d'éducation morale ont été remplies par d'intéressantes discussions sur l'enseignement moral, les principes sur lesquels il doit s'appuyer et la méthode qui lui convient.

La section a été d'avis que l'éducation morale doit viser surtout le « respect mutuel et que l'enseignement moral doit être indépendant de l'enseignement religieux, sans lui être hostile ».

Ratifiant les résolutions de la section d'enseignement primaire supérieur présidée par M. René Leblanc, l'asssemblée a défini le caractère de l'école primaire supérieure, qui doit se distinguer nettement, d'une part, de l'école pratique d'indus-

trie et, d'autre part, des lycées et collèges de l'enseignement secondaire.

Le *Congrès international de l'Enseignement secondaire* avait réuni plus de 300 adhérents français et étrangers appartenant à l'élite de toutes les nations. M. Elie Rabier, président d'honneur, MM. Bruce et Harris, y ont collaboré activement, M. Alfred Croiset en était le président effectif, M. Henry Bérenger le secrétaire général.

Ce Congrès encore a été dominé par l'esprit moderne de solidarité et par l'aspiration démocratique.

Une séance entière a été consacrée à l'examen de la question de l'extension universitaire. Les deux Congrès de l'enseignement secondaire et de l'enseignement supérieur s'étaient fondus pour cette discussion, qui fut très animée. Deux courants se sont créés : d'une part, les partisans de l'esprit scientifique comme moyen exclusif d'extension universitaire, d'autre part, les partisans de la haute culture humaine comme instrument d'éducation commune pour toutes les classes de la société.

Le Congrès a en outre émis le vœu que l'extension universitaire se manifestât par des cours coordonnés et combinés plutôt que par des conférences isolées, et que d'autre part le principe de la gratuité absolue y fît place au principe de la coopération rétribuée.

Sur le rôle social de l'Enseignement secondaire, M. Max Leclerc a déposé un très intéressant rapport, qui a servi de base à une discussion approfondie. Peu à peu deux courants se sont créés dans le congrès et ont abouti à la rédaction de deux ordres du jour qui ont été défendus par leurs auteurs. Le premier, rédigé par MM Jules Gautier et Alfred Croiset, était ainsi conçu : « Le Congrès émet le vœu que, dans l'enseignement secondaire des différents pays, la diversité des méthodes soit adaptée à la diversité des besoins sociaux ». Le second était ainsi conçu : « Le congrès émet le vœu que l'enseignement secondaire, dans les différents pays, s'inspire de plus en plus de l'esprit démocratique et, qu'associé par une série de réformes à l'enseignement primaire, il ne forme plus avec lui qu'un seul enseignement commun à tous les enfants de la nation ». L'ordre du jour de MM. Alfred Croiset et Jules Gautier a été adopté par 50 voix contre 20.

Notons encore les vœux suivants :

« Une indépendance plus grande doit être donnée aux établissements d'enseignement secondaire, tant au point de vue de la direction et de l'éducation qu'au point de vue régional et local ».

« L'initiative des élèves doit être de plus en plus favorisée par la simplification des programmes, une moins grande rapidité dans la succession des exercices, une action plus continue de maîtres moins nombreux, surtout dans le premier âge, et une adaptation plus exacte de l'enseignement aux forces intellectuelles des élèves ;

« Les autorités scolaires de toutes nations doivent, tant au point de vue de l'apprentissage des langues vivantes que des relations internationales, encourager le développement déjà florissant de la correspondance interscolaire internationale ».

Le *Congrès de l'enseignement supérieur* a obéi à la même préoccupation dominante. Elle s'atteste par son programme même où figuraient les questions suivantes : l'Extension Universitaire ; création d'œuvres en faveur des étudiants ; rôle des Universités dans l'éducation agricole, industrielle, commerciale, coloniale. Rapports entre les Facultés de médecine, de sciences, de droit, de lettres ; rapports entre les Universités des divers pays. Sur tous ces points, le Congrès s'est rallié aux solutions inspirées par la pensée moderne.

Au *Congrès de l'enseignement des langues vivantes*, après avoir étudié les méthodes de l'enseignement public en général et celles qui conviennent à l'enseignement technique et commercial, on s'est occupé longuement des moyens de favoriser et de multiplier les relations internationales. M. Bossert, inspecteur général de l'instruction publique, disait dans son discours d'ouverture :

La vraie figure des nations, celle qui traduit au dehors leur vie intime, leur cœur et leur âme, se révèle dans leur langue et dans leur littérature.

L'étude des langues et des littératures est le vrai moyen de connaître l'étranger et, en le connaissant mieux, de l'aimer davantage, de se sentir porté à se rapprocher de lui. Et si l'étude des langues et des littératures modernes a pris de nos jours un développement extraordinaire, si elle est devenue une des bases de l'enseignement public, ce n'est pas là un fait isolé ni accidentel, ni par conséquent passager ; *c'est un fait qui tient à la tendance générale de notre époque à nouer plus fortement les relations internationales* ».

Le *Congrès de l'éducation physique* dont le président était M. Léon Bourgeois, et M. F. Buisson l'un des vice-présidents, avait pour but « d'étendre et de préciser la notion d'éducation physique en la rattachant aux conditions scientifiques du perfectionnement humain : physique, intellectuel et moral ». C'est dire l'intérêt des communications très nombreuses faites à ce Congrès où pour la première fois ont été élaborées en quelque sorte la technique et la pédagogie de l'éducation physique d'après les principes de l'évolution et les données des sciences biologiques appliquées.

Le *Congrès de l'enseignement technique* a étudié la situation de cet enseignement dans les divers pays et les moyens de le développer, de rendre plus souple, plus accessible aux jeunes filles notamment l'enseignement commercial, aux jeunes ouvriers l'enseignement industriel, par le perfectionnement et l'extension des cours du soir. Le Congrès s'est prononcé également en faveur de l'institution des écoles d'apprentissage et des cours techniques entrepris sous le patronage des organisations syndicales régionales.

Le *Congrès de l'enseignement des sciences sociales* est entre tous celui qui répond le plus directement à une des nécessités essentielles de notre temps.

« S'il est un enseignement dit, Mme Dick May, secrétaire général, dont la diffusion large s'impose, et dont l'unité mondiale — si j'ose m'exprimer ainsi, — soit de nature à préoccuper les éducateurs aussi bien que les sociologues de tous les pays, c'est certainement celui qui cherche à se constituer depuis quelques années par le concours de la science sociale et de l'action. « Tout ce qui s'intitule social doit être avant tout humain, et tout ce qui est humain doit se prévoir ou se concevoir international. Or toutes les bonnes volontés d'une élite universelle sont dès maintenant acquises à la création d'un enseignement social international. »

Dans un autre rapport, de M. Simiand, je lis : « Si l'on accorde que l'enseignement des sciences sociales, sous une forme positive, relative, dynamique et critique (à un degré élémentaire bien entendu) est de première utilité, de première nécessité même pour le développement convenable d'un citoyen dans une démocratie, on reconnaît, par là même, que les plans actuels d'études primaires en France donnent à cet enseignement une place insuffisante ».

Mêmes lacunes, selon les rapports de M. Gide, dans notre enseignement supérieur.

« L'insuffisance de l'enseignement en fait de méthode, de statistique, de sociologie et d'économie sociale est manifeste. Et il y a lieu encore d'exprimer le regret que dans l'enseignement du droit lui-même, quoiqu'il soit très complet et très riche, le côté si important du droit économique soit complètement négligé. »

L'enseignement populaire social a naturellement retenu longuement l'attention du Congrès. Il faudrait lire et répandre les beaux rapports de MM. Deherme et Crouzet à ce sujet.

Quant à l'enseignement moral-social dans l'enseignement secondaire, on sait qu'il n'existe pas encore en France : M. Bernès écrit « l'enseignement moral-social doit être tenu pour l'un des objets les plus généraux et pour l'une des fins essentielles des études secondaires », et il propose toute une réforme de notre enseignement secondaire en vue de faire une juste place à ces études dans les programmes. N'est-ce pas une révolution qui se prépare pacifiquement sous ce vœu modeste?

Le Congrès a recueilli nombre de communications du plus haut intérêt sur la situation de l'enseignement social dans la plupart des pays étrangers, source précieuse de renseignements et d'enseignements.

×

Pour achever le cycle des Congrès de cet ordre d'idées, je place ici, quoique très postérieur, *le Congrès d'éducation sociale*, et je ne puis mieux faire que d'emprunter à M. F. Buisson, qui fut un des participants les plus actifs de ce Congrès, quelques passages d'un article où il en exprime la haute signification et l'efficacité :

« On a vu, pendant cinq journées de travail, réunis dans la paisible salle du Musée social, non seulement des représentants de toutes les nations, l'Exposition nous y a habitués, mais, spectacle plus rare, des représentants de groupes tout à fait étrangers ou plutôt, pourquoi ne pas le dire ? hostiles les uns aux autres, par exemple, pour ne citer que le fait le plus frappant, des représentants de la grande industrie et du haut commerce avec des ouvriers dont quelques-uns prenaient plaisir à rappeler leur mandat de délégués de tel groupe socialiste révolutionnaire. Ajoutez-y des professeurs de tous les ordres d'enseignement, des instituteurs et des institutions laïques en grand nombre, comme il était naturel, à côté d'eux, quelques prêtres catholiques qui ont plus d'une fois pris part aux débats ; des magistrats, des administrateurs, des publicistes, des membres du Parlement de notre pays et de plusieurs autres pays, et ce qui achevait de donner la note originale, des artistes et non des moindres, qu'il suffise de nommer Bartholomé, Carrière, Jules Case, Pottecher et ce doyen qu'on retrouve toujours à la tête des jeunes, Emile Trélat.

La variété des sujets abordés, leur incohérence apparente, soulignaient encore l'étrangeté de cet accord entre des esprits que tout semblait devoir séparer : on parlait tour à tour de philosophie et d'histoire, puis des moindres détails de l'enseignements, en allant du Collège de France à l'école de hameau, puis du théâtre populaire et de la diffusion des beaux-arts, puis des questions ardues et techniques du fonctionnement des syndicats professionnels, ouvriers agricoles, des mutualités, des coopératives, des bourses du travail, des banques de crédit, des patronages, des œuvres postscolaires... Et au bout de peu de temps, un observateur impartial apercevait le lien de toutes ces matières disparates et aussi le lien de tous ces esprits.

Ce Congrès, en somme, c'était la réunion — la première — d'hommes qui, à des points de vue très divers (et ils ne songent pas à les abandonner) ont senti le besoin de fortifier en eux et autour d'eux, ce qu'on pourrait appeler, faute d'un nom meilleur : « le sens social ».

Sans doute l'idée, la pensée n'est pas nouvelle. Il y a beau temps que l'on avait remarqué avant M. Bourgeois et ses disciples « que les individus dans les nations, et les nations dans l'humanité sont en une large mesure solidaires les uns des autres ».

« Et de fait, il y a beau temps que tout le monde fait cela. Ce qui est nouveau, c'est de ne plus se borner à le savoir, mais de vouloir vivre en conséquence. Ce qui est nouveau surtout, c'est de voir des hommes ayant des intérêts opposés, au lieu de s'enfermer chacun dans le sien propre et de le

défendre énergiquement au nom de son droit, essayer de tenir compte en même temps de l'intérêt et du droit de la partie adverse, en toute bonne foi, de telle sorte que les uns et les autres reconnaissant au-dessus d'eux une loi supérieure à celle de la force ou du fait, cherchent à réaliser volontairement dans leurs relations, un idéal de justice et de raison. »

×

Les Congrès des Sciences médicales ont été nombreux cette année. La série comprend le Congrès de médecine professionnelle et de Déontologie médicale, le Congrès de la Presse médicale, le Congrès d'Electrologie et de radiologie médicales, le Congrès de médecine, le Congrès de Dermatologie et de Syphiligraphie, le Congrès dentaire, le Congrès d'Hygiène et on peut y ajouter, en raison de ses origines, le Congrès contre l'abus du tabac. Cette énumération à elle seule atteste déjà l'importance croissante de ces sciences et la place prépondérante prise par certaines méthodes aux découvertes relativement récentes. Mais combien plus éloquente à cet égard est l'énumération des vingt-six sections entre lesquelles ont été répartis les travaux du Congrès de médecine proprement dit : l'histologie et l'embryologie, présidents d'honneur MM. Ranvier et Mathias Duval et président effectif M. Henneguy ; la pathologie générale, sous la présidence d'honneur de M. Chauveau et Potain, avec M. Bouchard pour président effectif ; l'anatomie pathologique, sous la présidence de M. Cornil ; la pathologie interne présidée par M. Potain, assisté de M. Grasset ; la médecine légale présidée par M. le doyen Brouardel et la chirurgie générale, présidée par M. Tillaux, assisté de MM. Léon Labbé et Ollier ; la physiologie, la physique et la chimie biologiques, présidées par M. Chauveau ; la médecine et la chirurgie infantiles, sous la présidence de MM. Grancher et Lannelongue ; la gynécologie, présidée par M. Terrier et la neurologie, présidée par M. Raymond ; l'anatomie comparée et l'anatomie descriptive, sous la présidence de M. Filhol et de M. Farabeuf ; la thérapeutique, présidée par le professeur Landouzy, et la section des maladies mentales, présidée par M. Magnan ; l'obstétrique, présidée par M. Pinard ; la bactériologie, sous la présidence de M. Emile Duclaux ; la médecine et la chirurgie militaires et la médecine navale ; la dermatologie, présidée par le professeur Fournier et M. Besnier ; la section des maladies de la bouche, présidée par M. Pietkiewicz ; la section des maladies du nez, du larynx et des oreilles, présidée par M. Gellé ; la chirurgie urinaire, sous la présidence du professeur Guyon, assisté de MM. Albarrau et Pousson ; l'ophtalmologie enfin présidée par le professeur Panas.

Je ne puis que renvoyer aux Revues spéciales pour le détail des travaux. Il ne semble pas qu'aucune révélation sensationnelle ait été faite, mais les expériences faites et les rapports confirment les excellents résultats des méthodes nouvelles, et la science médicale s'est enrichie définitivement de la plupart des découvertes réalisées en ces derniers temps. C'est ainsi que la question de la prophylaxie et de la guérison des maladies contagieuses a tenu une grande place dans les discussions du Congrès qui s'est prononcé pour la double méthode de l'isolement et de l'antisepsie, et a consacré en quelque sorte l'efficacité des traitements antiseptiques actuellement en usage pour certaines maladies contagieuses.

Le *Congrès d'hygiène* s'est aussi longuement préoccupé des mesures nécessaires et de la législation désirable pour assurer la préservation des groupements humains contre ces maladies, et enrayer surtout les progrès de la tuberculose « ce fléau social ». La section d'hygiène alimentaire, la section de salubrité, la section d'hygiène industrielle et professionnelle, la section d'hygiène militaire, navale et coloniale, la section d'hygiène des transports en commun ont toutes élaboré un vaste programme d'hygiène sociale qui s'imposera peu à peu au législateur et aux pouvoirs publics dans tous les pays de civilisation progressive.

×

J'aurais voulu m'arrêter aux très intéressants travaux des *Congrès de psychologie, de philosophie, d'hypnotisme et de magnétisme*. Toutes ces connaissances hier encore spéculatives les unes, hypothétiques les autres, se constituent en véritables sciences. N'est-ce pas tout un programme, toute une doctrine, toute une conception scientifique qui s'affirme dans le simple tableau des sections du Congrès de psychologie : psychologie introspective dans ses rapports avec la philosophie ; psychologie dans ses rapports avec l'anatomie et la physiologie ; psychologie expérimentale et physiologique ; psychologie pathologique et psychiatrique ; psychologie de l'hypnotisme, de la suggestion et des questions connexes (spiritisme, etc, etc.), psychologie sociale et criminelle ; psychologie animale et comparée, anthropologie.

La théosophie, la télépathie, l'occultisme ont tenté de se faire prendre en considération par ce Congrès de savants. *La Revue* a publié à ce sujet le discours de M. Bernheim affirmant que la théorie de la suggestibilité explique tous les phénomènes invoqués, et que jusqu'ici la science n'a nul besoin de laisser la porte ouverte au mystère.

×

Les Congrès de l'anthropologie et des sciences ethnographiques coïncidant avec le Congrès de géologie, ont attesté la méthode sans cesse plus sûre et les découvertes remarquables réalisées par ces études qui prennent une importance de plus en plus grande dans l'ordre des connaissances de l'esprit moderne, au point de vue purement scientifique, au point de vue de l'évolution, au point de vue moral et so-

ciologique. Aux côtés du président, M. Alexandre Bertrand, siégeaient M. Albert Gaudry et le docteur Hamy. Ainsi se trouvait consacrée, par le choix des personnes, l'union indispensable et féconde de l'archéologie préhistorique avec la géologie et l'anthropologie.

Cette union s'est encore affirmée par la constitution d'un comité international de coopération pour les recherches géologiques.

La plupart des travaux du *Congrès de géologie* qui a pris cette résolution sont d'ordre essentiellement technique. Disons seulement que l'histoire de la terre est de jour en jour mieux connue et que le moment est venu de dresser l'inventaire des connaissances acquises, c'est à quoi s'emploieront les futurs Congrès. Mais dire cela, n'est-ce pas constater le degré d'avancement de cette science si intéressante et par ses recherches et par les conséquences de ses découvertes?

×

Tandis que la géographie, par sa tendance à se confondre avec explication du sol, hésite sur sa méthode, voulant absorber en elle, semble-t-il, la géologie et l'océanographie, l'hydrographie et toutes les sciences des éléments terrestres, la *géographie économique et commerciale* apparaît définitivement en possession de la sienne, s'assignant pour rôle de déterminer les rapports de l'homme et du sol, de la richesse économique et de la nature de chaque lieu.

×

Je ne puis que mentionner en passant les Congrès purement techniques de Physique, de Chimie, de Mathématiques, d'Electricité, d'Aéronautique (ce dernier a longuement étudié, sans résultats décisifs, le problème de la direction des ballons), de Météréologie, de l'Acétylène, du Gaz, etc.

×

Le Congrès d'Histoire des religions a été un congrès purement scientifique. Des études et des discussions très intéressantes ont eu lieu principalement sur les cultes des peuples non civilisés, sur les religions sémitiques, sur celles de l'Inde et de l'Extrême-Orient, enfin sur l'histoire du Christianisme. La conclusion qui s'en dégage, c'est que l'avenir de l'histoire des religions, née d'hier en tant que science, est assuré. « D'autres Congrès, écrit M. Sabatier, succèderont à celui-ci. L'enseignement s'en propagera dans les Universités et même dans les écoles secondaires ». Et l'on pressent l'influence que peut avoir ce mouvement d'esprit, cette nouvelle contribution de la science au grand œuvre de la connaissance positive de l'univers, de son origine, de son évolution et de ses lois.

×

J'en arrive enfin à deux des plus importantes manifestations de cette suite de Congrès : *Le Congrès de la condition et des Droits de la femme*, et *le Congrès de la paix*.

Le premier a été très remarquable par l'ampleur et l'intérêt du programme et de la discussion; par la netteté de ses directions; par la valeur et l'autorité des personnalités qui y ont pris une part active, comme M. René Viviani, qui s'est engagé à proposer au Parlement les vœux adoptés par le Congrès.

La commission d'organisation avait donné aux questions de travail la première place dans son programme, estimant « que l'affranchissement économique de la femme est le point de départ et la base de sa totale libération. » Les résolutions du Congrès à cet égard peuvent se résumer dans les formules suivantes :

« Droit à la vie, à la personnalité, assurés par le droit au travail, pour la femme comme pour l'homme.

« Salaire égal à travail égal.

« Réduction de la journée à huit heures de travail avec un repos hebdomadaire de 36 heures.

« Election des inspectrices du travail par les syndicats féminins.

« Organisation syndicale des ouvrières. »

Le Congrès demande encore à la loi de sauvegarder la femme dans sa santé « qui importe tant à l'existence, à la beauté, à la perfection de l'espèce », par une ensemble de mesures ou d'institutions dont l'énumération serait trop longue ici.

Après un remarquable rapport de Mme Avril de Sainte-Croix, le Congrès a émis un vœu demandant l'abrogation de toutes les mesures d'exception à l'égard de la femme en matière de mœurs.

Le rapport de M. Viviani, au nom de la section de législation, est un document capital pour l'appréciation du progrès des idées morales et sociales à la fin de notre siècle.

« Les questions que nous allons avoir à discuter pendant les dernières séances du Congrès, disait la présidente du Congrès, sont capitales car elles n'ont pas pour objet l'amélioration du sort de telle ou telle catégorie de femmes, mais l'amélioration du sort de toutes les femmes. En effet, s'il convient de s'apitoyer sur la femme qui peine pour un salaire dérisoire, sur la prostituée qu'exploitent et des êtres indignes et l'Etat lui-même, ce n'est pas en améliorant les lois qui spécialisent qu'on apportera le remède à leurs maux, c'est en faisant rentrer toutes les femmes sous le droit commun.

« Nous voulons que la femme riche puisse comme l'homme riche administrer ses biens selon sa raison ou selon son caprice; nous voulons que la travailleuse ait comme le travailleur la disposition de son salaire ; nous voulons que les déshéritées accablées par le sort, ayant enfin en main l'arme sans laquelle aucune lutte n'est possible à notre époque : le bulletin de vote, puissent non plus

solliciter comme une faveur, mais exiger comme un droit, de ceux qui tiendront d'elles, électrices, le pouvoir de faire les lois, les réformes que nous réclamons en vain aujourd'hui. »

Telles sont en effet les conclusions du rapport et les résolutions adoptées par le Congrès, après une intéressante discussion.

×

Le Congrès de la paix a eu pour ainsi dire deux parties : la dixième conférence interparlementaire pour l'arbitrage international et la paix, et le Congrès proprement dit.

Les 18 Parlements représentés à la conférence formaient un total de 658 membres. M. Fallières présidait. Dans son discours d'ouverture il disait :

« Nous avons trop l'expérience des choses pour nous leurrer de chimériques pensées. Mais que rien ne lasse notre patience. Les passions, les préjugés, les appétits, ne sont pas partout et toujours les maîtres du monde. Il y a au-dessus d'eux, les dominant de toute la hauteur de la conscience humaine, le Droit, l'Equité, la Justice !

Vous êtes des hommes de parole et de plume. Vous avez la foi des apôtres. Poursuivez courageusement votre œuvre. Faites comprendre aux nations qu'il y a plus de gloire pour elles à incliner leur toute-puissance devant une simple décision arbitrale qu'à rechercher sur les champs de bataille le triomphe sanglant de la force et vous aurez bien mérité de vos patries et de l'humanité ».

Voilà la haute signification de cette assemblée et de celle qui a suivi.

La conférence s'est préoccupée de l'organisation internationale de la presse pacifique. Après un rapport de M. Bernaert, ancien président du Conseil de Belgique, sur l'application des principes établis à la conférence de La Haye, elle a voté une proposition ainsi conçue :

« La dixième conférence de l'Union interparlementaire pour l'arbitrage international, réunie à Paris, prenant acte des résolutions de La Haye ;

« Adresse l'expression de sa reconnaissance à tous ceux qui ont contribué à ces résultats ; a le ferme espoir que les puissances ne négligeront plus à l'avenir de se servir des moyens mis à leur disposition pour tenter l'apaisement des conflits internationaux, et regrette qu'elles ne l'aient pu faire dans le conflit actuel entre l'Angleterre et les républiques sud-africaines ;

« Appelle l'attention des divers groupes dont elle se compose sur le devoir qui leur incombe de rappeler à leurs gouvernements respectifs les obligations que les puissances ont contractées en donnant leur adhésion aux résolutions de la Conférence de la Haye. »

Le Congrès de la Paix, qui a clôturé la série des Congrès officiels, a été animé du même esprit, mais a tenu à exprimer avec plus de liberté et plus d'énergie son opinion sur les événements actuels. Ici, on ne se contente pas de regrets, on blâme, on condamne ; on lance « des appels à l'opinion » ; on s'adresse « à la conscience universelle », et on professe ouvertement « faire la guerre à la guerre ».

Le Congrès a consacré une part importante de ses travaux à la question coloniale, déjà traitée dans un même esprit d'humanité et de civilisation par le Congrès de sociologie coloniale. Il a adopté à ce sujet les conclusions suivantes :

« Le Congrès, protestant contre les guerres continuelles entreprises contre les races inférieures et contre les faits d'injustice et de violence dont ces races sont souvent victimes ;

« Rappelle avec instance aux Sociétés de la Paix le devoir de faire une vigoureuse propagande en faveur d'un traitement juste et équitable à l'égard des peuples d'une civilisation inférieure.

Sur la proposition de M. Jean de Bloch, le Congrès a résolu de procéder à une vaste enquête générale sur les conséquences de la guerre, et sur les conditions techniques, économiques et financières dans lesquelles pourrait se produire une nouvelle guerre.

Enfin le Congrès a adhéré au projet d'Union internationale exposé par M. Hogdson Pratt. On se propose de constituer dans chaque pays un comité composé d'hommes compétents et autorisés, sans attaches officielles, qui se consacrerait à l'examen des conflits internationaux, à la propagande pacifique et serait en même temps un centre d'informations.

Notons que dans la dernière séance du Congrès, un délégué de la Franc maçonnerie universelle est venu apporter aux pacifiques l'alliance franche et sincère des Loges.

M. Léon Bourgeois, empêché, avait adressé à M. Richet, président du Congrès, une lettre où il dit :

« La Conférence de La Haye a apporté quelque chose de nouveau dans le monde.

« Le peuple sent que la paix ne doit pas être imposée par une volonté supérieure, elle doit se faire d'abord dans les consciences par le droit. »

×

C'est aussi, d'un point de vue plus élevé, un Congrès de la paix qui s'est tenu à la salle Wagram, congrès non officiel, celui-là, au-dessus duquel planait une banderole portant ces mots :

Prolétaires de tous les pays, unissons-nous !

Malgré les déchirements, les divisions, les inévitables passions humaines, le Congrès international socialiste, comme le Congrès national, les Congrès corporatifs si nombreux qui se sont tenus cette année, nous acheminent vers une ère nouvelle, vers une société fondée sur des principes de justice et de solidarité, dont l'idéal chaque jour plus rapproché de nous inspirait en somme tous les vœux, toutes les résolutions, animait toutes les bonnes volontés pendant les grandes assises de 1900.

Albert Livet.

Les Industries d'art à l'Exposition

LES FAIENCES ARTISTIQUES DE M. METZ

Partie de l'Exposition de M. Arthur Metz, ceramiste,
à l'Esplanade des Invalides, classe 72.

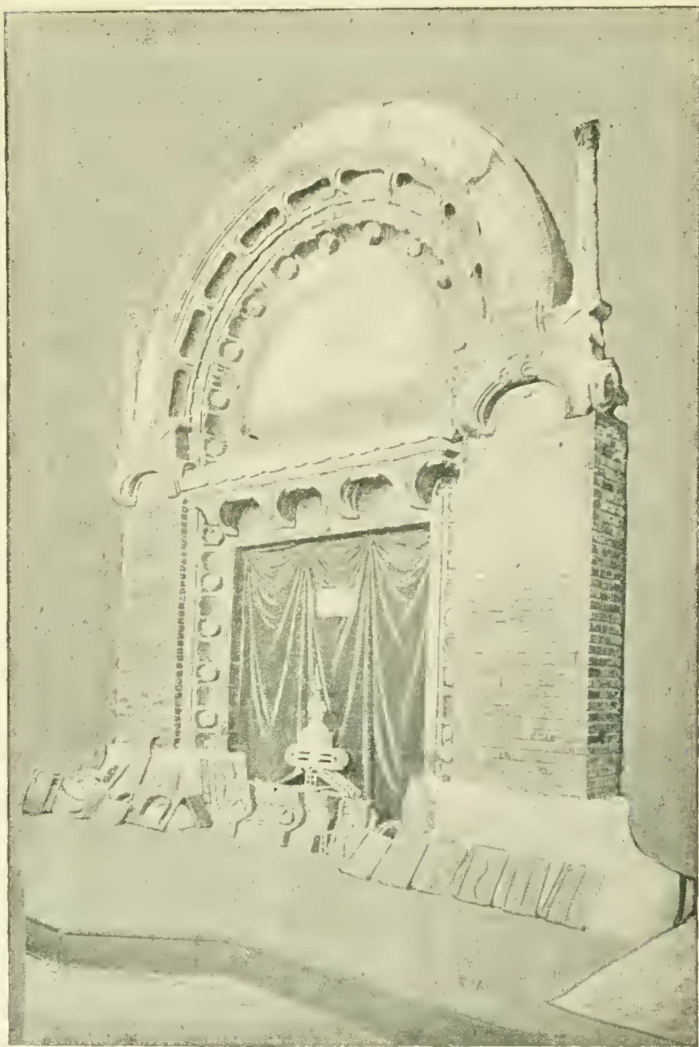


Ces panneaux sont d'une seule pièce ; celui du centre mesure 1m55 de hauteur sur 0m65 de largeur; les paysages ont 0m94 de largeur sur 0m70 de hauteur, et les marines 0m94 de largeur sur 0m44 de hauteur.

Dans des cadres de briques rouges, de somptueux panneaux décoratifs en faïence illuminent toute une partie de la section de céramique française. Des paysages, des peintures décoratives de proportions peu communes, un grand portrait d'ouvrier arrêté au milieu d'une route dans l'air vibrant et chaud, en plein soleil. Un coin de Bretagne aux tons très doux et nacrés. La mer d'orage avec un effet de nuit. Un grand panneau de fleurs éclatantes détachées sur le ciel. Et au-dessus d'un portique un panneau en demi cintre, coin de ciel bleu d'un bleu tendre et fragile, laiteux et profond, d'une pâte, d'une tonalité étonnante, d'une atmosphère douce de soir d'été. Et ce bleu je ne l'ai encore vu qu'en pastel, en pastel grassement velouté, tout poudreux de couleur épaisse.

Et tous ces panneaux d'une vigueur de tons, d'une puissance de coloration extraordinaire, incompréhensible, lorsqu'on songe aux empâtements que la chaleur de la cuisson doit faire fondre, aux « flous » que cette cuisson donne toujours aux faïences les plus parfaites, lors-

qu'on sait la difficulté de maintenir aux couleurs après la cuisson le ton qu'elles avaient étant crues. Car tout s'obtient en faïence : des tons très jolis, des coulés, des nuances amorties, dégradées peu à peu, fondues en effets charmants. Mais ces effets, ces coulés, ces fondus sont toujours produits par les gracieusetés du hasard qui, à la cuisson suivante, se venge et barbouille les couleurs les plus fraîches de tons gris, salit les clairs, pâlit les ombres, efface les dessins. Et c'est la première fois qu'il nous est donné de voir des faïences « exactes » identiques à la nature, des faïences aux couleurs vraies et inaltérablement solides.



Portique en céramique élevé par MM. Gilardoni frères, dans la Galerie de la Céramique à l'Exposition de 1900.

Les panneaux décoratifs de M. Metz ont le luisant, la vigueur, la solidité à l'air et à l'eau des faïences, mais en même temps cette merveilleuse netteté, l'empâtement, le coup de brosse de la peinture maintenu visible sans « coulés », sous la couche d'émail, permettant les dégradés les plus doux, les vigueurs les plus fortes, toutes les délicatesses de l'aquarelle, les veloutés du pastel, les empâtements de la couleur à l'huile muées en faïences, contre lesquelles la chaleur et la pluie avec la poussière, ces trois ennemies de la peinture, ne peuvent rien. Et plus loin, dans la galerie de la céramique, les plus jolies faïences, les porcelaines tendres, les mosaïques, les grès se banalisent, prennent un odieux air apprêté et conventionnel, pâle et flou à côté des faïences nouvelles de M. Metz.

Le procédé qui permet tout cela, c'est le secret de M. Metz et nous n'avons pas à le lui demander, mais ce que nous espérons, c'est qu'avec une matière pareille les architectes, imitant leurs confrères des palais indiens et persans, de la ville haute à Lisbonne, toute éclatante de ses maisons recouvertes en faïences de lumière, imitant même le divin Lucca della Robbia, ou tout simplement les « Koustaris » du village russe au Trocadéro, vont revêtir non seulement des salles de bains et des coins de cabinets de toilette, mais des maisons entières, des églises et des salles avec les faïences d'art pur que nous montre M. Metz.

Prince Bojidar Karageorgevitch.

×

L'examen de cette riche nouveauté céramique pour la décoration architecturale, nous à fait remarquer, à côté des panneaux de M. Metz un ensemble de pierres et de briques ingénieusement approprié pour composer un très beau portique exposé par la maison Gilardoni frères, la célèbre fabrique de tuiles qui en a inventé tous les modèles, et dont les produits, depuis cinquante ans sont répandus dans le monde entier. Ce portique a un aspect bien particulier : le mortier s'y trouve totalement dissimulé par l'emploi de briques de forme spéciale ; et cette unité de ton au milieu des lignes sévères dessinant l'œuvre est d'un très noble effet décoratif.

A. D.

A NOS LECTEURS

Avec ce numéro double prend fin cette publication, dans laquelle nous nous sommes efforcé de donner une idée générale de l'intérêt qu'à présenté l'Exposition Universelle sous tous ses aspects.

PARIS-THÉATRE

— L'Opera a repris ces jours-ci *Hellé*, l'œuvre de M. Duvernoy; la variété du répertoire d'Exposition ne permettra pas de continuer les représentations de cette pièce, non plus que de donner suite au projet de jouer *Messidor*, de M. Alfred Bruneau. Le jeune auteur triomphe, du reste, actuellement à l'Opéra-Comique, dans la reprise du *Rêve* dont la partition est « simplement une merveille de poésie bleue, de grâce religieuse, d'expression et de sentiment dramatique ». Le livret en vers, tiré du roman de Zola par M. Louis Gallet, porterait plus tôt à regretter la prose du maître. Mlle Delna, dans « Carmen », a fait une rentrée sensationnelle au théâtre de M. Carré. Depuis Galli-Marié, jamais ce rôle n'avait été tenu d'une façon aussi sûre, aussi parfaite dans ses exigences de légèreté, d'abandon, de puissance tragique.

— Pendant tout le mois d'octobre, la Comédie-Française continuera ses représentations au Nouveau-Théâtre. Nous avions annoncé que c'était à partir du 20 octobre que Mme Sarah Bernhardt devait céder son théâtre à ses anciens camarades de la maison de Molière, mais en raison du grand succès de l'*Aiglon*, M. Claretie a bien voulu modifier les conventions premières, et ne s'installer place du Châtelet qu'au 1er novembre. Ce retard conviendra peut-être pour atténuer les difficultés que l'on craint déjà pour la reprise d'*Angelo*, le beau drame de Victor Hugo, sur la scène de l'*Aiglon*. Ces difficultés proviennent de l'attribution d'un premier rôle, réservé par M. Paul Meurice à Mme Bartet, et que la grande tragédienne ne croit pas encore devoir accepter.

— Cependant qu'au Vaudeville, *Madame Sans-Gêne* poursuit sa triomphale carrière, on répète la nouvelle pièce de M. Abel Hermant : *Sylvie* ou la *Curieuse d'amour* (pièce à costumes), où Mme Réjane « pousse la curiosité » jusqu'à changer d'amoureux à chaque acte. Une grande première nous est encore promise au Gymnase, avec *La Poigne*, de M. Jean Jullien, et une première sensationnelle a eu lieu aux Mathurins, avec un opéra-bouffe biblique en deux actes de MM. Tristan Bernard et Claude Terrasse : la *Petite femme de Loth*.

— Le Théatre-Antoine prépare en ce moment : *Le voiturier Hentschel*, de Hauptmann; *Sur la foi des étoiles*, de Gabriel Trarieux, et *Main Gauche*, de Pierre Weber.

— Les retardataires ont depuis quelques jours ouvert leurs portes : l'Odéon, avec l'*Arlésienne*, de Daudet, et la première de Georges d'Esparbès, *la Guerre en dentelles*, et l'Athénée-Comique avec les *Demi-Vierges*, de Marcel Prévost.

— A l'Exposition, après les belles journées égayées par la sympathique curiosité de Messieurs les Maires, il est à craindre que les premiers froids ne fassent déserter trop vite la Rue de Paris, le soir; mais déjà depuis quelque temps quelques attractions ayant fermé leurs portes, les visiteurs ont le choix plus facile et aussi plus de satisfaction dans les programmes qu'on fait passer sous leurs yeux. Le succès ne se ralentit pas du reste dans les établissements dont nous avons déjà parlé : le *Palais de la Danse*, le *Théâtre de la Loïe Fuller* et cette création originale, le *Théâtroscope*.

— Au Trocadéro, la foule de province a particulièrement visité ces jours derniers l'*Exposition minière*, le *Monde souterrain* et le Théâtre des *Voyages animés*. Mais jamais attraction n'a attiré une foule semblable à celle qui se presse au *Maréorama*, au Champs-de-Mars. Combien il est regrettable que les visiteurs des premiers jours n'aient pu jouir d'un pareil spectacle! Je voudrais aussi recommander une dernière visite au *Palais du Costume*, et au *Palais de la Femme*, où la sieste est si bonne au milieu d'œuvres d'art charmantes et de compositions délicieuses.

P. d'Andrémont.

Spectacles à voir à l'Exposition.

Champ-de-Mars. — Maréorama : Simulation parfaite d'un voyage en mer. Se trouve à l'angle de l'avenue de Suffren et du quai d'Orsay.

Tour Eiffel. — Splendide terrasse au deuxième étage.

Palais de la femme. — Casino de l'Exposition. Beaux-Arts. *Un nouveau jeu* (tableaux vivants). *Papa les p'tits badauds*, revue. Mat. et soir., 1 fr. 50.

Palais du costume. — Projet Félix, admirable reconstitution du costume à travers les âges.

Trocadéro. — Asie russe, concert malgache.

Exposition minière. — Monde souterrain.

Théatre Indo-Chinois. — Soixante exécutants.

Voyages animés (pont d'Iéna). — Le pays de France.

Panorama de Madagascar. — Général Duchesne devant Tananarive. Reddition de la place. Douze dioramas de la conquête.

Rue de Paris. — Palais de la danse. — *Terpsichore*. — *L'Heure du Berger*. Ballet nouveau. 6 tableaux. Décors lumineux. Visions nocturnes. Représentations à 5, 9 et 10 heures.

Bonshommes Guillaume. — 20.000 marionnettes artistiques. Saynètes parisiennes. Défilés militaires, etc.

Aquarium de Paris. — Eau de mer. Plongeurs, Plongeuses, Scaphandriers.

Théatroscope. — Merveilleuses scènes animées.

La Roulotte. — Les Chansonniers.

Maison du Rire. — Le Chat-Noir. Chansonniers montmartrois.

Grand-Guignol. — Les chansonniers. Revue.

Phono-cinéma-théatre.

Théatre de la Loïe Fuller. — Tous les soirs, la troupe Japonaise de Mme Sada Yacco dans son répertoire.

Le Gérant : A. Baillière.

Paris. — Typ. A. DAVY, rue Madame, 52. — *Téléphone*.